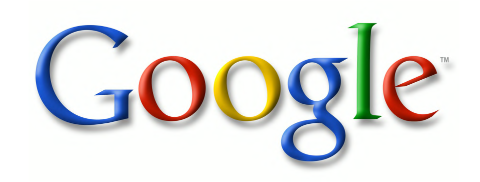

Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN
TAIRE
FAIRE

RECHERCHES

ASIATIQUES.

Se vend À PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, n.° 17;
Les mêmes Libraires, à *STRASBOURG*, Grand'rue, n.° 15, *pour l'Allemagne et le Nord;*
HENRICHS, à la Librairie de *Dupont*, rue de la Loi, n.° 10.

Asiatic Society of Bengal

RECHERCHES
ASIATIQUES,
OU
MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ÉTABLIE AU BENGALE

Pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie ;

TRADUITS DE L'ANGLOIS PAR A. LABAUME :

REVUS ET AUGMENTÉS DE NOTES,

Pour la partie orientale, philologique et historique, par M. LANGLÈS, Membre de l'Institut, Conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, &c. ;

Et pour la partie des Sciences exactes et naturelles, par MM. CUVIER, DELAMBRE, LAMARCK et OLIVIER, Membres de l'Institut, &c.

TOME SECOND.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.
AN XIV = 1805.

Vignaud lib

AVERTISSEMENT.

IL seroit très-avantageux aux progrès des connoissances utiles, que les Sociétés savantes établies en Europe voulussent bien transmettre au Secrétaire de la Société du Bengale, une suite de questions courtes et précises sur chaque branche de l'histoire asiatique tant civile que naturelle, sur la philosophie, les mathématiques, les antiquités et la littérature de l'Asie, et sur les arts libéraux et mécaniques de l'Orient. Quelles que soient ces questions, on espère y répondre, dans les délais convenables, d'une manière satisfaisante : à tout événement, cette correspondance ne peut manquer d'être intéressante et curieuse, et doit contribuer infiniment à l'avantage du genre humain.

RECHERCHES ASIATIQUES.

I.

IV.[e] DISCOURS ANNIVERSAIRE,

Prononcé le 15 Février 1787, par le Président.

SUR LES ARABES.

MESSIEURS,

J'EUS l'honneur de vous faire connoître, l'année dernière, l'intention où j'étois de vous entretenir, dans nos séances anniversaires, des cinq nations principales qui ont peuplé le continent et les îles de l'Asie, de manière à constater, par une analyse historique et philologique, le nombre des anciennes souches d'où chacune d'elles a tiré son origine, et la région centrale qui paroît avoir été leur point de départ. Vous avez donc lieu de croire qu'après vous avoir soumis des observations générales sur les anciens habitans de l'Inde, je vous exposerai aujourd'hui mes idées relativement à quelque autre nation qu'une certaine similitude de *langage*, de *religion*, d'*arts* et de *mœurs*, puisse faire regarder comme ayant eu originairement des relations avec les Hindous. Mais comme il y a des

peuples asiatiques qui diffèrent absolument des Hindous sous la totalité ou sous la plupart de ces rapports, une comparaison directe et suivie des uns et des autres vous rendra cette différence plus sensible; et je me propose de vous offrir en ce moment une courte notice sur un peuple étonnant, qui, à tous égards, contraste si fort avec les habitans originaires de cette contrée, qu'il doit avoir formé, depuis plusieurs siècles, une race séparée et distincte.

La marche de ces discours exigeoit que je considérasse l'Inde dans sa plus grande étendue; je l'ai donc décrite comme embrassant tout le pays situé entre la Perse et la Chine, la Tatarie et l'île de Java. Maintenant, à l'instar de plusieurs géographes arabes, je donne, dans les mêmes vues, le nom d'ARABIE à cette vaste péninsule qui est séparée de l'Afrique par la mer Rouge, et de l'Irân [a] par le grand fleuve d'Assyrie, et dont la mer Érythrée arrose la base. Je n'exclus de cette dénomination aucun territoire de sa partie occidentale, qui seroit entièrement maritime s'il n'existoit point d'isthme entre la Méditerranée et la mer de Qolzoum. En un mot, j'appelle *Arabie* la région dans laquelle la langue et les caractères arabes, ou les langues et les caractères qui ont avec eux une affinité intime, sont en usage depuis un temps immémorial.

Il étoit difficile que l'Arabie, ainsi détachée de l'Inde par un vaste océan, ou au moins par une large baie, eût la moindre liaison avec cette contrée jusqu'à ce que la navigation et le commerce eussent fait des progrès considérables. Cependant, comme les Hindous et les habitans de l'Yémèn formoient deux nations commerçantes à une époque très-reculée, ils furent probablement les premiers qui portèrent dans l'Occident l'or, l'ivoire et les parfums de l'Inde, aussi bien que le bois odoriférant appelé *aloùâ* en arabe [b], et *agurou* en

[a] ايران C'est le nom sous lequel le royaume de Perse est généralement connu dans l'Orient. On trouvera de plus amples détails sur ce mot dans le VI.e Discours, qui est entièrement consacré aux Persans. (L-s.)

[b] آلوا ou الوء aloès. Je dois observer que ce mot n'est point arabe, mais persan. L'aloès, en arabe, se nomme صبر *sabber.* آلوا *et potiùs* آلوا *aloë, ἀλοὴ, arabicè* صبر. (*Castelli Lexicon persico-latinum,*

sanskrit, et qui atteint sa plus grande perfection dans le pays d'*Anam* ou la Cochinchine. Il peut se faire aussi que l'idolâtrie des Arabes dérive en partie de la même source que celle des Hindous : mais il ne faut regarder cette communication que comme partielle et accidentelle ; et je ne suis pas plus convaincu que je ne l'étois il y a quinze ans, lorsque je pris la liberté de critiquer un passage de l'Histoire du prince Cantimir [a], que les Turks soient fondés à comprendre dans l'Inde la côte d'Yémèn, et à désigner ses habitans sous le nom d'*Indiens jaunes.*

Les Arabes n'ont jamais été entièrement subjugués; on n'a même jamais entamé leur territoire, si ce n'est à ses extrémités. Il est vrai que les Phéniciens, les Persans, les Éthiopiens, les Égyptiens, et, dans les temps modernes, les Tatârs *othomâns,* ont conquis des portions de leurs frontières; mais, sauf ces exceptions, les indigènes du Hhedjâz et de l'Yémèn ont conservé, depuis plusieurs siècles, la propriété de leurs déserts et de leurs pâturages, de leurs montagnes et de leurs fertiles vallées. Séparé ainsi du reste des hommes, ce peuple extraordinaire a conservé ses mœurs, sa langue, ses traits et son caractère primitifs, aussi long-temps et d'une manière aussi remarquable que les Hindous eux-mêmes. Tous les Arabes natifs de Syrie que j'ai connus en Europe, ceux de l'Yémèn que j'ai vus dans l'île d'Hinzoùân [b], où plusieurs s'étoient rendus de Masqât pour affaires de commerce, et ceux du Hhedjâz que j'ai rencontrés dans le Bengale, forment un contraste frappant avec les Hindous qui habitent ces provinces : leurs yeux sont pleins de vivacité; ils parlent avec volubilité et prononcent distinctement; ils ont l'air

p. 47.) Cette distinction de nom n'a lieu que pour l'aloès plante : quant à l'aloès arbre, ou bois d'aloès, les Arabes et les Persans le désignent par le mot عود *aù'aùd,* qui est arabe, et signifie proprement du *bois.* (L-s.)

[a] Voyez l'Histoire othomane de Cantimir, *t. II, p. 404,* édit. in-12, et *Description of Asia,* t. V, p. 579 de la collection complète des ouvrages de M. Will. Jones, publiée à Londres en 1799, 6 vol. in-4.° J'aurai souvent occasion de citer dans mes notes cette précieuse collection, intitulée *the Works of sir Will. Jones.* (L-s.)

[b] C'est une île d'Afrique, où M. Jones surgit en allant dans l'Inde, et dont on trouvera la description ci-après. (L-s.)

mâle et noble, l'intelligence prompte, l'esprit toujours présent et attentif; et l'amour de l'indépendance se manifeste jusque dans le maintien des derniers d'entre eux. Les hommes ne s'accorderont jamais dans leurs idées sur la civilisation; chacun la mesure aux habitudes et aux préjugés de sa patrie : mais si la courtoisie et l'urbanité, la passion de la poésie et de l'éloquence, et la pratique des vertus sublimes, sont ce qui caractérise le mieux la société perfectionnée, nous avons la preuve certaine que les habitans de l'Arabie, dans les plaines comme dans les villes, dans les monarchies comme dans les républiques, étoient parvenus à un très-haut degré de civilisation plusieurs siècles avant de conquérir la Perse.

Il est à regretter que l'ancienne histoire de cette race majestueuse soit aussi peu connue dans ses détails avant l'époque de Dsoù Yézen [a], que celle des Hindous avant Vicramaditya [b]. A la vérité, le grand ouvrage historique d'âl-Novaïry [c] et le *Mouròudje âl-dseheb*

[a] Dsoù Yézen ذويزن, c'est-à-dire, le maître de la vallée d'Yézen en Arabie, étoit frère de Dsoù Djeden, ذوجدن [doué d'une belle voix], et fils de Dsoù Neoùâs ذونواس, 43.e et dernier roi d'Yémèn, qui, ayant été dépouillé de ses états par les Éthiopiens, se précipita dans la mer en l'an 502 de l'ère vulgaire. Ses fils ne purent recouvrer ses états. Voyez *Pocockii Specimen histor. Arabum*, p. 62 et 104; *Imperium Joctanidarum ex Hamzâ, Ispahanensi*, p. 39, 2.e édition arabico-latine; et Recueil de questions proposées à une société de savans, &c. par M. Michaëlis, *p. 475*. (L-s.)

[b] Que l'on appelle aussi Bir-batchit, et communément Becker-madjit. C'étoit un radjah d'Oudjen, qui vivoit dans le premier siècle avant l'ère vulgaire, et qui cultiva les sciences, sur-tout l'astronomie. L'époque de sa mort forme une ère qui porte son nom, et qui est encore suivie généralement dans l'Inde; elle date de l'an 57 avant l'ère vulgaire, suivant le C.en Anquetil, *Zend-Avesta*, tome I.er, part. I.re, DXXIV et DCXXV, n.os 45 et 54, et Descript. géogr. de l'Inde, *t. I, p. 98.* Cette ère se nomme ordinairement *sombot :* l'an 1781 de l'ère vulgaire répondoit à l'an 1837 du sombot ou ère de Beekromadeetya, comme l'écrit M. Wilkins. (L-s.)

[c] Chéhâb êd-dyn Ahhmed ben A'bdoûl-ouéhâb ben Mohhammed ben A'bdoûl-dâïm âl-Bekry âl-Téïmy âl-Qarchy, surnommé âl-Novaïry âl-Kendy, mort en l'an 732 de l'hégire [1331-2], est auteur d'un ouvrage intitulé نهاية الارب في فنون الادب *Nehâïèt êl-âreb fy founoùn êl-âdeb* [le but de l'homme d'esprit dans les différentes parties de la science]. C'est une espèce d'encyclopédie des sciences, divisée d'abord en cinq facultés فنون, qui traitent du ciel et des choses supérieures, de la terre et des choses inférieures. Cette

[ou Prairies d'or [a]] d'âl-Maç'oùdy, renferment des chapitres sur les rois de Hhémyar [b], de Ghâçân et Hhyrah, avec leur catalogue et l'esquisse de leurs règnes : des tables généalogiques, propres à constater la chronologie, se trouvent à la tête de plusieurs ouvrages des anciens poètes arabes ; mais la plupart des manuscrits sont tellement incorrects, et l'on rencontre tant de contradictions dans les meilleurs, qu'il est presque impossible de s'en reposer sur la tradition, et que, pour fouiller dans l'histoire des Arabes, il faut avoir recours aux mêmes moyens que j'ai employés à l'égard de celle de l'Inde, c'est-à-dire qu'il faut recourir au langage, aux caractères, à la religion, aux anciens monumens, aux productions des arts. Je serai très-concis sur chacun de ces articles, d'après l'intention que j'ai annoncée de restreindre, en général, mes observations à l'état de l'Arabie avant l'étonnante révolution qui signala le commencement du septième siècle, et dont les résultats se font sentir aujourd'hui depuis

dernière partie forme cinq divisions et cinq subdivisions, dans lesquelles on trouve une histoire chronologique de la plus haute importance pour les antiquités arabes antérieures à l'islamisme, et depuis l'islamisme jusqu'en 720 de l'hégire. L'auteur écrivoit en Égypte sous le règne d'êl-Mélik êl-Nâsser Mohhammed ben Qalâoùn. La bibliothèque publique de Leyde possède 17 vol. *in-fol.*, dont deux doubles, de cet immense et inappréciable ouvrage. Nous croyons qu'il s'en faut beaucoup que cet exemplaire soit complet. Nous n'en avons à la Bibliothèque nationale que 3 vol., parmi lesquels s'en trouve un écrit de la main de l'auteur au mois de dsoùl-hhadjah 719 [janvier 1320]. *Voy.* la Bibliot. de Hhâdjy Khalfah, au mot نهاية ; celle de d'Herbelot aux mots *Novaïri*, *Nehaiat* et *Tarikh Novaïri ;* le *Catalogus librorum bibliothecæ Lugduno-batavæ,* Mss. orient., p. 488, n.os 1938, 39, 40; et Kœhlers *Nachrichten von einigen Arabischen Geschichtschreibern,* t. II, p. 29 du *Repertorium für biblische und Morgenlændische litteratur* de M. Paulus. (L-s.)

[a] مروج الذهب ومعدن الجوهر في التاريخ *Mouroùdje êl-dseheb oùe'ma'den êl-djaùher fyl-târykh* [Prairie d'or et mine de diamans, touchant l'histoire], par Abôùl-Hhaçan A'ly ben Hhocéïn ben A'ly âl-Maç'oùdy, mort en l'année 346 [957-8]. *Voyez* la notice de cette cosmographie et histoire universelle, et des autres ouvrages d'âl-Maç'oùdy, dans mes Notes et Éclaircissemens sur le Voyage de Norden, *t. III, p. 292.* Le C.en de Guignes en a donné un extrait assez étendu dans le 1.er volume des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale. (L-s.)

[b] On trouvera des renseignemens sur ces dynasties arabes antérieures à Mohhammed, dans le *Specimen historiæ Arabum* de Pococke, *not. p. 40 - 86.* (L-s.)

les Pyrénées et le Danube jusqu'aux extrémités de l'empire indien, et même jusqu'aux îles de l'Orient.

I. Nous sommes particulièrement redevables à l'université de Leyde, des progrès que nous pouvons faire dans l'arabe. Plusieurs Italiens ont, il est vrai, labouré ce vaste champ avec persévérance; mais les résultats de leurs travaux ont été rendus presque inutiles par des ouvrages plus commodes et plus exacts, publiés depuis en Hollande. Pococke [a] a certainement beaucoup fait; il étoit même capable de tout faire : cependant l'aisance académique dont il jouissoit,

[a] Édouard Pococke, qu'il ne faut pas confondre avec Richard Pococke, célèbre voyageur du siècle dernier, naquit à Oxford le 8 novembre 1604. Il se livra dès sa tendre jeunesse à l'étude des langues orientales, et acquit une profonde connoissance de l'arabe, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen et autres langues bibliques. Nommé chapelain de la factorerie d'Alep, il arriva dans cette ville le 17 octobre 1630, et s'y perfectionna dans l'arabe, dans l'éthiopien et dans le syriaque. En 1636, il retourna dans sa patrie pour remplir la chaire de langue arabe dans l'université d'Oxford. En 1637, il accompagna le célèbre John Greaves à Constantinople pour y acheter des manuscrits arabes. En 1640, il retourna en Angleterre, où il trouva que l'archevêque Laud, son protecteur, avoit été enfermé dans la Tour pour ses opinions politiques. Tout ce royaume étoit alors en combustion : lui-même fut persécuté; mais ces persécutions ne ralentirent point ses études. Il publia, en 1648, le *Specimen historiæ Arabum,* dont le texte arabe est tiré de l'Histoire universelle d'un Chrétien, Grégoire Aboùl-faradje, et dont les notes sont le précis le plus fidèle et le plus curieux que l'on ait encore fait des écrivains arabes touchant les antiquités de cette nation : on en prépare maintenant une nouvelle édition à Oxford. En 1655, il publia le *Porta Mosis,* ouvrage composé en arabe et écrit avec des caractères hébreux, par le savant Juif Moïse Maimonides, sur l'histoire et la nature du Talmud. C'est le premier livre imprimé à Oxford avec des caractères hébreux. En 1659, Édouard Pococke remplit l'engagement qu'il avoit contracté avec Selden, de donner le texte et une traduction latine des Annales d'Eutychius, en 2 vol. in-4.° Une autre histoire universelle, également composée en arabe par Aboùl-faradje, parut avec une traduction latine par les soins de notre savant, en 1663. Depuis cette époque, toutes ses études semblent s'être dirigées vers la Bible : il composa différens commentaires sur les Prophètes, et mourut le 10 septembre 1691. Son fils, nommé aussi Édouard Pococke, cultiva les langues orientales, et publia un ouvrage intitulé *Philosophus autodidactus,* 1671, sous la direction de son père; mais il essuya des dégoûts qui lui firent abandonner ses études. Voy. *New biogr. Dictionary,* t. XII, p. 297-302, édit. de 1798. (L-s.)

et

et ses études théologiques, l'empêchèrent de terminer l'estimable ouvrage d'âl-Méïdâny [a], qu'il avoit préparé pour la presse; et quand bien même cette mine précieuse de philologie arabe auroit vu le jour, elle n'auroit pas soutenu le parallèle avec les cinquante Dissertations d'âl-Hharyry, que le premier Albert Schultens a traduites et expliquées,

[a] Aboùl-Fâdhel Ahhmed ben Mohhammed ben Ahhmed ben Ibrâhym, natif de Nichâboùr, surnommé âl-Méïdâny, parce qu'il habitoit sur une place publique *[méïdân]* de cette ville du Khorâçân, mourut en l'an de l'hégire 518 [1124-5]. Il est particulièrement connu par un ouvrage intitulé *Medjem'a âl-êmtsâl,* مجمع الامثال ou Recueil de proverbes, au nombre de plus de six mille, usités parmi les Arabes, non-seulement depuis l'islamisme, mais antérieurement à cette époque. Ces proverbes sont rangés suivant l'ordre alphabétique de la première lettre du premier mot de chacun d'eux. Hhâdjy Khalfah dit que c'est un excellent livre, qui a excité la jalousie d'âl-Zamakhchéry, célèbre commentateur du Qorân. Cette jalousie le poussa à trahir son opinion à l'égard d'âl-Méïdâny, en plaçant un *noùn* devant le nom de ce savant : ce nom ainsi augmenté, signifie en persan, *tu ne sais rien,* نميداني et se prononce *némydâny.* Celui-ci se vengea de la même manière sur un exemplaire d'un ouvrage d'âl-Zamakhchéry : il changea le *mym* en *noùn ;* ce qui fait *Zen khechéry* زن خشري [femme de la canaille], et non زن شري *Zen chéry* [qui vend sa femme], comme le prétend al-Soyoùthy dans le *Thabaqât âl-Nohhât,* الزمخشري ومعناه بايع زوجته من طبقات النحاة للسيوطي Un savant arabe observe avec raison que ce jeu de mots est mauvais, parce que le خ *khâ* y est censé supprimé. (Hhâdjy Khalfah, au mot مجمع الامثال) H. A. Schultens, fils et successeur du célèbre Schultens à la chaire d'arabe de Leyde, se proposoit de publier en entier cette nombreuse collection de proverbes, en 3 vol. gr. in-4.° Il avoit déjà fait imprimer 26 feuilles du premier volume, lesquelles contiennent 334 proverbes, quand il fut obligé d'abandonner toute espèce d'application par une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau lorsqu'il étoit encore à la fleur de son âge. Ce fragment parut à Leyde, en 1785, par les soins de M. Schrœder, qui recueillit et rédigea tous les matériaux de Schultens, et quelques notes de Scheidius son successeur, enlevé aux lettres dès la première année de son professorat à Leyde. H. A. Schultens, étant à Oxford, avoit copié le travail autographe de Pococke sur âl-Méïdâny, et publié un *Specimen* à Londres en 1773. Il trouva aussi de grands secours dans les notes et l'index de Reiske. Éd. Pococke s'étoit proposé de publier ces proverbes, et Reiske avoit formé le même projet. On a sans doute de grandes obligations à M. Schrœder de nous avoir fait jouir du fragment imprimé par H. A. Schultens, et d'avoir pris la peine de publier quelques proverbes également préparés par ce savant; mais il est fâcheux qu'il n'ait pas mis le comble à ses soins officieux en ajoutant une table des matières, d'autant plus nécessaire dans un pareil ouvrage, que les notes qui l'accompagnent sont un trésor de littérature orientale. (L-s.)

mais dont il n'a publié qu'un petit nombre [a]; laissant l'honneur de publier les autres à son petit-fils, de qui on a peut-être droit d'attendre également la publication d'âl-Méïdâny [b]. Mais la palme de cette littérature est due à Golius [c], dont les ouvrages réunissent la profondeur et l'élégance : ils sont si clairs et si méthodiques, qu'on peut toujours les consulter sans fatigue et les lire sans ennui; si pleins de choses, que, pour surpasser dans la connoissance de l'arabe littéral les plus habiles grammairiens de Constantinople ou de la Mekke, il suffit de commencer par s'instruire dans sa belle édition de la Grammaire arabe de son maître Erpénius [d], d'étudier ensuite, avec le secours de son incomparable Dictionnaire, son édition de l'Histoire de Tymoùr par Ebn A'rabchâh [e], et d'acquérir une

[a] J'observerai ici que le mot *dissertations*, employé par M. Jones, ne me paroît pas convenir à l'ouvrage d'âl-Hharyry, qui est intitulé *Meqâmât* مقامات [séances]. Ce sont des espèces de harangues dans le style le plus fleuri et le plus étudié sur différens objets. Quelques-unes contiennent des récits allégoriques qui finissent par une plaisanterie fort obscène. Albert Schultens en a publié six avec d'excellentes notes, et a laissé les autres toutes disposées pour l'impression : mon excellent collègue et ami, feu le C.en Venture, en avoit traduit un grand nombre; on en trouvera une dans le Magasin encyclopédique, *t. I, prem. année, p. 250.* (L-s.)

[b] *Voy.* la note de la page précédente.

[c] Jacques Golius, professeur d'arabe à Leyde, naquit à la Haye en 1596. Il se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales, et y joignit celle des mathématiques et de l'astronomie. Parmi différens ouvrages également remplis de la plus vaste érudition, on cite son *Lexicon arabico-latinum,* in-folio, 1653, imprimé à Leyde par Elzevier : cet ouvrage est encore le manuel de tous les arabisans. L'édition qu'il publia de la Grammaire arabe d'Erpénius, est aussi très-estimée. Golius mourut le 28 septembre 1667. Il avoit fait d'assez grands progrès dans la langue chinoise. (L-s.)

[d] Thomas Erpénius, ou, comme les Hollandois le nomment, Thomas van Erpen, peut être regardé comme le père de la littérature arabe en Hollande : on lui doit une Grammaire de cette langue, qui a eu un grand nombre d'éditions, et qui est encore étudiée par tous ceux qui veulent apprendre l'arabe. Erpénius mourut à Leyde, d'une maladie épidémique, le 13 novembre 1624, âgé seulement de quarante ans. (L-s.)

[e] Cette Histoire de Tymoùr, composée en arabe par Ahhmed ben A'rabchâh, est une espèce de diatribe contre ce conquérant, écrite d'un style extrêmement recherché, et conséquemment très-difficile à entendre. L'édition entièrement arabe publiée par Golius en 1636, fourmille de fautes d'impression qui la rendent inintelligible. M. le professeur Manger, de Franeker, en a donné une nouvelle édition avec une version latine et des notes, en 1767, 2 vol. petit in-4.° Cet ouvrage a été traduit en français par Vattier. Cette

parfaite intelligence de cet ouvrage précieux. Les richesses de la langue arabe sont donc presque entièrement à notre portée; et de même qu'elle est sans aucun doute l'une des plus anciennes langues du monde, elle ne le cède à aucune pour le nombre des mots et la précision des phrases : mais il est aussi vrai qu'étonnant qu'elle ne ressemble en rien au *sanskrit*, souche illustre de tous les dialectes indiens. Je vais citer deux exemples remarquables de leur peu d'analogie. Le sanskrit aime les mots composés, à l'instar du grec, du persan, de l'allemand; mais il s'y complaît encore davantage, et à un tel excès que je serois en état de présenter des mots de plus de vingt syllabes, formés, non dans une intention burlesque, comme ceux qu'emploie le bouffon d'Aristophane dans la description d'une fête, mais le plus sérieusement du monde, dans les occasions les plus solennelles, et pour entrer dans les ouvrages écrits avec le plus d'élégance. L'arabe, au contraire, et tous les dialectes qui s'y rattachent, ne peuvent supporter la composition des mots, et usent invariablement de périphrases pour exprimer les idées très-complexes; au point que, si l'on trouve un mot composé dans l'un des idiomes primitifs de l'Arabie (*zenmerdah*, par exemple, qui se rencontre dans le Hhamâçah [a]), on est fondé à le regarder comme étranger. En second lieu, il est dans le génie du sanskrit et des langues qui en dérivent, que les racines des verbes soient presque généralement bilittérales [ou formées de deux lettres], en sorte que cent vingt-cinq de ces racines pourroient être formées par la combinaison des cinquante lettres indiennes. Au contraire, les racines arabes sont tout aussi généralement trilittérales [ou de trois lettres] ; en sorte que la combinaison des vingt-huit lettres arabes donne à-peu-près vingt-deux mille élémens du langage; et cela prouve sa prodigieuse étendue. En effet, quoique plusieurs

traduction, intitulée *Histoire du grand Tamerlan*, a été publiée en 1658, 1 vol. in-4.° Elle se trouve ordinairement avec l'Histoire d'Elmakyn, donnée par le même savant en 1657. Ce volume est rare. (L-s.)

[a] J'ai vainement cherché ce mot dans les fragmens du Hhamâçah, placés à la suite de la Grammaire arabe d'Erpénius, édition de Schultens. (L-s.)

de ses radicaux soient notoirement perdus, et que peut-être quelques-uns n'aient jamais été en usage, si nous supposons qu'il en existe dix mille (sans compter les *quadrilittéraux* ou ceux de quatre lettres), et que chacun d'eux soit seulement susceptible de cinq variations, l'un portant l'autre, dans la formation des dérivés, alors même un dictionnaire arabe, pour être complet, devra contenir cinquante mille mots, à chacun desquels les règles de la grammaire peuvent faire subir une multitude de changemens. Dans le sanskrit, les dérivés sont beaucoup moins nombreux. Mais il est inutile de pousser plus loin cette comparaison, puisque ces deux langues diffèrent totalement, sous quelque rapport qu'on les envisage, et paroissent avoir été inventées par deux races d'hommes différentes. Je ne me rappelle pas un seul mot qui leur soit commun, excepté *souroùdje,* le pluriel de *sérâdje,* qui signifie tout ensemble une *lampe* et le *soleil,* dont le nom sanskrit se prononce au Bengale *sùrja;* et il se peut même que cette ressemblance soit purement accidentelle. Il est aisé de croire avec les Hindous, « qu'Indra lui-même et ses » bandes célestes, à plus forte raison aucun mortel, n'ont jamais » embrassé dans leur intelligence un océan de mots semblable à » celui que renferme leur langue sacrée » ; et avec les Arabes, « qu'à » moins d'être inspiré, personne n'a jamais su toute leur langue. » Dans le fait, je crois qu'il n'existe point d'Européen ou d'Asiatique qui puisse lire couramment cent couplets de suite d'un recueil d'anciens poëmes arabes; et on rapporte que le célèbre auteur du Qâmoùs[a]

[a] L'îmâm Medjed êd-dyn Mohhammed ben Ya'qoùb, natif de Feyroùzâbâd, et ensuite habitant de Chyrâz, mort le 28 de chéoùâl 817 [1414-15], est auteur d'un Dictionnaire universel de la langue arabe, intitulé القاموس المحيط وقابوس الوسيط، الجامع لما ذهب من لغات العرب شماطيط.... *êl-Qâmoùs êl-mehhyth oùé Qâboùs êl-oùécyth, &c.* [l'Océan universel et l'excellent Qâboùs, contenant ce qui est dispersé de la langue arabe]. L'auteur avoit d'abord composé un ouvrage en soixante et même en cent gros volumes, intitulé اللامع المعلم العجاب الجامع بين المحكم والعباب *âl-Lâm'i âl-mo'allem êl-o'djâb êl-djâm'i bêin êl-muhhekkem oùé êl-o'bâb* [le Livre brillant, instructif et merveilleux, qui réunit le (Dictionnaire) *Mohhakkem* au (Dictionnaire) *O'bâb*]. Le grand nombre des volumes ne permettoit pas

apprit par hasard de la bouche d'un enfant, dans un village d'Arabie, la signification de trois mots, après l'avoir cherchée inutilement auprès des meilleurs grammairiens et dans les livres les plus estimés. Ce n'est que par approximation que l'on peut acquérir la connoissance de ces deux langues vénérables; et, pour peu qu'on y apporte d'attention, l'on peut en apprendre assez pour y puiser beaucoup d'instruction et d'amusement. Je terminerai ce que j'avois à dire sur ce sujet, en observant que la nature du dialecte éthiopien semble prouver un ancien établissement des Arabes dans une portion de l'Éthiopie, d'où ils furent chassés par la suite, lorsque, un siècle environ avant la naissance de Mohhammed, les Abyssins [a], appelés comme auxiliaires contre le tyran de l'Yémèn, les attaquèrent jusque dans leur patrie.

Nous savons peu de chose concernant les caractères dont on se servit pour écrire les anciens ouvrages arabes, si ce n'est que le Qorân parut originairement en caractères koùfyques, d'où sont dérivées les lettres arabes modernes, avec toute l'élégance de leurs variations, et qui eurent incontestablement la même origine que les lettres hébraïques ou chaldéennes; mais nous sommes dans une

aux étudians de se procurer cet immense ouvrage; c'est ce qui détermina l'auteur à supprimer non-seulement toutes les superfluités, mais encore un très-grand nombre de citations, et il réduisit les soixante volumes à deux très-gros, lesquels, dit-il, contiennent la crème de ce qui se trouve dans l'*âl-Lâm'i âl-mo'allem*, avec des additions. Le Qâmoùs a été abrégé, augmenté et traduit en turk, comme on peut le voir dans la Bibliothèque de Hhâdjy Khalfah, aux articles قاموس et اللامع, et dans d'Herbelot, aux mêmes mots *Lami* et *Camous*. (L-s.)

[a] Ludolfe, *Historia Æthiopica*, p. 200, a très-clairement démontré que les Abyssins, qu'il faut bien distinguer des Éthiopiens, Africains indigènes, ne sont pas autocthones, mais originaires de l'Arabie heureuse, voisine de la mer Rouge. C'est un démembrement de la tribu des Hhémyarytes [les Homérites], professant le sabéisme, qui passèrent la mer Rouge à la suite d'une guerre malheureuse et dont on ignore l'époque. Arrivés en Afrique, ils se fixèrent dans la province de Tygrè, dont Axoùma est la capitale; ce qui leur valut le nom d'Axoumites. Leur mélange avec les nations africaines les fit nommer *Hhabechy* [Abyssins], qui, en langue éthiopienne, signifie *convenæ*, réunis, rassemblés. (La racine arabe حَبَشَ *hhabacha* signifie aussi *congregavit*.) L'invasion des Abyssins dans l'Yémèn, date, suivant Ludolfe, *ad Hist.*

ignorance absolue à l'égard des lettres hhémyarytes [a] ou de celles que nous trouvons mentionnées sous le nom d'*âl-musnad* [b]. Le malheur a

Æthiop. commentat., p. 61, de la 538.e année de l'ère vulgaire, et servit à fixer une ère parmi les Hhémyarytes et les Kahlân, d'après le témoignage formel d'âl-Qodhâ'ï, وكانت حمير وكهلان يورخون بملوكهم التبابعة .... ثم ارخوا بظهور الحبشة على اليمن Les Hhémyarytes et les Kahlân datoient de leurs monarques, nommés *tobb'a*; . . . . . ils datèrent ensuite de l'apparition des Abyssins dans l'Arabie heureuse. *Voyez* Pococke, *Specimen hist. Arabum*, p. 172. (L-s.)

[a] *Voy.* sur les lettres hhémyarytes, la note suivante.

[b] Nous n'avons, sur les caractères musnades, que des notions vagues et incertaines. Suivant un ouvrage anonyme arabe, n.° 1224 des manuscr. de la Bibliothèque, p. 9 *v.°*, intitulé حل الرموز وفك الاقلام والطلسمات من جميع المشكلات .... *Hhall âl-romoûz oüé fekk âl-âqlâm oüé êl-thélismât min djemy'i êl-muchekelât* [Solution des caractères secrets et éclaircissement de toutes les difficultés des écritures et des talismans, &c.], les caractères musnades appartiennent aux sept planètes. Les partisans de la métempsycose, fondateurs des anciens temples d'Égypte nommés *Berby* et des tombeaux, s'en sont servis pour écrire leurs secrets, leurs sciences, leurs préceptes. Les procédés de leurs talismans, le culte à rendre aux esprits qui président aux mansions de la lune dans les quatre parties de l'année, la connoissance de ceux qui président aux jours et aux nuits, avec tous leurs noms, se trouvent par le moyen de ces caractères dans les anciens livres. الاقلام المسند وهي المنسوبه الى الكواكب السبعه ولقد كتب بها اصحاب البرابي والنواويس من اهل الرجعه اسرارهم وعلومهم ووصاياهم ومعرفة اعمال طلاسمهم واستخدام روحانيات منازل القمر في اربعه ارباع السنة ومعرفة اصحاب الايام والليالي باسمايهم جميعا توجد بهذا الخطوط في الكتب القديمه Suivent deux séries composées chacune de sept alphabets musnades dont les lettres sont rangées suivant l'ordre alphabétique des Arabes. Ces lettres sont malheureusement tracées d'une manière fort grossière et qui ne peut inspirer aucune confiance, sur-tout lorsqu'on examine dans le même ouvrage des alphabets plus connus, où se trouvent seulement quelques figures hiéroglyphiques, telles que la barque d'Osiris, le scarabée, l'emblème du Nil. C'est ce qui m'a suggéré l'idée des caractères hiéroglyphiques alphabétisés, que j'ai développée dans mes notes sur le Voyage de Norden, *t. III, p. 269.* Je crois aussi que les caractères musnades étoient les mêmes que ceux que nous voyons sur certaines bandelettes de momies. Les auteurs arabes qui parlent des antiquités de l'Égypte, l'affirment même très-positivement; ils nous apprennent en même temps que ce caractère étoit usité anciennement chez les Hhémyarytes. L'écriture musnade, dit âl-Maç'oûdy *(Mouroûdje âl-dseheb)*, est la première écriture des Hhémyarytes et des rois de A'âd, القلم المسند وهو قلم الاول من اقلام حمير وملوك عاد. Al-Maqryzy (Descr. de l'Égypte, article des Pyramides) ajoute

voulu que le voyageur Niebuhr n'ait pu visiter d'anciens monumens de l'Yémèn[a], qu'on suppose chargés d'inscriptions. Si les lettres qui composent ces inscriptions ressembloient beaucoup au nagary[b], s'il étoit vrai, comme on le raconte dans l'Inde, que des marchands hindous ont entendu parler le sanskrit dans l'Arabie heureuse, nous aurions une nouvelle preuve du commerce que nous supposons avoir existé entre les deux nations, de rivage à rivage : mais rien ne nous autoriseroit à penser qu'elles sont sorties de la même souche. La première syllabe de *Hhémyar*, comme l'écrivent plusieurs Européens, engageroit peut-être un étymologiste à faire descendre les Arabes de l'Yémèn du fameux ancêtre des Indiens : mais il faut observer que Hhémyar est le nom propre de ces Arabes; et plusieurs raisons concourent à prouver que le mot est purement arabe. La ressemblance de quelques noms propres des frontières de l'Inde avec ceux de l'Arabie, tels que la rivière *Arabius*, un canton appelé *Araba*, un peuple nommé *Aribes* ou *Arabies*, et un autre appelé *Sabai*, est

que les lettres en sont isolées, القلم المسند وهو قلم طاد وحروفه منقطعه Hhâdjy Khalfah (Bibl. orient., article *I'lm êl-Khath*) et Pococke, nous représentent, au contraire, ces caractères comme groupés. Ces deux opinions ne paroissent pas contradictoires, quand on examine les bandelettes dont nous venons de parler. (L-s.)

[a] Description de l'Arabie; *p. 83*, édit. de Copenhague. (L-s.)

[b] Le caractère nagary, ainsi nommé de Nagar, ancienne capitale de l'Hindoustân, où il fut d'abord en usage (on ignore dans quel temps et par qui il fut inventé), passe parmi les Hindous pour être l'ouvrage de la divinité même, qui en fit présent aux hommes. Voilà pourquoi on le nomme *dîvanagary* [nagary divin ou sacré]. C'étoit le caractère universellement employé dans l'Inde avant l'arrivée des Musulmans. Nous devons observer que le nagary moderne diffère assez considérablement de l'ancien, dont on s'est servi pour les inscriptions sanskrites qu'on retrouve dans l'Hindoustân. Les Anglois le nomment caractère provincial; il est encore usité par les Brahmanes de l'Inde supérieure; il s'écrit de gauche à droite, comme le sanskrit dont il est dérivé, et renferme comme lui soixante lettres, que l'on peut réduire à quarante-quatre, en ne comptant point certaines ligatures. Voyez l'*Alphabetum Brammhanicum seu Indostanum universitatis Kasi* [Benarès], imprimé à la Propagande; *Hadley's compendious Grammar of the jargon of Hindostan, &c., the 5.th edit. improved and much enlarged by Myrza Mohammed Fitrut, native of Luknau.* مرزا محمد فطرت متوطن لهكنو *London, 1801*, pag. v, vj, 17, 18 et 19. (L-s.)

sans doute remarquable, et peut me fournir par la suite des observations importantes, mais qui ne seront point inconciliables avec l'idée que je propose aujourd'hui.

II. On assure généralement que l'ancienne religion des Arabes étoit le sabéisme; mais j'ai si peu de renseignemens positifs sur la croyance sabéenne, ou même sur la signification de ce mot, que je n'ose encore parler avec confiance sur ce sujet. Au moins est-il sûr que les habitans de l'Yémèn tombèrent bientôt dans l'erreur commune, mais fatale, d'adorer le soleil et le firmament. En effet, le troisième descendant d'Yoqthân[a], qui étoit par conséquent aussi ancien que Nahor, prit le surnom de *A'bdoûl-chems*, ou de serviteur du soleil; et nous savons, à n'en pas douter, que sa famille rendoit à cet astre des honneurs particuliers. D'autres tribus honoroient les planètes et les étoiles fixes. La religion des poëtes semble du moins avoir été le théisme pur; et nous en avons la certitude, parce que nous possédons des vers arabes d'une antiquité non suspecte, qui renferment des sentimens nobles et pieux sur la bonté, la justice, la puissance et la présence universelle d'*Allah*, ou Dieu. S'il est permis de regarder comme authentique une inscription trouvée sur un marbre dans l'Yémèn, il paroît que les anciens habitans de ce pays conservèrent la religion de E'ber, et firent profession de croire aux miracles et à une autre vie.

On dit aussi qu'il existe beaucoup de ressemblance entre les religions des Arabes païens et des Hindous. Mais, quoique cela puisse être vrai, de ce que les deux nations ont adoré le soleil et les étoiles, il ne s'ensuit pas qu'elles soient unies par le sang. A la vérité, les attributs divins, représentés comme des déités femelles, l'adoration des pierres, et le nom de l'idole *Wudd*, peuvent nous

[a] Yoqthân, fils du prophète E'ber, et premier roi de l'Yémèn, paroît être monté sur le trône 1817 ans avant l'ère vulgaire. A'bdoûl-chems pourroit être mort vers l'an 1698 avant l'ère vulgaire. *Voyez* le Mémoire adressé, au nom de l'académie des inscriptions et belles-lettres, aux savans danois qui se disposent à faire le voyage de l'Arabie, *p. 469* des Questions proposées par M. Michaëlis. (L-s.)

conduire

conduire à soupçonner que quelques superstitions des Hindous avoient pénétré en Arabie : et quoique l'histoire arabe ne nous offre point de traces d'un conquérant ou d'un législateur tel que le grand Sesac, qui passe pour avoir érigé des colonnes dans l'Yémèn aussi-bien qu'à l'embouchure du Gange; puisque nous savons que Sâcya est un attribut de Bouddha, que je suppose être Woden; puisque Bouddha n'étoit pas natif de l'Inde, et que le temps où vécut Sesac coïncide parfaitement avec celui où vécut Sâcya, nous pouvons conjecturer hardiment que ce fut le même personnage, qui voyagea à l'est de l'Éthiopie en qualité de conquérant ou de législateur, environ mille ans avant J. C., et dont les rites s'étendent aujourd'hui jusqu'au pays de Nifon, ou, comme l'appellent les Chinois, au Ge-pen [a] (ces deux mots signifient également *le soleil levant*). On peut dériver *Sâcya* d'un mot qui signifie *pouvoir*, ou d'un autre qui signifie *nourriture végétale*. Ainsi l'on ne sauroit déterminer, d'après cette épithète, si ce fut un héros ou un philosophe; mais le titre de Bouddha, ou de Sage, donne lieu de croire qu'il fut le bienfaiteur plutôt que le fléau de ses semblables. Si toutefois sa religion pénétra dans quelque canton de l'Arabie, il est impossible qu'elle ait été établie dans toute l'étendue de cette région; et nous

[a] Le Japon. « Les deux caractères chinois *ge-pen* peuvent se rendre en français par *lieu propre du jour* ou *du soleil*, parce qu'il est situé, relativement à la Chine, dans un pays où le soleil semble sortir de l'océan pour éclairer le reste de la terre. Le plus ancien nom que les Chinois aient donné à ces îles, est *Yang-kou* [magasin du soleil]; ils les ont ensuite appelées *Nou-koué* [royaume des esclaves]. Cette dénomination étant injurieuse pour ceux à qui ils la donnoient, ils se déterminèrent à la changer en celle de *Ge-pen*. *Nipon* ou *Nifon* est une altération de ce mot, et signifie en japonois, *fondement, origine du soleil*, de *ni* [feu, soleil] et *pon* [base, fondement]. Les naturels le nomment encore *Ten-ka* [sous le ciel], comme si leur pays étoit unique sous le ciel, &c. » *Voy.* le Voyage de Thunberg au Japon, *t. II, p. 97 et 98, édit. in-4.°, note*, et l'introduction à l'Histoire des peuples qui ont été ou qui sont actuellement tributaires de la Chine, ouvrage composé par ordre de l'empereur Kien-long, et traduit par le P. Amiot. Ce savant a envoyé à la Bibliothèque nationale le texte de cet ouvrage et sa traduction, qui est accompagnée de notes pleines de la plus rare érudition sur la géographie, l'histoire, les mœurs de ces différentes contrées. (L-s.)

pouvons dire en toute sûreté, qu'avant la révolution opérée par Mohhammed, les Arabes bien nés et instruits étoient théistes, mais qu'une idolâtrie stupide régnoit parmi les classes ignorantes de la nation.

Jusqu'à leur émigration, je ne rencontre parmi eux d'autre vestige de philosophie, que de la morale; et, malgré toute la noblesse et l'étendue que ce système de morale semble avoir acquises dans l'esprit d'un petit nombre de chefs illustres, l'ensemble fut tristement dépravé un siècle au moins avant Mohhammed. Les vertus distinctives qu'ils se vantoient d'inculquer et de mettre en pratique, étoient le mépris des richesses et de la mort même; mais, à l'époque des *sept poëtes* [a], leur libéralité avoit dégénéré en profusions extravagantes, leur courage en férocité, et leur patience en manie opiniâtre de braver des dangers inutiles. Je ne m'étendrai point sur les mœurs des Arabes de ce siècle, parce que les poëmes intitulés *âl-Mo'allaqah* [b], qui ont été publiés dans notre langue, offrent une peinture exacte de leurs vertus et de leurs vices, de leur sagesse

[a] Voyez la note suivante.

[b] *Al-qassâïd âl-séb'a âl-Mo'allaqât*, القصايد السبع المعلقات [les sept poëmes suspendus au temple de la Mekke] : on les nomme aussi *âl-séb'a âl-théoùâl*, السبع الطوال [les sept longs], et *âl-séb'a âl-mudséhebât* السبع المذهبات [les sept dorés], parce qu'ils étoient écrits en lettres d'or. Long-temps avant Mohhammed, les Arabes avoient chaque année, dans la plaine de O'kâdt, près de la Mekke, des assemblées assez semblables aux jeux olympiques des Grecs : on y disputoit devant une multitude immense, non-seulement le prix de la force, du courage, de l'adresse, mais encore la palme de la poésie et de l'éloquence. Toutes les tribus envoyoient des champions, et le succès de ceux-ci rejaillissoit sur leurs compatriotes par qui ils avoient été choisis. Les poésies qui avoient obtenu l'unanimité, ou au moins la très-grande majorité des applaudissemens, étoient écrites en caractères d'or sur de longues pièces de soie, et suspendues aux murailles du temple de la Mekke. Sept de ces poëmes, composés peu de temps avant l'apparition de Mohhammed, sont venus jusqu'à nous : leurs auteurs sont Zohéïr, Antharah, Lobéïd, A'mroù, Hharets, Tharafah, Amr âl-Qéïs. M. Jones publia, en 1782, une traduction angloise des sept Mo'allaqât, avec le texte transcrit en caractères romains; ce qui est à-peu-près inutile. Il promit alors des notes, qu'il n'a point fait imprimer. Plusieurs de ces poëmes ont été imprimés avec le texte et des gloses arabes, à Leyde, à Leipzick, par M. Reiske et autres orientalistes. Un savant aussi modeste que laborieux, le C.en Silvestre de Sacy, en a donné deux notices,

et de leur folie, et montrent ce qu'on a droit d'attendre d'hommes pleins de franchise, animés de passions bouillantes, sans loi, et presque sans religion.

III. Peu de monumens de l'antiquité se sont conservés dans l'Arabie; et les meilleures notices qu'on ait de ceux qui s'y trouvent, sont très-incertaines : mais nous sommes assurés que l'on voit encore, en divers endroits de la péninsule, des inscriptions gravées sur des rochers et sur des montagnes; et si elles sont composées dans un langage connu, si on peut s'en procurer des copies correctes, il y a, pour les déchiffrer, des règles aisées et infaillibles.

Albert Schultens, premier du nom, a conservé dans ses Monumens anciens de l'Arabie [a], le plus agréable de ses ouvrages, deux petits poëmes élégiaques qui passent pour avoir été trouvés, vers le milieu du VII.e siècle [b], à Ḥhadramaoùth, près de A'den, sur des portions d'édifices en ruines, et qu'on suppose d'un temps très-reculé. On demandera naturellement dans quels caractères ils sont écrits; qui les a déchiffrés; pourquoi les lettres originales ne sont pas conservées dans l'ouvrage où on les cite; ce que sont devenus les marbres que A'bdoûlrahhman, alors gouverneur de l'Yémèn, envoya très-probablement au khalyfe [c], à Baghdâd. S'ils sont authentiques, ils prouvent que les habitans de l'Yémèn « étoient des » pasteurs et des guerriers établis dans une contrée fertile, bien » arrosée, remplie de gibier, voisine d'une mer poissonneuse; qu'ils

l'une dans le Magasin encyclopédique, 3.e année, *t. V, p. 494 et suiv.*; l'autre dans le IV.e vol. des Notices et Extraits des manuscrits, *p. 309-324*. Ces poëmes se trouvent à la Bibliothèque nationale, avec des commentaires, sous les n.os 1415, 1416 et 1455 arab. (L-s.)

[a] *Monumenta vetustiora Arabiæ, sive Specimina quædam illustria antiquæ memoriæ et linguæ, &c. excerpsit et edidit Alb. Schultens*; Lugd. Bat. 1740. Ce savant dit avoir trouvé les deux intéressans fragmens cités ici par M. Jones, dans une géographie historique intitulée *Kétâb âl-boldân oùé âl-âkhbâr*. Voyez pag. 71 des *Monumenta &c.* (L-s.)

[b] Entre l'an 40 et l'an 50 de l'hégire [660 à 670 de l'ère vulgaire]. (L-s.)

[c] Mo'avyah, 4.e khalyfe ômmyade, qui monta sur le trône en 65 de l'hégire [684-5]. (L-s.)

» vivoient sous un gouvernement monarchique, et portoient des » vêtemens de soie verte, des vestes brodées à l'aiguille [a], » soit fabriqués par eux-mêmes, soit importés de l'Inde. La mesure de ces vers est parfaitement régulière, et leur dialecte ne sauroit être distingué, au moins par moi, de celui du qoraïchyte [b]; en sorte que, si les auteurs arabes étoient plus adonnés qu'ils ne le sont aux impostures littéraires, je soupçonnerois fortement ces poëmes d'être des productions modernes sur l'instabilité des grandeurs humaines et sur les suites de l'irréligion, prouvées par l'exemple des princes

[a] Voy. *p. 67 et 68*, vers 2-5, de l'ouvrage de Schultens cité dans la note [a] de la page précédente.

[b] Deux puissantes tribus, les Hhémyarytes et les Qoraïchytes, se partageoient autrefois la plus grande partie de la vaste presqu'île de l'Arabie. Les Hhémyarytes, qui devoient leur nom à Hhémyar, arrière-petit-fils du patriarche E'ber (Quest. de Michaëlis, *p. 433*), étoient en possession de l'Yémen ou Arabie heureuse, et y avoient fondé une monarchie qui datoit de plus de 2000 ans avant l'hégire. Leur capitale se nommoit Dhofar, comme le prouve ce proverbe cité par Pococke (*Notæ ad Spec. hist. Arab.*, p. 132): *Celui qui veut partir pour Dhofar doit apprendre le hhémyar.* Les rois hhémyarytes portoient le titre de tobb'a, « parce que, suivant âl-Qodhâ'ï (*Notæ ad Hist. Arab.* p. 65), ils se succédoient les uns aux autres. C'est dans le même sens, dit-il, que nous employons le mot *khalyfe* sous l'islamisme. » Cette explication a été confirmée par le témoignage d'un savant, que M. Niebuhr (Descript. de l'Arab. *p. 164.*) consulta à Mokhâ, et qui ajouta que « les tobb'a étoient originaires de Samarqand, dans le nord de la Perse, et qu'ils en avoient apporté le culte du feu. » Cette assertion n'est pas dénuée de probabilité; elle a même l'approbation de M. Jones, comme on le voit dans son Discours sur les Persans : mais elle se trouve absolument contraire au témoignage des auteurs arabes (*Imperium Joctanid. ex Hamzâ*, p. 27), qui prétendent que « les Hhémyarytes, conduits par le tobb'a Chamar, plus de 900 ans avant l'ère vulgaire, firent une invasion dans la Soghdiane, détruisirent la ville de Soghd, sur les ruines de laquelle ils élevèrent Samarqand, dont le nom véritable, disent-ils, est *Chamarqand;* c'est-à-dire, Chamar l'a détruite. كندن *kanden*, en persan, signifie *détruire* ». Nous ajouterons que les Hhémyarytes étoient une nation fort ambitieuse et turbulente; ils firent, sous la conduite d'un de leurs anciens rois, Chedâd, fils de A'âd, une invasion en Égypte; ils en firent une autre en Éthiopie. (Notes et Éclaircissemens sur Norden, *p. 299.*) Ce caractère inquiet et entreprenant décéleroit une origine septentrionale et tatâre.

La tribu des Qoraïchytes possédoit le Hhedjâz ou Arabie pétrée, où se trouvent Médyne et la Mekke. Le temple de cette dernière ville [la Ka'bah], consacré originairement à la Lune, étoit fréquenté par les Sabéens, qui y avoient été en

hhémyarytes; on peut en dire autant du premier poëme cité par Schultens, et qu'il attribue à un Arabe contemporain de Salomon [a].

On voit aussi dans les excavations des rochers, les prétendues demeures d'un peuple appelé *Thamòud;* et au temps du grammairien Tabryzy [b], il existoit dans l'Yémèn un fort qui portoit le nom d'âl-A'bdat, poëte et guerrier de l'antiquité, qui, dit-on, divisa le premier en cinq corps son armée, appelée par cette raison *âl-khamys* [c]; disposition au moyen de laquelle il défit les troupes de Hhémyar dans une expédition contre Ssana'â. [d]

pélerinage depuis les temps les plus reculés.

Ces deux tribus avoient deux langues fort différentes. M. Adler (*Descript. codic. Cuficor.* p. 6) pense, d'après quelques mots qui nous sont restés, que l'idiome hhémyaryte avoit beaucoup plus de ressemblance avec le syriaque et l'arabe qu'aucun autre dialecte de l'Arabie; il croit même retrouver une grande conformité entre l'ordre alphabétique des trois langues : cependant il convient, comme nous, que les caractères hhémyarytes *sont perdus.* Nous avons observé ci-dessus, *p. 14 note* [b], que c'étoient ceux que les Arabes nomment *musnades.* Aux autorités déjà citées, nous ajouterons celle de Djaùhéry, qui dit dans son Dictionnaire arabe intitulé *Ssehhâhh :* والمسند خط الحمير يخالف خطنا هذا «Le musnad est l'écriture hhémyaryte, qui est différente de la nôtre.» Et Feyroùzâbâdy, dans son Qâmoùs, dit : مساند ..... خط الحميري «Les musnad sont le caractère hhémyaryte.» Nous ignorons si les Qoraïchytes eurent un caractère particulier jusqu'à l'invention du koùfyque, qui tire son nom de la ville de Koùfah, où il fut inventé; mais nous savons que leur langue, déjà bien cultivée avant Mohhammed, lui servit à composer le Qorân. Ce livre faisant loi dans la littérature comme dans la religion, le qoraïchyte est devenu l'idiome universel de l'Arabie. (L-s.)

[a] *Carmen principis Giorhamidæ Salomonis ætatem attingens.* L'auteur de ce poëme se nomme A'mroù êbn êl-Hharets, dernier prince de la dynastie de Djorham, qui posséda le Hhedjâz, et qui faisoit sa résidence à la Mekke. Voyez *Monumenta vetust. Arab.* p. 1, 3 et 4. (L-s.)

[b] Aboù-Zakâryâ Yahhyâ ben A'ly âl-Tabryzy [natif de Tauryz], nommé communément *âl-Khathyb âl-Tabryzy* [le prédicateur de Tauryz], étoit un grammairien célèbre par les excellens commentaires dont il orna différens poëmes et traités de logique en arabe. Il mourut, suivant Hhâdjy Khalfah, en 502 de l'hégire [1108-9], et non en 530, comme le dit d'Herbelot à l'article *Tabrizi* de sa Biblioth. orient. (L-s.)

[c] Les cinq corps. (L-s.)

[d] Ssana'â, ville célèbre dans les antiquités de l'Arabie, est aujourd'hui la capitale de l'Yémèn et la résidence de l'Imâm ou chef du pays. Niebuhr la place au 15.[e] degré 22 minutes de latitude. Voyez sa Descript. de l'Arabie, *p. 201;* voy. aussi la Description de l'Arabie d'Aboùl-fédâ, traduite en français par Laroque, et insérée à la suite du Voyage au camp du grand Émyr, par d'Arvieux. (L-s.)

Les histoires arabes ne font point mention de colonnes érigées par Sesac après son invasion de l'Yémèn ; et cette anecdote n'a peut-être pas plus de fondement qu'une autre particularité rapportée par les Grecs, et adoptée par Newton, savoir, que les Arabes adoroient Uranie et même Bacchus, dont le nom, disent les Grecs, signifie *grand* en arabe : mais il est impossible de découvrir où ils ont trouvé ce mot. A la vérité, *Bekkah* signifie une foule considérable et tumultueuse; et dans ce sens, c'est le nom de la ville sainte, communément appelée *la Mekke.*

La *Ka'bah,* ou édifice carré de la Mekke, est incontestablement si ancienne, que son usage et le nom de son fondateur se perdent dans le vague des traditions. Un Arabe m'a dit gravement qu'elle fut bâtie par Abraham, quoique, comme je le lui assurai, ce patriarche n'ait jamais été à la Mekke : d'autres, avec plus de probabilité, l'attribuent à Ismaël ou à quelqu'un de ses descendans immédiats. Mais fut-elle construite pour les assemblées du culte, pour servir de forteresse ou de tombeau, ou comme un monument du traité conclu entre les anciens possesseurs de l'Arabie et les enfans de Kédar? ce sont là des questions sur lesquelles les antiquaires peuvent disputer, mais que personne n'est en état de résoudre. Reland[a] croit qu'elle fut la demeure de quelque ancien patriarche, et que ce motif lui attira la vénération de sa postérité : mais cet édifice arabe tiendroit tout entier dans le lieu où nous voici rassemblés; et supposé qu'il ait été assez grand pour servir d'habitation à toute une famille patriarcale, il paroît mal adapté aux mœurs pastorales des Kédarites. Un auteur persan soutient que le vrai nom de la Mekke est Mahgâh[b], ou le temple de la Lune. Tout en se

[a] *De Religione mohammedicâ,* p. 118, not. *(m),* 2.e edit. Ce savant cite, à l'appui de son opinion, la tente d'Édesse, que l'on croyoit avoir été habitée par le patriarche Jacob, et qui subsista jusqu'au temps d'Antonin Élogabal ; l'ancienne maison de Cadmus changée ensuite en un temple de Cérès, et d'autres exemples d'une autorité non moins respectable. (L-s.)

[b] L'auteur persan dont parle M. Jones se nomme Mohhammed Mohhsen âl-Fâny. Il mourut en 1081 de l'hégire [1670-1], et composa un ouvrage extrêmement curieux, intitulé *Dabistân* [Tableau des

moquant de cette étymologie, on est forcé de regarder comme probable que la Ka'bah eut originairement une destination religieuse.

mœurs et usages], que nous ne connoissons que par un seul extrait inséré dans le premier des deux numéros, les seuls qui aient paru, du *New asiatic Miscellany*, pages 86-136, publié à Calcutta par M. Gladwin, en 1789. Ce volume étant extraordinairement rare, nous croyons faire une chose agréable au lecteur en lui donnant une idée de cet ouvrage et en traduisant le passage dont il s'agit dans le Discours de M. Jones. Le *Dabistân* est un traité des principales sectes religieuses et philosophiques connues. Des douze chapitres qui composent cet ouvrage, M. Gladwin n'a publié qu'une portion du premier, qui traite des principes religieux des Parses, در معرفت عقايد پارسيان et qui est divisé en quinze sections. La première section est consacrée à développer la doctrine dogmatique et pratique de la secte sepâcyenne : نخستين نظر در بيان اعتقادات علمي وعملي سپاسيان Après beaucoup de détails sur l'origine des choses, détails qui décèlent les principes du sabéisme ou culte des astres, l'auteur parle d'une dynastie antérieure à celle des Pychdâdyens, la plus ancienne que nous connoissions jusqu'à présent chez les Persans : cette antique dynastie se nommoit les *Mahâbâdyens*, مه‌آباديان du nom de son auteur Mahâbâd; elle subsista mille *zâd*, c'est-à-dire, plusieurs milliards d'années dont chaque jour étoit composé d'une révolution de Saturne, ou de trente de nos années. *(P. 115.)* Mahâbâd divisa son peuple en quatre classes : les *Birhmân* ou divins, les *Tchettry* ou militaires, les *Bass* ou cultivateurs, et les *Soûd* ou artisans. Ceci ressemble parfaitement aux castes indiennes. Je passe sous silence l'énumération des différens princes et la notice de leur vie; il me suffit d'ajouter que la monarchie mahâbâdyenne fit place en Perse à celle des Guilchâhyens, گلشاهي qui fut composée de quatre dynasties, les Pychdâdyens, les Kayânyens, les Achkânyens et les Saçânydes.

P. 120. Mohhammed Mohhsen nous représente Zoroastre comme le premier qui ait osé contredire ou attaquer le livre de Mahâbâd; et même la secte des Yezdânyens regarde la doctrine de Zoroastre comme un simple commentaire de la première, nommée *Pymân ferheng*, پيمان فرهنگ. Les Sepâcyens paroissent avoir conservé intacte cette ancienne doctrine : ils regardoient les étoiles et le ciel comme l'ombre de la divinité; c'est pourquoi ils élevèrent des temples aux sept planètes. Je regrette bien de ne pouvoir, à cause de son étendue, insérer ici la description de ces sept temples, des idoles qu'ils renfermoient, et du culte que l'on rendoit à ces idoles : mais il est temps d'arriver à ce qui forme l'objet principal de cette note. « *P. 131.* Les Sepâcyens » disent que, sous leur antique monarchie, » il y avoit plusieurs endroits révérés, » tels que la Ka'bah, le temple de Jérusalem, le lieu de la sépulture du prophète » à Médyne, de celle du prince des fidèles » A'ly à Nedjef; du martyre de Hhocéïn » à Kerbalâ; des sépultures de l'Imâm » Moûçâ à Baghdâd, de l'Imâm Rizâ à » Sénabâd, à Thoûs; de A'ly à Balkh : » c'étoient autrefois des temples d'idoles, » consacrés au feu. On dit que Mahâbâd,

On trouve dans une histoire arabe trois couplets sur cet édifice, qui, par leur extrême simplicité, annoncent moins l'imposture que

» après avoir bâti le temple d'Issthakhar en » Perse, que l'on nomme maintenant *les* » *sept Murailles*, construisit une maison » qu'il appela *Abâd*, et que l'on nomme » maintenant *la Ka'bah*. Il ordonna que » les habitans de ces cantons l'adorassent. » Parmi les idoles qui étoient dans la » Ka'bah, on cite une très-belle figure de » la Lune, laquelle a valu à cet endroit » le nom de *Mahgâh* [résidence de la » Lune] : les Arabes en ont fait *Makkah* » ou *Mekkah*. Parmi les idoles laissées » à la Ka'bah par Mahâbâd et par ses suc- » cesseurs, on cite la pierre noire, qui » étoit une statue de Saturne : on dit que » le prophète arabe adoroit les sept pla- » nètes ; c'est pour cela qu'il laissa en » place la pierre noire, l'ancienne statue » de Saturne, qui étoit là depuis les » Abâdyens. Il détruisit les autres idoles » élevées par les Qoraïchytes, lesquelles » ne représentoient point des astres. Les » Persans figuroient Vénus parmi leurs » anciennes idoles, à-peu-près comme le » *mihhrâb* * de nos mosquées : ainsi le » *mihhrâb* représente encore Vénus; et » la vénération dont jouit le jour de l'as- » semblée [le vendredi], qui est le jour » de Vénus, vient de la même origine.... » On dit qu'à Médyne, où est enterré » l'envoyé de Dieu, il y avoit une statue » de la Lune : on appelle cette statue » *Mahdyne*, c'est-à-dire, culte de la Lune : » les Arabes en ont fait *Madyneh* ou *Mé-* » *dyneh*. On prétend qu'à Nedjef êchref, » où se voit le tombeau de l'Imâm A'ly, il y » avoit un pyrée nommé *Féroûgh pyrây* et » *Nekef*, c'est-à-dire *non âkef* : ce dernier » mot, en pehlvy, signifie *malheur* ; on » en a fait maintenant *Nedjef*. Ainsi, à » Kerbalâ, où est le tombeau de l'Imâm » Hhocéïn, étoit aussi un pyrée nommé » *Meh târ soûz a'lem*, et *Kar bâllâ*, c'est-à- » dire, grande action. A Baghdâd, où l'on » voit le tombeau de l'Imâm Moûçâ, se » trouvoit un pyrée nommé *Chéïd pyrây* ; » et dans l'endroit où repose le grand » Imâm Aboû-Hhanyfah âl-Koûfy, étoit » un pyrée nommé *Hénoûz yâz*. A Koû- » fah, dans l'emplacement occupé aujour- » d'hui par la mosquée cathédrale, étoit » un pyrée nommé *Roûz âzer*. Dans le » territoire de Thoûs, où se trouve le » tombeau de l'Imâm Rizâ, étoit un py- » rée nommé *Azer Kherd* ; il a encore » d'autres noms : il fut bâti par Ferydoûn ; » et quand Thoûs, fils de Noûzor, alla en » pélerinage à Azer Kherd **, il bâtit là » une ville qui porte son nom. Sur l'em- » placement où est enterré l'Imâm, à

* C'est ainsi qu'on appelle une niche pratiquée dans les mosquées pour indiquer de quel côté se trouve située la Mekke. Les personnes qui prient dans cette mosquée, doivent se tourner vers le mihhrâb. (L-s.)

** Voici un fait attesté par un autre Musulman témoin oculaire. « On prétend, dit A'bdoûl-» kérym, pélerin musulman, que cette mosquée » a été fondée par le patriarche Noé : mais je » pense que c'étoit originairement un temple » d'idoles; car les Musulmans ont recouvert de » mortier la muraille occidentale ; mais le laps » de temps et l'inclémence de l'air ont enlevé » plusieurs parties du crépi, de manière que » l'on découvre aisément les figures sculptées » sur la pierre, et, par un examen attentif, on » devine aisément celles qui sont encore ca- » chées..... » Voyage de l'Inde à la Mekke, &c. *p. 123, t. I.er* de ma Coll. portat. de Voyag. (L-s.)

les

les autres vers du même genre. Ils sont attribués à Aç'ad [a], *tobb'a* ou roi hhémyaryte, qui passe généralement pour avoir régné sur l'Yémèn 128 ans avant la naissance de J. C.; ils rappellent, sans images poétiques, la magnificence dont ce prince donna des preuves « en couvrant le temple saint d'une étoffe rayée » et d'une belle toile, et en faisant faire des clefs pour sa porte. » Quoi qu'il en soit, ce temple, dont Mohhammed rétablit la sainteté, avait été étrangement profané à l'époque de sa naissance. Il étoit d'usage alors d'en décorer les murs avec des poëmes sur toutes sortes de sujets, souvent même sur les triomphes de la galanterie arabe, et sur les éloges du vin grec que les marchands de Syrie vendoient dans le désert.

Faute de renseignemens sur les antiquités arabes, il est très-difficile de fixer avec exactitude la chronologie des Ismaélites jusqu'au temps d'Adnân [b], vingt-unième ancêtre de Mohhammed; et quoique nous ayons des généalogies par A'lqameh et d'autres poëtes hhémyarytes, en remontant jusqu'au trentième degré, ce qui forme une période de neuf cents ans pour le moins, nous ne pouvons guère fonder sur elles un système complet de chronologie. Cependant, si nous remontons au-delà de cette période, il est possible de constater des faits très-importans. Suivant la tradition générale de l'Yémèn,

» Balkh, se voyoit un pyrée appelé *Mé-* » *kyn âzer,* mais que nous connoissons » sous le nom de *Noù behâr.* A Ardébyl, » que précédemment on appeloit *déje* » *Behmen*, Kaïkhosroù, après avoir » conquis cette forteresse, bâtit un pyrée » nommé *Azer Kâoùs.* C'est la sépulture » du cheykh Sséfy êd-dyn, auteur de la » dynastie des Sséfy. Il y avoit aussi » dans l'Inde beaucoup de temples dédiés » aux astres. Il y en avoit un à Dévârkâh, » consacré à Saturne et nommé *Der Ky-* » *vân :* les Hindous en ont fait *Devâr-* » *kâch.* Il y en avoit un autre à Guyâ, » également consacré à Saturne, et nommé » *Gâh Kyvan ;* c'est maintenant *Guyah.* A » Mithrâ, il y a encore un autre pyrée dé- » dié à Saturne, que l'on nomme *Mehtrâ,* » c'est-à-dire, *ici viennent les grands :* in- » sensiblement on en a fait *Methrâ.* Les » Chrétiens et d'autres sectes possèdent » aussi des lieux qui étoient autrefois des » pyrées, &c. » (L-s.)

[a] اسعد c'est-à-dire, *très-heureux, très-fortuné.* Le passage cité ici par M. Jones se trouve dans les *Monumenta vetustiora Arabum* de Schultens, p. 13 et 14. (L-s.)

[b] Voyez cette généalogie dans le traité *de Religione mohammedicâ* de Reland, p. 44, 2.e édit. (L-s.)

Yoqthân, fils de E'ber, fut le premier qui établit sa famille dans cette région. D'après la supputation reçue en Europe, cet établissement doit avoir eu lieu il y a plus de 3600 ans, et vers l'époque où les Hindous, sous la conduite de Rama, subjuguèrent les premiers habitans de ces contrées, et étendirent la domination indienne depuis Ayodhyâ ou Aoudh [a] jusqu'à l'île de Sinhal ou Ceylan. Il résulte de ce calcul, que No'mân [b], roi de l'Yémèn, neuf générations après E'ber, étoit contemporain de Joseph; et s'il est vrai, comme la chose a pu aisément arriver, que la tradition orale ait conservé un distique composé par ce prince, et cité par Aboùl-fédâ, il prouve la grande antiquité de la langue et de la versification arabes. Voici la traduction littérale de ce distique : « Lorsque, revêtu du pouvoir, tu traites avec affabilité les hommes et les affaires, tu te places au premier rang parmi les souverains. » On dit qu'un verbe élégant employé dans ces vers, valut au poëte couronné le surnom d'âl-Mo'âfer [l'affable]. Deux raisons semblent établir l'authenticité de ce distique; sa briéveté, qui le rendoit aisé à retenir, et le bon sens, qui le fit passer en proverbe. Ajoutons que le dialecte dans lequel il est énoncé paroît ancien, et que trois mots y diffèrent de l'idiome du Hhedjâz [c].

[a] Aoude étoit un des principaux *ssoùbah* ou gouvernemens de l'Inde, et borné à l'est par le Béhâr, au nord par les montagnes, au sud par Manekpoùr, et à l'ouest par Kanoudje. Sous le règne d'Akbar, ce ssoùbah avoit cent trente-cinq koss [environ quatre-vingt-six lieues] de long, sur cent quinze koss [soixante-dix-huit lieues] de large. La ville capitale de ce ssoùbah se nomme aussi *Aoude.* Vous trouverez des détails fort étendus sur cette ville et cette province, dans le Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, par Forster, *tom. I et III* de la traduction française. Voyez aussi l'article du *Soobah of Owdh,* dans l'*Ayeen Akberi, translated from the persian by M. Gladwin,* t. II, p. 40-45, édition de Calcutta. (L-s.)

[b] Ce nom, qui est très-commun en Arabie, signifie *doux, de mœurs paisibles, &c.* No'mân, fils de Mondsar, étoit le dixième roi de l'Yémèn ou Arabie heureuse, depuis Yoqthân. M. Schultens ne le croit pas postérieur à Moïse. Voyez *Monumenta vetustiora Arabum,* p. 11-13. (L-s.)

[c] *Three words, &c.* M. Jones se trompe, ou plutôt c'est ici une faute d'impression. Il n'y a réellement qu'un mot dérivé d'une racine arabe, et adopté dans un sens particulier par les Hhémyarytes; ce mot est *âl-meqoùl,* المقول qui, suivant le lexicographe

D'un autre côté, on peut concevoir quelques doutes, en songeant que les Arabes attribuent quelquefois à des personnages célèbres les sentences et les vers dont ils ne peuvent fixer l'époque. Ils vont même jusqu'à citer comme l'ouvrage d'Adam, une élégie pathétique sur la mort d'Abel, dont la mesure est aussi correcte que l'arabe en est pur. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas besoin d'anciens monumens ou de traditions pour prouver le seul objet de notre analyse; savoir, que les Arabes, tant du Hhedjâz que de l'Yémèn[a], sont *sortis* d'une souche absolument distincte de celle des Hindous, et qu'ils formèrent, à-peu-près aux mêmes époques, leurs premiers établissemens dans les régions qu'ils occupent aujourd'hui.

Je ne puis terminer cet article sans observer que, lorsque les ministres du roi de Danemark enjoignirent aux voyageurs danois[b] de recueillir des livres d'histoire en langue arabe, mais de ne point chercher à se procurer des ouvrages de poésie, ils ignoroient sans

âl-Djaùhéry, cité par Schultens, « désigne *la langue*, et, en langue hhémyaryte, *le dictateur*, القهل. Il fait, au pluriel, *âl-méqâoùl*, المقاول. *Al-qyl* القهل désigne un des rois hhémyarytes qui possède un grand empire; la femme se nomme *qaïlet*, قَيْلَةٌ. La racine de ce mot est قَيَّل avec un *techdyd*, c'est-à-dire, qui a droit de parler, ou celui dont les discours ont leur effet. » Il est assez remarquable qu'un des noms de la puissance arbitraire et despotique par excellence (la dictature) ait la même origine en arabe qu'en latin, et dérive du mot *dire, parler* [قال *qâla*]. Quant au mot *mo'âfer*, معافر qui dérive de la racine *a'far*, عفر [être poudreux], on peut voir, dans les notes mêmes d'Albert Schultens, par quelle modification il parvient à signifier *affable, courtois*. Ces mêmes vers se trouvent dans le fragment d'Aboùl-fédâ, placé au commencement de l'*Historia imperii vetustissimi Joctanidarum, &c. arabico-latinè*, p. 5, édition de 1786, et dans le manuscrit autographe de l'Histoire universelle d'Aboùl-fédâ, n.° 101 des manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Germain, actuellement déposés à la Bibliothèque nationale. (L-s.)

[a] الحجاز و اليمن l'Arabie déserte et l'Arabie heureuse. (L-s.)

[b] « Nous n'insistons pas beaucoup sur l'achat des poésies arabes. » (§. 11 de l'Instruction donnée par le roi de Danemarck aux savans qui firent par son ordre le voyage de l'Arabie.) Ces savans étoient au nombre de quatre, MM. de Haven, philologue, Forskâl, physicien, Niebuhr, mathématicien, et Cramer, médecin, avec un peintre nommé Baurenfeind. Ils partirent de Copenhague le 4 janvier 1761: M. Niebuhr fut le seul qui revint de cette savante expédition, tous ses compagnons étant morts pour avoir voulu conserver, sous le brûlant climat de l'Arabie, leur manière ordinaire de vivre. (L-s.)

doute que les seuls monumens de l'histoire arabe étoient des collections de poëmes et de commentaires sur ces poëmes ; qu'en Arabie il étoit d'usage de mettre en vers tous les événemens mémorables pour en conserver le souvenir ; et que la lecture du *Hhamâçah* [a], du *Dyvân* [b] de Hhudhéïl, et de l'estimable ouvrage de O'béïd-ûllah, donnera une connoissance certaine d'un plus grand

[a] « Le *Hhamâçah,* ou Valeur guerrière, » par Aboù-Témâm Hhabyb ben Aoùs *, » de la tribu de Thâï, (né en 190 de l'hégire [705], ou en 188 [703-4],) mort » en 231 de l'hégire [845-6], suivant » l'opinion la plus généralement adoptée, » renferme tout ce que cet auteur a choisi » parmi les vers des Arabes de l'Yémèn; » il l'a rédigé en dix chapitres, dont voici » les titres : *él-Hhamâçah* [la valeur guer» rière]; *él-Mérâtsy* [les chants funèbres]; » *él-Adeb* [la littérature]; *él-Nécyb* [les » poésies amoureuses]; *él-Hedjâ* [la sa» tire]; *él-Edhyâf* [l'hospitalité]; *él-Ssifât* » [les descriptions]; *él-Séir oùé él-Na'âs* » [l'activité et l'indolence]; *él-Therf oùé* » *él-Melehh* [les bonnes plaisanteries]; » *Dsemm oùé Medehh él-Niçâ* [blâme et » éloge des femmes]. Tout son ouvrage » est connu sous le nom de son premier » chapitre, *Hhamâçah ;* ce mot désigne la » bravoure des Arabes. On dit que, dans » le choix du *Hhamâçah*, Aboù-Témâm a » montré plus de talent poétique que dans » ses poëmes. » الحماسه لابي تمام حبيب بن اوس الطايي المتوفي سنه ٢٣١ جمع فيه ما اختار من اشعار العرب العربا ورتب على ابواب عشرة ا الحماسه ٢ المراثي ٣ الادب ٤ النسيب ٥ الهجاء ٦ الاضياف ٧ الصفات ٨ السير والنعاس ٩ الطرف والملح ١٠ ذم ومدح النساء واشتهر ببابه الاول والحماسه شجاعة العرب قالوا ان ابا تمام في اختيار الحماسة اشعر منه في شعره Hhâdjy Khalfah, au mot حماسة.

Le même bibliographe nous apprend que le Hhamâçah a eu bien des commentateurs ; les uns se sont attachés à la partie grammaticale, et les autres aux pensées. وقد فسر جماعة فمنهم من عني بذكر اعرابه ومنهم من عني بالمعاني On nous dispensera de rapporter la nomenclature de ces commentateurs, parmi lesquels on distingue Aboù-Zakâryâ Yahhyâ ben A'ly, surnommé *Al-Khathyb âl-Tabryzy* [le prédicateur de Tauryz], souvent cité par Schultens. (L-s.)

[b] Le mot *Dyvân,* ديوان est à-la-fois arabe et persan (je le crois d'origine persane), et il a double acception : il désigne d'abord une collection de poésies, dont chacune ayant le même rhythme, et rimant dans toute son étendue par la même lettre, est placée, dans le Recueil ou *Dyvân,* suivant l'ordre que cette lettre finale occupe dans l'alphabet. On nomme aussi *Dyvân*

* Pococke pense que ce mot, qui désignoit une ancienne tribu arabe, et qui étoit un nom propre très-commun parmi ces nomades, aura été substitué ici à تدوس [Théodose], nom du père d'Aboù-Témâm, qui, suivant quelques-uns, étoit chrétien. V. *Specimen hist. Arabum,* note, p.380.

nombre de faits que cent volumes de prose, à moins que les historiens ne puisent leur autorité dans ces poëmes.

IV. Les mœurs des Arabes du Hhedjâz, que nous savons n'avoir pas changé depuis Salomon jusqu'à nos jours, n'étoient nullement favorables à la culture des arts. Quant aux sciences, nous avons lieu de croire que toutes leur étoient étrangères. En effet, on ne peut guère considérer comme une branche capitale de l'astronomie, le simple amusement de donner des noms aux étoiles qui servoient à les diriger au milieu des déserts, lorsqu'ils les parcouroient à la suite de leurs troupeaux ou pour exercer des brigandages, et qui régloient leurs observations sur l'état de l'atmosphère. Les seuls arts où ils prétendoient exceller (j'excepte l'équitation et les talens militaires) étoient la poésie et la musique. S'ils n'ont point d'ouvrage en prose antérieur au Qorân, cela vient peut-être de leur peu d'habileté dans l'écriture, de leur prédilection en faveur du rhythme poétique, et de la facilité avec laquelle les vers se retiennent : mais toutes leurs histoires prouvent qu'ils étoient très-éloquens, et qu'ils possédoient au plus haut degré le talent de s'énoncer sans préparation, en périodes harmonieuses et pleines de vigueur. Je n'ai jamais été à portée de découvrir ce qu'ils entendoient par leurs livres appelés *Réoùâcem* [a];

l'assemblée politique ou conseil où se traitent les affaires d'état.

Le *Dyvân* de la tribu de Hhudhêïl est un recueil d'anciens poëmes arabes revus et rédigés par ceux dont ils portent le nom: on en trouve des extraits dans les notes qui accompagnent le *Tharaphæ Moallakah*, publié par Reiske, le *Carmen Caab ben Zohêïr*, et *Amral-Keis Moallakah*, publié par Lette, et différens autres poëmes arabes donnés par Albert Schultens. Il existe avec un commentaire dans la Bibliothèque de Leyde. Quant à l'ouvrage de O'bêïd-ûllah, dont parle M. Jones, je crois que c'est le *Ssadr ûl-chery'at* صدر الشريعة [Chef de la loi], par Obêïd-ûllah ben Maç'oùd ben Tâdje êl-Chéry'at, que nous possédons à la Bibliothèque nationale sous le n.° 488 des Mss. arabes : c'est un ample commentaire sur le droit religieux et civil des Musulmans. M. Jones oublie de citer la collection la plus complète d'anciennes chansons arabes, intitulée *Àghâny* اغاني; la Bibliothèque nationale en a dernièrement acquis un bel exemplaire en quatre gros volumes *in-folio*. (L-s.)

[a] رواسم pluriel de رسم *resm*. Ce mot signifie, en effet, *coutume, usage;* mais je crois qu'il pourroit bien avoir été employé techniquement pour caractériser la science de bien écrire et de bien placer

mais je suppose que c'étoient des recueils de leur droit commun ou coutumier. Ils faisoient si peu d'usage de l'écriture, qu'il est presque probable qu'originairement leurs anciens poëmes, maintenant accessibles pour nous, ne furent pas écrits ; et je suis porté à regarder comme trop générale l'assertion de Samuel Johnson sur l'imperfection des langues non écrites. Une langue qui n'est que parlée, n'en admet pas moins une grande perfectibilité, chez un peuple qui, comme les anciens Arabes, regarde comme une affaire nationale le soin de cultiver son idiome, tient des assemblées solennelles en vue de déployer ses talens poétiques, et se fait un devoir d'exercer les enfans à apprendre par cœur les productions les plus estimées.

Il se peut que les habitans de l'Yémèn [a] eussent plus d'arts mécaniques et plus de savoir; mais, quoique leurs ports aient dû servir d'entrepôt à un commerce considérable entre l'Égypte et l'Inde ou une partie de la Perse, nous n'avons point de preuves certaines de leurs progrès dans la navigation ou dans les manufactures. Nous savons par les Arabes mêmes du désert, qu'ils avoient des instrumens de musique et des noms pour les différentes notes, et qu'ils aimoient beaucoup la mélodie ; mais il est vraisemblable que leurs luths et leurs flageolets étoient d'une composition fort simple, et je soupçonne que leur musique n'étoit guère qu'une déclamation naturelle et cadencée de leurs élégies et de leurs chansons d'amour.

les points diacritiques et les voyelles. Aujourd'hui, parmi les Musulmans, *i'lm resm êl-masshhaf* désigne la science de bien écrire et de bien lire le Qorân. Parmi les ouvrages qui constituent cette science, on cite celui intitulé *Al-êbhhâts âl-djalyéh fy cherhh âl-A'qyléh y'anä êl-râyyeh*, &c. [Recherches curieuses pour servir de commentaire au poëme *âl-A'qyléh*, rimé en ر].
علم رسم المصحف ومنه من الكتب المصنفه
الابحاث الجليله في شرح العقيله يعني الرايه
Voyez la Bibliothèque de Hhâdjy Khalfah, aux mots رسم et الابحاث (L-s.)

[a] La plupart des habitans de l'Yémèn ont eu toujours, ou au moins ont depuis un temps immémorial, des demeures fixes, des villages, des villes ; et l'on a même vu, dans ma note [b], *page 20*, que la dynastie des *tobb'a*, leurs anciens rois, datoit d'une haute antiquité. Mais ces Arabes sédentaires et civilisés de l'Yémèn ne se sont jamais montrés ni moins courageux

On peut, suivant l'idée de Bacon, faire valoir l'aversion singulière de leur langue pour les mots composés, afin d'établir qu'ils n'avoient point fait de progrès dans les arts, « qui, dit-il, demandent une infi- » nité de combinaisons lorsqu'on veut exprimer les notions compli- » quées qui en sont le résultat. » Peut-être aussi ne faut-il imputer cette singularité qu'au génie de la langue [a] et au goût de ceux qui la parloient. Les anciens Germains, à qui les arts étoient absolument inconnus, paroissent avoir fait leurs délices des mots composés, aussi nécessaires sans doute à la poésie et à l'éloquence qu'aux arts d'une classe moins relevée.

Au reste, soit que les talens et la capacité qui distinguèrent toujours les Arabes, leur fussent naturels, ou qu'ils les eussent acquis par l'habitude, il n'en est pas moins vrai qu'ils les portèrent à un tel point, que nous ne devons pas être surpris de cet éclat de génie qu'ils firent briller par-tout où parurent leurs armes victorieuses, lorsque, semblables à leur déluge de A'rim [b], ils franchirent

ni moins indomptables que les Arabes errans et sauvages du Hhedjâz. (L-s.)

[a] Et plutôt encore, je crois, à l'incalculable abondance de la langue, qui a un mot particulier pour toutes les modifications et complications d'idées. Ajoutez que, d'après les principes de l'analogie établis par les grammairiens eux-mêmes, vous pouvez, avec le secours des lettres serviles ou auxiliaires, tirer de chaque racine des mots non encore employés, et qui n'en seront pas moins clairs et intelligibles pour des personnes familiarisées avec la grammaire arabe. (L-s.)

[b] Les Arabes nomment ce déluge سيل العرم *sêil âl-A'rim* [le torrent ou l'inondation des digues], parce que, suivant les traditions les plus vraisemblables, les Arabes avoient pratiqué une espèce de lac ou réservoir dans le pays occupé par les descendans de Sabâ; ils en tiroient, par le moyen d'écluses, de l'eau pour arroser leurs champs. Mais des rats ayant miné la digue et rongé ses fondemens, l'eau inonda une grande portion de terrain, et engloutit une partie des habitans : ceux qui furent assez heureux pour s'échapper, allèrent s'établir ailleurs. Cette mémorable catastrophe servit, dit-on, à fixer une des principales ères des Arabes; et l'on ignore cependant à quelle époque elle arriva; car les uns la placent 200 ans avant l'ère vulgaire, d'autres 292 après la même ère, &c. : quelques savans même seroient tentés de la reléguer parmi les contes arabes. Il en est fait mention dans leurs anciens poëmes antérieurs à Mohhammed et dans le Qorân : فأَرْسَلْنَا عليهم سيل العرم [et nous leur avons envoyé l'inondation des digues]. *Surat XXXIV, vers. 15.* Les écrivains

leurs anciennes limites, et se répandirent comme un torrent sur le grand empire d'Irân. Le général de l'armée d'Yezdedjerd regardoit comme la plus forte preuve de l'inconstance de la fortune, « qu'une » race de *Tâzy* ou *coureurs* (comme les appeloient les Persans), » qui buvoient du lait de chameau et se nourrissoient de lézards, » eût conçu le projet de subjuguer le royaume de Férydoùn [a]. » Mais Ferdoùcy [b], qui connoissoit parfaitement les mœurs asiatiques, et qui étoit recommandable par son impartialité, représente les Arabes, même du temps de Férydoùn, comme « refusant toute » espèce

arabes, tels qu'âl-Bedhaoùy, âl-Novaïry, âl-Edrycy, &c. paroissent n'en avoir parlé que d'après cet ouvrage et d'après les traditions conservées parmi les Arabes. Ces traditions ne sont pas dénuées d'un certain poids, et suffisent, selon moi, pour garantir l'existence d'un événement : mais elles laissent toujours la plus grande incertitude sur l'époque où il est arrivé et sur les circonstances qui l'ont accompagné ; et c'est cette désespérante obscurité que M. Reiske n'a pu dissiper dans sa savante et rare dissertation intitulée *De Arabum epochâ vetustissimâ* sail ol Arim, *id est rupturæ cataractæ Marebensis, dictâ*; Lipsiæ, 1748; in-4.° de trente pages, non compris huit pages de texte arabe non cotées. (L-s.)

[a] Férydoùn étoit le sixième roi de la dynastie des Pychdâdyens, regardée jusqu'à présent comme la première de celles qui occupèrent le trône de Perse; mais nous avons indiqué dans une note précédente, *p. 23, note* [b], l'existence d'une dynastie antérieure à celle-ci, et que l'on nommoit les *Mahâbâdyens*. Au reste, Férydoùn se fit tellement chérir de ses sujets par sa justice et par sa clémence, que son nom est devenu l'épithète de tous les bons rois. Nous citerons à l'appui de notre opinion ce quatrain persan :

فريدون فرخ فرشته نبود
زمشك وزعنبر سرشته نبود
بداد ودهش يافت نيكوبي
تو داد ودهش كن فريدون توبي

« L'heureux Férydoùn n'étoit pas un ange;
» il n'étoit pas pétri de musc ni d'ambre :
» sa justice et sa libéralité firent sa gloire.
» Sois juste et libéral, et tu seras un Férydoùn. »

Le règne de ce prince se perd, selon moi, dans les temps héroïques et fabuleux de la Perse, à moins que l'on n'admette l'opinion de M. Jones, qui, dans sa *short History of Persia*, tom. V, p. 589 de ses Œuvres, place le règne de Férydoùn 750 ans avant l'ère vulgaire. Mais avec quelle certitude peut-on fixer l'époque d'un règne auquel les historiens donnent cinq cents ans de durée, comme on le voit dans les tables chronologiques placées au commencement de la plupart des exemplaires du *Châh-nâméh*, شاه نامه et dans le *Djihân ârâ*, جهان ارا traduit par M. le major Ouseley, et publié en persan et en anglois, sous le titre d'*Epitome of the ancient History of Persia*! (L-s.)

[b] Aboùl-qâcem Hhaçan ben Mohhammed, natif de Thoùs en Khorâçân, et surnommé *Ferdoùcy* [céleste], est principalement connu dans tout l'Orient par

» espèce d'obéissance à ce monarque, fiers de leur liberté, pas-
» sionnés pour l'éloquence, pour les actes de libéralité et pour les
» exploits belliqueux; donnant ainsi, suivant l'expression du poëte,
» la couleur du vin à la terre imprégnée du sang de leurs ennemis,
» et, au moyen de leurs longues lances, faisant de l'air une forêt de
» cannes. » Avec un pareil caractère, ils pouvoient conquérir tous les pays où ils seroient entrés; et si Alexandre avoit fait une invasion sur leur territoire, il n'est pas douteux qu'ils ne lui eussent résisté avec obstination, et peut-être avec succès.

Mais, Messieurs, c'est trop long-temps vous occuper d'un peuple pour lequel j'ai toujours eu de la prédilection; je compte, à notre première séance anniversaire, parcourir avec vous une portion de l'Asie, qui présente une race d'hommes distincte à-la-fois des Hindous et des Arabes. Dans l'intervalle, j'aurai soin de surveiller la publication de vos Mémoires. Ils ne frustreront point l'attente des savans de l'Europe, si leurs espérances ne sont pas exagérées;

un poëme intitulé *Châh-Nâmeh*, شاه نامه [Histoire des rois]. C'est une espèce d'histoire épique de la Perse, tirée des anciennes annales de cet empire, et composée de soixante mille *béït*, بيت ou de cent vingt mille vers, suivant notre manière de compter; elle commence à la dynastie des Pychdâdyens, c'est-à-dire, aux temps fabuleux de la Perse, et finit à la mort d'Yezdedjerde, dernier souverain naturel de cet empire, qui fut défait et tué par les Arabes en 32 de l'hégire [652 de l'ère vulgaire]. Ferdoùcy consacra trente années à cet immense ouvrage, qui fut achevé en 384 de l'hégire [994]. Il mourut vingt-six ans après, en 411 [1020], âgé de quatre-vingt-onze années lunaires; car il en avoit soixante-cinq quand il le termina. Ce poëme a été traduit en prose arabe par âl-Fetahh ben A'ly âl-Hendâry, natif d'Isspahân, pour le grand roi l'yça ben êl-A'âdel Aboùbekr ben Ayyoùb, et terminé en 675 de l'hégire [1276]. Mohheb êd-dyn âl-Bâberqy a mis en vers l'épisode de Khârezmchâh. (Hhâdjy Khalfah, article du شاه نامه *Châh-Nâmeh.*) J'ai donné une notice assez étendue sur Ferdoùcy, et quelques extraits de son poëme, à la suite de mes Fables, Contes et Sentences tirés de différens auteurs orientaux, et publiés en 1790.

M. Champion a publié un essai de traduction du même poëme, en vers anglois, sous le titre de *the Poems of Ferdoosi*, in-4.° On trouvera aussi des détails assez circonstanciés sur le même objet, dans l'excellent ouvrage de M. Wahl, intitulé *Altes und neues vorder und mittel Asien, oder pragmatisch-geografisch-fysische und statistische Schilderung und Geschichte des Persisches reichs*; Leipzig, 1795; 1.er band, seite 198-204. (L-s.)

j'excepte toujours mes foibles essais. D'autres devoirs ne m'ont pas permis d'assister à vos assemblées pendant la plus grande partie de l'année dernière ; j'ai donné l'exemple de cette liberté sans laquelle une société ne peut fleurir : mais comme mes heures de loisir seront désormais consacrées à la littérature sanscrite, j'ai lieu d'espérer, quoique mon principal objet soit d'étudier la jurisprudence des Hindous, que je ferai dans d'autres branches quelques découvertes que je vous communiquerai sans prétention, et que sûrement vous recevrez avec indulgence.

II.

V.[e] DISCOURS ANNIVERSAIRE,

Prononcé le 21 Février 1788, par le Président.

SUR LES TARTARES.

J'ANNONÇAI, Messieurs, à la fin de mon dernier Discours, le dessein où j'étois de m'occuper avec vous d'un peuple de l'Asie qui, à plusieurs égards, sembloit différer des Hindous et des Arabes, autant que j'avois montré ceux-ci différens entre eux : je voulois parler du peuple que nous appelons *Tartare* *. Mais c'est avec une extrême défiance de mes forces que j'ose entamer ce sujet : je n'ai qu'une connoissance superficielle des dialectes de la Tartarie; et les erreurs grossières des auteurs européens qui ont traité de la littérature asiatique, m'ont convaincu depuis long-temps qu'il est impossible de donner un aperçu satisfaisant d'une nation dont on ne sait pas parfaitement la langue. Je vais cependant soumettre à votre impartialité les notions incontestables que je me suis procurées par une lecture attentive et par des recherches scrupuleuses, ainsi que les observations qu'elles ont dû naturellement me suggérer.

Conformément à la méthode que j'avois adoptée pour la description de l'Arabie et de l'Inde, je considère la Tartarie, par rapport à

* La véritable orthographe de ce mot est *Tatâr*, comme le prouve la synonymie suivante :

En arabe تتر *Tatar*, تتار *Tatâr*, طاطار *Tâtâr*, طاطارستان *Tâtâristân*; en hébreu תתר *Tatar*, תתאר *Tatâr*, תאתאר *Tâtâr*. Les Chinois, qui n'ont pas d'*r*, prononcent *Tata*. L'origine de ce nom est absolument inconnue; il ne paroît pas avoir été employé en Europe avant le douzième siècle. Quoique tous les savans, principalement ceux du Nord, s'accordent maintenant à écrire *Tatâr* au lieu de *Tartare*, j'ai cru devoir conserver l'orthographe de M. Jones dans son propre ouvrage. (L-s.)

l'objet de ce Discours, dans sa plus grande dimension. Daignez me suivre attentivement, tandis que je vais tracer les limites les plus étendues qu'on puisse lui assigner. Figurez-vous une ligne tirée depuis l'embouchure de l'Oby jusqu'à celle du Dnieper [a]; et la ramenant du côté de l'est à travers le Pont-Euxin, de manière à y comprendre la presqu'île de Crimée, prolongez-la en suivant le pied du Caucase, par les rivières de Koùr et d'Arâs [b], jusqu'à la mer Caspienne. Partant ensuite du rivage opposé de cette mer, suivez le cours du Djyhhoùn [c] et la chaîne du Caucase jusqu'à l'Imaüs. Continuez la ligne au-delà de la grande muraille de la Chine et du pays d'Yetso, en rasant les frontières de la Perse, de l'Inde, de la Chine, de la Corée, mais en y comprenant une portion de la Russie et tous les pays situés entre la mer Glaciale et la mer du Japon. M. de Guignes, dont le grand ouvrage sur les Huns [d] est moins remarquable par le luxe du style que par une érudition solide, nous présente cependant un tableau magnifique de cette vaste région : il la décrit comme un édifice imposant, dont les poutres et les supports sont plusieurs rangées de collines majestueuses, et qui a pour dôme une montagne colossale à laquelle les Chinois donnent l'épithète de *céleste*, et dont les flancs sont baignés d'une multitude de grands fleuves. Si l'édifice est d'une majesté aussi étonnante, le

[a] L'ancien Borysthène, nommé *Aoùzy* اوزی par les Orientaux. *Voyez* un fragment de l'Histoire de Tymoùr, intitulée ظفر نامه *Zefer Nâmeh*, par Chéryf êd-dyn A'ly, natif d'Yezd, que j'ai traduit dans mes notes sur le Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, par G. Forster, *tom. II, p. 418.* (L-s.)

[b] Le Cyrus et l'Araxe des anciens. (L-s.)

[c] L'ancien Oxus, qui sépare la Transoxiane ou *Mâoùar âl-Nahar,* ماور النهر *[quod est extra fluvium],* de la Perse, et qui se décharge dans le lac Aral. (L-s.)

[d] Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux, &c. avant et depuis J. C.; ouvrage tiré des livres chinois et des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi, par M. de Guignes, 1756, *in-4.°, 5 vol.* Cet ouvrage, que tous les savans de l'Europe s'accordent unanimement à regarder comme un chef-d'œuvre et un prodige d'érudition, est enseveli chez nous dans le plus profond oubli. Je pourrois citer plusieurs autres ouvrages d'érudition dont nous ne daignons pas plus nous occuper que de celui-ci, et qui soutiennent cependant la réputation des savans français aux yeux des étrangers. (L-s.)

pays qui l'environne a une étendue proportionnée, et ses richesses sont variées d'une manière encore plus admirable. Il renferme des cantons incrustés de glace; d'autres sont brûlés par un ciel de feu et couverts d'une espèce de lave. Vous rencontrez ici des espaces immenses occupés par des déserts sablonneux et des forêts presque impénétrables; là, des jardins, des bosquets, des prairies, parfumés de musc, arrosés de ruisseaux sans nombre, émaillés de fruits et de fleurs. De l'est à l'ouest se trouvent plusieurs grandes provinces, qui, dans le fait, sont les plateaux des plus hautes montagnes du monde, ou au moins de l'Asie, et qu'on prendroit pour des vallées, en les comparant aux élévations qui les dominent. A-peu-près un quart de cette région extraordinaire, pris dans sa largeur, jouit d'un climat aussi délicieux que la Grèce, l'Italie et la Provence; un autre quart a la même température que l'Angleterre, l'Allemagne et le nord de la France : mais les régions hyperborées ne sauroient être recommandables par de grandes beautés, au moins dans l'état actuel de la température du globe. Vers le sud, sur les frontières de l'Irân [a], sont les belles vallées de Soghd [b] et les villes fameuses de Samarqand et de Bokhârâ; sur celles du Tibet, les territoires de Kâchghar, Khoten, Cheguyl et Khatâ, célèbres par leurs parfums et la beauté de leurs habitans; sur celles de la Chine, le pays de Tchyn, qui fut jadis un puissant royaume, dont le nom, comme celui de Khatâ, a été donné, dans les temps modernes, à tout l'empire chinois, où cette dénomination seroit regardée comme une insulte. Nous ne devons point passer sous silence le beau territoire de Tangoùt [c], que les Grecs connoissoient sous le nom de

[a] La Perse. *Voyez* le Discours précédent, *page 4, note* [a]. (L-s.)

[b] Ces vallées, que les Orientaux nomment صغد سمرقند *ssoghd Samarqand* [le vallon de Samarqand], sont un des quatre endroits délicieux de l'Asie, ou des quatre jardins du monde, منزهات او جنان الدنيا Les trois autres sont, شعب بوان les rivages des Bauvânytes, tribu de la Perse; غوطه دمشق le verger de Damas; نهر الابلة le fleuve d'Obullah, qui se décharge dans le Tigre, &c. Voy. *Golii Notæ in Alphraganum*, p. 120 et 121. (L-s.)

[c] Le Tangoùt, تنكوت ou Tangoù, تنكو et plus correctement encore, تابنكوت

Serica, et qu'ils prenoient pour l'extrémité la plus reculée du monde habitable, du côté de l'orient.

Le mot *Scythie* paroît être la dénomination générale que les anciens Européens donnèrent à toute la portion qu'ils connurent de cette étendue de pays [a]. Mais, quelle que soit l'étymologie de ce mot, qu'il soit dérivé, comme Pline semble le donner à entendre, des *Sacæ* [b], peuple connu sous le même nom par les Grecs et les Persans; de *Cuthia*, comme l'imagine Bryant; de termes qui indiquoient la navigation, suivant l'opinion du colonel Vallancey; ou, comme on auroit pu le supposer, d'une racine grecque qui porte avec elle l'idée de la colère et de la férocité; il est au moins certain que les noms de *Scythie* et de *Tartarie* ne sont point ceux que les habitans de la région qui nous occupe se sont donnés à eux-mêmes, pas plus que les mots *Inde*, *Chine*, *Perse*, *Japon*,

Tâïngoût, est le nom de la partie méridionale du Tibet, ou, plus correctement, le Tibet est la partie septentrionale du royaume de Tangoût. Voyez *Georg. Alphabetum Tibetanum*, pag. 9, 10, 11. (L-s.)

[a] Sigefrid Bayer observe que Josèphe (*Antiquit. Judaïc.* l. 1, c. 7) est le plus ancien écrivain connu qui fasse descendre les Scythes proprement dits, de Magog, fils de Japhet, qui, suivant le prophète Ézéchiel (*cap. 38 et 39*), s'établit dans un pays auquel il donna son nom, au nord du Caucase, entre le Tanaïs et le Volga. Mais Bayer tire du passage d'Ézéchiel une conclusion toute différente de celle de Josèphe, et pense que ce pays de Magog étoit habité par des autocthones, quand les Scythes vinrent les en chasser pour s'y établir. Quant à l'origine de ceux-ci, notre savant russe avoue qu'elle est fort incertaine; il croit cependant avoir des autorités suffisantes pour placer leurs ancêtres en Arménie : c'est de là, dit-il, qu'ils descendirent vers le nord de la mer Caspienne et sur les bords du Volga. Voyez de plus amples détails dans son excellente dissertation *de origine et priscis sedibus Scytharum*, pag. 63 et suiv. du recueil intitulé *Theophil. Sigefr. Bayeri Opuscula ad historiam antiquam, chronologiam, &c. spectantia*, et insérée dans le second volume des *Commentaria academiæ Petropolitanæ*. (L-s.)

[b] *Sacæ* ou Σάκαι, selon Ptolémée, Diodore, Pline et Strabon. Polyen écrit *Saccæ*. Les *Sacæ* habitèrent la Bactriane, la Cimmérie ou Crimée, l'Arménie orientale, et même la Cappadoce, où ils furent détruits par les Persans. Ils donnèrent leur nom à la contrée arrosée par le Cyrus et l'Araxe, entre la Géorgie et la mer Caspienne; c'est-à-dire, aux belles vallées de Qarâbâgh et de Gandjah. Les habitans d'une partie de ce canton conservent encore le nom de *Kosaques*. Voyez *The geographical System of Herodotus examined and explained &c. by James Rennell*, p. 221. (L-s.)

ne sont les dénominations de ces contrées dans la langue de leurs habitans. A la vérité, les Persans font usage du mot *Tâtâristân* [a] pour désigner la partie sud-ouest de la Scythie où la civette passe pour être commune ; et quelques auteurs regardent la dénomination de *Tatâr* comme celle d'une tribu particulière ; d'autres, seulement comme celle d'une petite rivière ; tandis que *Toùrân* [b], en opposition avec *Irân*, semble signifier l'ancien empire d'Afrâcyâb [c], au nord et à l'est de l'Oxus. Rien n'est plus oiseux que de disputer sur des noms qui, après tout, sont de peu d'importance, lorsque nos idées sont distinctes sans leur secours. C'est pourquoi, après avoir donné une notion exacte de la région que j'avois dessein d'examiner, je ne me ferai point scrupule de la désigner sous le nom généralement reçu de *Tartarie*, quoique j'aie la certitude d'employer un mot également impropre dans son application et dans la manière de le prononcer.

Ainsi donc, la Tartarie, qui, selon Pline, renfermoit une multitude innombrable de nations, lesquelles ont subjugué, à différentes époques, le reste de l'Asie et de l'Europe, est appelée, suivant les figures diverses qui se sont présentées à diverses imaginations, *la grande ruche des essaims du Nord*, une *pépinière de légions irrésistibles*, et, par une métaphore plus outrée, *la fabrique du genre humain*. Mais M. Bailly, écrivain aussi ingénieux qu'élégant, paroît l'avoir

[a] تاتارستان Voyez la note ci-dessus, *p. 35*.

[b] توران Ce mot désigne tout le pays situé au-delà du Djyhhoùn ou Oxus, non-seulement la Transoxiane, mais toute la Tatârie proprement dite, comme on nomme Irân ايران tout le pays en-deçà du même fleuve, c'est-à-dire, la Perse. *Voyez* ci-dessus, *p. 4 et 36*. (L-s.)

[c] C'est le nom générique que les Persans donnent aux anciens rois du Toùrân, lesquels étoient toujours en guerre avec ceux de la Perse. Ce mot signifie *conquérant de la Perse*. L'histoire de ces guerres, qui remontent aux temps héroïques, sert de base à beaucoup de poëmes et de contes persans. Le Châh-Nâmeh, par exemple, dont nous avons déja parlé ci-dessus, *p. 33*, est rempli du récit des exploits de Rustem, l'Hercule et l'Alexandre des Persans, contre Afrâcyâb. Les actions et la longue vie que Ferdoùcy prête à ces deux guerriers, prouvent qu'il a confondu plusieurs personnages successifs sous le même nom. (L-s.)

considérée le premier comme le berceau de notre espèce; il a soutenu que l'ancien monde avoit reçu la lumière des sciences, des parties les plus septentrionales de la Scythie, et particulièrement des bords de l'Iénisei, ou des régions hyperborées. Il fait venir du Nord toutes les fables de l'ancienne Grèce, de l'Italie, de la Perse et de l'Inde; et l'on est forcé de convenir qu'il soutient ce paradoxe avec beaucoup d'esprit et de savoir. Sans doute, il falloit beaucoup d'esprit et de savoir, revêtus de tous les charmes d'un style attrayant, pour rendre supportable un système qui place un paradis terrestre, les jardins d'Hespérus, les îles Fortunées, les bosquets de l'Élysée, si ce n'est pas ceux d'Éden, le ciel d'Indra [a], le *Perystân*, ou terre de féerie des poëtes persans, avec sa ville de diamant et sa contrée de Châdkâm, ainsi appelée du plaisir et de l'amour, non dans un de ces climats que l'opinion générale envisage comme un séjour de délices, mais au-delà de l'embouchure de l'Oby, au milieu de la mer Glaciale, dans une région qui n'est égalée que par celle où l'étrange imagination du Dante confina les ames des plus grands coupables, et à laquelle lui-même avoue qu'il ne pouvoit songer sans frissonner. Un passage très-curieux du traité de Plutarque *sur la figure dans l'orbe de la lune*, engagea naturellement M. Bailly à placer l'île d'Ogygie dans le Nord; et il prétend, d'après d'autres écrivains qui l'ont induit en erreur, que cette île étoit l'Atlantide de Platon : mais il est embarrassé de décider si c'étoit l'Islande ou le Groënland, le Spitzberg ou la Nouvelle-Zemble. Entre des contrées si charmantes, il étoit difficile d'adjuger le prix : notre philosophe, aussi embarrassé du choix que le berger du mont Ida, finit cependant par regarder la Nouvelle-Zemble comme

[a] Indra est, chez les Indiens, le dieu des cieux visibles. M. Jones le compare au Jupiter ou Diespiter des anciens Grecs et Romains. Voyez, dans le volume précédent, sa comparaison des dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde.

Indra, dit le P. Georgi, est le dieu du ciel inférieur, le conducteur des nuées, l'auteur des pluies, des inondations, des tempêtes, de la foudre, des pestes, de tous les fléaux aériens et terrestres, &c. Voyez *Alphabetum Tibetanum*, p. 204. (L-s.)

la plus digne de la pomme. Ses motifs sont qu'elle est incontestablement une île, et qu'elle est située vis-à-vis d'un golfe voisin d'un continent d'où un grand nombre de fleuves se rendent dans la mer. Sa perplexité paroît être la même entre cinq nations réelles ou imaginaires, pour indiquer celle que les Grecs nommoient *les Atlantes;* et, dans l'une et l'autre question, sa conclusion nous rappelle ce bateleur qui, après avoir dit aux élèves d'Eton que sa boîte renfermoit toutes les têtes couronnées de l'Europe, pressé par eux de leur indiquer celles de ses figures qui représentoient l'Empereur, le Pape, le Sulthân et le Grand-Moghol, leur répondit obligeamment : « Celles qu'il vous plaira, mes jeunes messieurs, celles » qu'il vous plaira. » Au surplus, les lettres de M. Bailly à Voltaire, dans lesquelles il développe son nouveau système à son ami, qu'il n'avoit pu convaincre, ne méritent pas d'être tournées en ridicule; et sa proposition générale, savoir, que les arts et les sciences ont pris naissance en Tartarie, est digne d'être examinée avec plus d'étendue que je ne saurois le faire dans ce Discours. Je vais néanmoins, avec votre permission, discuter cette idée dans ses différentes branches, suivant l'ordre où elles se présenteront à moi.

Il est naturel de supposer que les agrégations innombrables de Tartares, dont quelques-unes sont établies dans de grandes villes, et d'autres campées sur des plaines, dans des habitations mobiles qu'elles transportent de pâturage en pâturage, doivent différer par leurs traits autant que par leurs dialectes; cependant on distingue parmi les Tartares qui n'ont point émigré dans un autre pays et qui ne se sont point mêlés avec une autre nation, un air de famille, sur-tout dans les yeux, dans l'habitude corporelle, et dans cette forme de linéamens que nous appelons *visage à la Tartare.* Mais, sans approfondir si tous les habitans de cette vaste région ont des traits analogues, nous sommes fondés à conclure de ceux que nous avons vus, et des portraits originaux de Tymoùr [a] et de

[a] Que nous nommons vulgairement *Tamerlan*, corruption de *Tymoùr Lenk*, تيمورلنك [Tymoùr le boiteux]. (L-s.)

ses descendans, que les Tartares diffèrent généralement, par le teint et la physionomie, des Hindous et des Arabes; et cette observation tend à confirmer, jusqu'à un certain point, ce que les Tartares modernes disent eux-mêmes, qu'ils descendent d'un ancêtre commun. Malheureusement leur descendance ne sauroit être prouvée par des généalogies authentiques ou des monumens historiques; car tous leurs ouvrages existans, même ceux qui sont écrits dans le dialecte moghol, sont de beaucoup postérieurs au temps de Mohhammed; et il n'est pas possible de distinguer leurs traditions originaires, de celles des Arabes, dont ils ont généralement adopté les opinions religieuses. Au commencement du quatorzième siècle, Khòdjah Rachyd [a],

[a] « Khòdjah Fadhl âllah ben O'mâd êd-dyn Abyl-Khaïr ben A'ly Rachyd êd-dyn, nommé aussi Rachyd thabyb [Rachyd le médecin], ou êl-Oùézyr [le vezyr], est auteur d'un ouvrage historique intitulé *Djâm'i êl-téoùârykh* [Collection d'annales], en persan. C'est une grande histoire du règne de Djenguyz Khân et de ses enfans. L'auteur nous y apprend que, lorsqu'il en commença la rédaction, le sulthân Ghâzân mourut au mois de chéoùâl 704 [1304], et eut pour successeur son fils Khodâbendéh Mohhammed; que celui-ci lui ordonna de terminer son ouvrage et de mettre son nom dans la préface : il lui ordonna aussi d'y joindre la description des pays, de leurs habitans et des différentes tribus, et de rassembler généralement tous les détails consignés dans les livres d'histoire. Il enjoignit à tous ceux de ses sujets qui possédoient des livres contenant l'histoire des différentes religions et des diverses sectes, de l'aider de ces livres. Il voulut aussi que Rachyd mît en appendice des cartes géographiques et la description des contrées et des routes. Rachyd obéit, et écrivit l'histoire du règne de Djenguyz Khân et de la nation tatâre séparément dans un volume; un autre fut consacré à la nécrologie; un troisième à la description des pays : celui-ci forme une sorte d'appendice. L'auteur a transcrit l'histoire de chaque nation, telle qu'il la trouvoit dans ses livres, sans y rien changer, et il en a fait trois volumes. Le premier contient ce qu'il écrivit par ordre de Ghâzân, et il est divisé en deux chapitres ou sections : le premier traite de l'apparition des Turks [Tatârs], et donne la description de leur pays; le second, des Moghols. Le second volume, qui fut composé par ordre d'Aldjâïtoù Mohhammed Khodâbendéh, contient aussi deux chapitres : le premier renferme l'histoire de ce prince; le second est subdivisé en deux sections : on y trouve l'histoire des prophètes, des khalyfes, des différentes dynasties de rois, et des religions, depuis Adam jusqu'à l'an 700 [1300-1]; les annales de tous les peuples de la Chine, de la Tatârie, du Kachmyr, de l'Inde, des Israélites, des Molâhheds ou Ismaélites, et des Francs. Le troisième est consacré à la description des climats [la géographie]. »

جامع التواريخ فارسي لخواجه رشيد الدين

surnommé Fadhl âllah, natif de Qâzvyn, puisa les matériaux de son Histoire des Tartares et des Moghols dans les papiers d'un certain Poùlâd, que l'arrière-petit-fils d'Holâgoù avoit envoyé dans le Tatâristân, dans la seule vue de recueillir des renseignemens historiques; et cette mission même prouve combien peu les princes tartares étoient réellement instruits de leur origine. D'après cet ouvrage de Rachyd et d'autres matériaux, Aboùl-Ghâzy, né en Khoùârezm,

فضل الله الوزير وهو تاريخ كبير في دولة جنكيز
خان واولاده ذكر فيه انه لما شرع التبييض مات
السلطان غازان في شوال سنه ٧٠٤ وجلس مكانه
ولك خدابنك محمد فامر باتمامه وادخال
اسمه في العنوان وامر ايضا بالحاق احوال
الاقاليم واهلها وطبقات الاصناف وان يجعل
جامعا لتفاصيل ما في كتب التواريخ وامر من
تحت حكمه من اصحاب تواريخ الاديان والفرق
بالامداد اليه من كتبهم وامر ايضا بان يجعله
مذيلا كتاب صور الاقاليم ومسالك الممالك
فاجاب وكتب احوال الدولة الجنكيزية وامم
الترك مفصلا في مجلد وذكر خلاصة الوفيات في
مجلد اخر واورد نقل اخبار كل فرقه على ماوجد
في كتبهم بلا تغيير ورتب على ثلثه مجلدات
آ في ما كتبه باسم غازان خان وهو على
بابين الاول في ظهور الاتراك وبلادهم والثاني
في المغول ت٢ فيما كتبه باسم الجايتو وهو على
بابين ايضا الاول في احواله والثاني على قسمين
الاول في تواريخ الانبيا والخلفا وطبقات
الملوك والاصناف من لدن ادم الى سنه
سبعمايه وتاريخ كل قوم من اهل ختاى و
ماچين وكشمير وهند وبني اسرائيل والملاحده
والافرنج ت٣ في صور الاقاليم في مجلد اخر على
ان يكون ذيلاله (*Hhâdjy Khalfah*, Biblioth. orientale, au mot جامع التواريخ)

Cette notice suffit pour faire juger de l'importance de l'ouvrage de Rachyd êd-dyn. J'ajouterai qu'il est d'une extrême rareté, même dans l'Orient; car M. Gladwin regrette vivement de n'avoir pu le consulter quand il a publié dans le *New asiatic Miscellany*, p. 149-226, les Instituts de Ghâzân Khân, d'après le *Hhabyb ûl-sêir*, حبيب السير لخواند امير de Khondêmyr, d'après le *Dil kuchâ*, دل كشا de E'nâïét ûllah, deux auteurs qui ont extrait le *Djâm'i êl-têoùârykh*. Il m'est infiniment agréable de pouvoir annoncer à mes lecteurs que la Bibliothèque nationale de France possède deux exemplaires de cet ouvrage, qui *n'existe dans aucune autre bibliothèque d'Europe*, comme je m'en suis convaincu par l'examen le plus attentif de tous leurs catalogues imprimés. Le premier de ces deux manuscrits, n.° 68, persan, in-folio, ne contient que la première partie; et l'on a oublié tous les passages qui devoient être en lettres rouges, tels que les titres des chapitres, beaucoup de noms propres, &c. Cet exemplaire ne peut être d'une grande utilité, et ne donne pas une idée très-avantageuse de la traduction qu'en a faite Petis de la Croix le fils, et dont nous ignorerions l'existence si son père n'en eût parlé dans son Histoire de Genghiscan, *p. 539-541*. Le second, qui est de nouvelle acquisition, et que j'ai inséré sous le

composa, en langue moghole, son Histoire généalogique [a], qui, ayant été achetée d'un marchand de Bokhârâ par des officiers suédois, a passé dans plusieurs langues de l'Europe. Elle renferme beaucoup de choses précieuses : mais, ainsi que toutes les histoires mahométanes, elle présente les tribus ou les nations comme des souverains individuels ; et si le baron de Tott n'avoit pas étrangement négligé de se procurer une copie de l'Histoire des Tartares [b] (pour l'original de laquelle il offrit sans nécessité une somme considérable), nous aurions vu sans aucun doute qu'elle commence par un précis du déluge, pris dans le Qorân, et qu'elle range Turk, Tchyn, Tatâr et Monghol parmi les fils d'Yâfet. La véritable histoire traditionnelle des Tartares, dans tous les livres que j'ai eu occasion de voir, paroît commencer à Oghùz, comme celle des Hindous commence à Rama. Ils placent leur héros, leur patriarche merveilleux, quatre mille ans avant Djenguyz Khân, né en 1164 [c], et avec le

n.° 68 A, est un énorme in-folio très-bien écrit. Il contient tout l'ouvrage de Rachyd êd-dyn, plus ample encore que ne l'indique la notice de Hhâdjy Khalfah; car on y trouve l'histoire d'Aldjâïtoù Mohhammed Khodâbendéh, mort en l'an 716 de l'hégire [1316], et le commencement du règne d'Aboù Sa'ïd son fils, qui, à la sollicitation de l'émyr Djoùbân, fit mourir Rachyd êd-dyn, précédemment vezyr d'Aldjâïtoù.

A la suite de cette histoire, et dans le même volume, se trouve un supplément dont l'auteur ne se nomme pas, et qui fut composé à la demande de Châh Rokh, quatrième fils de Tymoùr [Tamerlan]. Ce supplément contient la vie d'Aboù Sa'ïd très-circonstanciée jusqu'à sa mort, arrivée en 736 de l'hégire [1335-6]. C'est, comme on voit, un des manuscrits persans les plus importans de la Biblioth. nationale. (L-s.)

[a] Aboùl-Ghâzy Béhâder Khân, prince de la famille de Djenguyz Khân, composa, en langue moghole, une Histoire généalogique des Tatârs, traduite d'abord en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie après la malheureuse bataille de Pultawa. La traduction française faite d'après cette version, et publiée à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, est augmentée d'un grand nombre de notes excellentes. Je crois pourtant y avoir découvert quelques inexactitudes, que j'ai essayé de rectifier dans ma Notice des Khâns de Crimée, insérée à la suite du Voyage de Forster, *t. III, p. 327 et 328, note.* Aboùl-Ghâzy nous apprend qu'il a en outre consulté dix-sept autres histoires. *Voy.* Histoire généalogique des Tatârs, *p. 79.* (L-s.)

[b] Ce manuscrit existoit de son temps à Bâghtchéh-Sérâï, capitale de l'empire de Crimée, et l'on continuoit d'y insérer les événemens mémorables qui se passoient. *Voyez* les Mémoires sur les Turks et les Tartares, par le baron de Tott, *t. I, p. 386,* édit. in-4.° (L-s.)

[c] Il n'y a point de doute que ce ne soit

règne duquel commence leur période historique. Il est peut-être surprenant que M. Bailly, qui a souvent recours à l'étymologie, n'ait pas fait dériver Ogyges d'*Oghùs*, et Atlas d'*Altâï* ou de la montagne d'Or de la Tartarie : il pouvoit retrancher des deux mots les terminaisons grecques ; et une simple transposition de lettres n'est pas une difficulté pour un étymologiste.

Je bornerai aujourd'hui mes remarques à la période qui a précédé Djenguyz : et, quoique les savantes recherches de M. de Guignes [a] et des PP. Visdelou [b], de Mailla [c] et Gaubil [d], qui ont fait un usage admirable de leur érudition chinoise, fournissent des renseignemens probables sur les Tartares d'un temps fort reculé; comme les anciens historiens chinois étoient non-seulement étrangers à ce qui se passoit parmi eux, mais encore ennemis de leur

une faute d'impression, quoiqu'elle se trouve dans l'édition originale de Calcutta, et dans les nombreuses réimpressions de ce Discours faites à Londres. Tous les historiens arabes et persans s'accordent à placer la naissance de Djenguyz Khân en 549 de l'hégire [1154 de l'ère vulgaire]. Cependant les histoires chinoises consultées par Visdelou, Gaubil et de Mailla, placent la naissance de ce conquérant en 1162 de la même ère. (L-s.)

[a] Histoire des Huns, déjà citée. (L-s.)

[b] Observations sur la Bibliothèque orientale de d'Herbelot; Histoire abrégée de la Tartarie; Explication des monumens du christianisme en Chine, où différentes pièces sont insérées à la suite des deux éditions in-folio et in-4.° de la Bibliothèque de d'Herbelot, publiées à Manheim et à la Haye. (L-s.)

[c] Histoire générale de la Chine, tirée du Tong-kien kang mou, par le P. de Mailla, revue par des Hauterayes, &c. en 12 vol. in-4.° (L-s.)

[d] Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongous ses successeurs, conquérans de la Chine, tirée de l'Histoire chinoise, &c. 1 vol. in-4.°

Cette Histoire, vraiment intéressante et puisée dans les sources les plus pures, n'est pourtant pas exempte d'un fort grand nombre de fautes, parce que l'auteur, lorsqu'il l'entreprit, n'étoit pas encore assez familiarisé avec la langue chinoise, et sur-tout parce que ses occupations apostoliques le distrayoient souvent de son travail. Nous savons que, depuis qu'elle fut publiée, il y avoit fait de nombreuses corrections, et sur-tout d'immenses additions. Mais on ignore le sort de ce précieux manuscrit, aussi-bien que celui de son Histoire des Yuen ou Mongoux occidentaux, de celle de la dynastie de Tang, et de sa Description de la Cochinchine et du Tong-kien, ornée de cartes géographiques, et qu'il termina peu de jours avant sa mort. *Voyez* la lettre du P. Amiot à M. de l'Isle, dans les Lettres édifiantes, *t. XXIII, p. 391-407* de la nouvelle édition, et ma note des *p. 134 et 135* du Voyage de Thunberg, *t. II*, édition in-4.° (L-s.)

nation, on peut les soupçonner d'avoir présenté leurs événemens sous un faux jour, par ignorance ou à mauvaise intention. S'ils disent la vérité, l'histoire ancienne des Tartares nous offre, comme la plupart des histoires des autres peuples, une suite d'assassinats, de complots, de trahisons, de massacres, et tout ce qui résulte naturellement d'une ambition personnelle. Je ne serois pas tenté de mettre sous vos yeux une esquisse de ces horreurs, quand même l'occasion m'y inviteroit. Je me contenterai d'observer que le premier roi des Hioum-nou ou Huns commença de régner, suivant Visdelou [a], il y a environ 3560 ans, peu de temps après l'époque fixée dans mes précédens Discours pour le premier établissement régulier des Hindous et des Arabes dans leurs contrées respectives.

I. Si nous jetons d'abord nos regards sur la langue et l'alphabet des Tartares, nous n'apercevrons qu'un vide déplorable, un aspect aussi aride que celui de leurs déserts. Les Tartares, en général, n'avoient point de littérature; tous les témoignages paroissent d'accord sur ce point : les Turks n'avoient point de caractères; les Huns, suivant Procope, n'en avoient pas même entendu parler. Le magnifique Djenguyz, dont l'empire embrassoit une étendue de près de quatre-vingts degrés carrés, ne trouva pas, au rapport des meilleurs auteurs, parmi ses Moghols, un seul homme en état d'écrire ses dépêches; et Tymoùr, sauvage doué d'une grande force d'intelligence et qui aimoit avec passion à entendre lire l'histoire, ne savoit ni lire ni écrire. Ebn A'rabchâh parle, il est vrai, d'une suite de caractères appelés *dulberdjyn* [b], dont on faisoit usage dans

[a] Chun-vei, ou bien Hiun-yu, premier empereur des Hioum-nou, commença de régner sur l'empire des Chinois de Chin-tam, 1763 ans avant l'ère vulgaire. *Voy.* la Table des Tchen-yu ou empereurs des Hioum-nou, annexée à l'Histoire de la Tartarie du P. Visdelou, *t. IV, p. 50* de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, édit. in-4.° (L-s.)

[b] وفي الخطا لهم خط يسمي دُلبرجين رايت حروفه احدا واربعين وسبب زيادته انهم يعدون التفاخيم والامالات حروفا Voyez *Arabsiadæ Vita Timuri, arabicè et latinè, edidit Manger*, t. II, p. 912 et 914. Le docte Sigefrid Bayer, de Saint-Pétersbourg, prétend que « les lettres dulber» djyn sont les mêmes que les lettres

le Khatâ. Il dit les avoir vus ; il ajoute qu'ils consistoient en quarante-une lettres, et qu'un symbole distinct étoit approprié à chaque voyelle longue ou brève, à chaque consonne douce ou rude, ou dont la prononciation offroit quelque autre variété. Or le Khatâ étoit situé dans la Tartarie méridionale; et, d'après cette description des caractères dont on y faisoit usage, il est impossible de ne pas soupçonner que c'étoient ceux du Tibet, qui sont évidemment indiens, puisqu'ils ressemblent plus à ceux du Bengale qu'à ceux appelés *divanagary* [a]. Le docte et éloquent Arabe ajoute que les Tartares du Khatâ écrivent en lettres dulberdjyn tous leurs comptes et toutes leurs histoires, leurs journaux, leurs poëmes, leurs mélanges, leurs diplomes, les actes du gouvernement et des tribunaux, les lois de Djenguyz, les registres publics, en un mot leurs compositions de tout genre. Si cela est vrai, les habitans du Khatâ [b] doivent avoir été une nation polie et même lettrée; et cela peut être vrai sans

» tangutes, et les mogholes les mêmes que » celles des Oïghoùrs. » Le Tangoùt formant la partie méridionale du Tibet, il résulteroit de l'assertion de Bayer, que les lettres dulberdjyn seroient les mêmes que les lettres tibétaines. Ce pourroit être, je crois, celles que les Tibétains nomment *u-min* ou cursives, mais qui ne se montent qu'à trente-huit, suivant le tableau qu'en donne le P. Georgi dans son *Alphabetum Tibetanum*, p. 636. *Voy*. aussi La Croze, *Thesaurus epistolicus*, t. I, p. 55. (L-s.)

[a] *Voyez*, sur les caractères divanagary, la *note* [b], *p. 15*. (L-s.)

[b] Le mot Khatâ خطا ou Khitâï خطاي est une corruption de Khithat, que les Moghols prononcent *Kithai* et *Kithait*, et qu'ils emploient pour désigner toute la Chine. Du temps de Djenguyz Khân, ce vaste royaume étoit divisé en deux états : la partie méridionale, qui en formoit les deux tiers, et qu'on nommoit ماچين *Mâtchyn*, étoit gouvernée par un prince chinois qui portoit le titre de *Faghfoùr* فغفور ; l'autre tiers, qui composoit la partie septentrionale, et qui conserva longtemps le nom de *Khitâï* étoit la propriété d'un souverain tatâr décoré du titre de *Khâqân* (*voyez* sur ce mot la *note* [c], *p. 54*), et ensuite d'*Aloùn Khân* التون خان [roi d'or]. La dynastie des Aloùn Khân fut chassée par Hoccota, officier de Djenguyz Khân, en 1230. Le Khâqân ou Aloùn Khân du Khitâï résidoit à Nankin; le Faghfoùr des Mâtchyn, à Hang-Tchen. Le dernier fut détrôné par Qoùblaï Khân, petit-fils de Djenguyz, en 1270. Voyez *Mull. Commentat. alphab. ad Beidav. Hist. Sinæ*, p. 2 et 3; *ejusd. Disquisitio de Cathaiâ, passim*; Visdelou, Continuation de la Bibliothèque orientale, *t. IV, p. 9-17-23*. Ce savant observe avec beaucoup de raison que *Faghfoùr* est un mot étranger à la langue chinoise, aussi bien que *Mâtchyn*. (L-s.)

affoiblir la proposition générale, savoir, que les Tartares étoient un peuple sans littérature. Mais Ebn A'rabchâh étoit rhéteur de profession; et on ne peut lire le passage original sans être pleinement convaincu qu'il n'avoit en écrivant d'autre dessein que de déployer dans une période harmonieuse et coulante, la connoissance qu'il possédoit des beautés de sa langue. Il dit plus loin que, dans le Djaghâtâï, les habitans d'Oïghoùr, comme il les appelle, ont un alphabet de quatorze lettres seulement, auquel eux-mêmes donnent le nom d'*oïghoùry*, et ces lettres sont celles que plusieurs auteurs supposent que les Moghols ont empruntées. Aboùl-Ghâzy nous dit simplement que Djenguyz employoit les habitans d'Oïghoùr comme étant d'excellens scribes : mais les Chinois assurent qu'il étoit forcé de les employer, parce qu'il n'avoit absolument personne parmi ses sujets naturels qui sût écrire; et plusieurs auteurs affirment que Qoùblaï Khân donna ordre à un Tibétain d'inventer des lettres pour la nation qu'il gouvernoit, et qu'il le récompensa de cette invention par la dignité de principal lama [a]. Le petit nombre des lettres oïghoùry feroit présumer que c'étoient des lettres zend ou pehlvy, qui doivent avoir été en usage dans ce pays lorsqu'il étoit gouverné par les enfans de Férydoùn; et si l'alphabet attribué aux Oïghoùrs par M. des Hauterayes [b] est correct, nous pouvons prononcer en toute sûreté que, dans plusieurs lettres, il ressemble à la fois au zend et au syriaque, excepté qu'il se trouve une différence remarquable dans la manière de les réunir : mais comme nous ne pouvons guère nous flatter d'en voir un échantillon authentique [c],

[a] Ce Tibétain se nommoit *Pasepa;* les caractères qu'il inventa se montoient à un mille environ. Ce nombre excessif nuisit sans doute à leur réussite, car ils ne furent pas long-temps en usage. Les caractères des Monghous ou Moghols, et ceux des Mantchous, qui se ressemblent beaucoup, n'ont rien de commun avec ceux inventés par Pasepa, comme le démontra le P. Gaubil à un Monghou, habile dans l'histoire de sa nation, et qui soutenoit l'opinion contraire. *Voyez* l'Histoire de la dynastie des Mongous, *p. 148-151-190.* (L-s.)

[b] Encyclopédie élément. *t. III.* (L-s.)

[c] Je crois pourtant assez fidèle celui que renferme l'exemplaire de l'Histoire de Tymoùr par A'rabchâh, n.° 709 des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale. J'en ai donné l'explication, accompagnée d'une gravure très-exacte, dans le *t. V* des Notices

nous

nous devons persister dans notre doute concernant leur forme et leur origine[a]. La page donnée par Hyde[b] comme une page d'écriture khatâyenne, est évidemment une espèce de mauvais koûfyque; et le beau manuscrit d'Oxford d'où il l'a tirée, est, suivant toute apparence, un ouvrage mendéen sur quelque sujet religieux, plutôt que, comme il l'a pensé, un code de lois tartares. Ce savant homme paroît s'être mépris encore plus grossièrement, en nous donnant pour des caractères moghols une page d'écriture qui ressemble à des lettres japonoises, ou à des lettres chinoises tronquées.

Si, comme nous avons tout lieu de le croire, les Tartares n'avoient point de mémoires écrits, on ne doit pas être surpris que leurs idiomes, à l'instar de ceux de l'Amérique, aient été dans une fluctuation continuelle; Hyde, qui étoit bien informé à cet égard, a donc eu raison d'affirmer que les nombreuses tribus tartares établies entre Moscou et la Chine, ou leurs diverses branches indiquées nominativement par Aboûl-Ghâzy, parlent cinquante dialectes différens. M. Pallas

et Extraits des manuscrits, *p. 500 et suiv.* (L-s.)

[a] J'ai eu occasion d'observer dans différens ouvrages, que les caractères oïghoûrs, ainsi que les caractères mantchoux, qui en sont dérivés, ont une grande ressemblance avec le stranghelo ou ancien chaldéen. Le manuscrit de l'Histoire de Tymoûr, par A'rabchâh, n.° 709 arab. de la Bibliothèque nationale, renferme une ectype assez curieuse des caractères oïghoûrs. Je l'ai fait graver, et j'en ai donné la restitution et l'explication dans le V.e volume des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, *p. 588-589.* (L-s.)

[b] *Religionis veterum Persarum historiæ appendix*, p. 553, tabulâ XVIII, nov. edit. Cette planche ne représente pas des caractères koûfyques mal peints *[broken kufick]*, comme le pense M. Jones, mais des caractères moghols. Ces caractères, comme je l'ai déjà observé, ont une grande ressemblance avec les mantchoux. J'en reconnois en effet dans cette planche un assez grand nombre, et même des mots entiers, tels que, *ligne 3*, les mots *Salamao*, *Po.* L'assertion de M. Jones me paroît d'autant plus étonnante, qu'il auroit dû remarquer dans la vignette de la planche dont il parle, deux mots koûfyques parfaitement écrits, القوة لله [la force est à Dieu]. Nous possédons à la Bibliothèque nationale un manuscrit orné de peintures, dont le texte est également en caractères moghols, et l'inscription des vignettes en langues arabe et turke. Ce manuscrit renferme l'Histoire du *Léilét él-Mi'râdje* ليلة المعراج [La nuit de l'ascension de Mohhammed]. Cet ouvrage a donc été composé et écrit par un Moghol musulman, et ne paroît pas avoir plus de 2 ou 300 ans d'ancienneté. (L-s.)

et les autres savans infatigables employés par la cour de Russie, nous apprendront peut-être en quoi consistent ces dialectes, et s'ils ont réellement une souche commune; c'est des Russes qu'il faut attendre les renseignemens les plus exacts concernant leurs sujets d'Asie. Je me persuade que si leurs recherches sont faites avec jugement et fidèlement rapportées, leurs résultats prouveront que tous les idiomes tartares sont sortis d'une même source, en exceptant toujours les jargons de ces nomades ou montagnards qui, long-temps séparés du corps de la nation, doivent, dans le cours des siècles, s'être formé des idiomes particuliers. Le seul idiome tartare que je connoisse, est le turk de Constantinople, dialecte si riche, au surplus, qu'il suffit de le connoître parfaitement, si nous en croyons des auteurs dignes de foi, pour entendre sans difficulté les dialectes du Tatâristân; et nous voyons dans Aboùl-Ghâzy, qu'il comprenoit aisément le kalmouk et le moghol. Je ne fatiguerai point vos oreilles de la nomenclature aride des mots qui se ressemblent dans ces divers idiomes : mais un examen scrupuleux m'a prouvé que, comme les langues de l'Inde et de l'Arabie descendent d'une souche commune, on pourroit faire dériver celles de la Tartarie d'une ancienne langue essentiellement différente des deux premières. Il semble, à la vérité, d'après une histoire racontée par Aboùl-Ghâzy, que les Oùyrâts [a]

[a] Histoire généalogique des Tatârs, *t. II, chap. X, p. 112-158.* Les Oùyrâts, que M. Pallas écrit *Oeroets,* mot qui, selon lui, signifie *les quatre alliés,* sont autant de souches principales de nations ou tribus, et composent la seconde branche de la nation moghole, laquelle, depuis un temps immémorial, se divise en deux branches; la première porte le nom de *moghole.* Le même savant observe que plusieurs écrivains ont eu tort d'avancer que le nom d'*Oïroet* ou *Oùyrât* étoit la dénomination propre aux Kalmouks. Cette erreur vient d'être répétée par M. Stollenwerk, dont l'ouvrage, d'ailleurs, renferme des notions extrêmement curieuses. La nation ou horde connue en Europe et dans l'Asie occidentale sous le nom de *Kalmouk,* compose une des quatre branches oùyrâtes dont nous venons de parler. Cette branche se nomme *Oelvet;* une partie s'en perdit dans les environs du Caucase, bien avant Djenguyz Khân. Ceux qui restèrent dans leur pays natal furent nommés par les Tatârs, *Qâlimaq,* قالق [rester, survivre, *superesse*]. Ce mot se retrouve dans la langue turke avec la même signification. *Voy.* les Voyages de Pallas, *t. II, p. 148;* Recherches sur différentes nations établies en Sibirie, *p. 58.* (L-s.)

et les Moghols ne s'entendoient pas réciproquement [a] : mais les Danois et les Anglois ne s'entendent pas non plus ; cependant leurs langues sont incontestablement des branches du même arbre gothique. Le dialecte des Moghols, dans lequel fut originairement composée l'Histoire de Tymoùr et de ses descendans, est appelé *turky* dans l'Inde, où un savant du pays m'a redressé lorsque j'employois un autre mot : non que cette langue soit précisément la même que le turk des O'tsmânly ; mais ces deux idiomes diffèrent peut-être moins que le suédois et l'allemand, ou l'espagnol et le portugais, et certainement moins que le gallois et l'irlandois. Dans l'espérance de constater ce fait, j'ai long-temps cherché en vain les ouvrages originaux attribués à Tymoùr [b] et à Bâbour [c] : tous les Moghols

[a] Il est très-possible que l'idiome des Oùyrâts, ancienne branche moghole, ne différât que pour la prononciation, du moghol proprement dit ; mais il me semble que, dans toute cette discussion, M. Jones a oublié d'établir une distinction bien importante et bien réelle entre les Moghols ou Éleuths [Tatârs occidentaux], et les Mantchoux ou Nieutché [Tatârs orientaux]. Ces différens Tatârs emploient à-peu-près les mêmes caractères ; mais leurs langues n'offrent pas plus de ressemblance que les traits de leur physionomie. « Les Moghols, dit M. Pallas, diffèrent » autant des Tatârs et de tous les peuples » occidentaux [*lisez* orientaux], que les » Nègres des Maures. » Pour se convaincre de cette grande dissemblance entre les langues, il suffit de comparer le Dictionnaire mantchou-français que j'ai publié, et la partie turke du Dictionnaire de Meninski, avec les différens vocabulaires moghols insérés dans l'ouvrage allemand de Strahlenberg, intitulé *Das nord und ostlische Theil von Europa und Asia, &c.* p. 137-156, et dans l'incomparable ouvrage de Witsen sur la Tatârie, *Noorden ost Tartaryen*, p. 266. (L-s.)

[b] *Voyez* la note suivante.

[c] Bâbour, arrière-petit-fils de Tymoùr, fondit sur l'Hindoustân à la tête d'une nombreuse armée de Moghols, et s'empara du trône de Dehly en 1426. On lui attribue des espèces de commentaires écrits par lui-même en turk ou tatâr, et traduits ensuite en persan, comme l'indique le titre de l'exemplaire que nous possédons à la Bibliothèque nationale, sous le n.° 74 A des manuscrits persans : تاريخ واقعات بابري از حضرت بابر پادشاه مغول خود بزبان تركي نوشته بود تاكي الحال بموجب حكم جلال الدين محمد اكبر پادشاه غازي از تركي بپارسي ترجمه شد [Histoire des événemens du règne de Bâbour, écrite par Bâbour lui-même, souverain moghol, en langue turke [tatâre], et traduite du turk en persan par ordre du monarque invincible Djellâl êd-dyn Mohhammed Akbar]. Cet ouvrage commence à l'époque

avec qui je me suis entretenu dans ce pays, ressemblent au corbeau d'une de leurs fables, qui, après avoir long-temps affecté la démarche du faisan, ne put jamais acquérir la grâce et l'élégance de cet oiseau, et perdit en même temps l'habitude de sa démarche naturelle; ils n'ont point appris le dialecte de la Perse, et ils ont entièrement oublié celui de leurs ancêtres. Une portion considérable de l'ancienne langue tartare, qui se sera probablement perdue en Asie, se conserve heureusement en Europe; et si les élémens du turk occidental, séparé du persan et de l'arabe qui l'embellissent, sont une branche de l'oïghoùryen qui ne subsiste plus, je puis assurer avec confiance qu'il n'a pas la moindre ressemblance avec l'arabe ou le sanskrit, et qu'il doit avoir été inventé par une race d'hommes entièrement distincte des Arabes et des Hindous. Ce seul fait renverse le système de M. Bailly, qui regarde le sanskrit, dont il parle en divers endroits avec beaucoup d'inexactitude, comme un beau monument de ses Scythes primitifs, les précepteurs du genre humain, et les fondateurs d'une philosophie sublime, même dans l'Inde : car il lui paroît d'une vérité incontestable que toute langue morte suppose un peuple détruit; et il a l'air de penser que ce raisonnement décide tout-à-fait la question, sans qu'on ait recours aux preuves astronomiques ou à l'esprit des anciennes institutions. Quant à moi, c'est la langue des Brahmanes qui me paroît fournir la meilleure preuve d'une différence absolue et immémoriale entre les sauvages des montagnes (c'est ainsi que les anciens Chinois appeloient avec raison les Tartares) et les habitans studieux, pacifiques et contemplatifs de nos plaines de l'Inde.

II. On regardera peut-être le raisonnement géographique de M. Bailly comme également foible, sinon contraire jusqu'à un

où Bâbour monta sur le trône des Moghols (il avoit alors douze ans), jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie, et contient aussi l'histoire de tous ses parens et des princes ses contemporains. Il renferme la relation des batailles livrées par Bâbour dans la Tatârie et dans l'Inde; une description aussi exacte que circonstanciée de cette dernière contrée, de ses productions, des mœurs de ses habitans. (L-s.)

certain point à sa propre opinion [a] : « L'adoration du feu et du » soleil, selon M. Bailly, doit nécessairement avoir pris naissance » dans une région froide : elle doit donc avoir été étrangère à l'Inde, » à la Perse, à l'Arabie; elle doit donc avoir été dérivée de la Tar- » tarie. » Quiconque, ce semble, a parcouru le Béhâr [b] en hiver, ou même passé cette saison à Calcutta, en-deçà du tropique, reconnoîtra que la chaleur du soleil est souvent un bienfait desirable pour tous les habitans de ces climats, et qu'elle a pu devenir l'objet du culte des ignorans, ou que le retour de cet astre mérite les hommages qu'il reçoit des poëtes arabes et persans. Je ne m'étaye point d'un fait attesté par l'histoire, de la mort d'Antharah, poëte et guerrier célèbre, qui périt de froid sur une montagne de l'Arabie. Quoi qu'il en soit, M. Bailly, pour aller au-devant d'une objection qu'il seroit naturel d'opposer à l'établissement volontaire et à la population prodigieuse de sa race primitive dans les régions glacées du Nord, a recours à l'hypothèse de Buffon, qui imagine que notre globe fut d'abord en état d'incandescence, et qu'il s'est refroidi par degrés des pôles à l'équateur; en sorte que les pays hyperboréens jouirent autrefois d'une température délicieuse, et que la Sibérie même étoit plus agréable que nos zones tempérées; c'est-à-dire, d'après sa propre proposition, située dans un climat trop chaud pour le culte primitif du soleil. Je ne prétends pas soutenir que la température des différens pays n'ait pas subi des changemens dans le cours des siècles; mais on ne peut guère attribuer conséquemment à une variation de température la culture et la propagation des sciences. Si un nombre d'éléphans et de tigres femelles égal à celui qui se trouve aujourd'hui dans le Bengale, eût mis bas anciennement dans les forêts de la Sibérie, et qu'à mesure que

[a] Lettres sur l'Atlantide, *page 107-139*. (L-s.)

[b] Le Béhâr est une province de l'Inde située au nord-est de cette contrée et limitrophe du Boutan. Le voisinage de ce dernier pays, tout couvert de montagnes, contribue à tempérer le climat du Béhâr, et à le rendre beaucoup moins chaud qu'il ne le seroit naturellement. Sa douce température a valu à cette province le nom de *Béhâr*, بهار mot persan qui signifie *printemps*. (L-s.)

la terre s'y seroit refroidie, les petits eussent cherché la chaleur dans le Sud, il ne s'ensuivroit pas que d'autres sauvages qui auroient émigré dans la même direction et par le même motif, eussent porté la religion et la philosophie, le langage et l'écriture, les arts et les sciences, dans les latitudes méridionales.

Aboùl-Ghâzy [a] rapporte que la religion primitive des hommes, ou la pure adoration d'un seul Créateur, domina en Tartarie pendant les premières générations issues de Yâfet; qu'elle cessa avant la naissance d'Oghùz, qui la rétablit dans ses états; que, quelques siècles après lui, les Moghols et les Turks retombèrent dans une grossière idolâtrie; mais que Djenguyz étoit théiste, et que, dans une conversation avec les docteurs mahométans, il convint qu'il étoit impossible de réfuter leurs argumens en faveur de l'existence et des attributs de la divinité, en même temps qu'il contestoit la vérité de la mission de leur prophète. D'anciens auteurs grecs nous apprennent que les Massagètes adoroient le soleil; et la Relation de l'ambassade que Justin [b] envoya au khâqân [c], ou empereur, qui résidoit alors dans une belle vallée près de la source de l'Irtich, fait mention d'une cérémonie où l'on purifia les ambassadeurs en les faisant passer entre deux feux. On représente les Tartares de ce siècle

[a] Histoire généalogique des Tatârs, &c. *t. I, p. 51.* (L-s.)

[b] L'ambassade que Justin I.er envoya au roi des Huns, nommé Ziligdes [Ζιλιγδης], est mentionnée dans le *Chronicon Paschale*, p. 275, dans la trois cent vingt-cinquième olympiade, la quinzième indiction et la quatrième du règne de Justin; ce qui répond, suivant le *Doctrina temporum* du P. Petau, *t. II, p. 483*, à l'an 521 de l'ère vulgaire. Théophanes le Confesseur, *p. 53* de sa *Chronographia*; Zonare, *t. II, p. 59, lib. XIV* de ses *Annales*, parlent de cette ambassade: mais je n'ai trouvé dans aucun de ces auteurs la circonstance mentionnée par M. Jones. Je suis loin de concevoir le plus léger doute sur son exactitude; mais on est fâché qu'il n'ait pas indiqué ses sources. (L-s.)

[c] خاقان et *χάγανος*, suivant Simocatta dans *Photii Bibliotheca*, p. 94. C'étoit le titre du souverain du Toùrân ou Tatârie, et non de celui de l'Yrân, comme le croit Andr. Müller, *Commentat. alphabetica in Beidavium*, p. 26. C'est, pour ainsi dire, le superlatif du mot *khân*, ᡥᠠᠨ en mantchou, خان et quelquefois قاان *qâân* en arabe, en turk et en persan, חאן *khân* et כאן *qân* en hébreu, qui est le titre commun des souverains tatârs. (L-s.)

comme adorant les quatre élémens, et croyant à un esprit invisible à qui ils sacrifioient des taureaux et des beliers. Des voyageurs modernes rapportent que, dans les solennités de plusieurs tribus tartares, on verse sur les statues des dieux quelques gouttes d'une liqueur consacrée; après quoi un desservant jette par trois fois un peu de ce qui reste, du côté du sud en l'honneur du soleil, vers l'est et l'ouest en l'honneur de l'air et de l'eau, et vers le nord en l'honneur de la terre, qui renferme les restes de leurs ancêtres. Mais tout cela peut être vrai sans prouver une affinité nationale entre les Tartares et les Hindous; car les Arabes adoroient les planètes et les ouvrages de la nature; les Arabes avoient des images sculptées et faisoient des libations sur une pierre noire [a]; les Arabes, durant leurs prières, se tournoient vers les différens points du ciel: cependant nous savons avec certitude que les Arabes étoient une race distincte des Tartares; et nous pourrions également conclure qu'ils étoient un même peuple, de ce qu'ils avoient les uns et les autres leurs nomades, ou bergers voyageurs, et de ce que les Turkomâns décrits par Ebn A'rabchâh, et qu'il appelle *Tatârs*, sont, comme la plupart des tribus arabes, belliqueux et adonnés au soin des troupeaux, hospitaliers et généreux, qu'ils passent l'hiver et l'été dans des plaines différentes, et qu'ils sont riches en bétail, en chevaux et en chameaux. Mais cette analogie de mœurs provient de l'analogie de leurs déserts, et du choix qu'ils ont fait également d'une vie errante: elle ne prouve nullement que leur origine soit commune; ce qui ne sauroit guère avoir lieu sans

[a] Nous ne répéterons pas ici les contes que débitent les Arabes sur cette pierre noire, الحجر الاسود descendue du ciel, autrefois d'une blancheur éclatante, et devenue noire à cause des péchés des hommes, ou par l'attouchement d'une femme impure. Cette pierre est maintenant enchâssée dans l'angle oriental de la Ka'bah (bâtiment carré situé au milieu du sanctuaire de la Mekke). Le culte des pierres, suivant la judicieuse observation de Millius, a été très-répandu dans tout l'Orient. On peut voir dans sa Dissertation *de statuis et lapidibus idololatricis*, p. 309-326 du recueil intitulé *D. Millii Dissertationes selectæ*, une nomenclature considérable et curieuse de tous les peuples qui ont adoré des pierres. (L-s.)

qu'ils eussent conservé au moins quelque reste d'un langage commun.

On nous assure avoir trouvé plusieurs lamas, ou prêtres de Bouddha, établis en Sibérie [a]. On ne peut guère douter, en effet, que les lamas n'aient voyagé jusque là, du Tibet, d'où il est plus probable que la religion des Bouddhistes fut importée dans la Tartarie méridionale ou chinoise, puisque nous savons que des rouleaux d'écriture tibétaine ont été apportés des bords mêmes de la mer Caspienne. Le teint de Bouddha lui-même, qui, suivant les Hindous, étoit entre le blanc et le rouge, auroit peut-être convaincu M. Bailly, s'il avoit connu la tradition indienne, que le dernier dieu, le dernier grand législateur de l'Orient, étoit un Tartare : mais les Chinois le regardent comme natif de l'Inde; les Brahmanes soutiennent qu'il reçut le jour dans une forêt voisine de Gayâ [b], et plusieurs raisons peuvent

[a] Je suis fort éloigné de contester ce fait : mais on me permettra d'ajouter une observation qui paroît avoir échappé à M. Jones; c'est que, d'après le témoignage de tous les voyageurs, on sait que les Sibériens professent le chamanisme : or le chamanisme est, comme on sait, l'une des plus anciennes religions existantes; le lamisme et le brahmanisme lui doivent leur origine. C'est l'avis de MM. Pallas, Voyage en Russie, *t. I, p. 510, édit. in-8.°*; Fischer, *Sibirische Geschichte &c.*, einleitung, §. 31, t. I, p. 55-61; Tooke, *Russia*, t. III, p. 243 et 244; Stollenwerk, Recherches sur les nations de la Sibirie, *p. 86 et suiv.*; Sainte-Croix, Observations préliminaires sur l'Ézour Vedam, *t. I, p. 43 et suiv.* S'il m'étoit permis d'ajouter de nouvelles preuves à l'opinion des savans dont je viens d'invoquer le témoignage, je citerois un ouvrage de l'empereur Kien-long, contenant le Rituel des Mantchoux, intitulé ᡥᡝᠰᡝᡳ ᡨᠣᡴᡨᠣᠪᡠᡥᠠ ᠮᠠᠨᠵᡠᠰᠠᡳ ᠸᡝᠴᡝᡵᡝ ᠮᡝᡨᡝᡵᡝ ᡴᠣᠣᠯᡳ ᠪᡳᡨᡥᡝ *Hései Toctobougha Mantchousai ouétchéré metéré caoli pithe*, c'est-à-dire, Réglement sur la manière dont les Mantchoux doivent offrir des sacrifices, *n.° 21* du fonds tatâr-mantchou de la Bibliothèque nationale, en cinq ᡩᡝᠪᡨᡝᠯᡳᠨ *teptelin* ou volumes, et dont j'ai donné un extrait dans le VII.e volume des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, avec les dessins et l'explication des instrumens de musique et des ustensiles employés par les prêtres appelés *chamans*, qu'ils nomment ᠰᠠᠮᠠᠨ *saman*; ce mot a le même son et la même signification que le σαμαναῖοι de Saint Clément d'Alexandrie. *Strom.* lib. I, p. 559, édit. de Potter. شمن *chaman*, en persan, signifie *un temple, une idole.* (L-s.)

[b] « Gayâ est une place de dévotion des » Hindous, située dans le Serkâr du Béhâr: » on la nomme *Brihm Gayâ*, parce qu'elle » est consacrée à Brahma; on y fait un

peuvent nous faire soupçonner que sa religion fut portée de l'Ouest et du Sud dans les contrées orientales et septentrionales, où elle domine aujourd'hui. Au total, nous ne trouvons en Scythie aucune trace des cérémonies et des superstitions indiennes, ou de cette mythologie poétique qui sert d'ornement aux poëmes sanskrits : ainsi nous pouvons bien admettre que les Tartares ont adoré le soleil, à plus juste titre qu'aucune autre nation, sans convenir qu'ils aient été originairement les seuls inventeurs de cette folie universelle. Nous avons même lieu de révoquer en doute leur vénération pour les quatre élémens, vénération qui forme une partie principale des rites introduits par Zerâdocht [a], né à Reï en Perse, sous le règne de Guchtâsp [b], dont le fils, nommé Bachoùten, passe chez les Parsys pour avoir long-temps résidé en Tartarie dans un lieu nommé Kangdiz [c]. Or l'on dit que le père de Cyrus avoit fait bâtir dans cet endroit un palais magnifique, où le prince persan, enthousiaste de la nouvelle croyance, dut en propager les dogmes parmi les Tartares des environs.

Si nous exceptons la morale naturelle qu'exige la société la plus grossière et qu'enseigne l'expérience, toutes les branches de la philosophie paroissent avoir été aussi étrangères à la Scythie asiatique

» commerce considérable de pierres pré-
» cieuses que l'on apporte des autres pays.»
معبد کیا دربنجاست وانرامرکیا کوبند وبه برهما منسوب دارند وهواره از نبادر جواهر آورند خرید وفروخت شود، *Ayin Akbery*, ou Instituts d'Akbar, *p. 179* du manuscrit autographe tiré de la bibliothèque du Grand-Moghol, et que je possède maintenant par la généreuse munificence de mon savant et illustre ami feu le colonel de Polier, membre de la société de Calcutta. (L-s.)

[a] زرادشت ou Zerdost, زردست que nous nommons *Zoroastre*, naquit, suivant le C.en Anquetil, à Urmi (et non à Reï), ville de l'Azerbâïdjâne, à-peu-près cinq cent quatre-vingt-neuf ans avant J. C., et mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans. *Voyez* le Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, traduit du zend, *t. II*, Vie de Zoroastre, *p. 60-63*. *Voyez* aussi la Vie du même législateur dans l'*Historia religionis veterum Persar.* c. XXIV. (L-s.)

[b] Ou Keï Guchtâsp, کی کشتاسب fils de Lohrâsp, fut surnommé *Adorateur du feu*. Hyde le regarde comme le père de Darius. Nous ne chercherons pas à concilier les chronologistes et les historiens sur le compte de ce prince, à qui les historiens persans donnent un règne de cent vingt ans. (L-s.)

[c] ککنکدز (L-s.)

qu'à l'ancienne Arabie; et jamais le nom de Scythe et la qualité de philosophe n'auroient été réunis, si Anacharsis n'eût pas visité Athènes et la Lydie pour se procurer l'instruction qu'il ne pouvoit trouver dans sa patrie : mais Anacharsis étoit né d'une Grecque qui lui avoit enseigné sa langue, et il apprit bientôt à mépriser celle de ses compatriotes. C'étoit, à n'en pas douter, un homme d'un jugement solide et d'un esprit distingué. Parmi les bons mots qui lui valurent la réputation de bel-esprit, même dans la Grèce, Diogène Laërce rapporte qu'un Athénien lui ayant reproché d'être Scythe, il répondit : « J'avoue que mon pays est une honte » pour moi; mais toi, tu es une honte pour le tien. » Le sort qu'il éprouva dans sa patrie, nous montre ce qu'elle étoit sous le rapport des mœurs et des institutions civiles. En effet, à son retour d'Athènes, ayant tenté de la civiliser en y introduisant les sages lois de son ami Solon, il fut tué dans une partie de chasse, avec une flèche lancée par son propre frère, l'un des chefs de la nation scythe. Voilà en quoi consistoit la philosophie des Atlantes de M. Bailly, de la première et de la plus éclairée des nations! Cependant le savant auteur du *Dabistân* [a] nous assure que les Tartares qui vivoient du temps de Djenguyz et de ses descendans, aimoient la vérité, et n'auroient pas voulu y porter atteinte, même au péril de leurs jours. M. de Guignes attribue aux Huns la même véracité, source de toutes les vertus; et Strabon, qui, en faisant l'éloge des Barbares, n'avoit peut-être d'autre dessein que de censurer les Grecs (de même qu'Horace n'exaltoit les Scythes errans que pour critiquer le luxe de ses compatriotes), Strabon nous apprend que les peuples scythes méritoient les louanges dues à la sagesse, à l'héroïsme de l'amitié, à la justice; et nous pouvons très-bien leur accorder ce mérite, d'après son témoignage, sans supposer qu'ils furent les précepteurs du genre humain.

Quant aux lois de Zalmoxis, qui ne nous est pas plus connu que

[a] Mohhammed Mohhsen, dont nous avons parlé fort au long dans les notes du Discours précédent. (L-s.)

le Scythe Deucalion ou l'Hyperboréen Abaris, Hérodote lui-même n'ajoute aucune foi à son histoire. Pour moi, j'ai plusieurs raisons de regretter que, si jamais ces lois ont existé, elles n'aient pas été conservées. Il est certain qu'un code de lois appelé *Yâçâq* [a] a été célèbre en Tartarie depuis Djenguyz, qui passe pour avoir promulgué de nouveau ce code dans son empire, de la même manière que ses institutions furent ensuite adoptées et consolidées par Tymoùr : mais elles paroissent avoir *été* une sorte de droit commun ou traditionnel ; et il est probable qu'elles ne furent écrites que lorsque Djenguyz eut conquis une nation qui savoit écrire.

III. Si les opinions religieuses et les fables allégoriques des Hindous avoient été effectivement empruntées de la Scythie, les voyageurs en

[a] ياساق ou ياسا *Yâçâ*, ou ياسه *Yâçah*, ou ياسق *Yâçaq*; ياسهٔ قانون جنكيزخان Recueil de lois promulguées par Djenguyz Khân au Qourylıtâï, قوريلتاي (espèce d'états-généraux tatârs qu'il assembla pour se faire reconnoître souverain et changer son nom de *Temoùdjyn* en celui de *Djenguyz Khân*). J'ai recueilli trente-quatre titres de ce code, et je les ai publiés en persan et en français dans le V.e volume des Notices des manuscrits de la Bibliothèque nationale, *p. 600-661*. J'ajouterai ici une observation sur l'étymologie de ce mot, que j'ai trouvée dans le *Commentatio alphabetica ad Historiam Sin.* de Muller, *p. 25*, et que je ne connoissois pas lorsque je composai la notice précédemment citée. Ce savant voudroit corriger l'orthographe de ce mot, généralement adoptée par tous les historiens orientaux, et écrire يازه *yâzah*, pour le faire dériver du verbe tatâro-turk يازمق [écrire]; en effet, يازن et يازي dans les mêmes langues signifient *écriture*. On auroit donc donné ce nom à ce code dans le même sens que celui de Βίϐλος, adapté aux livres de l'Ancien Testament. En tatâr-mantchou, le mot ᠶᠠᠰᠠ *yaça*, signifie *les yeux*, et le verbe *écrire* s'exprime par ᠠᡵᠠᠮᠪᡳ *arambi* : ces deux mots, comme on voit, n'ont rien de commun pour la signification avec les deux premiers, quoique les uns et les autres dépendent d'idiomes tatârs ; ce qui confirme mon observation précédente sur la distinction à établir entre les Tatârs occidentaux et les Tatârs orientaux.

Au reste, le mot ياسق *yâçaq*, ou ياصاق *yâssâq*, est employé par les Turks, les Persans, les Indiens et les Tatârs, pour signifier *défense* et désigner le tribut que l'on perçoit sur les habitans qui ne sont pas de la religion du prince. « Cette expression, » dit M. Stollenwerk, vient de l'ancienne » langue turke, et signifie proprement *la* » *loi* [le droit]. Le mot *Thémis* s'inter- » préta de même chez les Grecs. » Recherches historiques sur les principales nations de la Sibirie, *p. 129, note*. (L-s.)

auroient découvert quelques monumens dans cette région; tels que des morceaux de sculpture grotesque, des images des dieux et des avatars [a], et des inscriptions gravées sur des piliers ou dans des cavernes, analogues à celles qui subsistent par-tout dans la presqu'île occidentale, ou à celles que plusieurs personnes ont vues dans le Béhâr et à Bénarès : mais, à l'exception d'un petit nombre d'idoles détachées, les seuls grands monumens de l'antiquité tartare sont une ligne de remparts à l'ouest et à l'est de la mer Caspienne, qu'à la vérité les ignorans Musulmans attribuent à Yâdjòdje et Mâdjòdje ou à Gog et Magog [b], c'est-à-dire, aux Scythes, mais qui furent évidemment construits par une autre nation, en vue de réprimer les invasions déprédatrices des Scythes à travers les passages du Caucase. La grande muraille de la Chine fut bâtie ou achevée sur un plan semblable et dans les mêmes vues, par un empereur qui ne mourut que deux cent dix ans avant le commencement de notre ère; et les autres murailles furent probablement construites par les anciens Perses, quoique ces

[a] Incarnations de la divinité. (L-s.)

[b] « Le retranchement d'Yâdjòdje et de » Mâdjòdje, dit Ben-Ayâs, est le terme de la » terre habitée du côté de l'orient, et l'on » ne trouve rien au-delà que la mer Ténébreuse, et la montagne nommée *Qarbânâ*, » qui l'environne; c'est une montagne » très-élevée sur laquelle ne peut gra» vir aucun animal ni aucun homme. » سد إجوج وما جوج وهو نهاية العمارة من المشرق .... ولم يكن بعد ذلك الا البحر المظلم والجبل الذي يحيط به يسمي قربانا وهو جبل عالي لا يصعد اليه شى من الحيوان ولامن بنى ادم ... (*Nechq él-âzhâr &c.* p. 179 *v.°* du manuscrit.) On nous dispensera volontiers de rapporter plus longuement les misérables fables débitées par les Musulmans sur cette muraille, qu'ils attribuent tantôt à Gog et Magog, deux frères jumeaux, tantôt à Alexandre aux deux cornes. On voit qu'ils ont confondu les murailles bâties dans différentes parties de l'Orient, telles que celle qui environne la Chine du côté du nord, et celle qui s'étendoit du Caucase à la mer Caspienne, et dont on voit encore des vestiges du côté des montagnes du Chyrvân. Bayer avoue son insuffisance pour découvrir quel peut avoir été le véritable fondateur de cette antique, immense et inutile construction, qui remonte aux temps les plus éloignés. Il paroît que Noùchyrvân, qui régnoit en Perse dans le VI.e siècle de l'ère vulgaire, y a fait de grandes réparations. Ce monarque fit mettre des portes de fer, du côté de Derbend, à un endroit qui se nomme encore aujourd'hui *Demir qâpy*, دمرقاپي [porte de fer] en turk. Voyez *Dissertatio de muro Caucaseo*, p. 94-111 des *Opuscula T. S. Bayeri*, et Riebesteins *Beschreibung der lænde zwischen den Terek und Kur &c.* p. 51. (L-s.)

murailles et plusieurs édifices dont l'origine est inconnue, soient attribués à Skander, non pas à celui de Macédoine, mais à un héros plus ancien, que quelques auteurs supposent avoir été Djemchyd [a]. On rapporte que des pyramides et des tombes ont été découvertes dans le Tatâristân ou la Scythie occidentale, ainsi que des restes d'édifices dans le lac Saisan. On ajoute que les Russes ont trouvé tout récemment les ruines d'une ville abandonnée près de la mer Caspienne et de la montagne des Aigles; et qu'on a déterré dans le pays des Tchouds [b], des ornemens et des ustensiles d'or, des figures d'élans et d'autres quadrupèdes en métal, des armes de différentes espèces, et même des outils de mineurs, mais en cuivre au lieu d'être en fer; d'où M. Bailly conclut avec beaucoup de raison la haute antiquité de ce peuple. Mais personne ne dispute la haute antiquité des Tartares, et leur établissement dans cette région il y a près de quatre mille ans. Nous cherchons leur ancienne religion et

[a] « Djem, fils de Houchenk, surnommé » *Cheid*, c'est-à-dire, éclatant de lumière; » régna 700 ans. Il bâtit Hamadân et Thoùs, » et termina Issthakhar [Persépolis]. » جم بن هوشنك لقبش شيد است يعني نوراني ايام اقتدارش هفتصد سال اثار او همدان وطوس وتمام اصطخراست (*Epitome of the Hist. of Pers.* p. 6.) La durée que les historiens persans attribuent à son règne, ne doit pas inspirer une grande confiance dans l'opinion de M. Jones, qui le place vers l'an 500 avant J. C. Quant au personnage dont il s'agit, اسكندر ذو القرنين Alexandre aux deux cornes, selon âl-Maqryzy, c'étoit un roi hhémyaryte [Arabe du Hhedjâz], ou plutôt un personnage fantastique créé par l'imagination des Orientaux, qui lui attribuent de grands travaux, tels que l'érection de la montagne de Gog et de Magog, un voyage à la mer Ténébreuse, &c. Probablement ces travaux l'ont fait confondre avec Alexandre le Macédonien. Ce point de critique orientale a été parfaitement discuté par le même âl-Maqryzy, dans un chapitre spécial de sa Description de l'Égypte, intitulé ذكر الفرق بين الاسكندر وبين ذي القرنين [Distinction entre Alexandre et le porteur de deux cornes]. J'en ai donné le précis dans mes Notes et Éclaireiss. sur le Voyage de Norden, *t. III, p. 186, note.* (L-s.)

[b] Les Tchouds étoient une ancienne nation, principalement livrée à l'exploitation des mines de la Sibérie. M. Pallas nous a donné des détails extrêmement curieux sur les vestiges de leurs travaux actuellement existans. On ignore l'époque de la destruction de ce peuple laborieux, qui n'employoit, à ce qu'il paroît, que des outils de cuivre. *Voyez* les Voyages du professeur Pallas, *t. IV, p. 282-288,* et *passim,* de l'édit. in-8.°; Recherches sur l'ancien peuple finois, *p. vj.* (L-s.)

leur ancienne philosophie; et des ornemens d'or non plus que des outils de cuivre ne prouveront pas qu'elles aient eu de l'affinité avec les cérémonies religieuses et les sciences de l'Inde. Il se peut que les Tartares aient fabriqué eux-mêmes leurs ustensiles d'or; mais il se peut aussi que ces ustensiles aient été apportés de Rome ou de la Chine, d'où on envoya de temps en temps des ambassades aux rois d'Oïghoùr. Vers la fin du dixième siècle, un empereur chinois députa un ambassadeur à un prince nommé *Arslân*[a], mot qui signifie *lion* dans le turk de Constantinople[b] : ce prince résidoit près de la montagne d'Or, au même lieu peut-être où les Romains avoient été reçus au milieu du sixième siècle[c]. A son retour, l'ambassadeur chinois raconta que les Oïghoùrs étoient un peuple grave et d'une belle stature, ayant des ouvriers industrieux et des artistes ingénieux à travailler non-seulement l'or, l'argent et le fer, mais encore le jaspe et les pierres fines. Les Romains avoient déjà décrit la réception magnifique qui leur avoit été faite dans un riche palais décoré d'ouvrages chinois. Mais ces temps étoient comparativement modernes; et même en admettant que les Oïghoùrs[d], qu'on dit avoir été gouvernés pendant deux mille

[a] ارسلان Le même mot a la même signification en tatâr-mantchou, et s'écrit ainsi [illegible] *Arslan*. (L-s.)

[b] Il s'agit ici de l'ambassade envoyée, en 981, par Taï-tsong, fondateur de la dynastie des Songs, au souverain de Pohaï. (L-s.)

[c] *Voyez* ci-dessus, *p.* 54.

[d] اويغوري ou Yghoùrs, ايغوري Οὐρροι. *Strab. Geogr.* VII, p. 212; *Hyrri*, en latin, selon Bayer, *Opuscula*, p. 123, *de Caucaseo muro*. Les Oïghoùrs sont une tribu de Turks [Tatârs] orientaux qui habitent un pays situé à l'occident de la Chine, dans l'Asie septentrionale, et dont la civilisation remonte à quelques siècles avant l'ère chrétienne. Les Chinois les connurent cent vingt-six ans avant cette ère. Cette nation étoit alors divisée en deux royaumes, l'un oriental et l'autre occidental, gouvernés chacun par un monarque particulier. Le P. Visdelou, Biblioth. orient. *tome IV, p. 300-309, édit. in-4.°*, nous a donné un précis historique fort bien fait, d'après les écrivains chinois, sur les révolutions qu'a essuyées le royaume des Oïghoùrs, et sur sa destruction par Djenguyz Khân. Ainsi je me bornerai à quelques notes particulières. Les Oïghoùrs professoient une religion fort semblable au christianisme, et avoient une écriture presque identique avec le stranghelo ou ancien syriaque. A laquelle de ces deux écritures appartient le droit d'aînesse! c'est ce qui ne peut être discuté dans une note. Il me suffira d'observer que la religion et les caractères oïghoùrs remontent à une très-haute antiquité, et que ces caractères

ans par un ydekoùt [a] ou souverain de leur propre race, furent, à quelque époque très-reculée, une nation lettrée et polie, cela ne prouveroit rien en faveur des Huns, des Turks, des Moghols et autres sauvages du nord de Pekin, qui paroissent avoir été également illettrés et féroces dans tous les siècles antérieurs à Mohhammed.

A moins d'avoir sous les yeux les manuscrits trouvés près de la mer Caspienne, il seroit impossible d'énoncer à leur égard une opinion raisonnable; mais l'un de ces manuscrits, qu'on dit être sur un papier de soie bleue, en lettres d'or et d'argent semblables aux caractères hébraïques, étoit probablement un ouvrage tibétain de la même nature que celui qui existoit près de la source de l'Irtich, et dont Cassiano [b],

sur-tout, ou, si l'on veut, le caractère stranghelo, a fourni des alphabets aux Moghols, aux Kalmouks, aux Tatârs-Mantchoux, et même aux Arabes contemporains de Mohhammed; car le caractère koùfyque est évidemment calqué sur ceux-là. J'ai développé cette idée dans ma Dissertation sur l'alphabet mantchou, placée au commencement du premier volume du Dictionnaire mantchou-français. — Quant au mot *Oïghoùr*, c'est, suivant Fadhl âllah Rachyd êd-dyn, un mot turk, qui signifie *celui qui nous écrit et qui nous porte secours et attachement.* Ce nom fut donné par Oùghoùz à ceux qui se rangèrent de son parti quand il se brouilla avec son père et ses oncles au sujet de la religion. دروقتي كه ميان اوغوز وبدرو اعمام او بواسطهٔ خداي برستي مخالفت افتاد وجنك اغاز كردند بعضي خويشان اوغوز با او يكي شدند وجانب اوكرفته مدد ومعاونت مي كردند وبعضي بذر واعمام وبرادران او كرفتند آن كه بوي بودند ومددا وشلا اوغوز نام ايشان اويغور نهاد ومعني اين نام كه از لغت تركي است بپارسي انست كه بما بنوست ومدد وموافقت كرده Voyez le *Djâm'i êl-téouârykh êl-Rachydy*, n.° 68 A des manuscrits persans, vers le commencement du volume. (L-s.)

[a] « Lorsque les deux tribus oùïghoùres » se réunirent, elles furent gouvernées » par un seul souverain : elles lui donnèrent le titre d'*idekoût*, ايدكوت mot » qui, en turk [en tatâr], signifie *envoyé* » *par l'esprit*, *idi* voulant dire *envoyé*, et » *koùt*, l'*esprit* ou l'*ame*; mais, en langue » des Uzbeks, cela veut dire *un homme libre* » *qui n'est sujet à personne.* » Histoire généalogique des Tatârs, *p. 93.* (L-s.)

[b] Le P. Cassiano étoit un Capucin missionnaire au Tibet, qui se rendit à Lhassa au mois de novembre 1754, et fit d'assez grands progrès dans la langue de ce pays. Il eut pour compagnon un autre Capucin nommé *Orazio della Penna*, qui consacra vingt-deux ans à l'étude de la langue tibétaine, et en fit graver les caractères à Rome par un nommé *Antoine Fantanzi*, en 1738. Quant aux fragmens tibétains sur lesquels Fourmont, Fréret, Müller et Bayer s'étoient déjà exercés, et dont nous avons une traduction aussi littérale que fidèle dans l'*Alphabetum Tibetanum* du P. Georgi, *p. 663-759*, je crois que

à ce que je crois, a donné le premier une traduction fidèle. A en juger par la description d'un autre de ces manuscrits, c'est probablement du turk moderne, et aucun ne sauroit être d'une grande antiquité.

IV. Les anciens monumens ne nous prouvent donc pas que les Tartares aient été instruits, et encore moins qu'ils aient instruit le monde. Nous ne sommes pas plus fondés à conclure de leurs mœurs et de leur caractère général, qu'ils aient fait de bonne heure des progrès dans les arts et dans les sciences. Dans le genre même de la poésie, le plus universel et le plus naturel des beaux-arts, nous ne trouvons pas un seul morceau authentique qui leur soit attribué, si ce n'est d'horribles chants de guerre, traduits en persan par A'ly Yezdy [a], qui en est peut-être l'auteur. Après la conquête de la Perse par les Moghols, il est vrai que leurs souverains encouragèrent les sciences, et firent même des observations astronomiques à Samarqand. Ce fut ainsi que les Turks se polirent en se mêlant avec les Persans et les Arabes, quoique, de l'aveu d'un de leurs écrivains, « leur nature eût été auparavant comme une maladie incu- » rable, et leur esprit obscurci par les nuages de l'ignorance. » De même les Mantchoux [b] établis sur le trône de la Chine, ont protégé les savans

cette traduction est l'ouvrage du P. Georgi, et non pas du P. Cassiano. (L-s.)

[a] Dans le ظفرنامه *Zefer Nâmeh* [Livre de la victoire]. C'est une Histoire de Tymoûr, dont Petis de la Croix nous a donné un extrait en 4 vol. in-12; mais il n'a pas jugé à propos de traduire les chants de guerre dont parle M. Jones. (L-s.)

[b] Ces Tatârs, après plusieurs attaques et invasions, furent entièrement maîtres de la Chine en 1644 : depuis cette époque ils n'ont cessé de travailler à perfectionner leur langue et à enrichir leur littérature des traductions des meilleurs ouvrages chinois. Un tribunal ou académie de traducteurs a été établi dans le palais de l'empereur même, et continue depuis plus d'un siècle ses travaux, sous les yeux du souverain, avec une assiduité sans égale; de manière que, suivant mon savant correspondant feu M. Amiot, « il n'existe pas un seul bon » livre chinois qui ne soit traduit en mant- » chou. » Toutes ces traductions sont d'une exactitude incontestable, et forment une collection d'autant plus précieuse, que la langue mantchoue est incomparablement plus facile que la langue chinoise. Elle a un alphabet, des règles précises, une marche régulière et analytique; en un mot, on y voit clair, dit le P. Amiot, qui a la franchise d'avouer que, sans ses connoissances dans le tatâr, il auroit été

et les beaux-esprits ; et l'empereur Kien-long, s'il vit encore[a], est un poëte chinois distingué. Dans tous ces exemples, les Tartares ont ressemblé aux Romains, qui, avant d'avoir soumis la Grèce, ne valoient guère mieux que des tigres à la guerre, et des faunes ou sylvains en fait de sciences et d'arts.

Avant de quitter l'Europe, j'avois soutenu dans la conversation, que le Tozoùk[b], traduit par le major Davy, n'avoit point été composé par Tymoùr lui-même, au moins de la même manière que César écrivit ses Commentaires ; et cela par une raison bien simple, parce qu'aucun roi tartare de cette époque ne savoit écrire. A l'appui de mon opinion, j'avois cité Ebn A'rabchâh, qui, malgré sa juste haine pour le sauvage qui avoit détruit Damas, ville natale de cet écrivain, n'en loue pas moins ses talens et sa magnanimité réelle ; mais il ajoute : « Il étoit absolument illettré ; il ne lisoit ni n'écrivoit, ne savoit pas » un mot d'arabe : seulement il savoit du persan, du turk et du dia- » lecte moghol ce qui suffisoit à ses desseins, mais pas davantage. Il » aimoit à entendre lire des histoires ; et il s'étoit fait lire si souvent » le même livre, qu'il étoit en état de reprendre de mémoire un lec- » teur inexact. » Ce passage ne fit aucune impression au traducteur, à qui d'*illustres et savans personnages* de l'Inde *avoient assuré*, à ce qu'il semble, que *l'ouvrage étoit authentique ;* par-là il entendoit, *composé par Tymoùr lui-même :* mais il faut, ou que ces *illustres*

souvent très-embarrassé pour les traductions qu'il avoit entreprises d'après le chinois. C'est principalement avec les précieux matériaux envoyés par ce savant missionnaire, que je suis parvenu à apprendre le mantchou, à rédiger un Dictionnaire en trois volumes in-4.°, et surtout à tirer des quatorze cents groupes qui composent le syllabaire de cette langue, un alphabet de vingt-quatre lettres simples avec lesquelles je recompose le nombreux syllabaire d'où elles sont tirées. Cette analyse, inconnue aux Mantchoux eux-mêmes, m'a procuré la facilité d'en faire graver des caractères mobiles, avec lesquels on peut imprimer tous les livres mantchoux, au lieu de les graver sur bois comme font ces Tatârs ainsi que les Chinois. (L-s.)

[a] En février 1796, Kien-long abdiqua la couronne et la remit à son seizième fils (et non au dix-septième, comme le dit Van-Braam). Il avoit alors quatre-vingt-six ans. J'ignore l'époque de sa mort. (L-s.)

[b] Il s'agit d'un ouvrage dont j'ai donné une traduction française sous le titre d'*Instituts politiques et militaires de Tamerlan, &c.* 1787, 1 vol. in-8.° (L-s.)

personnages n'aient pas été savans, ou que les *savans* n'aient pas été assez *illustres* pour répondre catégoriquement et d'une manière opposée à l'intention d'un *investigateur* anglois. Or, comme dans l'une et l'autre hypothèse il ne nomme aucun témoin, il est difficile de regarder comme une autorité décisive une allégation aussi vague. Quant à moi, je nommerai un Musulman que nous connoissons tous, et qui est à-la-fois assez *illustre* et assez *savant* pour décider la question d'une manière aussi impartiale que satisfaisante. Le nâbâb Mozaffer Djenk [a] m'a appris de son propre mouvement, que pas un homme sensé dans l'Hindoustân ne croyoit que l'ouvrage eût été composé par Tymoùr, mais qu'on savoit que son favori, surnommé *Hindoù-châh*, en étoit l'auteur, ainsi que de quelques autres attribués à ce même prince, et qu'il le rédigea après plusieurs entretiens confidentiels avec lui, peut-être même en répétant ses expressions, comme il empruntoit son nom. A'ly d'Yezd [b], qui

[a] Mozaffer Djenk, fils et successeur de Ahhmed Bounguych, chef de la tribu âfghâne de Bounguych, et maître de Ferrakh âbâd, fut dépouillé de ses états successivement par les Mahrattes et par Choudjâ'a êd-doùlah. Il se consola de ses pertes en cultivant la littérature. *Voy.* le Précis historique sur les Robillahs, *tome III, p. 3-4* du Voyage du Bengale à Pétersbourg à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, &c. par George Forster. (L-s.)

[b] L'opinion de M. Jones est sans doute d'un grand poids dans la question dont il s'agit; mais le témoignage de M. Gladwin, son illustre et savant collègue à la société de Calcutta, n'est pas non plus à dédaigner. On nous permettra de transcrire la petite notice historique qu'il a composée sur cet ouvrage. « Ce *Tozoùki Tymoùry*, تزوك تیموری dit-il, fut présenté par un voyageur à l'empereur moghol Châh-djihân, et traduit, par ordre de ce prince, du moghol en persan. Aboù-Thâleb, natif du Khorâçân, ayant obtenu ce manuscrit de la bibliothèque de Dja'fer, gouverneur de l'Yémèn, le porta à Dehly comme une grande rareté. L'auteur du *Dil kuchâ*, دل کشا nous apprend que les successeurs de Tymoùr conservèrent long-temps, et avec autant de jalousie que de soin, un seul et unique exemplaire de cet ouvrage, comme un précieux legs politique. Ils se le passèrent avec la couronne. Dans la suite des temps, cet ouvrage tomba entre les mains des empereurs turks de Constantinople, qui l'achetèrent très-cher; mais ils ne permirent jamais aux nobles de leur cour d'en tirer des copies. » Voyez *New asiatic Miscellany, the Institutes of Ghazan Khan*, p. 165, note 2. Il est fâcheux que ce précieux recueil, entrepris par M. Gladwin et imprimé à Calcutta en 1789, n'ait pas été continué; il n'en a paru que deux numéros que je possède. (L-s.)

fréquentoit la cour de Tymoùr, et qui nous a donné un panégyrique fleuri au lieu d'une histoire de ce conquérant, rend cette anecdote extrêmement probable, en confirmant la dernière partie du récit arabe, et en gardant un silence absolu sur les productions littéraires de son maître. A la vérité, un Indien très-spirituel, mais pauvre, qui vivoit des secours du major Davy, m'a remis sur ce sujet un mémoire manuscrit où il parle de Tymoùr comme ayant composé deux ouvrages en langue turke : mais il détruit lui-même la confiance qu'il pouvoit inspirer, en rapportant l'histoire apocryphe d'un roi de l'Yémèn qui, dit-il, s'empara des états de Tymoùr, et dans la bibliothèque duquel ces ouvrages furent trouvés, et traduits par ordre de A'ly-Chyr, premier ministre de l'arrière-petit-fils de Tymoùr[a]. Le major Davy lui-même, avant son départ du Bengale, me dit qu'il étoit fort incertain, depuis qu'il avoit trouvé dans une copie très-ancienne et très-correcte du Tozoùk (qu'il se proposoit de publier de nouveau avec des additions considérables), une relation de la mort de Tymoùr, *incontestablement écrite* par Tymoùr lui-même. Il n'existe donc point de preuves qui infirment mon opinion, savoir que les Moghols et les Tartares étoient absolument illettrés avant de conquérir l'Inde et la Perse, quoiqu'ils aient pu, comme les Huns, avoir des guerriers et des législateurs dans leur propre pays quelques siècles avant la naissance de J. C.

Si les sciences furent anciennement cultivées dans les régions situées au nord de l'Inde, j'ai lieu de soupçonner que ce dut être dans l'Oïghoùr, le Kâchghar, le Khatâ, le Tchyn, le Tangoùt et autres pays de la Tartarie chinoise, situés entre le 35.[e] et le

[a] L'émyr A'ly-Chyr, surnommé *le régulateur de l'empire et de la religion* الامير علي شير نظام الدولة والدين remplissoit les fonctions de vezyr auprès de Bâbour, et jouissoit d'une autorité à-peu-près indépendante dans le Khorâçân, vers l'an 904 de l'hégire [1498 de l'ère vulgaire] : il cultivoit les lettres, se forma une très-vaste bibliothèque, et favorisoit les savans. Ce fut par le moyen de sa bibliothèque, et à la faveur de sa protection, que le célèbre Myrkhond composa le *Raoùzet él-Ssafâ*, qui est l'histoire de Perse la plus complète et la plus authentique que l'on connoisse. (L-s.)

45.e degrés de latitude septentrionale; mais j'exposerai, dans un autre Discours, les raisons qui me portent à croire que ces mêmes pays furent peuplés par une race alliée aux Hindous, ou au moins qu'ils furent redevables de leurs lumières à la proximité de l'Inde et de la Chine. Cependant le Tangoùt, dont quelques auteurs font une dépendance du Tibet [a], et même les Sères, ses anciens habitans, ne fournissent aucun détail sur des talens extraordinaires ou sur de grands progrès dans la civilisation. Ils étoient renommés, il est vrai, pour leur fidélité à remplir les obligations morales, pour leur caractère pacifique, et pour cette longévité qui est souvent la récompense des vertus patientes et d'un tempérament calme; mais ils passent pour avoir été absolument indifférens par rapport aux arts libéraux et même au commerce, quoique Fadhl âllah eût appris que, vers la fin du XIIIe siècle, plusieurs branches de la philosophie naturelle étoient cultivées à Kam-tchoù [b], alors capitale de la Sérique.

Nous pouvons ajouter foi à ceux qui nous assurent que des tribus de Tartares errans étoient habiles à appliquer des plantes et des minéraux aux usages de la médecine, et qu'ils se prétendoient savans dans la magie; mais voici quel paroît avoir été le caractère général de cette nation : ils étoient chasseurs ou pêcheurs de profession; demeuroient, sous ce rapport, dans les forêts ou près des grands fleuves, sous des huttes, ou sous des tentes grossières, ou dans des chars que leurs bestiaux traînoient de place en place; ils étoient

[a] Nous avons déjà remarqué que le Tangoùt étoit la partie méridionale du Tibet. Dans la partie septentrionale réside le grand lama, que les Moghols nomment *dalai lama* ou *lama sem*, le même que le Prêtre-Jean, si célèbre parmi les écrivains des XVIe et XVIIe siècles. Il tenoit sa cour à Poutala, auprès de Lhassa. Bayer croit que le mot *Tangoùt*, تنكوت ou *Tangoù*, تنكو dérive du chinois *Tan-cou* ou *Tien-çou* [Maître de la terre ou du ciel]. *Voyez* aussi Georgi, *Alphabetum Tibetanum*, p. x et 10. (L-s.)

[b] Kam-tchoù étoit la capitale du Tangoùt, lorsque Marc Paul parcourut la Tatârie et la Chine septentrionale au commencement du XIVe siècle. Ce voyageur remarqua parmi les nombreux habitans de cette grande ville, beaucoup de Chrétiens Nestoriens; les autres habitans étoient idolâtres. Voyage de Marc Paul, *chap. X*. (L-s.)

archers adroits, excellens cavaliers, combattans intrépides, feignant souvent de fuir en désordre pour renouveler leur attaque avec avantage, buvant le lait des jumens et mangeant la chair des poulains; semblables par conséquent, à plusieurs égards, aux anciens Arabes, sur-tout par leur passion pour les liqueurs enivrantes, et, moins que dans tout le reste, par le goût de la poésie et par la culture de leur langue.

J'ai prouvé, et j'ose croire avoir démontré sans réplique, que la plus grande portion de l'Asie a été peuplée et possédée de temps immémorial par trois nations considérables, que nous appellerons, à défaut de noms plus convenables, *Hindous, Arabes* et *Tartares;* chacune d'elles divisée et subdivisée en un nombre infini de branches, et toutes si différentes les unes des autres pour la stature, la physionomie, la langue, les mœurs et la religion, que si elles sont originairement issues d'une source commune, elles doivent avoir été séparées depuis un grand nombre de siècles. J'examinerai par la suite si l'on peut trouver plus de trois souches primitives, ou, en d'autres termes, si les Chinois, les Japonois et les Persans sont entièrement distincts de ces nations, ou formés de leur mélange. Je ne saurois encore discerner clairement à quels résultats conduiront ces recherches; mais si elles conduisent à la vérité, nous ne regretterons pas notre excursion dans ce canton obscur de l'histoire ancienne, où, tandis que nous avançons pas à pas, en suivant toutes les lueurs certaines qui se présentent à nos yeux, nous avons à nous tenir en garde contre ces faux rayons et ces vapeurs lumineuses qui égarent les voyageurs asiatiques, à qui elles offrent l'apparence de l'eau, mais qui, lorsqu'ils approchent, ne leur laissent voir que des déserts de sable.[a]

[a] Ces illusions d'optique que les voyageurs européens nomment *mirage*, et les Arabes, *bĕïdhât*, بيضات ont été bien décrites et expliquées par le C.en *Monge*, dans un mémoire lu à l'institut du Caire, et inséré dans les Mémoires sur l'Égypte pendant les années VI et VII, *p. 64-79*. (L-s.)

III.

VI.[e] DISCOURS ANNIVERSAIRE,

Prononcé le 19 Février 1789, par le Président.

SUR LES PERSANS.

MESSIEURS,

JE quitte avec plaisir les monts incultes et les déserts stériles de la Tartarie, que nous parcourûmes l'année dernière sans trop savoir où nous allions, pour entreprendre avec vous un voyage littéraire dans l'une des régions les plus belles et les plus célèbres de l'univers; dans une contrée dont j'ai long-temps étudié avec attention l'histoire et les idiomes tant anciens que modernes, et sur laquelle je puis, sans présomption, vous promettre des renseignemens plus positifs qu'il ne m'étoit possible d'en donner sur une nation aussi sauvage, aussi disséminée que la nation tartare. Je veux parler du pays que les Européens nomment improprement *la Perse.* Ils étendent la dénomination d'une seule province à tout l'empire d'Irân [a]; mais

[a] ايران *Îyrân.* Ce mot est écrit ايلان *Îylân* dans les Inscriptions de Kirmân châh, parce que, suivant l'observation de l'ingénieux et savant Silvestre de Sacy (Journal des Savans, *an 5, n.° 4*), dans les anciennes langues de la Perse, le son de l'*L* et celui de l'*R* se confondoient fréquemment. *Voyez* aussi son excellent Mémoire sur diverses antiquités de la Perse, *p. 243.*

Nous sommes obligés d'avouer que l'étymologie de ce nom nous est absolument inconnue, si l'on refuse d'admettre celle que proposent les écrivains persans, et

Irân est son véritable nom, et celui que lui donnent avec justesse ses habitans actuels, ainsi que tous les savans musulmans établis dans les possessions angloises. Pour vous le faire connoître dans sa plus grande étendue, conformément à la méthode que j'ai suivie pour la description de l'Inde, de l'Arabie et de la Tartarie, entre lesquelles il est situé, nous partirons de la source du grand fleuve assyrien, de l'Euphrate (comme il a plu aux Grecs, suivant leur usage, de défigurer le nom du Forât[2]); de là nous descendrons à son embouchure dans la mer Rouge, ou au golfe Persique, en comprenant dans notre ligne quelques villes importantes, quelques arrondissemens considérables situés sur ses deux rivages. Puis, côtoyant la Perse proprement dite, et d'autres provinces de l'Irân, nous

dont nous sentons nous-mêmes toute l'insuffisance.

« Lorsque Férydoûn distribua ses états » entre ses trois fils, il en fit trois parts. » Il donna la partie orientale à Toûr, la » partie occidentale à Selem, et celle du » milieu, qui étoit la meilleure et celle où » il faisoit sa résidence, à son plus jeune » fils nommé *Îyrâdje* [vulgairement *Irage*], » dont il transporta le nom au pays » même, qui, depuis, s'est appelé *Îyrân*. » .... On raconte que Toûr et Selem, » jaloux de voir que Îyrâdje avoit eu la » meilleure portion, l'assassinèrent; et » cette animosité subsiste encore entre » les trois états. Certains affirment que » *Îyrân* est un mot relatif à Kayoûmarats, » qui se nommoit ainsi; d'autres pré» tendent que c'est Hoûchenk qui étoit sur» nommé aussi *Îyrân*. Mais l'opinion la plus » juste est celle qui place Îyrâdje parmi les » fils de Férydoûn. » بعد ازانکه فریدون مملکت خودرا برسه پسر خود بخش میکرد برمنا بسه قسم کرد قسم شرقی تورا داد قسم غربی سلم را بخشید وقسم میانه که بهترین بود ومقام او بپسر کهتر ایراج را داد وبدو بازخوانند وبازخوانند و ایران کفتند...... ومشهورست که سلم وتور جهت آنکه بخش ایراج بهتر داده بود اورا بکشتند وآن کینه درمیان مملکتها بماند وبعضی کویند که ایران بکیومرث منسوب است واورا ایران نام بوده وجمعی کربند که بهوشنك مشهورست او نیز ایران نام داشته اما اصح انکه ایراج بن فریدون مشهورست. *Voyez* la description de la Perse intitulée *Nozahat âl-Qoloûb*, نزهة القلوب [Délice des cœurs], par Hhamd oûllah âl-Qazoûyny, n.os 127, 128 et 139 des manuscrits persans de la Bibliothèque nationale. (L-s.)

[2] فرات *Forât*, ou آب فرات *âbi Forât*, dont on a fait اوفرات *Aûfrât*, et en hébreu נהר פרת (*Genes.* II, 14); de là, l'Euphrate des Grecs et des Latins. On trouvera une notice très-intéressante et très-complète de l'Euphrate, *p. 699-703* de l'*Altes und neues vorder und mittel Asien, &c.* de M. Gunther Wahl. (L-s.)

parviendrons au delta du Sindou, ou de l'Indus [a]; de là, gravissant les montagnes de Kachmyr [b], nous découvrirons les sources de ce fleuve et celles du Djyhhoùn [c], le long desquels nous descendrons aux bords de la mer Caspienne, où le Djyhhoùn se jetoit probablement autrefois, quoiqu'il se perde aujourd'hui dans les sables et dans les lacs du Khoùârezm. De la mer de Khozar [d], en longeant le Kùr ou le Cyrus, et la chaîne du Caucase, nous arriverons sur la côte du Pont-Euxin, et nous reviendrons de là, par les mers de la Grèce, au point d'où nous sommes partis, à peu de distance de la Méditerranée [e]. Nous sommes forcés de comprendre l'Asie mineure dans

[a] *Sindou* est le nom indien du fleuve que les Arabes et les Persans nomment سند *Sind*, les Grecs Σινδὸς, les Latins *Indus*. Ce delta peut avoir cent cinquante milles anglois le long de la côte, et cent quinze de profondeur, depuis l'endroit où le fleuve se sépare en différentes branches jusqu'à la pointe de la côte la plus avancée dans la mer. *Rennell's Memoir for a map of Hindoostan*, p. 287, 2.d edit. (L-s.)

[b] Suivant l'*Ayîn Akbery*, « les uns placent la source du Sind entre Kachmyr et Kâchghar; d'autres dans le Khatâ. » On a déjà vu que, sous le nom de *Khatâ*, les Orientaux désignoient la Chine septentrionale. M. Rennell pense qu'on peut même comprendre sous ce nom les cantons voisins de la Tatârie, où se trouve Kâchghar, « qui, suivant l'auteur de l'Allobâb, est une ville de l'Orient d'où plusieurs Musulmans versés dans différentes sciences ont tiré leur surnom. C'est la capitale du Turkestân; elle est grande et très-peuplée, environnée d'une muraille et habitée par un grand nombre de Musulmans : on la nomme aussi *Ardoùkend.* » قال في اللباب وكاشغر مدينة من بلاد الشرق ونسب اليها جماعة من المسلمين العلما في كل فن قال ابن سعيد كاشغر قاعدة تركستان قال في العزيزي ومدينة كاشغر مدينة عظيمة اهلة عليها سور واهلها مسلمون قال في القانون وتسمى اردوكند Aboùl-fédâ, Description du *Mâoùarâ âl-Nahar* [la Transoxiane], *p. 64* de l'édition arabico-latine publiée par Greaves, et *p. 321* du manuscrit arabe n.° 578 de la Bibliothèque nationale, renfermant la Géographie du même auteur.

[c] جيحون l'Oxus des anciens, qui se jetoit autrefois dans le lac Aral, et se perd maintenant dans les terres. (L-s.)

[d] بحر خزر c'est le nom que les Orientaux donnent à la mer Caspienne. *Voy.* la note ci-dessous. (L-s.)

[e] Qu'il me soit permis d'ajouter ici l'étendue et les limites de l'Irân d'après Hhamd oùllah, connu parmi les orientalistes sous le nom de *Géographe persan*, et dont l'ouvrage est encore inédit :

« La longueur de la Perse, dit-il, se » mesure depuis Qoùnyéh, en Anatolie, » à 65° 45' de longitude, jusqu'au Djy- » hhoùn auprès de Balkh à 101° de lon- » gitude. L'étendue comprise entre ces » deux points forme l'Îyrân; elle est de » 34° 16' selon les calculs astronomiques; ce

ce circuit, parce qu'elle faisoit incontestablement partie de l'empire des Perses, sinon de l'ancien empire d'Assyrie. Nous savons en effet qu'elle étoit sous la domination de Kaï-Khosroù; et Diodore fait entendre que

» de 856 farsangs, suivant Ptolémée; de » 761 farsangs $\frac{1}{9}$, suivant le Beyân; de » 647, suivant Aboù ryhhân... Sa largeur se prend depuis la forteresse de » A'badân auprès de Bassorah, 31° 29' » de latitude, jusqu'à Bâb êl-Aboùâb ou » Temoùr Qâpoù, 43° 47' de latitude. » L'étendue comprise entre ces deux points » forme la largeur de la Perse. On compte » entre ces deux villes, selon des calculs » astronomiques, 44° 30'; ce qui fait, selon » Ptolémée, 358 farsangs, et, selon le » Beyân, 318.... » L'auteur s'engage ici dans des calculs fort incertains par eux-mêmes, et qui le deviennent encore davantage par l'inexactitude des manuscrits.

« Les limites les plus éloignées de » l'Îyrân, sont, du côté de l'orient, le » Sind, Kâboul, le Ssaghânyân, le Mâoùarâ âl-Nahar, le Khoùârezm jusqu'aux » confins de Saqbyn et de Bulghâr; du côté » de l'occident, Âoùdjât, l'Anatolie, » Mekfoùr, Sys, la Syrie; du côté du » nord, le pays d'Âs [dans le Qaptchâq], » celui des Russes, de Meks [la Moskovie], la Circassie, Barthâs, le désert de Khozar, que l'on nomme aussi » désert de Qaptchâq, Êllân et le pays des » Francs; ce dernier pays est séparé de » l'Îyrân par le défilé d'Alexandre et par » la mer de Khozar, que l'on nomme aussi » mer du Guylân et du Mâzendérân [la » mer Caspienne]: du côté du midi, les » limites sont le désert de Nedjef, situé » sur la route de la Mekke; ce désert confine à droite à la Syrie, et à gauche à la » mer de Fârs [le golfe Persique], qui se » joint à l'Océan indien, et s'étend jusqu'à » l'Inde. Quoique plusieurs de ces pays » situés hors de l'Îyrân aient, à certaines » époques, été soumis aux rois de l'Îyrân, » et que ces souverains se les soient appropriés, comme nous nous proposons » dans cette description de l'Îyrân de la » regarder comme renfermée dans ces limites, nous ne parlerons pas des lieux » situés au-delà. »

طولش از قونيه روم
است وآنرا ستّه طولست تا جيحون بلخ
وآنرا قآ آطولست مسافت ما بين الطولين كه
طول ايران زمين است باشد بحسب اصطرلاب
لدّ بوّ باشد بحساب بطلميوس هشتصد وپنجاه
وشش فرسنك باشد بشمار بياني هفتصد
وشصت ويك فرسنك وتسعي وبقياس
ابو ريحان ششصد وچهل وهفت
فرسنك ...... وعرضش از عبدان بصره
است انرا لط كط عرض است تا باب الابواب
كه تمور قاپو باشد وانرا مجزّم عرض است
ومسافت مابين العرضين كه عرض ايران زمين
باشد باصطرلاب مدّي باشد بحساب بطلميوس
سيصد وپنجاه وهشت فرسنك باشد
وبشمار بياني سيصد وهجده فرسنك ......

اما حدود اقاصيها ايران زمين را حد شرقي
ولايات سند وكابل وصغانيان (ou صغانيان)
وما ورا النهر وخوارزم تا حدود سقسين وبلغارست
وحد غربي ولايات اوجات وروم ومكفور
وسيس وشام وحد شمالي ولايات اس واروس

le royaume de la Troade dépendoit de l'Assyrie, en disant que Priam sollicita et obtint des secours de son empereur Teutamos [a], dont le nom a plus d'analogie avec celui de Tahmoùrats [b] qu'avec celui d'aucun autre monarque assyrien. Nous pouvons donc regarder l'Irân comme l'île la plus noble (car les Grecs et les Arabes l'auroient ainsi qualifiée), ou au moins comme la plus noble presqu'île de la terre; et si M. Bailly en avoit fait choix pour y placer l'Atlantide de Platon, il auroit pu alléguer, à l'appui de son sentiment, des preuves plus décisives que celles qu'il a employées en faveur de la Nouvelle-Zemble. A parler vrai, si l'histoire de l'Atlantide n'est pas une fable égyptienne ou un pendant de l'Utopie, je serois plus disposé à la placer dans l'Irân que dans tout autre pays que je connoisse.

Il peut sembler étrange que l'histoire ancienne d'un pays aussi

و مكس وجركس و برطاس و دشت خزر كه آنرا دشت قيچاق نيز خوانند والان و فرنكست وفارق ميان اين ولايات ايران زمين فلجه اسكندر وبحر خزرست كه انرا بحر جيلان ومازندران نيز كويند و حد جنوبي ازبيابان نجف ست كه براه مكه است وان بيابان را طرف يمين او ولايات شام و طرف يسار او درياهاي فارس كه متصل بدرياي هند ست بيوسته است تا ولايات هند ميرسد و اكرچه ازين ولايات بيروني بعضي احيانا بعضي در تصرف حكام ايران بوده است وچند موضع ازان خود حكام ايران ساخته اند اما چون ازين حدود فرض شرح ايران زمين بود واجب شد از ذكر انها تجاوز نمودن، *Voyez* dans le نزهة القلوب *Nozahat âl-Qoloùb*, l'introduction, où l'on traite de la distribution en longueur et largeur, des limites les plus éloignées et du *qibléh* * *de l'Îyrân*, مطلع در شرح تقسيم طول و عرض وحدود قاصي وقبلهٔ ايران زمين, n.os 127, 128 et 139 des manuscrits persans de la Bibliothèque nationale. (L-s.)

[a] Teutamos lui envoya dix mille Éthiopiens, autant de Susiens, avec deux cents chars commandés par Memnon, fils de Tithon, &c. Καὶ τὸν μὲν Πρίαμον βαρυνόμενον τῷ πολέμῳ καὶ βασιλεύοντα τῆς Τρῳάδος, &c. *Diodor. Sicul. Bibl. historic.* t. I, lib. II, p. 136 (78), ex edit. Wesseling. *Voyez* ma Dissertation sur la statue vocale de Memnon, *t. II, p. 250* de la nouvelle édition du Voyage de Norden. (L-s.)

[b] Suivant Diodore, *Biblioth. historic.* t. I, lib. II, p. 136, Teutamus étoit le vingtième roi d'Assyrie depuis Ninyas, fils

* Le *qibléh* est la direction dans laquelle se trouve la Mekke, relativement à un lieu quelconque. C'est de ce côté que doivent se tourner les Musulmans pour prier, par-tout où ils se trouvent. (L-s.)

célèbre soit encore si obscure; mais on peut donner de très-bonnes raisons de notre ignorance à cet égard. Les principales sont, que les Grecs et les Juifs n'en avoient qu'une connoissance superficielle, et que le temps a dévoré les archives et les compositions historiques des Persans. Prétendre que les Grecs, avant Xénophon, ne connoissoient point la Perse, et que tout ce qu'ils en ont dit est entièrement fabuleux, c'est avancer un paradoxe trop extravagant pour être soutenu de bonne foi [a]; mais il faut convenir que leurs relations avec cet empire, en temps de guerre ou en temps de paix, s'étoient bornées généralement aux royaumes situés loin du centre et gouvernés par des princes feudataires. Le premier empereur persan dont ils semblent avoir assez bien connu la vie et le caractère, fut le grand Cyrus, que j'appelle *Kaï-Khosroù* [b] sans craindre d'être contredit; car, s'il m'arrive jamais

de Sémiramis. Τευτάμου γὰρ βασιλεύοντος τῆς Ἀσίας, ὃς ἦν εἰκοστὸς ἀπὸ Νινύου τοῦ Σεμιράμιδος. L'Africain, dont le catalogue des rois est le plus complet, le nomme le vingt-septième; Céphalion, le vingt-deuxième depuis Bélus. Voyez *Syncelli Chronogr.* p. 151, 168. Je ne recueille ces différentes opinions que pour démontrer l'incertitude de l'époque où vivoit Teutamus, quoique Diodore nous le représente très-positivement comme contemporain de la guerre de Troie. Mais, pour se convaincre combien est incertaine l'époque même de cette guerre, il suffit de jeter un coup-d'œil sur les nombreuses dissertations auxquelles elle a donné lieu parmi les anciens et parmi les modernes. Au reste, en adoptant l'opinion assez généralement reçue, qui fixe la prise de Troie à l'an 1280 ou 1282 avant J. C. (Chronologie d'Hérodote, *t. VI, p. 546* de la traduction du C.en Larcher; Époques de l'histoire grecque dans le Voyage d'Anacharsis, *t. VII, p. ij*, première édition), nous n'aurons pas beaucoup plus de moyens d'établir l'identité de Teutamus et de Tahmoùrats. Ce troisième roi de l'ancienne dynastie des Pychdâdyens régnoit vers l'an 835 avant J.C., suivant M. Jones lui-même, qui, en composant le Discours que nous traduisons, ne se rappeloit pas sans doute l'article de ce prince qu'il avoit inséré dans sa *short History of Persia*, t. V, p. 588 des *Works of sir William Jones*. Voyez aussi une Notice curieuse sur ce prince, traduite du *Châh-Nâmeh netsr*, شاه نامه نثر abrégé en prose du poëme de Ferdoùcy, et insérée par M. Ouseley dans ses *Oriental Collections*, t. III, p. 169-170. (L-s.)

[a] M. Jones fait ici une sortie indirecte contre certains passages de la belle et savante *Dissertation on the languages, literature and manners of the Eastern nations* de M. Richardson, placée à la tête de son magnifique *Dictionary arabic, persian and english*, publiée en novembre 1777, et réimprimée en 1778, in-8.°, avec l'addition d'une seconde partie toute entière, où se trouvent *(p. 397)* les assertions qui ont provoqué la critique de M. Jones. (L-s.)

[b] « Le monarque Kaï-Khosroù, fils de » Syâvech fils de Kaï - Kâoùs, régna

de douter que Louis-Quatorze et *Lewis the Fourteenth* aient été un seul et même roi de France, alors, et seulement alors, je douterai que le Khosroù de Ferdoùcy ait été le Cyrus du premier historien de la Grèce, et le héros du plus ancien roman politique et moral. Il n'est nullement croyable que deux princes de Perse aient reçu le jour dans un pays étranger et ennemi du leur; que tous deux aient été condamnés à la mort dans leur enfance par leur grand-père maternel, d'après des songes prophétiques, réels ou inventés; que l'un et l'autre aient été redevables de leur salut aux remords de celui qui étoit chargé de leur ôter la vie; qu'après avoir reçu la même éducation parmi des bergers comme fils d'un pasteur, tous deux aient trouvé moyen de retourner dans le royaume de leurs pères; et qu'après l'avoir délivré du tyran qui s'en étoit emparé, et contre lequel ils eurent à soutenir une guerre longue et glorieuse, ils aient rendu à cet empire toute sa puissance et toute sa splendeur. Nous pouvons concevoir quelques doutes sur la vérité historique d'une suite d'aventures aussi romanesques, qui formeroit le sujet d'un poëme épique aussi majestueux et aussi complet que l'Iliade; mais on ne sauroit nier raisonnablement qu'elle ait rapport à un seul personnage. Les Asiatiques, dans leurs entretiens avec le père de l'histoire européenne, le lui décrivirent conformément à leurs traditions

» soixante ans. » پادشاهي كيخسرو پسر سياوش پسر كيكاوس شصت سال بوذ Table des rois de l'Irân qui ont formé plusieurs dynasties [فهرست پادشاهان ايران كه جند كروه بودند], au commencement du Châh-Nâmeh de Ferdoùcy, poëme dont Khosroù a fourni le principal sujet par la guerre qu'il soutint contre Afrâcyâb pour venger la mort de son père et délivrer la Perse du joug de ce tyran. M. Jones (*a short History of Persia*, p. 594, tome V de ses Œuvres) place le règne de Kaï-Khosroù, troisième roi de la seconde dynastie dite *des Kayânydes*, vers l'an 568 avant J. C., et observe que, malgré les assertions de nos chronologistes modernes, il est assez difficile d'imaginer que ce fût le Cyrus qui rendit la liberté aux Israélites. Le nom de *Korech*, כורש sous lequel Isaïe désigne leur libérateur, n'offre pas une grande similitude avec le Kaï-Khosroù كيخسرو des Persans. C'est une question qui ne peut être traitée dans une note. Il me suffit d'observer que M. Richardson partage l'opinion de M. Jones. *Voyez* sa *Dissertation on the languages, literature and manners of the Eastern nations*, p. 56, 242, 248 et 249, édit. in-8.° (L-s.)

populaires, en le désignant sous son vrai nom, que l'alphabet des Grecs ne pouvoit exprimer. D'ailleurs, la différence des noms ne fait rien à la chose, puisque les Grecs avoient peu d'égards pour la vérité, qu'ils la sacrifioient volontiers aux grâces de leur langage et à la délicatesse de leurs oreilles, et qu'ils ne s'embarrassoient jamais de rendre exactement les mots étrangers, pourvu qu'ils les exprimassent d'une manière harmonieuse. Tel fut sans doute le motif qui les détermina à former Cambyse de Kâmbakhch, mot qui signifie *accordant ce qu'on desire*[a], et qui est plutôt un titre qu'un nom propre; Xerxès, de Chyroùyéh[b], *prince guerrier*, dont il est parlé dans le Châh-Nâméh, ou de Chyrchâh[c], qui peut aussi avoir été un titre d'honneur. En effet, les princes asiatiques ont pris constamment de nouveaux titres ou de nouvelles épithètes aux différentes époques de leur vie, ou à l'occasion de divers événemens. Nous avons vu, même de nos jours, cet usage en vogue dans l'Irân et l'Hindoustân; c'est ce qui a jeté une grande confusion dans les passages de la Bible relatifs à l'histoire babylonienne. Dans le fait, les Grecs et les Juifs ont accommodé les noms persans à leur prononciation respective; et les uns et les autres paroissent avoir dédaigné la littérature nationale de l'Irân, sans laquelle ils ne pouvoient se procurer qu'une connoissance générale et imparfaite de cette région. Quant aux Persans eux-mêmes qui furent contemporains des Grecs et des Juifs, ils durent savoir l'histoire de leur siècle et les traditions des siècles précédens : mais, par un motif que j'exposerai bientôt, il leur plut de regarder Kayoùmarats comme le fondateur de leur empire; et, au milieu des nombreux démembremens qui suivirent la chute de Dârâ[d], sur-tout dans la grande révolution occasionnée

[a] كامر بخش (L-s.)

[b] شيرويه (L-s.)

[c] شيرشاه roi (brave comme un) lion. (L-s.)

[d] دارا ou *Dârâb*, داراب [roi maître de l'eau]. Le mot *Dârâ*, suivant M. Richardson (*Dissertation*, p. 57 et 242), étoit un titre comme celui de sulthân, de châh, &c. On peut voir, dans la même Dissertation, l'anecdote qui donna lieu à l'épithète de *Dârâb* [maître de l'eau]. Les écrivains orientaux disent que le Dârâb dont il s'agit, étoit fils de Dârâb fils de Béhmen

par la défaite d'Yezdedjerd [a], leurs histoires civiles se perdirent, comme s'étoient malheureusement perdues celles de l'Inde, grâces à la sollicitude des prêtres, seuls dépositaires de leur savoir, pour conserver les livres de jurisprudence et de religion aux dépens de tous les autres. Il est résulté de là qu'il ne subsiste rien de l'histoire authentique de la Perse avant la dynastie des Saçânydes [b], excepté quelques traditions et quelques fables rustiques qui fournirent des matériaux pour le Châh-Nâméh, et qu'on suppose écrites en langue pehlvyque [c]. Les annales des Pychdâdyens [d], ou de la race

et de la reine Homâï; il régna quatorze ans : c'est le huitième roi de la seconde dynastie persane, et le même que le Darius Codomannus des Grecs, qui fut défait par Alexandre, et assassiné environ trois cent trente ans avant l'ère vulgaire. Avec ce prince finit la dynastie des Kayânydes; à moins qu'on ne veuille adopter l'opinion des Orientaux, qui rangent Alexandre parmi les monarques de cette famille, en le plaçant au nombre des fils de Dârâb fils de Béhmen et d'une fille de Philippe, roi de Macédoine. *Voy.* le فهرست پادشاهان [Table des rois de l'Irân], placée à la tête du Châh-Nâméh; et le Djihân ârâ, *p. 22-28*, &c. (L-s.)

[a] « Yezdedjerd, fils de Chéhryâr fils de » Khosroù-Pervyz, surnommé *Mulk êl-* » *âkhyr* [le dernier roi], monta sur le » trône des Kesrä, ou rois de Perse, au » mois de ssefer, l'an 11 de l'hégire [le 16 juin 632, selon l'Art de vérifier les dates, *p. 360*, édit. de 1770] : « c'est » le commencement de l'ère qui porte le » nom de ce prince. Comme l'islamisme » commençoit à prendre des forces, les » Musulmans réduisirent son pouvoir par » degrés; il fuit devant eux, et fut tué à » Meroù, dans un des mois de l'année » 32 de l'hégire [652-3 de l'ère vulgaire] : » avec lui finit l'ancienne dynastie (de » Saçânydes). » *Voyez* le Djihân ârâ, publié en persan et en anglois par M. Ouseley. C'est probablement par inadvertance que ce savant a traduit در شهور *in the month shehur* [dans le mois de chehoùr]; ces deux mots signifient *dans un des mois*, c'est-à-dire, dans le cours de l'année. شهور est le pluriel de شهر mot arabe employé par les Persans, et qui signifie *mois*.

[b] Laquelle succéda à celle des Arsacydes. Elle fut fondée en 223 de l'ère vulgaire par Ardchyr (nommé *Artaxerxes* par les écrivains grecs et latins), fils de Bâbeg fils de Saçân. Cette dynastie, dans laquelle on compte trente-un rois, finit avec Yezdedjerd. Le célèbre historien Myrkhond a composé une histoire fort curieuse de cette dynastie; elle fait partie de son Histoire universelle intitulée *Raoùzet êl-Ssafâ* روضة الصفا et a été traduite avec des notes excellentes par le C.en Silvestre de Sacy. Cette traduction se trouve à la suite de ses ingénieux et savans Mém. sur diverses antiquités de la Perse, publiés en 1793, 1 vol. in-4.° (L-s.)

[c] *Voyez* sur cette langue, ci-après, la note [d], *p. 82*.

[d] Cette première dynastie des rois de Perse est composée de onze princes : elle dura 2450 ans, suivant le Djihân ârâ; et

assyrienne, doivent être considérées comme obscures et fabuleuses; et celles de la famille Kayânyde [a], ou des Mèdes et des Persans, comme héroïques et poétiques, quoique les éclipses de lune, dont on assure que Ptolémée fait mention, fixent l'époque où régna Guchtâsp, le protecteur de Zerâdocht [b]. Nous ne connoissons guère que les noms des rois parthes descendus d'Archâq ou Arsace; mais les Saçânydes eurent si long-temps des relations avec les empereurs de Rome et de Byzance, que le temps où ils régnèrent peut être appelé un siècle historique. Lorsque nous nous efforçons de déterminer le commencement de l'empire d'Assyrie, nous sommes trompés, comme dans mille autres circonstances, par des noms arbitrairement imposés. Les chronologistes avoient décidé que la première monarchie établie dans la Perse étoit la monarchie assyrienne; Newton, trouvant que quelques-uns d'entre eux la faisoient remonter au premier siècle après le déluge, mais ne pouvant, d'après ses propres calculs, la prolonger au-delà de 790 ans avant J. C., rejeta une partie de l'ancien système, et adopta le surplus. Il supposa que les monarques assyriens avoient commencé de régner environ 200 ans après Salomon, et que, dans tout le cours des siècles antérieurs, le gouvernement de l'Irân avoit été divisé en plusieurs petits états et principautés. J'avoue que j'ai moi-même partagé cette opinion, lorsque, dédaignant la chronologie extravagante des Musulmans et des Guèbres, j'assignois la plus longue durée naturelle aux règnes de onze rois pychdâdyens, sans pouvoir ajouter plus de cent ans au calcul de Newton. Il paroissoit, à la vérité, bien étrange que, quoiqu'Abraham eût trouvé en Égypte une monarchie régulière, quoique le royaume d'Yémèn eût des prétentions légitimes à une antiquité très-reculée, quoique les Chinois, douze siècles avant notre ère, eussent fait au moins

2425, suivant la table du Châh-Nâmeh. (L-s.)

[a] كروهٔ دوم كيانيان La seconde dynastie, celle des Kayânydes, dura 680 ans, suivant la table du Châh-Nâmeh; et 734 ans, suivant l'auteur du Djihân ârâ : elle eut dix monarques. (L-s.)

[b] Ou Zoroastre. *Voyez*, sur ce législateur et sur son protecteur, ci-dessus, la note [b], *p. 57*. (L-s.)

quelques pas vers la forme actuelle de leur vaste domination, et quoiqu'il soit difficile de supposer que les premiers potentats indiens aient régné il y a moins de trois mille ans, la Perse, la contrée la plus délicieuse de l'Orient, celle dont les parties étoient le plus rapprochées, celle dont la possession devoit flatter le plus les desirs, fût demeurée, pendant un si grand nombre de siècles, sans former un seul tout sous un gouvernement régulier. Une découverte très-heureuse, dont j'ai la première obligation à Myr Mohhammed Hhoçaïn, l'un des Musulmans de l'Inde qui ont le plus de sagacité, a tout-à-coup dissipé le nuage qui offusquoit ma vue, et jeté sur l'histoire primitive de l'Irân et de la race humaine, un trait de lumière dont j'avois long-temps désespéré, et que je ne pouvois guère attendre d'ailleurs.

Le traité intéressant et rare sur douze religions différentes, intitulé *Dabistân* [a], et composé par un voyageur musulman né à Kachmyr, qui se nommoit *Mohhsen*, mais qu'on distinguoit par le surnom de *Fâny* ou *Périssable* [b], commence par un chapitre singulièrement curieux touchant la religion d'Hoùchenk, qui précéda de beaucoup celle de Zerâdocht, et que plusieurs doctes Persans avoient continué de professer jusqu'au temps où vivoit l'auteur. Quelques-uns des principaux d'entre eux, différant des Guèbres sur plusieurs points, et persécutés par leurs souverains, s'étoient retirés dans l'Inde, où ils avoient composé une multitude de livres qui sont très-rares aujourd'hui. Mohhsen avoit parcouru ces ouvrages, et s'étoit lié intimement avec leurs auteurs, ou du moins avec la plupart. Il apprit d'eux qu'une puissante monarchie avoit subsisté pendant plusieurs siècles dans l'Irân avant le règne de Kayoùmarats [c]; qu'on l'appeloit la

[a] دا بستان ou École des mœurs. *Voy.* sur l'auteur la note [b] de la *p. 22.* (L-s.)

[b] فاني Ce mot est arabe, et un de ces titres que les Musulmans prennent par humilité. (L-s.)

[c] Kayoùmarats, fils de Doùlaved fils d'Emym fils d'Arfakend fils de Sêm fils de Noé, fut le premier monarque de la dynastie des Pychdâdyens, la première suivant Myrkhond et la très-grande majorité des historiens orientaux, qui ne paroissent avoir eu aucune connoissance de la dynastie Mahâbâdyenne indiquée par Mohhammed Mohhsen. Quoique M. Jones

la *dynastie mahâbâdyenne*, pour une raison que j'expliquerai bientôt; et que plusieurs princes, dont il n'y a que sept ou huit qui soient nommés dans le Dabistân, et sur-tout Mahbel, ou Mahâbély, avoient élevé leur empire au comble de la gloire. Si nous pouvons nous en rapporter à cette preuve, qui me paroît irrécusable, la monarchie de l'Irân doit avoir été la plus ancienne de l'univers : mais il demeure douteux à laquelle des trois souches, hindoue, arabe ou tartare, appartenoient les premiers rois de cette contrée, ou s'ils étoient issus d'une quatrième race distincte de celles-là. J'espère que nous serons en état de résoudre ces questions d'une manière précise, lorsque nous aurons examiné avec attention les langues et l'alphabet, la religion et la philosophie, et, par occasion, les arts et les sciences des anciens Persans.

I. Dans les observations importantes et neuves que je vais offrir sur les anciennes langues et sur les anciens caractères de l'Irân, j'avoue qu'il faudra que vous vous en rapportiez à moi pour plusieurs assertions dont il est impossible de fournir la preuve dans un Discours tel que celui-ci. En effet, je mériterois mal l'attention dont vous m'honorez, si j'en abusois au point de vous répéter une liste aride de mots isolés, et de vous présenter un vocabulaire au lieu d'une dissertation. Mais, comme je n'ai point de système à soutenir; comme je n'ai point laissé abuser mon jugement par mon imagination; comme j'ai contracté l'habitude de former mes opinions sur les hommes et sur les choses d'après l'évidence, seule base des connoissances civiles, ainsi que l'expérience est la seule base des connoissances naturelles; enfin, comme j'ai mûrement approfondi les questions que

place le règne de Kayoùmarats 890 ans avant l'ère vulgaire, je n'hésite point à affirmer que ce règne, auquel les écrivains orientaux donnent trente ans de durée, se perd dans la nuit des temps, et que nous sommes absolument dépourvus des moyens d'en déterminer l'époque d'une manière même fort vague. Nous savons seulement qu'il régnoit dans l'Azerbaïdjâne, et qu'il fut surnommé *Guil-châh*, گلشاه [roi (formé) de la boue]. Les mages le regardent comme le premier homme, que les Hébreux ont nommé אדם *Adam*, de אדמה *adameh* (terre) rousse. (L-s.)

je me propose de discuter, je suis persuadé que mon témoignage ne vous sera pas suspect, et que vous ne m'accuserez pas d'aller trop loin, en vous promettant de ne rien affirmer positivement sans être en état de le démontrer d'une manière satisfaisante. A l'époque de la naissance de Mohhammed [a], lorsque le trône de la Perse étoit occupé par Anoùchyrvân [b], qu'il appelle *le roi juste,* deux langues paroissent avoir été dominantes dans le grand empire d'Irân : celle de la cour, appelée par cette raison *déry* [c], qui n'étoit qu'un dialecte élégant et raffiné du pârsy, ainsi nommé de la province dont Chyrâz est aujourd'hui la capitale; et celle des savans, dans laquelle étoient composés la plupart des livres, et qu'on nommoit *pehlvy*, soit que ce nom lui vînt des héros qui l'avoient parlée anciennement, soit qu'il lui vînt de Pehloù [d], canton qui, dit-on,

[a] Mohhammed naquit à la Mekke un lundi 11 novembre 570 de l'ère vulgaire. (L-s.)

[b] « Je suis né sous le règne du roi juste » Kesrã Anoùchyrvân, » ولدت في الزمان الملك العادل كسري انوشيروان a dit lui-même le prophète des Musulmans. Kesrã, fils de Qobâd et surnommé *Noùchyrvân* et *Anoùchyrvân*, dix-neuvième roi de la dynastie des Saçânides, fut élu après la mort de son père, en l'an 521 de l'ère vulgaire, et mourut vers le mois de mars 579, âgé de quatre-vingts ans. Il est célèbre dans l'histoire byzantine sous le nom de *Chosroès-le-Grand*, et par ses guerres avec Bélisaire. On trouvera une vie de ce prince fort détaillée, et surtout remplie d'anecdotes curieuses, dans l'Histoire des Saçânydes de Myrkhond, traduite par le C.en Silvestre de Sacy, que j'ai déjà citée. (L-s.)

[c] Ce n'est pas dans une note que je puis essayer de donner une idée du zend, زند du pâzend, پازند du pehlvy, پهلوي et autres anciens idiomes de la Perse méridionale et septentrionale. Je me contente de renvoyer le lecteur au mémoire du C.en Anquetil du Perron, sur les anciennes langues de la Perse, *t. XXXI, p. 436 et suiv.* des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, et à l'*Allgemeine Geschichte der Morgenlænd. sprachen und litteratur* de M. Wahl. (L-s.)

[d] پهلو signifie en pârsy, *canton, terre, poitrine,* et de là *vigueur, héroïsme.* Quelques-uns font dériver ce mot de *pehloù*, پهلو ou *pehloùéh* پهلوه qui désigne une ville; d'autres, d'un nommé *Pehloù*, soi-disant père de Pârs, qui passe pour fils de Sem et petit-fils de Noé. Au reste, le Pehloù ou la terre des *Pehloùân*, c'est-à-dire, des héros de l'antiquité, est un des anciens noms de l'I'râq persique. Les habitans, par allusion au nom de ce pays, se nommoient هوزوارش *Hoùzvârech*, et پهلوان *Pehloùân*, c'est-à-dire, *braves, héros;* ou plus vraisemblablement encore ce pays avoit-il été ainsi nommé à cause des anciens et braves guerriers auxquels il donna naissance. Voyez *Altes und neues vorder und*

renfermoit quelques villes considérables de l'Irâq. Les dialectes de ces deux langues, qui n'en avoient pas la douceur, étoient usités, et, à ce que je crois, le sont encore parmi les paysans de diverses provinces; dans plusieurs autres, telles que celles d'Hérât, de Zâboul, de Sistân, &c. on parloit des idiomes locaux et distincts, comme il arrive dans tous les royaumes d'une grande étendue. Indépendamment du pârsy et du pehlvy, les prêtres et les philosophes connoissoient une langue très-ancienne et très-difficile, appelée *la langue du Zend,* parce qu'elle avoit servi à composer un livre de ce nom qui traitoit des obligations morales et religieuses, et qu'ils regardoient comme sacré, tandis que le Pâzend, son commentaire, étoit en langue pehlvy, comme plus répandue que l'autre. Mais un docte sectateur de Zerâdocht, nommé *Bahman,* qui mourut dernièrement à Calcutta, et qui avoit demeuré chez moi environ trois ans en qualité de lecteur persan, m'a assuré que les caractères du livre de son prophète s'appeloient *zend,* et la langue *âvestâ*, de même que les mots des Védas sont sanskrits et les caractères nâgary [a], ou de même que les *Sagas* [b] et les poëmes des anciens Islandois étoient écrits en lettres runiques [c]. Quoi qu'il en soit, par déférence pour l'usage,

mittel Asien, de M. Gunther Wahl, *p. 543-544.* La nouvelle édition du *Thesaurus linguarum oriental.* de Meninski, *tom. I, p. 627,* au mot پهلو nous apprend que c'est aussi le nom d'une ville située sur les limites de l'Inde. (L-s.)

[a] *Voyez* la note [b], *p. 15.*

[b] Cet ancien mot islandois désigne les oracles et la sibylle qui les rendoit. On donne à ce mot différentes étymologies: les uns le font dériver du nom des vases à contenir de la bière; d'autres du mot *sagg* [humidité]; enfin le savant auteur d'un Essai de glossaire islandois croit que ce mot signifie *facond, loquace,* du verbe *ek sagui;* ou plutôt est-ce le latin même *saga,* comme qui diroit déesse sage, qui *présait* les événemens futurs, *sapiens dea et præscia rerum futurarum.* Voyez *Specimen glossarii, sive Index vocum, terminationum rariorum et phrasium in partem mythologicam Eddæ Sæmundinæ;* à la suite de l'*Edda Sæmundar hinns frôda,* p. 651. (L-s.)

[c] Les caractères connus sous ce nom étoient les caractères cursifs des anciens Islandois; leur nom dérive de *runi* [*cursus,* course], d'où est venu aussi le nom du renne, animal septentrional connu pour sa vîtesse. La valeur des caractères ou le sens des inscriptions runiques s'étant perdu parmi le peuple, il les regarda comme des instrumens de magie; et c'est à cause de cela, sans doute, que, *page 649* du

donnons la dénomination de *zend* à la langue sacrée de la Perse, jusqu'à ce que nous lui en trouvions une plus convenable; ce qui arrivera bientôt. Le zend et l'ancien pehlvy sont presque tombés en désuétude dans l'Irân : car de six ou sept mille Guèbres qui résident principalement à Yezd et dans le Kermân [a], il n'y en a qu'un très-petit nombre qui puissent lire le pehlvy; et à peine s'en trouve-t-il quelques-uns qui se vantent de savoir le zend. D'un autre côté, le pârsy, qui existe presque sans altération dans le Châh-Nâméh, est devenu, grâce au mélange d'une foule innombrable de mots arabes et à plusieurs changemens imperceptibles, une langue nouvelle, portée au dernier degré de l'élégance par une suite d'excellens écrivains en prose et en vers, et analogue aux différens idiomes qui se sont formés graduellement en Europe après la chute de l'empire romain. Mais le persan moderne est étranger à cette discussion, que je borne aux siècles antérieurs à la conquête des Musulmans. J'ai

Glossaire cité dans la note précédente, nous trouvons *Rúnum (Characteribus l. litteris magicis vel scriptis magicis)*. (L-s.)

[a] « Le Kermân, dit Aboûl-fédâ, est un » grand canton situé entre la province de » Fârs, le Sedjestân et le Mokrân : ses » limites touchent celles du Khorâçân; » sa capitale est âl-Syrdjân. Après avoir » décrit la province de Fârs, nous allons » passer au Kermân. Il est environné, du » côté de l'occident par la province de » Fârs, du côté du midi par le golfe Persique, du côté de l'orient par le Mokrân » au-delà des Béloûss jusqu'à la mer : or » le Mokrân est une portion du Sind; » il est borné du côté du nord par un » désert qui s'étend entre la province de » Fârs, le Kermân et le Khorâçân, et » même jusqu'au Sedjestân. Les Béloûss » sont un peuple établi au pied du mont » âl-Qoféss; ils ont des troupeaux, et habitent sous des maisons de poils comme » les Bedouyns.» ذكر كرمان ....وهو موضع كبير بين فارس وسجستان ومكران ولكرمان حد يتصل بحدود خراسان وقصبتها السيرجان، لما فرغ من فارس انتقل الي كرمان والذى يحيط بكرمان من جهة الغرب حدود فارس ومن جهة الجنوب بحر فارس ومن جهة الشرق ارض مكران من ورا البلوص الي البحر وارض مكران وهي قطعة من السند ويحيط بها من الشمال المفازة التي فيما بين فارس وكرمان وبين خراسان وهي ايضا مفازة لسجستان والبلوص قوم مساكنهم سفح جبل القفص وهم اصحاب نعم وبيوت شعر مثل البادية *Voyez* le *Taqoûym âl-Boldân* [la Géographie d'Aboûl-fédâ], à l'article du *Kermân*, n.° 578 des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale. (L-s.)

lu deux fois avec beaucoup d'attention les ouvrages de Ferdoùcy, depuis que je me suis adonné à l'étude de l'ancienne littérature de l'Inde ; et je puis vous assurer avec confiance, que des centaines de mots pârsys sont de pur sanskrit, sans autres changemens que ceux qu'on observe dans les nombreux *bhâchâs* ou dialectes de l'Inde ; que des impératifs persans en très-grand nombre sont les racines de plusieurs verbes sanskrits, et qu'on peut même faire dériver du sanskrit, par une analogie facile et claire, les modes et les temps du verbe-substantif persan, qui est le modèle de tous les autres. Nous pouvons en conclure que le pârsy, à l'instar des différens dialectes indiens, étoit dérivé de la langue des Brahmânes; et je dois ajouter que je ne découvre dans le persan pur aucun vestige des langues de l'Arabie, excepté ce qui résulta des relations qu'on sait avoir eu lieu entre les Persans et les Arabes, sur-tout à l'époque de Behrâm [a], qui fut élevé en Arabie, et dont les vers arabes sont encore existans, ainsi que son vers héroïque en déry, qu'on suppose avoir été la première tentative de versification persane en mètres arabes : mais, sans recourir à d'autres preuves, les mots composés, où se complaît le génie du Persan, et que l'Arabe ne peut souffrir, attestent d'une manière décisive que le pârsy provenoit d'une souche indienne, et non d'une souche arabe. Regardant uniquement les langues comme des moyens d'instruction, et ayant de fortes raisons de douter qu'il existât des ouvrages authentiques en langue zend ou pehlvy (sur-tout d'après l'assertion de l'auteur bien informé du Dabistân, savoir que l'ouvrage de Zerâdocht est perdu, et qu'on l'a remplacé par une compilation récente), je n'ai point eu la tentation, quoique j'en eusse la facilité, d'apprendre ce qui subsiste encore de ces anciennes

[a] Behrâm Goùr, quatrième ou sixième du nom, suivant la manière de compter de différens auteurs, et douzième roi de la dynastie des Saçânides, monta sur le trône de Perse en 351 de l'ère vulgaire. Il avoit été élevé à la cour de No'mân, roi des Arabes de Hhyrah. Il composa, suivant âl-Maç'oùdy, une grande quantité de vers en arabe et en persan. وله اشعار كثيرة بالعربية والفارسية On trouve quelques-uns de ses vers arabes dans les *Monumenta vetustiora Arabum* de Schultens, *p. 49-57.* (L-s.)

langues : mais elles furent souvent le sujet de mes entretiens avec mon ami Bahman ; et nous demeurâmes convaincus l'un et l'autre, après un mûr examen, que le zend ressembloit beaucoup au sanskrit, et le pehlvy à l'arabe. Bahman avoit, à ma prière, traduit en pehlvy la belle inscription sur le diadème de Cyrus [a], qui se trouve dans le Gulistân ; et j'eus la patience de lire dans l'appendix du *Ferhangui Djihânguyry* [b], la liste des mots tirés du Pâzend. Cette lecture me

[a] Kaï-Khosroù, dont nous avons déjà parlé ci-dessus, *p. 75-76*, note [b]. Quoique le Gulistân ait été publié en persan et en latin par Gentius, cet ouvrage est encore assez rare pour qu'il ne soit pas tout-à-fait superflu de donner la traduction et la transcription des vers dont parle M. Jones :

« Que servent de nombreuses années » et une longue vie ! car les hommes qui » seront sur la terre, nous fouleront aux » pieds ; et de la même manière que l'em- » pire est venu de main en main jusqu'à » nous, il passera ainsi en d'autres mains.»

چه سالهاي فراوان وعمرهاي دراز
كه خلق برما بر زمين بخواهد رفت
چنان كه دست بدست امدست ملك بما
بدستهاي دكر همچنين بخواهد رفت

Musladini Sadi Rosarium politicum, p. 118 et 119. (L-s.)

[b] Ou *Dictionnaire de Djihânguyr*, فرهنك جهانكيرى Ce Dictionnaire universel de la langue persane fut commencé par ordre du grand Moghol « Djellâl êd-dyn » Mohhammed Akbar (que Dieu lui accorde » la paix et rafraîchisse son tombeau !) lors- » qu'il se trouvoit à Sery-Nagar, capitale du » Kachmyr, » جلال الدين محمد اكبر پادشاه غازى روح الله روحه وبرد الله مضجعه در شهر سري نكر كه دار الملك كشمير است et terminé sous le règne de son fils et son successeur « le grand roi fils du grand roi » fils du grand roi, roi des rois, fils du roi » des rois fils du roi des rois, Aboùl » Modhaffer, la lumière de la religion, » Mohhammed Djihânguyr, monarque vic- » torieux, fils de Djellâl êd-dyn Mohham- » med Akbar, monarque, fils de Nassyr » êd-dyn Medjelès Humâyoùn, monarque » invincible (que Dieu prolonge son règne » et fasse jouir l'univers de ses libéralités » et de ses bienfaits !) »............. L'auteur de la préface ajoute qu'ayant décoré cet ouvrage d'un nom et surnom auguste, il l'a appelé *Dictionnaire de Djihânguyr*.

شهريار بن شهريار بن شهريار شاهنشاه بن شاهنشاه بن شاهنشاه ابو المظفر نور الدين محمد جهانكير پادشاه غازي ابن جلال الدين محمد اكبر پادشاه غازي ابن نصير الدين مجلس همايون پادشاه غازي خلد الله ملكه وسلطانه وافاض علي العالمين بره واحسانه ... . اين كتاب را باسم ولقب همايون مزين كردانيده بفرهنك جهانكيري موسوم ساختم

Parmi plusieurs savans appelés à concourir à la rédaction de cet important ouvrage, on distingue un *destoùr*, دستور ou docteur pârsy, nommé *Ardchyr*, natif du Kermân, et le nâbâb Fakhr êd-dyn Hhaçan Djemâl êd-dyn Hhoceïn Andjoù : ce dernier est l'auteur de la préface, dans laquelle il rend compte du travail qui eut lieu pour la composition de ce dictionnaire.

démontra complétement que le pehlvy étoit un dialecte du chaldéen; voici, en peu de mots, une preuve de ce fait curieux. Par la nature du chaldéen, la plupart de ses mots finissoient par la première voyelle longue, comme *chémiâ* [ciel]; or nous retrouvons ce mot sans altération dans le pâzend, ainsi que les mots *lailiâ* [nuit], *meyâ* [eau], *nirâ* [feu], *matrâ* [pluie], et quantité d'autres, tous arabes ou hébreux, avec une terminaison chaldéenne : c'est ainsi que *zamar*, par une

Il donne d'abord l'énumération circonstanciée de quarante-quatre dictionnaires qui furent compulsés; « plus, neuf volumes dont » les titres et les auteurs sont inconnus, des » commentaires du Qorân, des annales, le » livre Zend et Pâzend, et d'autres ouvrages » dont il seroit trop long de donner les » titres, sans oublier les poëmes et re- » cueils de vers dont les auteurs ont écrit » en style figuré. Comme ces ouvrages ont » été composés il y a long-temps, on y a » expliqué la plupart des mots en ancien » persan...... Enfin, dit l'auteur, j'ai pris » beaucoup de peine et j'ai lu beaucoup de » livres arabes et pehlvy. » سواي اين جهل وچهار فرهنك نه جلد ديكر كه اسم كتاب ومصنف معلوم نشد وتفاسير وتواريخ وكتاب زند وپازند وديكر كتب كه تفصيل اساميشان موجب تطويل است واز كتب نظم وداوين شعراي كه اشعارشان بطريق تمثيل مسطور است چون اين كتابها را در قديم الايام تصنيف كرده اند اكثر لغات را بفرس قديم شرح نموده بودند ..... بسي رنج بردم بسي نامه خواندم زكفتار تازي واز پهلوي

Cet ouvrage est divisé en vingt-quatre chapitres, suivant les lettres de l'alphabet persan, avec une préface, مقدمّه et douze principes généraux, اين

Le premier donne l'énumération de différentes branches de la langue persane : on y montre sa supériorité à l'égard des autres langues, et son abondance;

Le 2.ᵉ fait connoître la nature de la langue persane;

Le 3.ᵉ offre l'énumération des lettres usitées en persan, la distinction à établir entre le dâl et le dzâl ponctué, et le nombre de formes dont les lettres sont susceptibles;

Le 4.ᵉ, distribution de cet ouvrage, ordre et nombre des chapitres;

Le 5.ᵉ, distinction à établir entre les lettres et les signes de chaque lettre;

Le 6.ᵉ, sur la permutation de chacune des vingt-quatre lettres en d'autres lettres dans certains idiotismes et dans certaines places pour faciliter le style des prosateurs et des poëtes;

Le 7.ᵉ, explication des pronoms affixes;

Le 8.ᵉ, explication des particules et des mots explétifs que l'on emploie pour orner et embellir le discours, sans qu'ils influent sur le sens.

اين اول در تعداد زبان پارسي وذكر فضيلت ان بر ديكر زبانها وبيان فصاحت ان

اين دوم در بيان چكونكي زبان پارسي

اين سوم در تعداد حروف تهجي كه در پارسي زبان متداولست وبيان تفرقه ميان

belle métaphore tirée des arbres fruitiers [a], signifie en hébreu *composer des vers*, et, par une transition aisée, *les chanter;* et nous voyons en pehlvy le verbe *zamroùniten* [chanter], avec ses modes, *zamroùnemi* [je chante], et *zamroùnyd* [il a chanté], en ajoutant les terminaisons du persan à la racine chaldéenne. Or tous ces mots font partie

حروف دال وذال منقوطه وتعيين صنيع ان
كه جنداست
ايين جهارم در ذكر ترتيب اين كتاب كــه
برجه سان وجند بابست
ايين پنجم در ذكر تفرقه ميان حــروف
وعلامت حرحرفي
ايين ششم در بيان تجويز تبديل هريك از
حروف بيست وجهاركانه بحرف ديكر در
بعضي از لغات در بعضي از مــواقع بجهت
سهولت واســاني منشيان وشعرا
ايين هفتم در بيان ضماير
ايين هشتم در ذكر حروف كلاني كه بجهت
حسن وزينت كلام بياورند وانرا در معني
مدخلي نباشد

Les quatre autres principes sont relatifs à des points de la grammaire persane; il faudroit de très-amples détails pour en rendre les titres seulement intelligibles.

On a placé à la fin de l'ouvrage un glossaire de mots zend et de mots composés qui forment ce qu'il appelle le خاتمه ou le complément de l'ouvrage, qui a été terminé en l'an 1017 de l'hégire, nombre que l'auteur a renfermé dans cet hémistiche زهي فرهنك نورالدين جهانكير *Voici le Dictionnaire de Noùr êd-dyn Djihânguyr!* Les lettres arabes ayant une valeur numérique, de celles qui composent cet hémistiche, savoir ز 7 ه 5 ي 10 ف 80 ر 200 ه 5 ن 50 ك 20 ي 10 د 4 ل 30 ا 1 ر 200 و 6 ن 50 ن 50 ج 3 ه 5 ا 1 ن 50 ك 20 ي 10 ر 200, il résulte 1017, nombre égal à celui de l'année où fut terminé ce dictionnaire. Il est assez rare; et le premier et le seul exemplaire que nous possédions à la Bibliothèque nationale, est un don de M.[me] Bonaparte. La veuve du C.[en] Leroy, membre de l'institut, lui ayant fait hommage de trois manuscrits persans parmi lesquels se trouvoit celui dont il s'agit, l'épouse du premier Consul s'est empressée de faire déposer ces livres à la Bibliothèque nationale. Il est fâcheux que dans l'exemplaire du dictionnaire, qui, quoique bien écrit, est assez incorrect, on ne trouve point l'appendix, qui contient le vocabulaire zend : du reste, il m'a paru complet. L'importance de cet ouvrage me fera pardonner la longueur de cette notice. Celles qu'en ont données Hyde, *de veteri Religione Persarum*, p. 435, nov. edit.; Fraser, *Catalogue of oriental manuscripts*, p. 28; le C.[en] Anquetil, Mémoires de l'Académie, *t. XXXI, p. 380*, et Zend-Avesta, *t. I, p. dcccij*, ne contiennent que très-peu de lignes, et ne peuvent conséquemment présenter qu'une idée bien imparfaite d'un des plus importans ouvrages qui existent sur la langue persane. (L-s.)

[a] זְמוֹר *branche, bouture,* זִמֵּר *il a chanté,* de מִזְמוֹר en hébreu, et مزمور en arabe, *un psaume.* (L-s.)

intégrante

intégrante de la langue; ils n'y ont point été importés, comme les noms et les verbes arabes greffés sur le persan moderne; et cette différence achève de me convaincre que le dialecte des Guèbres[a], qu'ils prétendent avoir été celui de Zerâdocht, et dont Bahman m'a donné plusieurs échantillons écrits, est une invention de leurs prêtres, ou tout-à-fait moderne, ou du moins postérieure à l'invasion des Musulmans. Sans doute il n'est pas contre la vraisemblance qu'un petit nombre de leurs livres sacrés se soit conservé, comme Bahman l'assuroit, en feuilles de cuivre ou de plomb, au fond des puits voisins d'Yezd[b] : mais comme les conquérans avoient à-la-fois un intérêt politique et religieux à persécuter une race belliqueuse, robuste et indignée, de vaincus que rien ne pouvoit réconcilier avec leurs vainqueurs, il dut s'écouler bien du temps avant qu'il fût possible d'exposer sans crainte au grand jour les livres qu'ils avoient cachés; et il devoit rester bien peu d'hommes en état de les entendre parfaitement. Cependant ceux-ci continuant de professer la religion de leurs ancêtres, il devint utile aux *moùbed*[c] de suppléer par des compositions nouvelles à la perte ou aux lacunes des ouvrages de leur

[a] Le P. Paulin de Saint-Barthelemi, à qui nous devons plusieurs ouvrages excellens sur la religion et la littérature des Indiens, partage l'opinion de M. Jones sur l'origine indienne des Guèbres ou Pârsys, avec cette différence qu'il indique le pehlvy, et non le zend, comme dérivé de la langue sanskrite. Il cite, à l'appui de son opinion, plusieurs mots qui lui paroissent être communs au sanskrit, au malabar et au pehlvy. J'avouerai que plusieurs de ses étymologies ne m'ont point paru frappantes; les raisonnemens et les exemples de M. Jones me font pencher en faveur du zend, et je laisse au pehlvy son origine chaldaïque. Il est très-possible que ce dernier idiome ayant succédé au zend, ou ayant été usité dans le même temps et dans des contrées contiguës, ils se soient communiqué quelques mots. Au reste, comparez l'opinion énoncée dans ce Discours de M. Jones avec celle du P. Paulin de Saint-Barthelemi, dans son ouvrage intitulé *Musæi Borgiani Velitris codices manuscripti Avenses, Peguani, Siamici, Malabarici, Indostani........ castigati et illustrati, &c.* p. 189-199. (L-s.)

[b] Yezd est une ancienne ville de l'I'râq persique. (L-s.)

[c] موبد Ce mot désigne un adorateur du soleil, mage ou Guèbre, et plus particulièrement encore un prêtre de cette religion. Mais cette signification, indiquée comme la première par M. Richardson, *Diction. Persian, Arabic and English,* p. 1890, ne me paroît qu'une extension de la seconde, *docteur, philosophe* [a doctor, philosopher]. Mon opinion est pleinement justifiée par

législateur, en s'aidant de leurs souvenirs imparfaits, et des notions morales et religieuses qu'ils puisèrent, suivant toute apparence, dans leur commerce avec les Chrétiens. Il est une règle que nous sommes fondés à établir en prononçant sur la question de savoir si les livres des Guèbres modernes sont antérieurs à l'invasion des Arabes : lorsqu'il s'y rencontre un nom arabe, sans autre changement que celui qui résulte du génie de la langue chaldéenne, comme *oùertà* pour *oùerd* [rose], *dabâ* pour *dhabab* [or], ou *démàn* pour *zémân* [temps], nous pouvons regarder ce mot comme ayant appartenu à l'ancien pehlvy ; mais lorsque nous y trouvons des verbes ou des infinitifs évidemment formés d'après les principes de la grammaire arabe, nous pouvons être assurés que les phrases où ils se rencontrent sont comparativement modernes. Aucun des passages extraits par Bahman des livres de sa religion, n'a résisté à cette épreuve.

Nous allons à présent nous occuper de la langue dans laquelle le Zend est écrit ; et c'est ici le lieu de vous communiquer une découverte que j'ai faite depuis peu, et d'où nous pouvons tirer les conséquences les plus intéressantes. M. Anquetil, qui a le mérite d'avoir entrepris le voyage de l'Inde dans sa première jeunesse, sans autre vue que celle de retrouver les écrits de Zerâdocht, a donné, dans son ouvrage intitulé *Zend-Avesta*[a], deux vocabulaires

l'article du Ferhang Djihânguyry : « *Moù-» bed*, avec un dhammah sur la première » lettre, un oùâoù prononcé, un bê sur-» monté d'un fatahh et un dâl tronqué (sans » point), est le nom que l'on donne aux sages » et aux savans mages. Emyr Khosroù a dit :

« Ayant pris pour guide quelque moùbed,
» Il posséda le zend et le pâzend. »

موبد باول مضموم و واو معروف وباي مفتوح بدال زده حکیم ودانش مغانرا کویند امیر خسرو فرماید

سپرده عنان موبد هند را ،
کرفته بکف زند و پازند را ،

[a] *Zend-Avesta*, ouvrage de Zoroastre, contenant les idées théologiques, physiques et morales de ce législateur, les cérémonies du culte religieux qu'il a établi, et plusieurs traits importans relatifs à l'ancienne histoire des Perses, traduit en français sur l'original zend, &c. *Paris, 1771, 3 vol. in-4.°* Cet ouvrage, que tous les savans de l'Europe se sont accordés à regarder comme l'un des plus curieux monumens de l'ancienne littérature orientale, a eu parmi nous le sort commun à tous ceux qui ont coûté de profondes recherches et qui décèlent une vaste érudition : on s'est empressé de le couvrir d'un

zend et pehlvy, qu'il avoit trouvés dans un recueil estimé de *ravâyât*, ou pièces conservées par la tradition, en persan moderne. Tout ce que j'ai à dire du vocabulaire pehlvy, c'est qu'il fortifie beaucoup mon opinion touchant l'origine chaldéenne de cette langue; mais lorsque je parcourus le glossaire zend, je reconnus, avec un étonnement inexprimable, que, sur dix mots, six ou sept étoient des mots sanskrits, et même que quelques-unes de leurs modifications étoient formées suivant les règles du vyacâran [a], ainsi qu'on en voit un exemple dans *yuchmacân*, génitif pluriel de *yuchmad*. Or il est très-certain que M. Anquetil ne savoit pas le sanskrit, et très-probable qu'il en étoit de même du compilateur persan; ainsi, ni l'un ni l'autre n'ont pu imaginer une liste de mots de cette langue. C'est donc une suite authentique de mots zend, qui s'étoient conservés soit dans les livres, soit à l'aide de la tradition; et il suit de là que la langue du Zend étoit au moins un dialecte du sanskrit, qui s'en rapprochoit peut-être autant que le prâcrit, ou d'autres idiomes populaires que nous savons avoir été en usage dans l'Inde il y a deux mille ans. De tous ces faits, on doit nécessairement conclure que les plus anciennes langues de la Perse dont on puisse découvrir des vestiges, furent le chaldéen et le sanskrit; que, lorsqu'elles eurent cessé d'être vulgaires, le pehlvy et le zend en furent respectivement dérivés; et que le pârsy se forma soit du zend, soit immédiatement du dialecte des Brahmanes; mais que toutes ces langues avoient peut-être un mélange de tartare. En effet, les meilleurs lexicographes assurent qu'une multitude innombrable de mots de l'ancien persan sont pris de la langue des Cimmériens ou Tartares de Qaptchâq [b]. Ainsi les trois familles dont

honorable oubli, et l'on a laissé aux étrangers la gloire de l'apprécier et le plaisir de l'admirer. (L-s.)

[a] Ou vyacarana, en conservant la terminaison commune à la plus grande partie des mots sanskrits. C'est la science de la grammaire, renfermée dans un livre intitulé *Pâninya*. Voy. dans le *t. I, n.° XVIII*, le Traité de la littérature hindoue. (L-s.)

[b] La manière dont s'exprime ici M. Jones, n'est pas d'une rigoureuse justesse. Les Cimmériens, ou habitans de la Tâtarie-Crime [aujourd'hui Tauride], ont bien été pendant quelque temps annexés au

nous avons examiné la généalogie dans les Discours précédens, avoient laissé des traces évidentes de leur présence dans l'Irân, long-temps avant que les Tartares et les Arabes se fussent élancés de leurs déserts pour rentrer dans cette même région, dont, suivant toute apparence, ils étoient originaires, et que les Hindous avoient abandonnée à une époque plus ancienne, avec l'injonction positive, de la part de leurs législateurs, de n'y jamais retourner. J'observerai, en terminant cet article, que l'hypothèse d'une simple liaison de politique ou de commerce entre ces différentes nations ne peut rendre raison des mots sanskrits et chaldéens que nous rencontrons dans les anciennes langues de la Perse. En premier lieu, leur nombre est trop grand pour qu'ils s'y soient introduits de cette manière;

grand empire du Qaptchâq ; mais ils ne faisoient qu'une très-foible partie de cet empire, sur l'étendue duquel tous les géographes européens que j'ai consultés me paroissent n'avoir que des idées fort vagues et même inexactes : ainsi on me permettra d'en tracer les dimensions d'après les auteurs turks.

« Alty Parmaq Efendy, Djenâby Efendy, » et d'autres savans historiens et auteurs » de mémoires historiques, nous disent » que le decht de Qaptchâq avoit au midi » la mer Caspienne et la mer Noire, et » que les habitans étoient autrefois séparés » des Géorgiens et des Circassiens par une » muraille dont on voit encore les ruines. » Quelques-uns attribuent cette muraille à » Alexandre; d'autres, et particulièrement » un juge, le prince des commentateurs, » assurent, dans un commentaire, avoir lu » dans les Mémoires du fils de A'bbâs, un » des amis du prophète, qu'Alexandre n'a» voit bâti qu'une moitié de la muraille; » l'autre moitié, aussi-bien que la porte, » étoit l'ouvrage de Noùchyrvân, aidé de » l'ange Gabriel. Cette porte s'appeloit au» trefois *Bâb êl-âboùâb* [Porte des portes]: » on la connoît aujourd'hui sous le nom de » *Demir qâpoù* [Porte de fer]. Le Qapt» châq est borné à l'est par le Khoùârezm, » le Saghanyât, le Turkestân, le Khatâ et » autres pays, jusqu'aux confins de la » Chine; du côté du nord, par des déserts » et des plaines sablonneuses qui abou» tissent à la mer Ténébreuse. Hhâtéfy, » dans les Mémoires dont nous venons » de parler, décrit les peines, les fatigues » et la famine que souffrit l'armée de » Tymoùr quand elle traversa ces déserts. » Le Qaptchâq a pour limites, du côté de » l'ouest, les royaumes de Russie, de Po» logne, la Bulgharie, la Valachie, la Mol» davie, la Turkie. Les géomètres assurent » que la plaine ou decht de Qaptchâq a mille » farsangs de long sur six cents de large. »

التي پرمق افندي وجنابي افندي وسائر اصحاب وقوف بو بابده یازمشلرکه دشت قپچاقك جانب جنوبيسي بحر قلزم و بحر بيطش كه قره دكز ايله مشهوردر و بو ايكي بحرك ما بيني كورجي و چركس ساكن اولديغي يرلر و طاغلردر ما

secondement, ce ne sont pas des noms d'animaux étrangers, de marchandises ou d'arts, mais ceux qui servent à désigner les élémens, les parties du corps humain, les objets et les rapports naturels, les affections de l'ame, et d'autres idées communes à tous les hommes.

S'il étoit vrai, dira-t-on, qu'une nation d'Hindous eût jamais possédé et gouverné le pays d'Irân, nous trouverions sur les antiques décombres du temple ou palais qu'on appelle aujourd'hui *le Trône de Djemchyd*[a], des inscriptions en divanagary, ou du moins tracées avec des lettres semblables à celles que présentent les pierres d'Elephanta[b], dont la sculpture est incontestablement indienne, ou avec les caractères qui se voient sur la canne de Feyroùz Châh[c], dans le cœur

بهنلرينه زمان سابقك سنّ چكلش ايدي
الي الان چوق يرنك اثار بناسي ظاهر و
نمايانډر و بو سدّ سدّ اسكندري دخي ديمك
واقع اولور جملـه دن سلطـان المفسّرين
حضرت قاضي رحمة الله عليه تفسير شريفنك
بوكا ايما واشارت بيورمشلردر وابن عبّاس
رضي الله عنه روايتيله برحديث شريفـك
باب الابوابك سدّ اعظمين دلالت جبريـل
ثمّ ايله اسكندر ذو القرنين وطرف اخردن
نوشيروان عـادل بناء ايتـدوكين تصريح
بيورمشلر و باب الابواب كه حالا دمور قپو
ايله معروفدر بو سدّك قپوسي امنـه در
وجانب شرقيسي خوارزم وصغنيات وتركستان
وخطا وختن اقصاي چينـه واررو جانب
شماليسي بّريه لروقوم در پايدر وانتهاسي
قركو لقدرنته كم تيمـور اشناء عبـورده
بو برّيه ده زياده قحط ومشقّت چكـدوكين

ماتني پازمشدر وجانب غربيسي روس وله
وبلغار وافلاق وبغدان وممالك آل عثمان
در دشت قپچـاقـك ارباب هيئت تقديري
طولي بيـك فرسخ وعـرضي التيـوز فرسخ
ديوتخمين وتعيين ايتمشلردر

[a] تخت جمشيد C'est le nom sous lequel les Persans modernes désignent le palais d'Issthakhar [l'ancienne Persépolis]. La fondation de cet édifice se perd dans les temps fabuleux de la Perse, comme je crois l'avoir démontré dans mon Mémoire historique sur Persépolis, composé d'après différens manuscrits arabes et persans de la Bibliothèque nationale, *tome III, p. 200-238* de ma Collection portative de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes. (L-s.)

[b] *Voy.* ces inscriptions dans le *I.er vol.* du Zend-Avesta, et la description de ces caves dans le *t. IV* de ces Recherches, *n.° XXXI.* (L-s.)

[c] *Voyez* la figure et la description de ce monument dans le *t. I, n.° XXI.* (L-s.)

de l'Inde. A cela je réponds que l'édifice dont il s'agit nous auroit probablement offert des inscriptions de ce genre, s'il n'eût pas *été* construit après que les Brahmanes eurent quitté l'Irân, et postérieurement au schisme terrible qui éclata dans la religion persane, et dont je parlerai bientôt. J'avoue que le nom vulgaire de ce bâtiment, qui existe à Issthakhar [a], ou Persépolis, ne prouve pas avec certitude qu'il ait *été* érigé du temps de Djemchyd. Cependant un fait semblable a pu aisément se conserver par la tradition; et nous aurons bientôt de quoi nous convaincre qu'il est d'une date postérieure aux monarques hindous. A la vérité, les cyprès qui accompagnent les figures représentées dans une marche processionnelle, feroient croire aux personnes qui ont lu le Châh-Nâméh, que ces sculptures avoient rapport à la nouvelle doctrine établie par Zerâdocht : mais comme la beauté du cyprès a pu le faire choisir, sans autre intention, en guise d'ornement, comme plusieurs des figures paroissent incompatibles avec la réforme introduite dans l'adoration du feu, nous sommes obligés de recourir à des preuves plus décisives, pour montrer que le Takhti Djemchyd fut construit postérieurement à Kayoùmarats. M. Franklin [b] l'a visité depuis peu; il a examiné les caractères qui s'y trouvent; et il nous apprend que Niebuhr les a dessinés très-exactement [c]. Il falloit un témoignage aussi respectable pour m'empêcher de soupçonner d'inexactitude le dessin de Niebuhr. En effet, ce voyageur a publié deux inscriptions en persan moderne, dont une a été copiée sur ces mêmes ruines, et qui ne sauroit l'avoir été fidèlement. Ce sont des vers persans très-élégans de Nizâmy et de Sa'dy *sur l'instabilité des grandeurs humaines* [d]; mais si mal transcrits ou

[a] *Voy.* mon Mémoire historique sur Persépolis, *t. III, p. 200-238* de ma Collection portative de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes. J'ai rassemblé et discuté dans ce mémoire tous les passages des auteurs latins, grecs et orientaux, relatifs à cette ancienne ville. (L-s.)

[b] Voyage du Bengale à Chyrâz, *t. III, page 80* de la Collection précédemment citée. (L-s.)

[c] Voyage en Arabie, *t. II, p. 99-156.* (L-s.)

[d] Ces différentes inscriptions ont été aussi exactement restituées que traduites par le C.en Silvestre de Sacy, dans ses

si mal gravés, que, si je ne les avois déjà sus par cœur, je n'aurois pas été en état de les lire. M. Rousseau d'Issfahân, qui, en voulant les traduire, a honteusement estropié leur signification, fut sans doute induit en erreur par l'incorrection de la copie; autrement il n'auroit jamais créé un roi chimérique du nom de *Oùakham* [a], en formant un seul mot de *Djem* et de la conjonction qui le précède. Admettons cependant la possibilité de raisonner, d'après les caractères publiés par Niebuhr, avec autant de justesse que si

savans Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, *p. 157, 164, 427-431.* (L-s.)

[a] Les personnes qui cultivent la littérature orientale, devineront aisément que l'erreur de M. Rousseau provient de la transposition d'un point diacritique. En effet, cette transposition se trouve dans l'ectype publiée par M. Niebuhr, *planche XXXVII, let. D,* où on lit خم *khem,* au lieu de *djem* جم Quant au و *oùâoù* que M. Rousseau a joint mal-à-propos avec ce nom propre, c'est tout simplement une conjonction; et, comme l'observe très-bien M. Jones, la rime et les mots qui précèdent devoient suffire pour le lui indiquer. Les détails dans lesquels nous avons cru devoir entrer ici, nous autorisent à donner au moins les premiers vers de cette inscription, qui pourront plaire à plus d'un genre de lecteurs. J'emprunte la transcription et la traduction de l'estimable et trop modeste savant déjà cité :

کرا دانی از خسروان عجم ،
زعهد فریدون وضحاك وجم ،
که بر تخت ملکش نیامد زوال ،
زدست حوادث نشد پای مال ،

« Parmi les souverains de la Perse, depuis les siècles de Férydoùn, de Zohhâk » et de Djemchyd, en connois-tu quel- » qu'un dont le trône ait été à l'abri de » la destruction, et qui n'ait point été » renversé par la main de la Fortune! » (Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, *p. 157 et 417.*)

Je ne terminerai pas cette note sans indiquer l'époque où florissoient les deux poëtes persans dont parle M. Jones. Nizâmy, dont le nom entier, suivant Hhâdjy Khalfah, est Djemâl êd-dyn Yoùçouf ben Medyd âl-Kendjy, mourut en 597 de l'hégire [1201-2]. نظامی جمال الدین یوسف بن مدید الکنجی المتوفی ٥٩٧ Il composa plusieurs poëmes relatifs à l'ancienne histoire de Perse : on peut en voir les titres dans l'*Altes und neues vorder und mittel Asien* de M. Gunther Wahl, *page 197.* Ce savant nous apprend que Nizâmy étoit natif de Samarqand. — Le cheykh Musslahh êd-dyn Sa'dy est assez connu par son Gulistân, lequel n'est pas le plus considérable de ses nombreux ouvrages. Le Tadzkerét ûl-cho'arâ place sa mort en l'an 700 de l'hégire [1330-1]. J'ai donné une notice historique sur ce poëte, d'après Daoûlet Châh et autres écrivains orientaux, dans le Magasin encyclopédique, *prem. année, t. II, p. 473 et suiv.* (L-s.)

nous avions les monumens sous les yeux; nous observerons d'abord, ainsi que Chardin l'avoit observé sur le lieu même, qu'ils n'ont pas la moindre ressemblance avec les lettres usitées par les Guèbres dans leurs copies du Vendidâd [a]. Je proposai un jour cette difficulté à Bahman, dans une de nos disputes amicales, pour lui prouver que les lettres zend étoient une invention moderne; mais il parut m'écouter sans surprise, et soutint que les lettres auxquelles je faisois allusion, et que j'avois eu souvent occasion de voir, étoient des caractères affectés aux monumens, qu'on n'employoit jamais dans les livres, et qui n'avoient d'autre destination que de dérober aux profanes quelque mystère religieux, ou de faire briller l'art du sculpteur, à l'instar des lettres koùfyques et nagary, chargées d'embellissemens, qui se voient sur plusieurs monumens arabes et indiens. Il s'étonnoit que l'on pût sérieusement révoquer en doute l'antiquité des lettres pehlvyques. A dire vrai, l'inscription gravée derrière le cheval de Rustam, et que Niebuhr a aussi publiée, est visiblement en langue pehlvyque; et avec un peu de travail on parviendroit à la déchiffrer. Ce caractère étoit des plus grossiers; et il paroît que, comme les lettres romaines et arabes, on l'écrivoit d'une infinité de manières différentes. Je me rappelle avoir examiné une collection rare d'anciennes monnoies persanes dans le cabinet du célèbre anatomiste William Hunter; j'étois persuadé que les légendes étoient en langue pehlvyque, et que des rois parthes avoient fait frapper ces monnoies: cependant il me fut impossible de lire leurs inscriptions, sans perdre à comparer les lettres et à déterminer leurs proportions respectives, plus de temps que je n'en avois alors à ma disposition. Zerâdocht ou ses disciples perfectionnèrent le grossier pehlvy; ils en firent un caractère élégant et lisible, dont on se servit pour transcrire le Zend-Avesta. L'ancien pehlvy et le pehlvy perfectionné, ou le zend, s'écrivoient de droite à gauche, comme les autres alphabets chaldéens; car tous deux sont manifestement d'origine chaldéenne: mais le zend a cet avantage particulier, qu'il

[a] Le Vendidâd est un des livres saints donnés par Ormuzd au grand Zoroastre. (L-s.)

exprime

exprime toutes les voyelles longues et brèves par des marques distinctes placées dans le corps de chaque mot, et que tous les mots y sont distingués par des points qui les séparent; en sorte que, sans le mélange du persan moderne avec l'arabe, il pourroit très-bien s'écrire en lettres zend, comme il est aisé de s'en convaincre si l'on veut copier dans ce caractère quelques pages du Châh-Nâméh. Quant aux inscriptions inintelligibles du palais de Djemchyd [a], il est permis de douter qu'elles appartiennent à un alphabet qu'aucune nation ait jamais adopté. Dans cinq de ces inscriptions, les lettres, qui sont séparées par des points, peuvent être réduites au nombre de quarante; au moins je n'en distingue pas davantage qui diffèrent essentiellement, et toutes semblent être des variations et des combinaisons régulières d'une ligne étroite et d'une figure angulaire semblable à la pointe d'un javelot, ou, pour parler le langage des botanistes, à une feuille en cœur et en fer de lance. Plusieurs des lettres runiques paroissent avoir été composées d'élémens analogues; et on a remarqué que l'écriture de Persépolis ressemble beaucoup à celle que les Irlandois nomment *ogham*. Le mot *agam*, en sanskrit, signifie *science mystérieuse;* mais je n'ose assurer que ces deux mots aient la même origine. Je veux uniquement faire entendre que les lettres dont il s'agit étoient une invention secrète et sacerdotale, si tant est qu'elles appartiennent à un système alphabétique; ou n'étoient qu'un simple chiffre dont les prêtres seuls avoient la clef. Je pense qu'on pourroit les déchiffrer, si l'on connoissoit positivement dans

[a] M. Jones veut désigner ici les inscriptions de Persépolis en caractères cludiformes. Ces inscriptions ne sont pas les seuls monumens qui nous restent de ces caractères jusqu'à présent indéchiffrables. Parmi ceux que possède le cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, je me bornerai à citer la pierre cylindrique trouvée par le C.en Michaux à une journée au-dessous de Baghdâd, auprès du Tigre, dans les ruines d'un palais nommé vulgairement *Jardins de Sémiramis*, et qui pourroit bien être le *Thâq Kesrâ* طاق كسرى [Voûte de Chosroès]. On trouvera une gravure très-fidèle de cette pierre, avec des détails également savans et curieux, dans le *t. I, p. 58-68*, des Monumens inédits ou nouvellement expliqués, par mon estimable et laborieux collègue le C.en Millin, conservateur du cabinet des médailles, antiques, &c. de la Bibliothèque nationale de France. (L-s.)

quelle langue sont conçues les inscriptions; mais, dans toutes celles du même genre, les caractères sont trop compliqués, et leurs variations trop nombreuses, pour faire présumer qu'ils aient pu servir de type à des sons articulés. L'alphabet nagary même, qui renferme plus de lettres distinctes qu'aucun alphabet connu, n'est composé que de quarante-neuf caractères simples, dont deux sont purement supplétifs, et quatre peu usités dans le sanskrit ou dans quelque autre langue que ce soit; tandis que les figures plus compliquées, copiées par Niebuhr, doivent être pour le moins en aussi grand nombre que les *clefs* chinoises, qui sont uniquement les signes des idées, et dont quelques-unes ressemblent aux anciennes lettres persanes qui se voient à Issthakhar. Leur inspection convainquit Niebuhr qu'elles étoient tracées de gauche à droite [a], comme tous les caractères en usage chez les peuples hindous. Mais il est temps d'abandonner cette question ténébreuse, qu'il n'est pas en mon pouvoir d'éclaircir. Je finis par une observation que j'ai faite anciennement; c'est que les lettres carrées du chaldéen, dont quelques-unes se trouvent sur les ruines persanes, paroissent avoir été originairement les mêmes que les lettres divanagary, avant qu'on eût donné à celles-ci les formes régulières que nous leur voyons maintenant.

II. LA religion primitive de l'Irân, si nous nous en rapportons aux témoignages cités par Mohhsen Fâny [b], étoit celle que Newton appeloit la plus ancienne, et qu'on pourroit avec justice appeler la plus sublime de toutes les religions. « Ses habitans croyoient fermement qu'un Dieu suprême avoit fait le monde par un acte de » sa puissance, et que sa providence le gouvernoit continuellement. » Ils faisoient profession de le craindre, de l'aimer, de l'adorer pieu» sement, d'honorer leurs parens et les personnes âgées; ils avoient

[a] C'est un fait sur lequel la pierre persépolitaine du C.en Michaux ne laisse plus aucun doute. (L-s.)

[b] *Voyez* ci-dessus, *p. 22-25*, la note [b]. (L-s.)

» une affection fraternelle pour toute l'espèce humaine, et, pour les » animaux même, une tendresse compatissante. » Il étoit difficile qu'un système de dévotion aussi pur et aussi noble fût de longue durée parmi des mortels. Aussi lisons-nous dans le *Dabistân*, que, sous le règne de Hoùchenk, le culte populaire des Irânyens n'étoit plus que le sabéisme, mot auquel je ne puis assigner d'étymologie certaine, mais que des grammairiens ont fait dériver de *sabâ*, armée, et, particulièrement, armée du ciel, ou corps céleste, dont on croit que l'adoration étoit la base de la liturgie sabéenne. Le docte ouvrage que je viens de citer, renferme la description des divers temples persans dédiés au soleil et aux planètes, des images qu'on y adoroit, et des magnifiques processions qui se faisoient en leur honneur aux jours marqués pour la célébration de leurs fêtes (celle qui est sculptée sur les ruines de la ville de Djemchyd[a], est probablement la représentation d'une de ces marches religieuses) : mais le culte rendu aux planètes dans la Perse, semble avoir seulement fait partie d'une religion beaucoup plus compliquée, qui subsiste de nos jours dans ces provinces de l'Inde; car Mohhsen assure que, suivant l'opinion des Persans les plus instruits qui professoient la doctrine de Hoùchenk, différente de celle de Zerâdocht, le premier monarque de l'Irân et de toute la terre fut Mahâbâd (nom évidemment sanskrit), qui divisa le peuple en quatre classes, les prêtres, les militaires, les commerçans et les esclaves, et leur imposa des noms qui, dans leur origine, sont incontestablement les mêmes que ceux que portent aujourd'hui les quatre principales classes des Hindous[b]. Mahâbâd, ajoutoient-ils, reçut du Créateur et promulgua parmi les hommes un livre sacré, composé dans une langue céleste, auquel l'auteur musulman donne le titre arabe de *Deçâtyr*, ou réglemens[c], mais dont il ne rapporte point le titre original. Ils disoient

[a] *Voyez* les ruines de Persépolis, dessinées par Chardin, Corneille le Bruyn, Kæmpfer et Niebuhr. (L-s.)

[b] *Voy.* ma note [b] ci-dessus *p. 23*. (L-s.)

[c] دساتير pluriel de دستور *destoùr*. Outre la signification indiquée par M. Jones, ce mot en a beaucoup d'autres ; il est commun aux langues arabe, turke et persane, qui

encore que quatorze Mahâbâds paroîtroient sur la terre, revêtus de la forme humaine, afin de gouverner le monde. Or, prévenus, comme nous le sommes, que les Hindous croient à quatorze Menous, ou personnages divins chargés de fonctions semblables; que, suivant eux, le premier de ces envoyés du ciel a laissé un livre de réglemens ou d'ordonnances divines, qu'ils placent à côté du Véda, et dont ils prennent le langage pour celui des dieux; nous ne pouvons presque pas douter que le premier levain d'erreur introduit dans la plus ancienne et la plus pure des religions, n'ait été le système de théologie indienne, imaginé par les Brahmanes, et qui domine dans les contrées où le livre de Mahâbâd ou de Menou est aujourd'hui la règle de toutes les obligations religieuses et morales. L'accession de Kayoùmarats [a] au trône de la Perse, dans le VIII.e ou IX.e siècle avant J. C., semble avoir été accompagnée d'une grande révolution dans le culte et dans le gouvernement. Ce prince étoit vraisemblablement d'une autre race que les Mahâbâdyens ses prédécesseurs, et jeta peut-être les fondemens du nouveau système de croyance nationale qui fut complété par Hoùchenk, dont il porte le nom : mais leur réforme fut partielle. En effet, s'ils rejetèrent le polythéisme compliqué de leurs devanciers, ils conservèrent les lois de Mahâbâd, et une vénération superstitieuse pour le soleil, les planètes et le feu; semblables en cela aux sectes d'Hindous appelées *Sauras* et *Sâgnicas*, dont la seconde est très-nombreuse à Benarès. Plusieurs *agnihôtras* [b] ne cessent de brûler dans cette ville; et les Sâgnicas, lorsqu'ils sont admis aux fonctions sacerdotales, y allument avec deux morceaux de semi, espèce de bois très-dur, un feu qu'ils entretiennent toute leur vie pour la cérémonie de leurs noces, la célébration des sacrifices solennels, les commémorations funèbres de leurs

lui donnent chacune des acceptions différentes. (L-s.)

[a] Ce prince est généralement regardé comme le fondateur de la monarchie persane; mais l'ouvrage de Mohhsen Fâny détruit cette opinion. (L-s.)

[b] Autels du feu. *Agny* est le dieu du feu; il a quatre bras, et est monté sur un belier. *Voyez* Craufurd's *Sketches chiefly relating to the history, learning, religion, &c. of the Hindoos,* t. I, p. 188, 2.d edit. (L-s.)

ancêtres, et leur propre bûcher. Ce rit remarquable fut maintenu par Zerâdocht, qui réforma l'ancienne religion en y ajoutant des génies ou anges qui sont supposés présider aux mois et aux jours, de nouvelles cérémonies dans le culte que l'on rendoit au feu, un nouvel ouvrage qu'il prétendoit avoir reçu du ciel, et sur-tout l'adoration directe d'un Être suprême. Selon Mohhsen, Zerâdocht naquit dans le canton de Réï; et ce fut lui, et non son protecteur Guchtâsp, comme l'assure Ammien Marcellin, qui voyagea dans l'Inde, afin de puiser chez les Brahmanes des instructions sur la théologie et sur la morale. Il se peut, à la rigueur, que Pythagore l'ait connu dans la capitale de l'I'râq [a]; mais le philosophe grec devoit être alors très-avancé en âge, et nous n'avons point de preuves qu'il ait existé des relations entre lui et Zerâdocht. La religion réformée de la Perse continua d'être en vigueur jusqu'au temps où cette région fut conquise par les Musulmans; et, sans étudier le zend, nous avons sur cette religion des renseignemens étendus, dans les écrits de plusieurs Persans modernes qui l'ont professée. Bahman prononçoit toujours avec respect le nom de Zerâdocht: mais, au fond, il professoit le théisme pur, et il nioit fortement qu'il adorât en aucune manière le feu ou les autres élémens; il assuroit que la doctrine de deux principes égaux en durée, l'un éminemment bon et l'autre éminemment mauvais, ne faisoit point partie de sa croyance; et il répétoit souvent avec emphase ces vers de Ferdoùcy sur l'hommage rendu par Cyrus et son grand-père paternel à l'autel où brûloit le feu sacré: « N'imagine pas qu'ils fussent adorateurs du feu; cet » élément n'étoit qu'un objet sublime dont la splendeur fixoit leurs » regards: ils s'humilièrent devant Dieu pendant une semaine entière; » et pour peu que tu aies l'intelligence exercée, tu dois sentir que » tu dépends de l'Être souverainement pur. » Vers la fin du bel ouvrage de Sa'dy, intitulé *Boùstân* [b], dans une histoire relative à

[a] L'ancienne Chaldée, dont la capitale étoit Babylone. (L-s.)

[b] Le بوستان [Verger] est un des nombreux ouvrages du célèbre poëte persan Musslahh êd-dyn Sa'dy, mort en 691, de l'hégire 1291-2. C'est un poëme

l'idole de Soùmanât[a] ou Mhahadeva[b], il confond la religion des Hindous avec celle des Guèbres. Il ne se contente pas de donner aux Brahmanes le nom de *Mogh*[c], ce qu'on pourroit justifier par un passage du *Metsnevy*[d]; il les appelle encore *lecteurs du zend et*

moral, rempli d'anecdotes, de sentences, dans un style qui a servi de modèle aux meilleurs écrivains persans. (L-s.)

[a] Suivant l'*Ayîn Akbery,* « l'ancien Sùrate, qu'on nomme aussi *Nâkehr* (et qui » est un serkâr du Guzarate), forme neuf » divisions habitées chacune par une tribu » différente....

» Dans la seconde division est Petten, » grande ville avec un fort en pierres, située » sur le bord de la mer; c'est un grand port. » On la nomme aussi *Petten Soùmanât*.... » La source du Sersety, rivière regardée » comme sacrée par les Brahmanes, est au- » près de Soùmanât. A cause de cela, ils ont » en grande vénération le territoire situé en- » tre Soùmanât, Bérantchy et Gaoùry-nâr.

پرکنات سورته قدیم که ناکهر کویند

.... و در دویمین قسم پتن شهریست برکنار شور دریا سنکین قلعه دارد ان را پتن سومنات خوانند بندریست بزرك.... درین سر زمین چشمه سرستي از نزد سومنات بر امده وپرستش کاه برهمن فراوان ازان میان سومنات و برانچي وکوري نارا بس متبرك بر شمارند، Ssoùbah du Guzarate صوبه کجرات dans l'*Ayîn Akbery*, p. 206 *v.°* de mon manuscrit. (L-s.)

[b] Ou *Mhaha-Dev* [grand Dieu], est le surnom de Chevah ou Sib, troisième personne de la Trinité indienne. C'est la divinité dans sa qualité destructrice; ou plus exactement encore, cette portion de la divinité est chargée de gouverner, de corriger et de détruire les hommes et même l'univers. Les Hindous la représentent ordinairement sous l'emblème des parties génitales des deux sexes réunies, pour indiquer la procréation et la fécondité. On a coutume de placer en face de cette étrange figure, une vache ou un taureau dans une posture suppliante. Mhahadeva a aussi quelquefois quatre mains et cinq têtes, &c. *Voyez* le Voyage du Bengale à Pétersbourg, &c. par Forster, 2.e Lettre sur la mythologie indienne, *t. I, p. 49, 52-55.* (L-s.)

[c] مغ c'est-à-dire, les mages ou adorateurs du feu. Le mot مغ a plusieurs significations, comme on peut le voir dans le *Ferhang Djihânguyry,* dans un article dont nous nous contenterons d'extraire ce passage : مغ باول مضموم آتش پرست را کویند « *Mgh*, avec la première lettre » marquée d'un dhammah [un *o*], est le » nom des adorateurs du feu. » — J'ajouterai que c'est sans doute par mépris pour les Guèbres, que les Persans modernes donnent le nom de leurs prêtres aux maîtres de taverne. پیر مغ *pyri mogh* désigne maintenant un cabaretier, une espèce d'aubergiste, et un chef d'église chrétienne. مغ بچکان *mogh petchégâun* [enfans de mages] est le nom que portoient autrefois les mages novices, et que l'on donne maintenant aux garçons de cabaret. (L-s.)

[d] مثنوي Ce mot désigne, en général, une pièce de vers dont la seconde ligne de chaque distique finit toujours par la même lettre. Mais il s'agit ici particulièrement

du pâzend[a]. Je ne saurois déterminer si cette confusion provient d'une ignorance réelle ou feinte ; mais autant je suis convaincu que les dogmes du Zend différoient de ceux du Véda, autant il me paroît certain que la religion des Brahmanes, avec qui nous

du « Metsnevy en vers persans de mesure hexamètre, formant six volumes, » par le maître Djelâl êd-dyn Mohhammed ben Mohhammed, âl-Balkhy [de » Balkh], ensuite âl-Qoùnoùy [d'Iconium], et âl-Roùmy [le Grec], mort » en 670 [1271-2]. C'est un livre » assez célèbre, qui n'a pas besoin d'analyse : l'ordre des (religieux) Mévlévy et » d'autres l'ont beaucoup étudié ; il a été » commenté en persan par le maître Mussthafâ ben Cha'bân, surnommé *Suroùry*, » vers la fin de l'an 1000 [1591-2]. »

مثنوي فارسي منظوم في مراجعات رمل مثنش على ست مجلدات لمولانا جلال الدين محمد بن محمد البلخي ثم القونوي الرومي المتوفي سنة ٦٧٠ وهو كتاب مشهور مستغن عن التعريف واعتنى عليه طايفة المولويه وغيرهم فشرحه المولى مصطفى بن شعبان المعروف بسروري فارسيا في حدود سنة الف ......

Hhâdjy Khalfah. — Je passe sous silence les noms de nombreux commentateurs du Metsnevy indiqués par le même bibliographe. M. Jones, dans sa Dissertation sur la poésie mystique des Persans et des Hindous, *n.° VII du III.e volume* de ces Recherches, a traduit un fragment assez étendu du Metsnevy. M. Ouseley a fait imprimer le texte du même fragment dans le *t. II, p. 37-43*, de ses *Oriental Collections.* (L-s.)

[a] Ce passage du Boùstân, indiqué seulement par M. Jones, m'a paru assez important pour que j'en donnasse ici la traduction suivie de la transcription. En outre, le Boùstân de Sa'dy n'étant point encore traduit en français, je saisirai toutes les occasions de faire connoître quelques fragmens de cet ouvrage, qui n'est pas inférieur au Gulistân.

« BOÙSTÂN [le Verger] de Sa'dy, *chapitre VIII*, sur la reconnoissance.

» *Relation d'un Voyage dans l'Hindoustân » et Erreurs des idolâtres.*

» Je vis une idole d'ivoire à Soùmanât » [à Surate] ; elle étoit ornée comme la » Ménât (idole des Arabes) avant l'islamisme : le sculpteur l'avoit si bien travaillée, qu'on ne pouvoit en voir de » plus belle. Des voyageurs venoient de » tous côtés pour voir cette figure sans » ame. Les moines de la Chine et de Tchekel (dans le Turkestân), non moins » fervens que Sa'dy, adressent des vœux » ardens à cette idole au cœur de pierre ; » les dévots arrivent de toutes parts pour » invoquer à haute voix cette statue muette. » Étonné de ce qui se passoit, et ne sachant pourquoi un être vivant adoroit » un objet inanimé, je m'adressai au » *mage* qui n'avoit rien de caché pour » moi, qui me parloit avec beaucoup de » complaisance, et m'avoit témoigné beaucoup d'amitié. O Brahmane, lui dis-je » avec douceur, je suis étonné de ce qui » se passe ici : cette image impuissante a » des admirateurs enchaînés dans le puits » de l'erreur ; son bras n'a point de vigueur, ses pieds sont immobiles ; si tu

conversons tous les jours, étoit dominante dans la Perse avant le règne de Kayoùmarats, que, par respect pour sa mémoire, les Pârsys regardent comme le premier des hommes, tout en croyant qu'il y eut avant lui un déluge universel.

» la renversois de sa base, elle ne pourroit se relever : ne vois-tu pas que ses yeux sont d'ambre ! C'est un péché que d'adresser des prières à un être misérable. A ce discours, mon ami devint mon ennemi : enflammé de colère, il me maltraita, et raconta tout cela aux mages ; de manière que tous les habitans de ce couvent cessèrent de me faire bonne mine ; et les Guèbres, lecteurs du pâzend, tombèrent sur moi comme un chien sur un os............. »

بوستان لسعدي باب هشتم در شكر حكايت
سفر هندوستان وضلالت بت پرستان

بتي ديدم از عاج در سومنات
مرصّع چو در جاهليت منات
چنان صورتش بسته تمثالگر
كه صورت نه بندد ازان خوبتر
ز هر ناحيت كاروانها روان
بديدار آن صورت بي روان
طمع كرده رهبان چين وچگل
چو سعدي وفا زان بت سنكدل
زبان آوران رفته از هر مكان
تضرع كنان پيش آن بي زبان
فرو ماندم از كشف آن ماجرا
كه حيي جمادي پرستد چرا
مغي را كه با من سر و كار بود
نكوگوي و هم حجره و يار بود
بنرمي بپرسيدم اي برهمن
عجب دارم از كار اين بقعه من
كه مدهوش اين ناتوان پيكرند
مقيد بچاه ضلالت درند
نه نيروي دستش نه رفتار پاي
ورش بفكني بر نخيزد زجاي
نه بيني كه چشمانش از كهرباست
وفا جستن از سنك چشمان خطاست
بدين كفتم دوست دشمن كرفت
چو آتش شد از خشم و در من كرفت
مغانرا خبر كرد و پيران دير
نديدم درين انجمن روي خير
فتادند كبران پازند خوان
چو سك در من از بهر يك استخوان

&c.........

Malgré l'étendue de cette note, on me permettra d'ajouter quelques détails sur l'idole de Soùmanât ; je les ai tirés d'une excellente cosmographie persane intitulée هفت اقليم *Heft îqlym*, par Amyn Ahhmed âl-Râzy, mort en 1010 de l'hégire [1601-2]. Ce précieux ouvrage, qui n'existe, je crois, dans aucune bibliothèque publique de l'Europe, fait partie d'une excellente collection de cent cinq manuscrits persans, nouvellement rapportés de l'Inde par le C.en Bruis, ex-résident de la République à Surate. — *P. 36* du manuscrit : « Soùmanât » est une ville située sur les bords de la

La

La philosophie des anciens Persans, ou du moins ce que nous en connoissons, avoit une connexion intime avec leur culte; ils observoient assidument les astres qu'ils adoroient, et, au rapport de Mohhsen, qui confirme jusqu'à un certain point les fragmens

» mer de O'mân. Le temple idolâtre de » cette ville renferme une grande quantité » d'idoles d'or; la plus grande se nomme » *Ménât* : à l'époque de l'apparition du » prophète, elle fut retirée de la Ka'bah » [de la Mekke], et apportée dans l'Inde, » où les habitans l'achetèrent en échange » de diamans. Ils lui bâtirent un temple, » et la nommèrent *Ménât*. Quelques-uns » sont persuadés que cette idole est venue » par mer; d'autres disent qu'elle est des- » cendue du ciel. *Ménât, Lât et O'zzâ* » *étoient*, dit un poëte, *trois idoles de la* » *Mekke.* »

(Je crois pouvoir supprimer les vers qui suivent.)

« Les anciens livres de Brâhmah » nous apprennent que cette idole étoit » adorée par lui dès le siècle de Kichen, » qui existoit il y a quatre mille ans; et, » suivant le même Brâhmah, Kichen se » cacha dans cet endroit. On lit dans le » *Hhabyb ûl-séir* [Histoire universelle de » Myrkhond], que les historiens s'ac- » cordent à nous représenter Soùmanât » comme la plus grande idole qu'aient » les Hindous. Mais ce vers du cheykh » Feryd êd-dyn A'thâr semble contredire » cette opinion : *L'armée de Mahhmoùd,* » *à Soùmanât, trouva l'idole nommée* Lât. »

سومنات شهري است بر ساحل درياي عمان ودر بتخانه ان شهر بتان زرين بسيار بوده وبت بزرگترا منات ميگفته اند ودر زمان ظهور حضرت ختم پناه صلي الله عليه وآله ان بت را ازخانه كعبه بر آورده بهند آورده اند و برابر جواهر باهل هند فروخته اند وايشان بتخانه جهت وي ساخته سومنات نام كردند و بعضي را اعتقاد اينست كه اين بت ازدريا برآمده وبرخي گفته اند از اسمان آمده

منات ولات وعزّي درمكّه سه بت بودنده

دركتب سلف براهمه معلوم ميشود كه اين بت اززمان كشن كه چهارهزار سال ميشود معبود براهمه است وبقول براهمه كشن انجا غيبت نموده ودر تاريخ حبيب السير آمده كه سومنات باتفاق ارباب تاريخ بتي است كه هندوان اعظم اصنام اعتقاد دارند ولیكن ازين بيت شيخ فريد الدين عطار خلاف اين معني مستفاد ميگردد

لشكر محمود اندر سومنات ،
يافتند ان بت نامش بود لات ،

L'auteur consacre encore une page entière à la description du pillage de Soùmanât par l'armée de Mahhmoùd le Ghaznevyde, et du culte rendu à l'idole par les Brahmanes برهمن qui la couvrent d'ornemens magnifiques.

La translation d'une idole des anciens Arabes dans l'Inde, est un fait d'autant plus important, que nous pouvons en conclure qu'il existoit une grande conformité entre leur religion et celle de Brâhmah. Le fait dont il s'agit semble confirmé par un passage d'Aboù A'bdoùllah âl-Novaïry, qui nous apprend que « A'bdoùllah

de Berose, ils établirent plusieurs cycles artificiels, avec des noms distincts; ce qui semble indiquer la connoissance de la période dans laquelle les équinoxes paroissent faire leur révolution. Ils passent aussi pour avoir connu les secrets les plus merveilleux de la nature, science qui leur valut le renom de magiciens et d'enchanteurs. Mais je me bornerai à quelques remarques sur cette théologie métaphysique professée de temps immémorial par une secte nombreuse de Persans et d'Hindous, importée en partie dans la Grèce, et adoptée aujourd'hui même par de doctes Musulmans qui n'en font pas mystère. Les modernes partisans de cette théologie sont nommés *Ssoûfy* [a], soit du mot grec qui signifie *sage*, soit du manteau de laine qu'ils avoient coutume de porter dans quelques provinces de la Perse. Leurs principaux dogmes sont, que rien n'existe absolument, excepté Dieu; que l'ame humaine est une émanation de son essence, et que, séparée pour un temps de sa céleste source, elle finira par s'y réunir; que le plus haut degré de bonheur sera l'effet de cette réunion, et qu'ici-bas la suprême félicité des hommes consiste à s'unir avec l'esprit éternel, aussi étroitement que peuvent le permettre les besoins d'un corps périssable; que, dans cette vue,

» ben Qaïs âl-Fezâry ayant été envoyé » par Mo'avyah fils de Khadydje, d'A- » frique (en Sicile), sous le khalyfat » de Mo'avyah fils d'Aboû Sofyân (en » 665 de l'ère vulgaire), la conquit, y fit » des captifs, et la pilla : parmi le butin se » trouvèrent des idoles d'or et d'argent » ornées de pierreries. Il les présenta à » Mo'avyah fils d'Aboû Sofyân, qui les » envoya dans l'Inde pour les vendre plus » cher; ce qui déplut aux Musulmans. »

عبد الله بن قيس الفزاري من قبل معاويه بن خديج وكان قد بعثه من افريقية وذلك في خلافة معاويه بن ابي سفيان فتح وسبي وغنم وكان مما غنم اصناما من ذهب وفضة مكللة بالجواهر فحملها الي معاويه بن ابي سفيان فانفذها معاويه الي الهند لزيادة ثمنها فانكر المسلمون ذلك

Ce passage, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale par le C.en Caussin, professeur d'arabe au collége de France, se trouve dans l'ouvrage intitulé *Rerum Arabicarum quæ ad historiam Siculam spectant collectio*, edente Gregorio, p. 1 et 2. (L-s.)

[a] صوفيان pluriel de صوفي [dévot, contemplatif, habillé de laine]. On est incertain si ce mot vient du grec σοφὸς, ou de l'arabe صوف laine, matière qui sert à vêtir les dévots, le rigorisme dont ils font profession ne leur permettant pas de se servir de soie. (L-s.)

ils doivent rompre toute liaison, ou *ta'lluq* [a], comme ils l'appellent, avec les objets extérieurs, et traverser la vie sans former d'attachemens, de même qu'un nageur fend librement les vagues sans être embarrassé par des habits; qu'ils doivent être droits et libres comme le cyprès, dont le fruit s'aperçoit à peine, et non pas succomber sous le fardeau comme les arbres fruitiers attachés à un treillis; que si des charmes purement terrestres ont quelque puissance sur l'ame, l'idée de la beauté céleste doit l'inonder de plaisirs extatiques; qu'à défaut de termes propres à exprimer les perfections divines et l'ardeur de la dévotion, nous devons adopter des expressions qui approchent de nos idées le plus qu'il sera possible, et parler de la beauté et de l'amour dans une acception transcendante et mystique; que, semblable à un roseau arraché de sa rive natale, semblable à la cire détachée du rayon délicieux qui la renfermoit, l'ame humaine déplore sa séparation avec une mélodie douloureuse, et verse des larmes brûlantes comme une torche allumée, attendant avec impatience le moment où elle doit s'éteindre, moment qui la délivrera de ses chaînes terrestres, et la fera retourner vers celui qu'elle aime uniquement. Telle est en partie (car je laisse de côté la métaphysique plus subtile et plus détaillée des Ssoùfis dont il est fait mention dans le Dabistân) la religion bizarre et enthousiaste des poëtes persans modernes, en particulier du mélodieux Hhâfez [b]

[a] تعلّق Ce mot est arabe, et dérive de la racine علق *suspensus fuit, adhæsit.* Il est pris ici dans un sens métaphorique et mystique. (L-s.)

[b] « Chems êd-dyn Mohhammed, fils de » ...... surnommé *Hhâfez* [le poëte par- » fait], natif de Chyrâz, mort en 792 » [1389-90]. » Le rédacteur du Dyvân de Hhâfez s'exprime ainsi dans sa préface : « Notre maître Hhâfez n'a pas mis lui- » même son Dyvân en ordre, à cause de » la multiplicité de ses occupations, qui » consistoient à faire l'extrait du Kechâf » [Commentaire du Qorân par âl-Zamakh- » chéry] et de son explication, et à ap- » prendre l'un et l'autre. Ce Dyvân fut » rédigé après lui par les soins de Qoùâm » êd-dyn A'bdoûllah ; il est très-connu » et usité parmi les Persans, qui s'en ser- » vent aussi pour y prendre des présages. » Il arrive fréquemment que ces vers cor- » respondent positivement à l'objet sur » lequel on les consulte; c'est pourquoi » on nomme ce recueil de poésies, *Liçân* » *êl-Ghaïb* [Langue mystérieuse], &c. »

شمس الدين محمد بن ...... الشهير

et du grand Mévlévy [a]. Tel est le système des philosophes védânti [b], des meilleurs poëtes lyriques de l'Inde; et comme il remonte à la plus haute antiquité chez les deux nations, il sert encore à prouver qu'elles sont alliées depuis un temps immémorial.

III. Nous avons déjà fait, sur les anciens monumens de la sculpture et de l'architecture persanes, des observations suffisantes pour notre objet; et vous ne serez point surpris de la différence qui se trouve entre les figures d'Éléphanta, qui sont manifestement indiennes [c], et celles de Persépolis, qui sont purement sabéennes, si vous croyez avec moi que le Takhti Djemchyd fut érigé postérieurement à Kayoùmarats, lorsque les Brahmanes eurent voyagé hors de l'Irân, et que leur mythologie compliquée eut été remplacée par le culte plus simple des planètes et du feu.

بحافظ شيرازي المتوفي سنه ٧٩٢ ذكر مرتب ديوان حافظ لم يرتب ديوانه لكثر اشتغاله بتحشية الكشاف والمطالعه ودرسهما ورتب بعده باشارة قوام الدين عبد الله وهو ديوان معروف متداول بين اهل الفرس ويتفاءل به وكثيرا ما جاء بيته مطابقا لحسب حال المتفاءل به ولهذا يقال له لسان الغيب *(Hhâdjy Khalfah.)* Hhâfez est à-la-fois l'Anacréon et le Pindare des Persans. Ses ghazelles ou chansons offrent le délire de l'imagination et de la volupté, quelquefois du libertinage le plus déréglé. Cependant quelques bons Musulmans croient y reconnoître les élans de l'amour divin, et les méditent pour s'exciter à la piété. MM. Jones, de Rewüsky, Nott, Ouseley, Wahl, &c. ont donné plusieurs de ces chansons traduites en latin, en anglois et en français. (L-s.)

[a] Ce poëte m'est inconnu, et ne se trouve pas dans la Bibliographie de Hhâdjy Khalfah, ni dans les tables d'auteurs dressées par Daoùlet-Châh et par Sâm dans leur Tezkiret âl-cho'arâ تذكرة الشعراء [Histoire des poëtes]. Ce pourroit bien être l'auteur du *Metsnevy* cité *p. 102, note* [d]. (L-s.)

[b] Ce nom semble indiquer une secte de Brahmanes qui s'occupent exclusivement de l'étude des vèdes ou livres sacrés. (L-s.)

[c] Malgré ma haute estime pour M. Jones, je ne puis adopter, sans quelques restrictions, son assertion relativement aux sculptures d'Éléphanta. Si elles ont été exécutées par des mains indiennes, à coup sûr les figures qu'elles représentent sont éthiopiennes. Ajoutons que les plus anciens livres indiens actuellement existans, sans en excepter les Vèdes, n'offrent aucun renseignement sur ces sculptures, dont l'origine est absolument inconnue aux Indiens. Je ne répéterai point les observations que j'ai faites sur ces monumens, ni les rapprochemens que j'ai essayé

IV. QUANT aux sciences et aux arts des anciens Persans, j'ai peu de chose à dire sur ce sujet, et il ne paroît point en exister de traces positives. Mohhsen parle d'anciens vers en langue pehlvyque, et Bahman m'a assuré qu'il s'en étoit conservé quelques-uns. Leur musique et leur peinture, célébrées par Nizâmy, ont péri sans retour. A l'égard de Ma'ny, peintre et imposteur, dont la collection de dessins intitulée *Erteng*, qu'il disoit être d'une main divine, passe pour avoir été détruite par les Chinois, au milieu desquels il s'étoit réfugié, cette anecdote est trop moderne pour répandre quelque jour sur la question qui nous occupe relativement à l'origine des nations et aux habitans du monde primitif.

Ainsi, des preuves évidentes et des raisonnemens directs ont constaté qu'une monarchie puissante fut établie dans l'Irân longtemps avant le gouvernement assyrien ou pychdâdyen [a]; que c'étoit dans le fait une monarchie indienne, quoique nous ne voulions pas disputer sur les mots, s'il plaît à quelques personnes de l'appeler *cusienne, casdéenne* ou *scythe;* qu'elle subsista pendant plusieurs siècles, et que son histoire a été greffée sur celle des Hindous qui fondèrent les monarchies d'Ayodhyâ [b] et d'Indraprésthâ; que la langue du premier empire persan fut la mère du sanskrit, et conséquemment du zend et du

d'établir entre les monumens de l'Inde, de l'Éthiopie et de l'Égypte. Ces observations sont consignées dans mes Notes et Éclaircissemens sur le Voyage de Norden, *t. III, p. 390*, édition in-4.° (L-s.)

[a] پیشدادیان [législateurs], la première dynastie de Perse, suivant l'opinion commune des historiens persans, opinion qui se trouve bien infirmée par l'ouvrage de Mohhsen. Le Dabistân indique, comme on a déjà vu, une dynastie des Mahâbâdyens antérieure à celle des Pychdâdyens. (L-s.)

[b] Aujourd'hui Aoûde, ssoûbah ou gouvernement de l'Inde, dont la capitale porte le même nom. « Le ssoûbah de Aoûde est » situé dans le deuxième climat; sa lon» gueur depuis le serkâr de Goûrekehpoûr » jusqu'à Qinoûdje, est de cent trente-cinq » koss [quatre-vingt-dix-huit lieues]; sa » largeur depuis les montagnes du nord » jusqu'à Sedehpoûr, dans le ssoûbah » d'Allah âbâd, est de cent quinze koss » [soixante-quinze lieues]: à l'est est le » Béhâr; au nord, les montagnes; au sud, » Mânekpoûr; à l'ouest, Qinoûdje. L'eau » et l'air sont doux; l'hiver et l'été éga» lement tempérés... Aoûde étoit une des » plus grandes villes de l'Hindoustân, si» tuée à 118° 6' de longitude et 27° 22' » de latitude. Cette ville avoit autrefois » cent quarante-huit koss [cent lieues] » de long sur trente - six [vingt - cinq

pârsy, aussi-bien que du grec, du latin et du gothique; que la langue des Assyriens avoit des rapports avec le chaldéen et le pehlvy, et que la langue originaire des Tartares avoit aussi eu cours dans le même empire. Cependant, comme les Tartares n'avoient point de livres ni même d'alphabet, nous ne pouvons désigner avec certitude leurs idiomes grossiers et variables. Nous découvrons donc dans la Perse, à la première origine de l'histoire, les trois races distinctes que nous avons précédemment décrites comme ayant possédé l'Inde, l'Arabie et la Tartarie; et les considérations suivantes nous aideront facilement à déterminer si elles vinrent de pays éloignés se rassembler dans l'Irân, ou si elles en sortirent comme d'un centre commun pour aller de différens côtés. Observons d'abord la position centrale de l'Irân, qui est bornée par l'Arabie, par l'Inde et par la Tartarie, tandis que l'Arabie n'est contiguë qu'à l'Irân, et qu'elle est éloignée de la Tartarie et séparée de la lisière de l'Inde par un golfe considérable. Il n'y a donc que la Perse qui semble avoir été dans le

» lieues] de large. On la regarde comme un » des lieux les plus sacrés de l'antiquité. En » criblant la terre aux environs de cette » ville, on en tire quelquefois des grains » d'or. [Dans le tegtah djogue, l'âge d'ar- » gent des Hindous, c'étoit la résidence de » la famille du radjah Ramtchend]. A une » koss de la ville, la rivière de Gohkehr se » joint au Séroù; ces deux rivières ainsi » réunies passent au pied du fort. »
صوبه اوده ازاقليم دوم درازازسركاركوركهپور
تاقنوج صدوسي وپنج كروه پهنا ازشمالي كوه
تاسدهپورصوبه الهاباد صدوپانزده خاوررويه
بهار شمالي كوه جنوبي ما تامكپور غربي قنوج
اب وهوا اولين زمستان وتابستان نـــزديك
باعتدال ..... اوده از بزرك شهرهاي هند
طول صد وهژده درجه وشش دقيقه عـــرض
بيست وهفت درجه وبيست ودودقيقه در
پيشين زمان درازي صدوچهل وهشت كروه
وپهناي سي وشش اباد بود ازكزيــن معابد
باستاني برشمارند بسواد شهرخاك ببيزي كنند
وطلا بركيرند بنكاه راجه رامچند بـــود يك
كروهي شهر دريا كهكهر بدرياي سرو
پيوسته پايان قلعه بكذارد Voyez l'*Ayîn Akbery*, article du ssoùbah d'Aoùde, *p. 178 verso* de mon manuscrit. Aoùde est encore une ville considérable de l'Hindoustân; le célèbre nâbâb Choudjâ'a êd-doùlah y faisoit sa résidence. *Voyez* le Voyage du Bengale à Pétersbourg, par G. Forster, *tome I, p. 100*, et *tome III, p. 201 et passim.* — J'ignore quel est l'endroit désigné ici sous le nom d'*Indra-presthâ*; mais ce nom m'indique que c'est un lieu consacré à Indra, dieu du ciel, de la pluie, &c. dont nous avons déjà parlé ci-dessus, *p. 40, note* [2]. (L-s.)

cas d'envoyer des colonies dans tous les royaumes de l'Asie. Les Brahmanes n'auroient jamais pu se rendre de l'Inde dans l'Irân, attendu que leurs plus anciennes lois existantes leur défendent expressément de quitter la région qu'ils habitent maintenant[a]. La tradition n'a pas même conservé, parmi les Arabes, le souvenir d'une émigration de leurs aïeux dans la Perse, avant Mohhammed. Et certes, rien ne pouvoit les engager à s'éloigner de leurs vastes et magnifiques possessions. Quant aux Tartares, l'histoire ne nous laisse pas même entrevoir qu'ils aient abandonné leurs plaines et leurs forêts antérieurement à l'invasion des Mèdes, qui descendoient de Madai, suivant les étymologistes; et alors même ils furent conduits par des princes d'une famille assyrienne. Les trois races dont nous avons parlé (et nous n'en avons pas trouvé plus de trois), sont donc sorties de l'Irân, comme de leur patrie commune. C'est ainsi que la chronique saxonne, s'appuyant sans doute d'autorités valables, fait venir de l'Armorique les premiers habitans de la Grande-Bretagne : cependant un auteur récent et très-docte, après des recherches laborieuses, conclut que les Goths ou Scythes étoient originaires de la Perse; et un autre soutient avec beaucoup de force, que les Irlandois et les anciens Bretons vinrent séparément des bords de la mer Caspienne. Or il auroit été difficile que des personnes absolument étrangères les unes aux autres eussent tiré des inductions aussi analogues de raisonnemens différens, si ces inductions n'étoient fondées sur des principes solides. Nous pouvons donc regarder comme hors de doute, que l'Irân, ou la Perse, dans son acception la plus étendue, fut le véritable centre de la population, du savoir, des langues et des arts; qu'au lieu de se propager seulement vers l'ouest, comme on l'a follement supposé, ou vers l'est, comme on auroit pu le supposer avec tout autant de raison, ils se sont répandus dans toutes les

[a] Les bornes de cette région, du côté de l'occident, sont fixées aux bords du Sind; l'endroit où se réunissent les cinq branches du fleuve, se nomme *Attok*, mot indien qui signifie *défendu*. Les Hindous qui franchissent cette fatale limite, sont censés renégats, et dispensés de toutes les pratiques religieuses. (L-s.)

directions, vers toutes les régions du monde où la race indienne s'est établie sous des noms divers. Je dois renvoyer à un examen ultérieur la question de savoir si l'Asie n'a pas produit d'autres races d'hommes, distinctes des Hindous, des Arabes et des Tartares, ou si quelque diversité apparente n'a pas résulté du mélange inégal de ces trois races. Il est une autre question d'une importance plus directe, que vous seuls, Messieurs, êtes à portée de résoudre. *Quels moyens faut-il employer pour prévenir la destruction partielle de notre société, après l'avoir amenée progressivement à l'état, dirai-je de prospérité ou de langueur, où elle se trouve aujourd'hui!* Elle a subsisté pendant cinq ans sans rien coûter à ses membres, jusqu'au moment où nous avons publié le premier volume de nos Mémoires; et, en comparant la différente valeur de l'argent au Bengale et en Angleterre, le prix de ce volume ne passe pas le montant de ce que paient chaque année, pour les dépenses de la société royale (de Londres), ceux de ses membres qui n'ont pas transigé pour leur admission. Si je fais cette observation, ce n'est pas que j'appréhende qu'aucun de nous se refuse à acheter au moins un exemplaire de notre premier volume; c'est uniquement pour faire sentir combien il est nécessaire que nous réunissions nos démarches, afin de seconder le débit de l'ouvrage dans l'Hindoustân et à Londres. Vainement tiendrons-nous des séances comme une association littéraire, s'il manque à nos assemblées des dissertations et des mémoires originaux; vainement recueillerons-nous les écrits les plus intéressans, si nous ne pouvons les publier de temps en temps, sans exposer au danger d'une perte considérable les directeurs des presses de la compagnie, qui les impriment à leurs risques et périls. C'est par une réunion d'efforts que les Français ont élevé leur prodigieux édifice de l'universalité des connoissances [a]; ce n'est que par une réunion d'efforts que nous pouvons espérer de rivaliser avec eux, et de répandre dans notre patrie et dans le reste de l'Europe les lumières qui peuvent être le fruit de nos recherches asiatiques.

[a] L'Encyclopédie.

IV.

IV.

LETTRE de feu Henri Vansittart, *Écuyer, au Président.*

MONSIEUR,

J'AI rencontré, il y a quelque temps, un abrégé de l'*Asrâr âl Afâghina* [a], composé en langue persane par Maùlavy Khaïr êd-dyn, ou les Secrets des Afghâns, ouvrage écrit en puchtò [b] par Hhucéïn, fils de Ssâber, fils de Khezr, disciple de Hhazret châh Qâcem Soléïmâny, dont le tombeau se voit à Tchénârgor [c]. L'idée m'est venue de le traduire. Il s'ouvre par des détails singuliers sur l'origine de cette tribu, et présente une série de faits qu'il seroit impossible de donner en totalité pour une histoire sérieuse et probable : je crois néanmoins qu'une société telle que la nôtre ne sera pas moins jalouse de connoître

[a] مختصر الاسرار الافاغن للمولوی خیر الدین (L-s.)

[b] *Voyez* sur ce mot les notes [a] et [b] de la *page suivante.*

[c] Tchénârgor est une forteresse située sur la rive droite du Gange, à quatre lieues sud de Benarès, vers le 25.e degré 10' de latitude, suivant la carte de la portion méridionale du Béhâr, n.° III du *Bengal Atlas* du major Rennell : la planche n.° XIV du même Atlas contient un plan détaillé de Tchénârgor. Ce mot چنارگر est moitié persan et moitié indien ; il signifie *le fort des Platanes.* L'auteur de l'*Ayin Akbery* écrit simplement *Tchénâ dih* [bourg de Tchenâ ou Tchenâr], et place cette forteresse incomparable dans le ssoùbah d'Allah âbâd, sur la cime d'une montagne au pied de laquelle coule le Gange. Il nous apprend qu'il se trouvoit de son temps, dans le voisinage de cette place, une race d'hommes qui avoient la tête et les pieds nus, et vivoient dans le désert du produit de leurs flèches et de leurs arcs. Il y avoit aussi des éléphans dans ce désert. چناده سنگین دژیست بر فرازکوه دربلندی واستواری کم همتا دربای گنگ ازپایان آن برگذرد ودرآن نزدیکی گروهی از مردم زاد سروپا برهنه درصحرا بسربرند به تیراندازی ونخچیرآفگنی روزگارگذرانند ودرین صحرا فیل نیز باشد Voyez *Ayin Akbery*, ssoùbah d'Allah âbâd, صوبه آلهاباد *page 174* de mon manuscrit. (L-s.)

ces suppositions d'un peuple relativement à ses premiers ancêtres, que ses véritables annales. Il faut en convenir, toute histoire a des commencemens fabuleux; et les nations les plus éclairées, lorsqu'elles sont parvenues à ce degré de civilisation et d'importance qui leur a donné le desir et les moyens de transmettre leurs actions à la postérité, ont toujours trouvé près de leur berceau une lacune qu'il a fallu remplir à l'aide de l'invention, ou au moins des conjectures. Les fictions de ce genre circulent d'abord en forme de traditions; et après avoir amusé plusieurs générations en flattant leur vanité nationale, elles sont confiées au papier et acquièrent l'autorité de l'histoire.

De même qu'un royaume est un assemblage de parties intégrantes, agglomérées par degrés depuis les moindres associations d'individus jusqu'à ce qu'elles soient confondues en une seule, l'histoire se forme de la combinaison des actes non-seulement des tribus diverses, mais encore des individus de la nation dont elle s'occupe. Dans une collection aussi générale, tous les récits particuliers doivent être sommaires et incomplets : ainsi la biographie et les descriptions des mœurs, des actions, même des opinions des tribus qui tiennent à un grand royaume, ne sont pas seulement amusantes en elles-mêmes, mais utiles, en ce qu'elles développent et éclaircissent l'histoire de la nation.

C'est d'après ces considérations que je hasarde de mettre sous les yeux de la Société la traduction de l'Histoire abrégée des Afghâns, tribu qui, à diverses époques, fut sujette de la Perse et de l'Hindoustân, et qui eut toujours des rapports avec ces royaumes. Je lui soumets aussi un échantillon de sa langue, qu'elle appelle *pukhtò*[a], nom que les Persans ont adouci en le prononçant *puchtò.*[b]

Je suis, Monsieur, avec le plus profond respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Calcutta, 3 mars 1784. HENRI VANSITTART.

[a] پختو (L-s.)

[b] پشتو Si ce mot n'étoit pas une corruption du précédent, je serois tenté de lui trouver quelque ressemblance avec ܦܫܝܛܐ [bchito], nom de l'écriture moderne syriaque, qui a succédé au ܐܣܛܪܢܓܠܐ [estranghelo]. (L-s.)

SUR L'ORIGINE HÉBRAÏQUE DES ÂFGHÂNS.

Les Afghâns, suivant la tradition qui s'est conservée parmi eux, descendent de Mélik Thâloùt [le roi Saül], qui, selon quelques auteurs, descendoit lui-même de Juda, fils de Jacob, et, selon d'autres, de Benjamin, frère de Joseph.

Dans une guerre sanglante que les enfans d'Israël eurent à soutenir contre les Amalécites, ceux-ci étant demeurés victorieux, pillèrent les Juifs et se rendirent maîtres de l'arche d'alliance. Persuadés que cette arche étoit le dieu des Juifs, ils la jetèrent dans le feu, qui n'y porta aucune atteinte; ils essayèrent ensuite de la fendre avec des haches, mais ce fut en vain : quiconque se permit des outrages contre elle, fut châtié de sa témérité. Ils la placèrent alors dans leur temple; mais toutes leurs idoles se prosternèrent devant elle : enfin ils l'assujettirent sur le dos d'une vache, qu'ils lâchèrent dans le désert.

Quand le prophète Samuel fut revêtu de la première dignité sacerdotale, les enfans d'Israël lui dirent : « Nous avons été entièrement subjugués par les Amalécites, et nous n'avons point de » roi : donne-nous un roi, afin que nous puissions combattre pour » la gloire de Dieu. — Supposé qu'on vous mène au combat, » répondit Samuel, êtes-vous résolus de vous mesurer avec l'ennemi? » — Que nous est-il arrivé, répliquèrent-ils, qui nous empêche de » combattre les infidèles? Cette nation nous a chassés de notre » patrie et séparés de nos enfans. » L'ange Gabriel descendit pour lors des cieux; et donnant une baguette à Samuel : « La volonté de » Dieu, dit-il, est que celui dont la taille égalera la hauteur de » cette baguette, règne sur Israël. »

A cette époque, Mélik Thâloùt étoit un homme du commun;

il exerçoit l'humble emploi de conduire aux pâturages les chèvres et les vaches d'autrui. Un jour il perdit une des vaches qui lui étoient confiées; accablé de douleur, après l'avoir cherchée inutilement, il s'adressa au prophète et lui dit : « J'ai perdu une vache, » et je n'ai pas le moyen de dédommager le propriétaire; priez » pour moi, afin que je puisse sortir d'embarras. » Samuel remarqua qu'il étoit d'une haute stature, et lui demanda son nom. « Je m'ap- » pelle Thâloùt, répondit le berger. — Mesurez Thâloùt, dit Sa- » muel, avec la baguette que l'ange Gabriel a apportée. » Il se trouva de la même hauteur que la baguette. Samuel dit alors : « Dieu » a désigné Thâloùt pour régner sur vous. » Les enfans d'Israël répondirent : « Nous valons mieux que notre roi; nous sommes d'une » condition distinguée, et il est d'un rang subalterne; comment régne- » roit-il sur nous? » Samuel leur apprit qu'ils auroient la preuve du choix que Dieu avoit fait de Thâloùt pour les gouverner, attendu qu'il leur rendroit l'arche d'alliance. Il la recouvra en effet, et ils le reconnurent pour leur souverain.

Thâloùt étant devenu roi, envahit une portion du territoire de Djâloùt ou Goliath. Celui-ci assembla une nombreuse armée; mais il fut tué par David. Thâloùt mourut ensuite avec les honneurs du martyre dans une guerre contre les infidèles, et Dieu nomma David roi des Juifs.

Mélik Thâloùt laissa deux fils, appelés l'un *Berkia* et l'autre *Irmia*[a], dont les services leur méritèrent l'amitié de David. Il les envoya combattre les infidèles, et ils furent victorieux par l'assistance divine.

Berkia et Irmia eurent chacun un fils; celui du premier se nommoit *Afghân;* le fils du second se nommoit *Uzbek :* ces jeunes gens se signalèrent sous le règne de David, et furent employés par Salomon. Afghân étoit distingué par sa force corporelle, qui frappoit de terreur les démons et les génies; Uzbek étoit recommandable par son savoir.

[a] Je ne connois point la véritable orthographe de ces deux noms. (L-s.)

Afghân faisoit souvent des excursions au milieu des montagnes; ses enfans s'y établirent après sa mort, vécurent dans un état d'indépendance, construisirent des forts et exterminèrent les infidèles.

Lorsque Mohhammed, l'homme choisi parmi toutes les créatures, parut sur la terre, sa renommée parvint chez les Afghâns; ils allèrent en grand nombre au-devant de lui, sous la conduite de leurs chefs Khâled et A'bdoûl-Rachyd fils de Oùalyd. Le prophète les honora de l'accueil le plus gracieux, et leur dit : « Venez, ô » *moloùk* [rois]; » d'où ils prirent le titre de *mélik* [a] dont ils sont encore aujourd'hui en possession. Le prophète leur donna son enseigne, et leur dit qu'ils seroient les colonnes de la foi.

Khâled fils de Oùalyd eut plusieurs fils qui se signalèrent sous les yeux du prophète, en combattant les infidèles. Mohhammed les traita honorablement et pria pour eux.

Sous le règne du sulthân Mahhmoùd le Ghaznevyde [b], il arriva huit hommes de la postérité de Khâled fils de Oùalyd, qui s'appeloient *Kalun*, *Alun*, *Daoùd*, *Yâlua*, *Ahhmed*, *Awyn* et *Ghâzy*. Ils plurent beaucoup au sulthân, et il donna à chacun d'eux un commandement dans son armée. Il leur conféra aussi les dignités de *vézyr* et de *vakyli muthlaq* [c], ou régent de l'empire.

Par-tout où ils furent envoyés, ils se rendirent maîtres du pays, bâtirent des mosquées et renversèrent les idoles. Ils se multiplièrent à un tel point, que l'armée de Mahhmoùd étoit en grande partie composée d'Afghâns. Herhind, puissant prince de l'Hindoustân, ayant projeté d'envahir Ghaznah, le sulthân Mahhmoùd fit marcher contre lui les descendans de Khâled avec vingt mille chevaux. Il y eut une bataille : les Afghâns commencèrent l'attaque; et après

[a] ملك pluriel ملوك (L-s.)

[b] Emyn êl-Mulk êmyn êd-doùlah sulthân Mahhmoùd âl-Sebeqtéguy âl-Ghaznevy امين الملك امين الدولة سلطان محمود السبكتكي الغزنوي monta sur le trône de l'Hindoustân en 387 de l'hégire [993 de l'ère vulgaire], et mourut en 419 [1028], suivant Ferichtah, *History of Hindoostan, translated from the original Persian by Alex. Dow*, t. I, p. 36 et 78, 2.^d edit. (L-s.)

[c] وكيل مطلق plénipotentiaire, lieutenant-général. (L-s.)

un combat opiniâtre qui dura depuis l'aube jusqu'à midi, ils défirent Herhind, tuèrent plusieurs des infidèles, et en convertirent quelques-uns à la foi musulmane.

Les Afghâns commencèrent alors à s'établir dans les montagnes. Une partie fonda des villes avec la permission du sulthân Mahhmoùd. Ils se donnèrent des réglemens, et se divisèrent en quatre classes, ainsi qu'il suit : la première est la classe pure, composée de ceux qui doivent le jour à un père et à une mère de la race des Afghâns; la seconde classe est formée de ceux dont les pères étoient Afghâns et les mères d'une autre nation; la troisième classe renferme ceux dont les mères étoient Afghânes et les pères d'une autre nation; la quatrième comprend les enfans des femmes dont les mères étoient Afghânes, et les pères, ainsi que les maris, d'une nation différente. Les personnes qui n'appartiennent à aucune de ces classes, ne sont point comprises sous la dénomination d'*Afghâns*.

Après la mort du sulthân Mahhmoùd, ils firent un autre établissement dans les montagnes. Chéhâb êd-dyn Gaùry, l'un des successeurs de Mahhmoùd, fut repoussé deux fois de l'Hindoustân. Son vézyr assembla le peuple, et demanda s'il existoit encore des descendans de Khâled. On lui répondit : « Il y en a plusieurs qui » vivent indépendans au sein des montagnes, où ils ont une armée » considérable. » Le vézyr ordonna qu'on se rendît auprès d'eux, et qu'on les suppliât de venir au secours du sulthân, vu qu'ils étoient les descendans des compagnons du prophète.

Les habitans de Ghaznah entreprirent cette ambassade; et à force de présens et d'instances, ils se concilièrent la bonne volonté des Afghâns. Ceux-ci promirent de s'engager au service du sulthân, pourvu qu'il vînt en personne traiter avec eux. Le sulthân les visita dans leurs montagnes, leur rendit des honneurs, et les combla de présens. Ils lui fournirent douze mille chevaux et une infanterie nombreuse. Le sulthân ayant fait marcher cette armée avant la sienne, elle s'empara de Dehly, tua le roi nommé *Ray Pathoura*, ses ministres

et sa noblesse, saccagea la ville, et fit prisonniers les infidèles : elle renouvela ensuite la même scène à Kanoùdje.[a]

Le sulthân, charmé de la réduction de ces villes, conféra des honneurs aux Afghâns. On dit qu'il leur décerna alors les titres de *patan* et de *khân*. Le mot *patan* est dérivé du verbe hindoù *païthnâ* [s'élancer] ; c'étoit une allusion à l'impétuosité avec laquelle les Afghâns attaquoient l'ennemi. Les Patans se sont beaucoup distingués dans l'histoire de l'Hindoustân, et sont divisés en plusieurs sectes.

La race des Afghâns se mit en possession de la montagne de Salomon[b], située près de Qandahâr, ainsi que des pays adjacens, où elle a bâti des forts. Cette tribu a donné plusieurs rois ; les suivans ont occupé le trône de Dehly : sulthân Behloùl, Afghân Loùdy, sulthân Skender, sulthân Ibrâhym, Chyr Châh, Eslâm Châh, A'del Châh Soùr. D'autres ont régné à Gaùr, tels que Soléïmân Châh Gurzâny, Bayâzyd Châh et Qothb Châh. De plus, cette nation a produit plusieurs conquérans de provinces. Les Afghâns sont appelés *Soléïmâny*, soit parce qu'ils furent anciennement sujets de Salomon, roi des Juifs, soit parce qu'ils habitent la montagne de Salomon.

Ici finit la traduction. Je me contenterai d'ajouter que le pays des Afghâns, qui est une province de Kâboul, étoit originairement appelé *Ròh*[c], et que c'est là l'étymologie du nom des Ròhyllahs[d].

[a] Cette expédition eut lieu vers l'an 409 [1018]. Kanoùdje ou plutôt Qinoùdje est une des plus anciennes villes de l'Inde, située sur la rive droite du Gange, au confluent de cette rivière avec le Kallynouady, à 27° 3' de latitude. Les historiens indiens ne tarissent point sur les louanges de cette ancienne capitale de l'Hindoustân, devenue ensuite la capitale d'un royaume qui portoit son nom. (L-s.)

[b] Koùh Soléïmân, کوه سلیمان entre le Qandahâr et le Kachmyr. Les annales kachmyriennes renferment beaucoup de contes sur le prétendu voyage de Salomon dans ces contrées. (L-s.)

[c] روه Ce mot âfghân signifie *montagne*, suivant l'écrivain persan dont M. Hamilton a traduit l'ouvrage sous le titre de *Historical account of the origin, progress and final dissolution of the government of the Rohillah Afghans in the north provinces of India, compiled from a Persian manuscript.* London, 1787, in-8.° (L-s.)

[d] روهیله (L-s.)

La ville qu'ils y fondèrent reçut d'eux le nom de *Peïchvet*, ou *Peïchoùr*[a], qui est maintenant celui de tout le canton[b]. Les sectes des Afghâns ou Patans sont très-nombreuses; voici les principales: Loùdy, Lohâny, Soùr, Seroùâny, Yoùçoufzéhy, Bounguych, Dilâzâny, Khâtty, Yâcyn, Khâïl et Baloùdje. *Zéhy*[c] signifie postérité, et *Khâïl*[d], secte. Feu Hhâfez Rahhmet Khân, chef des Ròhyllahs[e], a composé une histoire très-détaillée des Afghâns, où les curieux trouveront

[a] Péïchoùr, پیشور ville située sur la route d'Attok à Kâboul. M. Forster, qui la visita au mois de mai 1783, nous apprend que c'est une place considérable, riche et peuplée, gouvernée, aussi-bien que les districts qui en dépendent, par un officier âfghân. Il envoie annuellement au souverain âfghân une somme de sept mille laks de roupies [1,750,000f]. Péïchoùr a été bâti par le Grand-Moghol Akbar, qui la destinoit d'abord aux Afghâns : mais voyant l'éloignement de ceux-ci pour les villes, il appela des Hindous et des Musulmans. C'est un comptoir intermédiaire entre l'Afghânistân, l'Inde et la Perse. *Voy.* le Voyage du Bengale à Pétersbourg, &c. *t. II, p. 33 et 34.* (L-s.)

[b] L'Afghânistân, ou pays habité par les Afghâns, est situé au midi du Kâboul, suivant l'Heft Iqlym *(p. 234* du manuscrit, article de *Kâboul)*, et à l'occident du Kachmyr, غربیش (كشمير) بجانبی است كه محل اقامت اقوام افغانان است (*p. 236 verso* du même manuscrit). Ce pays est limitrophe des montagnes de la Tatârie, de certaines parties des golfes de Cambaye et de Perse; il se prolonge depuis l'Indus jusqu'aux frontières de la Perse. Le souverain porte le titre de *châh*, شاه [monarque, roi]. Il réside à Kâboul, capitale de ses états, qui comprennent non-seulement l'Afghânistân, mais encore la province de Kâboul proprement dite, et différens cantons montagneux situés entre la Perse et l'Inde. (L-s.)

[c] زهي (L-s.)

[d] خيل (L-s.)

[e] Ou plutôt Rahhmet Khân; car le mot *Hhâfez* حافظ [gardien] est un titre qu'on lui donna quand il fut chargé de gouverner les Ròhyllahs au nom des enfans en bas âge de A'ly Mohhammed, en 1747. Cet ambitieux, et ses deux compagnons Fetahh Khân et Serdâr Khân, ne tardèrent pas à se débarrasser de leurs pupilles pour se partager leur bien et se disputer la souveraineté des Ròhyllahs. Rahhmet Khân finit par écarter aussi ses rivaux. Venu des montagnes de l'Afghânistân pour exercer dans l'Inde un obscur et misérable commerce, il brilla à la tête d'une nation puissante et belliqueuse, et tint souvent en échec les forces de l'empire moghol et celles des Anglois. Il ne fallut pas moins que la réunion de ces puissances pour le terrasser. Il périt en combattant vaillamment, à la bataille de Kutterah ou de Saint-George, gagnée par le général anglois Champion, mal secondé par le vézyr de l'empire moghol Choudjâ'a êd-doùlah, le 11 ssefer 1118 de l'hégire [23 août 1774]. *Voyez*, dans le Précis historique sur les Ròhyllahs, la description de cette bataille, *t. III, p. 244-250* du Voyage du Bengale à Pétersbourg. (L-s.)

trouveront beaucoup de renseignemens. Ils professent la religion musulmane, et suivent en partie la doctrine des Sunnytes, en partie celle des Chy'ïtes [a]. Ils vantent beaucoup l'antiquité de leur origine et la renommée de leur tribu; mais les autres Musulmans rejettent absolument leurs prétentions orgueilleuses, et soutiennent qu'ils sont peu anciens, et même de basse extraction. Quoi qu'il en soit, l'histoire montre ce qu'ils ont été; ils se sont distingués par leur vaillance, soit en qualité d'auxiliaires, soit lorsqu'ils ont combattu pour eux-mêmes. Ils ont fait des conquêtes pour leurs souverains et pour des souverains étrangers, et on les a toujours regardés comme faisant la principale force des armées où ils ont servi. Si leurs vertus leur ont mérité des éloges, on leur a aussi reproché des vices; ils se sont quelquefois rendus coupables de trahison, et ils ont même joué le rôle honteux d'assassins.

SPÉCIMEN DE LA LANGUE PUCHTO.

لِسَتَمَ ظَالِمَانُ حَاكِمَانُ اَوْر كُورَ پَيْشَوَرْ دِرِي

diry pêichéver, goùra, âoùr hhâkimâno zâlémâno leçatama [b]

وَارَه يَوْدِيْ

yéoùdy vâreh,

« Par l'oppression des gouverneurs tyranniques, le feu, la tombe » et Pêichoùr sont devenus semblables. »

[a] Les Sunny, سنّي ou Sunnytes, sont les sectateurs de O'mar et des quatre premiers khalyfes qui supplantèrent A'ly. Les Chy'ah, شيعه ou Chy'ïtes, regardent, au contraire, ces khalyfes comme des usurpateurs, et sont tellement pénétrés de vénération pour A'ly, qu'ils ne mettent guère de différence entre lui et le prophète, et qu'ils sont même tentés de le regarder comme un dieu. Les Turks sont sunnytes; les Persans, chy'ïtes : ces deux sectes se haïssent et se maudissent mutuellement. (L-s.)

[b] J'ai cru devoir ajouter la prononciation de ces mots, en faveur des personnes qui s'occupent de l'étude des langues en général sans connoître les caractères arabes. Il est inutile de les prévenir que ces passages doivent être lus de droite à gauche. (L-s.)

دَ سُنَّتْ وَ پِــرُ خِصَتْ دَیْ رَاْ غَلِيْ • رَوَایَتْ

revâyet ghaly râ dëï khisset peru oüé sunneto de

« Quant aux prières prescrites par la Sunnah[b], on en est dispensé.
» Les traditions s'expriment ainsi à cet égard : »

کَایْ اُو کَادِیْرَه شَهِوِيْ کَايْ نَکَه هِیْسْ پَرِيْ نَوِي

névy péry hys nekeh kâï chahivêï kâdyréh âù kâï

« Si un homme s'en acquitte, c'est un acte très-louable ; sinon, il
» n'est pas répréhensible. »

امیر خسرو

اي مِیرزَا کَه دَ خَــوِي بِهْتَرِي نَــوِي دَ سَیِّد تَفَــاوَتْ سِهِ دَيْ

dëï sih téfâoùèt sëïad da névy bihtéry khaoùy da keh myrzâ ïy

لَهَ بَــامَنَهْ

bâmaneh lah

« Si la disposition n'est pas bonne, ô Myrzâ ! quelle différence y
» a-t-il entre un Séïd et un Brahmane ? »

[a] Je suis presque convaincu qu'il y a ici une erreur typographique, et qu'il faut substituer un ع *a'in* au غ *ghâïn*, et lire على روايت *conformément à la tradition.* Ces deux mots sont purement arabes. Peut-être que les Afghâns ont altéré la prononciation du premier mot, et l'auront écrit ensuite conformément à cette altération. C'est ainsi qu'ils écrivent روايت au lieu de رواية Il est vrai que, dans ce dernier mot, le changement n'en altère point la prononciation. (L-s.)

[b] La tradition orale. (L-s.)

NOTE DU PRÉSIDENT.

Ces détails sur les Afghâns peuvent conduire à une découverte très-intéressante. Nous lisons dans Esdras, que les dix tribus, après avoir erré quelque temps, arrivèrent dans un pays appelé *Arsareth*, où nous pouvons supposer qu'elles s'établirent. Or les meilleurs historiens persans disent que les Afghâns sont descendus des Juifs; les traditions des Afghâns parlent de cette origine; et quoiqu'ils aient grand soin de la tenir cachée depuis qu'ils ont embrassé l'islamisme, on assure que leurs familles sont distinguées par les noms des tribus juives. La langue puchtò, dont j'ai vu un dictionnaire, ressemble évidemment au chaldéen; et un territoire considérable, qui appartient aux Afghâns, s'appelle *Hézâréh*[a] ou *Hézâret*, dénomination à laquelle on a pu facilement substituer le mot employé par Esdras. Je ne saurois trop recommander de faire des recherches sur la littérature et l'histoire des Afghâns.

[a] « La tribu de Hézâréh descend de » l'armée tchaghataïenne, envoyée par » Mangoù Khân au secours de Holâgoù » Khân, sous les ordres de Nékòdâr Oghlân » son fils. Elle habite le pays situé entre » Ghaznéïn et Qandahâr, Méïdân et les » frontières du territoire de Balkh. Leurs » familles forment plus de cent mille tentes, » dont un tiers de cavalerie. Ils possèdent » des chevaux, des moutons et des chèvres. » Chaque tribu étant tourmentée par l'ambition, s'est isolée; elles sont toujours » en présence et vivent dans une paix de » loups. »

هزاره از لشکر چغتایست منکوقاآن
بیاوری هلاکو خان فرستاده بود واو
آنجماعه را همراه پسر خود نکودار اغلان
بدینحدود نامزد فرمود از غزنین تا قندهار
واز میدان تا نواحی بلخ بنگاه ایشان زیاده
از صد هزار خانه واو سپاه بخش او
سوار است گوسپند وبز دارند هر جوقی در
بند آزمانك گروه گروه شده اند وباهم
نرد دوروی بازند وکرک آشتی نمایند ،

Ayin Akbery, ssoùbah de Kachmyr, serkâr de Kâboul, *p. 254 verso et 255* de mon manuscrit. *Voyez* sur نرد دوروی le passage de Ferdoùcy dans Hyde *de Nerdiludio*, page 251, vers 6 et 15. (L-s.)

ADDITIONS DU RÉDACTEUR.

DEPUIS la publication de ce Mémoire, les vœux de M. Jones ont été remplis. Deux savans anglois, MM. Hamilton et G. Forster, ont publié chacun une Histoire des Afghâns Ròhyllahs, que j'ai eu occasion de citer dans les notes précédentes. On me permettra d'ajouter ici deux autres citations qui me paroissent avoir échappé aux recherches de ces savans anglois, et dont je n'ai pu donner que la substance dans les notes qui accompagnent ma traduction du Précis historique sur les Ròhyllahs, de M. Forster.

« Afghân, suivant l'Ayïn Akbery, se prétendoit descendant des enfans » d'Israël. Or Afghân est le nom d'un grand chef de famille qui eut trois » fils : Serben, auteur de la tribu serbényte; Gherghecht, auteur de la tribu » gherghechty; Patan, auteur de la tribu patane. De ces trois souches sont » issues diverses autres tribus que l'on distingue par le nom de leur fon- » dateur. Les principales sont celles de Perrydje, de Myânéh, de Khersyn, » de Cherâny, d'Aoùr, de Merkâcy, de Djemmend, de Khéïchky, de » Kettâny, de Khelyl, de Mehemendzéhy, de Dâoùdzéhy, de Yoùçouf- » zéhy, de Guilyâny ou Guylâny, de Terkélâty, qui descendent toutes » de Serben; celles de Soùrâny, de Djylem, de Vérekzéhy, d'Afrydy, de » Djektâny, de Khetky, de Kerâny, qui descend de celle d'Avérem, de » Kâker, de Nâgher, de Bâby, de Meçoùâny, de Benny et de Târen, des- » cendent de Gherghecht; les Ghilzy, Loùdy, Neyâzy, Noùhhâny, » Soùrpéy, Séroùâny et Kekboùr, descendent de Patan.

» Ils disent que Must A'ly Ghaoùry, que les Afghâns nomment *Muty*, » eut un commerce criminel avec une des filles de Patan, et qu'il l'épousa » lorsqu'elle fut près d'accoucher; de manière qu'elle ne fut point désho- » norée. De ce mariage naquirent trois fils, Ghelzéhy, Loùdy et Servâny.

» Quelques Afghâns se croient originaires d'Égypte, et affirment que, » lorsque les enfans d'Israël retournèrent de Jérusalem en Égypte, cette » tribu passa dans l'Hindoustân. L'histoire de cet événement est trop longue » pour trouver place dans ce petit espace. »

افغان خودرا ازبني اسرايل شمرد وافغان نام بــزرك نياي
داند كويند اورا سه پسر بود يــكي ســربن الوس ســربـــني

منسوب بد و دوم غرغشت طایفه غرغشتي نسبت با و درست
سازند سیوم پتن قوم پتني سلسله خود را باو رسانند وازین
سه شاخها پدید آمد وقبیلها شد هرکدام بنام یکي از
نیاکان خود روشناس الوس ترین پریج میانه خرسین شراني اور
مرکاسی جمند خویشکي کاني خلیل مهمند زهي داود زهي یوسف
زهي کلیاني ترکلاتي به سربن بیوندند سوراني جیلم ورك زهي
افریدي جکتاني ختکي کراني باورم منسوب کاکر ناغر بابي
مسواني بني تارن بغرغشت کراید غلزي لودي بنازي نوحاني
سوری پي سرواني کلبور به بپتن نسبت دهند برکذارند مست علي
غوري که افغانان متي کفتي بیکي از فرزندان پتن دامن الاي
عصیان شد چون این را از سر بسته نزدیك آمد که کشوده
کردد اورا بدو پیوند پیوکاني داده پرده ناموس برآراستند
و از و سه پسر شد غلزي لودي سرواني وبرخي افغانان را قبطي
پندارند در آن زمان که بني اسرایل از بیت المقدس بازکردیده
بمصر آمده این طایفه راکذان بهندوستان افتد این داستان
درازتر از آنست که در تنکاي کذارش کنجد

Voyez l'*Ayïn Akbery*,

à l'article du ssoùbah ou gouvernement de Kachmyr, صوبه كشمير serkâr ou canton de Kâboùl سركار كابل *p. 255* de mon manuscrit.

L'auteur anonyme d'un ouvrage historique imprimé en turk à Constantinople en 1731, et intitulé *Târykh Seyâhh* تاريخ سياح écrit *Aghvân* اغوان au lieu d'*Afghân* افغان Malgré cette légère mutation de lettres, il n'est pas douteux qu'il ne désigne le même peuple, comme on va s'en convaincre en lisant le chapitre intitulé *Description de la situation des Aghvâns, et cause de leur apparition.*

« Les historiens et les savans racontent que la nation aghvâne habitoit » originairement le Chyrvân, province située sur les bords de la mer Caspienne, ou des plaines voisines du Dâghestân, au-delà de Derbend. » Quelques-uns disent que son origine est inconnue; d'autres prétendent que » c'est une tribu khozare. Les Aghvâns ayant continuellement désolé et » ravagé différentes provinces de la Perse et des cantons voisins, Tymoùr » les réduisit, et, d'après les plaintes des habitans, les déporta dans des » contrées lointaines du côté du Qandahâr, pour délivrer les pays qu'ils désoloient. Quelques historiens disent que ce peuple est d'origine arménienne, parce que le Chyrvân se nommoit autrefois *Albanie*, et les » habitans *Albanois*, suivant les géographes. Si cela est ainsi, il y a tout » lieu de croire que les Aghvâns n'ont été appelés Albanois que par erreur. » Aujourd'hui, sur les confins du Chyrvân et de Qarâbâgh, où se trouve » un monastère arménien nommé *Qandsâr*, les inspecteurs des routes se » nomment *Aghvânytch*, mot qui, en langue arménienne, désigne le chef » des Aghvâns. Dans les provinces de Kendje, de Revân et de Nakhdjevân, » sur les limites du Guylân et parmi les habitans du Ssaghânâq, les Arméniens qui s'y trouvent se glorifient de la dénomination d'*Aghvânliq*. » Il est probable que le mot de *Qandahâr* est une corruption de celui de » *Qandsâr;* cette corruption aura été opérée par le temps, lorsque les » Aghvâns habitoient le Qandahâr et avoient des inspecteurs des routes » nommés *Qandsâr*. Le château de Qandsâr, suivant certaines chroniques, » a été bâti par Alexandre. Lorsque les Aghvâns vivoient avec les Arméniens, on ne doute pas qu'ils n'aient adopté leurs mœurs et leur religion; mais, transplantés une fois loin de leur sol natal, et mêlés parmi » les Indiens, ils embrassèrent insensiblement la religion musulmane. Aujourd'hui encore, ils tracent une croix sur leur pain avant de le » faire cuire; c'est un usage qu'ils ont retenu des Arméniens. Ils ont

» conservé le goût de leurs ancêtres pour le pillage; et le voisinage de
» l'Inde les a formés à la guerre. »

بيان احوال اغوانيان وسبب ظهور ايشان ❁ ارباب وقوف واصحاب دانش اولانلر بويلـه نقـل وروايت اولنور كه طوايف اغوان في الاصل بحر خزر ساحلنك طاغستان اتصالنك واقع شروان اولكه سنك باخود باب الابواب خارجنك طاغستان زيلنك واقع صحرالرده ساكنه ومجهولة الاصل بر طايفه در ويا بونلر قوم خزر ويا انلردن بر قوم ويا خود بر شعبه اولهلـر طايفـۀ مرقومه عادت مستمره سي اوزره ايران زمينه وسايـر اتصالنك واقع ممالكه اقن ايدوب اول دياري نهب وغارت ايتملريله تيمور ظهوري اثناسنك اول نواحي فتح وتسخير اولنوب اهالئ ايـران بونلردن تشكي و تظلم و فساد لريني اعلام ايلدكلرنك تيمور خان طايفۀ مـزبوره يي ديار اخره اجـلا و يوز قوناق مسافـه يرلرنده تبعيد ايله متعهد و ملتزم اولوب جانب شرقنك ايـران زمين نهايتنك قندهار اطرافنك هندايله ما بينك واقع صحـرا و بـريه يرلرده اسكان ايلدي تا كم بو طريقله زمين ايـرانك جانب غربنك واقع ممالك اهاليسي مرقومونك نهب وغارت ايـله

معتادلري اولان ايصال مضرتلرندن راحت واسوده حال اوله لر
بعض كتب تواريخده طايفهء مزبوره ارمنيان جنسندن اولمق
اوزره نقل وروايت او لنور زيرا شروان اولكه سني سابقده البانيا
تسميه اولنوب اهاليسنه البانيلر ديدكلري كتب جغرافياده
مسطوردر مصرحدر بويله اولنجه اغوانيلر البانيلر غلطي
اولمق غالب احتمالدر وحالا شروان اتصالنده قره باغ ناحيه
سنده واقع ارمنيان مناستري قندسار تسميه اولنوب سر
طريقلرينه اغوانيچ ديرلر كه ارمني لساني اوزره اغوانلرك باش
بوغي ديمك اولور واياالت كنجه وروان و نخجوان نواحيلرنده وكيلان
حدودنده ساكن وصغناق تعبير اولنور جبالده متمكن ارامنه
طايفه سني حالا بو ناميله افتخار ايدوب اغوانلق دعواسن ايدرلر
واحتمالدر كه سر طريقلري اولان قندسار باش بوغي اسكانلري
اثناسنده قندهارده متمكن اولمغله قند هار لفظي دخي مزور
اياميله قندساردن غلط اولمش اوله زيرا قلعهٔ مرقومه بعض
كتبده اسكندر بناسي اولمق اوزره تحرير اولمشدر طوايف
مرقومه اسكانلري اثناسنده ارمنيلر ايين ومذهبنده اولدقلري
دخي

دخي محقق اولوب چـــون وطن اصليه لرندن دور ومهجـور
و بالـــكليه اياب و زهـــابدن ممنوع و منقـطـع اولديلر اهالي
هندايله اختلاط والفت وموانست پيدا ايدوب علي مهل جملهسي
مسلمان اولديلـــر و حالا و طايفـــه مرقومه نك كندولري بشره
كلـري اتمـك اوزن خاج واري بـر نشان قـــورلري غالبا ايين
ارمنيانــك اولدقلري زمان جاهليتلرندن قالمش بـررسمـدر وفي
الاصل نهب و غارت ايله اباعن جد مألوفلر و خلقتلـري دخي
ياغما وتاراج هواسي اوزن مجعول اولوب مسكنلري دخي سرحد
اولمغله جنك اور او لمشلر در ٭ (L.-s.)

V.

REMARQUES
SUR L'ÎLE D'HINZOÙÂN OU JOHANNA;
Par le Président.

L'ÎLE d'Hinzoùân, qu'on a appelée successivement et par corruption *Anzuame, Anzuan, Juanny* et *Johanna*, fut gouvernée pendant deux siècles par une colonie d'Arabes. Elle offre un exemple remarquable de la lenteur avec laquelle une petite société fait des progrès vers la civilisation, lorsque, favorisée de plusieurs avantages par la nature, elle a peu de moyens de les mettre à profit. Une description de cette île, où nous trouvons la langue et les mœurs de l'Arabie, ne sera ni dépourvue d'intérêt par elle-même, ni étrangère aux recherches qui sont l'objet de notre institution.

Le lundi 28 juillet 1783, après avoir quitté les îles escarpées du Cap-Vert, et passé dix semaines et deux jours à bord du *Crocodile,* nous découvrîmes avec ravissement une vue si magnifique, qu'aucun peintre, aucun poëte ne sauroit la représenter dignement; le plaisir qu'elle nous fit éprouver ne peut être apprécié que par les navigateurs qui se sont trouvés dans des circonstances semblables à celles d'où nous sortions. Le soleil se levoit dans toute sa splendeur sur l'île de Mayâta ; c'est le nom sous lequel la désigna notre pilote. Dès l'après-midi de la veille, nous avions eu le plaisir de l'apercevoir, grâces à la hauteur du pic qui la domine. Elle nous apparoissoit alors à peu de distance des fenêtres de notre cabin; tandis qu'Hinzoùân, après laquelle nous avions long-temps soupiré, nous présentoit distinctement ses parages élevés. Le temps étoit beau, la mer unie ; et avant l'heure du dîner, une brise légère

nous conduisit mollement autour d'un rocher sur lequel *le Brillant* avoit échoué un an auparavant; nous jetâmes l'ancre vers le soir dans une rade commode [a] : dans le cours de la journée, nous avions signalé Mohila, autre île de cet archipel.

La frégate fut tout-à-coup environnée de canots, et le tillac couvert d'insulaires de tout rang, depuis le chef d'illustre naissance, qui faisoit le métier de blanchisseur, jusqu'à l'esclave demi-nu, qui ne savoit que ramer. Plusieurs avoient des lettres de recommandation signées par des Anglois : aucun n'étoit en état de les lire, quoiqu'ils parlassent notre langue d'une manière intelligible. Nos compatriotes, par forme de badinage, leur avoient conféré, d'après le rang qu'ils leur supposoient, des titres dont ils paroissoient s'enorgueillir. Nous avions sur notre vaisseau, des lords, des ducs et des princes qui nous demandoient notre pratique, et nous importunoient afin d'obtenir des présens. Dans le fait, ils avoient trop de jugement pour se glorifier de ces vaines dénominations; mais ils pensoient avec raison que ces titres ridicules serviroient à les faire distinguer, attireroient notre attention, et leur procureroient quelques avantages réels. Les seuls personnages véritablement importans que nous vîmes avant de débarquer, furent le gouverneur A'bdoûllah, second cousin du roi, et son frère A'loùy, avec leurs enfans. J'aurai occasion de parler de chacun d'eux. Ils entendoient l'arabe, et sembloient être de zélés sectateurs de la foi musulmane. Ils admirèrent mes copies du Qorân : ils en lurent quelques versets, pendant que A'loùy parcouroit le commencement d'un manuscrit arabe, et le traduisoit en anglois plus fidèlement qu'on n'avoit lieu de s'y attendre.

Le matin suivant, l'île s'offrit à nos regards dans toute sa beauté. Tant d'objets concouroient à diversifier ce tableau, que le pinceau le plus habile auroit eu peine à les représenter d'une manière distincte. Ainsi, vous voudrez bien vous contenter d'une description écrite sur le lieu même, et soigneusement comparée avec le paysage que nous avions sous les yeux. Nous étions à l'ancre dans une superbe baie; devant

[a] Latit. 12° 10′ 47″ S., longit. 44° 25′ 5″ E., d'après les observations du pilote.

nous s'étendoit un vaste amphithéâtre, dont vous pouvez vous former une idée générale en vous figurant une multitude de collines variées à l'infini quant à leur forme et à leur élévation, et rassemblées dans toutes les positions imaginables avec une espèce de symétrie où l'art n'entroit pour rien. Le second plan étoit une chaîne de montagnes, dont une, terminée en pointe et située à un peu plus de trois milles du rivage, s'élève perpendiculairement d'environ un demi-mille au-dessus du niveau de la mer; toutes étoient richement couvertes de bois, sur-tout d'arbres fruitiers d'une verdure admirable. J'avois vu, dans le pays de Galles et en Suisse, plusieurs montagnes d'une hauteur prodigieuse; mais je n'en avois pas encore vu dont la ceinture fût constamment entourée de nuages, en même temps que leur cime étaloit sa fécondité au-dessus de ces nuages, et en recevoit un surcroît de beauté. Près de cette rangée de monts lointains, nous en apercevions une autre en partie décorée de la verdure la plus riante, en partie stérile; mais le contraste des couleurs changeoit en beauté cette nudité même. Plus près de nous étoient des montagnes, ou, pour mieux dire, des coteaux innombrables, dont la verdure et la fertilité se prolongeoient jusqu'au rivage; en sorte que toutes les nuances de la plus aimable des couleurs se développoient à-la-fois devant nous, sur la terre et sur les vagues : mais rien ne contribuoit plus à répandre de la variété sur cette perspective enchanteresse, que plusieurs rangées de palmiers, sur-tout de l'espèce élégante et majestueuse qu'on nomme *areca*[a]; ils sembloient avoir été plantés régulièrement et à dessein sur les rivages, dans les vallées et sur les

[a] « *Areca*, espèce de palmier dont les » Indiens font beaucoup d'usage : ils ont » sur-tout l'habitude journalière de mâcher » le noyau de son fruit coupé par morceaux, avec du betel, qui est une espèce » de poivre. Cette mastication, qui est » une sorte de régal parmi eux, sur-tout » dans les visites qu'ils se rendent, teint » la salive en rouge, et a une saveur aromatique d'abord un peu âcre, mais qui » finit par être très-agréable. Elle fortifie » les gencives, l'estomac, procure une » haleine agréable à la bouche, et communique aux lèvres, et même au visage, » de vives couleurs; ce qui passe pour » un agrément dans l'Inde. » Voyage de Thunberg, *tome II, p. 417, note* 2 du C.en Lamarck, édit. in-4.° (L-s.)

flancs des collines. Il est difficile de concevoir un plus beau coup-d'œil que celui d'une telle multitude d'arbres taillés avec grâce, dans une situation semblable, couronnés de leurs panaches verts, placés à égale distance, découvrant, dans leurs intervalles, des portions de paysage plus éloignées, et laissant à l'imagination le soin de suppléer ce qu'on ne voyoit pas. Nous avions à notre gauche la ville de Matsamoudò, remarquable de loin par la tour de sa principale mosquée, bâtie par les ordres de A'lyméh, reine de l'île, de qui descend le roi actuel. Un peu vers la droite, étoit située une autre ville plus petite, appelée *Bantani.* Le territoire de Nice, avec ses oliviers, ses figuiers et ses cyprès; les îles d'Hières, avec leurs délicieux bosquets d'orangers, avoient moins flatté mes regards que ce tableau vu de la rade d'Hinzoùân. Le capitaine du *Crocodile* m'assura néanmoins que plusieurs îles de la mer du Sud offroient des vues encore plus ravissantes.

Si la vie n'étoit pas trop courte pour suffire à l'accomplissement de tous nos devoirs tant publics que particuliers, et pour nous donner le temps d'acquérir dans un certain degré de perfection les connoissances même qui nous sont indispensables, avec combien de plaisir et de fruit nous pourrions en employer une grande partie à contempler les beautés de ce globe merveilleux, ainsi que la nature humaine dans toutes ses variétés !

Nous nous hâtâmes de descendre à terre et de toucher le sol, après en avoir perdu l'habitude depuis si long-temps. Nous débarquâmes à l'issue du déjeûner, pour voir la ville et pour rendre la visite du gouverneur. Pendant que nous marchions, accompagnés d'une foule d'habitans, je leur causai quelque surprise en lisant à voix haute une inscription arabe qui se trouvoit sur la porte d'une mosquée. Nous y entrâmes, et je les étonnai encore davantage en traduisant quatre sentences écrites très-lisiblement sur la muraille. En voici le sens : « Le monde est donné à l'homme pour son édi-
» fication, et non pour qu'il charge la terre de bâtimens somptueux;
» la vie, pour qu'il remplisse ses obligations morales et religieuses,

» et non pour qu'il se livre au plaisir; les richesses, pour qu'il les » distribue d'une main libérale, et non pour qu'il les entasse à la » manière des avares; la science, pour qu'elle enfante de bonnes » actions, et non de vaines disputes. » Quoiqu'érigé en l'honneur d'un faux prophète, un temple où nous trouvions une morale aussi sublime, avoit droit à notre vénération : nous n'avions rien vu de mieux parmi les impostures catholiques qui remplissoient l'église de Madère. Parvenus à la maison de A'bdoûllah, nous traversâmes une petite cour qui nous conduisit dans un salon ouvert, dont les côtés étoient garnis d'un sofa large et commode, au-dessus duquel se voyoit une alcove enfoncée que fermoit un rideau de perse. Telle est en général la forme des chambres dans les meilleures maisons de cette ville; et plusieurs ont un appartement semblable de l'autre côté de la cour, afin qu'on ait à toute heure un endroit situé à l'ombre, où l'on puisse dîner ou se reposer. On nous servit des dattes mûres de l'Arabie heureuse et du lait de cocotier; mais la chaleur de la salle, où tout le monde avoit accès, et l'odeur de musc dont elle étoit parfumée, nous firent bientôt éprouver le desir de respirer un air plus pur. Le gouverneur nous montra des manuscrits arabes: mais ils ne furent pas capables de nous retenir long-temps; ils ne paroissoient pas d'une grande utilité, et n'avoient par conséquent de valeur que pour un simple curieux. Il y en avoit cependant un qui traitoit des lois pénales des Musulmans : je l'aurois acheté volontiers à un prix raisonnable; mais le gouverneur ne savoit quelle somme en demander, et je savois moi-même que je me procurerois au Bengale de meilleurs ouvrages sur ce sujet. A'bdoûllah m'offrit un jeune nègre pour une de mes copies du Qorân, et me pressa d'accepter une vache et un veau en échange d'un habillement indien qu'il avoit vu à bord du navire. Les pantoufles dorées étoient ce qu'il convoitoit le plus, « parce que, disoit-il, sa femme seroit » charmée de les porter. » Je lui en fis présent : mais j'avois destiné au roi le livre et la robe. Je n'emportai pas une grande idée de Séyd A'bdoûllah : il me parut très-avide de gain, et

prenant un maintien très-servile lorsqu'il avoit lieu d'en espérer.

Nous allâmes voir Cheykh Sélym, fils aîné du roi. Si nous l'avions vu le premier, nous aurions jugé très-défavorablement de la civilisation de l'île. La plus mauvaise rosse d'Angleterre est mieux logée dans la plus méchante écurie, et se présente avec plus de dignité, que cet héritier présomptif : cependant, quoique son air et son costume fussent extrêmement sauvages, nous aurions dû lui tenir quelque compte de sa maladie; car nous apprîmes ensuite qu'il avoit un abcès à la rate. Cette maladie est très-commune dans le pays, et, suivant l'usage des Arabes, on la guérit souvent par l'application d'un cautère. Sélym mâchoit continuellement des morceaux de noix d'arec et de la chaux de coquilles. Je présume que cet usage est emprunté des Indiens, qui rendent cette composition beaucoup meilleure en y ajoutant des épices, des feuilles de betel, et autrefois du camphre. Tous les habitans d'une certaine classe en mâchoient également, mais non pas en aussi grande quantité. Le prince se regardoit de temps en temps avec complaisance dans un fragment de miroir collé sur une petite planche. Aucune autre maison ne nous offrit le spectacle d'une aussi profonde misère; mais plusieurs circonstances nous prouvèrent que l'avarice étoit la seule cause de l'indigence apparente de son altesse royale, qui vivoit en bonne intelligence avec son père, et sembloit avoir une portion considérable d'autorité. Son frère Hhamdoûllah, qui réside pour l'ordinaire dans la ville de Domòni, est d'un tout autre caractère; il passe pour avoir du mérite, du jugement et du savoir. Ayant su la veille qu'une frégate angloise étoit dans la rade, il s'étoit rendu à Matsamoùdo. Je sortis un moment pour lire une inscription arabe, et je le trouvai, à mon retour, occupé d'un manuscrit que j'avois laissé à quelqu'un de notre cortége. Il a le titre de *qâdhy* ou de juge mahométan; et comme il paroissoit plus instruit que ses compatriotes, je regrettai beaucoup de ne m'être pas entretenu plus long-temps avec lui. Le roi Cheykh Ahhmed a un troisième fils appelé *A'bdoûllah,* qui fait sa résidence habituelle dans la ville de Oùâny. L'extrême

foiblesse de sa santé lui permet rarement de quitter cette ville. La succession au titre et à l'autorité de sulthân n'étant pas invariablement fixée, et ayant besoin de la sanction des chefs de l'île, il paroît assez probable qu'ils seront conférés au prince Hhamdoûllah.

Derrière l'antre où nous avions été reçus par Sélym, étoit son hharem, ou l'appartement de ses femmes. Il nous permit de les voir : nous crûmes d'abord que c'étoit par politesse; mais j'appris ensuite de lui-même que c'étoit dans l'espérance d'avoir un présent. Nous ne vîmes que deux ou trois misérables créatures, la tête couverte d'un voile. La favorite, à ce que nous supposâmes, se tint derrière un rideau grossier qui ne laissoit apercevoir que ses orteils chargés d'anneaux d'argent. Pour peu qu'elle fût capable de réflexion, ces anneaux devoient être à ses yeux des chaînes brillantes plutôt que des ornemens; car un être raisonnable auroit préféré au déplorable honneur d'être la femme ou la maîtresse de Sélym, le sort d'une bête sauvage exposée dans les forêts à la faim et à toute sorte de dangers.

Avant notre retour au vaisseau, A'loùy témoigna le desir de nous montrer ses livres; mais le jour étoit trop avancé, et je lui promis de l'aller voir un autre matin. Le gouverneur nous invita à dîner pour le lendemain à sa campagne. Cette promenade fut très-agréable; nous côtoyâmes un petit ruisseau, qui formoit, à quelque distance de la ville, un bassin très-commode pour se baigner; de là nous traversâmes des bocages et des allées qui nous conduisirent au pied d'une colline : mais la salle à manger ne valoit guère mieux qu'une grange tout ouverte; il n'y avoit que sa fraîcheur qui la rendît recommandable. A'bdoûllah voulut nous accompagner à bord, ainsi que deux muftys qui parloient passablement arabe : ils parurent empressés de voir tous mes manuscrits; mais leur savoir étoit très-borné, et ils contemplèrent avec une admiration stupide une belle copie du Hhamâçah [a], et d'autres recueils d'anciennes poésies.

Le lendemain de grand matin, il nous vint, de la part du prince

[a] *Voyez* ci-dessus, *p. 28*, la note [a]. (L-s.)

Sélym,

Sélym, un messager nègre ayant pour interprète un jeune garçon basané. Ce prince avoit cassé son télescope, et souhaitoit d'en avoir un autre par voie d'achat ou d'échange; nous lui fîmes une réponse polie, et nous prîmes des mesures pour le satisfaire. De notre côté, nous exprimâmes le desir de faire une visite au roi, à Domòny; et le messager du prince nous dit que son maître nous prêteroit infailliblement des palanquins (il n'y avoit point de chevaux dans l'île), et nous feroit porter par un certain nombre de ses vassaux, que nous paierions suivant que nous le jugerions convenable. Nous le chargeâmes de solliciter cette faveur, et le priâmes de faire en sorte que tout fût prêt avant le lever du soleil. Nous voulions éviter la chaleur de midi, que nous avions trouvée insupportable, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. L'interprète, qui se nommoit *Combo Madi*, demeura avec nous plus long-temps que son compagnon. Son air annonçoit tant d'esprit, et, dans son mauvais anglois, il parloit avec une simplicité si aimable, que nous l'encourageâmes à continuer son innocent babil. Il écrivoit et lisoit passablement l'arabe, et, à ma demande, il me donna par écrit le nom de plusieurs villes de l'île. C'est de lui que j'appris que son véritable nom étoit *Hinzoùân.* Le défaut de demander tout ce qui lui plaisoit, lui étoit commun avec le gouverneur et les autres nobles; mais il ne le poussoit guère plus loin qu'eux. Il commença par demander un peu d'eau de lavande : on accéda volontiers à son desir; et il fut si charmé d'en recevoir une petite bouteille, qu'il nous auroit baisé les pieds si nous l'avions souffert. Ce n'étoit pas l'intérêt personnel qui lui causoit une joie si extravagante; il nous dit, les larmes aux yeux, que ce présent seroit agréable à sa mère; et l'idée du plaisir qu'elle éprouveroit, sembloit le mettre hors de lui-même. Je n'ai jamais vu l'amour filial senti avec plus d'ardeur, exprimé avec plus de tendresse, et, suivant moi, avec moins d'affectation; cependant nos officiers ne goûtèrent point ce jeune homme, et l'accusèrent d'artifice. Il nous dit que sa mère s'appeloit *Fâthimah,* et nous conjura avec instance de lui faire une visite. Il imaginoit sans doute que tout

le monde devoit la chérir et l'admirer comme lui. Nous promîmes de faire ce qu'il desiroit; et, après lui avoir donné quelques présens, nous le laissâmes retourner auprès de Sélym. Il m'avoit rappelé l'A'lä êd-dyn des contes arabes : il me demandoit une lettre de recommandation; l'idée me vint de la lui donner sous ce nom, au lieu de celui de S. Dominique, dont un voyageur européen l'avoit ridiculement affublé. Cependant je réfléchis que l'allusion ne seroit pas généralement saisie, et que le titre d'A'lä êd-dyn, qui signifie *supériorité dans la foi,* pourroit offenser les personnes de qui il dépendoit; et je crus devoir lui conseiller de garder son nom africain. Le gouverneur nous avoit fait préparer chez lui un dîner fort médiocre. Nous ne le vîmes pas de tout le jour. On étoit au commencement du ramadhân, ou du carême des Mahométans, et il étoit occupé à ses dévotions, ou il les allégua pour prétexte; mais son fils aîné nous tint compagnie à dîner, ainsi que Moùçä, qui, avec Hhuçaïn son frère, étoit chargé de fournir des provisions au capitaine de la frégate.

J'avois remarqué dans la cour un arbrisseau de la forme la plus élégante, qui avoit environ six pieds de hauteur; j'appris avec plaisir que c'étoit le hhennâ [a], dont il est parlé si souvent dans les poëmes arabes, et que les botanistes européens ont ridiculement appelé *lawsonia.* Moùçä en broya quelques feuilles ; et après les avoir humectées avec de l'eau, il les appliqua sur nos ongles et sur les extrémités de nos doigts, qui, en peu d'instans, devinrent d'un rouge écarlate tirant sur le jaune. Je m'étois fait une autre idée de cette teinture; j'imaginois que les Arabes s'en servoient pour imiter la rougeur naturelle de ces parties chez les personnes jeunes et de bonne santé, rougeur qui doit passer pour une beauté dans tous les pays du monde. Il peut se faire au surplus qu'une moindre quantité de hhennâ, ou la même quantité préparée différemment, eût produit cet effet.

[a] حنا *cyprus.* C'est une plante dont les fleurs, de couleur blanche, sont recherchées à cause de leur parfum. Les feuilles s'emploient pour teindre les cheveux en roux et pour rougir les ongles, deux articles importans de la toilette des dames asiatiques. (L-s.)

En Arabie, les vieillards employoient jadis cette couleur à cacher leurs cheveux blancs, tandis que leurs filles, pour faire ressortir la blancheur de leurs dents, teignoient en noir leurs lèvres et leurs narines; tant la vanité et le goût du déguisement sont universels chez toutes les nations et à tous les âges ! Cependant, plus notre espèce s'écarte de la nature, plus elle s'éloigne de la véritable beauté; et au moins les hommes devroient dédaigner l'artifice, pour quelque raison ou dans quelque circonstance que ce fût. Si les femmes de condition de Paris, ou celles de Londres qui cherchent à les imiter, sont disposées à traiter les Arabes de barbares, qu'elles regardent au miroir leurs coiffures et leurs joues; et dans le cas où elles n'auroient pas laissé sur leur visage un seul endroit où la rougeur puisse se montrer, qu'elles rougissent au moins intérieurement de leur censure.

Dans l'après-midi, je cheminai assez loin sur les montagnes, par un sentier tournoyant, à travers des plantes et des arbres aussi nouveaux pour moi qu'ils étoient agréables à la vue. Je regrettai beaucoup qu'un petit nombre seulement fût alors en fleur; j'aurois eu tout le temps de les examiner. La curiosité me conduisit de colline en colline. J'arrivai enfin aux sources d'un ruisseau que nous avions passé près du rivage, et qui avoit fourni d'excellente eau à notre bâtiment. Je ne vis, sur les montagnes, d'autres oiseaux que des poules de Guinée, qu'il eût été facile de prendre. En fait d'insectes, je ne fus importuné que par les mosquites, et je ne craignois pas de rencontrer des reptiles venimeux; on m'avoit assuré que l'extrême pureté de l'air de ces montagnes ne leur permettoit pas d'y vivre : mais je causai souvent, sans le vouloir, des appréhensions à l'innocent et doux lézard, qui couroit parmi les buissons. A mon retour, je ne retrouvai point le chemin par lequel j'étois monté; mais je rencontrai des noirs chargés d'yames et de plantain : ils m'indiquèrent un autre sentier qui faisoit le tour de la colline où j'étois, et qui, traversant un charmant bosquet de cocotiers, me conduisit à la maison de campagne du gouverneur, où notre régal

se termina par un *sillabub*[a], dont les Anglois avoient donné la recette aux Musulmans.

Nous ne reçûmes point de réponse de Sélym ; et dans le fait, nous n'en attendions point de lui : nous supposions qu'il approuveroit nécessairement le projet que nous avions formé de rendre visite à son père. Nous descendîmes sur le rivage avant le lever du soleil, comptant bien sur un voyage agréable à Domòny ; mais notre espérance fut heureusement frustrée. Les domestiques qui gardoient la porte du prince, nous dirent que leur maître étoit indisposé, et qu'ils le croyoient endormi ; qu'il ne leur avoit point donné d'ordre relativement à ses palanquins, et qu'ils n'osoient interrompre son sommeil. A'loùy ne tarda pas à venir nous saluer : il étoit accompagné de Ahhmed son fils aîné, avec qui nous allâmes visiter les jardins des deux princes Sélym et Hhamdoûllah. Ces jardins étoient dans une situation avantageuse, mais excessivement mal tenus. Celui de Sélym, où nous entrâmes par une misérable hutte, renfermoit un bain commode, bien bâti en pierres de taille, mais en fort mauvais état ; il s'y trouvoit aussi, en guise de pavillon d'été, un hangar pareil à celui sous lequel nous avions dîné chez le gouverneur, mais plus petit et moins propre. Nous vîmes dans le jardin une espèce de berceau ayant de longueur environ six pieds, et un de largeur, fait de cordes entrelacées en forme de filet grossier, avec un bambou long et épais, assujetti à chacune de ses extrémités. Nous apprîmes, non sans étonnement, que c'étoit-là un palanquin royal, et l'une des voitures où des hommes nous auroient portés sur leurs épaules à travers les montagnes. Je m'entretins beaucoup avec Ahhmed, que je trouvai spirituel et communicatif : il me dit que plusieurs de ses compatriotes composoient des chansons et des airs ; que lui-même étoit passionné pour la musique et la poésie, et que, si nous voulions dîner chez lui, il chanteroit et joueroit des instrumens en notre présence. Nous n'acceptâmes pas son invitation, parce que nous avions promis, si nous passions une journée à Matsamoùdo, de manger

[a] Sorte de boisson angloise où il entre du vin et du lait.

notre carry [a] chez Bâné Guiboù, un fort galant homme qui nous avoit vendu des œufs et des légumes, et à qui un Anglois avoit donné le titre de lord, dont il s'enorgueillissoit beaucoup. Nous ne pûmes faire qu'une visite du matin à Séyd Ahhmed. Il chanta un hymne ou deux en arabe, accompagnant sa psalmodie traînante, quoique pathétique, d'une sorte de mandoline, qu'il touchoit avec une méchante plume : cet instrument étoit très-imparfait, mais il paroissoit y prendre plaisir. Les noms des cordes y étoient écrits en caractères arabes ou indiens, simples et composés; je ne crus pas qu'ils valussent la peine d'être copiés. Ahhmed donna au capitaine Williamson, qui desiroit faire présent de quelque curiosité littéraire à la bibliothèque de Dublin, un petit rouleau contenant un hymne en lettres arabes, mais écrit dans la langue de Monbaza avec un mélange d'arabe : il méritoit à peine d'être examiné. En effet, l'étude des langues n'a point d'utilité par elle-même, et n'est qu'un moyen d'acquérir des connoissances réelles; ce que nous ne pouvions guère nous promettre de la lecture des poëtes mozambiques. Je pense qu'Ahhmed auroit entendu avec transport nos airs européens (j'excepte toujours la mélodie française); car son air favori étoit une gigue irlandoise, qui paroissoit faire sur lui une vive impression.

De retour à la baie, je résolus d'aller, suivant ma promesse, faire une visite au vieil A'loùy, ainsi qu'au prince Sélym, dont je n'avois pas encore pénétré le caractère. Je pris donc le parti de demeurer seul à terre, notre dîner chez Guiboù devant avoir lieu de bonne heure. A'loùy me montra ses manuscrits : ils concernoient principalement les cérémonies et les pratiques de la religion; l'un d'entre eux, dont j'avois vu une copie en Europe, étoit un recueil d'hymnes élégans et sublimes à la louange de Mohhammed, avec des notes en marge. Je le priai de lire un de ces hymnes à la manière des Arabes : il le chanta sur un air assez agréable; mais je suis persuadé qu'il le comprenoit très-imparfaitement. Nous étions dans

[a] Le carry est une espèce de potage indien très-délicat. Il est principalement composé avec l'amande du coco, le piment, le safran, &c. (L-s.)

une chambre dont la porte, tout ouverte, donnoit sur la rue; elle fut bientôt remplie d'étrangers, la plupart muftys ou interprètes de la loi. A'loùy, desirant peut-être manifester son zèle devant eux, dût la politesse en souffrir, me fit remarquer, dans un commentaire du Qorân, un passage dirigé contre les Chrétiens. Après avoir rapporté, avec quelques additions, mais au total avec exactitude, les circonstances de la tentation de Jésus, le commentateur met ces paroles dans la bouche de Satan : « Je ne suis pas en état de te tromper; mais » j'égarerai par ton moyen plus d'hommes que tu n'en mettras dans » la bonne voie : et cette menace n'a pas été vaine, ajoute l'auteur » mahométan; car les habitans d'une région qui a d'étendue plu» sieurs milliers de lieues, sont encore tellement abusés par le démon, » que, dans leur impiété, ils donnent à l'çä [Jésus] la qualité de fils » de Dieu. Le ciel nous préserve, continue-t-il, des blasphémateurs » chrétiens, ainsi que des blasphémateurs juifs ! » Il auroit été aussi déplacé qu'inutile d'entamer une controverse religieuse avec ces fanatiques obstinés. Je crus cependant qu'ils méritoient une légère réprimande, attendu que l'agression paroissoit avoir été concertée entre eux. « Ce commentateur, observai-je, est très-blâmable de » s'être permis une censure aussi générale et aussi peu réfléchie. Par » une métaphore hardie, conforme au génie de la langue hébraïque, » quoiqu'elle ne soit pas usitée en arabe, le titre qui choqua si » fort votre législateur, et dont vous êtes si révoltés, se donnoit » souvent en Judée aux anges, aux saints personnages, et même » à tous les hommes, à qui il est ordonné d'appeler Dieu leur père. » C'est dans cette vaste acception que l'Apôtre, écrivant aux Ro» mains, traite les élus d'*enfans de Dieu*, et le Messie, de *premier né* » *entre plusieurs frères :* mais les mots de *seul engendré* ne sont appli» qués qu'à lui, dans un sens sublime, et hors de toute comparaison [a]. » Pour moi, qui crois à l'Écriture, à laquelle vous faites également » profession de croire, tout en affirmant sans preuve que nous

[a] *Voyez* Épître aux Romains, *VIII, 29;* = I.re Épître de S. Jean, *III, 1;* = Barrow, *II, 231, 232, 251.*

» l'avons altérée, je ne peux refuser au Messie une qualification » par laquelle il est distingué dans l'Évangile, quoiqu'elle surpasse » de beaucoup ma raison; et puisque les sectateurs de Mohhammed » lui donnent expressément le nom de Messie, et déclarent qu'il est » né d'une vierge, ce qui seul justifie pleinement la phrase que cet » auteur condamne, ils sont eux-mêmes condamnables de chicaner » sur des mots, lorsqu'ils ne peuvent attaquer notre croyance par » des objections compatibles avec la leur. » Les Musulmans n'avoient rien à répliquer; nous changeâmes de conversation.

Je fus étonné d'entendre A'loùy me questionner sur la paix qui venoit d'être conclue et sur l'indépendance de l'Amérique; sur la puissance et les ressources de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne et de la Hollande; sur le caractère et les desseins présumés de l'empereur; sur la force comparative des armées russe, impériale et othomane, et sur leur différente manière de combattre. Je répondis à tout sans réserve, excepté sur ce qui regardoit l'état de nos possessions dans l'Inde. Mes réponses ne furent pas perdues; je m'aperçus que tous les assistans en étoient diversement affectés. En général, la surprise se peignoit dans leurs regards; souvent elle se changeoit en inquiétude: cela eut lieu principalement quand je leur décrivis la force imposante et l'admirable discipline de l'armée autrichienne; quand je leur développai les stupides préjugés des Turks, que rien ne pouvoit engager à quitter leurs anciennes habitudes tartares, et quand je leur fis connoître la foiblesse de l'empire othoman dans l'Afrique, et même dans les provinces plus lointaines de l'Asie. En retour, A'loùy me donna des renseignemens clairs, mais généraux, sur le gouvernement et le commerce de son île. « Sa patrie » étoit pauvre, à ce qu'il m'apprit; elle produisoit peu d'objets de » commerce: mais, ajouta-t-il, si nous pouvions gagner de l'argent, » que nous préférons maintenant à des joujoux (ce furent ses propres » expressions), nous nous procurerions aisément les marchandises » étrangères, et nous les échangerions d'une manière avantageuse » avec nos voisins des îles et du continent. Nous achetons avec peu

» d'argent, des mousquets, de la poudre, des balles, des coutelas, » des couteaux, des étoffes, du coton écru, et d'autres articles » apportés de Bombay; et nous en trafiquons à Madagascar, soit » pour les productions naturelles de cette île, soit pour des dollars, » avec lesquels les Français y achètent des bestiaux, du miel, du » beurre, &c. L'or que nous recevons de vos bâtimens, nous sert » à acheter des dents d'éléphant aux habitans de Mozambique, » qui les échangent aussi contre des munitions et contre du fer en » barres. Les Portugais établis dans ce royaume, nous donnent des » étoffes de différente espèce en échange de nos marchandises. Nous » revendons ces étoffes avec bénéfice dans les trois îles qui sont » voisines de la nôtre; nous en tirons du riz, des bestiaux, une » sorte de fruit à pain qui croît à Comara, et des esclaves; nous » achetons aussi de ces derniers dans les autres endroits où s'étend » notre commerce, et nous le faisons sur nos propres vaisseaux. »

Je ne pus m'empêcher de leur témoigner l'horreur que m'inspiroit le trafic des esclaves. Je lui demandai d'après quelle loi ils s'arrogeoient un droit de propriété sur des êtres raisonnables, puisque le Créateur nous avoit soumis les animaux des champs et les oiseaux de l'air, en nous prescrivant d'user avec modération de cet empire, mais n'avoit donné aucun pouvoir à l'homme sur son semblable. « Aucune » loi ne nous y autorise, me répondit-il, à moins que la nécessité » n'en soit une. Il existe à Madagascar et dans l'Afrique, des nations » qui ne connoissent ni Dieu, ni son prophète, ni Moïse, ni David, » ni le Messie. Ces nations sont perpétuellement en guerre, et font » plusieurs captifs qu'elles tueroient infailliblement si elles ne trou- » voient pas à les vendre; elles renferment des individus extrêmement » pauvres et chargés d'un grand nombre d'enfans, qui, si l'on ne » pouvoit pas en disposer, mourroient nécessairement de faim avec » leurs misérables parens. En achetant ces infortunés, nous leur » conservons la vie, et nous la conservons peut-être à beaucoup » d'autres, dont notre argent soulage l'indigence. Voici tout le » raisonnement : si nous les achetons, ils vivent; s'ils deviennent

des

» des serviteurs recommandables, ils vivent dans l'aisance; mais
» s'ils ne sont pas vendus, leur sort est de mourir misérablement.
» — J'admets, répliquai-je, qu'il y a de pareilles circonstances :
» mais vous tirez faussement une conséquence générale de quelques
» exemples particuliers; et c'est-là précisément l'erreur qui abuse
» les hommes en mille autres occasions. Il est hors de doute qu'un
» trafic constant et lucratif de créatures humaines fomente des
» guerres où l'on fait toujours des prisonniers, et entretient cette
» inimitié perpétuelle que vous prétendez être la cause d'un usage
» répréhensible en lui-même, tandis que réellement elle en est l'effet.
» Ce même trafic encourage la fainéantise de quelques parens, qui,
» à parler en général, pourroient soutenir leurs familles par le tra-
» vail; il en porte d'autres à étouffer les sentimens de la nature.
» L'acte par lequel vous rachetez ces malheureux enfans, équivaut
» tout au plus à un contrat personnel entre eux et vous, dont les
» clauses sont, de leur part, la reconnoissance et les services que
» l'on peut raisonnablement exiger, et, de la vôtre, la bienveillance
» et l'humanité. Or, croyez-vous remplir vos obligations en dis-
» posant d'eux contre leur volonté, avec autant d'indifférence que
» si vous vendiez des bestiaux, sur-tout si l'on considère qu'ils
» pourroient augmenter le nombre des lecteurs du Qorân et des
» soutiens de votre croyance? — La loi, reprit-il, nous défend de
» les vendre lorsqu'ils croient au prophète; et nous ne vendons que
» les enfans en bas âge : nous ne les vendons même pas souvent, et
» non à toute sorte de maîtres. — Vous qui croyez en Mohhammed,
» répliquai-je, vous êtes obligés, par la lettre et l'esprit de ses
» lois, de faire vos efforts pour qu'ils y croient aussi; et si un gain
» sordide vous fait négliger un point de cette importance, je ne vois
» pas comment vous pouvez espérer la prospérité dans ce monde, et
» le bonheur dans l'autre. » Mon vieil ami et les muftys convinrent
que j'avois raison; mais, suivant toute apparence, mon sermon fut
oublié au bout de quelques minutes.

Cette conversation avoit duré si long-temps, que je ne pus faire

qu'une courte visite au prince Sélym. Mon but, en l'allant voir, étoit de fixer au lendemain matin, d'aussi bonne heure qu'il seroit possible, notre départ pour Domòny. Son air étoit plus sauvage que jamais, et je le trouvai en disposition de se plaindre amèrement des Anglois. « On n'a reconnu, dit-il, d'aucune manière, mes attentions obli- » geantes et celles de nos principaux chefs envers les officiers et » l'équipage du *Brillant*, quoiqu'il se soit écoulé une année entière » depuis le naufrage de ce vaisseau. » Je fus réellement étonné de l'oubli qui pouvoit seul avoir causé une semblable négligence, et je l'assurai que j'en dirois mon sentiment dans le Bengale et dans ma correspondance avec l'Angleterre. « Nous avons, me répondit-il, » peu de chose à espérer des lettres; car toutes les fois qu'on nous en » a donné en paiement au lieu d'argent, et que nous les avons mon- » trées à bord de vos navires, on nous a, d'ordinaire, traités avec » dédain, et quelquefois même on nous a chargés d'imprécations. » Je lui protestai qu'il falloit que ces lettres eussent été écrites d'un style indifférent ou par des personnes obscures, ou bien qu'elles eussent été montrées à des hommes mal élevés, tels qu'il n'en existe que trop dans toutes les nations; j'ajoutai qu'un petit nombre d'exemples de grossièreté ne devoit pas lui inspirer une prévention générale contre notre caractère national. « Mais, reprit-il, vous êtes une nation opu- » lente, et nous sommes pauvres; cependant, quoique nos bosquets » de cocotiers, nos fruits et nos bestiaux soient toujours à votre ser- » vice, vous vous efforcez d'acheter ce qui vous convient à des prix » qui nous sont désavantageux, et vous refusez souvent de donner » ou de vendre les objets qui nous sont les plus nécessaires. — » Pour avoir une juste idée des Anglois, répliquai-je, il faut nous » visiter dans notre île, ou au moins dans l'Inde. Nous sommes ici » étrangers et voyageurs; plusieurs d'entre nous ne se proposent » nullement de commercer, dans quelque pays que ce soit, et aucun » ne songe à commercer dans votre île, où nous ne nous arrêtons » que pour nous approvisionner; les étoffes, les armes, les ustensiles » dont vous pouvez avoir besoin, nous sont ordinairement nécessaires

» ou utiles : mais, s'il arrivoit que Séyd Ahhmed ou ses fils allassent » dans notre pays en qualité d'étrangers, vous n'auriez pas sujet » de vous vanter d'être plus hospitaliers que nous. » Il me montra alors pour la seconde fois un morceau d'ancienne veste de soie, décoré de l'étoile de l'ordre du Chardon, et me pria de lui en expliquer la devise; il me témoigna en même temps le desir d'être gratifié de cet ordre par le roi d'Angleterre, en récompense de ses bons offices envers les Anglois. Je lui fis sentir que cela étoit impossible, et j'en pris occasion de lui dire qu'il y avoit plus de véritable dignité dans leurs titres nationaux que dans ceux de prince, de duc et de lord, qui leur avoient été donnés par dérision, et qui n'avoient d'analogie ni avec leurs mœurs, ni avec la constitution de leur gouvernement.

J'interrompis cette conversation, qui n'étoit agréable ni pour lui ni pour moi, en le priant d'ordonner que les palanquins et les porteurs fussent prêts le lendemain matin de très-bonne heure. Il me répondit que ses palanquins étoient à notre service pour rien, mais qu'il falloit lui payer dix dollars pour chaque bande de porteurs; que c'étoit le prix établi, et que M. Hastings l'avoit payé lorsqu'il étoit allé rendre visite au roi. J'appris par la suite que cette assertion étoit fausse; mais, à tout événement, je savois que le prince garderoit les dollars pour lui, qu'il ne donneroit rien aux porteurs qui méritoient mieux ce bénéfice, et qu'il les forceroit de quitter leurs cabanes et de se fatiguer pour son avantage. « Pouvez-vous imaginer, répliquai-je, » que nous emploierions vingt-quatre hommes à nous porter si loin » sur leurs épaules sans les récompenser généreusement? Puisque » ce sont des hommes libres (il me l'avoit assuré), et non pas vos » esclaves, nous les paierons à proportion de leur diligence et de leur » bonne conduite; et il ne convient ni à votre dignité ni à la nôtre de » faire marché d'avance. » Je lui montrai une belle copie du Qorân que je destinois à son père, et je lui décrivis le reste de mes présens. Il me demanda froidement si c'étoit-là tout. S'il eût été roi, une bourse de dollars lui auroit fait plus de plaisir que le manuscrit le plus élégant ou le plus vénérable. Après l'avoir entretenu de divers

sujets, m'apercevant qu'il étoit tout-à-fait dépourvu d'intelligence et de principes, je pris congé de lui et ne retournai point le voir; je lui promis seulement de l'informer avec certitude si nous ferions le voyage projeté.

Nous dînâmes assez gaiement; et dans le courant de la journée, nous eûmes occasion d'observer les mœurs des habitans de la condition moyenne : on les appelle *Banas*, et ils ont tous des esclaves qui travaillent continuellement pour eux. Nous fîmes une visite à la mère de Combo Madi; elle nous parut dans une situation qui ne différoit guère de l'indigence. Son époux, marin de profession, échangea un traité arabe d'astronomie et de navigation qu'il avoit lu, pour une boussole, dont il connoissoit parfaitement l'usage.

J'avois conversé dans la matinée avec deux vieillards d'Yémèn qui avoient apporté des marchandises dans l'île; j'en rencontrai un autre dans l'après-midi, venu de Masqât (qui étoit alors le théâtre d'une guerre civile) pour acheter, s'il lui étoit possible, une quantité d'armes considérable. Je leur dis à tous trois que j'aimois leur nation; ils me rendirent mes complimens d'une manière très-affectueuse, sur-tout les deux premiers, qui avoient près de quatre-vingts ans, et qui me rappelèrent Zohéïr et Hharets. [a]

On m'avoit rendu un compte si défavorable du chemin qui passoit sur les montagnes, que je détournai mes compagnons de songer à faire ce voyage; ce qui fâcha un peu le capitaine. Pour moi, desirant connoître parfaitement un pays que j'étois exposé à ne jamais revoir, j'écrivis le lendemain au prince Sélym pour le prier de me prêter

[a] زهير وحارث deux vieux amis arabes qui vivoient peu de temps avant Mohhammed : tous deux s'acquirent une grande réputation parmi les tribus. Le second se signala par les soins qu'il prit pour éteindre une guerre sanglante qui subsistoit depuis près de quarante ans entre les enfans de Abs et ceux de Dhobyân. Le premier célébra les soins généreux de son ami et ses succès, dans un poëme qu'il lut à la grande assemblée annuelle des Arabes dans la plaine de O'kâdt. Ce poëme fut jugé digne d'être écrit en caractères d'or sur une pièce d'étoffe de soie, et suspendu au temple de la Mekke. Il fait partie des Mo'allaqahs, dont nous avons déjà parlé dans plusieurs notes précédentes. (L-s.)

un palanquin et des porteurs. Il ne répondit point par écrit; ce que j'attribue à son ignorance plutôt qu'à son impolitesse : mais le gouverneur, accompagné de A'loùy et de ses deux fils, se rendit à bord dans la soirée. Ils me dirent qu'ils avoient vu ma lettre; que tout seroit prêt, mais qu'il faudroit payer dix dollars pour les porteurs. Ils s'en retournèrent un peu mécontens, après que j'eus fait une partie d'échecs avec le second des fils de A'loùy, dont les manières et le langage avoient quelque chose de très-agréable.

Le 2 août, avant le lever du soleil, je descendis seul à terre avec un petit panier rempli des provisions dont je pouvois avoir besoin dans la journée; je m'étois aussi chargé de quelques coussins pour faire en sorte que le palanquin du prince fût au moins une voiture passable : mais le prince avoit résolu de toucher les dollars auxquels ses gens avoient droit, et il savoit que mon empressement pour ce voyage le rendroit maître des conditions. Je rencontrai le vieil A'loùy sur le rivage. Il m'apportoit les excuses du prince, qui, me dit-il, étoit indisposé. Il me conduisit dans sa maison, et parut vouloir me dissuader d'aller faire une visite au roi; mais je l'assurai que, si le prince ne vouloit pas me fournir des porteurs, j'irois à Domòny avec mes propres domestiques et un guide. « Cheykh Sélym » étoit, selon lui, d'une avarice honteuse; il rougissoit d'avoir un » parent de ce caractère : mais son obstination égaloit sa cupidité, et il » seroit impossible de se procurer des porteurs, à moins de payer dix » dollars d'avance. » Je lui donnai trois guinées : il les porta ou feignit de les porter à Sélym; mais il revint sans les avoir changées. Il s'en excusa sous prétexte qu'il n'avoit pas d'argent, et promit de me donner à mon retour le peu de dollars qui me revenoit. Environ une heure après, arriva la ridicule machine sur les épaules de neuf robustes nègres qui ne savoient pas un mot d'arabe, en sorte que je ne pouvois en attendre aucun renseignement sur le pays que j'allois traverser. A'loùy vint à mon secours dans un objet d'une grande importance. « Vous ne sauriez, me dit-il, vous passer d'in- » terprète; car le roi ne parle que la langue de cette île. J'ai un

» domestique qui s'appelle *Tumoùny :* c'est un homme intelligent et
» honnête; il entend l'anglois, et le roi l'estime beaucoup; tout le
» monde le connoît et en fait cas dans l'île. Il vous accompagnera,
» et vous connoîtrez bientôt son mérite. »

Tumoùny voulut porter mon panier. Nous nous mîmes en route avec l'espérance du beau temps, mais quelques heures plus tard que je ne me l'étois proposé. Je côtoyai à pied les jardins des deux princes jusqu'à l'extrémité de la ville, et nous traversâmes un petit village formé de plusieurs cabanes très-propres, principalement construites avec des feuilles de cocotier. Un peu plus loin, le chemin étoit si pierreux, que je m'assis dans le palanquin. Je fus porté sans encombre sur quelques rochers : je priai mon guide d'assurer les porteurs que je les paierois libéralement; mais ces pauvres paysans, qui avoient été arrachés de leurs fermes situées dans les montagnes, connoissoient peu l'usage de l'argent, et reçurent ma promesse avec indifférence.

A environ cinq milles de Matsamoùdo, on trouve la ville de Oùâny, où Cheykh A'bdoûllah, dont j'ai déjà parlé, fait sa résidence habituelle. J'aperçus de loin cette ville; elle me parut agréablement située. Lorsque j'eus passé les rochers, je parvins à une côte pierreuse où la mer sembloit avoir perdu un peu de terrain. Il y avoit en effet sur la gauche une belle plaine de sable, et au-delà une baie qui ressemble à celle de Weymouth, et paroissoit offrir les mêmes commodités pour les bains; mais je crus reconnoître que les pierres sur lesquelles j'étois porté, n'avoient pas été couvertes d'eau depuis long-temps. Je vis notre frégate dans cette baie; et prenant congé d'elle pour deux jours, je quittai la côte pour entrer dans un beau pays très-proprement cultivé, composé en partie de coteaux d'une verdure exquise, et en partie de plaines couvertes de belles fleurs jaunes. Mon guide m'apprit que c'étoient des plantations d'une sorte de vesce que mangeoient les habitans. Ce riant paysage étoit entremêlé de cabanes et de fermes, et l'ensemble en étoit délicieux; mais des beautés d'une autre espèce ne tardèrent pas à lui succéder.

Nous descendîmes dans une fraîche vallée, où couloit un ruisseau parfaitement limpide. Là, assez mécontent de ma voiture, quoique la gaieté et les éclats de rire de mes porteurs m'annonçassent qu'ils n'étoient point écrasés par la fatigue, je leur dis de me laisser descendre, et marchai devant eux pendant tout le reste du chemin. Au sortir de la vallée, nous découvrîmes des montagnes ornées de beaux arbres et d'arbrisseaux en fleur, et nous suivîmes, pendant une demi-heure, des allées magnifiques où je regrettai de ne pouvoir m'arrêter quelque temps pour observer les fleurs, aussi nouvelles que variées, qui se succédoient à chaque pas, et dont Tumoùny paroissoit connoître la nature aussi-bien que les noms. Nous descendîmes enfin dans une vallée plus spacieuse que la première : elle étoit traversée par un large torrent qui formoit une cascade à son extrémité, et sembloit se perdre dans les rochers; des bestiaux paissoient sur ses bords, et l'on voyoit sur les collines les cabanes de leurs propriétaires. Je n'avois pas encore vu de site plus agréable, même dans la Suisse ou dans le comté de Merioneth; mais ce tableau fut suivi d'un assemblage de beautés naturelles que je ne m'attendois guère à trouver dans une petite île à douze degrés au sud de la ligne. Je ne prenois pas assez de plaisir à mon voyage solitaire pour découvrir des beautés qui n'auroient pas eu d'existence réelle, et le premier effet du contraste de Sant-Iago et d'Hinzoùân avoit cessé; mais sans la moindre disposition à prêter de brillantes couleurs au paysage, je puis dire avec vérité ce que je pensai dans le temps, savoir, que le pays que j'avois sous les yeux surpassoit Ermenonville ou Blenheim, ou les autres imitations de la nature que j'avois vues, soit en France, soit en Angleterre, autant qu'une baie superbe l'emporte sur une pièce d'eau artificielle. J'avois sur la droite, à quelque distance, deux montagnes très-hautes couvertes jusqu'à leur sommet de la plus riche verdure, et dont j'étois séparé par des prairies que diversifioient des cabanes et des troupeaux, ou par des vallées qui retentissoient du bruit des torrens et des cascades. A gauche étoit la mer, que laissoient voir des ouvertures ménagées entre

les collines et les bois; le chemin étoit un sentier uni qui serpentoit naturellement à travers une forêt d'arbustes parfumés, d'arbres à fruit et de palmiers. Quelques grands arbres étoient chargés de fleurs d'une blancheur éclatante, dont le parfum égaloit celui des orangers; mon guide me dit qu'ils s'appeloient *monougos:* mais le jour baissoit tellement, qu'il me fut impossible de les examiner. La variété de fruits, de fleurs et d'oiseaux, que je vis en passant dans ce magnifique jardin, auroit fourni de l'amusement à un naturaliste pendant un mois: je n'aperçus ni insectes ni reptiles d'aucune espèce. Les bois étoient coupés de clairières agréables, et découvroient à chaque instant de nouveaux points de vue. Enfin, au moment où je m'y attendois le moins, la mer m'apparut dans toute sa magnificence; et après avoir franchi une colline ou deux, nous arrivâmes sur la côte, où se prolongeoient d'autres collines peuplées de cabanes. Nous lui tournâmes le dos; et de la première hauteur j'aperçus la ville de Domòny, à peu de distance au-dessous de moi. Je rencontrai plusieurs habitans, dont quelques-uns parloient arabe. Jugeant l'endroit commode pour faire halte, j'envoyai mon guide prévenir le roi de ma visite. Il revint au bout d'une demi-heure avec une réponse polie, et je me rendis à pied à la ville, qui me parut grande et bien peuplée. Une foule nombreuse m'accompagnoit; on me conduisit dans une maison bâtie sur le même plan que les plus belles maisons de Matsamoùdo. Au milieu de la cour se trouvoit un grand monougo qui embaumoit l'air : l'appartement à gauche étoit vide; dans l'appartement à droite, le roi étoit assis sur un sofa ou banc couvert d'un tapis ordinaire. Il se leva lorsque j'entrai, me prit les mains, et me fit asseoir près de lui à sa droite; mais comme il ne parloit que la langue de l'île, j'eus recours à mon ami Tumoùny, le meilleur interprète que j'eusse pu trouver. J'offris au roi un bel habillement indien, de soie bleue à fleurs d'or, qui n'avoit été porté qu'une fois à une mascarade, et une belle copie du Qorân dont je lui lus quelques versets. Il accepta ces présens avec beaucoup de bienveillance, et me dit qu'il regrettoit que je ne fusse pas venu par mer, attendu qu'il auroit chargé un de mes bateaux

de fruits et de son plus beau bétail. Il ajouta qu'il m'avoit vu à bord de la frégate, où il s'étoit rendu déguisé suivant sa coutume, et que son fils Hhamdoûllah lui avoit parlé de moi. Je lui fis la description de mon voyage, et lui vantai les beautés de son pays. Il m'adressa plusieurs questions relativement à l'Angleterre, et témoigna beaucoup d'estime pour notre nation : « J'ai appris, continua-t-il, que vous étiez » un magistrat; vous professez en conséquence l'amour de la paix. » Pourquoi donc êtes-vous armé d'un sabre? — Je suis homme, lui » répondis-je, avant d'être magistrat; et s'il arrivoit que je ne fusse » pas protégé par les lois, il faudroit bien me protéger moi-même. »

Il paroissoit âgé d'environ soixante ans; son air étoit rempli de bonté et d'une certaine dignité qui le distinguoit de la foule des ministres et des officiers dont il étoit environné. Notre conversation fut interrompue par une voix qui annonça que c'étoit l'heure de la prière du soir. Il me dit en se levant : « Cette maison est à vous, et » je viendrai vous y voir lorsque vous aurez pris quelques rafraî- » chissemens. » Peu de temps après, ses domestiques apportèrent une poule bouillie, un pudding au riz et quelques autres mets, avec des papayas et d'excellentes grenades : mon panier me fournit le reste de mon souper. La chambre étoit tapissée d'un vieux drap rouge, et décorée de vases de porcelaine et de bouteilles angloises arrangées en festons : les lampes étoient posées à terre dans de larges coquilles marines, et l'alcove étoit cachée par un rideau de toile de coton peinte; elle se trouvoit vis-à-vis du sofa sur lequel nous étions assis. Quoique le lieu n'invitât pas au repos, et que les moucherons fussent extrêmement importuns, la fatigue de ma journée me procura un sommeil très-bienfaisant. Je fus éveillé par le retour du roi et de son cortége : il avoit des Arabes parmi ses officiers; car j'entendis prononcer les mots *houé râqid* [a], c'est-à-dire, il est endormi. On fit aussitôt silence, et je passai la nuit assez tranquillement, sauf le bourdonnement fastidieux des mosquites. Le matin, même silence et même solitude; la maison sembloit abandonnée,

[a] هو راقد (L-s.)

et je commençai à m'inquiéter sur ce qu'étoit devenu Tumoùny. Il vint enfin, le trouble peint sur la figure : il m'apprit que les porteurs s'étoient évadés dans la nuit; mais il ajouta que le roi, qui desiroit me voir dans une autre de ses maisons, me fourniroit d'autres porteurs, s'il ne pouvoit pas m'engager à attendre qu'il envoyât chercher un bateau. Je me rendis sur-le-champ près du roi; je le trouvai assis sur un sofa assez haut, dans une grande chambre ornée de versets du Qorân en caractères très-lisibles; environ cinquante de ses sujets étoient assis sur le plancher et formoient un demi-cercle devant lui. Mon interprète se plaça au milieu d'eux; le bon vieillard se mit à rire de bon cœur au récit de l'aventure de la nuit. « J'espère » à présent, dit-il, que vous serez mon hôte pendant une semaine; » mais, à parler sérieusement, s'il faut que vous retourniez bientôt » à la frégate, j'enverrai dans la campagne chercher des paysans » pour vous porter. » Il me fit ensuite des excuses de la conduite de Cheykh Sélym, dont Tumoùny l'avoit informé; et Tumoùny me dit après, qu'il en étoit très-mécontent, et qu'il lui en témoigneroit son déplaisir. Le roi termina son discours par une longue harangue sur l'avantage qu'il y auroit pour les Anglois d'envoyer tous les ans de Bombay un vaisseau faire le commerce avec ses sujets; il appuya principalement sur le bas prix de leurs marchandises et surtout de leurs cauris. Quelque ridicule que cette idée puisse paroître, elle annonçoit une étendue d'intelligence, un desir d'augmenter le commerce et le bien-être de son peuple, qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un petit chef africain. S'il eût été souverain de l'Yémèn, ces idées lui auroient suggéré des projets raisonnables, proportionnés à l'étendue de ses états. Je lui répondis que je n'avois que des notions imparfaites sur le commerce de l'Inde; mais que je rendrois compte de la substance de sa conversation, et que j'attesterois honorablement son noble zèle pour le bien de son pays, et la douceur avec laquelle il le gouvernoit. Ne me souciant pas de passer une seconde nuit dans l'île, je demandai la permission de m'en retourner sans attendre les porteurs. Le roi me parut très-sincère dans les

instances qu'il me fit pour m'engager à prolonger ma visite; mais il avoit trop de la politesse des Arabes pour aller jusqu'à l'importunité : nous prîmes donc congé l'un de l'autre. A la prière de Tumoùny, qui m'assura que je ne perdrois pas beaucoup de temps à donner une marque d'attention à l'un des hommes les plus respectables de l'île, je fis une visite au gouverneur de la ville, appelé *Mutekka.* Il avoit beaucoup d'agrément dans les manières; il me montra des lettres des officiers du *Brillant,* qui paroissoient écrites avec cordialité et renfermoient les plus grands éloges de sa libéralité et de sa politesse. Il insista pour garnir mon panier de quelques grenades, les plus belles que j'eusse encore vues, et je quittai la ville emportant l'idée la plus avantageuse du roi et du gouverneur de Domòny. Pendant que je remontois la colline, accompagné de plusieurs habitans, l'un d'eux me dit en arabe, que j'allois recevoir la plus haute marque de distinction qu'il fût au pouvoir du roi de m'accorder. Il finissoit à peine, que j'entendis le bruit d'un canon; Cheykh Ahhmed m'avoit salué avec toute son artillerie. J'agitai mon chapeau en l'air en m'écriant : *Allah âkber*[a]*!* Le peuple répondit par des acclamations; et je continuai mon voyage, non sans crainte d'être très-incommodé par l'excès de la chaleur et par la fatigue de gravir les rochers. A tout prendre néanmoins, ma route ne fut pas sans agrément. Je trouvai d'excellente eau, que je mêlai tantôt avec le jus de mes grenades, tantôt avec de l'eau-de-vie. Nous fûmes gagnés de vîtesse par des paysans venus des montagnes en suivant un chemin plus court, et qui étoient chargés de me remettre les présens du roi : ces présens étoient une vache avec son veau, et deux chevreaux avec leur mère; tout prouvoit qu'on les avoit choisis à cause de leur beauté. Je les transportai sains et saufs au Bengale. Les perspectives qui m'avoient tant charmé la veille, n'avoient pas encore perdu leurs attraits, quoiqu'elles n'eussent plus à mes yeux le mérite de la nouveauté. J'avoue cependant que l'objet

[a] الله اكبر [Dieu est très-grand!] C'est une exclamation fréquemment employée par les Musulmans. (L-s.)

qui me fut le plus agréable dans ce voyage d'environ dix milles, fut notre frégate, que je découvris, au coucher du soleil, d'un rocher voisin des jardins de Sélym. Tout près de la ville, je rencontrai un insulaire qui, frappé de ma lassitude, me procura un breuvage délicieux en ouvrant pour moi un fruit de cocotier. Il m'apprit qu'un de ses compatriotes avoit été puni dans l'après-midi pour un vol commis à bord du *Crocodile;* il ajouta que, suivant lui, autant la punition étoit juste, autant l'action qui l'avoit occasionnée étoit déshonorante pour son pays. Je sus ensuite que le coupable étoit un jeune homme de bonne famille, gendre de l'honnête A'loùy : on l'avoit laissé seul un moment dans le cabin; et voyant une paire de pantoufles de maroquin bleu, il n'avoit pu résister à la tentation; mais il les avoit si mal cachées sous sa robe, qu'il avoit été pris en flagrant délit. Ce fait prouve qu'on n'a aucun soin d'inculquer des sentimens d'honneur aux principaux de l'île. A'loùy lui-même m'ayant dit qu'il étoit défendu de se peindre avec du hhennâ, ou de mentir dans le mois de ramadhân, je lui demandai si cela étoit permis tout le reste de l'année, et il me répondit que le mensonge étoit innocent s'il ne nuisoit à personne. Tumoùny me quitta, aussi satisfait de moi que de notre voyage. Je lui dis, en présence de son maître, que je lui cédois les dollars qui m'étoient dus sur mes trois guinées, et que, si jamais il se séparoit de A'loùy, je serois charmé de le prendre à mon service dans l'Inde. M. Roberts (le pilote) avoit passé la journée avec Séyd Ahhmed; il en avoit appris quelques particularités curieuses sur le gouvernement de l'île : c'est une monarchie limitée par l'aristocratie. « Le roi, lui dit-on, n'avoit » pas le pouvoir de faire la guerre de sa propre autorité : mais si » l'assemblée des nobles, qu'il convoquoit de temps en temps, dé- » cidoit de faire la guerre à quelqu'une des îles voisines, ils en » payoient les frais par des contributions volontaires; en récompense, » ils s'approprioient le butin et les prisonniers. L'espoir du gain, » ou le besoin d'esclaves, est d'ordinaire le motif réel de ces » expéditions, et l'on trouve aisément des prétextes ostensibles. »

M. Roberts sut que les nobles projetoient une guerre, parce qu'ils manquoient de bras pour la moisson prochaine. Leur flotte étoit composée de seize ou dix-sept petits navires, qu'ils garnissoient d'environ deux mille cinq cents insulaires armés de mousquets et de coutelas, ou d'arcs et de flèches. Deux ans auparavant, ils s'étoient rendus maîtres de deux villes de Mayâta, qui leur appartenoient encore, et où ils avoient mis garnison. Les dépenses ordinaires du gouvernement étoient défrayées par une taxe levée sur deux cent villages; mais les trois principales villes étoient exemptes de tout impôt, si ce n'est qu'elles payoient annuellement au chef des muftys le quarantième de la valeur de tous leurs biens mobiliers : ni le roi ni les nobles ne se prétendoient dispensés de cette contribution. Dans les principes constitutionnels, l'autorité royale étoit considérée comme élective; cependant la ligne de succession n'avoit point subi de changement depuis la première élection d'un sulthân. M. Roberts apprit qu'un voyageur arabe, qui s'étoit établi dans l'île, avoit, par son intrépidité dans plusieurs guerres, obtenu le rang de chef; qu'il étoit ensuite devenu roi avec un pouvoir limité, et que Séyd Ahhmed étoit son petit-fils. On m'avoit assuré que la reine A'lyméh étoit la grand'mère de Ahhmed, et qu'il avoit eu cinq prédécesseurs : mais il faut observer que les mots arabes *jedd* et *jeddah* [a] s'emploient indistinctement pour désigner un ancêtre homme ou femme; et sans une généalogie exacte de la famille de Ahhmed, il ne seroit guère possible de fixer l'époque où son grand-père obtint le rang le plus élevé dans le gouvernement. J'espérois me procurer cette généalogie; mais je fus trompé dans mon attente. Le capitaine John Davis, qui a publié la relation de son voyage, trouva, en 1600, Mayâta

[a] « ...The words *jedd* (prononcez *djedd*) » and *jeddah* (prononcez *djeddah*) in arabic » are used for a male and female *ancestor* » indefinitely. » On pourroit, à certains égards, accuser M. Jones d'un peu d'inexactitude. Les meilleurs lexicographes arabes s'accordent à nous représenter *djeddah* جدّة comme le féminin de *djedd* جدّ aïeul paternel ou maternel. Je crois donc qu'il faut restituer ainsi le passage dont il s'agit: « *Djedd* pour le masculin et *djeddah* pour » le féminin, s'emploient pour désigner » indistinctement un ancêtre du côté pa- » ternel ou du côté maternel. » (L-s.)

gouvernée par un roi, et Anzuame, ou Hinzoùân, gouvernée par une reine qui lui témoigna beaucoup d'amitié. Il jeta l'ancre devant la ville de Demos, (seroit-ce Domòny?) qui, dit-il, étoit aussi grande que Plymouth; et il conclut des ruines dont elle étoit environnée, qu'elle avoit jadis été une place forte et importante. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'ai point vu ces ruines. Quinze ans après, le capitaine Peyton et sir Thomas Roe touchèrent aux îles Comara; et il résulte de leurs relations respectives, qu'une vieille sulthâne résidoit alors dans l'île d'Hinzoùân, mais qu'elle exerçoit une autorité souveraine sur toutes les îles, et que trois de ses fils gouvernoient Mohila en son nom. Si ce fait est vrai, il faut que Sohéïly et les successeurs de A'lyméh aient perdu leur influence sur les autres îles; et, en renouvelant leurs prétentions assoupies, suivant leur convenance, ils auront toujours un prétexte d'hostilité. Cinq générations de fils aînés donneroient cent soixante-dix ans pour le temps écoulé depuis que Davis et Peyton trouvèrent Hinzoùân gouvernée par une sulthâne; et Ahhmed étoit si âgé, que son règne peut être compté pour une génération. Tout considéré, il est probable que A'lyméh étoit veuve du premier roi arabe, et que ses descendans avoient continué les réparations de sa mosquée. Ainsi nous pouvons supposer raisonnablement un intervalle de deux siècles depuis qu'un Arabe, sans autre appui que lui-même, eut le courage et l'adresse d'établir dans cette île une forme de gouvernement, assez mauvaise en elle-même, mais qui paroît avoir été administrée à l'avantage de ses habitans. Nous avons ouï dire en dernier lieu qu'Hinzoùân étoit en proie à des dissensions intestines : mais nous pouvons prendre sur nous d'assurer que les troubles n'ont point été excités par des actes de violence ou de cruauté de la part de Ahhmed; il est vraisemblable qu'ils ont eu pour cause l'insolence d'une oligarchie naturellement ennemie du roi et du peuple. On prétend que les montagnes des îles Comara renferment des diamans et des métaux précieux, que la politique de leurs divers gouvernemens a grand soin de tenir cachés. Cela peut être, quoique je n'aie aucune raison de le croire, et que je l'aie

seulement ouï affirmer sans preuves; mais je me flatte que ni la perspective de ces trésors, ni celle de tout autre avantage, n'engageront jamais une puissance européenne à violer les premiers principes de la justice, en usurpant la souveraineté d'Hinzoùân. Cette île ne peut servir que de point de relâche pour nos flottes; et, quoique les naturels aient intérêt de nous recevoir avec une apparence de cordialité, si nous desirons que leur attachement soit sincère et leur conduite équitable, nous devons leur donner l'exemple d'une stricte honnêteté à remplir nos engagemens. A parler vrai, ils n'ont point une affection cordiale pour notre nation. Suivant l'usage, leur opinion générale se forme d'après quelques exemples de violence et de manque de foi. Il n'y a pas encore long-temps qu'un Européen, qui avoit été accueilli avec hospitalité et généreusement soutenu à Matsamoùdo, se comporta grossièrement envers une jeune femme mariée, qui, étant de condition inférieure, marchoit le soir dans une rue, la tête couverte d'un voile. Son mari courut à son aide; et, choqué de la grossièreté de l'Européen, il se permit probablement des menaces, et peut-être pis. On assure que l'Européen le blessa mortellement avec un couteau ou une baïonnette qu'il apporta de chez lui à la suite de la querelle. On informa le roi de ce lâche assassinat, pour lequel la loi de nature auroit autorisé le juge à prononcer la peine de mort. Ahhmed dit au gouverneur (je rapporte les propres expressions de A'loùy), « qu'il » seroit plus sage de fermer les yeux. » A'loùy me parla d'une affaire qui le concernoit lui-même, et sur laquelle je ne dois pas garder le silence. Pendant qu'il étoit sur la côte d'Afrique, dans les états d'un prince très-peu civilisé, un petit vaisseau européen fit naufrage. Non-seulement le prince s'empara de tout ce qu'il fut possible de sauver, mais encore il revendiqua le capitaine et l'équipage pour en faire ses esclaves, et les traita avec une insolence féroce. A'loùy m'assura que, lorsqu'il fut instruit de cet événement, il courut vers le prince, se prosterna devant lui, obtint la liberté des Européens à force de prières et de larmes, les défraya à ses propres dépens, et les mit en état de construire un autre vaisseau dans lequel ils firent voile

pour Hinzoùân, d'où ils se rendirent ensuite en Europe ou dans l'Inde. Il me montra les obligations que le capitaine lui avoit souscrites pour des sommes considérables sans doute aux yeux d'un commerçant africain, mais bien éloignées d'être une récompense équivalente à la liberté, à la sûreté, peut-être à la vie, dont il étoit redevable à ses bons offices, quelque désintéressement qu'il y eût apporté. Je regrettai que ma position ne me mît pas à portée de lui faire rendre justice. Il me pria de remettre de sa part au gouverneur général une lettre arabe où étoient renfermés les billets du capitaine; il ajouta qu'il en étoit parfaitement connu. J'acquiesçai à sa demande. Comme il peut se faire que la personne accusée de cette injustice prouve qu'elle en est innocente, je ne nommerai ni l'individu ni le vaisseau qu'il commandoit; mais s'il est vivant, et que ce Mémoire tombe entre ses mains, peut-être réfléchira-t-il combien il importe à l'honneur national, qu'un peuple que nous appelons sauvage, mais qui nous est utile, n'ait pas sujet de nous reprocher avec raison la violation de nos engagemens.

VI.

VI.

SUR LE BAYÂ OU GROS-BEC INDIEN[a],

Par A'THER A'LY Khân, de Dehly.

LE petit oiseau nommé *bayâ* en hindy, *berbera* en sanskrit, *bâbouy* dans le dialecte du Bengale, *keyboù* [b] en persan, et *ténéwweth* [c] en arabe, à cause de son nid suspendu et très-remarquable, est un

[a] Cet oiseau avoit été décrit par Buffon sous le nom d'*orchef*, Hist. des oiseaux, *in-4.°, t. III, p. 466;* fig. enl. n.° 393, f. 3. *Loxia Bengalensis.* Gmel. et Daud. Mais on ignoroit ces détails intéressans sur son instinct et sur ses habitudes. (Note du C.en CUVIER.)

[b] كيبو J'ignore d'après quelle autorité Meninski, et après lui Richardson, prétendent reconnoître le pinson dans le *keyboù* ou *bayâ*, qui n'a guère de ressemblance avec cet oiseau, autant qu'on peut en juger par le Mémoire de A'ther A'ly khân, et par la courte notice qui se trouve dans l'*Ayïn Akbery*, fol. 287 de mon manuscrit. Dans cet ouvrage le nom de cet oiseau est écrit, surmonté d'un fatahh, *bayâ* avec un *bâ*, un *yâ* et un *âlif.* C'est un moineau jaune, qui habite les plaines, plein d'intelligence et de docilité; il s'apprivoise au point de prendre des pièces de monnoie dans la main d'un homme et de les apporter (à son maître); il vient de loin quand on l'appelle. Il fait son nid de manière que les personnes les plus industrieuses ne pourroient rien exécuter d'aussi parfait. بَيا بفتح با و ياءتحتاني والف زرد كنجشكي است صحرايي فراوان آكهي در فرمان پذيرد وانس كيرد چنانچه زبره پولها از دست مردم كرفته آورد و از دور بطلب آيد واشيانه چنان برسازد كه كار آكهان بدانسان نيارند برساخت شكرفكاري La dernière partie de cette note est omise dans la traduction angloise de l'*Ayïn Akbery*, par M. Gladwin, *tome II, p. 92*, éd. de Calcutta. Il ne faut pas confondre cet oiseau avec un autre nommé *keytoù*, كيتو, dont l'existence me paroît fabuleuse, comme on peut en juger par ce qu'on en lit dans le Dictionnaire persan intitulé *Ferhang Djihânguyry. Keytoù* est le nom d'un oiseau qui se nourrit principalement de gravier, كيتو باول مكسور وياي معروف وتاي فوقاني مضموم و واو معروف نام جانوريست پرنك كه غذاي آن بيشتر سنكريزه بود (L-s.)

[c] تنوّط de la racine arabe ناط *suspendit, appensus fuit.* (L-s.)

peu plus gros qu'un moineau, avec un plumage jaune-brun, une tête et des pieds jaunâtres, une poitrine d'une couleur claire, et un bec conique très-épais en proportion de son corps. Cet oiseau est excessivement commun dans l'Hindoustân : il est singulièrement sensible, fidèle et docile, n'abandonnant jamais volontairement le lieu où ses petits sont nés; mais il ne fuit point, comme la plupart des autres oiseaux, la société des hommes, et il apprend facilement à se poser sur la main de son maître. Dans l'état sauvage, il construit d'ordinaire son nid sur l'arbre le plus élevé qu'il peut trouver, particulièrement sur le palmier ou sur le figuier d'Inde, et il préfère celui de ces arbres qui se recourbe au-dessus d'un puits ou d'un ruisseau. Il fait son nid d'herbes qu'il tisse comme un drap; il lui donne la forme d'une grande bouteille; il le suspend solidement aux branches, mais de manière à ce qu'il cède à l'action du vent; et il en place l'ouverture vers le bas, afin de le garantir des oiseaux de proie. Son nid est ordinairement composé de deux ou trois chambres; et le peuple croit ici qu'il les éclaire avec des mouches luisantes, qu'il prend vivantes durant la nuit, et qu'il fixe avec de la terre glaise ou de la bouse de vache. Il est certain que l'on trouve souvent de ces mouches dans son nid, et que des débris de bouse de vache y sont aussi attachés; mais comme la lumière de ces insectes ne seroit que fort peu utile au bayâ, il paroît probable qu'il ne fait que s'en nourrir. On peut facilement apprendre à cet oiseau à rapporter un morceau de papier ou quelque autre petit objet que lui indique son maître. C'est un fait attesté, que, si l'on jette une bague dans un puits profond, et que l'on fasse signe à cet oiseau, il volera avec une rapidité étonnante pour attraper la bague avant qu'elle atteigne l'eau, et qu'il la rapportera à son maître avec des démonstrations de joie. On assure encore que, si on lui indique une ou deux fois une maison ou quelque autre endroit, il y portera aussitôt un billet, sur le signe qui lui en sera fait. Je puis rapporter moi-même avec confiance un exemple de sa docilité, dont j'ai souvent été témoin. Les jeunes femmes, à Bénârès

et dans d'autres villes, portent des plaques d'or très-minces nommées *ticas*, légèrement fixées entre les sourcils en manière d'ornement; et, lorsqu'elles passent dans les rues, il est assez ordinaire parmi les jeunes débauchés qui jouent avec des bayâs apprivoisés, de leur faire un signe qu'ils comprennent, et de les envoyer enlever les plaques d'or du front de leurs maîtresses; et ces oiseaux les rapportent en triomphe à leurs amans. Les bayâs se nourrissent communément de sauterelles et d'autres insectes; mais ils vivent, lorsqu'ils sont apprivoisés, de pois macérés dans l'eau. Leur chair est chaude, sèche, de facile digestion, et recommandée dans les ouvrages de médecine comme un dissolvant de la pierre dans la vessie ou dans les reins; mais on n'a point de preuve suffisante de cette propriété. La femelle pond plusieurs beaux œufs, ressemblant à de grosses perles; lorsqu'ils sont bouillis, le blanc en est transparent, et leur goût est extrêmement délicat. Plusieurs bayâs rassemblés sur un arbre élevé, y font un bruit éclatant; mais c'est moins un chant qu'un gazouillement. Au reste, leur défaut de talent musical est bien amplement compensé par leur étonnante sagacité, dans laquelle ils ne sont surpassés par aucun des habitans emplumés des forêts.

VII.

SUR LA CHRONOLOGIE DES HINDOUS;

Lu, au mois de Janvier 1788, par le Président.

Les Hindous croient si fermement à la haute antiquité de leur nation, ce sujet a fourni matière à tant de discussions parmi les Européens, qu'un aperçu du système chronologique de ce peuple, système qu'on n'a pas encore présenté d'après des autorités positives, sera bien accueilli des personnes qui cherchent la vérité sans prédilection pour les opinions reçues, et sans égard pour les conséquences qui peuvent résulter de leurs recherches. Au fond, les conséquences de la vérité ne sauroient être que desirables; et nul homme judicieux ne craindra que la lumière, en venant à se répandre, soit fatale aux intérêts de la société: mais il faut avoir soin de ne pas nous laisser éblouir par une fausse lueur, et de ne pas prendre des énigmes et des allégories pour la vérité historique. Ne tenant à aucun système, également disposé à rejeter les récits de Moïse, s'il est prouvé que Moïse a débité des erreurs, ou à les croire, s'ils sont confirmés par des raisonnemens solides fondés sur des preuves indubitables, je me propose de vous offrir un précis de la chronologie indienne, tiré des livres sanskrits ou de mes conversations avec des Pandits. J'y joindrai quelques remarques; mais je ne chercherai point à décider une question que j'oserai soumettre à l'examen des savans, la question de savoir si cette chronologie n'est pas la même que la nôtre, mais ornée et obscurcie par l'imagination des poëtes de l'Inde et par les énigmes de ses astronomes.

L'un des ouvrages les plus curieux qui existent en langue

sanskrite, et l'un des plus anciens après les Vêdas [a], est un Traité sur les devoirs religieux et civils, composé, à ce qu'on croit, d'après les instructions orales données par Menou, fils de Brâhmah, aux premiers habitans de la terre. J'ai en ce moment sous les yeux une copie bien collationnée de ce code intéressant, et je vais commencer par transcrire quelques versets du premier chapitre [b].

« Le soleil occasionne la division du jour et de la nuit, qui » sont de deux espèces, ceux des hommes et ceux des dieux; le » jour, pour le travail de toutes les créatures dans leurs différens » emplois; la nuit pour leur sommeil. Un mois est un jour et une » nuit des patriarches; il est partagé en deux : la moitié brillante » est leur jour, destiné à leurs occupations; la moitié obscure » est leur nuit, destinée à leur repos. Un an est un jour et une » nuit des dieux; il est aussi divisé en deux parties égales. Ils » ont le jour quand le soleil se dirige vers le nord, et la nuit » quand il se dirige vers le sud. Apprends maintenant la durée » d'une nuit et d'un jour de Brâhmah, avec la durée respective » des âges. Quatre mille ans des dieux s'appellent l'âge [*krita* ou » *satya*]; ses limites du commencement et de la fin sont comme » autant de centaines d'années. Dans les trois âges successifs, avec » leurs limites du commencement et de la fin, il y a des mille » et des cents diminués d'un. Cette réunion de quatre âges, qui » se monte à douze mille années divines, s'appelle un âge des » dieux; et mille de ces âges additionnés ensemble doivent être » considérés comme un jour de Brâhmah : ses nuits sont de la » même durée. L'âge des dieux, ou 12,000 de leurs années, multi- » pliées par 71, forme ce qu'on nomme ici-bas un *manaouantara*.

[a] J'ai donné une notice des Vêdas dans le I.er volume, *page 388*, *note 2*; ces livres, comme je l'ai observé, existent à la Bibliothèque nationale et à celle du *British Museum*. (L-s.)

[b] *Voyez* le même passage avec de légères variantes, dans le *chap. 1.er, vers. 65-80*, de la traduction complète du Code de Menou, que M. Jones fit ensuite d'après le texte sanskrit, et qui est insérée dans le tome III du recueil de ses œuvres. (L-s.)

» Il y a alternativement des créations et des destructions de mondes
» dans une suite innombrable de manaouantaras; l'Être souveraine-
» ment desirable renouvelle sans cesse ces opérations. »

Tel est l'arrangement de l'infini en durée, que les Hindous croient avoir été révélé par le ciel même, et qu'ils entendent généralement dans le sens littéral. Des indices tirés de lui-même semblent prouver qu'il est purement astronomique; mais je ne veux ni m'approprier les observations d'autrui, ni sur-tout anticiper sur celles qui ont été faites par deux ou trois de nos collègues, et dont, à ce que j'espère, ils feront part à la Société. Cependant une conjecture de M. Paterson a quelque chose de si ingénieux, que je ne puis m'empêcher d'en faire mention, d'autant plus qu'elle semble confirmée par un des passages de la citation précédente. Voici son hypothèse : De même qu'un mois d'homme est un jour et une nuit de patriarche d'après l'analogie de ses moitiés lumineuse et obscure; ainsi, par la même analogie, il se pourroit que les anciens Hindous eussent considéré un jour et une nuit d'homme comme un mois du monde inférieur : alors une année de ces mois ne seroit composée que de douze jours et douze nuits; et trente de ces années formeroient une année lunaire d'homme. Il conclut de là que les quatre millions trois cent vingt mille années, qu'on suppose former les quatre âges indiens, ne sont que des années de douze jours; et, dans le fait, ce nombre divisé par 30 se réduit à 144,000. Or, 1,440 ans sont un *pada*, ou période de l'astronomie des Hindous; et ce nombre, multiplié par 18, s'élève précisément à 25,920, c'est-à-dire, au nombre d'années que les étoiles fixes paroissent employer à fournir leur longue révolution du côté de l'est. Ce dernier nombre est aussi le produit de 144, qui, suivant M. Bailly, étoit un ancien cycle indien, multiplié par 180, ou la période tartare appelée *van :* il est encore le produit de 2,880 multiplié par 9, qui non-seulement est un des cycles lunaires, mais que les Hindous regardent comme un nombre mystérieux et un emblème de la Divinité, parce que, si on le multiplie par tout autre

nombre entier, le nombre des chiffres dans les différens produits est toujours de 9, de même que la Divinité, qui se montre sous plusieurs formes, continue d'être immuable dans son essence. On sait assez que l'importante période de 25,920 ans est le résultat de 360 multiplié par 72, nombre d'années qu'une étoile fixe semble mettre à parcourir un degré du grand cercle ; et quoique M. le Gentil nous assure que les modernes Hindous croient qu'une révolution complète des étoiles a lieu en 24,000 ans, ou qu'elles parcourent en un an 54 secondes d'un degré, nous avons sujet de penser que les anciens astronomes indiens avoient fait un calcul plus exact ; mais qu'ils cachoient leur science au vulgaire sous le voile de quatorze manaouantaras, de soixante-onze âges divins, de cycles compliqués et d'années de différentes sortes, depuis celles de Brâhmah jusqu'à celles de Patâla ou des régions infernales. Si nous suivons l'analogie indiquée par Ménou, et que nous supposions qu'on donnât le nom d'année à un jour et une nuit, nous pouvons diviser le nombre des années d'un âge divin par 360, et le quotient sera 12,000, ou le nombre des années divines d'un âge. Mais, toute conjecture à part, nous n'avons besoin que de comparer les deux périodes de 4,320,000 et de 25,920, et nous verrons que, parmi leurs diviseurs communs, se trouvent 6, 9, 12, &c. 18, 36, 72, 144, &c. nombres qui, avec leurs divers multiples, sur-tout dans une progression décuple, constituent quelques-unes des périodes les plus célèbres des Chaldéens, des Grecs, des Tartares, et même des Indiens. Nous ne pouvons manquer d'observer que le nombre 432, qui paroît être la base du système indien, est la soixantième partie de 25,920 ; et, en continuant la comparaison, nous viendrions peut-être à bout de résoudre l'énigme entière. Je trouve cette étrange strophe dans la préface d'un almanach de Varanes*: « Mille grands âges

* Ou *Varanesee* (prononcez *Varanecy*), suivant M. Wilkins, qui ajoute que Bénârès est la corruption de ce mot sanskrit, lequel est composé de deux mots qui indiquent les deux ruisseaux qui bordent cette ancienne ville de l'Inde. On la nommoit aussi *Kasi*. Voyez les notes de M. Wilkins, *p. 310* de sa traduction angloise de l'*Heetopades of Veeshnoo-Sarma in a series of connected fables, interspersed with moral,*

« sont un jour de Brâhmah ; mille jours semblables sont une heure » indienne de Vichnou ; six cent mille de ces heures forment une » période de roudra ; et un million de roudras (ou deux qua- » trillions cinq cent quatre-vingt-douze mille trillions d'années » lunaires) ne sont qu'une seconde pour l'Être suprême. » Les théologiens hindous nient que la fin de cette stance soit orthodoxe. « Le temps, disent-ils, n'existe nullement avec Dieu ; » et ils conseillent aux astronomes de s'occuper de leurs affaires, sans s'immiscer dans la théologie. Quoi qu'il en soit, ce couplet astronomique coïncide avec notre but actuel : il montre en premier lieu qu'on ajoute à plaisir des chiffres pour enfler les périodes ; et si nous ôtons dix chiffres d'un roudra, ou que nous le divisions par dix mille millions, nous aurons une période de 259,200,000 années, qui, divisée par 60 (diviseur ordinaire du temps chez les Hindous), donnera 4,320,000, ou un grand âge, que nous trouvons subdivisé dans la proportion de 4, 3, 2, 1, d'après la notion de vertu décroissant arithmétiquement dans les âges d'or, d'argent, de cuivre et de terre. Mais quand bien même il paroîtroit invraisemblable qu'à des époques très-reculées les astronomes indiens eussent fait des observations plus exactes que ceux d'Alexandrie, de Baghdâd ou de Marâghâh, et encore plus invraisemblable qu'ils fussent retombés dans l'erreur sans cause apparente, nous pouvons supposer qu'ils formoient leur âge divin en multipliant arbitrairement 24,000 par 180, suivant M. le Gentil, ou 21,608 par 200, selon le commentaire du *Souryâ Siddhântâ* [a]. Or, comme il n'est guère possible que le hasard produise

prudential and political maxims, &c. Hitopadès [Instruction utile] de Vichnou-Sarma, contenue dans une suite de fables liées ensemble et entremêlées de maximes de morale, de sagesse et de politique ; traduite d'après un ancien manuscrit en langue sanskrite, avec des notes explicatives, par Charles Wilkins ; imprimée à Bath en 1787, *1 vol. in-8.°* Voyez, sur cet ouvrage, mes notes dans le *t. I.er, p. 231, note 30 ; p. 311, note* [b], *et p. 519, note* [a], et les extraits que j'en ai donnés dans mes Contes indiens publiés en 1790. (L-s.)

[a] Le Souryâ Siddhântâ est généralement reconnu pour le plus ancien traité d'astronomie que les Hindous possèdent. Suivant eux, il a été envoyé du ciel par révélation à un nommé *Maya,* vers la fin du satya-youg du 28.e mahâ-youg du 7.e

de

de telles parités, nous pouvons admettre comme à-peu-près démontré, que la période d'un âge divin fut d'abord purement astronomique, et la rejeter de nos recherches actuelles sur la chronologie historique ou civile de l'Inde. Occupons-nous cependant des opinions avouées des Hindous; et après avoir constaté leur système, voyons si nous pouvons le concilier avec la marche de la nature et le sens commun.

Ils nomment *âge divin* la réunion de leurs quatre âges; et ils croient que dans chaque millier de ces âges, ou dans chaque jour de Brâhmah, il investit successivement quatorze Menous de la souveraineté de la terre. Ils supposent que chaque Menou transmet son empire à ses fils et à ses petits-fils durant une période de 71 âges divins, et ils nomment cette période un manaouantara; mais, puisque 14 multiplié par 71 ne donne pas tout-à-fait mille, nous devons en conclure que six âges divins sont alloués pour les intervalles des manaouantaras, ou pour le crépuscule du jour de Brâhmah. Trente de ces jours, ou *calpas*, forment, suivant eux, un mois de Brâhmah; douze de ces mois, une de ses années; et cent de ces années, la durée de son *âge*. Ils assurent que cinquante des années de cet âge sont déjà écoulées. Nous sommes donc maintenant, selon les Hindous, dans le premier jour ou *calpa* du premier mois de la cinquante-unième année de l'âge de Brâhmah, et dans le vingt-huitième âge divin du septième manaouantara, dont

manaouantara, c'est-à-dire, il y a environ 21,648,899 ans. Ce nombre prodigieux d'années a été réduit par un savant mathématicien anglois à 731 ans (en 1799 de l'ère vulgaire). Le même savant, dix ans auparavant (en 1789), avoit accordé 3,840 ans au même ouvrage; mais il paroît que l'autre date est le résultat de calculs plus justes, et sur-tout de recherches mieux raisonnées et plus approfondies. La prétendue révélation de cet ouvrage faite à un nommé *Maya*, est une imposture sacerdotale des Brahmanes : le véritable auteur se nommoit *Varâha*. Au reste, on trouvera de plus amples détails sur ce personnage et sur son ouvrage, dans le Mémoire de M. Wilford sur la chronologie des Hindous, *n.° XVIII* du *tome V* de ces Recherches; dans les Remarques de M. Bentley sur les principales ères et dates des anciens Hindous, *n.° XXI* du même volume; et dans le Mémoire sur l'antiquité du Souryâ Siddhântâ et sur la formation des cycles astronomiques contenus dans cet ouvrage, par le même M. Bentley, *n.° XIII* du *tome VI*. (L-s.)

les trois premiers âges humains de l'âge divin et 4,888 années du quatrième sont écoulés.

Dans le jour actuel de Brâhmah, le premier Menou[a] étoit surnommé *Saouâyambhuva*, ou fils de celui qui existe par lui-même; et c'est à lui qu'on attribue les Institutes des devoirs religieux et civils. De son temps, la divinité descendit du ciel pendant un sacrifice; et il eut de sa femme Sataroupâ deux fils illustres et trois filles. Ce couple fut créé pour la multiplication de l'espèce humaine, après cette nouvelle création du monde que les Brahmanes appellent *pâdmacalpîya*, ou la création du lotus.

Si ce n'étoit pas perdre le temps que de supputer l'antiquité des Institutes de Menou, suivant les Brahmanes, il faudroit multiplier 4,320,000 par six fois 71, et ajouter au produit le nombre des années déjà écoulées dans le septième manaouantara. Je ne connois guère que les noms des cinq Menous qui lui succédèrent; mais les ouvrages hindous sont très-prolixes à l'égard de la vie et de la postérité du septième Menou, surnommé *Vaivasaouata*, ou enfant du Soleil. On suppose qu'il eut dix fils, dont l'aîné fut Ikchaouâkou, et qu'il étoit accompagné de sept richis, ou saints personnages, dont voici les noms : Casyapa, Atri, Vasichta, Visaouâmitra, Gaoutama, Djamadagni et Bharadaouâdja. Ce récit explique le début du quatrième chapitre du Guîtâ[b] : « Je révélai, dit Krichna, ce système immuable » de dévotion à *Vaivasaouat* [au Soleil]; Vaivasaouat en fit part à » son fils Menou; Menou l'expliqua à Ikchaouâkou : c'est ainsi

[a] Les Hindous comptent plusieurs Menous, qui sont des êtres produits par l'esprit de Brâhmah au moment de la création. Voyez *p. 144* des notes de M. Wilkins sur le *Bhaguat-Geeta*, ouvrage dont il sera parlé dans la note suivante. (L-s.)

[b] *The Bhaguat-Geeta, or Dialogues &c.* Le Bâgouat-Guîtâ, ou Dialogues de Krichna et d'Ardjoun, en dix-huit lectures ou chapitres, traduit du sanskrit en anglois par Charles Wilkins, &c. *Londres, 1785.* C'est un épisode de l'immense poëme indien intitulé *Mahâbhârat*. Voyez ci-après la note [a], *p. 185*. Ici Krichna, incarnation de la divinité, est supposé instruire sur la religion et la mysticité, son élève et son favori Ardjoun, un des cinq fils de Pandou, au commencement de l'âge actuel, que les Hindous nomment *Kali-youg*. (L-s.)

» que le chef des richis[a] a connoissance de cette doctrine sublime » transmise de l'un à l'autre. »

Les Hindous croient que, sous le règne de ce monarque, fils du Soleil, toute la terre fut submergée, et tout le genre humain détruit par un déluge, à l'exception de ce prince religieux, des sept richis et de leurs épouses; car ils supposent que les enfans de Vaivasaouata naquirent après le déluge. Cette *pralaya*, ou destruction générale, est le sujet du premier *Pourâna*, ou poëme sacré, qui est composé de quatorze mille stances. La même histoire est racontée briévement, mais avec autant de clarté que d'élégance, dans le huitième livre du *Bhâgaouata*[b], d'où je l'ai extraite et traduite avec beaucoup de soin. Je me bornerai à vous en présenter ici un abrégé. « Le démon » Hayagrîva ayant soustrait les Védas à la vigilance de Brâhmah, » tandis qu'il se reposoit à la fin du sixième manaouantara, toute » la race des hommes devint corrompue, hormis les sept richis » et Satyavrata, qui régnoit pour lors à Dravira, région maritime » située au sud du Carnâta[c]. Un jour que ce prince s'acquittoit » de ses ablutions dans la rivière Critamâla, Vichnou lui apparut » sous la forme d'un petit poisson; et, après avoir augmenté en

[a] *Richi*, mot sanskrit que M. Wilkins écrit *reeshee*, et qui signifie *saint*. Voyez les notes du Bhaguat-Geeta, *p. 144, n. 50*. (L-s.)

[b] Ouvrage canonique indien, publié en français par l'estimable et savant d'Obsonville, sous le titre de *Bagavadam*, ou Doctrine divine &c. *Paris, 1788, 1 vol. in-8.°* L'histoire rapportée ici par M. Jones se trouve, avec quelques variantes, *p. 212 et suiv.* de la traduction que nous venons de citer. Je dois observer que la différence qui existe entre la manière dont MM. Jones et d'Obsonville écrivent le titre de cet ouvrage, provient de la prononciation des naturels de l'Inde. Presque tous les mots sanskrits ont un *a* pour lettre finale : les habitans de la côte Malabare, qui ont une prononciation très-nasale, ajoutent une *m* après cet *a* final; c'est ainsi qu'ils prononcent *vedam* au lieu de *veda*, *pouranam* au lieu de *pourana*, *mahabharatam* au lieu de *mahabharata*, *kalyougam* au lieu de *kalyouga*, &c. La traduction dont il s'agit ayant été faite d'après une version en tamoul chendamil, espèce de dialecte malabar particulièrement consacré aux sciences et à la religion, il n'est pas étonnant qu'on y rencontre le vice de prononciation dont je viens de parler. (L-s.)

[c] Province de l'Hindoustân, que nous nommons le Carnate. (L-s.)

» stature dans divers fleuves, il fut placé par Satyavrata dans » l'océan, où il adressa ces paroles à son adorateur surpris : *Dans » sept jours, un déluge détruira toutes les créatures qui m'ont offensé; » mais tu seras mis en sûreté dans un vaisseau merveilleusement construit. » Prends-donc des herbes médicinales et des grains de toute espèce, et » entre sans crainte dans l'arche avec les sept personnages recomman- » dables par leur sainteté, vos femmes, et des couples de tous les » animaux. Tu verras alors Dieu face à face, et tu obtiendras des » réponses à toutes tes questions.* Il disparut à ces mots; et au bout » de sept jours, l'océan commença de submerger les côtes, et la » terre fut inondée de pluies continuelles. Satyavrata, étant à mé- » diter sur la divinité, aperçut un grand navire qui s'avançoit » sur les eaux. Il y entra après s'être exactement conformé aux » instructions de Vichnou, qui, sous la forme d'un vaste poisson, » permit que le navire fût attaché avec un grand serpent marin » comme avec un câble, à sa corne démesurée. Quand le déluge » eut cessé, Vichnou tua le démon, recouvra les Védas, instruisit » Satyavrata dans la science divine, et le nomma septième Menou » en lui donnant le nom de *Vaivasaouata.* » Comparons les deux récits de la création et du déluge avec ceux de Moïse. Je n'examine point, dans cette discussion, si les premiers chapitres de la Genèse doivent être entendus dans un sens littéral ou purement allégorique : tout ce dont il s'agit, c'est de savoir si la création décrite par le premier Menou, que les Brahmanes appellent la création du lotus, n'est pas la même que celle qui est rapportée dans l'Écriture, et si l'histoire du septième Menou n'est pas la même que celle de Noé. Je propose ces questions; mais je n'affirme rien. Je laisse à d'autres le soin de déterminer si *Adam* est dérivé d'*Adim*, qui, en sanskrit, signifie *le premier*, ou *Menou* de *Noùahh* [a], véritable nom du patriarche que nous appelons Noé; si le sacrifice que l'on dit avoir été honoré de la présence de Dieu, est une allusion à

[a] נוח نوح (L-s.)

l'offrande d'Abel; en un mot, si les deux Menous peuvent désigner d'autres personnes que le grand procréateur et le restaurateur de notre espèce.

En supposant que Vaivasaouata, ou le fils du Soleil, est le Noé de l'Écriture, suivons ce que les Indiens racontent de sa postérité. J'extrais ces détails du *Pourânârthaprecâçâ*, ou de l'Explication des Pourânas, ouvrage récemment composé en sanskrit par Râdhâcânta Sarman, Pandit d'un grand savoir, et très-célèbre parmi les Hindous de cette province. Avant d'examiner les généalogies des rois, qu'il a tirées des Pourânas, il est nécessaire de donner une idée des *avataras* [a], ou apparitions de la divinité. Les Hindous croient à une multitude innombrable d'apparitions de ce genre, ou d'interpositions spéciales de la Providence dans les affaires du genre humain; mais ils comptent dix principaux avataras dans la période actuelle de quatre âges, et ils sont tous décrits, suivant l'ordre où l'on suppose qu'ils ont eu lieu, dans

[a] Le mot sanskrit *avatar* signifie *descente*, et s'emploie particulièrement pour désigner les neuf précédentes descentes de Vichnou [l'Être suprême] sur la terre. Il quitta le séjour éternel pour remplir les soins d'une sage et bienfaisante providence, et pour exercer la justice en châtiant les criminels. Vichnou lui-même nous apprend le motif de ses différentes descentes, dans un discours qu'il adresse à Ardjoun, et qui se trouve dans le Bhaguat-Guîtâ, où il est désigné sous le nom de *Krichna*. « Nous avons, moi et » toi, eu plusieurs naissances; les miennes » me sont connues, mais tu ne connois » pas les tiennes. Quoique de ma nature » je ne sois point sujet à naître ou à mou- » rir, quoique je sois le maître de toute la » création, cependant, ayant dominé ma » propre nature, je me suis rendu visible » par mon pouvoir; et autant de fois que » dans le monde la vertu s'affoiblit et que » le vice et l'injustice s'insurgent, je me » rends visible, et j'apparois ainsi de siècle » en siècle pour la conservation des justes, » la destruction des méchans et le raffer- » missement de la vertu. » Outre les neuf incarnations dont M. Jones, ou plutôt son auteur indien, a donné l'énumération, on en attend encore une dixième et dernière. Vichnou doit prendre la forme d'un cheval nommé *Calki :* dès que ce cheval aura posé le pied sur la terre, elle s'ébranlera et sera anéantie ainsi que toutes les créatures, &c. *Voyez* Maurice's *Ancient History of Hindostan, its arts and its sciences, as connected with the history of Asia, &c.* t. I, p. 553; = Wilkins's *Bhaguat-Geeta*, p. 52; = Paulini a Sancto Bartholomæo *Systema Brahmanicum liturgicum, mythologicum et civile, ex monumentis Indicis musei Borgiani illustratum*, p. 83 et 162. Le Bagavadam compte un plus grand nombre d'incarnations. *Voyez* cet ouvrage, *p. 11 et 12.* (L-s.)

l'ode suivante de Djayadéva, le grand poëte lyrique de l'Inde:

1. « Tu recouvres, ô Césava, qui prends la forme d'un poisson, » le Véda dans les ondes de l'océan de destruction; *tu le places* » joyeusement dans le sein d'une arche fabriquée par toi. Sois vic- » torieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

2. » La terre est solidement assise sur l'immense largeur de ton » dos, qui s'agrandit encore du calus occasionné par sa pesanteur, » ô Césava, qui prends la forme d'une tortue. Sois victorieux, ô » Héri, seigneur de l'univers!

3. » La terre, placée sur la pointe de ton museau, ô Césava, qui » prends la forme d'un ours, demeure fixe comme la figure d'une » gazelle noire sur la lune. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de » l'univers!

4. » La griffe à la pointe merveilleuse, *posée* sur le lotus exquis de » ta patte de lion, ô Césava, qui prends la forme d'un homme-lion, » est l'abeille noire qui piqua le corps d'Hiranyacacipou, à qui on » avoit arraché les entrailles. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de » l'univers!

5. » Par ta puissance, tu trompes Bali, ô nain miraculeux, toi » qui purifies les hommes avec l'eau *(du Gange)* qui jaillit de tes » pieds; ô Césava, qui prends la forme d'un nain. Sois victorieux, » ô Héri, seigneur de l'univers!

6. » Tu baignes dans l'eau pure, composée du sang des Kcha- » triyas, le monde, dont les fautes sont effacées, et qui est soulagé » des douleurs des autres naissances, ô Césava, qui prends la » forme de Paraçou-Râma. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de » l'univers!

7. » Avec satisfaction pour toi-même, avec plaisir pour les génies » des huit régions, tu disperses de tous côtés, dans la plaine du » combat, le démon à dix têtes, ô Césava, toi qui prends la forme de » Râma-Tchandra. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

8. » Tu portes sur ton corps resplendissant un manteau brillant » comme un nuage azuré, ou comme l'onde d'Yamounâ, qui s'avance

» vers toi par la crainte de ton *soc* sillonnant, ô Césava, qui prends » la forme de Bala-Râma. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

9. » Tu blâmes (chose étonnante!) tout le Véda, quand tu » vois, ô cœur sensible! le carnage des animaux ordonné pour les » sacrifices, ô Césava, qui prends le corps de Bouddha. Sois victo- » rieux, ô Héri, seigneur de l'univers!

10. » Tu tires ton cimeterre redoutable, tel qu'une comète en- » flammée, pour la destruction de tous les impurs, ô Césava, qui » prends le corps de Calki. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de » l'univers! »

Quelques auteurs observent, dans l'arrangement de ces avataras, l'ordre des milliers d'années divines de chacun des quatre âges, ou une proportion arithmétique de 4 à 1; et si cet ordre étoit universellement reçu, nous serions en état de fixer un point très-essentiel dans la chronologie des Hindous : je veux parler de la naissance de Bouddha, point sur lequel les divers Pandits que j'ai consultés varient entre eux et avec eux-mêmes, et à différentes époques. Ils conviennent tous cependant que Calki est encore à venir, et que Bouddha a été la dernière incarnation considérable de la divinité : mais les astronomes de Varanes le placent dans le troisième âge; et Râdhâcânta soutient qu'il a paru après la millième année du quatrième. L'exact et savant auteur du Dabistân, admirablement bien informé dans ce qu'il rapporte des Hindous, nous apprend que les Pandits avec qui il avoit conversé, étoient d'avis que Bouddha avoit commencé sa carrière dix ans avant la fin du troisième âge; et Gôverdhana de Kachmyr, après m'avoir dit un jour que Krichna étoit descendu sur la terre deux siècles avant Bouddha, m'assuroit en dernier lieu que les Kachmyryens admettoient un intervalle de vingt-quatre ans (seulement de douze, suivant d'autres) entre ces deux personnages divins. La meilleure autorité, après tout, est le Bhâgaouat [a] même, dans le premier chapitre duquel il est expressément déclaré que Bouddha, fils de Djina,

[a] Le Bagavadam. Voy. *p. 14* de la traduction publiée par le C.en d'Obsonville. (L-s).

doit paroître à Cîcata, en vue de confondre les démons, précisément au commencement du Kali-youg [a]. Je suis convaincu depuis long-temps, que, sur ces matières, nous ne pouvons raisonner d'une manière satisfaisante que d'après des preuves écrites, et qu'il faut appliquer invariablement notre principale règle, qui consiste à prendre à la rigueur les aveux que les Brahmanes laissent échapper contre eux-mêmes, c'est-à-dire, contre leurs prétentions à l'antiquité; en sorte qu'au total nous pouvons placer Bouddha tout au commencement de l'âge actuel. Mais quel est ce commencement? Lorsqu'on proposa cette question à Râdhâcânta, il répondit : « Les deux ou trois » mille premières années d'une période qui en comprend plus de » quatre cent mille, peuvent raisonnablement passer pour son com» mencement. » Je lui demandai des preuves écrites; il me montra un ouvrage, propre, jusqu'à un certain point, à faire autorité, composé par un savant Gôsouami, et intitulé *Bhâgaouatâmrita*, ou le nectar du Bhâgaouat; c'est un commentaire en vers sur ce livre. La strophe dont il me fit lecture, mérite d'être citée. Après le passage du texte relatif à Bouddha, que j'ai transcrit ci-dessus, le commentateur s'exprime ainsi :

Açaou vyactah calérabdasahas radaouitayè gatè
Mûrtih pâtalâverna' sya daouibhudja tchicurodjhita.

« Il *devint* visible lorsque la mille deuxième année de l'âge Kali *fut* » écoulée. Son corps étoit d'une couleur mitoyenne entre le blanc » et le rouge; il avoit deux bras, et point de cheveux *sur la tête.* »

Le Gôsouami suppose que Cîcata, nommée dans le texte comme le lieu de la naissance de Bouddha, étoit Dhermaranya, forêt voisine de Gayâ [b], où subsiste encore une image colossale de cette ancienne divinité. Elle m'a paru d'une pierre noire; mais, comme je l'ai vue à la lueur des torches, je ne puis rien affirmer à l'égard de sa couleur, que le temps peut avoir altérée.

Les Brahmanes parlent en général des Bouddhistes avec toute la

[a] L'âge présent, qui date déjà de quatre mille ans. (L-s.)

[b] *Voyez* sur cet endroit ma note [b] de la *page 56.* (L-s.)

malignité

malignité de l'esprit d'intolérance ; cependant les plus orthodoxes regardent Bouddha lui-même comme une incarnation de Vichnou. Il est difficile d'accorder des idées aussi contradictoires, à moins de trancher le nœud, au lieu de le défaire, en supposant avec Georgi [a] qu'il y eut deux Bouddhas, dont le plus jeune établit la nouvelle religion qui révolta si fort les Indiens et qui s'introduisit dans la Chine au premier siècle de notre ère. Le Kachmyryen dont j'ai fait mention, assuroit ce fait sans y être conduit par aucune question où il fût impliqué ; et nous avons lieu de présumer que *Bouddha* n'est réellement qu'un nom générique pour désigner un philosophe. L'auteur d'un célèbre dictionnaire sanskrit, auquel il donna son nom, *Amaracôcha*, et qui étoit lui-même un Bouddhiste et florissoit dans le siècle qui précéda la naissance de J. C., commence son vocabulaire par neuf mots qui signifient *ciel*, et passe ensuite à ceux qui signifient une divinité en général ; après quoi viennent différentes classes de dieux, de demi-dieux et de démons, tous désignés par des noms génériques. Elles sont suivies de deux articles très-remarquables. Le premier renferme, non point les noms généraux de Bouddha, mais les noms d'un Bouddha en général ; leur nombre est de dix-huit, tels que Mouni, Sâstri, Munîndra, Vinâyaça, Samantabhadra, Dhermarâdja, Sougata, et autres semblables : plusieurs d'entre eux indiquent la supériorité, la sagesse, la vertu et la sainteté. Le second article comprend les noms d'un Bouddha-Mouni-particulier-qui-descendit-dans-la-famille-de-Sâcya [b] (ce sont les propres termes de l'original), et ses titres sont, Sâcyamouni, Sâcyasinha, Servârtha-siddha, Saoudhôdani, Gaoutama, *Arcabandhou*, ou parent du Soleil, et *Mâyâdêvîsuta*, ou enfant de Mâyâ. L'auteur passe de là aux diverses épithètes des divinités particulières des Hindous. Quand je fis remarquer à Râdhâcânt ce passage curieux, il soutint que les dix-huit

[a] Le P. Augustin Antoine Georgi, auteur de l'*Alphabetum Tibetanum* publié à Rome en 1762, *1 vol. in-4.°*, a donné dans cet ouvrage des renseignemens fort curieux sur les différens personnages nommés *Bouddha* et *Butta*. (L-s.)

[b] C'est, je crois, la famille de la Lune; car *Sâcy* est un des noms de la Lune en langue sanskrite. (L-s.)

premiers noms étoient des épithètes générales, et les sept suivans, des noms propres ou patronymiques du même individu. Mais Râmalôtchan, de qui je prenois des leçons, et qui, sans être un Brahmane, est un homme très-instruit, judicieux et exempt de prévention, m'a assuré que *Bouddha* étoit un mot générique, comme *Dêva*[a]; et que le savant lexicographe ayant donné les noms d'un Dêvatâ en général, passa à ceux d'un Bouddha, aussi en général, avant d'en venir aux particuliers. Il ajoutoit que *Bouddha* pouvoit signifier un sage ou un philosophe, quoique *Bouddha* fût le mot dont on usoit communément pour indiquer un sage qui n'étoit point doué de facultés surnaturelles. A tout prendre, il paroît fort probable que le Bouddha célébré dans l'hymne de Djayadéva étoit le *Sâcyasinha*, ou Lion de Sâcya. Quoiqu'il eût défendu les sacrifices d'animaux que prescrivent les Védas, on croyoit que c'étoit Vichnou lui-même sous une forme humaine, et qu'un autre Bouddha, peut-être un de ses partisans, dans un siècle postérieur, prit son nom et son caractère, essaya de renverser tout le système des Brahmanes, et occasionna cette persécution contre laquelle on sait que les Bouddhistes cherchèrent un refuge en des pays très-éloignés. Ne pouvons-nous pas concilier l'étrange différence d'opinions qui existe parmi les Hindous quant à l'époque de l'apparition de Bouddha, en supposant qu'ils ont confondu les deux Bouddhas, dont le premier naquit peu d'années avant la fin du dernier âge, et le second, après qu'il se fut écoulé plus de mille ans de l'âge actuel? Nous savons par de meilleurs témoignages, et avec autant de certitude qu'on en peut raisonnablement attendre dans un sujet aussi douteux, la véritable époque, relativement à notre ère, où l'ancien Bouddha commença de se signaler; et c'est principalement

[a] *Dev, Deou, Deb* et *Devata* sont tous synonymes, et ne varient que pour la prononciation; ils désignent les anges ou êtres célestes subordonnés, tous les attributs de la divinité, et tous les objets qui, dans le ciel et sur la terre, ont été personnifiés par l'imagination des poëtes. Il est aisé de reconnoître dans ces mots le *Div* دیو des anciens Persans, dont la langue offre de nombreuses conformités avec le sanskrit. (L-s.)

par cette raison que je me suis arrêté avec une attention minutieuse sur le dernier avatar.

Les Brahmanes qui secondèrent Aboùl-fâzel dans sa description curieuse, mais superficielle, de l'empire de son maître, lui apprirent, si les chiffres de l'*Ayïn Akbery* sont formés d'une manière correcte, qu'il s'étoit écoulé une période de 2962 ans depuis la naissance de Bouddha jusqu'à la 40.e année du règne d'Akbar [a], calcul qui place sa naissance 1366 ans avant J. C. : mais, lorsque le gouvernement chinois admit une nouvelle religion venue de l'Inde dans le premier siècle de notre ère, il fit des recherches particulières sur l'ancienneté du vieux Bouddha indien, dont les Chinois placent la naissance, suivant le P. Couplet, dans la 41.e année de leur 28.e cycle, ou 1036 ans avant J. C.; et ils l'appellent, dit-il, Foé fils de Moyé ou Mâyâ. Mais M. de Guignes, d'après l'autorité de quatre historiens chinois, assure que Fo naquit 1027 ans avant J. C. dans le royaume de Kachmyr. Georgi, ou plutôt Cassiano, des papiers duquel l'ouvrage de Georgi est tiré, nous assure que, suivant le calcul des Tibétains, il ne parut que 959 ans avant l'ère chrétienne; et M. Bailly, non sans hésiter un peu, le place 1031 ans avant cette ère; mais il penche à le croire beaucoup plus ancien. Il le confond, comme j'ai fait moi-même dans une autre dissertation, avec le premier Bouddha ou Mercure, que les Goths appeloient *Woden*, et dont je vais m'occuper spécialement. Or, soit que nous prenions le terme moyen des quatre dates mentionnées en dernier lieu, soit que

[a] درين سال چهلم الهي از فروشدن او دو هزار ونهصد وشصت ودو سال سپري شده « Dans cette année, la quarantième divine » (du règne d'Akbar) depuis sa descente » (sur la terre), deux mille neuf cent » soixante-deux ans se sont écoulés. » *Ayin Akbery*, article de *Boùddha* بوده, *p. 311* de mon manuscrit, et *t. III, p. 157*, de la traduction de M. Gladwin, édition de Calcutta. J'ai donné le texte et la traduction de cet article intéressant au commencement de ma Notice sur le Rituel des Mantchoux, intitulé ᡥᡝᠰᡝ ᡨᠣᡴᡨᠣᠪᡠᡥᠠ ᠮᠠᠨᠵᡠᠰᠠᡳ ᠸᡝᠴᡝᡵᡝ ᠮᡝᡨᡝᡵᡝ ᡴᠣᠣᠯᡳ ᠪᡳᡨᡥᡝ *Kese thocthoboukhai Mantchousai ouetcheré medere caoli pitkhe,* dans le *t. VII* des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale. (L-s.)

nous suivions implicitement les autorités citées par de Guignes, nous pouvons conclure que Bouddha commença d'être distingué dans ce pays environ mille ans avant le commencement de notre ère; et quiconque, à une date aussi reculée, s'attend à une époque certaine, non accompagnée des mots *environ* ou *à-peu-près,* sera grandement trompé dans son attente. Ceci prouve clairement que, soit que le 4.e âge des Hindous ait commencé environ mille ans avant J. C., suivant l'Histoire de la naissance de Bouddha par Gôverdhan, ou deux mille, suivant Râdhâcânt, l'opinion commune qui suppose qu'il s'est écoulé 4888 ans, est erronée. En voilà assez pour le moment sur Bouddha; j'y reviendrai lorsqu'il sera nécessaire. J'observe seulement que, si les savans indiens diffèrent à ce point dans la fixation de l'âge où le neuvième avatar parut dans leur pays, nous pouvons être assurés qu'ils n'ont point avant lui de chronologie positive, et suspecter la certitude de toutes les relations qui concernent même son apparition.

La chronologie reçue parmi les Hindous commence par une absurdité si monstrueuse, qu'elle renverse tout le système. Après avoir établi leur période de 71 âges divins pour le règne de chaque Menou, jugeant peu convenable de placer un saint personnage en des temps d'impureté, ils soutiennent que le Menou ne règne que dans le siècle d'or de chaque âge, et disparoît dans les trois siècles humains qui le suivent, continuant de plonger et de surnager comme une poule d'eau jusqu'à la fin de son manaouantara. Le savant auteur du *Pourânârthaprecâça,* que je suivrai désormais pas à pas, a mentionné gravement cette opinion ridicule; mais, comme il ne l'a point insérée dans son ouvrage, nous pouvons prendre sa relation du septième Menou dans son sens naturel et raisonnable, et supposer que Vaivasaouata, fils de Soûrya fils de Casyapa, ou Uranus, fils de *Marîtchi,* ou la lumière, fils de Brâhmah, généalogie évidemment allégorique, régna pendant le dernier âge d'or, ou, suivant les Hindous, il y a trois millions huit cent quatre-vingt-douze mille huit cent quatre-vingt-huit ans. Mais ils soutiennent qu'il a véritablement régné sur la terre pendant un million sept cent vingt-huit mille années d'homme,

ou pendant quatre mille huit cents années des dieux; et cette opinion est une autre absurdité qui répugne si fort à l'ordre de la nature et à la raison humaine, qu'il faut la rejeter comme entièrement fabuleuse, et la regarder comme une preuve que les Indiens ne connoissent de leur Menou, enfant du Soleil, que son nom et le principal événement de sa vie; je veux dire, le déluge universel, dont les trois premiers avatars ne sont que des peintures allégoriques, entremêlées, sur-tout dans le second, de mythologie astronomique.

Ce Menou passe pour être la souche de tout le genre humain; car les sept richis qui furent conservés avec lui dans l'arche, ne sont pas mentionnés comme ayant engendré des familles humaines : mais, puisque sa fille Ilâ épousa, au rapport des Indiens, le premier Bouddha ou Mercure, fils de *Tchandra* ou la Lune, divinité mâle, dont le père fut Atri, fils de Brâhmah (ce qui est encore une allégorie purement astronomique ou poétique), sa postérité se divise en deux grandes branches, nommées les *Enfans du Soleil*, du père qu'on lui suppose à lui-même; et les *Enfans de la Lune*, du père du mari de sa fille. Les descendans mâles en droite ligne de ces deux familles sont supposés avoir régné dans les villes d'Ayodhyâ ou Aoudh [a], et de Pratishthâna ou Vitôra, jusqu'à la millième année de l'âge actuel; et les noms des princes des deux familles ayant été soigneusement recueillis par Râdhâcânt, de divers *Pourânas* [b], je les joins ici en deux colonnes, que j'ai disposées moi-même avec beaucoup d'attention.

SECOND ÂGE.

Enfans du Soleil.	*Enfans de la Lune.*
Ikchaouâkou.	*Bouddha.*
Vicoukchi.	*Pourouravas.*
Coucoutstha.	Ayouch.

[a] *Voyez* sur cette ancienne ville de l'Inde, ma note ci-dessus, *p. 109 et 110*. (L-s.)

[b] On désigne sous le titre de *Pourâna* (mot sanskrit qui signifie *ancien*), des livres indiens qui traitent de la création en général, avec la généalogie particulière et l'histoire des dieux et des héros de l'antiquité : on en compte ordinairement dix-huit. *V.* les notes de Wilkins sur l'*Heetopades of Veeshnoo-Sarma*, p. 310. (L-s.)

ENFANS DU SOLEIL.

Anénas.
5. *Prithou.*
Visaouagandhi.
Tchandra.
Youvanêsaoua.
Srâva.
10. Vrihadâsaoua.
Dhoundhoumâra.
Drid'hâsaoua.
Héryasaoua.
Nicoumbha.
15. Crisâsaoua.
Sénadjit.
Youvanâsaoua.
Mândhâtri.
Pouroucoutsa.
20. Trasadasyou.
Anaranya.
Héryasaoua.
Prarouna.
Trivindhana.
25. Satyavrata.
Trisancou.
Haristchandra.
Rôhita.
Harita.
30. Tchampa.
Soudêva.
Vidjaya.
Bharouca.
Vrica.
35. Bâhouca.
Sagara.
Asamandjas.
Ansoumat.
Bhaguîratha.
40. Srouta.

ENFANS DE LA LUNE.

Nabouchа.
5. *Yayâti.*
Pourou.
Djanamêdjaya.
Pratchinaouat.
Pravîra.
10. Menasyou.
Tchâroupada.
Soudyou.
Bahougava.
Sanyâti.
15. Ahanyâti.
Raudrâsaoua.
Ritéyouch.
Rantinâva.
Soumati.
20. Aïti.
Douchmanta.
Bharata. *
(Vitatha.
Manyou.
25. Vrihatkchêtra.
Hastin.
Adjamidha.
Rikcha.
Samaouarana.
30. *Courou.*
Djahnou.
Souratha.
Vidoûratha.
Sârvabhauma.
35. Djayatséna.
Râdhica.
Ayoutâyouch.
Acrôdhana.
Dévâtithi.
40. Rikcha.

Enfans du Soleil.

Nâbha.
Sindhoudouîpa.
Ayoutâyouch.
Ritaperna.
45. Saoudhâçoa.
Asmaca.
Moûlaca.
Dasaratha.
Aîdabidi.
50. Visaouasaha.
Khâtaouânga.
Dîrghabâhou.
Raghou.
Adja.
55. *Daçaratha.*
Râma.

Enfans de la Lune.

Dilîpa.
Pratîpa.
Sântanou.
Vitchitravîrya.
45. Pândou.
Youdhichthir.)

Tous les Pandits s'accordent à dire que Râma, leur septième divinité incarnée, apparut en qualité de roi d'Ayodhyâ [a], dans l'intervalle du siècle d'argent et du siècle de cuivre; et, si nous supposons qu'il commença de régner dès les premières années de cet intervalle, il restera encore dans le siècle d'argent trois mille trois cents années des dieux, ou un million cent quatre-vingt-huit mille années lunaires des hommes, pendant lesquelles le monde a dû être gouverné par les cinquante-cinq princes mentionnés entre Vaivasaouata et Râma. Nous aurions beau fixer à trente ans la durée de chaque génération, ce qui est un peu trop pour une longue succession de fils aînés, tels qu'on suppose ces princes; nous ne pourrons, suivant le cours de la nature, étendre le second siècle des Hindous au-delà de seize cent cinquante années solaires. Si nous supposons que ces princes n'aient pas été des aînés, qu'ils aient vécu plus long-temps que ne vivent les princes modernes dans nos siècles corrompus, nous ne trouverons qu'un espace de deux mille ans; et si nous

[a] *Voyez* ma note ci-dessus, *p. 109 et 110.* (L-s.)

écartons la difficulté en admettant des miracles, il faudra cesser de raisonner, et ajouter une foi implicite à tout ce qu'il plaira aux Brahmanes de nous raconter.

La généalogie lunaire présente une autre absurdité également fatale à la croyance que mérite le système des Hindous. Jusqu'au vingt-deuxième degré de descendance de Vaivasaouata, le synchronisme des deux familles paroît assez régulier, si ce n'est que les enfans de la Lune ne furent pas tous des aînés; car le roi Yayâti nomma le plus jeune de ses cinq fils pour lui succéder dans l'Inde, et assigna des royaumes inférieurs aux quatre autres qui l'avoient offensé : une partie du Dakchin, ou le sud, échut à Yadou, l'ancêtre de Krichna; le nord à Anou, l'est à Drouhya, et l'ouest à Tourvaçou. Les Pandits, pour nous faire honneur, croient ou feignent de croire que nous sommes issus de ce dernier : mais ils ont si peu de renseignemens sur les degrés subséquens de la généalogie lunaire, que, hors d'état de remplir un intervalle considérable entre Bharat et Vitatha, qu'ils appellent son fils et son successeur, ils sont obligés d'assurer que le grand ancêtre de Youdhichthir régna 72,000 ans; fable du même genre que celle de sa naissance merveilleuse, qui est le sujet d'un beau drame indien [a]. Or, si nous supposons que sa vie n'ait pas duré plus long-temps que celle des autres mortels, et si nous admettons que Vitatha et les autres lui aient succédé dans l'ordre régulier, nous tomberons dans une autre absurdité. En effet, si les générations des deux familles ont été à-peu-près égales, comme elles auroient dû l'être naturellement, nous trouverons Youdhichthir, qui, de l'aveu des

[a] Les Hindous ont cultivé l'art dramatique dès les temps les plus reculés, et possèdent en sanskrit et en prakrit autant de pièces de théâtre qu'aucune nation européenne. Il ne faut pas chercher dans ces pièces les trois grandes unités ni l'observation des autres règles prescrites par Aristote et suivies par tous les bons auteurs grecs, latins et modernes. Au reste, on peut se faire une idée de ces pièces par la lecture d'une des meilleures, intitulée *Sacontala* ou la Bague enchantée, composée par Calidas, dans le I.er siècle avant J. C., traduite par M. Jones, et publiée à Calcutta en 1789, et réimprimée à Londres. M. Wilkins a inséré dans le *t. I, p. 413-456*, de l'*Oriental Repertory* de M. Alexandre Dalrymple, la traduction de l'épisode qui fait le sujet de ce drame, et qui se trouve dans le Mahâbhârat. (L-s.)

des Indiens, régna sur la fin de l'âge de cuivre, plus ancien de neuf générations que Râma, avant la naissance de qui l'on convient que l'âge d'argent a fini. Par cette raison, j'ai placé un astérisque après le nom de Bhârat pour indiquer un vide considérable dans l'histoire indienne; et j'ai mis entre des parenthèses, comme hors de leurs places, ses vingt-quatre successeurs, qui, s'ils ont régné, ont régné dans l'âge suivant, immédiatement avant la guerre du *Mahâbhârat* [a]. Le quatrième avatar, qui est placé dans l'intervalle du premier âge et du second, et le cinquième qui ne tarda pas à le suivre, semblent être des fables morales fondées sur des faits historiques. Le quatrième fut le châtiment d'un monarque impie, opéré par la divinité elle-même, sortie d'une colonne de marbre sous la forme d'un lion. Le cinquième fut l'humiliation d'un prince orgueilleux par un être aussi méprisable qu'un nain mendiant. A leur suite, et immédiatement avant Bouddha, viennent trois fameux guerriers, tous appelés *Râma;* mais il est permis de douter si ce ne sont pas trois emblèmes d'un seul personnage, ou trois manières différentes de raconter la même histoire. Le premier et le second Râma passent

[a] Poëme héroïque en vers sanskrits de huit syllabes, composé, il y a plus de quatre mille ans, par un savant Brahmane nommé *Krichna Douïpayen Veyâs*, à qui l'on attribue aussi la compilation des quatre Védas (les seuls restes existans des livres de la religion de Brâhmah) et la composition des Pourânas, que l'on enseigne aujourd'hui dans les écoles hindoues, et que l'on vénère comme des poëmes d'inspiration divine. Le plus estimé de tous ces poëmes et le plus volumineux, est le Mahâbhârat, qui contient la généalogie de la famille de Bhârat, ainsi nommée à cause de Bhârat son fondateur. L'épithète de *mahâ* [grand] est une marque de distinction. Mais le principal objet de ce poëme est la description des dissensions et des guerres qui s'élevèrent entre les deux grandes branches collatérales de la famille de Bhârat. L'une de ces branches se nommoit *Kourou*, et l'autre *Pandou;* toutes deux descendoient au second degré de Vitchitravîrya, leur ancêtre commun, par leurs pères respectifs Dritrarachtra et Pandou. Le même savant qui me fournit les matériaux de cette note, fait, sur le mot *Bhârat*, une observation qui mérite d'être recueillie : c'étoit le seul nom sous lequel les naturels désignoient autrefois l'étendue de pays connue en Europe sous la dénomination d'*Inde* ou *Hindoustân*, mot que nous avons emprunté des Persans, et qui est étranger à la langue sanskrite. *Voyez* les notes de M. Wilkins sur le *Bhaguat-Geeta*, p. 5, 6 et 26; et les notes du même sur l'*Heetopades of Veeshnoo-Sarma*, p. 332. (L-s.)

pour avoir été contemporains; je laisse à d'autres le soin de déterminer si tous ou quelques-uns d'entre eux désignent Râma, fils de Koûch. La mère du second Râma s'appeloit *Kaoûchalyâ,* nom dérivé de Koûchala; et quoique son père soit distingué par le titre ou l'épithète de *Daçaratha,* qui signifie que ses chariots de guerre le portèrent dans tous les coins du monde, le nom de *Kouch,* comme les Kachmyryens le prononcent, se retrouve en entier dans celui de son fils qui lui succéda; il se retrouve de même dans celui de son ancêtre Vikoukchi. On ne sauroit combattre raisonnablement cette opinion, en alléguant la voyelle nasale arabe du mot *Râmah* cité par Moïse, puisque le mot arabe commence par la même lettre, que les Grecs et les Indiens ne pouvoient prononcer; ils étoient conséquemment obligés de l'exprimer par la voyelle qui lui ressembloit le plus. Au reste, je n'affirme rien concernant cette question, non plus qu'à l'égard d'une autre qui pourroit être proposée; savoir, si le quatrième et le cinquième avatars ne sont pas des histoires allégoriques de Nemrod et de Bélus, ces deux monarques fameux par leur orgueil. L'hypothèse suivant laquelle Râma établit le premier dans l'Inde une forme de gouvernement, y rédigea des lois, y encouragea l'agriculture, il y a environ 3800 ans, coïncide avec la date reçue de la mort de Noé et l'établissement de ses descendans immédiats.

TROISIÈME ÂGE.

ENFANS DU SOLEIL.	ENFANS DE LA LUNE.
Koûcha.	
Atithi.	
Nichadha.	
Nabhas.	
5. Pendarîca.	
Kchémadhanouas.	Vitateha.
Dêvânîça.	Manyou.
Ahînagou.	Vrihatkchêtra.
Pâripâtra.	Hastin.
10. Ranatchehala.	5. Adjamidha.
Vadjeranâbha.	Rikcha.

ENFANS DU SOLEIL.

Arca.
Sugana.
Vidhriti.
15. Hiranyanâbha.
Pouchya.
Dhrouvasandhi.
Soudersâna.
Agniverna.
20. Sîghra.
Marou, qui est présumé encore vivant.
Prasusrouta.
Sandhi.
Amersana.
25. Mahaçouat.
Viçouabhâhou.
Pracénadjet.
Takchaca.
Vrihadbala.
30. Vrihadrana. (3100 ans avant J. C.)

ENFANS DE LA LUNE.

Samaouarana.
Courou.
Djahnou.
10. Souratha.
Vidoûratha.
Sârvabhauma.
Djayatséna.
Râdhica.
15. Ayoutâyouch.
Acrôdhana.
Dévâtithi.
Rikcha.
Dilîpa.
20. Pratîpa.
Sântanou.
Vitchitravîrya.
Pândou.
Youdhichthira.
25. Parîkchit.

Nous n'avons ici que vingt-neuf princes de la famille solaire entre Râma et Vrihadrana exclusivement, et l'on suppose que leurs règnes, pendant l'âge de cuivre, ont duré près de 864,000 ans; supposition évidemment contre la nature, dont le cours uniforme ne donne qu'une période de 870 ans, ou tout au plus de 1000 ans, pour vingt-neuf générations. On admet sans discussion que Parîkchit, l'illustre neveu et le successeur d'Youdhichthir, qui avoit reconquis le trône sur Douryôdhan, régna dans l'intervalle de l'âge de cuivre et de l'âge de terre, et est mort au commencement du Kali-youg; en sorte que, si les Pandits de Kachmyr et de Varanes[a] ont calculé juste l'apparition de Bouddha, le quatrième âge, ou l'âge actuel, doit avoir commencé environ 1000 ans avant la naissance de J. C.; par conséquent le règne d'Ikchaouâkou

[a] Benarès. (L-s.)

n'auroit pas été antérieur de plus de 4000 ans à cette grande époque; et même, en examinant scrupuleusement cette date, on trouvera peut-être qu'elle est trop reculée de près de 2000 ans. Je ne saurois quitter le troisième âge des Indiens, où l'on dit que les vertus et les vices du genre humain furent dans une égale proportion, sans observer que sa fin même est manifestement fabuleuse et poétique, et n'offre guère plus d'apparence de vérité historique que la guerre de Troie ou l'expédition des Argonautes : car Youdhichthir, à ce qu'il semble, étoit fils de Dherma, le génie de la justice; Bhîma étoit fils de Pavan, dieu du vent; Ardjoun, d'Indra ou du Firmament; Naoul et Sahadêva, des deux Cumârs, le Castor et le Pollux de l'Inde; et Bhîsma, leur grand-oncle putatif, étoit fils de Gangâ, ou du Ganges, par Sântanou, dont le frère Dêvâpi est supposé encore vivant dans la ville de Calâpa[a]; toutes fictions qui peuvent être d'agréables embellissemens d'un poëme héroïque, mais qui sont précisément aussi absurdes dans l'histoire civile, qu'il l'est de faire descendre deux familles royales du soleil et de la lune.

QUATRIÈME ÂGE.

	Enfans du Soleil.		*Enfans de la Lune.*
	Ouroucriya.		*Djanamêdjaya.*
	Vatsavriddha.		*Satânîca.*
	Prativyôma.		Sahasrânîca.
	Bhânou.		Açouamédhadja.
5.	Dêvâca.	5.	Acîmacrichna.
	Sahadêva.		Némitchacra.
	Vîra.		Oupta.
	Vrihadesoua.		Tchitraratha.
	Bhânoumat.		Soutchiratha.
10.	Pratîcâçoua.	10.	Dhritimat.
	Soupratîca.		Souchêna.
	Maroudêva.		Sounîtha.

[a] Plus communément nommée *Kalpy*. Elle est située sur le bord méridional de la Djemnah, à 65 koss d'Allah-âbâd. Elle appartient maintenant aux Mahrattes. M. Rennell place cette ville vers 26° 7' 15" de latitude. Voyez *Memoir for a map of Hindoostan*, p. 131, 2.d edit. (L-s.)

Enfans du Soleil.	*Enfans de la Lune.*
Sunakchatra.	Nritchakchouh.
Pechcara.	Suc'hinala.
15. Antarîkcha.	15. Pariplava.
Sutapas.	Sounaya.
Amitradjit.	Médhâvin.
Vrihadrâdja.	Nripandjaya.
Barhi.	Derva.
20. Critandjaya.	20. Timi.
Ranandjaya.	Vrihadratha.
Sandjaya.	Soudâça.
Slôcya.	Satânîca.
Suddhôda.	Dourmadana.
25. Lângaladă.	25. Rahînara.
Pracénadjit.	Dandâpanî.
Kchudraca.	Nimi.
Sumitra. (2100 ans avant J. C.)	Kchémaca.

Nous voyons que, dans les deux familles, on compte trente générations depuis Youdhichthir et depuis Vrihadbala son contemporain (qui fut tué à la guerre de Bhârat par Abhimanyou, fils d'Ardjoun et père de Parîkchit), jusqu'au temps où les dynasties solaire et lunaire passent pour s'être éteintes dans l'âge divin actuel; et les Hindous n'accordent pour ces générations qu'une période de 1000 ans, ou 100 ans pour trois générations. Ce calcul, probablement exagéré, est cependant assez modeste, si on le compare à leurs notions absurdes des âges précédens : mais ils comptent exactement le même nombre d'années pour vingt générations dans la seule famille de Djarâçandha, dont le fils, contemporain d'Youdhichthir, fonda une nouvelle dynastie de souverains dans le Magadha ou Béhâr; et cette coïncidence exacte du temps où l'on suppose les trois races éteintes, offre l'apparence d'une chronologie artificielle, formée plutôt d'après l'imagination que sur les preuves historiques, d'autant plus que les règnes de vingt monarques, dans un siècle comparativement moderne, ne sauroient avoir embrassé une période de mille ans. J'en donne néanmoins la

liste comme une curiosité; mais je suis loin d'être convaincu qu'ils aient tous existé : le cours ordinaire de la nature et l'opinion universelle du genre humain me persuadent que, s'ils ont existé, leurs règnes n'ont pu s'étendre à plus de 700 ans.

ROIS DE MAGADHA.

Sahadêva.
Mârdjâri.
Srutasravas.
Ayoutâyouch.
5. Niramitra.
Sunakchatra.
Vrihetsêna.
Carmadjit.
Srutandjaya.
10. Vipra.
Soutchi.
Kchêma.
Souvrata.
Dhermasoûtra.
15. Srama.
Dridhasêna.
Sumati.
Subala.
Sunîta.
20. Satyadjit.

Pourandjaya, fils du vingtième roi, fut mis à mort par son ministre Sunaca, qui plaça son propre fils Pradyôta sur le trône de son maître; et cette révolution forme une époque de la plus haute importance dans nos recherches actuelles : 1.° parce que, suivant le Bhâgaouatâmrita, elle arriva deux ans juste avant l'apparition de Bouddha dans ce même royaume; 2.° parce que les Hindous croient qu'elle eut lieu il y a 3888 ans, ou 2100 ans avant J. C.; 3.° enfin, parce qu'une chronologie régulière, suivant le nombre des années de chaque dynastie, a été établie depuis l'avénement de Pradyôta jusqu'à la destruction du gouvernement originaire des Hindous. Je vais mettre cette chronologie sous vos yeux, en me contentant d'observer que Râdhâcânt lui-même ne dit rien de Bouddha en cet endroit de son ouvrage, quoiqu'il fasse une mention particulière des deux avatars précédens à la place qui leur convient.

ROIS DE MAGADHA.

	An. av. J. C.
Pradyôta	2100.
Pâlaca.	
Viçâkhayoùpa.	
Râdjaca.	
Nandiverdhana, 5 règnes = 138 ans.	
Siçounâga........................	1962.
Câcaverna.	
Kchémadherman.	
Kchêtradjenya.	
Vidhiçâra ...... 5 règnes.	
Adjâtaçatrou.	
Darbhaca.	
Adjaya.	
Nandiverdhana.	
Mahânandi .... 10 règnes = 360 ans.	
NANDA	1602.

Ce prince, dont il est souvent fait mention dans les livres sanskrits, passe pour avoir été assassiné, après un règne de cent ans, par un Brahmane très-savant et très-spirituel, mais vindicatif et passionné, dont le nom étoit *Tchânacya,* et qui mit sur le trône un homme de la race Maourya nommé *Tchandragupta.* La famille Kchatriya de Pradyôta s'éteignit par la mort de Nanda et de ses fils.

ROIS MAOURYA.

	An. av. J. C.
Tchandragupta	1502.
Vâriçâra.	
Açôcaverdhana.	
Souyaças.	
Deçaratha.... 5 règnes.	
Sangata.	
Sâliçoûca.	
Sômasarman.	
Satadhanouas.	
Vrihadratha... 10 règnes = 137 ans.	

A la mort du dernier de ces rois, son général en chef, Pouchpamitra, de la nation ou famille Sounga, s'empara de sa dignité.

ROIS SOUNGA.

		An. av. J. C.
Pouchpamitra	....	1365.
Agnimitra.		
Soudjyéchtha.		
Vaçoumitra.		
Abhadraca.....	5 règnes.	
Poulinda.		
Ghôcha.		
Vadjramitra.		
Bhâghavata.		
Dêvabhoûti...	10 règnes = 112 ans.	

Ce dernier prince fut tué par son ministre Vaçoudêva, de la race Canna, qui usurpa le trône de Magadha.

ROIS CANNA.

		An. av. J. C.
Vaçoudêva	....	1253.
Bhoûmitra,		
Nârâyana,		
Sousarman.....	4 règnes = 345 ans.	

Un certain Soûdra, de la famille Andhra, ayant tué son maître Sousarman, et s'étant emparé du gouvernement, fonda une dynastie de

ROIS ANDHRA.

		An. av. J. C.
Balin	....	908.
Krichna.		
Sriçântacarna.		
Paurnamâça.		
Lambôdara....	5 règnes.	
Vivilaca.		
Méghaçouâta.		
Vatâmâna.		
Talaca.		

Sivaçouâti.

Sivaçouâti..... 10 règnes.
Pourîchabhèrou.
Sounandana.
Tchacôraca.
Bâtaca.
Gômatin..... 15 règnes.
Pourîmat.
Mêdaceiras.
Sirascandha.
Yadjenyasrî.
Vidjaya....... 20 règnes.
Tchandrabîdja.. 21 règnes = 456 ans.

Après la mort de Tchandrabîdja, qui, selon les Hindous, arriva 396 ans avant Vicramaditya [a], ou 452 ans avant J. C., il n'est plus parlé de Magadha comme d'un royaume indépendant ; mais Râdhâcânt a donné les noms des sept dynasties, où soixante-seize princes sont dits avoir régné 1399 ans à Avabhriti, ville du Dakchin ou sud, que nous appelons communément *Dékan*. Les noms des sept dynasties, ou des familles qui les établirent, sont, *Abhîra, Gardhabin, Canca, Yavana, Tourouchkara, Bhourounda, Maoula.* Quelques auteurs supposent que les Yavanas furent des Ioniens ou des Grecs ; mais on croit généralement que les Tourouchkaras et les Maoulas furent des Turks et des Moghols. Râdhâcânt ajoute néanmoins : « A l'extinction de la » race maoula, cinq princes, appelés *Bhoûnanda, Banguîra, Siçou-* » *nandi, Yaçâsônandi* et *Pravîraca*, régnèrent 106 ans (ou jusqu'à » l'année 1053) dans la ville de Cilacilâ, » qu'il croit, m'a-t-il dit, située dans le pays des Mahârâchtras ou Mahrattes. Là se termine sa chronologie indienne ; car, « après Pravîraca, dit-il, cet empire » fut partagé entre les Mletchéhas ou infidèles. » Cette histoire des sept dynasties modernes paroît fort douteuse en elle-même, et n'a point de rapport avec les recherches qui nous occupent : car leur territoire semble borné au Dékan, et ne point s'étendre à Magadha ;

[a] Ou Becker-madjit. *Voyez* la note [b] ci-dessus, *p. 6.* (L-s.)

et nous n'avons aucun motif de supposer qu'une race de princes grecs ait jamais établi un royaume dans l'une ou dans l'autre de ces provinces. Quant aux Moghols, leur dynastie subsiste encore, au moins nominativement, hormis qu'il ne faille entendre celle de Djenguyz, et que ses successeurs n'aient pu régner dans aucune partie de l'Inde pendant les trois cents ans attribués aux Maoulas. Il n'est pas probable non plus qu'on ait altéré, au point d'en faire Tourouchkara, le mot *Turk*, facile à prononcer pour les Indiens, et qui pouvoit être clairement exprimé en caractères nagary. Au total, nous pouvons, sans risque, terminer à la mort de Tchandrabîdja le système le plus authentique de chronologie indienne que j'aie été à portée de me procurer. S'il étoit possible d'obtenir des renseignemens ultérieurs, nous les devrons peut-être, lorsqu'il en sera temps, à des livres ou à des inscriptions en langue sanskrite. Mais, d'après les matériaux que nous possédons aujourd'hui, nous pouvons établir, comme hors de doute, les deux propositions suivantes : 1.° les trois premiers âges des Hindous sont principalement mythologiques, soit que leur mythologie fût fondée sur les énigmes obscures de leurs astronomes, ou sur les fictions héroïques de leurs poëtes; 2.° le quatrième, ou l'âge historique, ne peut être reculé à plus de 2000 ans avant J. C. Dans l'histoire même de l'âge actuel, la durée des générations et des règnes est prolongée au-delà du cours de la nature, et du terme moyen qui résulte des récits des Brahmanes eux-mêmes : car ils assignent à 142 règnes modernes une période de 3153 ans, ou environ 22 ans à chaque règne l'un portant l'autre; et cependant ils font occuper le trône de Magadha seulement à quatre princes canna pendant 345 ans. Or il est encore moins probable que quatre monarques aient régné successivement, chacun 86 ans et quatre mois, qu'il ne l'est que Nanda ait régné 100 ans, et soit mort assassiné; ni l'un ni l'autre de ces récits ne mérite d'être cru. Mais, pour accorder la plus haute antiquité présumable au gouvernement hindou, admettons que la durée de trois générations, l'une portant l'autre, ait été de 100 ans, et que les princes indiens aient régné 22 ans,

pour terme moyen ; comptons ensuite trente générations depuis Ardjoun, frère d'Youdhichthira, jusqu'à l'extinction de sa race ; et prenons chez M. de Guignes l'histoire chinoise de la naissance de Bouddha, comme l'intermédiaire le plus authentique entre Aboùl-fâzel et les Tibétains : nous pourrons arranger la chronologie des Hindôus corrigée conformément à la table suivante, en suppléant avant chaque date le mot *environ* ou *à-peu-près*, puisque nous ne saurions atteindre à une exactitude parfaite, et que nous ne devons pas l'exiger.

	An. av. J. C.
Abhimanyou, fils d'Ardjoun	2029.
Pradyôta	1029.
Bouddha	1027.
Nanda	699.
Balin	149.
Vicramaditya	56.
Dêvapâla, roi de Gaour	23.

En prenant chez Aboùl-fâzel la date de l'apparition de Bouddha, il faut placer Abhimanyou 2368 ans avant J. C., à moins de compter depuis les rois de Magadha, et d'admettre 700 ans, au lieu de 1000, entre Ardjoun et Pradyôta, ce qui nous conduit très-près de la date énoncée dans la table; et peut-être ne pouvons-nous guère approcher davantage de la vérité. Quant à Râdjâ Nanda, si son règne fut véritablement d'un siècle, il faut descendre la dynastie andhra à l'âge de Vicramaditya, qui, au moyen de ses fiefs, avoit probablement acquis tant de pouvoir sous le règne de ces princes, qu'ils n'étoient presque plus souverains que de nom; souveraineté qui finit avec Tchandrabîdja dans le IIIe ou IVe siècle de l'ère chrétienne, après avoir sans doute été réduite à la nullité par les rois de Gaour, issus de Gôpâla. Mais si l'auteur du Dabistân est fondé à fixer la naissance de Bouddha 10 ans avant le Kali-youg, nous devons corriger ainsi la table chronologique :

	An. av. J. C.
Bouddha	1027.
Parîkchit	1017.

	An. av. J. C.	
Pradyôta (en comptant 20 ou 30 générations).	317 *ou*	17.
	An. apr. J. C.	
Nanda..............................	13 *ou*	313.

Cette correction nous obligeroit de placer Vicramaditya avant Nanda, à qui il fut postérieur de beaucoup, de l'aveu de tous les Pandits ; et si c'est-là un fait historique, il semble confirmer le Bhâgaouatâmrita, qui fixe le commencement du Kali-youg environ 1000 ans avant Bouddha, outre que Balin seroit alors descendu pour le moins au VI.e siècle avant J. C., et Tchandrabîdja au X.e, sans laisser de place pour les dynasties subséquentes, si elles ont régné l'une après l'autre.

De cette manière nous avons donné une esquisse de l'histoire indienne pendant la plus longue période qu'il soit permis de lui assigner ; nous avons fixé la fondation de l'empire de l'Inde à plus de 3800 ans de l'époque actuelle : mais le sujet est par lui-même si obscur, et tellement embrouillé par les fictions des Brahmanes, qui, pour s'agrandir eux-mêmes, ont exagéré à dessein leur antiquité, que nous devons nous contenter de conjectures probables et de raisonnemens justes, fondés sur la meilleure date à laquelle nous puissions atteindre. D'ailleurs, nous ne devons pas espérer un système de chronologie indienne à l'abri de toute objection, à moins que les livres astronomiques en langue sanskrite ne désignent clairement le lieu des colures dans quelques années précises de l'âge astronomique. Au lieu de traditions vagues, comme celle d'une observation grossière faite par Chiron, qui peut-être n'exista jamais (car *il vivoit*, dit Newton, *dans l'âge d'or*, qui doit avoir été de beaucoup antérieur à l'expédition des Argonautes), il nous faut des preuves dont nos astronomes et nos savans reconnoissent l'évidence.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Conforme à une des hypothèses offertes dans le Traité précédent.

CHRONOLOGIE CHRÉTIENNE ET MUSULMANE.	CHRONOLOGIE HINDOUE.	ANNÉES antérieures À L'AN 1788 de notre ère.
ADAM............	MENOU I. *Siècle I*..........	5794.
NOÉ.............	MENOU II................	4737.
Le Déluge.........	....	4138.
Nemrod...........	Hiranyacacîpou. *Siècle II*......	4006.
Bel..............	Bali.....................	3892.
RÂMA............	RÂMA. *Siècle III*...........	3817.
Mort de Noé.......	....	3787.
	Pradyôta.................	2817.
	BOUDDHA. *Siècle IV*.........	2815.
	Nanda....................	2487.
	Balin....................	1937.
	Vicramaditya..............	1844.
	Dêvapâla.................	1811.
JÉSUS-CHRIST......	....	1787.
	Narâyanpâla...............	1721.
	Saca.....................	1709.
Oùalyd...........	....	1080.
Mahhmoùd........	....	786.
Djenguyz.........	....	548.
Tymoùr..........	....	391.
Bâbur............	....	276.
Nâdir-châh........	....	49.

VIII.

SUR LE TRAITEMENT DE L'ÉLÉPHANTIASIS,

Par A'THÂR A'LY Khân, de Dehly.

NOTE SERVANT D'INTRODUCTION.

PARMI les maladies cruelles qui punissent les vices et éprouvent les vertus de l'espèce humaine, il en est peu dont les suites soient plus redoutables, ou la guérison en général plus désespérée, que le *djudsâm*[a] des Arabes, ou le *khorah* des Indiens. On l'appelle encore, en Arabie, *dâ âl-âçad*[b], nom correspondant au *leontiasis* des Grecs, et que l'on suppose avoir été créé par allusion à l'aspect chagrin, hagard, et, pour ainsi dire, *léonique*, des malheureux qui sont attaqués de cette maladie. Le nom le plus commun de cette affection est *elephantiasis* ou *elephas*[c], ainsi que Lucrèce l'appelle, parce qu'elle rend la peau pareille à celle d'un éléphant, inégale, ridée, avec plusieurs tubercules et sillons. Mais on peut la confondre avec le *dâ âl-fyl*[d], ou enflure des jambes décrite par les médecins arabes, et très-commune dans ce pays. Elle n'a point de nom déterminé en anglois, quoiqu'Hillary, dans ses Observations sur les maladies des Barbades[e], la nomme *lèpre des articulations*, parce qu'elle attaque particulièrement les extrémités, qui, dans les

[a] جذام vulgairement جدام (L-s.)

[b] داالاسد (L-s.)

[c] Certains commentateurs croient reconnoître dans l'éléphantiasis la maladie dont Satan affligea le saint homme Job, pour exercer sa patience. *Voyez* l'extrait de l'ouvrage intitulé *Vorzüglich varianten ins buch Job*, dans l'*Oriental. und exegetische Biblioteck* de Michaëlis, *t. VIII*, *p. 188.* (L-s.)

[d] دا الفيل (L-s.)

[e] *Observations on the change of the air with the concomitant epidemical diseases of Barbadoes*, p. 326. *Voyez* aussi Schilling *de leprâ commentat. ex recensione J. Hahn*, p. 6. (L-s.)

derniers périodes de la maladie, se disloquent, et tombent à la fin; mais comme c'est en effet une maladie qui corrompt toute la masse du sang, et qui est en conséquence considérée, par Paul d'Égine, comme un ulcère universel, elle demande un nom plus générique, et elle peut convenablement être appelée *lèpre noire*, nom qui est en effet adopté par M. Boissieu de Sauvages et par Gorrœus, en opposition à la lèpre blanche, ou au *bèress* [برص] des Arabes, et au *leucé* [λεύκη] des Grecs.

Cette maladie, quel que soit le nom par lequel on la désigne, est particulière aux pays chauds, et ne s'est montrée que rarement en Europe. Le poëte philosophe de Rome la suppose bornée aux rives du Nil; et elle a certainement été importée d'Afrique dans les îles des Indes occidentales par les nègres esclaves, qui portèrent avec eux leur ressentiment et leur vengeance. Mais elle est connue depuis long-temps dans l'Hindoustân; et l'auteur de la Dissertation suivante, dont le père étoit médecin de Nâdir-châh et accompagna ce conquérant de la Perse à Dehly, m'a assuré qu'elle règne avec violence parmi les indigènes à Calcutta. L'observation qu'il fait, qu'elle est souvent la suite de l'infection vénérienne, nous porteroit à croire qu'elle pourroit être radicalement guérie par le mercure; Hillary rapporte néanmoins que ce remède a été sans effet, et même nuisible, aux Indes occidentales. Le suc de ciguë, conseillé par le savant Michaëlis, et approuvé par son confrère Roederer, peut être très-efficace au commencement de la maladie, et dans les espèces les plus douces; mais, dans le cas d'un djudsâm malin et invétéré, nous devons ou administrer un remède d'une très-grande activité, ou, selon l'opinion décourageante de Celse, abandonner le malade à son malheureux sort, au lieu de le fatiguer par des remèdes infructueux, et le laisser, d'après l'expression énergique d'Arétée, tomber d'un sommeil inextricable dans la mort. Cependant la nature a rendu à l'homme sa propre vie si chère, elle est en général si importante à la société, que nous ne devons jamais nous décourager, tant qu'il en reste une étincelle; et quelles que soient

les craintes que l'on puisse avoir du danger futur des effets éloignés de l'arsenic, même lorsqu'il peut détruire une maladie présente, cependant, comme il n'est encore résulté aucun inconvénient pareil de son usage dans l'Inde, et comme l'expérience doit toujours l'emporter sur la théorie, je ne puis m'empêcher de desirer que l'ancien traitement de l'Inde soit essayé en entier sous les yeux de nos chirurgiens européens, dont l'attention constante et les soins minutieux doivent toujours leur assurer la supériorité à l'égard des naturels les plus instruits : mais plusieurs de nos compatriotes m'ont déclaré qu'ils ne méprisoient en aucune manière la pratique des naturels, particulièrement dans les maladies de la peau. Si l'on pensoit que le mélange du soufre dût rendre le poison moins actif, on pourroit alors conseiller d'employer l'orpiment, au lieu de l'arsenic cristallin.

SUR la cure de l'ÉLÉPHANTIASIS et autres maladies du sang.

Dieu est le tout-puissant guérisseur.

L'AN du Messie 1783, lorsque le digne et respectable Maùlaoùy Myr Mohhammed Hhuçaïn, qui excelle dans toutes les sciences utiles, accompagna M. Richard Johnson de Luknaù à Calcutta, il vint voir l'humble auteur de ce Traité, lequel lui étoit depuis long-temps attaché d'une affection sincère; et dans le cours de leur conversation, « L'un des fruits de ma dernière excursion, dit-il, sera un présent » pour vous, présent convenable à votre profession, et qui sera » généralement utile à l'humanité. Comme je vous en ai jugé digne » en raison de votre assiduité dans les recherches médicales, je vous » ai apporté une recette dont les ingrédiens sont aisés à trouver, » mais dont on égalera difficilement les propriétés; car c'est un » remède très-actif contre toutes les corruptions du sang, le djudsâm » et le feu persan, dont les reliquats sont la source d'une infinité » de maladies. C'est un ancien secret des médecins hindous, qui » l'emploient

» l'emploient aussi dans le traitement des maladies froides et humides, » telles que la paralysie, les convulsions de la face, le relâchement » des nerfs, et autres affections semblables. Une longue expérience » a prouvé l'efficacité de ce remède, que l'on prépare de la manière » suivante :

» Prenez d'arsenic blanc, fin et nouveau, un tôla; de poivre noir » épluché, six fois autant; battez bien ces substances par intervalles, » quatre jours de suite, dans un mortier de fer, et réduisez-les » ensuite en une poudre impalpable, dans un mortier de pierre, » avec un pilon de même matière; et après les avoir complétement » pulvérisées, mêlez-y un peu d'eau. Faites-en ensuite des pilules » grosses comme des graines d'ivraie ou comme de petits pois, et » tenez-les au sec dans un lieu couvert.[a]

» On prendra une de ces pilules soir et matin, avec un peu de » feuille de betel, ou avec de l'eau fraîche dans les lieux où l'on » ne trouve point de betel. Si, avant d'administrer ce remède, on » dégage le corps de toute plénitude et obstruction par de doux cathar- » tiques et la saignée, son effet sera plus prompt. »

L'ingrédient principal de cette composition est l'arsenic, que les

[a] Le poids le plus foible que l'on emploie d'ordinaire chez les Hindous, est le *reti*, nommé en sanskrit tantôt *rettica* ou *ractica*, signifiant *rougeur*, tantôt *krichnalâ* de *krichna*, noir. C'est la semence noire et rouge du *gundjâ*, qui est une plante rampante de la même classe et du même ordre au moins que le *glycyrrhiza*; mais j'avance ceci sur parole, n'ayant jamais examiné la fructification de ce végétal. (*Voy.* p. 206.) On dit qu'un rettica égale le poids de trois grains d'orge, ou de quatre grains de riz dans sa balle; et huit retis de poids employés par les joailliers, sont égaux à sept karats. J'ai pesé un grand nombre de grains dans la balance à diamans, et j'ai trouvé que l'évaluation du poids de pharmacie, pour une graine, étoit d'un grain et cinq seizièmes. Maintenant, dans les livres de médecine hindous, dix des graines de rettica font un mâchaca, et huit mâchacas font un tôlaca ou tôla : mais, dans les livres de jurisprudence du Bengale, un mâchaca consiste en seize racticas, et un tôla en cinq mâchas; et, selon les mêmes autorités, cinq retis seulement font un mâcha, dont seize équivalent à un tôlaca. Il faut observer que les retis d'argent dont se servent les orfévres à Benarès, sont deux fois plus pesans que les graines : de là vient que l'on dit d'ordinaire que huit retis font un mâcha, c'est-à-dire, huit poids d'argent, ou seize graines; quatre-vingts desquelles graines, ou cent cinq grains, constituent la quantité d'arsenic de la prescription des Hindous.

Arabes nomment *chukk*[a]; les Persans, *mergui moùch*, ou *mort aux souris;* et les Indiens, *sankhya.* C'est une substance minérale pesante et cristalline. L'orpiment ou l'arsenic jaune en est l'espèce la plus foible : c'est un poison mortel et si subtil, que, lorsque des souris ont succombé à son effet, la seule odeur de leurs cadavres suffit pour détruire les animaux de cette espèce qui sont exposés à son action. Après qu'il a été gardé environ sept ans, il perd beaucoup de sa force; sa couleur devient trouble, et son poids diminue. Ce minéral est chaud et sec au quatrième degré; il produit de la suppuration, dissout ou réunit, selon la quantité que l'on en donne; et il est très-utile pour rapprocher les lèvres d'une plaie, lorsque la douleur est trop vive pour que l'on puisse la supporter. Un onguent fait d'arsenic et d'huile de quelque espèce que ce soit, est un remède efficace pour certaines maladies cutanées. Mêlé à de l'eau-rose, il est bon pour les tumeurs froides et l'hydropisie : mais on ne doit jamais l'employer qu'avec la plus grande précaution; car son action est telle, que la plus petite quantité réduite en poudre, et soufflée, comme l'esprit-de-vin, entre les paupières, détruiroit entièrement en un seul jour les taies et les humeurs de l'œil; et quatorze retis de ce minéral, pris en une seule fois, tueroient immanquablement. Le meilleur antidote contre ses effets, ce sont les ratissures de cuir réduites en cendres. Si l'on connoît bien la quantité d'arsenic qui aura pu être prise, une quantité quadruple de ces cendres, mêlée avec de l'eau et bue par le malade, neutralisera et détruira le poison.

L'auteur prépara ce remède d'après les conseils de son savant ami, et le donna, dans l'année même, à un grand nombre de personnes

[a] شك Ce nom est commun aux Arabes et aux Persans. Quant aux deux autres mots, مرك موش c'est la même périphrase que celle dont nous nous servons pour indiquer la même drogue sous le nom de *mort aux rats.* Ils la nomment encore رزنيخ *zer nykh*, ou زرنيه *zer nyh*, dont on a fait *arsenic*, en y joignant l'article arabe *âl* ال. Cette étymologie a échappé à M. Weston, auteur du *Specimen of the conformity of the european languages, particularly the english, with the oriental languages, specially the persian, &c.* (L-s.)

que les maladies dont il a été parlé avoient presque réduites à la mort. Il prend Dieu à témoin qu'elles allèrent mieux de jour en jour, qu'elles furent enfin complétement guéries, et qu'elles sont vivantes aujourd'hui (excepté une ou deux qui ont succombé à d'autres maladies) pour attester la vérité de ce qu'il avance. L'un de ses premiers malades fut un Pârsy, nommé *Menoùtchéher*, qui étoit venu de Surate dans cette ville, et qui s'étoit logé près de l'auteur de cette notice. Cruellement affecté d'une vérole confirmée, que l'on nomme ici *feu persan*, il avoit les pieds et les mains entièrement ulcérés et presque rongés, de sorte qu'il étoit devenu un objet de dégoût et d'horreur. Cet homme consulta l'auteur sur sa situation, qu'il exposa sans aucune réserve. On lui tira un peu de sang le jour même, et on lui donna un cathartique le lendemain. Il commença le jour suivant à prendre les pilules d'arsenic; et, avec la bénédiction de Dieu, la virulence de sa maladie céda par degrés, jusqu'à ce qu'il parût des symptômes du retour de la santé. Dans une quinzaine son rétablissement fut complet, et on le baigna, selon la pratique de nos médecins; il ne paroissoit pas qu'il fût resté de virus dans son sang, et depuis il n'en a plus aperçu.

Mais on a particulièrement reconnu l'efficacité de ce remède dans le traitement du *djudsâm* [a], ainsi que l'on prononce ce mot dans l'Inde; c'est une maladie qui attaque toute la masse du sang, et que quelques-uns ont nommée, par cette raison, *féçâdi khòn* [b]. Le premier mot est dérivé d'une racine arabe qui signifie, en général, *amputation*, *estropiement*, *excision*, et particulièrement l'*excision* ou l'*érosion* des doigts, qui a lieu dans le dernier période de la maladie [c]. Elle est extrêmement contagieuse; et c'est pour cela que le prophète dit : *Ferroù min âl-medjedsumi kémâ téferroù min âl-âçad* [d] [Fuis la personne

[a] *Voyez* ma note ci-dessus, *p. 198.* (L-s.)

[b] فساد خون (L-s.)

[c] Toutes les significations indiquées ici ne sont que des extensions du sens primitif de la racine arabe فَسَدَ et chaldaïque פסד *corruptus fuit et corrupit.* (L-s.)

[d] فروا من المجذوم كما تفروا من الاسد C'est une *hhadyts* حديث ou tradition orale du prophète. Quoique je ne l'aie

affligée du djudsâm, comme tu fuirois un lion]. L'auteur du *Bahhr ûl djéoùâher*[a], ou mer des perles, la range parmi les maladies contagieuses, comme la rougeole, la petite-vérole et la peste. Elle est aussi héréditaire; et, sous ce rapport, elle est classée par les auteurs en médecine avec la goutte, la consomption et la lèpre blanche.

Une cause ordinaire de cette maladie est le régime mal-sain des naturels, dont plusieurs ont l'habitude, après avoir mangé une quantité de poisson, d'avaler une dose considérable de lait, qui ne manque point d'occasionner une accumulation de bile jaune et noire qui se mêle avec le sang et le corrompt. Mais cette maladie a aussi d'autres causes; car un Brahmane qui n'avoit jamais goûté de poisson de sa vie, s'adressa dernièrement à l'auteur de cet essai, et lui parut affecté au plus haut degré d'une corruption de sang dont il avoit hérité, ou qu'il avoit contractée par d'autres moyens. Ceux auxquels leur religion permet de manger du bœuf, sont souvent en danger de s'échauffer beaucoup le sang par la tromperie des bouchers du Bâzâr, qui engraissent leurs veaux avec du balawer. Et ceux qui sont assez insensés pour prendre des excitatifs, folie fort commune dans l'Inde, font peu attention d'abord au tort qu'ils en éprouvent: mais aussitôt que l'humidité augmentée s'est dissipée, ils trouvent toute la masse de leur sang enflammée, comme si elle étoit aduste; et c'est de là que provient l'affection dont nous parlons maintenant. Le feu persan (ou vénérien) se termine d'ordinaire par cette maladie, comme un nommé *Dévy Praçâd*, dernièrement au service de M. Vansittart, et quelques autres, m'en ont convaincu par un détail exact de leurs différentes affections.

Il est à propos de rapporter ici un cas remarquable que je tiens d'un homme qui avoit été affecté du djudsâm pendant près de quatre ans; avant cette époque il avoit été attaqué du feu persan. Ayant

point découverte dans les recueils de hhadyts de la Bibliothèque nationale, la prononciation m'a suffi pour la restituer en caractères arabes. (L-s.)

[a] Il n'est pas mention de cet ouvrage dans la Bibliothèque orientale de Hhâdjy Khalfah. (L-s.)

fermé un ulcère, au moyen d'un emplâtre fort et dessiccatif, il fut pris d'une violente douleur dans les articulations. Il eut recours à un cabirâdjâ ou médecin hindou, qui lui donna quelques pilules, avec l'assurance positive que leur usage feroit disparoître sa douleur en peu de jours; ce qui eut lieu en effet. Mais, peu de temps après, survinrent les symptômes du djudsâm, qui s'accrurent progressivement à un tel degré, que ses doigts et ses orteils étoient sur le point de tomber. On découvrit dans la suite que les pilules qu'il avoit prises étoient faites de cinabre, composition ordinaire chez les Hindous. Leur chaleur avoit d'abord tari les humeurs; celles-ci, par la cessation de l'écoulement extérieur, s'étoient jetées sur les jointures, et avoient occasionné le mélange d'une bile aduste avec le sang, dont elles avoient infecté toute la masse.

Les premiers symptômes de cette cruelle maladie, quelles qu'en soient les causes, sont un gonflement et une rougeur de tout le corps, et principalement de la face, une voix rauque et embarrassée, une chevelure peu fournie, ou même une tête chauve, une transpiration et une haleine désagréables, et des abcès à la racine des ongles. Le traitement doit commencer par une saignée copieuse, et des boissons rafraîchissantes, telles qu'une décoction de nénuphar ou *nymphæa*, et de violettes, avec quelques doses de manne; après quoi l'on doit administrer de plus forts cathartiques : mais aucun remède n'a paru aussi efficace que les pilules composées d'arsenic et de poivre. Je vais en rapporter ici un exemple; et je pourrois en ajouter plusieurs, si cela étoit nécessaire.

Au mois de février de l'année susdite, un cheykh nommé *Ramazâny*, qui étoit alors employé dans les bureaux des impôts, avoit la masse du sang tellement corrompue, qu'il survenoit une lèpre noire des articulations, et que la plupart de ses membres commençoient à s'ulcérer. Il s'adressa à l'auteur de ce Mémoire, et réclama ses secours. Quoique l'examen rendît évident le mauvais état de son sang, et qu'il ne fût pas besoin de l'aveu du malade, on lui fit plusieurs questions, et ses réponses prouvèrent qu'il avoit

un djudsâm confirmé. On lui tira une grande quantité de sang; et, après une préparation convenable, il prit les pilules d'arsenic. Après la première semaine, son mal parut soulagé; il diminua considérablement durant la seconde; et il disparut si complétement à la troisième, que le sujet alla aux bains de santé, comme une preuve qu'il n'avoit plus besoin de médecin.

ADDITION[a]

Relative au gundjâ, *dont il est parlé dans la note de la page 201.*

Le *gundjâ*, à ce que j'ai su depuis, est l'*abrus* de nos botanistes. Je hasarde de le décrire d'après la plante sauvage, comparée avec un beau dessin de la fleur vue au microscope, qui m'a été donné par le docteur Anderson.

CLASSE XVII. ORDRE IV.

Calice. Périanthe infundibuliforme, denté en dessus.

Corolle en forme de bateau. *Étendard* arrondi, pointu, nervé. *Ailes* lancéolées, plus courtes que l'étendard. *Carène* un peu plus longue que les ailes.

Étamines. Neuf *filamens*, quelques-uns plus courts; unis en deux rangées à la sommité d'un corps divisé, penché, en forme d'alêne.

Pistil. Ovaire inséré dans le calice. *Style* fort menu au fond du corps divisé. *Stigmate*, obtus à l'œil nu; emplumé au microscope.

Péricarpe. Légume. Graines sphéroïdes; noires, blanches, ou écarlate avec des taches noires.

Feuilles pennées; les unes avec, les autres sans une foliole impaire.

[a] Cette addition est placée à la fin du volume des éditions angloises. Nous avons cru devoir la rapporter à la suite de l'article auquel elle appartient. (L-s.)

IX.

SUR LE JEU D'ÉCHECS DES INDIENS,

Par le Président.

Si des preuves sont nécessaires pour établir que les échecs ont été inventés par les Hindous, le témoignage des Persans nous en fournit une assez décisive. Aussi disposés que les autres nations à s'approprier les découvertes ingénieuses d'un peuple étranger, ils conviennent cependant, à l'unanimité, que ce jeu leur fut apporté de l'ouest de l'Inde, avec les charmantes fables de Vichnou-Sarman [a], dans le VI.e siècle de notre ère. Il semble avoir été connu dans l'Hindoustân, depuis un temps immémorial, sous le nom de *tchateranga*, qui signifie les *quatre angas* ou parties intégrantes d'une armée. Il est dit dans l'*Amaracôcha*, que ce sont *hastyasouarathapâdâtam*, ou les éléphans, les chevaux, les chars et les fantassins : or les poëtes épiques emploient souvent ce mot dans cette acception, lorsqu'ils décrivent de véritables armées. Le mot sanskrit de *tchateranga* subit naturellement quelque altération chez les anciens Persans, qui en firent *tchatrandje*. Les Arabes, qui, peu de temps après, se rendirent maîtres de leur pays, n'ayant dans leur alphabet ni la première ni la

[a] M. Jones veut désigner ici l'*Heetopades* de Vichnou-Sarma, contenant une suite de fables qui paroissent être le prototype de celles attribuées à Loqmân, à Ésope. Nous avons déjà observé que M. Wilkins en a publié une traduction angloise, d'après l'original sanskrit. (*Voyez* ma note, *p. 167*.) Elles furent apportées en Perse par Buzurdjemehir, savant médecin de Noùchyrvân, envoyé par son maître dans l'Inde, pour y apprendre le sanskrit, et traduire les ouvrages les plus intéressans. On attribue à ce médecin l'invention du trictrac, et l'on prétend qu'il découvrit de lui-même la marche des échecs, dont le roi de Qanoùdje (dans l'Inde) avoit envoyé un jeu à Noùchyrvân, sans aucune instruction. Quoique ces détails soient consignés dans le *Châh-Nâméh*, on peut d'autant plus les révoquer en doute, que le savant Hyde a démontré la haute antériorité du trictrac, à l'égard du temps où vivoit le médecin Buzurdjemehir. (L-s.)

dernière des lettres qui le composent, le changèrent en *chatrandje* [a]. Ce dernier mot s'introduisit dans le persan moderne, et, plus tard, dans les dialectes de l'Inde, où sa véritable étymologie n'est connue que des savans. C'est ainsi qu'un mot très-significatif dans la langue sacrée des Brahmanes s'est changé, par des altérations successives, en *axedrez*, *scacchi*, *échecs*, *chess*, et, par un concours bizarre de circonstances, a donné naissance au mot anglois *check* [frein], et servi à désigner le trésor public de la Grande-Bretagne [l'Échiquier]. La belle simplicité et l'extrême perfection des échecs, tels qu'on les joue communément en Europe et en Asie, me persuadent qu'ils furent inventés d'un seul jet, par l'effort d'un grand génie; et que, loin d'avoir été amenés par des améliorations progressives à l'état où nous les voyons, ils sont l'ouvrage d'*une première intention*, pour nous servir d'une expression familière aux critiques italiens. Quoi qu'il en soit, les livres classiques des Brahmanes ne m'offrent aucun renseignement sur ce jeu si simple, combiné avec tant d'art, et dont l'invention appartient incontestablement à l'Inde [b]. On assure néanmoins qu'il existe en ce pays des ouvrages sanskrits sur les échecs; et si on peut se les procurer à Benarès, ils nous seront certainement envoyés. Pour le moment, tout ce que je puis faire, c'est de donner la description d'un très-ancien jeu indien du même genre, mais plus compliqué,

[a] شترنج qu'on écrit aussi *chathrandje*, شطرنج et *chitreng*, شترنك Au reste, *voyez* les synonymies de ce mot dans l'*Historia Shahiludii* de Hyde, *t. II*, *p. 41* du *Syntagma dissertationum*, &c. (L-s.)

[b] Cette assertion vient d'être fortement combattue par l'auteur anonyme d'un ouvrage anglois, intitulé *An inquiry into the antient greek game*, &c. (Recherche sur un ancien jeu grec, que l'on suppose avoir été inventé par Palamèdes avant le siége de Troie, avec des raisons pour croire que c'est le même jeu connu à la Chine depuis la plus haute antiquité, et progressivement perfectionné dans les échecs chinois, indiens, persans et européens.) Londres, 1801, *in-4.°* Cet auteur prétend que ce jeu, originairement inventé par les Grecs, qui le nommèrent Πεττεία, a passé de chez eux en Asie, où il a atteint ce degré de perfection où il étoit lorsque les croisés le rapportèrent en Europe; de manière, dit-il *p. 73*, que ce n'est pas une invention de première intention. S'il m'est permis de dire mon avis, je n'hésite point à me ranger du côté de M. Jones. L'antériorité incontestable de la civilisation de l'Inde à l'égard de la Grèce, me semble résoudre la question. (L-s.)

compliqué, et, suivant moi, plus moderne que celui des Persans : il s'appelle aussi *tchateranga ;* mais on le nomme plus souvent *tchatùrâdjî,* ou les *quatre rois,* parce qu'il est joué par quatre personnes, qui représentent autant de princes à la tête de deux armées alliées, combattant de chaque côté. Cette description est tirée du *Bhaouichya Pourân,* où se trouve une conversation entre Youdhichthir et Vyâsa, qui, à la demande du monarque, lui expose le plan de cette guerre simulée, et lui en développe les principales règles. « Après avoir marqué, dit le sage, huit cases de tous les côtés, placez l'armée rouge » à l'est, la verte au sud, la jaune à l'ouest, et la noire au nord; » que l'éléphant soit à la gauche du roi, puis le cheval, ensuite le » bateau : devant eux seront quatre fantassins; mais le bateau doit » être placé dans l'angle du tablier. » Ce passage montre clairement que chaque côté du tablier doit être occupé par une armée, avec ses quatre angas. En effet, dans toute autre position, l'éléphant ne pourroit être à la gauche de chaque roi; et je tiens de Râdhâcânt, que le tablier étoit composé, comme le nôtre, de soixante-quatre cases, dont la moitié étoit vacante, et l'autre moitié occupée par les troupes. Il ajoutoit que les plus anciens livres de jurisprudence faisoient mention de ce jeu, et que l'épouse de Râvan, roi de Lancâ, l'inventa pour amuser ce prince avec une image de la guerre, tandis que sa capitale étoit bloquée par Râma, dans le second âge du monde. Il n'avoit pas connoissance de l'histoire que raconte Ferdoùcy, vers la fin du Châh-Nâmeh, et qui, selon toute apparence, fut portée de *Cânyacuvdja*[a] en Perse, par Borzu[b], médecin favori du grand Noùchyrvân, d'où lui vint le surnom de *Vaidyaprya ;* mais il disoit que les Brahmanes de Gaùr, ou du Bengale, étoient

[a] C'est le nom indien de la ville de *Kanoùdje* كنوج ou *Qinoùdje* قنوج sur laquelle j'ai donné quelques détails dans la note [a] de la *p. 119.* C'étoit la résidence du plus grand monarque de l'Inde, qui se nommoit *Belhera,* القنوج قاعد ملك .... بلهر ملك ملوك الهند *Voyez* le بسط الارض *Basath êl-ârdh* cité par Hyde dans l'*Historia Shahiludii,* p. 63 de l'édition déjà citée. (L-s.)

[b] Le même que Buzurdjemehir, dont j'ai parlé dans une note précédente, *p. 207.* (L-s.)

jadis célèbres pour leur habileté à ce jeu, et que son père, aidé de son instituteur Djagannâth, qui demeure maintenant à Tribéni, en avoit enseigné toutes les règles à deux jeunes Brahmanes, et les avoit envoyés à Djayanagar, à la prière du dernier râdjâ, qui les avoit généreusement récompensés. Nous voyons que, dans ce jeu compliqué, un navire ou bateau est substitué au *rath*, ou char de guerre, mot que les Bengalis prononcent *roth*, et que les Persans changèrent en *rokh*, d'où est venu le *rouk* de quelques nations européennes; de même qu'on croit retrouver dans la *vierge*[a] et le *fou* des Français, les mots *ferz* et *fyl*[b], qui, chez les Persans et les Arabes, signifient *premier ministre* et *éléphant*. On chercheroit en vain dans le persan moderne l'étymologie du mot *rouk*; car, dans tous les passages extraits de Ferdoùcy et de Djâmy, où l'on suppose que *rokh* signifie un *héros* ou un *oiseau* fabuleux, il ne désigne, à ce que je pense, qu'une *joue* ou une *figure*, comme dans cette description d'une procession égyptienne : « Lorsque mille jeunes gens, sem-» blables à des cyprès, à des buis et à des sapins, avec des boucles » de cheveux aussi odoriférantes, des joues aussi belles, des seins » aussi délicats que les lis de la vallée, s'avançoient avec grâce, » tu aurois dit que le nouveau printemps *tournoit son visage* (et non, » *étoit porté sur des rocs*[c], comme Hyde a traduit) de contrée en » contrée[d]. » Quant à la bataille des *doùâzdéh-rokh*[e], que d'Herbelot croit signifier *douze preux chevaliers*, je suis fort tenté de croire que cette phrase signifie simplement un combat de douze personnes *face à face*, ou six contre six. Je ne saurois convenir avec mon ami

[a] Cette pièce se nomme communément la *reine*. (L-s.)

[b] فيل et فرزين ou فرز (L-s.)

[c] *Ruchis deportatum*, id est, *dromadariis vectum celerrimè et velocissimè*. Hyde; *Histor. Shahiludii*, p. 144. (L-s.)

[d] هزاران سرو وشمشاد و صنوبر
همه روي و همه بوي و همه بر
روان كشتند كويي نوبهاري
رخ آورد از دياري تا دياري

Les Amours de Joseph et de Zoùleïkhâ [يوسف و زوليخا] par Djâmy, cités par Hyde, *p. 113* et *114* de l'*Histor. Shahiludii*. J'ai conféré ce passage sur le ms. de la Bibliothèque nationale n.° 356, qui renferme le même poëme de Djâmy. (L-s.)

[e] جنك دوازده رخ (L-s.)

Râdhâcânt, qu'un navire remplace convenablement, dans cette guerre simulée, le char constamment employé dans les combats par les anciens guerriers de l'Inde. En effet, quoiqu'on puisse supposer que le roi est assis sur un char, ce qui complète les quatre angas, et quoique, dans une guerre réelle, on ait souvent des fleuves ou des lacs à traverser, on ne voit point de fleuve sur l'échiquier indien comme sur celui des Chinois; et des vaisseaux mêlés parmi des éléphans, des chevaux et de l'infanterie rangés en bataille dans une plaine, sont une absurdité qui n'est pas susceptible d'apologie. On peut, à la rigueur, justifier l'usage des dés dans une représentation de la guerre, où la fortune a sans doute beaucoup de part; mais il semble exclure les échecs du rang qui leur a été assigné parmi les sciences, et leur donner l'apparence du *whist*, si ce n'est que les pièces s'emploient à découvert, au lieu que les cartes sont tenues cachées. Nous trouvons cependant que la marche du jeu décrit par Vyâsa étoit, jusqu'à un certain point, réglée par le hasard. Il dit à son royal disciple, que « si le dé amène cinq, il faut faire avancer » le roi ou un pion; s'il amène quatre, l'éléphant; s'il amène trois, » le cheval; et s'il amène deux, le bateau. »

Il passe de là à la marche : « Le roi avance librement de tous » côtés, mais sur une seule case; le pion marche avec la même » restriction, mais il avance en droite ligne, et tue son ennemi à » travers un angle; l'éléphant avance en tout sens, comme il plaît » à son conducteur; le cheval court obliquement, en traversant » trois cases; et le bateau franchit deux cases, en suivant une diagonale. » On voit que l'éléphant a la propriété de notre reine, comme il nous a plu de nommer le premier ministre ou général des Persans; et que le navire a la marche de la pièce à laquelle nous autres Anglois donnons, sans aucun motif raisonnable, la qualité d'*évêque*[a],

[a] C'est notre *fou*, ou *fol* suivant l'ancienne orthographe, à laquelle il faut remonter pour retrouver l'origine de cette dénomination; car il paroît que le mot persan *fyl*, فيل éléphant, aura été confondu avec le vieux mot français *fol*. (L-s.)

mais avec une restriction qui doit en diminuer de beaucoup la valeur.

Le poëte donne ensuite un petit nombre de règles générales et d'avis superficiels sur la manière de jouer. « Les pions et le navire » tuent et peuvent être tués volontairement : au contraire, le roi, » l'éléphant et le cheval peuvent tuer l'ennemi, mais non s'exposer » à être tués. Que chaque joueur conserve ses forces avec un soin » extrême ; qu'il veille principalement à la sûreté de son roi, et » ne sacrifie pas une pièce supérieure afin d'en sauver une infé- » rieure. » Le commentateur du Pourân observe ici que le cheval, qui a le choix de se mouvoir de huit côtés, dans quelque position centrale qu'il soit, doit être préféré au navire, qui n'a le choix que de quatre côtés. Mais ce raisonnement n'auroit pas autant de poids dans le jeu ordinaire, où l'évêque[a] et la tour commandent une ligne entière, et où un cavalier vaut toujours moins qu'une tour en activité ou l'évêque du côté où l'attaque est commencée. « C'est en vertu de la force prépondérante de l'éléphant que le » roi combat avec hardiesse : il faut donc abandonner toute l'armée » pour garantir l'éléphant. Le roi ne doit jamais placer un éléphant » devant un autre, suivant la règle de Gôtama, à moins d'y être » forcé par le manque d'espace ; car, en le faisant, il commettroit » une faute dangereuse ; et s'il peut tuer un des éléphans ennemis, » il doit détruire celui qui est à sa gauche. » Cette dernière règle est extrêmement obscure ; mais comme Gôtama étoit un jurisconsulte et un philosophe célèbre, il ne se seroit pas prêté à laisser des conseils sur le jeu de tchateranga, s'il n'eût pas été en grande estime parmi les anciens sages de l'Inde.

Tout le reste du passage que Râdhâcânt a transcrit pour moi, et dont il m'a donné l'explication, a rapport aux différentes manières dont l'un des quatre joueurs peut remporter une victoire partielle ou complète. Nous verrons en effet qu'un des rois, comme si une dispute s'étoit élevée entre deux alliés, peut prendre le commandement

[a] Notre *fou*. (L-s.)

de toutes les forces, et viser à un triomphe séparé. « 1.° Lors-
» qu'un roi s'est placé sur la case d'un autre roi, avantage qui
» s'appelle *sinhâsana*, ou le *trône*, il gagne un enjeu, qui est doublé
» s'il tue le monarque ennemi en même temps qu'il prend sa place;
» et s'il peut s'asseoir sur le trône de son allié, il prend le comman-
» dement de l'armée entière. 2.° S'il peut occuper successivement
» les trônes des trois autres, il remporte la victoire, qu'on nomme
» *tchatùrâdjî*[a]; et l'enjeu est doublé, s'il tue le dernier des trois
» immédiatement avant de prendre possession de son trône: mais,
» s'il le tue sur son trône, l'enjeu est quadruplé. » C'est ainsi, comme l'observe le commentateur, que, dans une guerre véritable, un roi peut être regardé comme victorieux, lorsqu'il s'empare de la capitale de son ennemi; mais s'il peut le détruire lui-même, il déploie un plus grand héroïsme, et soulage les siens de toute inquiétude ultérieure. « En remportant le sinhâsana et le tchatùrâdjî (dit Vyâsa),
» le roi doit être soutenu par les éléphans, ou par toutes les forces
» réunies. 3.° Lorsqu'un joueur a son roi sur le tablier, mais
» que le roi de son partenaire a été pris, il peut réintégrer son allié
» captif, s'il parvient à s'emparer des deux rois ennemis; ou, s'il
» n'y réussit pas, il peut échanger son allié pour l'un d'eux, contre
» la règle générale, et racheter ainsi son allié, qui le remplacera. »
Cet avantage s'appelle *nripâcrichtâ*, ou *regagné par le roi*. Le *naucâcrichtâ* semble avoir de l'analogie avec lui, mais n'avoir lieu que pour les navires. « 4.° Si un pion peut s'avancer sur une case quel-
» conque de l'extrémité opposée du tablier, excepté celle du roi
» ou celle du navire, il est investi du rang qui appartient à cette
» case; et cette promotion s'appelle *chat-pada*, ou les *six pas.* »
Nous avons ici, avec une exception particulière concernant l'avancement des pions, la règle qui occasionne souvent une dispute très-intéressante à notre jeu d'échecs, et qui a fourni aux poëtes et aux moralistes de l'Arabie et de la Perse plusieurs réflexions ingénieuses sur la vie humaine. Il paroît que, « suivant Gôtama, cette

[a] Les quatre rois. *Voyez* ci-dessus, *p. 209.* (L-s.)

» prérogative de chat-pada ne pouvoit s'accorder, lorsqu'un joueur
» avoit trois pions sur le tablier; mais lorsqu'il ne restoit qu'un
» pion et un navire, le pion pouvoit s'avancer dans la case même
» d'un roi ou d'un navire, et prendre le rang de l'un ou de l'autre.
» 5.° Suivant les *Râkchasas*, ou géans (c'est-à-dire les habitans de
» Lancâ, où ce jeu fut inventé), il ne pouvoit y avoir ni victoire
» ni défaite, si un roi étoit laissé sans force sur le champ de bataille :
» cette situation étoit appelée par eux, *câcacâchtha.* 6.° Si trois
» navires viennent à se rencontrer, et que le quatrième puisse être
» conduit jusqu'à eux dans l'angle restant, cela s'appelle *vrihannaucâ;*
» et celui qui joue le quatrième prend tous les autres. » Deux ou trois des couplets restans offrent tant d'obscurité, soit par l'incorrection du manuscrit, soit par la vétusté du langage, qu'il m'a été impossible de comprendre l'explication que m'en a donnée le Pandit; et je soupçonne que lui-même n'avoit qu'une idée très-confuse de leur signification. Mais, si la chose en valoit la peine, il seroit aisé de jouer ce jeu au moyen des règles précédentes, et un peu de pratique donneroit peut-être l'intelligence de la totalité. Cet extrait du Pourân offre une particularité très-surprenante : tous les jeux de hasard sont positivement prohibés par Menou; cependant le jeu de tchateranga, où l'on fait usage des dés, est enseigné par le grand Vyâsa lui-même, dont le Traité de jurisprudence figure avec celui de Gôtama parmi les dix-huit livres qui forment le *Dhermasâstra;* mais comme Râdhâcânt et son maître Djagannâth sont employés l'un et l'autre par le Gouvernement à compiler un digeste des lois indiennes, et comme tous les deux, sur-tout le vénérable sage de Tribéni, savent le jeu dont il est question, je présume qu'ils sont en état d'expliquer pourquoi il fut excepté de la prohibition générale, et même enseigné ouvertement par les Brahmanes anciens et modernes.

X.

DEUX INSCRIPTIONS TROUVÉES SUR LES MONTS VINDHYA,

Traduites du sanskrit par C. WILKINS.

Première Inscription, trouvée dans une caverne appelée la Grotte des Richis, *près de Gayâ.*

1. ANANTA VARMA, maître des cœurs du peuple, digne fils de Sri Sardoula, placé au rang des principaux souverains de la terre par sa naissance et par ses éminentes vertus, a fait déposer avec joie dans cette caverne spacieuse la statue de Krichna, dont la renommée sans tache est aussi constatée que sa propre gloire; et l'image de Kantimati [a].

2. Sri Sardoula, dont la réputation est établie, joyau des diadèmes des rois, emblème du temps pour les maîtres belliqueux de la terre, arbre qui porte le fruit du desir pour les humbles, flambeau de l'ordre militaire, dont la gloire n'est pas fondée sur les exploits d'une seule bataille, conquérant des cœurs des belles, image de Smara [b], devint le prince de la contrée.

3. Par-tout où Sri Sardoula jette un regard de courroux sur un ennemi, et que son bel œil, cette étoile fortunée, est enflammé de colère entre ses paupières élargies, une pluie de dards tombe de l'arc dont la corde est tendue près de l'oreille de son fils, l'illustre Ananta Varma, le dispensateur d'une félicité sans bornes.

[a] Radha, maîtresse favorite de Krichna.

[b] Kama-deva, le Cupidon des Hindous. Ce mot signifie proprement *dieu du desir*. Kama ou kâm a la même signification en sanskrit comme en persan. Ce n'est pas, à beaucoup près, le seul mot qui soit commun à ces deux anciennes langues de l'Orient. (L-s.)

Seconde Inscription, trouvée dans une caverne derrière Nagardjeni.

1. L'heureux Sri Yadjna Varma, dont la marche étoit aussi leste que celle de l'éléphant qui folâtre dans la saison du desir, assigna, comme Menou[a], le poste militaire de tous les chefs d'ici-bas. Le dieu à mille yeux[b] étant constamment attiré par ses divines offrandes, Paoulomi[c] maigrie souilla long-temps de larmes la beauté de ses joues.

2. Celui qui porte le nom d'*Ananta Varma*, l'ami des étrangers, renommé dans le monde pour sa valeur, naturellement immaculé comme les rayons de la Lune, issu de Sri Sardoula, a fait faire cette admirable statue de Bhoutapati et de Devi[d], le créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et le dispensateur des grâces, qui a placé son sanctuaire dans cette caverne : puisse-t-elle protéger l'univers !

3. La corde de son arc bandé, chargée de flèches, et tendue jusqu'à l'extrémité de l'épaule, fait éclater le centre du cercle. Doué d'un front large, d'une majesté propice, d'une beauté que rien n'égale, il est l'image de la Lune, lorsque son disque n'est point diminué. Ananta Varma jusqu'à la fin ! Pareil en beauté à Smara[e], on le voit avec les hommes constans et affectionnés, dont les regards tendres et charmés sont continuellement fixés sur lui.

4. Il est revêtu de force, au moyen de son arc, qui effraie le bruyant kourara[f], et qu'il tend jusqu'à l'extrémité; la renommée de ses vertus lui donne des imitateurs; sa bonne conduite est fameuse au loin; il est un héros dont les coursiers épouvantent l'éléphant; un jeune homme, source de douleur pour les femmes de ses ennemis; il est le souverain, et son nom est *Ananta*[g].

[a] Le premier législateur des Hindous. *Voyez* ma note [a] ci-dessus, *p. 170.* (L-s.)

[b] Indrâ, ou le ciel déifié.

[c] La femme d'Indrâ.

[d] Seva ou Mahadêva et sa femme, dans une seule image, représentant les divinités *genitor* et *genitrix.*

[e] Le Cupidon des Indiens.

[f] Oiseau qui pousse constamment des cris avant la pluie.

[g] Ce nom signifie *éternel* ou *infini.*

XI.

XI.

DESCRIPTION D'ÂCHÂM,

PAR MOHHAMMED KÂZIM;

Traduite du persan par H. VANSITTART[a].

LE pays d'Âchâm[b] s'étend du nord à l'est du Bengale[c], et est divisé en deux portions par la rivière Brahmâpoutre[d], qui vient du Khatâ[e]. La portion située sur la rive septentrionale du fleuve s'appelle *Âutter-gòl*[f]; et la portion bâtie sur la rive méridionale, *Deken-gòl*[g].

[a] Le savant traducteur de cette Notice, après l'avoir traduite pour la Société, l'a fait imprimer, en forme d'*appendix*, à la suite de son *A'lemguyr-Nâmeh*. Nous la réimprimons ici, parce que notre Gouvernement a intérêt de connoître, le plus qu'il est possible, toutes les nations limitrophes des possessions britanniques. (Note de l'édition angloise.)

Je ne crois pas que M. Vansittart ait publié le *A'lemguyr-Nâmeh* عالمكير نامه ou Histoire d'Aurengzeb; mais il en a tiré le fragment dont il s'agit, lequel a été imprimé en caractères originaux, accompagné de la traduction, dans le 1.er volume de l'*Asiatic Miscellany*, ouvrage devenu extraordinairement rare, et publié à Calcutta en 1785, 2 vol. *in-4.°* Comme je suis assez heureux pour en posséder un exemplaire dans la nombreuse collection d'ouvrages relatifs à l'Inde que je me suis procurés, je me servirai du texte original pour revoir la traduction françoise, et y ajouter les notes que je croirai nécessaires. Voici d'abord sous quel titre ce fragment se trouve indiqué dans l'*Asiatic Miscellany*, p. 458 : احوال فتح آشام انتخاب از عالمكيرنامه تصنيف ميرزا محمد كاظم [Histoire de la conquête d'Âchâm, extraite du *A'lemguyr-Nâmeh*, par Myrzâ Mohhammed Kâzem]. (L-s.)

[b] آشام (L-s.)

[c] بنگاله (L-s.)

[d] برهماپتر Ce nom signifie *enfant de Brâhmah*. Cette rivière est censée sortir de la bouche de Brâhmah; sa source, peu connue jusqu'à ce jour, est au Tibet. Elle roule de l'or; et le râdjah employoit régulièrement dix mille hommes à recueillir cet or. Voyez *Narrative of the transact. in Bengal*, p. 54 de l'édition de Calcutta; Turner's *Voyage to Tibet*, p. 297-301, et ci-dessous, *p. 222*. (L-s.)

[e] خطا Voyez ma note [b], *p. 47*. (L-s.)

[f] اوتركول (L-s.)

[g] دكن كول (L-s.)

Âùtter-gòl commence à Goùâhetty [a], qui est la limite des possessions territoriales de S. M., et se termine à un canton montagneux habité par une tribu nommée *Myry Metchmy* [b]. Deken-gòl s'étend depuis le village de Sidyah [c] jusqu'aux montagnes de Séry-Nâgar [d]. Les montagnes les plus fameuses sont celles de Doùleh et de Landah [e], au nord d'Âùtter-gòl, et celles de Tâmroùp [f] au midi de Deken-gòl : ces dernières sont à quatre journées de Guergong [g]; et c'est là que s'est réfugié le râdjah. Il y a une autre chaîne de collines habitées par une tribu qu'on appelle *Nânek* [h], qui ne paie point d'impôts au râdjah, mais qui reconnoît, en apparence, sa domination, et obéit à quelques-uns de ses ordres, excepté la tribu Zemleh [i], qui est absolument hors de sa dépendance; car toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion, elle pille la contrée qui touche à ses montagnes. Le pays d'Âchâm est d'une forme oblongue, et a environ deux cents koss [k] de long; et sa largeur, prise des montagnes septentrionales aux montagnes méridionales, est d'environ huit journées. On compte soixante-quinze koss de Goùâhetty à Guergong, et quinze journées de Guergong à Khoten, ancienne résidence de Pyrân Vycéh [l], mais qui se

[a] گواهتی (L-s.)

[b] میری مچمی (L-s.)

[c] موضعی که موسوم است بسدیه (L-s.)

[d] کوهستان سری نگر (L-s.)

[e] Le texte imprimé porte, *Doùleh Delândah* دوله دلاندة Il est très-possible que le compositeur ait substitué un د *dâl* à un *oùâoù* و (L-s.)

[f] Le texte porte, تامروپ *Tâmroùp*; et plus bas, کامروپ *V.* p. 230, note [a]. (L-s.)

[g] *Guerkânoù* گرگانو (L-s.)

[h] Je crois qu'il faut traduire ainsi : On l'appelle *le peuple*, *la tribu* de *Nânek*, آنرا قوم نانك گویند Ce sont *les Seykes*, dont le législateur se nommoit *Nânek*. *Voyez* un Précis historique sur cette tribu, qui est maintenant une nation puissante, dans le troisième volume du Voyage du Bengale à Pétersbourg, par Forster. (L-s.)

[i] Dans une autre copie, cette tribu est appelée *Dufleh*. (Note du trad. anglois.)

Nota. Le texte porte, ذمله (L-s.)

[k] کروه جریبی *kroùh* [ou *koss*] *djéryby*, de quatre cents pas anglois. (L-s.)

[l] ختن که مسکن پیران ویسه بوده (L-s.)

Nota. Suivant Khondêmyr, Pyrân Vycéh étoit un des grands de la cour d'Afrâcyâb, roi de Toùrân, contemporain de Kaï-Kâoùs, second prince de la dynastie Kayânyenne. Le *Ferhang Djihânguyry*, et le *Borhân Qâthé'a*, deux dictionnaires persans, disent que Pyrân fut un des *Pehloùân* ou héros de Toùrân, qu'il fut

nomme maintenant *Ava* [a], et qui est la capitale du râdjah du Pégu [b], prince qui se regarde comme un descendant de ce fameux général. En partant des montagnes de Tâmroùp, on fait cinq journées à travers des landes et des collines escarpées et d'un passage difficile. Vous vous dirigez ensuite à l'est, et une route parfaitement unie vous conduit jusqu'à Ava. Au nord est la plaine de Khatâ [c], d'où j'ai dit que venoit la rivière de Brahmâpoutre; en poursuivant son cours, elle en reçoit plusieurs autres, qui ont leur source dans les montagnes situées au sud d'Âchâm. La principale est la Dhonyk [d], dont il a déjà *été parlé* dans cette histoire; elle se joint au Brahmâpoutre, près du village de Lukehoùguéréh [e].

Dans cette rivière profonde se trouve une île formée par le confluent, bien peuplée, et cultivée; c'est un pays excellent, qui a plus de cinquante koss d'étendue. La partie cultivée est bornée par une épaisse forêt, qui renferme des éléphans [f], et où l'on peut prendre de ces animaux comme dans quatre ou cinq autres forêts d'Âchâm; on s'en procureroit, au besoin, cinq ou six cents dans l'espace d'une année. Du côté de Guergong, le long de la Dhonyk, s'étend une contrée riante et unie, qui réjouit le cœur et la vue; toute sa surface est animée par la culture et la population; et, de toutes parts, elle présente à l'œil ravi, des champs labourés, d'abondantes récoltes, des jardins et des bosquets. Toute l'île est située dans le Deken-gòl. Du village de Séïlahguéréh à la ville de Guergong, on compte environ cinquante koss: cet espace est occupé par une suite non interrompue de jardins abondamment remplis d'arbres fruitiers; on le prendroit pour un seul jardin; ils renferment les maisons des paysans,

général sous Afrâcyâb, et que son père se nommoit *Vycéh*. (Note du trad. anglois.)

[a] Ce passage renferme une erreur palpable. Le Khoten est situé au nord d'Himâlaya; et Pyrân Vycéh ne sauroit avoir vu Ava. (Note du traducteur anglois.)

[b] *Avah - Peygoù*. آوه دارالملك راجهٔ پیکو است (L-s.)

[c] دشت ختای (L-s.)

[d] اعظم آنها آب دهنیك (L-s.)

[e] موضع لکهوکره (L-s.)

[f] جنكل صعبي كه چراگاهٔ فيلان است (L-s.)

et un bel assemblage d'herbes odoriférantes et diaprées de différentes couleurs, de fleurs de jardin et de fleurs sauvages, qui croissent ensemble. Comme le pays est inondé dans la saison des pluies, on a construit une chaussée haute et large, pour la commodité des voyageurs, depuis Séïlahguéréh jusqu'à Guergong ; et c'est le seul terrain qui ne soit pas cultivé. Chaque côté de ce chemin est planté de bambous qui donnent beaucoup d'ombre ; leurs branches se joignent et sont entrelacées. Parmi les fruits que produit cette contrée, se trouvent le mango, le plantain, le jac, l'orange, le citron, le limon, l'ananas, et le punyâléh, sorte de myrobolan [a], dont le parfum et la saveur sont tellement exquis, que tous ceux qui en goûtent le préfèrent à la prune ; il y a aussi des cocotiers, des poivriers, des arecs et des sâzedjes [b] en grande quantité. La canne à sucre y est d'une qualité supérieure ; il y en a de trois couleurs, rouge, noire et blanche. Il y a du gingembre sans fibres, et des feuilles de betel [c]. Le sol est si fertile et la végétation si active, que toutes les semences ou les boutures quelconques réussissent toujours. Les environs de

[a] انبه وكيله وكهتل ونارنج وناترنج وليمون وانالناس وپنياله كه قسمي ازامله است Je me suis déterminé à donner ici les noms de ces végétaux, d'autant plus volontiers, que plusieurs ne se trouvent pas indiqués dans nos dictionnaires de langues orientales, pas même dans le très-rare *Compendious Vocabulary english and persian*, publié par M. Gladwin à Maldah, en 1780, lequel contient cependant beaucoup de mots relatifs à l'histoire naturelle. J'observerai que le traducteur anglois lui-même ne paroît pas avoir connu la signification de tous ces mots, particulièrement de امله *âmuleh* : car il traduit ainsi la fin de la phrase, *and punialeh, a species of amileh* ; ce qui ne présente aucune idée, lorsqu'on laisse ignorer à son lecteur que l'*âmuleh*, et non l'*amileh*, désigne le myrobolan, dont le punyâléh, suivant notre auteur persan, est une variété. Relativement au mot *punialeh*, que j'orthographie *punyâléh* پنياله je crois que le traducteur anglois a mal lu son texte original, lequel portoit probablement پليله *pulyleh*, l'un des noms du myrobolan, suivant le même *Compendious Vocabulary english and persian* dont je viens de parler. (L-s.)

[b] درخت نارجيل وتنبال فلفل وفوفل وساذج (L-s.)

Le sâzedje est une longue feuille aromatique, qui a un goût piquant : elle se nomme, en sanskrit, *tédjapatra*, et *tyz* ; *pât* en hindoustâny ; dans nos livres de botanique, elle porte le nom de *malâbathrum*, ou de *feuille indienne*. (Note du traducteur anglois.)

[c] زنجبيل بي ريشه وبرك بتل (L-s.)

Guergong fournissent de petits abricots, des ignames et des grenades[a]; mais comme ces fruits sont sauvages, et non perfectionnés par la culture et la greffe, ils sont très-médiocres. La principale récolte consiste dans le riz et le *mâch*[b]; l'*a'dès* est fort rare, et on ne sème jamais ni froment ni orge. Les soies sont excellentes, et ressemblent à celles de la Chine; mais on en fabrique peu au-delà de ce qui est nécessaire pour l'usage. Les habitans réussissent parfaitement à broder des fleurs, et à fabriquer du velours et du *tâtbend*[c], espèce d'étoffe de soie (dont ils font des tentes et des *qênât*[d]). Le sel y est très-précieux et très-rare; on le trouve au pied de quelques montagnes : mais il est amer et piquant; on use communément d'un sel de meilleure qualité, qu'on extrait du plantain. Les montagnes habitées par la tribu de Nânek[e] produisent en abondance d'excellent bois d'aloès, qu'une association d'habitans importe chaque année à Âchâm et échange contre du sel et des grains. Cette race vagabonde de montagnards est encore très-loin de la civilisation, et dépourvue des attributs caractéristiques de l'homme; ils vont tout nus de la tête aux pieds, et mangent des chiens, des chats, des serpens, des souris, des rats, des fourmis, des sauterelles, et tout ce qu'ils peuvent trouver dans ce genre. Les montagnes de Tâmroùp, de Séïdah et de Lukehoùguéréh, fournissent une belle espèce d'aloès, qui enfonce dans l'eau[f] : sur la plupart des montagnes on trouve des civettes.

Le pays d'Âùtter-gòl, situé sur la rive septentrionale du Brahmâpoutre, est supérieurement cultivé, et produit en abondance du

[a] درخت زر دآلو وآلو دانه (L-s.)

[b] Le *mâch* est une espèce de grain, et l'*a'dès* une espèce de pois. (Note du traducteur anglois.)

Nota. Le *mâch* ماش est une espèce de vesce; *a'dès* عدس des lentilles. (L-s.)

[c] مشجر ومخمل وتاث بند كه قسمي ازپارچه ابريشمي است خوب مي بافند (L-s.)

[d] Les *qênât* قنات sont des clôtures en toile de coton qui entourent les tentes. (Note du traducteur anglois.)

Le texte persan n'indique pas l'usage du tâtbend; c'est une addition du traducteur, ou une omission dans l'impression de l'original. (L-s.)

[e] Les Seykes. Le traducteur anglois a fait ici la même faute que nous avons relevée ci-dessus, *p. 218*, note [h]. (L-s.)

[f] عود غرقي (L-s.)

poivre et des noix d'arec ; il surpasse même Deken-gòl, sous le rapport de la population et de la culture : mais comme ce dernier canton renferme une plus grande étendue de forêts et de lieux d'un accès difficile, les souverains d'Âchâm y ont fixé leur résidence, pour la sûreté du gouvernement, et ils y ont placé la capitale de leur royaume. La largeur d'Âùtter-gòl, depuis le bord de la rivière jusqu'au pied des montagnes, est sous un climat froid et neigeux, et varie en différens endroits ; mais elle n'est jamais moindre de quinze koss, ni au-dessus de quarante-cinq. Les habitans de ces montagnes sont robustes ; ils ont un extérieur imposant et une taille moyenne ; leur peau, comme celle des naturels de tous les climats froids, est rouge et blanche : ils ont aussi des arbres et des fruits particuliers aux régions froides. Près du fort de Djemdḥeréh [a], qui est du côté de Goùâhetty, se trouve une chaîne de montagnes appelée le *pays de Dereng* [b] : tous les habitans se ressemblent pour l'extérieur, les manières et le langage ; mais ils sont distingués par les noms de leurs tribus et de leurs habitations. Plusieurs de ces montagnes produisent du musc, du *qathâs*, du *bhoùt*, du *pery*, et deux sortes de chevaux montagnards appelés *goùt* et *tângan* [c]. On se procure ici l'or et l'argent, comme dans tout le pays d'Âchâm, en lessivant le sable des rivières ; c'est une des principales sources des revenus de l'État. On suppose que douze mille habitans, quelques-uns portent même ce nombre à vingt mille, sont employés à cette opération ; et il est réglé que chacun d'eux

[a] جمدره (L-s.)

[b] ولايت درنك (L-s.)

[c] مشك وقطاس وبهوث وپري و نوعي از اسپ كوهي كه آنرا كوث وڻانكن كويند (L-s.)

Le Dictionnaire intitulé *Borhân Qâthé'a* décrit ainsi le *qathâs* : « Ce mot, dans le » langage de Roùm, signifie une *vache* » *marine*. On suspend sa queue au cou » des chevaux, et à la pointe des étendards : quelques-uns prétendent que » c'est une vache qui vit dans les montagnes du Khatâ. » Il signifie ici la *vache de montagne*, qui fournit la queue dont on fait des *tchaoùry* ou éventails ; elle est appelée *tchâmara* en sanskrit.

Le *bhoùt* et le *pery* sont deux variétés de la poire que nous nommons *blanquette*. (Note du traducteur anglois.)

paie annuellement un tòlah[a] d'or au râdjah. Les Âchâmyens sont une nation méchante et sans principes, et n'ont point de religion fixe; ils ne suivent d'autre règle que leurs inclinations, et jugent de la convenance de leurs actions d'après le suffrage de leurs ames vicieuses; ils n'adoptent aucun mode de culte pratiqué soit par les Hindous, soit par les Musulmans; et ils n'ont de point de contact avec aucune des sectes connues qui partagent le genre humain. Différens des païens de l'Hindoustân, ils ne rejettent point les alimens qui ont été apprêtés par des Musulmans, et, en fait de viande, ils ne s'abstiennent que de la chair humaine; ils mangent même les animaux qui sont morts naturellement : mais n'étant pas accoutumés au goût du beurre[b], ils rejettent tous les mets dans lesquels ils croient reconnoître quelques traces de cet aliment. Leurs femmes ne font point usage du voile : celles même du râdjah ne cachent leur visage à personne; elles travaillent en plein air, la tête découverte. Les hommes ont souvent quatre ou cinq femmes, et les achètent, les vendent ou les échangent publiquement. Ils se rasent la tête, la barbe et les moustaches; ils blâment et insultent même quiconque néglige de se raser. Leur langue n'a pas la moindre affinité avec celle du Bengale[c]. Leur air annonce la force et le courage dont ils sont doués; mais leur physionomie décèle également la férocité de leurs mœurs et la brutalité de leur caractère : ils l'emportent sur beaucoup de nations en force corporelle et dans les exercices pénibles; ils sont entreprenans, sauvages, passionnés pour la guerre, vindicatifs, traîtres et trompeurs. La compassion, l'obligeance, l'amitié, la sincérité, la loyauté,

[a] Quatre-vingts *retis* pesant. *Voyez* ci-dessus la note [a], *p. 201.* (Note du traducteur anglois.)

Nota. Dans la première édition de ce fragment, le traducteur évalue le tòlah تولہ le poids d'une roupie. (L-s.)

[b] روغن Je crois qu'il s'agit ici du *ghy* گهي C'est du beurre clarifié qui se conserve long-temps. Les Hindous en font beaucoup d'usage dans leurs offrandes et dans leurs mets. (L-s.)

[c] C'est une erreur. De jeunes Brahmanes viennent souvent d'Âchâm à Nidéyâ pour s'instruire; et les maîtres bengalois entendent leur dialecte vulgaire. (Note du traducteur anglois.)

l'honneur, la bonne foi, la pudeur et la pureté des mœurs ne sont point entrées dans l'organisation de ce peuple méchant; les germes de la tendresse et de l'humanité n'ont point été semés dans leur ame perverse. De même qu'ils sont dénués du vêtement des qualités qui distinguent l'homme, ils manquent aussi de décence dans leur costume : ils attachent un morceau d'étoffe autour de leur tête, et un autre autour de leurs hanches, et jettent une espèce de châle sur leurs épaules; mais il n'est point d'usage, en ce pays, de porter des turbans, des robes, des caleçons ou des bâboùches [a]. On n'y voit point de bâtimens de brique ou de pierre, ou de terre, excepté les portes de la ville de Guergong, et quelques temples idolâtres. Les riches et les pauvres construisent leurs maisons avec du bois, des bambous et de la paille. Le râdjah et ses courtisans voyagent dans des litières [b] somptueuses; mais les personnes riches et considérées se font porter dans des voitures plus basses, appelées *doùly* [c]. Âchâm ne produit ni chevaux [d], ni chameaux, ni ânes; mais on y en amène souvent d'ailleurs. Les grossiers habitans, par une sorte d'impulsion que produit la ressemblance, aiment passionnément à voir et à posséder des ânes; ils les achètent et les vendent très-cher : mais ils témoignent la plus grande surprise à la vue d'un chameau, et ont tant de peur d'un cheval, que si un seul cavalier attaquoit cent Âchâmyens armés, ils jetteroient tous leurs armes et prendroient la fuite, ou, s'ils ne pouvoient s'échapper, se rendroient d'eux-mêmes prisonniers; cependant, si un individu de cette détestable race venoit à rencontrer à pied dix hommes d'une autre nation, il en triompheroit.

Les anciens habitans de ce pays sont divisés en deux tribus, les

[a] دستار برسربستن وجامه وازار وكفش پوشيدن دران ديار رسم نيست (L-s.)

[b] سنكهاسن *singhâcen.* (L-s.)

[c] دولي كه از سنكهاسن كوتاه تر است (L-s.)

[d] L'auteur ayant assuré, *p. 222*, note [a], qu'on trouve à Dereng deux espèces de chevaux appelés *goùt* et *tângan*, il faut croire que Dereng est un pays différent d'Âchâm. (Note du traducteur anglois.)

Nota. Je crois que Dereng fait partie des montagnes du Boutan [بهوتنت], où l'on trouve des chevaux tângan, suivant le *Narrative of the transactions in Bengal*, p. 55, édit. de Calcutta. (L-s.)

Âchâmyens

Âchâmyens et les Kutânyens [a] : ceux-ci l'emportent en tout sur les premiers, excepté dans l'art de la guerre et dans la conduite des entreprises hardies. Un corps de six ou sept mille Âchâmyens, furieux comme des démons, d'un courage inébranlable, et bien pourvus d'armes et d'instrumens guerriers, monte continuellement la garde dans les avenues du palais et dans les appartemens du râdjah : cette troupe a toute sa confiance. Les armes de ce pays sont le mousquet, l'épée, la lance, la flèche, et l'arc de bambou [b]. Ils ont aussi, dans leurs forts et dans leurs postes de bateaux, une grande quantité de canons, de fauconneaux et de pierriers, qu'ils manœuvrent avec beaucoup de dextérité.

Lorsqu'il meurt des râdjahs, des magistrats, ou des personnes d'un rang distingué dans le pays, on fait un tombeau pour le mort, et on y enterre ses femmes, ses favoris, ses domestiques, et une partie des effets précieux ou utiles qu'il a possédés durant sa vie, ceux de vil prix, ceux d'or ou d'argent, des tapis, des vêtemens, des vivres, une lampe, avec une provision considérable d'huile, et un homme chargé de porter les torches : on regarde ces objets comme des provisions pour l'autre vie. On construit ensuite sur le caveau un toit solide sur des poutres épaisses. Nos soldats entrèrent dans quelques vieux caveaux, qu'ils enfoncèrent, et en enlevèrent de l'or et de l'argent pour la valeur de 90,000 roupies. On rapporte une circonstance extraordinaire, à laquelle il est difficile d'ajouter foi, et dont la probabilité est contredite par l'expérience journalière ; c'est que tous les nobles se rendirent près du général impérial, et déclarèrent, d'une voix unanime, qu'on avoit trouvé dans un des caveaux, creusé depuis quatre-vingts ans, une boîte à betel, en or, qui

[a] سكنهٔ قديم ان ولايت دو قوم اند آشامي وكتاني (L-s.)

[b] حربه اهل ان ولايت بندوق وشمشير ونيزه وتير وكان بانس اند ودر قلاع ونواره توپ وضرب زن ورام چنكي نيز بسيار دارند

Le traducteur anglois n'a pas entendu la signification des mots ضرب زن *fauconneau*, dont il s'est contenté de donner la prononciation, *zerbzen*. رام چنكي désigne un *pierrier* ; نواره un *poste militaire* de bateaux sur une rivière. Ces deux mots ne se trouvent pas dans des dictionnaires. (L-s.)

renfermoit des feuilles de betel encore vertes et fraîches : mais l'authenticité de ce fait repose sur le bruit public.

Guergong a quatre portes construites en pierre et en terre ; le palais du râdjah est distant de chacune de trois koss : là ville est entourée d'une haie de bambous, et l'on a établi des chaussées hautes et larges, d'une extrémité à l'autre de la ville, pour la commodité des passans, dans la saison des pluies [a]; il y a devant chaque maison un jardin ou un terrain cultivé : cette place est fortifiée, et renferme des villages et des champs. Le palais du râdjah est situé au bord du Déïghoù [b], qui traverse la ville : les deux côtés de cette rivière sont bordés de maisons; et il y a un petit marché qui ne renferme que des marchands de betel. La raison en est que les habitans ne sont pas dans l'usage d'acheter des vivres pour leur consommation journalière, parce qu'ils font des provisions qui leur durent un an. Le palais du râdjah est entouré d'une chaussée plantée, de chaque côté, d'une haie épaisse de bambous, qui tient lieu de mur; au-dehors se trouve un fossé qui est toujours rempli d'eau ; la clôture a de circonférence un koss [c] et quatorze djéryb. On a bâti en dedans de vastes salles et des appartemens spacieux pour le râdjah ; la plupart sont en bois, et quelques-uns en paille : on nomme ces derniers *tchehper* [d]. Il y a dans le nombre un *dyvân khânah* [e], ou salon public, long de cent cinquante coudées, et large de quarante, soutenu par soixante-six piliers de bois placés à environ quatre coudées les uns des autres. Le siége du râdjah est orné de treillis et de sculptures ; en dedans et en dehors sont placées des plaques de cuivre, si bien polies, qu'elles brillent comme des miroirs, lorsqu'elles sont frappées des rayons du soleil. Il est constant que trois mille charpentiers et douze

[a] در ایام برسات (L-s.)

[b] دیکو (L-s.)

[c] Le *kòs* کوس ou *kroùh* کروه équivaut ordinairement à trois quarts de lieue commune. Le *djéryb* جریب est une mesure employée particulièrement pour les terres; elle peut comporter de trente à trente-cinq toises carrées. (L-s.)

[d] بعضي از چوب وبرخي از کاه وعلف که آنرا چهپر گویند (L-s.)

[e] دیوان خانه (L-s.)

mille manœuvres [a] furent continuellement employés à ce travail pendant deux ans, avant qu'il fût achevé. Quand le râdjah siége dans cette chambre, ou qu'il voyage, au lieu de tambours et de trompettes, on bat du *dhol* [b] et du *dand.* Le dernier est une planche ronde et épaisse, faite de cuivre, et certainement la même que le tambour [c] que l'on avoit coutume de battre, du temps des anciens rois, pendant les combats, ou dans les marches.

Les râdjahs de ce pays ont toujours affecté de l'orgueil et de la vaine gloire, et déployé avec ostentation l'appareil de la grandeur et un cortége nombreux de courtisans et de domestiques; ils n'ont point courbé leur tête sous le joug de la soumission et de l'obéissance, et ils n'ont payé aucun tribut au plus puissant, au plus fortuné des monarques : mais ils ont réprimé l'ambition et arrêté les conquêtes des princes les plus victorieux de l'Hindoustân. Les difficultés qu'entraîne une guerre soutenue contre eux, ont bravé la pénétration des héros qui ont reçu le nom de *conquérans du monde.* Toutes les fois qu'une armée ennemie est entrée sur leur territoire, les Âchâmyens se sont mis à couvert dans des postes fortifiés, et ils ont incommodé l'ennemi par des stratagèmes, des surprises et des alarmes, et en interceptant leurs provisions. Si ces moyens ont manqué leur effet, ils ont évité les batailles en rase campagne, emmené les paysans dans les montagnes, brûlé les grains, et laissé le pays désert. Mais lorsque la saison pluvieuse a surpris l'ennemi dans les progrès de son invasion, ils ont saisi l'occasion de se venger et de donner carrière à leur rage : les ennemis affamés ont été faits prisonniers ou mis à mort. Des armées puissantes et nombreuses ont péri de cette

[a] سه هزار نجار ودوازده هزار مزدور (L-s.)

[b] بجاي نقاره ونفير دهل و داند ميزدند وداند لوحي است مدوّر سطبر از روي وهمانا طاس رويين كه درعهد سلاطين عجم نواختن آن درحروب و ركضات متعارف بوده همين است (L-s.)

Nota. Le *dhol* est une espèce de tambour, qu'on frappe aux deux extrémités. (Note du traducteur anglois.)

[c] Sorte de chaudron, fait du mélange de divers métaux. (Note du traducteur anglois.)

manière dans ce gouffre de destruction, et pas une ame n'a échappé.

Anciennement Hhucéïn-châh[a], roi du Bengale, forma le projet de conquérir Âchâm, et se fit suivre d'une armée formidable de cavalerie, d'infanterie et de barques. Le commencement de l'expédition fut signalé par la victoire : il entra dans le pays, et arbora l'étendard de la supériorité et des conquêtes. Le râdjah, ne pouvant tenir contre lui, évacua les plaines, et se retira dans les montagnes. Hhucéïn retourna au Bengale, laissant le pays sous la garde de son fils et d'une grande armée. La saison des pluies survint, et l'inondation ferma les routes. Le râdjah descendit des montagnes avec ses compagnons; les cruels Âchâmyens cernèrent l'armée du Bengale, la fatiguèrent par des escarmouches, interceptèrent ses provisions, et la réduisirent à de telles extrémités, qu'en peu de temps tous les soldats furent tués ou faits prisonniers.

Ce fut de la même manière que Mohhammed-châh, fils de Toghluq-châh[b], roi de plusieurs provinces de l'Hindoustân, envoya cent mille hommes de cavalerie à la conquête d'Âchâm; mais ils furent tous voués à l'oubli dans ce pays magique, et il n'en resta ni nouvelles ni vestiges. Une autre armée fut envoyée pour réparer ce désastre : mais en arrivant au Bengale, elle fut frappée d'une terreur panique, et renonça à son entreprise, parce que, si quelqu'un passe la frontière d'Âchâm, il ne revient jamais sur ses pas; les habitans qui sortent ne peuvent de même y rentrer. Voilà pourquoi on ne

[a] J'ignore à quelle époque vivoit cet Hhucéïn-châh, l'un des rois du Bengale, حسين شاه نام يكي از سلاطين بنكاله que notre auteur place dans les temps anciens درازمنهٔ سابقه Il ne se trouve pas sur la liste des souverains du Bengale, dressée par Aboùl-fâzel dans l'*Ayïn Akbery*. Mais comme son nom décèle un Musulman, nous croyons qu'il ne peut être antérieur au XV.e siècle de l'ère vulgaire, époque où le Bengale perdit ses souverains naturels, pour passer sous le joug des Moghols. (L-s.)

[b] Jonah, fils aîné de Toghluq, prit, en montant sur le trône de Dehly, le nom de *Mohhammed*. Son père étoit mort le 1.er de reby'i 1.er de l'année 725 de l'hégire [janvier 1325]. L'inauguration du jeune monarque se fit peu de jours après cet événement. *Voyez* Dow's *History of Hindoostan*, t. I, p. 299 et 300, 2.d edit. (L-s.)

s'est point encore procuré de renseignemens exacts concernant cette nation. Les naturels de l'Hindoustân les appellent *sorciers* et *magiciens*, et profèrent le nom de ce pays dans toutes leurs conjurations : ils disent que quiconque y met le pied est sous l'influence de la magie, et ne peut trouver le chemin du retour.

Djéïdéhydje Sing [a], râdjah d'Âchâm, porte le titre de *serguy râdjah* [prince céleste]. *Serg*, dans la langue de l'Hindoustân, signifie le *ciel*. Ce prince vaniteux et insensé est tellement dupe de sa fausse gloire, qu'il croit que ses aïeux pervers étoient souverains de l'armée céleste, et que l'un d'eux, ayant eu envie de visiter la terre, y descendit par une échelle d'or. Après avoir passé quelque temps à gouverner son nouveau royaume, il s'y affectionna tellement, qu'il y fixa son séjour, et ne retourna plus au ciel.

En un mot, Âchâm est un pays vaste, populeux et d'un accès difficile; il abonde en périls; les sentiers et les chemins y sont hérissés d'obstacles ; enfin l'on ne sauroit nombrer les difficultés qui s'opposent à sa conquête ; les habitans sont une race sauvage, féroce dans ses mœurs et brutale dans sa conduite ; ils sont d'une taille gigantesque, entreprenans, vindicatifs, traîtres, bien armés, et plus nombreux qu'on ne sauroit le concevoir ; des postes bien fortifiés, des postes sûrs, les mettent en état d'attaquer l'ennemi et de lui résister ; ils sont toujours prêts à combattre; ils possèdent des forts aussi élevés que le ciel, garnis de soldats courageux, et abondamment fournis de munitions de guerre, dont la réduction successive demanderoit beaucoup de temps ; la route est obstruée par des broussailles épaisses et dangereuses, et des rivières larges et rapides : cependant ce pays, avec l'aide de Dieu, sous les auspices de Sa Majesté, a été conquis par l'armée impériale, et est devenu un lieu propre à arborer l'étendard de la foi. Les pieds des chevaux des vainqueurs

[a] Proprement *Djayadhyadja Singah* جي دهيجسنكه ou le lion aux bannières triomphantes. (Note du traducteur anglois.)

جي دهيجسنكه راجه انجا ملقب بسركي راجه است وسرك درلغت هندي اسمانرا كويند (L-s.)

ont brisé les têtes insolentes et altières de plusieurs des détestables Âchâmyens, dont le cou se dressoit avec orgueil, et qui ne connoissent ni Dieu ni la religion. Les défenseurs de la foi ont éprouvé la douceur de faire une guerre pieuse, et le mérite en a rejailli sur notre souverain, asile de la justice, et propagateur de la religion.

Le râdjah, qui avoit pour cervelle l'eau du marais de l'orgueil, et élevé dans l'audace et la présomption naturelles à cette nation perverse, n'avoit jamais prévu ce revers de fortune; mais, surpris par le châtiment dû à ses crimes, il s'enfuit, comme je l'ai dit, avec quelques-uns de ses nobles, de ses serviteurs, sa famille et une foible partie de ses effets, et se réfugia dans les montagnes de Kâmroùp [a]. La mauvaise qualité de l'air et des eaux, ainsi que le peu d'espace, rendent ce lieu un des plus inhabitables du monde, ou plutôt c'est un des gouffres de l'enfer. Les officiers et les soldats du râdjah traversèrent le Dhonyk par ses ordres, et s'établirent dans l'île spacieuse située entre ce fleuve et le Brahmâpoutre, qui renferme un grand nombre de bois et de taillis. Quelques-uns cherchèrent un asile dans les montagnes, et épièrent l'occasion de commettre des hostilités.

Nâmroùp [b] est une contrée attenante à Deken-gòl, située entre trois hautes montagnes, à quatre journées de Guergong : derrière cette ville est un endroit aquatique, où l'on respire un air étouffé. Lorsque le râdjah étoit irrité contre un de ses sujets, il l'envoyoit

[a] C'est le même endroit que celui qui est désigné précédemment et ci-dessous, sous le nom de *Tâmroùp* طامروپ Le traducteur anglois écrit constamment *Nâmroùp*. J'ignore pourquoi il substitue une N au *Ta* [T] persan, qui est très-lisible, et souvent répété; j'ignore aussi d'où peut venir cette variation dans le texte même, qui place tantôt un *Kef* [K] et tantôt un *Ta* [T] au commencement de ce mot. Ce mot est écrit کامروپ *Kâmroùp*, کامرو *Kâmroù*, et کامته *Kâmtah*, dans l'*Ayïn Akbery*, ssoùbah du Bengale. Le même ouvrage laisse croire que Kâmroùp est un pays différent d'Âchâm, en disant que les domaines du râdjah d'Âchâm sont limitrophes de Kâmroùp. Ce râdjah est puissant; il a un grand train; et quand il meurt, les principales personnes attachées à son service s'enterrent volontairement avec lui. Voyez l'*Ayïn Akbery*, ssoùbah du Bengale. (L-s.)

[b] طامروپ سرزمینی است در جانب دکن کول میان سه کوه بلند واقع شده و از گرگانو تا انجا چهار روزه راه است. (L-s.)

dans ce canton. Les chemins sont presque impraticables, même pour ceux qui voyagent à pied. Il y a une route assez large pour un cheval; mais on trouve, au commencement, d'épais taillis dans l'espace d'un demi-koss environ. Il y a ensuite un défilé pierreux et rempli d'eau : de chaque côté est une montagne qui touche le ciel.

Le général impérial s'arrêta quelques jours à Guergong, où il s'occupa à régler les affaires du pays, à rassurer les paysans, et à rassembler les effets du râdjah. Il lut à plusieurs reprises le *khothbeh* [ou prône], qui contient le nom et les titres du prince du siècle, roi des rois, A'lemguyr, conquérant du monde; et il orna les monnoies de l'empreinte impériale[a]. Il y eut alors de fortes pluies, accompagnées d'un vent impétueux, pendant deux ou trois jours; et on vit paroître tous les indices de la saison pluvieuse, qui commence ici plutôt que dans l'Hindoustân. Le général établit des postes, et plaça des gardes pour tenir les chemins libres et pour approvisionner l'armée. Il songea ensuite à se mettre à l'abri des pluies, et résolut, au retour de la sérénité, lorsque les éclairs cesseroient de mettre l'horizon en feu, et que les eaux seroient rentrées dans leur lit, que l'armée marcheroit de nouveau contre le râdjah et les siens, et travailleroit à délivrer la contrée du fléau de leur existence.

Nota. *L'auteur fait mention de plusieurs escarmouches qui eurent lieu entre les forces du râdjah et les troupes impériales, et dans lesquelles celles-ci furent constamment victorieuses. Il termine ainsi :*

Enfin, tous les villages de Deken-gòl étant tombés dans la possession des chefs de Sa Majesté victorieuse, plusieurs des habitans et des paysans, informés de sa bonté, de son humanité et de sa justice, se soumirent à son gouvernement, et furent protégés dans leurs habitations et dans leurs propriétés. Les habitans d'Âùtter-gòl reconnurent

[a] ومکرر خطبه بنام نامی والقاب سامی
خدیو جهان و خلیفه زمان شهنشاه عالم
گیر جهان ستان خوانده وجوه دراهم
ودنانیر بسکه میمون زینت پذیر ساخت
دراثنای این حال دوسه روز بارانی
بشدت تمام باریك .... (L-s.)

aussi sa domination. Sa Majesté se réjouit en recevant la nouvelle de la conquête, et donna pour récompense au général un habillement précieux et d'autres marques distinguées de sa faveur [a].

La relation à laquelle ce récit sert de supplément, renferme l'histoire abrégée d'une expédition militaire dans le pays d'Âchâm. L'auteur s'est

[a] Cette dernière phrase n'est que le précis de plusieurs beaucoup plus longues, et sur-tout beaucoup plus emphatiques, qui terminent cet extrait. Le pathos qu'elles contiennent aura sans doute déterminé le traducteur à les supprimer. On me permettra de les rapporter ici, d'autant plus qu'on y trouvera l'indication de l'époque où cette expédition eut lieu. چون كيفيت اين فتح نامدار خصوصيات سوانح اين يورش نصرت آثار در بين ايام سعادت انوار كه منتهاي سال چهارم از جلوس ميمون بود از عرضداشت خان خانان سپهسالار بمسامع جاه وجلال كه همواره شاهراه بشاير اقبال باد رسيده مسرت پيراي اولياي دولت گرديد عواطف پادشاهانه محمد امين خان خلف آن نوين معظم را كه عرضداشت او گذرانيده بود بعطاي خلعت خاص عز اختصاص بخشيد و فرمان مرحمت عنوان مبني بر جلايل مراحم پادشاهانه از پيشگاه عنايت ونوازش بنام خان خانان پيرايهٔ نفاذ يافته با خلعت خاصه جهت او مرسل گرديد وديگر عنايات جليله ومكارم نبيله كه درمقام خود سمت ذكر خواهد يافت دربارهٔ او بظهور رسيده « Et lorsque les détails de cette mémorable conquête, et les particularités de cette expédition victorieuse, arrivée dans les jours brillans de prospérité qui coïncident avec la fin de la quatrième année du règne auguste, par la missive du khâni khânân, généralissime, parvinrent aux oreilles du lieu auguste, (qu'il soit continuellement la grande route des heureuses nouvelles !) ils remplirent de joie l'ornement des ministres de l'empire [le monarque]. La bienveillance royale accorda, comme grâce toute particulière, une robe d'honneur à Mohhammed Êmyn Khân, lieutenant du général Mo'azzem, dont il venoit présenter le rapport. Un brevet généreux, dicté par la bienveillance royale, et émané de la cour, fut adressé au khâni khânân : on y ajouta une robe d'honneur, avec d'autres témoignages éclatans de bienveillance et de libéralité, que nous raconterons dans le lieu qui leur appartient. »

A travers l'enflure de ce passage, on découvre que l'expédition dont il s'agit eut lieu vers la fin de la quatrième année du règne de A'lemguyr, plus connu sous le nom d'*Aurengzeb* اورنك زيب c'est-à-dire, 1072 de l'hégire [1652]; car ce prince monta sur le trône de l'Hindoustân le 1.er de ramadhân, 1069 de l'hégire [janvier 1648 de l'ère vulgaire]. (L-s.)

arrêté

arrêté au moment où les troupes impériales s'étoient emparées de la capitale, et se trouvoient maîtresses de toutes les parties de la contrée qu'elles vouloient occuper ou traverser. La suite diminue le mérite de la conquête, en montrant qu'elle fut momentanée, et que le râdjah n'oublia point sa politique ordinaire, de harasser l'armée ennemie pendant la saison des pluies. Mais cette conduite ne produisit d'autre effet que de l'incommoder et de la dégoûter du service, au lieu d'opérer sa destruction complète, comme cela avoit réussi en pareil cas à ses prédécesseurs. Cependant la fin de cette guerre est loin d'atténuer les éloges que l'auteur a donnés au général impérial. Une situation différente lui fournit l'occasion de déployer de nouvelles vertus, et de terminer avec un courage héroïque une vie qu'il avoit toujours hasardée dans les combats avec une ardeur belliqueuse. Son nom et ses titres étoient Myrdjumleh Mo'azzem Khân, khâni khânân, sipahi sêlâr میرجمله معظم خان خان خانان سپهسالار

OBSERVATION.

Cette notice sur les Âchâmyens, qui sont probablement supérieurs à tous égards aux Moghols, offre un échantillon de la noire malignité et de l'intolérance frénétique avec lesquelles, sous le règne d'Aurengzeb, on avoit coutume de traiter tous ceux qu'il plaisoit à ce prince artificieux, cruel et cupide, de condamner comme des infidèles et des barbares.

XII.

SUR LES MŒURS, LA RELIGION ET LES LOIS DES KÙCYS, OU MONTAGNARDS DE TIPRA;

Mémoire communiqué en persan par JOHN RAWLINS.

LES habitans des districts montueux situés à l'est du Bengale donnent au Créateur de l'univers le nom de *Pâtiyân :* mais ils croient que chaque arbre renferme une divinité, que le soleil et la lune sont des dieux, et que Pâtiyân aime à voir rendre un culte à ces déités inférieures.

S'il arrive à quelqu'un d'entre eux de tuer un de ses compatriotes, il n'est recherché, pour ce meurtre, ni par le chef de la tribu, ni par toute autre personne étrangère à la famille du défunt; mais si celui-ci laisse un frère ou un héritier quelconque, ce dernier peut le venger, et qui que ce soit n'a le droit de s'opposer à cet acte de représaille. Lorsqu'un individu est trouvé coupable de vol, ou de quelque autre délit grave, le chef fait allouer une indemnité à la partie plaignante, et opère une réconciliation : lui-même reçoit une amende déterminée par l'usage; et chacune des parties régale la tribu, de porc ou autre viande.

Anciennement ces montagnards n'étoient pas dans l'usage de trancher la tête aux femmes qu'ils trouvoient dans les habitations de leurs ennemis; mais une de ces femmes ayant un jour demandé à une autre pourquoi elle se rendoit à son travail plus tard que de coutume, celle-ci donna pour raison que son mari étoit allé au combat, et qu'elle avoit été retenue par la nécessité de lui apprêter à

manger. Un montagnard, qui en vouloit à son époux, entendit cette réponse ; il en fut transporté de colère, et se dit à lui-même, que puisqu'elle avoit préparé des alimens à son mari pour l'envoyer combattre sa tribu, les hommes manqueroient de vivres, et par conséquent ne pourroient faire la guerre d'une manière avantageuse, si les femmes ne restoient pas au logis. A dater de cette époque, il passa en coutume de trancher la tête aux femmes des ennemis, sur-tout lorsque la grossesse les retenoit dans leurs maisons ; et cette barbarie est poussée à un tel excès, que s'il arrive à un Kùcy d'entrer chez un ennemi et d'y tuer une femme enceinte, il est honoré et célébré dans sa tribu, comme ayant détruit deux ennemis d'un seul coup.

A l'égard des mariages, lorsqu'un riche est convenu des articles, il donne quatre ou cinq têtes de gayâls [bétail des montagnes] au père et à la mère de sa future ; après quoi il l'emmène chez lui. Les parens tuent les gayâls, préparent des liqueurs fermentées et du riz bouilli, avec d'autres comestibles, et invitent à un banquet nuptial le père, la mère, les frères et la famille de leur gendre. Lorsqu'un homme d'une fortune médiocre a envie de se marier, et que les parties sont d'accord, on observe, en petit, les mêmes formalités. Chacun est libre d'épouser qui il lui plaît, excepté sa mère. Si deux époux vivent en bonne intelligence, et qu'ils aient un fils, le mariage est indissoluble ; mais s'ils n'ont point de fils, et sur-tout s'ils font mauvais ménage, le mari peut répudier sa femme et en épouser une autre.

Ces montagnards n'ont aucune idée d'un ciel ou d'un enfer destinés à récompenser les bonnes actions ou à punir les mauvaises : mais ils croient qu'un certain esprit vient saisir et emporter l'ame des mourans ; que le défunt jouit de tout ce que l'esprit lui a promis à l'instant du décès ; mais que, si quelqu'un s'empare du cadavre, il ne trouvera point le trésor.

Ils se nourrissent d'éléphans, de porcs, de bêtes fauves, et d'autres animaux. Lorsqu'ils en trouvent les cadavres ou les membres dans les forêts, ils les font sécher, et les mangent en cas de besoin.

Quand ils ont résolu de faire la guerre, ils envoient des espions, avant de commencer les hostilités, pour connoître les postes et les forces de l'ennemi, et l'état des chemins. Cela fait, ils se mettent en marche pendant la nuit; et, deux ou trois heures avant le jour, ils livrent une attaque soudaine avec des épées, des lances et des flèches. Si leurs ennemis sont forcés d'abandonner leur position, les assaillans mettent aussitôt à mort tous les individus mâles et femelles qui ont été laissés derrière, et dépouillent les maisons de tous leurs meubles. Mais si l'ennemi, prévenu de l'attaque projetée, est assez courageux pour leur tenir tête, et qu'il soit supérieur en nombre, ils se retirent en hâte, et regagnent paisiblement leurs habitations. Lorsqu'ils voient une étoile près de la lune, ils disent que le lendemain ils seront indubitablement attaqués par un ennemi; et ils passent la nuit sous les armes, avec une extrême vigilance. Ils se mettent souvent en embuscade dans une forêt, près du sentier où leurs ennemis ont coutume de passer et de repasser : là ils les attendent avec des armes de différentes espèces, et tuent tous ceux qui se présentent, hommes ou femmes. Pendant qu'ils sont dans cette situation, s'il arrive qu'un d'entre eux soit mordu par une sangsue, un ver ou un serpent, il souffre en silence; et quiconque peut rapporter au logis la tête d'un ennemi, tranchée par lui-même, est sûr d'être distingué et honoré. Lorsque deux tribus ennemies paroissent être d'égale force dans le combat, et qu'aucune des deux n'a l'espérance de mettre l'autre en fuite, elles annoncent par un signal des intentions pacifiques, s'envoient mutuellement des commissaires, et ne tardent pas à conclure un traité : après quoi, elles tuent plusieurs gayâls, et se régalent de leur chair, prenant le soleil et la lune à témoin de leur réconciliation. Mais si l'une d'elles, incapable de résister, est mise en déroute, les vaincus sont regardés comme tributaires des vainqueurs, et leur paient, tous les ans, une certaine quantité de gayâls, de plats de bois, d'armes, et autres indices de vasselage. Avant de marcher au combat, ils mettent dans des bambous, des *âlou* grillés (racine du genre des patates), et

de la pâte de farine de riz ; ils y ajoutent une provision de riz sec, et des sacs de cuir remplis de liqueur. Ils s'assemblent ensuite, et marchent d'un pas si accéléré, qu'ils font en un jour un voyage auquel les courriers en emploient ordinairement trois ou quatre, attendu qu'ils ne sont point retardés par l'embarras d'apprêter leurs alimens. Arrivés au lieu qu'ils se proposent d'attaquer, ils l'entourent pendant la nuit, y entrent au point du jour, mettent à mort les jeunes gens et les vieillards, les femmes et les enfans, excepté ceux qu'ils préfèrent d'emmener prisonniers : ils mettent dans des sacs de cuir les têtes qu'ils coupent ; et si leurs mains sont teintes du sang de leurs ennemis, ils ne s'inquiètent pas de les laver. Lorsqu'ils prennent leur repas, à la suite de ce carnage, ils enfoncent une partie de ce qu'ils mangent dans la bouche des têtes qu'ils ont apportées, en leur disant : « Mange, étanche ta soif, et satisfais » ton appétit. De même que tu as été tué par moi, puissent tes » parens être tués par mes parens ! » Ils font ordinairement deux de ces repas durant leur marche ; et à chaque veille, ou de deux en deux veilles, ils envoient à leurs familles des nouvelles de leur expédition. Si quelqu'un d'entre eux fait dire qu'il a coupé la tête d'un ennemi, les personnes de la famille, quel que soit leur âge ou leur sexe, témoignent une vive satisfaction, et se font des ornemens et des bonnets de cordes rouges et noires ; puis, remplissant de grands vases de liqueurs fermentées, et se couvrant de toutes les bagatelles qu'elles possèdent, elles vont au-devant du vainqueur, soufflant dans de grandes coquilles, et frappant des plaques de métal avec d'autres instrumens grossiers. Quand les deux troupes se rencontrent, elles font éclater une joie extravagante ; les hommes et les femmes dansent et chantent à-la-fois. Si un homme marié a apporté la tête d'un ennemi, sa femme pare sa chevelure de divers ornemens ; ils versent alternativement de la liqueur fermentée dans la bouche l'un de l'autre ; et la femme prend de cette même liqueur pour laver les mains ensanglantées de son mari. Au milieu de ces réjouissances, ils se rendent à leur habitation ; et, après avoir entassé les têtes de

leurs ennemis dans la cour de leur chef, ils chantent et dansent autour de ce monceau, tuent des gayâls et des porcs avec leurs lances, en font bouillir la chair, et boivent la liqueur fermentée. Les riches assujettissent sur un bambou les têtes de leurs ennemis, et les placent sur les tombeaux de leurs parens : ces exploits leur acquièrent une grande réputation. Celui qui rapporte la tête d'un ennemi, reçoit des riches des présens en bétail et en boisson spiritueuse ; et si l'on amène un prisonnier vivant, les chefs qui ne sont point allés au combat ont la prérogative de lui couper la tête. Leurs armes sont fabriquées par des tribus particulières ; car il y en a qui sont incapables de cette espèce d'industrie.

Quant à leurs institutions civiles, l'administration du ménage appartient exclusivement aux femmes. Les hommes s'occupent à éclaircir les forêts, à bâtir des cabanes, à cultiver la terre, à guerroyer, ou à chasser le gibier et les bêtes sauvages. Cinq jours après la naissance d'un enfant mâle (ils ne comptent ni par mois ni par années), et trois jours après celle d'une fille, ils régalent leur famille et leur parenté de riz bouilli et de liqueur fermentée ; et les parens de l'enfant participent à la fête. Ils commencent la cérémonie par enfoncer un pieu dans la cour ; ils tuent ensuite, avec une lance, un gayâl ou un porc, et le consacrent à leur divinité : après quoi, toute la compagnie boit et mange. La journée se termine par des danses et des chants. Si quelqu'un est disgracié naturellement, ou par accident, au point de ne pouvoir se reproduire, il renonce à tenir une maison, et va de porte en porte, comme un religieux mendiant, quêter sa subsistance, ne faisant autre chose que danser et chanter. Lorsqu'un de ces mendians va chez un homme riche et libéral, celui-ci attache ordinairement ensemble un certain nombre de pierres rouges et blanches, et assujettit l'extrémité de la corde à une longue canne, de manière que l'autre extrémité pende vers la terre : alors, rendant une sorte d'hommage superstitieux aux cailloux, il fait l'aumône au mendiant ; puis il tue un gayâl et un porc, et quelques autres quadrupèdes, et invite sa tribu à un banquet.

Celui qui donne de pareilles fêtes, acquiert un renom extraordinaire dans sa nation; et tous se réunissent pour l'applaudir et lui donner des témoignages de considération et de respect.

A la mort d'un Kùcy, tous ses parens se réunissent pour tuer un porc et un gayâl. Quand la chair a bouilli, ils versent un peu de liqueur dans la bouche du mort, et l'enveloppent d'une pièce d'étoffe en forme de linceul; tous goûtent ensuite de la même liqueur en guise d'offrande à ses mânes : cette cérémonie se répète, à différens intervalles, pendant plusieurs jours. Enfin on place le corps sur un échafaud; on allume du feu dessous; on le perce d'une broche, et on le fait sécher : lorsqu'il est parfaitement sec, on le couvre de deux ou trois lés d'étoffe; et, après l'avoir enfermé dans une caisse, on le dépose dans la terre. Le tombeau du défunt est jonché de tous les fruits et de toutes les fleurs que l'on cueille pendant l'année qui suit le décès. D'autres enterrent leurs morts d'une autre manière : ils les couvrent d'abord d'un linceul, puis d'un matelas de roseaux entrelacés, et les suspendent à de grands arbres. Quelques-uns lavent les os, quand la chair est putréfiée, les font sécher, et les gardent dans une bouteille, qu'ils ouvrent dans les conjonctures inopinées. Supposant alors qu'ils les consultent, ils prennent les mesures qu'ils jugent convenables, et disent qu'ils agissent par ordre de leurs parens qui ne sont plus. Une veuve est obligée de passer une année entière près du tombeau de son mari, où sa famille lui porte à manger. Si elle vient à mourir dans l'année, les parens portent son deuil; si elle survit, ils la ramènent chez elle, et tous y sont régalés suivant l'usage des Kùcys.

Si le mort laisse trois fils, l'aîné et le plus jeune partagent tout son avoir; le cadet ne prend rien. S'il n'a point de fils, son héritage passe à ses frères; et s'il n'a point de frère, au chef de la tribu.

Note. Un détachement de Kùcys visita feu Charles Croftes, écuyer, à Dja'fér-âbâd, dans le printemps de 1776, et le régala d'une de leurs danses. Ils promirent de revenir après la moisson, et parurent très-flattés de l'accueil qu'on leur avoit fait.

XIII.

SUR LE SECOND LIVRE CLASSIQUE DES CHINOIS,

Par le Président.

Les Chinois sont trop voisins de nos possessions indiennes, dont la capitale n'est pas à plus de six cents milles de la province d'Yunân[a], pour que notre attention ne se tourne pas nécessairement sur cet empire, qui date de si loin, et qui offre tant de sujets d'étonnement, quand même nous n'aurions point de relations commerciales avec ses provinces maritimes, plus éloignées de nous. D'un autre côté, les avantages que nous promet une liaison plus intime avec un peuple depuis long-temps célèbre à raison des arts utiles qu'il exerce et des riches productions du pays qu'il habite, sont trop visibles pour avoir besoin de preuve ou de développement. Mon goût personnel et la suite de mes études m'engagent, pour le moment, à examiner ses lois, sa politique, et sa morale, avec laquelle sa littérature est, pour ainsi dire, amalgamée, plutôt que ses manufactures et son commerce; et je n'épargnerai ni soins ni dépense, afin de me procurer des traductions de ses ouvrages de jurisprudence les plus estimés,

[a] La plus occidentale des provinces de la Chine. La carte de la Chine, dressée par les Jésuites, et donnée par le P. du Halde, place cette province entre les 97.e et 98.e degrés de longitude orientale, et vers le 24.e de latitude; de manière que la frontière orientale du Bengale, nommée *Silhet*, est à trois cent cinquante milles anglois de la partie occidentale de la Chine, c'est-à-dire que Silhet est juste à une égale distance de Calcutta et des frontières de la Chine. L'espace qui sépare ce royaume du Bengale, est occupé par les provinces de Meckley, et d'autres cantons soumis au roi de Barmah ou Ava. *Voyez* Rennell's *Memoir for a Map of Hindoostan*, p. 215, 2.d edition; et Pennant's *View of Hindoostan*, t. II, p. 366 de l'*Outline of the globe.* (L-s.)

jaloux,

jaloux, comme je le suis, de retourner en Europe avec des idées distinctes, puisées à la source de la législation la plus sage de l'Asie. Il est probable que je ne recevrai pas de sitôt des réponses à mes questions concernant les lois de la Chine ; mais, en attendant, la Société ne sera pas fâchée d'apprendre qu'elle peut compter sur la traduction d'un ouvrage excellent et des plus vénérables : nous la devrons à l'obligeante amitié d'un correspondant infiniment précieux, établi à Canton.

Suivant un auteur chinois appelé *Li-yang-ping*, « les anciens » caractères usités dans sa patrie [a] étoient les contours d'objets » visibles, célestes et terrestres; mais ces signes ne pouvant exprimer les choses purement intellectuelles, les grammairiens imaginèrent de représenter les diverses opérations de l'esprit par des » métaphores tirées des productions de la nature. Ainsi les idées » d'âpreté et de rondeur furent offertes à l'œil par des signes qui » représentoient une montagne, le ciel, une rivière et la terre. Les » images du soleil, de la lune et des étoiles, diversement combinées, figurèrent le poli et l'éclat, tout ce qui étoit travaillé avec » art ou délicatement tissu. On peignit l'étendue, la croissance, » l'augmentation, et plusieurs autres propriétés, avec des caractères » pris du firmament et du règne végétal. Divers insectes, des oiseaux, » des poissons et des quadrupèdes, servirent à exprimer les différentes manières de se mouvoir, l'agilité et la lenteur, la paresse » et l'activité. Le pinceau rendit de même les passions et les sentimens, et offrit aux regards, des idées qui ne tombent pas sous » les sens. Ensuite on inventa, par degrés, de nouvelles combinaisons; on ajouta des expressions nouvelles; les caractères s'éloignèrent imperceptiblement de leur forme primitive; et la langue » chinoise acquit non-seulement une clarté, une énergie extraordinaires, mais encore le plus haut degré de richesse et d'élégance. »

[a] *Voyez*, sur l'origine, la forme, l'antiquité des caractères chinois, deux excellentes dissertations insérées l'une dans le *tom. I, p. 137 et suivantes*, des Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs des Chinois, et l'autre dans le *tom. IX, p. 282 et suivantes*, du même recueil. (L-s.)

Dans cette langue, si ancienne, et composée d'une manière si surprenante, il existe une multitude de livres remplis de connoissances utiles et agréables ; mais leur classe la plus distinguée se forme de cinq ouvrages, dont un, pour le moins, doit être lu et relu par tout Chinois qui aspire aux honneurs littéraires, jusqu'à ce qu'il le possède parfaitement.

Le premier est purement historique ; il renferme les annales de l'empire, depuis l'an 2337 avant J. C.; il est intitulé *Chou-king*, et il a été traduit et publié en France[a]. Nous devons aussi à la France les échantillons les plus authentiques et les plus précieux de l'histoire et de la littérature chinoises, depuis les compositions antérieures à Homère, jusqu'aux ouvrages poétiques de l'empereur actuel[b], qui paroît doué du plus beau génie et des affections les plus aimables.

[a] Le *Chou-king*, un des livres sacrés des Chinois, qui renferme les fondemens de leur ancienne histoire, les principes de leur gouvernement et de leur morale ; ouvrage recueilli par Confucius ; traduit et enrichi de notes par feu le P. Gaubil, missionnaire à la Chine ; revu et corrigé sur le texte chinois ; accompagné de nouvelles notes, de planches, &c. &c. par M. de Guignes. Paris, 1770, 1 vol. *in-4.°* Cet ouvrage a été traduit en mantchou sous ce titre : *Tasan-ni Nomoun* [Traité du gouvernement]. Nous possédons, à la Bibliothèque nationale, un exemplaire de cette traduction, faite par ordre de Kien-long. (L-s.)

[b] Kien-long, qui monta sur le trône en 1735, et abdiqua en 1796. Parmi les différentes productions poétiques de ce monarque, on distingue l'Éloge de la ville de *Moukden*, capitale de la patrie des Mantchoux, située dans la Tatârie orientale, à 41° 50' 30" de latitude, et 7° 11' 50" à l'orient de Pékin ; et ses vers sur le *thé*, traduits et publiés à la suite de la traduction de l'Éloge de Moukden, par le P. Amiot. Paris, 1770, 1 vol. *in-8.°* Kien-long composa ce poëme en chinois et en mantchou : il en fit faire des copies dans les trente-deux espèces de caractères qui ont été successivement usités à la Chine, depuis les temps les plus reculés ; ce qui exigea des recherches immenses. Par un amour-propre national fort mal entendu, ce prince, ne voulant pas que sa nation le cédât aux Chinois pour la variété des caractères, chargea des calligraphes de faire trente-deux modifications des lettres mantchoues, c'est-à-dire, de défigurer d'autant de manières les véritables caractères mantchoux. Nous possédons, à la Bibliothèque nationale, un exemplaire de ce monument, aussi curieux qu'extraordinaire. Le texte mantchou est intitulé *Khân ni arakha Moukden ni fotchourou pitkhe* [Éloge de Moukden, écrit par l'empereur]. (L-s.)

Nous sommes les maîtres de sourire de la légéreté des Français, de même qu'ils rient sans scrupule de notre sérieux ; mais ne rabaissons pas nos rivaux dans les arts et dans les armes, au point de leur refuser les éloges qui leur appartiennent, ou de ralentir, dans cette noble lutte, les efforts qui peuvent seuls nous conserver notre supériorité.

Le second ouvrage classique des Chinois contient trois cents odes ou poésies de peu d'étendue : les unes sont à la louange de divers souverains et législateurs de l'antiquité ; les autres renferment la description des anciennes mœurs, et des invitations à les prendre pour modèle dans l'accomplissement des devoirs généraux et particuliers ; elles fourmillent de sages maximes et de préceptes excellens. « Toute leur doctrine, suivant Kon-fou-tsou, dans ses *Lùn-yù* [a] ou » Discours moraux, peut se réduire à ce grand principe, qu'il ne » faudroit pas même avoir la pensée d'une chose basse ou crimi- » nelle. » Mais on présume que les copies du *Chi-king* [b] (tel est le

[a] *Lùn-yù* [Ratiocinantium sermones]. *Voyez* la traduction de cet ouvrage dans le *Confucius Sinarum philosophus ;* et la note ci-après, *p. 245.* (L-s.)

[b] *Chi-king.* « Voici ce que je pense du » Chi-king (dit l'empereur Chem-tché » dans la préface qui précède la traduction » tatâre-mantchoue, faite par ses soins) : » cet ouvrage est moins une production de » l'esprit qu'une peinture des passions, » faite en vers et d'après nature ; tous les » vers qu'on y chante sont improvisés ; il » nous forme à cette politesse qui embellit » notre extérieur, et aux vertus qui ornent » le cœur. Cet ouvrage nous indique ce que » nous devons imiter, ce que nous devons » éviter ; il contient des sentences d'un style » sublime, qui nous prescrivent les céré- » monies nécessaires pour honorer nos an- » cêtres, et des préceptes pour le gouverne- » ment et la conduite des souverains. Ce » qui est utile aux cultivateurs et au peuple, » y est exprimé en style simple et vulgaire : » les vers, quels qu'ils soient, et de quel- » que matière qu'ils traitent, ont toujours » pour but de nous inspirer le goût des » bonnes mœurs. Le Chi-king, dit Confu- » cius, a été composé pour purifier et diri- » ger notre esprit. Dans ce peu de mots, » Confucius a indiqué le contenu des trois » cents odes qui composent le Chi-king. » C'est ainsi que ce livre, par sa lecture, » nous maintient dans les limites de nos » devoirs, et nous montre le droit chemin ; » il nous prescrit d'avoir les yeux fixés sur » le flambeau de la raison ; il nous porte à » ce que nous devons rechercher. L'homme » juste, exempt de passions, sert ses » maîtres de manière à ne pas leur manquer » de fidélité, obéit à ses parens sans man- » quer jamais à la piété filiale : en ces deux » points essentiels consiste le véritable » ordre des choses ; l'objet principal du » Chi-king est de les développer. D'après

titre de l'ouvrage en question) ont été considérablement défigurées depuis le temps de cet illustre philosophe, par des interpolations répréhensibles et des passages apocryphes : d'ailleurs le style, quelquefois trop métaphorique, est souvent d'une concision qui nuit à la clarté. Cependant cette obscurité même a quelque chose de sublime et de vénérable aux yeux de plusieurs Chinois, comme celle des temples et des cloîtres anciens, « qui, pour me servir de l'expres- » sion de Milton, sont éclairés d'une lumière sombre et religieuse. » Les *Lùn-yù* renferment un autre passage, qui mérite d'être copié tout au long : « Pourquoi, mes enfans, n'étudiez-vous pas le livre » des odes? Si nous rampons sur la terre, si nous végétons inutiles et » sans renommée, ces poëmes nous éleveront à la véritable gloire; » nous y voyons, comme dans un miroir, ce qui nous convient le » mieux, et ce qui ne nous convient pas; leur influence nous rendra » sociables, accessibles, bienfaisans. De même que la musique, par » la combinaison des sons, produit une mélodie dont on admire la

» son extrême utilité, j'ai voulu en faire » l'éloge, et y annexer cette préface, la » onzième année du règne de Chem-tché » [ou 1655 de l'ère vulgaire]. »

Le Chi-king est une collection d'anciens vers de Confucius, divisée en quatre parties. La première partie, intitulée *Coué-fong*, renferme les chansons chantées par le vulgaire. Les empereurs se faisoient répéter ces chansons en parcourant leurs provinces, afin de connoître l'esprit et les mœurs de leurs sujets.

La seconde partie, intitulée *Syao-ya*, et la troisième, *Ta-yo*, contiennent les chansons à la louange des empereurs et des gouverneurs, composées par la nation de Tcheou, qui a produit une dynastie de ce nom. Il y a aussi quelques chansons satiriques contre ces princes; d'autres à la gloire de l'agriculture.

Dans la quatrième partie, intitulée *Song*, on trouve les chansons que chantoient les empereurs de la dynastie des Tcheou, les gouverneurs du royaume de Lou et les empereurs de la dynastie des *Changs*, à la louange de leurs ancêtres. Au reste, les Chinois regardent ce livre comme très-authentique, et ne doutent pas qu'il n'ait échappé tout entier à l'incendie des livres. Il regarde particulièrement la dynastie des Tcheou, qui remonte à Heou-tsi, 2286 ans avant J. C., et dont le premier empereur, nommé *Tan-fou*, se fit surnommer *Tcheou*, et monta sur le trône de la Chine 1327 ans avant J. C. Il existe deux traductions mantchoues de cet ouvrage; l'une faite par ordre de Chem-tché, l'autre par ordre de Kien-long. Nous possédons cette dernière à la Bibliothèque nationale; elle est intitulée [mots mantchous] *Irguéboun-ni Nomoun* [Recueil

» justesse ; de même l'ancienne poésie modère et calme nos passions.
» Les odes nous enseignent nos obligations domestiques envers nos
» parens, et nos obligations extérieures envers le prince ; elles nous
» donnent aussi d'agréables instructions sur les diverses productions
» de la nature. As-tu étudié (demande le philosophe à Peyu son
» fils) la première des trois cents odes, sur les noces du prince
» Vén-vâm et de la vertueuse Taï-djin? Celui qui ne les étudie pas,
» ressemble à un homme qui auroit le visage contre une muraille,
» hors d'état de faire un pas dans la route de la vertu et de la
» sagesse. » Plusieurs de ces odes ont près de trois mille ans d'antiquité, et quelques-unes beaucoup plus, si nous ajoutons foi aux annales chinoises ; mais d'autres sont un peu plus récentes, ayant été composées sous les derniers empereurs de la troisième dynastie, appelée *Cheu*. L'ouvrage est imprimé en quatre volumes : on trouve, vers la fin du premier, l'ode que le P. Couplet a fidèlement traduite au commencement du *Tâ-hio*, ou Grande science [a], ouvrage

de chansons]. Le P. Alexandre de la Charme, savant Jésuite, a fait une traduction latine du Chi-king, dont il existe une belle copie à la Bibliothèque nationale. Comme ce savant missionnaire annonce lui-même, dans sa préface, qu'il s'est beaucoup servi de la version tatâre-mantchoue, ce seroit un bien important service à rendre aux lettres, que de publier les deux traductions latine et mantchoue ; on jouiroit d'un ouvrage encore peu connu en Europe, et on auroit un excellent moyen de s'exercer sur une langue savante, mais absolument neuve pour nous. (L-s.)

[a] Il existe deux traductions latines de cet ouvrage : l'une par le P. Couplet, dans le *Confucius Sinarum philosophus, sive Scientia Sinica, latinè exposita studio et operâ PP. Intorcetta, Herdtrich, Rougemont et Couplet, &c.* Parisiis, 1687, 1 vol. *in-folio* ; l'autre dans les *Sinensis imperii libri classici sex, &c. è sinico idiomate in latinum traducti à Fr. Noël.* Pragæ, 1711.

Le savant et infatigable P. Amiot, dont les immenses travaux sur la littérature chinoise ont été si utiles aux littérateurs d'Europe, a fait une traduction françoise du *Tâ-hio* et du *Tchong-yong*, avec des notes extrêmement curieuses. Ce précieux travail se trouve dans le *t. I.er, p. 436 et suivantes,* des Mémoires sur l'histoire, &c. des Chinois.

Le passage cité par M. Jones se trouve *p. 10* de la traduction du P. Couplet, *p. 15* de celle du P. Noël, et *p. 442* de celle du P. Amiot. Le *Tâ-hio* a été aussi traduit en mantchou, sous le titre de [Manchu] *Amba tatchin* [la grande doctrine] ; c'est le premier des *see chou* ou quatre livres classiques du second ordre : les trois autres sont le *Tchong-yong*, traduit en mantchou sous le titre de [Manchu] *An toulimba*

dans lequel le philosophe l'a embellie, en la paraphrasant. Je vais offrir l'original d'après le *Chi-king* même[a], et d'après le livre où il est cité ; j'y joindrai une double traduction, l'une littérale, et l'autre en vers : il n'y a que ce moyen de faire bien connoître les compositions poétiques des habitans de l'Asie. Cette ode renferme le panégyrique de Vu-coùn, prince de Guey, dans la province de Ho-nang, qui mourut, âgé de près de cent ans, dans la treizième année du règne de l'empereur Ping-vang, 756 ans avant J. C., ou, suivant Newton, 148 ans après la prise de Troie ; en sorte que le poëte chinois a pu être contemporain d'Hésiode et d'Homère, ou qu'au moins il doit avoir composé l'ode dont il s'agit, avant que Lycurgue portât l'Iliade et l'Odyssée dans la Grèce.

Voici l'interprétation littérale des trente-deux caractères originaux :

« Contemplez[1][2] l'étendue[4] *de la rivière* Ki[3].
» Combien ses vertes[5] cannes[6] [b] sont fertiles[7] ! combien fertiles[8] !
» Ainsi[9] notre[12] prince est[11] orné[10] de vertus,
» Comme[13] un graveur[14], comme[15] un limeur[16] d'ivoire ;
» Comme[17] un graveur[18], comme[19] un polisseur[20] de pierres précieuses.

[juste milieu] ; *Lùn-yù*, en mantchou *Léoulen kisouren pitkhe* [livre des sentences] ; *Meng-tsée*, en mantchou [livre de Meng-tsée]. Meng-tsée étoit disciple de Confou-tsée. Ces deux personnages sont connus en Europe, l'un sous le nom de *Confucius*, l'autre sous celui de *Mencius*. Cette précieuse collection existe à la Bibliothèque nationale. (L-s.)

[a] On donne le titre de *King* par excellence aux plus anciens et aux meilleurs livres qui soient à la Chine : ce mot désigne un ouvrage qui ne renferme que des choses vraies, bonnes et grandes. Le plus ancien est l'*Y-king*, que l'on regarde comme la source des autres. Le second est le *Chi-king* : il renferme des odes morales et politiques, recueillies par Confucius, et commentées par ses disciples ; c'est celui dont le P. Noël nous a donné la traduction, citée précédemment, *p. 245*, note [a]. Le troisième est le *Chou-king*, dont nous avons également cité la traduction, *p. 242*, note [a], et qui traite du gouvernement des anciens rois. Les autres, intitulés *Li-ki* [les rites] et *Yo-king*, ont été anéantis pendant les guerres civiles de la Chine. (L-s.)

[b] Le P. Noël observe, *p. 15*, qu'en Chine elles sont comme des arbres. (L-s.)

» Oh ! combien il est [21] magnanime et clairvoyant ! combien [22] intrépide
» et calme !

» Combien [23] digne de renom ! combien [24] digne de respect !

» [25] Nous avons [27] un [28] prince [26] orné de vertus,

» Que nous ne [31] saurions [32] oublier jusqu'à la [29] fin des [30] temps [a]. »

PARAPHRASE.

Contemplez ce ruisseau azuré qui s'épanche le long de cette vallée riante. De légers roseaux, qui folâtrent au souffle du zéphyr, parent ses bords verdoyans.

Ainsi brille notre prince. Les vertus l'environnent dans un riche appareil; et ce fut un jour d'heureux présage que celui qui le plaça au-dessus de nous.

De même que des mains flexibles gravent et polissent l'ivoire en formes élégantes, ses lois calment les passions et modifient les ames à leur gré.

De même que la patience et l'art font rayonner les pierreries en rangées étincelantes, il forme les esprits par les mœurs, et répand un éclat dont tous les yeux sont frappés.

Quelle dignité douce, et cependant imposante ! quelle grâce affable, et cependant mâle ! quelle bonté dans ses regards ! quelle fraîcheur sur son visage !

Ainsi brille notre prince. Une céleste nuée de vertus rayonne autour de lui. Jamais les sombres vapeurs de l'oubli n'obscurciront sa gloire immortelle.

La prédiction du poëte s'est accomplie jusqu'à ce jour ; mais il n'imaginoit guère que son ouvrage auroit des admirateurs sous un climat aussi éloigné de sa patrie, et que son prince seroit célébré dans une langue qui n'existoit pas encore.

[a] Malgré la juste confiance que j'ai dans la fidélité de cette version, l'on me permettra de donner ici celle du P. Amiot:

« Tels qu'on voit les roseaux qui croissent sur les rives du Ki, se couronner sans cesse de nouveaux feuillages, étendre au loin leurs rameaux, et étaler de tous côtés une verdure qui charme les yeux; tel s'offre à nos regards le bon prince Ouen-ouang : son ame est comme un ivoire sculpté et limé, comme un diamant taillé et poli ; sa perfection est son ouvrage. Que de noblesse dans ses sentimens ! que d'affabilité dans ses manières ! que de dignité dans sa personne ! Sa gloire sera immortelle comme ses vertus. » Mémoires concernant l'histoire, &c. des Chinois, *t. II, p. 440 et 441.* — La *paraphrase* est en vers dans l'original anglois. (L-s.)

On trouve citée, à la dixième feuille du *Tâ-hio*, une belle comparaison tirée d'une autre ode du *Chi-king*, qui mérite d'être présentée sous la même forme que la précédente.

« [a] Le pêcher[1], comme il est beau[2] ! comme il est gracieux[3] !

» Comme ses[4] feuilles[5] sont chargées[6] de fleurs ! comme elles plaisent[7]
» à l'œil !

» Telle est une[8] jeune épouse[9] lorsqu'elle[10] entre[11] dans la maison de
» son époux ;

» Elle témoigne[12] les attentions convenables[13] à toute[14] sa famille[15]. »

On peut rendre ainsi cette comparaison :

Fils aimable du printemps, roi des jardins, ce pêcher charme la vue errante. Quelle riche verdure embellit son feuillage parfumé ! de quel éclat céleste brillent ses fleurs !

Telle paroît, telle sourit la jeune et belle épouse que l'Amour et la Vertu mènent régner dans sa nouvelle demeure, et qu'environne un cortége de tranquilles plaisirs.

La feuille suivante offre une comparaison d'une autre nature, plutôt sublime qu'agréable, et renfermant une critique plutôt qu'un éloge.

« [b] Oh[1] ! comme cette montagne[4] méridionale[3] est horriblement
» menaçante[2] !

» Quel vaste monceau[8] d'âpres[7] rochers[5][6] !

[a] Version du P. Amiot :
« Un pêcher que le printemps a couronné de fleurs et de verdure, fait naître » le plaisir dans tous les yeux par le doux » éclat de sa beauté. Telle est une jeune » fiancée qui passe dans la maison de son » époux ; la modestie et la douceur, qui » suivent ses pas, entrent dans tous les » cœurs. » Mémoires concernant l'histoire, &c. des Chinois, *t. II, p. 449*. (L-s.)

[b] Version du P. Amiot :
« Montagnes du midi, vos sommets » altiers et superbes n'offrent à la vue que » des amas de rochers escarpés, horriblement suspendus. O Yu, tu effraies encore plus les regards des peuples consternés ; ils ne les élèvent vers toi qu'en » tremblant. » Mémoires concernant l'histoire, &c. des Chinois, *t. II, p. 451*. (L-s.)

» De

» De même, ô ministre[11] d'Yu[12], tu es orgueilleusement[9] assis[10].
» Tout[13] le monde[14] lève les yeux vers toi[15] avec terreur[16]. »

PARAPHRASE.

Regardez cette cime altière, escarpée, qui couronne ces arides hauteurs; hideuse comme le front de la nuit, elle sourcille au-dessus du torrent.

Tel sourcille le chef dont la volonté sert de loi, sans égard pour notre sort; tandis que des millions d'hommes le contemplent avec un respect douloureux, avec une crainte mêlée de haine.

C'étoit un usage très-ancien à la Chine, de peindre ou de graver des sentences morales, ou des vers estimés, sur les ustensiles qu'on employoit journellement : c'est ainsi que ces mots, *Renouvelle-toi chaque jour*, étoient inscrits sur le bassin de l'empereur Tang[a], et que le poëme de Kien-long, actuellement régnant, a été publié sur des tasses de porcelaine. Si la description que je viens de citer d'un homme d'état égoïste et insolent, étoit sans cesse présentée de cette manière aux regards et à l'attention de ceux qui gouvernent, leurs sujets, et eux-mêmes, en retireroient quelque avantage; sur-tout si l'on y ajoûtoit, pour l'expliquer et lui donner plus de force, le commentaire de Tsem-tsou, qu'on peut appeler le Xénophon de la Chine, comme Kon-fou-tsou en est le Socrate, et Men-tsou, le Platon.

Si le reste des trois cents odes ressemble aux échantillons que ces grands moralistes en ont cités dans leurs ouvrages publiés par les Français, je serois extrêmement jaloux de procurer à notre nation l'honneur de faire connoître le second livre classique des Chinois. Le troisième, intitulé *Y-king*[b] [le livre des changemens], passe pour être l'ouvrage de Fo, l'Hermès de l'Orient : il est composé de lignes droites, diversement placées; et les plus doctes mandarins

[a] *King-tang*. Je ne connois pas d'empereur de la Chine ainsi nommé, mais bien une dynastie des *Tang*, qui commença en 626, et finit en 907. (L-s.)

[b] *Voyez* ci-dessus, *p. 246*, ma note[a]. (L-s.)

l'entendent à peine. Kon-fou-tsou [a] lui-même, qui avoit projeté de l'expliquer, et que la mort en empêcha, étoit mécontent de toutes les interprétations des plus anciens commentateurs. Quant au cinquième, le *Li-ki* [b], c'est une compilation faite par cet excellent homme, d'après d'anciens monumens : il renferme principalement le rituel chinois, et des traités sur les obligations morales. Mais le quatrième, intitulé *Choung-Cieu* [le Printemps et l'Automne], titre par lequel cet auteur incomparable désignoit l'état florissant d'un empire sous un monarque vertueux, et la chute des royaumes sous de mauvais princes, doit être un ouvrage intéressant pour toutes les nations. Malheureusement les facultés d'un individu sont si bornées, et le champ des connoissances est si vaste, que tout ce que j'ose promettre, c'est de procurer à la Société, si mes efforts sont couronnés du succès, la traduction complète du *Chi-king* [c], avec un abrégé authentique des lois civiles et criminelles de la Chine. J'ai connu, en Angleterre, il y a quelques années, un particulier natif de Canton, qui avoit subi ses premiers examens de manière à mériter les distinctions littéraires, mais que l'espérance de réussir dans le commerce a ensuite détourné de la carrière du savoir : il m'a donné le texte original des trois cents odes et des *Lùn-yù* [d], dont une traduction fidèle a été publiée à Paris, il y a près d'un siècle. Il paroît croire qu'il faudroit trois ou quatre ans pour les traduire en entier ; et M. Cox m'apprend qu'aucun des Chinois qu'il peut

[a] Plus correctement Kong-fou-tsée, que nous nommons vulgairement *Confucius*. (L-s.)

[b] *Voyez* ci-dessus, *p. 246*, ma note [a]. (L-s.)

[c] Nous avons déjà observé ci-dessus, *p. 243*, note [b], que nous possédons, à la Bibliothèque nationale, une traduction latine de cet ouvrage ; il ne nous manque que l'occasion et les moyens de la publier. J'ai tout lieu de croire que M. Jones ne connoissoit pas, à beaucoup près, tous les travaux de nos missionnaires sur la littérature chinoise ; il ne connoissoit pas sur-tout les Mémoires concernant l'histoire, &c. des Chinois, recueil qui forme maintenant 15 vol. *in-4.°*, et qui renferme les notices les plus curieuses et les plus authentiques. (L-s.)

[d] *Lùn-yù [Ratiocinantium sermones, versio litteralis unà cum explanatione]*, dans l'ouvrage déjà cité, qui a pour titre, *Confucius Sinarum philosophus, sive Scientia Sinica*, p. 109. (L-s.)

entretenir, n'a assez de loisir et de persévérance pour s'acquitter de cette tâche; il espère néanmoins, avec le secours de Whang-atong, m'envoyer, dans le cours de la prochaine saison, quelques-uns des poëmes traduits en anglois. Un peu d'encouragement donné à ce jeune Chinois l'engageroit à venir dans l'Inde; et quelques-uns de ses compatriotes l'accompagneroient peut-être. Mais, quoique l'intelligence et les lumières de ces émigrans donnassent lieu d'espérer des avantages considérables tant pour le public que pour les lettres, il faut attendre des circonstances plus favorables à la richesse et à la prospérité nationales, avant de recommander formellement une semblable mesure à nos protecteurs, qui tiennent les rênes du gouvernement.

LETTRE d'un jeune Chinois au Président.

MONSIEUR,

M. Cox m'a remis votre lettre, en date du 28 mars 1784. Je me rappelle le plaisir que j'ai eu de dîner avec vous, dans la compagnie du capitaine Blake et de sir Josué Reynolds ; et je n'oublierai jamais les bons offices de mes amis d'Angleterre.

Je vous prie d'accepter l'ouvrage chinois intitulé *Chi-king*, qui renferme trois cents morceaux de poésie, avec les remarques faites sur ce livre; et l'ouvrage de Kon-fou-tsou et de son petit-fils, intitulé *Taï-ho.* Mais la traduction de ce livre en anglois demandera un temps considérable, peut-être trois ou quatre ans ; et d'après la multiplicité de mes occupations, je me flatte que vous me pardonnerez de ne pas l'entreprendre.

Si vous desirez recevoir de Canton des livres ou autre chose, ayez la bonté de m'en donner avis; et je mettrai un soin particulier à exécuter vos ordres.

Je suis, en vous souhaitant une bonne santé, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

WHANG-ATONG.

A sir WILLIAM JONES. — *10 décembre 1784.*

XIV.

INTRODUCTION

DES

MOTS ARABES DANS LA LANGUE PERSANE.

AVERTISSEMENT.

On rencontre rarement, dans la langue persane, des exemples de mots dérivés des verbes quadrilittéraux arabes; et on n'y en rencontre aucun des 9.e, 11.e, 12.e et 13.e conjugaisons de trilittéraux : c'est pourquoi j'ai borné mes observations aux neuf conjugaisons comprises dans le tableau ci-joint; et quoique les grammairiens assignent à chacune d'elles des significations et des usages particuliers (qu'on peut voir dans la Grammaire de M. Richardson, *p. 63*), il est à remarquer, en même temps, qu'on les emploie fréquemment dans d'autres acceptions. Plusieurs conservent la signification simple des primitifs, et chaque racine ne s'étend pas dans toutes les conjugaisons : quelques-unes sont usitées sous une forme, plusieurs sous des formes diverses, aucune sous toutes les formes.

Ces observations s'appliquent au sujet qui nous occupe; et les dérivés des conjugaisons dont on se sert le plus fréquemment en arabe, semblent aussi être introduits dans le persan plus fréquemment que les autres.

Toutes les fois qu'on ne trouve point d'exemple d'une forme particulière dans Golius et dans Meninski, j'ai laissé un blanc dans le tableau : on pourra le remplir avec ceux qui se présenteront.

Quant aux exemples que j'ai rapportés pour éclaircir les règles

suivantes, ce sont les premiers que j'ai trouvés sous ma main ; et l'exemple d'un infinitif ou d'un participe est destiné à représenter les infinitifs et les participes de chaque espèce de conjugaison. L'idée de former un système complet d'exemples m'auroit entraîné beaucoup au-delà des bornes de mon entreprise actuelle.

DES INFINITIFS ARABES.

I. Leurs singuliers masculins sont employés, en persan, comme substantifs ; sous tous les rapports, ils servent aux mêmes usages et sont sujets aux mêmes règles de construction que les substantifs d'origine persane.

EXEMPLES de l'Infinitif singulier masculin.

1. En construction avec un substantif suivant.	اظهارِ یکانگی	*Démonstration d'unanimité.*
2. S'accordant avec un adjectif suivant.	استعجالِ تمام	*Grande hâte.*
3. S'accordant avec un participe passif suivant.	تحریرِ مسطور	*Ledit écrit.*
4. Servant de nominatif à des verbes.	نظر بر این بود	*Mon intention fut telle.*
5. Gouverné par des verbes.	احتظاظِ وافر یافت	*Il reçut beaucoup de plaisir.*
6. Gouverné par une préposition.	بعد از تقدیمِ مراسم	*Après avoir rempli les devoirs.*
7. Uni par une conjonction.	اقبال و اجلال	*Prospérité et splendeur.*
8. Rendu défini par l'adjonction de ي	اتّحادي كه در ميان بود	*L'union qui étoit entre.*

II. Leurs pluriels masculins sont usités, en persan, comme substantifs ; sous tous les rapports, ils servent aux mêmes usages et sont sujets aux mêmes règles de construction que les substantifs originairement persans.

EXEMPLES de l'Infinitif pluriel masculin arabe.

1. En construction avec un substantif suivant.	اخلاقِ مردم	*Les dispositions des hommes.*
2. S'accordant avec un adjectif suivant.	افعالِ نیك	*Bonnes actions.*
3. S'accordant avec un participe passif suivant.	اطوارِ مسطور	*Les faits décrits.*

III. Leurs singuliers féminins sont usités, en persan, comme substantifs; sous tous les rapports, ils servent aux mêmes usages et sont sujets aux mêmes règles de construction que les substantifs originairement persans.

EXEMPLES de l'Infinitif singulier féminin arabe.

1. Nominatif des verbes.	اجازت است	*Il y a permission.*
2. En construction avec un substantif suivant.	معاملتِ ملك	*L'affaire de l'empire.*
3. S'accordant avec un adjectif suivant.	مقاتلهٔ عظیمه	*Une bataille sanglante.*
4. S'accordant avec un participe passif suivant.	مکاتبهٔ مرقومه بدوستی	*Une lettre écrite avec amitié.*

IV. Leurs pluriels féminins sont usités, en persan, comme substantifs; sous tous les rapports, ils servent aux mêmes usages et sont sujets aux mêmes règles de construction que les substantifs originairement persans.

EXEMPLES de l'Infinitif pluriel féminin arabe.

1. En construction avec un substantif suivant.	توجهاتِ دوستان	*Les civilités des amis.*
2. S'accordant avec un adjectif suivant.	معاملاتِ کلّی	*Affaires publiques.*
3. S'accordant avec un participe passif suivant.	تکلیفاتِ مزبور	*Lesdits fardeaux.*

V. Les infinitifs de la première conjugaison des verbes transitifs sont régulièrement de la forme exposée dans le tableau ; mais ceux des intransitifs ne peuvent être réduits à des règles propres qu'avec des exceptions innombrables. Les grammairiens les rangent, en tout, sous trente-deux formes différentes, qu'on peut voir dans la Grammaire de M. Richardson, *p. 92 ;* mais il observe, avec raison, qu'un dictionnaire est le seul guide convenable pour ces irrégularités. Ces infinitifs, tant singuliers que pluriels, sont introduits librement, dans le persan, comme substantifs.

EXEMPLE de l'Infinitif intransitif arabe.

En construction avec un autre subst. suivant.	وصولِ مكتوب	*L'arrivée de la lettre &c.*

DES PARTICIPES ACTIFS ARABES.

I. Leurs singuliers masculins sont usités, en persan, comme participes, comme substantifs et comme adjectifs.

EXEMPLES du Participe actif arabe, employé

1. Comme participe, avec un verbe suivant.	منتظر ماند	*Il demeura attendant.*
	طالع و لامع باد	*Qu'il soit brillant et resplendissant.*
2. Comme subst. gouvern. un autre subst. suivant.	حاكم شهر	*Gouverneur de la ville.*
	موجبِ خوشنودي	*Causant de la joie. — La cause de la joie.*
	مصنّفِ اين كتاب	*Composant ce livre. — L'auteur de ce livre.*
	مطابقِ شرعِ شريف	*Suivant la noble loi. — Sectateur de la noble loi.*
3. Comme adjectif qualifiant un substantif.	مردم قابل	*Homme capable.*

4. Suiv. un autre subst. qui signifie la même chose.	حضرتِ خالق	*Dieu le créateur.*
5. S'accordant avec un adjectif suivant.	عاملِ نيك	*Bon agent.*
6. S'accordant avec un participe passif suivant.	حاكمِ مستقلّ	*Juge absolu.*
7. Gouverné par un verbe.	قاتلرا كشت	*Il mit le meurtrier à mort.*
8. Nominatif de verbes.	اكر عاشق صادق است	*Si l'amant est sincère.*
9. Suivi d'une prép. — Construction peu commune.	مشتمل بر مصادقت	*Contenant amitié.*

II. Leurs pluriels réguliers masculins sont usités, en persan, comme des substantifs, dans la forme du cas oblique qui se termine en ين Mais il ne paroît pas qu'on les emploie dans la forme du nominatif qui se termine en ون

Exemples de ces Participes.

En construction avec un substantif précédent.	علمِ اوّلين وآخرين	*La connoissance des modernes et des anciens.*
	قومِ مسلمين	*La nation des fidèles.*

III. Leurs pluriels irréguliers masculins sont usités, en persan, comme des substantifs.

Exemples de ces Participes.

1. En construction avec un substantif suivant.	حكّامِ حال و استقبال	*Officier du présent et futur.*
2. S'accordant avec un adjectif suivant.	عمّالِ جديد وقديم	*Les nouveaux et anciens agens.*

IV. Leurs singuliers féminins sont usités, en persan, comme des participes, comme des substantifs et comme des adjectifs.

Exemples

Exemples de ces Participes, employés

1. Comme participe actif suivi d'un verbe.	حامله است	*Elle est enceinte.*
2. Comme subst. en constr. avec un subst. suivant.	مالكهٔ ملك	*Reine de l'empire.*
3. Comme adj. qualifiant un substantif précédent.	زنِ حامله	*Une femme enceinte.*
4. Comme subst. qualifié par un adjectif suivant.	مشفقهٔ مهربان	*Bon ami.*
5. Comme subst. qualifié par un part. passif suivant.	صاحبهٔ موصوفه	*Dame accomplie.*

V. Leurs pluriels réguliers féminins sont usités, en persan, comme des substantifs qui expriment des choses inanimées.

Exemples de ces Pluriels.

1. En construction avec un substantif suivant.	واقعاتِ زمان	*Les incidens du temps.*
2. S'accordant avec un adjectif suivant.	وارداتِ ناگهانی	*Événemens imprévus.*

DES PARTICIPES PASSIFS ARABES.

I. Leurs singuliers masculins sont usités, en persan, comme des participes passifs, comme des substantifs et comme des adjectifs.

Exemples de ces Participes, employés

1. Comme participe passif.	جملگئ همت مصروف بر آن است	*La totalité de mes pensées est employée à cela.*
	ظلِ شفقت ممدود باد	*Que l'ombre de la clémence soit étendue.*
2. En construction avec un substantif qui suit.	مشهودِ ضميرِ منير ميگرداند	*Qu'il devienne connu de votre ame éclairée ; c'est-à-dire, je représente cela &c.*

	مرغوبِ طبايع	*Le desir (c'est-à-dire, la chose desirée) des ames.*
3. Comme adj. qualifiant un substantif précédent.	بندهٔ مظلوم	*L'esclave injurié.*
4. Comme subst. joint à un autre subst. par une conj.	مقصود و مراد	*Intention et dessein.*
5. Comme régime d'un verb.	خلايق را محظوظ كردانيد	*Rendez le peuple joyeux.*
6. Comme nomin. d'un verb.	مقصود ايشان براين بود	*Leur intention fut telle.*

II. Leur pluriel régulier masculin ne paroît pas usité en persan, soit dans la forme du nominatif, soit dans celle du cas oblique.

III. Leurs singuliers féminins sont usités, en persan, comme des substantifs et comme des adjectifs.

Exemples de ces Singuliers, employés

1. Comme subst. en constr. avec un subst. suivant.	معشوقهٔ من	*Ma bien-aimée; c'est-à-dire, la bien-aimée de moi.*
2. Comme subst. s'accordant avec un part. passif suiv.	معشوقهٔ مذكوره	*Ladite femme bien-aimée.*
3. Comme adj. s'accordant avec un subst. précéd.	والدهٔ مخدومه	*Mère respectée.*

IV. Leurs pluriels réguliers féminins sont usités, en persan, comme des substantifs, pour exprimer des choses inanimées.

Exemples de ces Pluriels.

1. En construction avec un substantif suivant.	مطلوباتِ آن مهربان	*Les demandes de cet ami.*
2. S'accordant avec un adjectif suivant.	مقدماتِ شرعي	*Affaires de loi.*

V. Les participes actifs et passifs des verbes transitifs forment, avec un substantif suivant, précédé de l'article ال des composés qui correspondent à celui de خوب روي et qui sont usités, en persan, comme des substantifs et comme des adjectifs.

EXEMPLE du Participe passif, employé

Comme substantif nominatif d'un verbe.	متعذر الفصل است	*Il élude une décision.*

EXEMPLES du Participe actif, employé

Comme adjectif qualifiant un substantif.	شخصي واجب التعظيم	*Une personne qui mérite du respect.*
	قلمِ مقطوع اللسان	*Une plume coupée trop court au bec.*

Des Adjectifs arabes qui ressemblent à des Participes.

I. Les formes حَسَنْ صَعْبْ سَرِيرْ représentent trois sortes de mots arabes, qui sont dérivés de verbes intransitifs, et que les grammairiens arabes appellent *adjectifs ressemblant à des participes.* Les singuliers de ces formes sont usités, en persan, comme adjectifs et comme substantifs.

EXEMPLES des Formes susdites, employées

1. Comme subst. qualifié par le pronom démonstr.	آن عزيز	*Cette personne respectable.*
2. Avec un verbe.	شرير است	*Il est méchant.*
3. Comme adjectif qualifiant un substantif.	دوست قديم	*Un ancien ami.*

II. Leurs pluriels sont usités, en persan, comme des substantifs.

EXEMPLES de ces Pluriels.

1. En construction avec un substantif suivant.	حكماي يونان	*Les savans hommes de la Grèce.*
2. S'accordant avec un adjectif suivant.	شرفاي پاك نهاد	*Nobles intègres.*

III. Ces trois formes d'adjectifs ressemblant à des participes forment, avec un substantif suivant, précédé de l'article ال des composés qui

correspondent à celui de خوب روي et qui sont usités, en persan, comme des substantifs et comme des adjectifs.

EXEMPLES de ces Adjectifs, employés

1. Comme subst. qualifié par le pronom démonstr.	آن حسنُ الوجه	*Cette beauté.*
2. Comme subst. qualifié par un adjectif suivant.	آن قديمُ الخدمت	*Ce vieux serviteur.*
	قديمُ الخدمتِ مذكور	*Ledit vieux serviteur.*
3. Comme adj. qualifiant un substantif précédent.	مردِ قديمُ الخدمت	*Un homme qui a servi long-temps.*

Des Participes qui expriment avec plus d'énergie le sens de leurs primitifs.

Les formes نَصِيرْ نَصَّارْ نَصُورْ نَصِرْ مِنْصَارْ sont des participes qui expriment avec plus d'énergie le sens de leurs primitifs ; et ils sont quelquefois usités, en persan, comme des adjectifs.

EXEMPLES de ces Formes.

1. S'accordant avec un substantif précédent.	ادويهٔ قتّاله	*Une médecine mortelle.*
2. S'accordant avec un verbe suivant.	صبور است	*Il est patient.*

صُرَب est la forme d'un participe qui exprime le sens du primitif avec moins d'énergie ; mais il ne paroît pas qu'il soit usité en persan.

DES SUBSTANTIFS ARABES.

I. On emploie souvent, dans le persan, les noms arabes de temps et de lieu ; et la liste suivante montre les formes de ceux qui sont dérivés de la première conjugaison des différentes espèces de trilittéraux :

NOMS DE TEMPS ET DE LIEU, DÉRIVÉS DE TRILITTÉRAUX.

	PREMIÈRE CONJUGAISON.		des Racines.
I.	مَكْتَبٌ	Le temps et le lieu d'écrire.	كتب
II.	مَقَرٌّ	Un lieu de repos, résidence.	قرّ
III.	مَأْمَنٌ	Un lieu de sûreté.	امن
V.	مَبْدَأ	Le lieu et le temps de commencer.	بدأ
VI.	مَوْضَعٌ	Lieu, occasion.	وضع
VII.	مَقَام	Le lieu et le temps de s'arrêter.	قوم
VIII.	مَدْعَا	Le lieu ou l'objet desiré.	دعو
X.	مَبِيع	Le lieu et le temps de vendre.	بيع
XI.	مَرْمَا	Le lieu et le temps de lancer.	رمي
XII.	مَآبٌ	Le lieu de retour, le centre.	اوب
XV.	مَجِيءٌ	Le temps de venir. — Arrivée.	جاء
XVII.	مَأْتَا	Le lieu, le moyen d'approcher.	اتي
XVIII.	مَرْءَا	Le lieu de regarder, de contempler.	راي
XIX.	مَوْلَا وَ مَوْلِي	Le lieu du pouvoir, et ainsi seigneur, maître, &c.	ولي
XXI.	مَهْوَا	Un lieu de division, l'intervalle.	هوي
XXII.	مَحْيَا	Le temps et le lieu de vivre.	حي
XXIII.	مَأْوَا وَ مَاوِي	Un lieu d'habitation. — Refuge.	اوي

Pour exprimer le lieu plus particulièrement, on ajoute quelquefois ة à la forme ordinaire, comme مقبرة *un cimetière.*

II. Le nom de temps et de lieu, tiré des conjugaisons dérivées, est exactement le même que le participe passif; et il est aussi usité en persan.

EXEMPLE d'un Participe passif de la 10.e Conjugaison, employé

Comme nom de lieu. مستودع *Déposé. — Lieu de dépôt.*

III. La langue persane a des mots qui lui sont propres pour exprimer l'instrument d'action; cependant elle ne rejette pas l'usage du nom instrumental arabe, qui est représenté par les formes مِنْصَرْ مِنْصَارْ ou مِنْصَرَت

EXEMPLES de ces Formes.

En construction avec un substantif suivant. بميزانِ عقل سنجيد *Il pesa dans la balance de la raison.*

مفتاح مقصود *La clef de son intention.*

IV. On introduit à son gré, dans le persan, tous les noms propres arabes, et les noms de choses.

EXEMP. مريم Marie, مكّة la Mekke, عين l'œil, لحم chair, جدّ ancêtre, &c. &c.

DES ADJECTIFS ARABES.

I. Outre les participes arabes qui, comme nous l'avons déjà observé, sont employés en guise d'adjectifs, il y a une source abondante d'adjectifs réels, que l'on forme en joignant ي à des substantifs de presque toutes les espèces, qu'on introduit librement dans le persan.

EXEMP. انساني humain, ارضي terrestre, مصري Égyptien, &c. &c.

II. Les singuliers masculins des superlatifs arabes sont usités, en persan, comme substantifs et comme adjectifs.

EXEMPLES de ces Superlatifs, employés

1. Comme subst. en constr. avec un subst. suivant.	اسعدِ زمان	*Le plus heureux des temps.*
2. Comme adj. qualifiant un substantif précédent.	در وقتِ احسن	*A une époque très-favorable.*

III. Les pluriels masculins des superlatifs arabes sont usités, en persan, comme substantifs et comme adjectifs.

EXEMPLES de ces Pluriels, employés

1. Comme subst. en constr. avec un subst. suivant.	اکابرِ وقت	*Les grands hommes du siècle.*
2. Comme adj. qualifiant un substantif précédent.	اشخاصِ اکابر	*Très-illustres personnages.*

IV. Les singuliers féminins des superlatifs arabes sont usités, en persan, comme adjectifs.

EXEMPLE de ces Singuliers

Qualifiant un substantif précédent.	دولتِ عظمی	*Prospérité très-grande.*

V. Les nombres ordinaux arabes sont usités, en persan, comme adjectifs.

EXEMPLE des Nombres ordinaux

Qualifiant un substantif précédent.	بابِ اول	*Le premier chapitre.*

De la forme des Mots arabes, lorsqu'ils sont employés dans le persan.

I. Tous les infinitifs, participes, substantifs et adjectifs arabes, sont introduits, dans le persan, en forme de nominatif qui rejette de la dernière lettre toute espèce de nunnation [ٌ ً ٍ] ou voyelle

brève [ـٌـ], qu'ils peuvent avoir comme mots arabes, et demeurent sans motion ; mais lorsque leur construction, dans le persan, exige qu'ils prennent la terminaison d'un autre cas, ils la reçoivent de la même manière que si c'étoient des mots originairement persans, sauf les exceptions suivantes :

1.re Lorsqu'un mot arabe, terminé en ي qu'il faut prononcer comme ا [a], devient le premier substantif en construction avec un autre substantif qui le suit, ي se change réellement en ا auquel on joint ensuite ي bref [ـِـ], pour montrer la construction.

Exemp. تمنّي en construction, devient تمناي comme تمناي شفاعت *la demande d'intercession*, ainsi que مولي معني دعوي &c.

2.e Les substantifs féminins arabes, terminés en ة lorsqu'ils sont introduits dans le persan, changent ة tantôt en ه tantôt en ت

Exemp. محبّة *amitié*, que le même auteur écrit محبه et محبت

3.e Les adjectifs et les participes féminins arabes, terminés en ة lorsqu'ils sont introduits dans le persan, changent toujours ة en ه

Exemp. خالصة *pur*, s'écrit toujours خالصه comme محبت خالصه *pure amitié.*

4.e Les participes pluriels arabes, terminés en ين quoique introduits dans le persan comme nominatifs, sont originairement au cas oblique.

Exemp. دانايان متقدمين چنين فرمودند *Les savans anciens disoient ainsi.*

[a] *Voyez* la Grammaire arabe de Richardson, *p. 109, canon III.*

5.e

5.ᵉ Lorsqu'un infinitif arabe est employé, en persan, comme adverbe, il est introduit sous la forme de l'accusatif arabe, sans aucun changement.

Ex. اتفاقا *accidentellement*, &c.

Des Adverbes, des Prépositions et des Conjonctions arabes.

Il semble qu'on introduit librement dans la langue persane les adverbes, les prépositions et les conjonctions arabes. M. Richardson en a fait un recueil très-utile, dans son chapitre des particules séparées, auquel je demande la permission de renvoyer le lecteur. J'observe, en même temps, qu'on acquerra aisément, par l'usage, sans instructions particulières, la connoissance de ceux qui sont le plus fréquemment employés.

Des Composés arabes.

Sir William Jones exprime bien, dans sa Grammaire persane, la manière dont on emploie diverses parties d'oraison de la langue arabe, pour former une multitude de mots composés, dont on fait usage en persan; et quant aux phrases purement arabes et aux périodes entières qui se rencontrent souvent dans les auteurs persans, elles demandent une connoissance parfaite de la langue arabe, et n'appartiennent point à notre sujet.

De la construction des Infinitifs, des Participes, Substantifs et Adjectifs arabes.

I. Dans la langue persane, lorsqu'on se sert d'adjectifs ou de participes arabes pour qualifier des substantifs singuliers arabes ou persans, ils s'accordent avec eux en genre et en nombre.

Exemples de ces Substantifs.

1. Subst. masculin arabe, qualifié par un part. passif masculin arabe.	عاشق مذکور	*Ledit amant.*

2. Subst. féminin arabe, qualifié par un part. passif féminin arabe.	والدۀ مکرمه	*Mère respectée.*
3. Subst. masculin persan, qualifié par un adjectif masculin arabe.	دوست قدیم	*Un vieil ami.*
4. Subst. féminin persan, qualifié par un adjectif féminin arabe.	همشیرۀ عزیزه	*Chère sœur.*

II. Quand on se sert d'adjectifs et de participes arabes pour qualifier des substantifs masculins et pluriels arabes, ils demeurent au singulier masculin.

EXEMPLES de ces Substantifs.

1. Subst. masculin pluriel arabe, avec un part. masc. sing. arabe.	حکام مذکور	*Lesdits officiers.*
2. Subst. masculin pluriel persan, avec un part. masc. sing. arabe.	برادران مذکور	*Lesdits frères.*

III. Lorsqu'on se sert d'adjectifs et de participes arabes pour qualifier des substantifs féminins et pluriels arabes ou persans, on les met au singulier féminin, et souvent, quoique moins à propos, au singulier masculin.

EXEMPLES de ces Substantifs.

1. Subst. fém. plur. arabe, avec des partic. sing. arabes, fém. et masc.	تکلیفات مذکوره مذکور	*Lesdits impôts.*
2. Subst. fém. plur. persan, avec des partic. sing. arabes, fém. et masc.	زنان موصوفه موصوف	*Femmes accomplies.*

IV. Dans la langue persane, un substantif arabe est souvent rendu

défini par un adjectif ou participe arabe suivant, précédé de l'article ال

EXEMPLE du Substantif arabe

Avec un participe passif. نبي المختار *Le prophète élu.*

Je suis encore forcé de renvoyer à la Grammaire arabe de M. Richardson, pour la notice des genres des mots arabes et de leurs pluriels parfaits et imparfaits. On peut aussi consulter la Grammaire d'Erpénius, où ce dernier article est traité d'une manière encore plus étendue.

De l'introduction de l'arabe dans le langage de l'Hindoustân.

On introduit dans le langage de l'Hindoustân toutes les différentes espèces d'infinitifs, de participes, de substantifs et d'adjectifs, dont nous avons fait l'énumération, et tous les composés formés de mots arabes et persans, sous la même forme, pour les mêmes usages et avec la même liberté que dans la langue persane ; ils se prêtent aux différentes règles de régime et de concordance qui sont particulières à ce langage, de même que si c'étoient des mots qui lui appartinssent originairement. On emploie aussi, dans le langage de l'Hindoustân, des adverbes, des prépositions et des conjonctions arabes, mais, à ce que je crois, moins fréquemment que dans la langue persane.

XV.

SUR LES CALCULS ASTRONOMIQUES DES HINDOUS,

Par SAMUEL DAVIS, Écuyer.

Bâglepoùr, le 15 Février 1789.

ON convient généralement, ce me semble, que des recherches sur l'astronomie des Hindous peuvent conduire à plusieurs renseignemens curieux, indépendamment des notions relatives à la science même; et qu'on s'efforcera toujours en vain, comme on a fait jusqu'à présent, de fixer la chronologie de cet ancien peuple, à moins qu'on ne s'aide des recherches dont il s'agit.

Je ne me flatte pas que ce Mémoire soit digne de concourir à un but aussi desirable : mais, malgré ses imperfections, il peut avoir son utilité, en éveillant l'attention des personnes établies dans l'Inde, et plus capables de ce genre de travail ; il peut les exciter à s'en occuper avec plus de succès, en leur apprenant qu'il est facile de se procurer de nombreux traités d'astronomie en langue sanskrite, et que les Brahmanes sont très-disposés à en donner l'explication [a]. J'ose même, pour l'encouragement de ceux qui seroient tentés d'amuser ainsi leurs loisirs, déclarer, d'après ma propre expérience, que les livres sanskrits qui traitent d'astronomie, sont plus aisés à traduire que la

[a] Cette assertion est bien contraire à celle du P. Duchamp, dont le Mémoire a été publié par Bailly, à la suite de son Astronomie indienne et orientale, *p. 317*. Ce missionnaire dit expressément que les savans indiens ne savent que la mécanique de leur calcul, et qu'il est fort difficile de les faire parler. Le Gentil s'exprime, à très-peu près, comme le P. Duchamp. *Voyez* son Voyage dans les mers de l'Inde, *t. I, p. 206 et suiv.* Voyez aussi Bailly, *p. 17*. (DELAMBRE.)

plupart des autres ouvrages composés dans cette langue, lorsqu'une fois on a l'intelligence des mots techniques. En effet, le sujet de ces livres exclut les raisonnemens métaphysiques et les métaphores; il est exposé avec simplicité, et généralement éclairci par des exemples pratiques. Ainsi, avec le secours d'un Pandit, et au moyen des langues persane ou hindoue, il n'est pas difficile d'en pénétrer le sens.

De plus, il ne paroît pas absolument nécessaire d'être versé dans les branches abstraites des mathématiques modernes : pourvu qu'on ait, en géométrie et relativement à la sphère, le degré d'instruction qu'il est permis de supposer à plusieurs membres de cette Société, on peut aller très-loin, et dévoiler quantité de détails intéressans, cachés jusqu'ici aux yeux des Européens, dans les *Djiòtèche* [a] ou *Sâstra* astronomiques.

Les prédictions d'éclipses et d'autres phénomènes, publiées dans le *Patra*, ou almanach hindou, excitoient depuis long-temps ma curiosité : je desirois savoir par quels moyens elles avoient lieu; mais ce n'est que depuis peu que j'ai eu des éclaircissemens à cet égard. Je croyois auparavant, comme beaucoup d'autres, que les connoissances astronomiques des Brahmanes se réduisoient à des tables toutes calculées qui leur avoient été transmises par leurs ancêtres, et qu'on ne pouvoit rencontrer parmi eux que de foibles traces des principes de l'astronomie. Je changeai d'opinion, lorsque j'eus consulté des ouvrages sanskrits. Pour ne conserver aucun doute, je commençai par calculer, à l'aide d'une formule hindoue moderne, une éclipse qui aura lieu au mois de novembre prochain. Les détails de cette opération, quoiqu'intéressans jusqu'à un certain point, ne suffisoient pas à mon objet : il restoit à savoir sur quelles bases étoient construites quelques tables qui y sont employées. On me renvoya, pour en être

[a] Le *Djiòtèche* est le cinquième des six *Angas*, ou corps de science dérivés de quatre Vèdes, que l'on nomme, à cause de cela, *Védanga*. Ce *Védanga* renferme un traité d'astronomie conforme aux principes de Souryâ et autres personnages divins; il est nécessaire pour le calcul des temps : il paroît avoir servi de base aux ouvrages sanskrits sur l'astronomie, qui sont en très-grand nombre. *Voyez* le Mémoire sur la Littérature hindoue, *n.° XVIII du premier volume*. (L-s.)

instruit, au *Souryâ Siddhântâ* [a], traité original, qui passe pour être une révélation divine. J'ai obligation d'une copie de ce traité à sir Robert Chambers, qui se l'est procurée à Benarès avec d'autres livres. Mais l'obscurité de plusieurs termes techniques embarrassoit quelquefois le Pandit même que j'employois, et qui n'étoit nullement profond dans la science dont il donnoit des leçons. Son zèle, et l'obligeance de M. Duncan, de Benarès, qui me procura le *Ticâ* ou commentaire, me firent enfin triompher de ces obstacles; et ce que je me propose de vous offrir aujourd'hui, est le calcul de l'éclipse ci-dessus mentionnée, non pas simplement d'après les principes du Souryâ Siddhântâ, mais en suivant strictement les règles qu'il prescrit : je les ferai précéder des observations nécessaires pour le rendre intelligible.

On sait que les Hindous divisent, ainsi que nous, l'écliptique en signes, en degrés, &c.; que leur année astronomique est sidérale, ou qu'elle embrasse le temps que met le soleil à revenir à une même étoile; qu'elle commence à l'instant où il entre dans le signe du belier, ou plutôt dans la constellation que les Hindous appellent *méchâ* [b]; que chaque mois astronomique renferme autant de jours et de fractions de jour qu'il en passe dans chaque signe, et que la seule différence du temps civil au temps astronomique consiste en ce que le premier rejette ces fractions, et commence les années et les mois au lever du soleil, au lieu de prendre le moment intermédiaire du jour ou de la nuit. De là la portion inégale de temps assignée à chaque mois,

[a] Le texte porte *Sùrya Siddhanta.* Duchamp écrit, *Sourias Iddantam.* La différence de *Souryâ* à *Sùrya* tient à la différence des prononciations angloise et française : le reste est peut-être faute d'impression. Le Gentil écrit *Sillandum,* p. 264; mais on croit qu'il ne connoissoit pas cet ouvrage, et qu'il avoit cherché inutilement à se le procurer. (DEL.)

Nota. Voyez, sur cet ouvrage, ma note ci-dessus, *p. 168.* (L-s.)

[b] Ou, pour plus de précision, lorsqu'il entre dans le *nakchatra,* ou maison lunaire *[asouïn].* Il n'y avoit jadis que vingt-sept nakchatras : on en a ajouté depuis un vingt-huitième *[abhyit],* pris sur le 21.e et le 22.e, nommés *outtara-charâ* et *sravanâ.* Ces trois maisons comprennent 10^d, 50^d et 11^d 40' du zodiaque; les autres en comprennent chacune 13^d 20'. *Voyez,* sur ces maisons lunaires, le Mémoire sur l'antiquité du zodiaque indien, ci-après, *n.° XVI.* (DEL.)

suivant la situation de l'apside du soleil, et la distance qui se trouve entre le colure de l'équinoxe du printemps et le commencement du méchâ, dans la sphère hindoue. Par ces moyens, ils évitent les erreurs qui ont résulté, pour les Européens, de l'emploi des jours intercalaires. De plus amples développemens me conduiroient trop loin, puisque mon seul but est de donner un aperçu général de la méthode employée par les Hindous pour calculer les éclipses, et de montrer par-là qu'un auteur français [a] s'est trop hâté d'assurer qu'ils les déterminent « à l'aide de formules toutes faites, énoncées en vers énigma- » tiques [b], &c. » Il s'en faut qu'ils méritent le reproche d'ignorance implicitement compris dans cette phrase de M. Sonnerat; et, tout considéré, on reconnoîtra, je pense, qu'ils sont aussi savans en astronomie que leurs ancêtres l'ont jamais été. Il se peut, toutefois, que cette science soit moins généralement répandue parmi eux, à raison du peu d'encouragemens que trouvent aujourd'hui les savans, comparé avec ceux que leur prodiguoient leurs souverains naturels.

C'est un usage commun parmi les astronomes, de fixer une époque d'où ils comptent les mouvemens des planètes. Les anciens Hindous choisirent, dans les siècles antérieurs, le moment où, d'après leurs mouvemens tels qu'ils les avoient déterminés, elles durent se trouver en conjonction dans le commencement de méchâ ou du belier; et ils supposèrent que sa création avoit eu lieu à cette époque. Comme ce calcul ne regardoit que les planètes, il auroit produit un nombre d'années supportable, comparé à la prodigieuse antiquité dont je parlerai bientôt. Mais ayant découvert un mouvement lent des nœuds et des apsides, et l'ayant fait entrer dans leur calcul, ils trouvèrent qu'il devroit s'être écoulé 1955884890 ans [c] avant que les planètes fussent parvenues aux points qu'elles occupoient, et qu'il devoit s'en écouler 2364115110 avant qu'elles retournassent au même point. Ces deux nombres formant ensemble la grande période

[a] Le Gentil dit la même chose, et avec plus de détail, *p. 216*. (DEL.)

[b] *Voyez* le Voyage de M. Sonnerat.

[c] On peut voir les conjectures de le Gentil sur ces nombres, *p. 235 et suiv.* de son Voyage &c. (DEL.)

anomalistique appelée *calpa*, et que l'on supposa devoir être la durée d'un jour de Brâhma, ils partagèrent le calpa en manaouantaras et en yougs plus ou moins considérables. L'usage du manaouantara n'est point indiqué dans le Souryâ Siddhântâ : mais celui du mahâ, ou du plus long youg, est assez manifeste ; c'est une période anomalistique du soleil et de la lune, à la fin de laquelle la lune, avec son apogée et son nœud ascendant, se trouve, ainsi que le soleil, dans le premier degré du belier. Les planètes ne s'écartent donc de ce point que de leur latitude et de la différence qui se trouve entre leur anomalie moyenne et leur anomalie vraie.

Ces cycles étant fixés de manière à contenir un certain nombre de jours solaires moyens, et le système des Hindous supposant que, lors de la création, quand les planètes commencèrent leurs mouvemens, une ligne droite, tirée du point équinoxial *Lancâ* [a] par le centre de la terre, auroit atteint la première étoile du belier en passant par le centre du soleil et des planètes, on peut calculer proportionnellement leur longitude moyenne pour toutes les époques subséquentes. *Ce que les révolutions des planètes, dans un cycle quelconque, sont au nombre des jours qui le composent, les jours le sont à son mouvement durant ce temps; et les révolutions entières* [b] étant rejetées, les fractions, s'il y en a, montrent sa longitude moyenne à minuit, sous leur premier méridien de Lancâ. A l'égard des côtés est et ouest de ce méridien, il est alloué une compensation proportionnelle pour la différence de longitude sur la surface de la terre; et on l'appelle en sanskrit le *desantara*. On calcule de la même manière les positions des apsides et des nœuds; et on détermine, par des principes dont il sera fait mention ci-après, l'équation du lieu moyen au lieu vrai.

[a] Bailly croit que Lancâ est un lac près des sources du Gange. Les Hindous y font passer leur premier méridien. *Voyez* l'Astronomie indienne, *p. 19 et 313*. (DEL.)

[b] Ceci est exactement traduit; mais la phrase originale renferme un contre-sens. Il faut dire : *Car le nombre des jours qui composent un cycle quelconque, est aux révolutions que la planète achève pendant ce cycle, comme le nombre de jours donnés est au mouvement que fera la planète pendant ce même nombre de jours; et les révolutions entières étant rejetées &c.* (DEL.)

On

On ne voit point, dans le Souryâ Siddhântâ, que la division du mahâ,youg en âges *satya*, *trétâ*, *douapar* et *kali*, réponde à quelque vue astronomique : elle paroît formée d'après des idées analogues aux âges d'or, d'argent, de cuivre et de fer, de la mythologie grecque. Leur origine a cependant été attribuée à la précession des équinoxes, par ceux qui veulent rapporter à la même base les manaouantaras et le calpa. Des deux manières, il se trouvera que le dernier est anomalistique, si j'entends bien un passage de la première section du Souryâ Siddhântâ, dont je crois que voici une traduction exacte :

« Le temps, appelé *mourta*[a], est évalué par respirations : six res-
» pirations font un vicalâ; soixante vicalâs, un danda; soixante
» dandas, un jour nakchatra; et trente jours nakchatra, un mois
» nakchatra. Le mois de sâvan est celui qui est renfermé entre
» trente levers successifs de souryâ, et varie dans sa longueur
» suivant le lagna bhoudja. Trente tithis composent le mois tchandra.
» Le mois saura est celui dans lequel le soleil parcourt un signe du
» zodiaque; son passage dans les douze signes forme une année, et
» une de ces années est un jour déva, ou jour des dieux. Quand il
» est jour à Asoura[b], il est nuit pour les dieux; quand il est jour
» chez les dieux, il est nuit à Asoura. Soixante jours déva, multi-
» pliés par six, donnent l'année déva; et 1200 années déva forment
» l'ensemble de quatre yougs. Pour déterminer les années saura con-
» tenues dans cet ensemble, écrivez les chiffres 4, 3, 2, et multi-
» pliez-les par 10000; leur produit 4320000 est l'ensemble, ou

[a] C'est le temps sidéral moyen. Un jour nakchatra, ou sidéral, est le temps que la terre emploie à faire une révolution sur son axe, ou, suivant les Hindous, pendant lequel les étoiles font une révolution complète : ce jour est plus court que le jour sâvan ou solaire, dont la longueur varie suivant le lagna bhoudja, ou ascension droite, et aussi à raison du mouvement inégal du soleil dans l'écliptique. Les Hindous ont leur équation du temps pour ces deux circonstances, comme on le verra dans le calcul de l'éclipse.

[b] *Asoura*, le pôle méridional, le séjour des *asoura loca*, ou démons, avec qui les dévas qui résident à *Soumerou*, le pôle septentrional, sont éternellement en guerre.

» le mahâ-youga, comprenant le sandhi et le sandhyansa [a]. Cet » ensemble est partagé comme il suit, en quatre yougas, à raison des » différens degrés de vertu qui règnent sur la terre. Divisez le total » 4320000 par 10, et multipliez le quotient par 4 pour le satya- » youg, par 3 pour le trétâ, par 2 pour le douapar, et par 1 pour » le kali-youg. Divisez l'un ou l'autre des yougs par 6 pour leur » sandhi et leur sandhyansa. Soixante-onze yougs font un manaouan- » tara; et à la fin de chaque manaouantara, il y a un sandhi égal » au satya-youg, durant lequel un déluge universel a lieu. Quatorze » manaouantaras, y compris les sandhis, composent un calpa; et au » commencement de chaque calpa, il y a un sandhi égal au satya- » youg ou à 1728000 années saura. Un calpa est donc égal à » 1000 mahâ-yougs. Un calpa est un jour pour Brâhmah : la durée » de sa nuit est la même, et cent de ses années forment celle de sa vie. » La moitié de la vie de Brâhmah, ou cinquante de ses années, sont » écoulées; et le premier calpa de l'autre moitié est commencé; il » s'en est écoulé six manaouantaras, y compris les sandhis. Le sep- » tième manaouantara, déjà très-avancé, se nomme *vaivasaouata* : il » s'en est écoulé 27 mahâ-yougs, et nous sommes maintenant dans » le satya-youg du 28.e, lequel est composé de 1728000 années » saura. On peut ainsi supputer le total des années qui se sont écou- » lées depuis le commencement du calpa [b] jusqu'à présent; mais il » faut en déduire cent fois 174 années divines, ou ce produit

[a] *Sandhi* et *sandhyansa*, le crépuscule du matin et du soir. Les mots propres sont, à ce que je crois, *sandhyâ* et *sandhyânsa*.

[b] *Construction du Calpa.*

		Années.
Kali	$\frac{4320000}{10} =$	432000.
Douapar	$\frac{4320000}{10} \times 2 =$	864000.
Trétâ	$\frac{4320000}{10} \times 3 =$	1296000.
Satya	$\frac{4320000}{10} \times 4 =$	1728000.
Total, ou mahâ-youg		4320000.
		71
Manaouantara		306720000.
Avec un sandhi égal au satya-youg		1728000.
		308448000.
		14
Calpa		4318272000.

» multiplié par 360 années humaines, cet intervalle étant celui où
» Brâhmah fut occupé à la création, après laquelle commencèrent les
» mouvemens des planètes.

» Soixante vicalâs font un calâ, soixante calâs un bhâga, trente
» bhâgas un rasi, et il y a douze rasis dans le bhâgana [a].

» Pendant un youg souryâ [b], bouddha et soucra accomplissent
» 4320000 révolutions madhyama le long du zodiaque; man-
» gala, vrihaspati et sani y accomplissent le même nombre de révo-
» lutions sighra; tchandra accomplit 57753336 [c] révolutions
» madhyama; mangala, 2296832 révolutions madhyama. Les
» sighras de bouddha sont au nombre de 17937060; les madhya-
» mas de vrihaspati, au nombre de 364220; les sighras de soucra,
» au nombre de 7022376; les madhyamas de sani, au nombre
» de 146568. Les révolutions tchandrotchtcha sont au nombre
» de 488203; les révolutions rétrogrades du tchandra-pata sont
» au nombre de 232238.

» L'intervalle du lever d'un soleil à un autre est le jour bhoumi

Avec un sandhi égal au satya-youg..................	1728000.
Durée totale d'un calpa....	4320000000.

Calcul de la période du Calpa, écoulée à la fin du dernier âge satya, époque où l'on suppose que fut rédigé le Souryâ Siddhântâ.

	Années.
Sandhi au commencement du calpa..................	1728000.
6 manaouantaras, ou 308448000 × 6 =	1850688000.
27 mahâ-yougs du 7.e manaouantara, ou 4320000 × 27 =	116640000.
Age satya du 28.e mahâ-youg =	1728000.
	1976784000.

[a] La division du bhâgana ou zodiaque, en signes, degrés, &c.

[b] *Souryâ*, le soleil; *bouddha*, mercure; *soucra*, vénus; *mangala*, mars; *vrihaspati*, jupiter; *sani*, saturne; *tchandra*, la lune; le *tchandra-outchtcha* ou *tchandrotchtcha*, l'apogée de la lune; *tchandra-pata*, le nœud ascendant de la lune. Les révolutions *madhyama* de mars, jupiter et saturne, et les révolutions *sighra* de vénus et mercure, répondent à leurs révolutions autour du soleil.

[c] 57753336 — 4320000 = 53433336 mois lunaires ou lunaisons, dans un youg; et

$$\frac{1577917828}{53433336} = \overset{J.}{29},\ \overset{D.}{31},\ \overset{P.}{50{,}6},\ \&c.$$

dans chaque lunaison moyenne, ou, en temps anglois, $29^{j}\ 12^{h}\ 44'\ 2''\ 47'''\ 36^{iv}$.

53433336 — 51840000 = 1593336 adhi ou mois lunaires intercalaires, dans 4320000 années sidérales solaires.

» sâvan : un youg comprend 1577917828 [a] de ces jours ; le nombre » des jours nakchatra est de 1582237828 [b] ; celui des jours » tchandra, 1603000080 ; celui des mois adhi, 1593336 ; celui » des tithis kchaya, 25082252 ; celui des mois saura, 51840000. » Déduisez le nombre des révolutions d'une planète, de celui de ses » jours nakchatra ; le reste sera le nombre de ses jours sâvan compris

[a] $\frac{1577917828}{4320000} = 365, 15, 31, 31, 24,$ révolutions diurnes du soleil, durée de l'année des Hindous.

[b] $\frac{1582237828}{4320000} = 366, 15, 31, 31, 24,$ révolutions diurnes des étoiles, dans le cours d'une année.

$\frac{1577917828}{57753336} = 27, 19, 18, 1, 37,$ &c. le mois périodique de la lune. Chacun des 1603000080 jours tchandra ou lunaires, qu'on nomme aussi *tithis*, est la trentième partie du mois synodique de la lune ou de sa période relative ; et leur longueur varie suivant l'inégalité de son mouvement, par rapport au soleil. Les tithis kchaya, et adhi, ou mois lunaires intercalaires, n'ont pas besoin d'explication.

Le soleil et les planètes président alternativement aux jours de la semaine qui portent leurs noms. Le premier jour après la création, fut *ravivâr*, ou jour du soleil : il commença à minuit, sous le méridien de Lancâ ; et le ravivâr des Hindous correspond à notre dimanche. Le soleil et les planètes président de la même manière aux années : ainsi l'on peut dire qu'ils ont des semaines d'années. On suppose que la prophétie de Daniel signifie des semaines de ce genre.

Le cycle hindou de 60, qu'on suppose être le *sosos* chaldéen, se rapporte à la planète jupiter. « Une de ces années est » égale au temps qu'il [vrihaspati] met à » avancer d'un degré dans son orbite, » par son mouvement moyen. » (Commentaire sur le Souryâ Siddhântâ.) Ce cycle est, je pense, entièrement appliqué à l'astrologie. Il n'est parlé ni de ce cycle de 60, ni du jour des pitris, dans la partie du Souryâ Siddhântâ où l'on auroit lieu de s'attendre qu'il en seroit fait mention : peut-être, en faisant des recherches, trouvera-t-on des motifs de les supposer l'un et l'autre d'invention moderne. « Les » pitris habitent derrière tchandra ; et ils » ont midi, quand tchandra est en con- » jonction avec souryâ, et minuit, quand » tchandra et souryâ sont en opposition. » Leur matin, ou lever du soleil, est à la » fin de la moitié de crichna pakcha, et leur » coucher du soleil, à la fin de la moi- » tié du soucla pakcha : cela est annoncé » dans le *Sacalya Sanhitâ.* Leurs noms » sont, *agni, souati, &c.* Leur jour et » leur nuit, pris ensemble, sont donc » égaux à un mois tchandra. » (Commentaire.) Ce passage semble prouver que les Hindous ont observé que la lune fait une révolution sur son axe pendant un mois lunaire, et conséquemment présente toujours le même côté à la terre. Ils ont aussi remarqué la différence de sa grandeur apparente à l'horizon et au méridien, et tâchent de rendre raison d'un phénomène que les Européens, aussi-bien qu'eux, sont fort embarrassés d'expliquer.

» dans un youg. La différence qui se trouve entre le nombre des
» révolutions de souryâ et de tchandra, donne le nombre des mois
» tchandra; et la différence des mois saura et des mois tchandra
» donne le nombre des mois adhi. Déduisez les jours sâvan des jours
» tchandra, le reste sera le nombre des tithis kchaya; le nombre des
» adhi, des tithis kchaya, des jours nakchatra, tchandra et sâvan,
» multiplié séparément par 1000, donne le nombre de chacun
» d'eux compris dans un calpa.

» Le nombre des révolutions mandotchtcha qui sont directes, ou
» suivant l'ordre des signes contenus dans un calpa, est, pour souryâ,
» de 387; pour mangala, de 204; pour bouddha, de 368; pour
» vrihaspati, de 900; pour soucra, de 535; pour sani, de 39.

» Le nombre des révolutions des patas (lesquelles sont rétro-
» grades, ou contraires à l'ordre des signes) contenues dans un calpa,
» est, pour mangala, de 2141; pour bouddha, de 488; pour
» vrihaspati, de 174; pour soucra, de 903; pour sani, de 662.
» On a déjà parlé du pata et de l'outchtcha de tchandra. »

Il faut observer que quoique les mouvemens planétaires déterminés dans ce passage puissent avoir servi à des calculs, du temps de Meyâ, auteur du Souryâ Siddhântâ, il y a plusieurs années qu'ils ont cessé de correspondre, dans tous les cas, aux lieux observés dans le ciel, et qu'on les a rectifiés au besoin, en augmentant ou en réduisant les nombres ci-dessus. C'est ainsi que les mouvemens de l'apogée et du nœud de la lune sont maintenant augmentés, dans les calculs de leurs lieux, par l'addition de quatre révolutions par youg à leurs nombres respectifs donnés ci-dessus. La nature de ces corrections appelées *bija* en sanskrit, est expliquée dans un passage du Ticâ, ou Commentaire sur le Souryâ Siddhântâ, où l'on soutient l'autorité de ce sâstra, relativement à tous les autres.

(Souryâ Siddhântâ.) « Arca [le soleil] adressant la parole à
» Meyâ, qui écoutoit avec respect, dit: Que votre attention, déta-
» chée des intérêts humains, se fixe entièrement sur ce que je vais
» rapporter. Souryâ a révélé aux mounis, dans tous les yougs

» précédens, la science invariable de l'astronomie. Les mouvemens
» des planètes peuvent changer ; mais les principes de cette science
» sont toujours les mêmes. »

(Le Commentaire.) « Ceci semble prouver que le Souryâ Sid-
» dhânta fut antérieur au Brâhmah Siddhântâ et à tout autre sâstra,
» parce que ce sâstra doit être celui qui fut révélé dans tous les yougs
» précédens, quelque différence qu'il y ait eu dans les mouvemens
» des planètes. Le Vichnou Dhermotter fait mention de cette varia-
» tion dans les mouvemens des planètes : il prescrit d'observer les
» planètes avec un instrument au moyen duquel on puisse déter-
» miner le plus ou le moins d'accord entre les lieux observés et les
» lieux calculés ; et s'il y a discordance, il ordonne de la rectifier
» à l'aide d'un bija. Vasichtha recommande aussi, dans son Sid-
» dhântâ, cette correction de circonstance, en disant au mouni
» Mândavya : Je vous ai appris à déterminer quelques objets d'astro-
» nomie ; mais vous trouverez que le mouvement moyen de souryâ
» et des autres planètes diffère dans chaque youg. En conséquence,
» Aryabhatta, Brâhmagoupta et autres, ayant observé les cieux,
» formèrent des règles sur les principes des anciens sâstras, mais
» qui différoient les unes des autres, à proportion de la différence
» qu'ils observèrent séparément entre les planètes par rapport à leurs
» lieux calculés.

» Il peut sembler inconcevable que les mounis, qui certainement
» connoissoient les particularités de ces déviations, ne les aient
» point données, lorsqu'Aryabhatta, Brâhmagoupta et autres, qui
» n'étoient que des hommes, les ont déterminées. La raison de leur
» silence est que ces déviations ne sont pas en elles-mêmes uniformes,
» et qu'il auroit été infini de vouloir déterminer leurs variations. Il
» fut donc jugé plus convenable de faire des observations à différens
» intervalles, et d'introduire des corrections de bija. Un ganita sâstra,
» dont les règles sont susceptibles de démonstration, est vrai ; et
» lorsque les conjonctions, les oppositions et les autres phénomènes
» planétaires, calculés par ces sâstras, ne s'accordent point avec

» l'observation, on peut introduire un bija proportionnel sans déro-
» ger à la confiance qu'ils méritent : il étoit donc nécessaire que
» ce sâstra [le Souryâ Siddhântâ] fût révélé dans chaque youg,
» et que d'autres sâstras fussent composés par les mounis.

» Le sâstra original paroît donc être le Souryâ Siddhântâ ; le se-
» cond, le Brâhmah Siddhântâ ; le troisième, le Paulastya Siddhântâ ;
» le quatrième, le Soma Siddhântâ. »

La table suivante offre les révolutions périodiques des planètes, leurs nœuds et leurs apsides, d'après le Souryâ Siddhântâ. Les corrections de bija, maintenant en usage, sont contenues dans une colonne [a] ; et l'inclinaison de leurs orbites sur l'écliptique, dans une autre : l'obliquité de l'écliptique est insérée conformément au même sâstra. Sa diminution paroît n'avoir été prise en considération dans aucun traité subséquent : elle est expressément déterminée à 24 degrés dans les Tables de Macaranda, ainsi que dans le Grahalaghâva, composé seulement depuis 268 ans.

TABLE.

Les Planètes dans leur ordre.	Période sidérale.	Période des Apsides.	Période des Nœuds.	Mouvement moyen par jour.	Inclinaison de l'Orbite.	Cakchâ, ou circonférence de l'Orbite.
	Jours. D. P. V.	Jours. D.	Jours. D.	' "	° '	Yojan.
La Lune.	27 19 18 1 &c.	3232 50 —	6794 23	790 35	4 30	324000
Mercure.	87 58 10 —	4287820184 46 —	3233742458 11	186 24	2 —	1043208
Vénus...	281 39 38 —	2949379117 45 &c.	1747417306 45	37	2 —	26646637
Le Soleil.	365 15 31 31 24	4077307049 5 —	Précession des équinoxes, 54" par an.	59 8	Obliquité de l'écliptique, 24d	4331500
Mars...	686 59 50 58	7735087392 9 &c.	7373447794 23 &c.	31 26	1 30	8146909
Jupiter..	4332 19 14 20 &c.	1753242031 6 &c.	9068493264 22 &c.	5 —	1 —	51375764
Saturne.	10765 46 2 18	42767123794 52 &c.	2383561673 42 &c.	2 —	2 —	127668255

[a] Je suis forcé, pour le présent, d'omettre cette colonne, n'ayant pas encore découvert les corrections de ce genre qui feront coïncider exactement le lieu du soleil, calculé par le Souryâ Siddhântâ, avec les livres astronomiques

La longitude de l'apogée du soleil, dans la sphère des Hindous, est $2^s\ 17^d\ 17'\ 15''$; ajoutez-y l'ayanânsa $19^d\ 21'\ 27''$: le total, $3^s\ 6^d\ 38'\ 42''$, est son lieu, suivant l'expression européenne. Le calcul hindou diffère ici d'environ $1^d\ 22'$ des observations des astronomes européens, suivant lesquels le lieu de l'aphélie de la terre, dans ce siècle, est $9^s\ 8^d\ 1'$. Il y a beaucoup plus de différence à l'égard des aphélies et des nœuds des autres planètes.

En supposant que les anciens Hindous aient exactement observé l'obliquité de l'écliptique à 24^d, et que, depuis, sa décroissance ait été d'une demi-seconde par an, l'ancienneté du Souryâ Siddhântâ est d'environ 3840 ans. Il est à remarquer que les Hindous n'ont point tenu note de cette décroissance.

Les cakchâs sont expliqués dans la suite de ce Mémoire.

Le mouvement des équinoxes, appelé *crânti* en sanskrit, et dont il est parlé dans le Ticâ, ou Commentaire du Souryâ Siddhântâ, comme du plâta ou nœud du soleil, est indiqué dans le passage précédent de ce livre; et comme les astronomes hindous paroissent en avoir une idée tout autre que celle de sa révolution pendant l'année platonique, je donnerai la traduction de ce qui s'y rapporte dans le texte et dans le commentaire.

La seconde chose nécessaire pour le calcul de l'éclipse, est la portion du calpa écoulée jusqu'à présent; voici comme on la détermine :

On suppose que le Souryâ Siddhântâ a été reçu, par révélation divine, vers la fin de l'âge satya, au terme duquel il s'étoit écoulé 50 années de Brâhmah, et six manaouantaras du calpa ou jour suivant, plus 27 grands yougs, et l'âge satya du 28.e youg, avec le sandhyâ ou crépuscule du commencement du calpa : le total de toutes ces périodes est 1970784000 ans écoulés du calpa, jusqu'au

actuellement en usage. Les principaux de ces livres sont le *Grahalaghâva*, composé il y a environ 268 ans; les *Tables de Macaranda*, usitées à Benarès et à Tirhoùt; et le *Siddhântâ Rahasya*, usité à Nadiyâ. Ce dernier a été composé dans le 1513.e sâca, ou il y a 198 ans.

commencement

commencement du dernier âge trétâ : ajoutez-y les âges trétâ et douapar avec les années écoulées de l'âge *kali* [a] actuel, pour avoir la somme totale des années sidérales depuis le commencement du calpa jusqu'à l'année bengalaise actuelle. Mais on a observé, dans la citation précédente, qu'il faut déduire de ce total 47400 années divines, ou 17064000 années humaines ou sidérales, temps où Brâhmah fut occupé à l'œuvre de la création; car l'univers n'étant pas complété, les mouvemens planétaires ne commencèrent que lorsque cette portion du calpa fut écoulée.

Ce retranchement paroît avoir été admis en guise de correction, et comme pouvant, sans altérer la date du calpa, telle que l'avoient probablement fixée des astronomes encore plus anciens, faire coïncider, de concert peut-être avec d'autres règles, les lieux calculés des planètes avec leurs lieux observés, à l'époque de la composition du Souryâ Siddhântâ ; et comme les raisonnemens dont s'appuie le commentateur de ce livre, sans préjudice pour d'autres écrivains, renferment des particularités curieuses, on me pardonnera, j'espère, de m'écarter de mon sujet pour en donner la traduction.

« On exige dans le Souryâ Siddhântâ, le Soma Siddhântâ, le » Pradjapéti, le Vasichtha, et autres sâstras, que cette période soit » déduite du calpa, parce que les mouvemens des planètes com- » mencèrent à la fin de ce terme. Le fils de Djichom, qui entendoit » quatre védas, et Bhâscaratchârya, considéroient ces mouvemens » comme ayant commencé avec le calpa : ce dissentiment peut » sembler étrange. Selon quelques-uns, il est écrit que le calpa est » le jour de Brâhmah; et comme un jour dépend du lever et du » coucher du soleil, il faut que les mouvemens du soleil et des pla- » nètes aient commencé avec le calpa : ainsi l'on devroit suivre » Brâhmagoupta; mais je pense autrement. Le calpa, ou jour de » Brâhmah, ne doit pas être entendu comme ayant d'autre analogie » avec le jour solaire, que celle de comprendre une portion de

[a] Le Gentil, *p. 235*, dit, sans doute par inadvertance, que kali signifie *époque*, et ougan, *infortune*. (DEL.)

» temps déterminée; mais, étant composé des mêmes périodes, il » ne finira que lorsque le nombre d'années déduit dans ce calcul » sera écoulé du prochain calpa. Il faut donc supputer les mouve- » mens des grahas à partir du moment indiqué ici comme le » commencement du jour de Brâhmah, et non, comme le veulent » Brâhmagoupta et autres, à partir du commencement du calpa; » ce qui n'atteindroit pas le but.

» Suivant d'autres, les règles tirées du ganita sâstra, et qui sont » d'accord avec l'observation, sont bonnes; on peut admettre toute » période déduite de ce mode de calcul; on peut supposer que les » planètes étoient alors dans le premier point de méchâ; et par » conséquent on atteint le but, en considérant ces mouvemens » comme ayant commencé, soit avec le calpa, soit après l'expiration » de la période ci-dessus mentionnée. Mais cela n'est pas vrai; car on » trouvera, par exemple, une grande différence par rapport à man- » gala : les révolutions de mangala, durant un calpa, sont au nombre » de 2296828522, suivant le Brâhmagoupta; et, par la règle » de proportion, les révolutions de mangala, en 17064000 ans, » sont au nombre de 9072472 7^s 28^d 0′ 16″ [a]. On trouvera » la même différence par rapport à toute autre planète; et c'est à » tort qu'on propose de calculer à partir de l'une ou de l'autre pé- » riode. Outre cela, que sert de faire des calculs pour un espace » de temps où les planètes et leurs mouvemens n'existoient pas ?

» On pourroit néanmoins, d'après ce qui précède, imputer à » Brâhmagoupta et aux autres, d'avoir donné des préceptes sans » être suffisamment instruits, ou avec l'intention de tromper; on » pourroit dire qu'ayant déterminé les révolutions des planètes d'une » manière différente de celle du calcul révélé par Souryâ, ils doivent, » à coup sûr, être dans l'erreur; que Brâhmagoupta ne sauroit avoir » compté les révolutions depuis le commencement du calpa, ni les

[a] Parce que $\frac{2296828522 \times 17064000}{4320000000} = 9072472$ révolutions 7^s 28^d 0′ 16″.

» avoir ainsi déterminées d'après les mouvemens moyens des » planètes. Il étoit un simple mortel ; ainsi il ne pouvoit compter les » révolutions : quoiqu'on admette que la règle de proportion a rempli » son objet pour les révolutions des planètes, il est certain qu'elle » ne pouvoit lui servir pour celles de leurs mandotchtchas ; et cette » assertion est justifiée par l'opinion de Bhâscaratchârya. Mais la » règle de proportion étoit insuffisante même pour les planètes ; » car on a beau observer deux jours leur mouvement moyen, com- » ment peut-on être sûr du temps exact qui s'est écoulé entre les » deux observations ? et s'il y a la moindre erreur dans le temps » écoulé, la règle de proportion ne peut servir pour des périodes » aussi considérables [a]. Une erreur du $\frac{1}{10000000}$ d'une seconde » [vicalâ], dans un jour, s'élève à 40 degrés [b] dans le calcul d'un » calpa ; et l'erreur d'un $\frac{1}{10}$ d'une respiration dans une année saura, » forme dans la même période une différence de 20000 jours. » Il est donc évident que Brâhmagoupta se proposa de tromper le » genre humain, en prescrivant de calculer les mouvemens des pla- » nètes comme ayant commencé avec le calpa, et qu'il n'avoit pas » en sa faveur l'autorité des mounis, parce qu'il diffère du Souryâ » Siddhântâ, du Brâhmah Siddhântâ, du Soma Siddhântâ, de » Vasichtha et des autres mounis.

» De telles opinions n'auroient point de base, ainsi que je con- » tinuerai de le faire voir. Les règles de Brâhmagoupta s'accordent » avec la pratique des Pandits ses prédécesseurs ; et il les forma

[a] Ce raisonnement ne signifie absolument rien. Sans doute on ne connoît pas actuellement, et on ne connoîtra jamais, les mouvemens moyens des planètes, avec assez de précision pour remonter sûrement à une époque aussi reculée ; et l'erreur sera énorme, si l'on veut, à l'époque assignée aux mouvemens : mais comme on n'a jamais aucun calcul à faire, si ce n'est pour des époques assez voisines de celle où les mouvemens ont été déterminés, il est clair qu'en revenant de l'époque fictive par les mêmes mouvemens qui ont servi à la déterminer, l'erreur diminue comme elle avoit augmenté, et se réduit à fort peu de chose. Il seroit commode, à certains égards, d'avoir ainsi une époque à laquelle toutes les longitudes auroient été zéro : mais ce léger avantage est trop payé par l'embarras d'employer continuellement des nombres aussi énormes. (DEL.)

[b] L'erreur seroit de plus de 43^d.

» d'après le Pourâna Vichnou Dhermottera, qui renferme le Brâhmah » Siddhântâ ; et les périodes données par Aryabhatta sont tirées du » Parasera Siddhântâ. Les préceptes des mounis sont donc les autorités » de Brâhmagoupta, d'Aryabhatta et de Bhâscaratchârya, dont les » règles ne peuvent induire en erreur. Les mounis eux-mêmes différoient d'opinion quant au nombre de jours sâvan compris dans un » youg; on le sait par le Pantcha Siddhântâ, ouvrage de Vara Atchârya, où cet auteur propose deux méthodes de calculer le lieu du » soleil; l'une suivant le Souryâ Siddhântâ, l'autre d'après le Romacâ » Siddhântâ : d'où il paroît qu'il y avoit des règles différentes de » calcul, même parmi les mounis. Le Ticâ ou Varâha Sanhitâ rapporte aussi que, suivant le Paulastya Siddhântâ, on évaluoit jadis » diversement le nombre des jours sâvan d'un youg. Ainsi les maximes » de Brâhmagoupta et des deux autres, s'accordant avec celles des » mounis, sont justes : mais quand on supposeroit que les mounis eux-mêmes se sont trompés, Brâhmagoupta et les deux autres auroient » la sanction des Védas, qui offrent de semblables dissentimens dans » leurs nombreux sac'has [branches]; et suivant le Sacalya Sanhitâ, » Brâhmah, dans la révélation qu'il fit à Nâred, lui dit que, quoiqu'un » fait ou une chose ne tombât pas sous les sens, ou fût incompatible » avec la raison, il falloit l'admettre comme véritable, si l'on trouvoit dans les Védas un précepte qui autorisât à le croire.

» Si l'on trouve de la différence dans le lieu d'une planète calculé » d'après le Souryâ Siddhântâ et le Parasera Siddhântâ, à laquelle » des deux règles faut-il s'en rapporter? Je réponds : à celle qui » s'accorde avec le lieu de la planète reconnu par l'observation. » Les mounis ont donné le même conseil. Si des calculs pris du » commencement du calpa et de la période fixée dans le Souryâ » Siddhântâ, produisent une différence, comme cela se voit dans » l'exemple du mangala, laquelle des deux périodes d'où il faut » calculer est fondée en vérité? Je dis que cela nous est indifférent, » puisque notre seul objet est de connoître quelle période est bonne » pour le calcul des lieux des planètes de notre temps, et non au

» commencement du calpa. La différence trouvée en calculant » d'après Brâhmagoupta et les mounis, doit être rectifiée au moyen » d'un bija, ou en prenant cette différence comme le kehépa. Mais » il ne faut point altérer les livres des mounis, et l'on peut se servir, » avec de pareilles précautions, des règles données par Brâhma- » goupta, Varatchârya et Aryabhatta. Le premier venu peut com- » poser un recueil de règles pour les objets ordinaires de l'astrono- » mie; mais, à l'égard des conditions nécessaires pour le calcul des » éclipses, il faut calculer d'après les livres des mounis, et appliquer » le bija. Ce fut de cette manière que Varâha, Aryabhatta, Brâh- » magoupta et Césava Samvatsara ayant observé les planètes, et » introduit à propos le bija, composèrent leurs livres.

» Ganésa rapporte que les grahas étoient justes dans leurs lieux » calculés du temps de Brâhmah, Atchârya, Vasichtha, Casyapa » et autres, d'après les règles qu'ils donnèrent : mais ils différèrent » dans la suite des temps; après quoi, à la fin de l'âge satya, Souryâ » révéla à Meyâ un calcul de leurs lieux vrais. Les règles reçues » pour lors remplirent leur objet pendant les âges trétâ et douapar, » ainsi que d'autres règles tracées par les mounis durant cette pé- » riode. Au commencement de l'youg-kali, le livre de Parasera » remplit son objet; mais Aryabhatta, plusieurs années après, ayant » examiné les cieux, trouva quelque déviation, et introduisit une » correction de bija. Après lui, lorsqu'on eut observé des dévia- » tions ultérieures, Dourga Sinha, Mihira, et autres, firent des » corrections. Après eux vinrent les fils de Djistnou et Brâhmagoupta, » qui firent aussi des corrections. Césava détermina ensuite les lieux » des planètes; et, soixante ans après Césava, son fils Ganésa fit » des corrections. »

Nous avons maintenant, d'après le système des Hindous, le mouvement moyen des planètes, leurs nœuds et leurs apsides, et le temps écoulé depuis l'époque où elles se trouvèrent en conjonction dans le premier degré de méchâ; ce qui peut servir à déterminer, par la règle de proportion, leur longitude moyenne pour toutes les époques

de l'année courante. On observe néanmoins dans le Souryâ Siddhântâ, qu'il n'est pas nécessaire d'admettre une période aussi considérable. Pour l'usage, on peut calculer à partir du commencement de l'âge trétâ, époque où tous les grahas, ou points mobiles du ciel, étoient de nouveau en conjonction dans mécha, excepté les apogées et les nœuds ascendans, qu'il faut, par conséquent, supputer depuis la création. La même chose est vraie du commencement de l'âge kali, où nous sommes; car le plus grand diviseur commun du nombre des jours qui composent le mahâ-youg et les révolutions planétaires de cette période, est 4, qui donne pour quotient 394479457 jours, ou 1080000 ans; et les âges trétâ et douapar, pris ensemble, contiennent deux fois ce nombre d'années. C'est pourquoi les astronomes hindous actuels jugent qu'il est inutile de remonter au-delà du commencement de l'youg-kali [a], pour déterminer la longitude moyenne des planètes elles-mêmes; mais pour déterminer la position de leurs apsides et de leurs nœuds, il faut se servir du temps écoulé depuis la création, ou au moins dans certains cas, par exemple, à l'égard du soleil, quand les nombres 387 et 4320000000 n'ont d'autre diviseur que l'unité. Néanmoins, dans le calcul qui accompagne ce Mémoire, j'ai pris la dernière période dans l'un et l'autre cas.

Pour l'équation de l'anomalie moyenne à l'anomalie vraie, pour laquelle il faut recourir à la trigonométrie, et qu'il faut considérer

[a] En calculant par les formules ordinaires, ils ne remontent pas non plus au-delà de quelque date fixée de l'ère sâca; mais ayant les lieux des planètes déterminés pour ce point du temps, ils calculent leurs lieux moyens et les autres choses nécessaires pour une date proposée, à l'aide de tables, ou en combinant des figures imaginées pour faciliter le travail, comme cela se voit dans le Grahalaghâva, le Siddhântâ Rahasyâ, et plusieurs autres livres. Quelqu'un qui feroit des recherches sur l'astronomie des Hindous, et qui n'auroit accès qu'à des livres de ce genre, pourroit facilement être conduit à assurer que les Brahmanes calculent les éclipses *au moyen de formules toutes faites, exprimées en vers énigmatiques*, d'après lesquelles on auroit de la peine à développer leur système d'astronomie; et je crains qu'il n'en ait été ainsi de M. Sonnerat. A la vérité, les Jyotich Pandits, en général, n'ont guère d'autres connoissances astronomiques que celles qu'ils puisent dans ces livres, et par conséquent ils sont très-ignorans sur les principes de la science; mais il s'en rencontre de plus instruits.

maintenant, les Hindous font usage d'une table de sinus[a] construite de la manière suivante, d'après le Souryâ Siddhântâ : « Divisez » par 8 le nombre des minutes contenues dans un signe, c'est-à- » dire 1800; le quotient 225 est le premier djyapinda, ou le premier

[a] Voici probablement la table de sinus la plus ancienne que l'on connoisse. La méthode qu'on donne ici pour la construire, seroit extrêmement curieuse, si elle étoit exacte ; mais elle ne peut être regardée que comme une approximation. Dès le huitième sinus, l'erreur est déjà d'une unité en moins; et elle iroit toujours en augmentant. On trouvera plus loin la méthode rigoureuse. Il est difficile de déterminer exactement quelle supposition l'auteur de cette table a faite pour le rapport du diamètre à la circonférence : il a exprimé tous ses sinus, ainsi que ses arcs, en minutes ; mais comme il ne donne aucune fraction, rien ne décide si le sinus de 90^d qu'il a fait de 3438', est en effet de cette quantité, ou bien s'il a une valeur intermédiaire entre 3747',5 et 3438',5. Dans la vérité, le rayon vaut 3437',746 ; et si l'on multiplie cette valeur par les sinus de nos tables modernes, on aura la table suivante, qui servira de comparaison pour apprécier l'exactitude de la table indienne.

TABLE DE SINUS DANS LA FORME INDIENNE.

Arcs.	Sinus.	Sinus verses.	Arcs.	Sinus.	Sinus verses.
d '	'	'	d '	'	'
0 0	000	000	48 45	2585	1171
3 45	225	8	52 30	2727,4	1345
7 30	449	30	56 15	2858,4	1528
11 15	671	66	60 0	2977,2	1719
15 0	890	117			
18 45	1105	183	63 45	3083,2	1917
22 30	1315,6	262	67 30	3176,1	2122
26 15	1520,8	355	71 15	3255,3	2333
30 0	1719	461	75 0	3321	2548
33 45	1910	580	78 45	3372	2767
37 50	2093	711	82 30	3408,4	2989
41 15	2267	853	86 15	3430,4	3213
45 0	2431	1007	90 0	3437,746	3438

J'ai mis des décimales à tous les sinus sur lesquels je diffère d'avec l'auteur indien. Les sinus de 22^d 30' et 26^d 15' sembleroient prouver que l'auteur indien a supposé le rayon plus foible que 3437,746; mais sept autres sinus font

» vingt-quatrième de la moitié de la corde de l'arc. Divisez par 225
» le premier djyapinda; retranchez du dividende le quotient 1′, et
» ajoutez le reste 224′ au premier, pour former le second djyapinda,
» 449′. Divisez le second djyapinda par 225, le quotient étant 1′,
» et la fraction plus qu'une demi-minute; retranchez 2′ du reste pré-
» cédent 224′, et ajoutez le reste ainsi trouvé au second djyapinda
» pour former le troisième, 671′. Divisez ce nombre par 225′;
» retranchez le quotient 3′ du dernier reste 222′; ajoutez le reste
» ainsi trouvé 219′ au troisième djyapinda, pour former le quatrième,
» 890′. Divisez ce nombre par 225, et retranchez le quotient du
» dernier reste; ajoutez le reste ainsi trouvé au quatrième, pour
» former le cinquième, 1105; et continuez de cette manière jusqu'à
» ce que vous ayez complété les vingt-quatre cramadjyas [a] qui
» seront comme il suit : [1] 225, [2] 449, [3] 671, [4] 890, [5] 1105, [6] 1315, [7] 1520,
» [8] 1719, [9] 1910, [10] 2093, [11] 2267, [12] 2431, [13] 2585, [14] 2728, [15] 2859, [16] 2978,
» [17] 3084, [18] 3177, [19] 3256, [20] 3321, [21] 3372, [22] 3409, [23] 3431, [24] 3438. Pour
» l'outcramadjya [b], le 23.e cramadjya soustrait du tradjya ou 24.e
» cramadjya, laisse le premier outcramadjya [c]; le 22.e soustrait du
» 23.e laisse le second outcramadjya; le 21.e soustrait du 22.e laisse le
» troisième; le 20.e soustrait du 21.e laisse le quatrième. Continuez de

croire au contraire, qu'il l'a supposé un peu plus grand, et par conséquent la circonférence un peu trop petite.

Dans l'original anglois, le sinus de 56^d $15'$ est 2850 : c'est sans doute une faute d'impression ; *lisez* 2859. Celui de 78^d $45'$ est 3376; *lisez* 3372 : c'est encore une faute d'impression; cela se voit par les sinus verses. En effet, 3438 — 2859 = 579, et 3438 — 3372 = 66; et la table angloise donne véritablement 579 et 66 pour les sinus verses de 33^d $45'$ et de 11^d $15'$.

Réciproquement, le sinus de 26^d $15'$ donne 3438 — 1520 = 1918′ pour sinus verse de 63^d $45'$, au lieu de 1928 qu'on lit dans la table angloise. Enfin le sinus de 18^d $45'$ donnant 3438 — 1105 = 2333, prouve qu'il y a faute d'impression au sinus verse de 71^d $15'$, qui, dans l'anglois, est 2233. (DEL.)

[a] *Cramadjyas*, sinus droits.

[b] *Outcramadjyas*, sinus verses.

[c] La traduction est ici conforme à l'original anglois; mais il est aisé de voir que le précepte qu'on lit dans l'anglois est entièrement faux. La vraie règle est bien plus simple.

Pour avoir les outcramadjyas, vous n'avez qu'à soustraire successivement, et par

» la

» la même manière jusqu'à ce que vous ayez complété les outcra-
» madjyas ; ce qui sera comme il suit : 7[1], 29[2], 66[3], 117[4], 182[5], 261[6],
» 354[7], 460[8], 579[9], 710[10], 853[11], 1007[12], 1171[13], 1345[14], 1528[15], 1719[16],
» 1918[17], 2123[18], 2233[19], 2548[20], 2767[21], 2989[22], 3213[23], 3438[24]. »

Voilà ce que dit le Souryâ Siddhântâ par rapport aux sinus. Le commentateur indique comment on les construit géométriquement. « Décrivez un cercle avec un rayon ; divisez sa circonférence en » 21600 parties égales, ou minutes ; tirez (nord et sud, est et ouest) » des lignes à travers le centre ; comptez, de part et d'autre du point » est, 225′ sur la circonférence ; et par les deux points ainsi trouvés, » tirez une corde qui sera perpendiculaire au tridjya [a]. La corde » est le djya, et sa moitié est l'ardhadjya, appelé *djiva*. Suivant » les Pandits, le lieu d'une planète correspondra avec l'ardha- » djya, d'après lequel conséquemment se font toujours les calculs » de leurs lieux ; et par le mot *djya* on entend toujours l'ardha- » djya. Le premier djya sera trouvé contenir 449′ ; et l'opération, » répétée pour 24 divisions, complétera le cramadjya. Dans chaque » opération il faut examiner la distance contenue entre le djya et » son arc, ou cette ligne qui représente la flèche d'un arc, et prendre » pour l'outcramadjya le nombre de minutes qu'elle contient. Le cercle » peut représenter un espace de terre quelconque ; le bhoudjadjya [b] » est le bhoudja, le côtidjya le côti, et le tridjya le carna. Le carré » du bhoudjadjya, soustrait du carré du tridjya, laisse le carré du cô- » tidjya, dont la racine est le côtidjya, et on détermine de la même » manière le bhoudjadjya d'après le côtidjya ; le côtioutcramadjya sous- » trait du tridjya laisse le bhoudjacramadjya ; le bhoudjacramadjya » soustrait du tridjya laisse le côticramadjya. Quand le bhoudjadjya

ordre tous les cramadjyas du tridjya ou rayon ; tous les restes seront les outcramadjyas demandés. Ainsi la différence du 23.e au 24.e cramadjya vous donnera 7 pour le 1.er outcramadjya. La différence du 22.e au 24.e cramadjya vous donnera 29, et ainsi de suite. Vous aurez donc 7[1], 29[2], 66[3], &c. (DEL.)

[a] *Tridjya*, le rayon.

[b] *Bhoudjadjya*, le sinus ; *côtidjya*, le sinus de complément, ou cosinus.

» est la première division du tridjya, le côtidjya forme les 23 divisions » restantes ; et ce côtidjya, soustrait du tridjya, laisse le bhoudjacra- » madjya. C'est sur ce principe que les djyas sont donnés dans le texte[a]. » Ils peuvent aussi être déterminés par le calcul, comme il suit :

» Prenez le tridjya comme égal à 3438′, et contenant 24 djya- » pindas ; sa moitié est le djya d'un signe, ou 1719′, qui est le » 8.e djyapinda, ou le seizième côtidjyapinda. Multipliez par 3 le » carré du tridjya, et divisez le produit par 4 ; la racine carrée du » quotient est le djya de deux signes ou 2977′; la racine carrée de la » moitié du carré du tridjya est le djya d'un signe et demi (45^d) ou » 2431′, lequel nombre, soustrait du tridjya, laisse l'outcramadjya » 1007′. Multipliez le tridjya par cet outcramadjya, la racine carrée » de la moitié du produit est le djya de $22^d\ 30'$ ou 1315 ; retranchez » le carré de ce nombre du carré du tridjya, la racine carrée de la diffé- » rence est le djya de $67^d\ 30'$ ou 3177′, qui est le côtidjya de $22^d\ 30'$, » égal à 1315′. Ce bhoudjadjya et ce côtidjya, soustraits séparément » du tridjya, laissent l'outcramadjya de chacun 2123′ et 261′, &c. »

En voilà assez pour montrer que les Hindous possèdent la véritable méthode de construire les sinus[b], quoique, d'après tous les renseignemens que j'ai pu me procurer, ils ne paroissent pas l'avoir

[a] Je pourrois ajouter ici une figure en guise d'explication ; mais elle seroit inutile à quiconque a la moindre teinture de géométrie.

[b] Ceci prouve, à la vérité, que la théorie des Hindous pour la construction des tables de sinus étoit exacte, mais ne prouve point du tout que cette théorie fût très-avancée ; il paroît, au contraire, résulter de tout ceci, qu'ils n'avoient encore fait que les premiers pas, et que toutes leurs connoissances se bornoient à ces trois formules, dans lesquelles, pour plus de simplicité, j'ai supposé le rayon = 1.

$\sin.^2 A + \cos.^2 A = 1$; $\sin. \frac{1}{2} A = \left(\frac{1 - \cos. A}{2}\right)^{\frac{1}{2}}$

et $\sin. 30^o = \frac{1}{2}$.

En effet, ces formules suffisent pour calculer toute leur table ; et s'ils ne l'ont pas étendue à tous les degrés, s'ils ont procédé par intervalles de $3^d\ 45'$, c'est probablement qu'ils n'avoient pas les connoissances nécessaires pour calculer leurs sinus pour des intervalles plus commodes.

En supposant $A = 90^d$, la seconde formule donnera le sinus de 45^d, avec lequel la même formule donnera le sinus de $22^d\ 30'$. Alors la première fera trouver le sinus de $67^d\ 30'$; avec ces deux derniers on aura le sinus $11^d\ 45'$ et celui de $78^d\ 15'$, et ensuite ceux de $33^d\ 45'$ et $56^d\ 15'$.

portée plus loin que les 24 divisions du quart de cercle, comme dans la table suivante. Des exemples d'une pareille inexactitude se rencontreront dans le cours de ce Mémoire. La table des sinus sera peut-être plus clairement représentée de la manière suivante :

*SINUS DROITS, LE RAYON CONTENANT 3438 MINUTES *.*

ARC.	SINUS.	ARC.	SINUS.	ARC.	SINUS.
′ d ′	′	′ d ′	′	′ d ′	′
1.er = 225 = 3 45	225	9.e = 2025 = 33 45	1910	17.e = 3825 = 63 45	3084
2.e = 450 = 7 30	449	10.e = 2250 = 37 30	2093	18.e = 4050 = 67 30	3177
3.e = 675 = 11 15	671	11.e = 2475 = 41 15	2267	19.e = 4275 = 71 15	3256
4.e = 900 = 15 —	890	12.e = 2700 = 45 —	2431	20.e = 4500 = 75 —	3321
5.e = 1125 = 18 45	1105	13.e = 2925 = 48 45	2585	21.e = 4725 = 78 45	3372 *(b)*
6.e = 1350 = 22 30	1315	14.e = 3150 = 52 30	2728	22.e = 4950 = 82 30	3409
7.e = 1575 = 26 15	1520	15.e = 3375 = 56 15	2859 *(a)*	23.e = 5175 = 86 15	3431
8.e = 1800 = 30 —	1719	16.e = 3600 = 60 —	2978	24.e = 5400 = 90 —	3438

SINUS VERSES.

ARC.	SINUS VERSES.	ARC.	SINUS VERSES.	ARC.	SINUS VERSES.
′ d ′	′	′ d ′	′	′ d ′	′
1.er = 225 = 3 45	7	9.e = 2025 = 33 45	579	17.e = 3825 = 63 45	1918 *(c)*
2.e = 450 = 7 30	29	10.e = 2250 = 37 30	710	18.e = 4050 = 67 30	2123
3.e = 675 = 11 15	66	11.e = 2475 = 41 15	853	19.e = 4275 = 71 15	2333 *(d)*
4.e = 900 = 15 —	117	12.e = 2700 = 45 —	1007	20.e = 4500 = 75 —	2548
5.e = 1125 = 18 45	182	13.e = 2925 = 48 45	1171	21.e = 4725 = 78 45	2767
6.e = 1350 = 22 30	261	14.e = 3150 = 52 30	1345	22.e = 4950 = 82 30	2989
7.e = 1575 = 20 15	354	15.e = 3375 = 56 15	1528	23.e = 5175 = 86 15	3213
8.e = 1800 = 30 —	460	16.e = 3600 = 60 —	1719	24.e = 5400 = 90 —	3438

A présent, de la troisième et de la première formule on conclut le sinus de 60^d, d'où l'on déduit ceux de 15^d et 75^d; puis ceux de 7^d 30′ et 82^d 30′, ceux de 3^d 45′ et 86^d 15′; ceux de 37^d 30′ et 52^d 30′; ceux de 18^d 45′ et 71^d 15′; ceux de 26^d 15′ et 63^d 45′; enfin ceux de 41^d 15′ et de 48^d 45′.

L'auteur hindou a tiré de ces formules tout le parti possible, en se bornant aux minutes. Pour un arc quelconque autre que ces 24, il falloit d'autres règles, et probablement il les ignoroit. Sans cela, n'étoit-il pas plus naturel de donner une table pour tous les degrés, comme on l'a fait ci-après pour les équations lunaires et solaires ! (DEL.)

* Les sinus marqués *(a)*, *(b)*, *(c)*, *(d)*, étoient défectueux dans l'anglois, et même dans l'édition de Calcutta. (DEL.)

Pour les sinus des arcs intermédiaires, prenez la partie proportionnelle de la différence de la table, comme pour le sinus de 14^d, qui est entre le troisième et le quatrième des arcs de la table, ou $165'$ au-delà du troisième; par conséquent, $225'$ étant la différence de ces arcs, et 219 la différence de leurs sinus, $\frac{165' \times 219'}{225'} = 160'\ 36''$ est la partie proportionnelle à ajouter au sinus du troisième arc de la table, pour le sinus demandé de 14^d ou $831'\ 36''$. Dans l'arithmétique sexagésimale, qui paroît généralement usitée dans l'astronomie des Hindous, quand la fraction excède la demi-unité, on la prend d'ordinaire comme un nombre entier; ainsi, $831'\ 35''\ 35'''$ seroit écrit $831'\ 36''$.

Pour rendre raison de l'inégalité apparente du mouvement des planètes, qu'ils supposent s'avancer dans leurs orbites respectives de quantités égales en temps égaux, les Hindous ont recours à des cercles excentriques, et déterminent que l'excentricité des orbites du soleil et de la lune par rapport à ce cercle, où ils placent la terre comme le centre de l'univers, est égale aux sinus de leurs plus grandes équations anomalistiques; et, conséquemment, que l'on peut tracer de la manière suivante la marche de l'un et de l'autre.

Décrivez un cercle; divisez-le, comme l'écliptique, en signes, degrés et minutes; notez le lieu du mandotchtcha, ou de l'apside supérieure, et supposez-le dans le taureau : tirez un diamètre à ce point, et placez, du centre ⊕ vers le lieu de l'apogée, l'excentricité égale au sinus de la plus grande équation qui, pour le soleil, est $130'\ 32''$. Ici l'excentricité est représentée beaucoup plus grande, pour que l'on comprenne mieux la figure.

Autour du point *E*, comme le centre, décrivez le cercle excentrique *FGHI*, qui est l'orbite du soleil; et dans le point *H*, où il est coupé par la prolongation de la ligne ⊕ ♉, est le lieu du mandotchtcha ou apside supérieure; l'inférieure est dans le point opposé *F*. Du point *H* prenez, contre l'ordre des signes, un arc égal à la longitude de l'apogée; le point ainsi déterminé sera le premier point du belier;

divisez ce cercle, comme le précédent, en signes et en degrés; notez la longitude moyenne du soleil dans chaque cercle, par exemple, dans les gémeaux, et tirez des deux points des lignes droites jusqu'à la terre en ⊕. Suivant le système hindou, qui paroît être le même que celui de Ptolémée, l'angle $a \oplus c$ sera l'anomalie moyenne, l'angle $b \oplus c$ l'anomalie vraie, et l'angle $a \oplus b$ leur différence, ou l'équation du lieu moyen au lieu vrai, qui doit être soustraite dans les six premiers signes de l'anomalie, et ajoutée dans les six derniers. Les anciens astronomes européens [a] trouvèrent l'angle $b \oplus c$ par la proportion suivante; et en le soustrayant de $a \oplus c$, il leur resta l'équation, qu'à l'instar des Hindous, ils insérèrent dans des tables calculées pour les divers degrés du quart de cercle. Comme le cosinus $\oplus e = E d$ de l'anomalie moyenne, augmenté de l'excentricité $E \oplus$, est au sinus $a e = b d$ de l'anomalie moyenne, ainsi le rayon est à la tangente de l'anomalie vraie; ou si l'on fait un rayon de $d \oplus$ dans le triangle rectangle $d \oplus b$, où $d \oplus$ et $b d$ sont donnés, $b d$ sera la tangente de l'angle $b \oplus d$ demandé. Les Hindous, qui n'ont point l'invention des tangentes, suivent une autre méthode, fondée sur des principes également vrais; ils imaginent le petit cercle ou épicycle $g\ d\ e\ f$, décrit autour du lieu moyen de la planète, a, avec un rayon égal à l'excentricité, qui, dans ce cas, et parce qu'il s'agit du soleil, est de $130'\ 30''$, et dont la circonférence en degrés ou divisions égales du déférent $A\ B\ C\ D$ sera dans la même proportion que leurs demi-diamètres. Ainsi, pour connoître la circonférence $g d e f$, ils font cette proportion : comme $\oplus C = 3438'$ est à $A\ B\ C\ D = 360^d$; ainsi $a g = 130'\ 32''$ est à $e f g d = 13^d\ 40'$: c'est ce qu'ils

[a] Les anciens astronomes européens, loin de connoître les tangentes, ne connoissoient pas même les sinus; Copernic se servoit encore des cordes, à l'exemple de Ptolémée. Aujourd'hui, au lieu de l'analogie donnée en cet endroit, on feroit, en nommant e l'excentricité, z l'anomalie moyenne, et 1 la moyenne distance :

$$\text{Tang. équation} = \frac{e \sin. z}{1 + e \cos. z};$$

d'où l'on déduiroit pour l'équation exprimée en secondes :

$$\text{équation} = \frac{e \sin. z}{\sin. 1''} - \frac{e^2 \sin. 2z}{2 \sin. 1''} \quad \frac{e^3 \sin. 3z}{3 \sin. 1''}$$

— &c. (Del.)

appellent *paridhi-ansa* ou les degrés paridhi. La proportion sera la même entre les sinus correspondans *h c* et *a i*, et leurs cosinus *c b* et *a k*, que l'on connoît conséquemment par le calcul en minutes ou parties égales du rayon *a* ⊕, qui contient, comme il a été dit ci-dessus, 3438′. Dans le triangle rectangle *h* ⊕ *c*, dont l'angle droit est en *h*, il y a de donnés les côtés *h* ⊕ (= *a* ⊕ + *c b*, parce que *c b* = *h a*) et *h c*, pour trouver l'hypoténuse *c* ⊕, au moyen de laquelle on peut déterminer l'angle *a* ⊕ *m*; car son sinus est *l m*, et dans les triangles semblables *h c* ⊕ et *l m* ⊕, *h c* est à *l m*, sinus de l'angle d'équation, comme *c* ⊕ est à *m* ⊕. Depuis le troisième signe d'anomalie jusqu'au neuvième, il faut soustraire le cosinus *c b* du rayon 3438′ pour le côté *h* ⊕ [a].

Néanmoins, ce n'est qu'en comptant les rétrogradations et autres circonstances relatives à mercure, à vénus, à mars, à jupiter et à saturne, où il faut prendre en considération des cercles très-excentriques, que les Hindous trouvent la longueur du carna ou hypoténuse *c* ⊕ ; en d'autres occasions, comme lorsqu'il s'agit des équations anomalistiques du soleil ou de la lune, ils se contentent de prendre *h c* comme égal au sinus *l m*, leur différence étant presque nulle, ainsi que l'observe le commentateur du Souryâ Siddhântâ [b].

Les tables d'anomalie des Hindous sont calculées sur cette

[a] Cette explication est incomplète; car on ne dit pas comment on peut connoître *c* ⊕. On arrivera plus directement au but de la manière suivante, et sans employer la ligne *l m* qu'on a omise dans la *fig.* 2 de l'édition de Londres.

$$\text{sin. équation} = \text{sin.}\ a \oplus m = \text{sin.}\ h \oplus c = \frac{hc}{c \oplus} = \frac{ac\ \text{sin.}\ cg}{(h\oplus^2 + hc^2)^{\frac{1}{2}}} = \frac{e\ \text{sin.}\ z}{(1 + e\ \text{cos.}\ z^2 + e^2\ \text{sin.}^2 z)^{\frac{1}{2}}}$$

$$= \frac{e\ \text{sin.}\ z}{(1 + e^2 + 2e\ \text{cos.}\ z)^{\frac{1}{2}}} = e\ \text{sin.}\ z - e^2\ \text{sin.}\ z\ \text{cos.}\ z - \&\text{c.} = e\ \text{sin.}\ z - \tfrac{1}{2} e^2\ \text{sin.}\ 2z, \&\text{c.}$$

Cette série, en se bornant aux secondes puissances de l'excentricité, a ses premiers termes communs avec la série donnée ci-dessus, et seroit d'une exactitude suffisante; mais nous verrons bientôt que les Hindous corrigeoient leur formule d'une manière empirique, dont il est impossible d'assigner le principe, et qui ne peut s'accorder avec aucune formule régulière. (DEL.)

[b] Cela revient à faire l'équation = *e* sin. *z* tout simplement, en négligeant le carré et les puissances supérieures de l'excentricité; l'erreur n'est pas considérable pour le soleil, mais elle est fort sensible pour la lune. (DEL.)

hypothèse, à l'aide d'un arrangement qui leur est particulier, autant que je puis le savoir. Trouvant que, dans le premier degré d'anomalie de l'apside supérieure et inférieure, la différence entre les lieux moyens et les lieux observés des planètes étoit plus grande qu'il ne convenoit d'après leur explication, ils augmentèrent l'épicycle dans l'apogée et le périgée, proportionnellement à la différence observée, respectivement pour chaque planète, concevant qu'il diminuoit en proportion inverse au sinus de l'anomalie moyenne, jusqu'à ce qu'à la distance de trois signes, ou à moitié chemin entre ces points, le rayon de l'épicycle fût égal à l'excentricité ou au sinus de la plus grande équation. Ils nommèrent cette différence, qu'ils admettoient dans la grandeur de l'épicycle, la différence du paridhi-ansa entre vichama et sama, mots qui signifient littéralement *impair* et *pair*. Du premier au troisième signe d'anomalie, ou plutôt à trois signes, une planète est en vichama; du troisième au sixième, ou dans le périgée, elle est en sama; dans le neuvième signe, en vichama; et dans le douzième, ou l'apogée, en sama. Les degrés paridhi, ou la circonférence de l'épicycle en sama, sont, pour le soleil, 14^d; en vichama, $13^d\,40'$; pour la lune, en sama, 32^d; en vichama, $31^d\,40'$; la différence assignée à chacun, entre sama et vichama, 20' [a].

[a] Diminuer 20' sur la circonférence, est la même chose que diminuer 3' 11" sur le rayon. Ainsi cette méthode des Hindous revient à supposer que le rayon de l'épicycle pour le soleil est $(130'\,32'' + 3'\,11'')$ dans l'apogée et dans le périgée; et qu'en nommant z la distance au périgée ou à l'apogée, le rayon de l'épicycle sera $(133'\,43'' - 3'\,11''\ \text{sin.}\ z)$. Ainsi l'équation, en se bornant au premier terme, sera $(133'\,43'' - 3'\,11''\ \text{sin.}\ z)\ \text{sin.}\ z = 133'\,43''\ \text{sin.}\ z - 3'\,11''\ \text{sin.}^2 z)$.

En calculant sur cette formule les quatre exemples donnés par l'auteur anglois, je trouve les équations 2' 20"; 12' 10"; 32' 9" et 113' 25", ce qui s'accorde parfaitement.

La formule générale seroit $a\ \text{sin.}\ z - b\ \text{sin.}^2 z$.

Supposez $z = 90^d$, elle devient $(a - b)$;

En faisant $z = 45^d$, elle devient $a\sqrt{\tfrac{1}{2}} - \tfrac{1}{2}b = \tfrac{1}{2}a\sqrt{2} - \tfrac{1}{2}b$;

En faisant $z = 30^d$, elle devient $\tfrac{1}{2}a - \tfrac{1}{4}b$;

En faisant $z = 60^d$, elle devient $a\sqrt{\tfrac{3}{4}} - \tfrac{1}{4}b = \tfrac{1}{2}a\sqrt{3} - \tfrac{1}{4}b$.

Donc, en prenant dans la table d'équation les termes qu'elle donne à 90^d, 45^d, 30 et 60^d, on auroit plusieurs manières de déterminer les valeurs que cette table suppose pour a et b; la plus simple est celle-ci, (terme de 90^d) $= a - b$,

4 (terme de 30^d) $= 2a - b$.

Pour éclaircir ces notions par des exemples, supposons qu'il faille trouver l'équation du lieu moyen du soleil à son lieu vrai dans le premier degré d'anomalie : le sinus de 1^d est considéré comme égal à

Donc $a = 4$ (terme de 30^d) — (terme de 90^d). Après quoi $b = a$ — (terme de 90^d) $= 4$ (terme de 30^d) — 2 (terme de 90^d).

On auroit encore $a = [2\ (\text{terme } 45^d) - (\text{terme } 90^d)]\ \text{tang. } 67^d\ 30'$;

$$a = [3\ (\text{terme } 30^d) - (\text{terme } 60^d)]\ \frac{\text{sin. } 45^d \text{ tang. } 30}{\text{sin. } 15^d};$$

$$a = \frac{4\ (\text{terme } 60^d) - 3\ (\text{terme } 90^d)}{2\sqrt{3} - 3 = 0.4641016},$$

Dans la table ci-après, le terme 30 est $1^d\ 6'\ 2''$, dont le quadruple est	4^d	$24'$	$8''$.
Le terme 90 est......................	2	10	32.
Donc a = différence =....................	2	13	36.
Et $b = a$ — terme 90 =..................		3	4.

Le terme de 30^d pouvant être en erreur de $0'\ 5''$ dans la table, son quadruple pourroit être en erreur de $2''$; ainsi a pourroit être $2^d\ 13'\ 34''$ ou $2^d\ 13'\ 38''$, aussi-bien que $2^d\ 13'\ 36''$ et b $3'\ 2''$ et $3'\ 6''$, aussi-bien que $3'\ 4''$.

La seconde formule donne......	$a =$	2^d	$13'$	$44''$	8 et	$b =$	$3'$	$12''$	8.
La troisième donne...........	$a =$	2	13	32	9 et	$b =$	3	0	9.
La quatrième	$a =$	2	13	44	1 et	$b =$	3	12	1.
Le milieu seroit	$a =$	2	13	39	3 et	$b =$	3	7	3.

Il résulte de là que la table de l'équation du soleil a réellement été calculée sur une formule équivalente à celle que nous avons donnée; les petites différences que nous y remarquons viennent, sans doute, du peu d'étendue de la table des sinus qui a dû servir à ces calculs.

Pour appliquer cette formule à l'équation de la lune, il faut se souvenir que la formule donne le sinus de l'équation, et non pas l'équation même. Ainsi les termes pris dans la table doivent être préalablement diminués de l'excès de l'arc sur le sinus. Nous avons négligé cette attention pour le soleil, l'erreur est presque insensible.

Ainsi le terme de 30^d est $2^d\ 32'\ 2''$, qui surpasse son sinus de				$3''$.
Nous réduirons donc cet arc à $2^d\ 31'\ 59''$, dont le quadruple sera		10^d	$7'$	$56''$.
Le terme 90^d est $5^d\ 2'\ 48''$, qui surpasse de $23''\ 4$ son sinus......		5	2	24 6.
On aura donc........................	$a =$	5^d	$5'$	$31''4$.
et................	$b =$		3	6 8.
La formule $a = [2\ (\text{terme } 45^d) - (\text{terme } 90^d)]\ \text{tang. } 67^d\ 30' = 5^d\ 5'\ 25$ et	$b =$		3	0.
La formule $a = [3\ (\text{terme } 30^d) - (\text{terme } 60^d)]\ \frac{\text{sin. } 45, \text{ tang. } 30}{\text{sin. } 15.} = 5\ 5\ 34$ et	$b =$		3	9.
La formule $a = \frac{4\ (\text{terme } 60^d) - 3\ (\text{terme } 90^d)}{0.4641016} = 5\ 5\ 34$ et	$b =$		3	9.

son

son arc, ou $60'$; la circonférence de l'épicycle en sama ou dans l'apogée, est 14^d, mais diminuant en ce cas vers vichama[a], en proportion inverse au sinus d'anomalie. C'est pourquoi le rayon 3438 est à $20'$, différence entre sama et vichama, comme $60'$ de l'anomalie est à $\frac{60' \times 20}{3438} = 20''$; et ce nombre, étant soustrait de 14^d, donne pour reste $13^d\ 59'\ 40''$. Maintenant la circonférence 360^d du grand cercle est à la circonférence $13^d\ 59'\ 40''$ de l'épicycle, comme 60 sinus de l'anomalie est au sinus correspondant dans l'épicycle *h c*, lequel, ainsi que je l'ai observé, est supposé égal à *l m*, sinus de l'équation

Tout cela diffère peu de $3'\ 11''$ et de $5^d\ 2'\ 25'' + 3'\ 11''$, $5^d\ 5'\ 36''$ qu'on doit avoir, d'après les principes exposés dans le Mémoire. On peut donc assurer que nous connoissons la manière dont les Hindous calculoient l'équation du centre; mais on ne conçoit pas comment ils la supposoient la même pour la seconde moitié que pour la première. En effet, la formule $a \sin. z - b \sin. {}^2z$ devroit devenir $-a \sin. z - b \sin. {}^2z$ dans la seconde moitié de l'argument; mais z est tantôt la distance à l'apogée, et tantôt la distance au périgée. Les Grecs, qui employoient les épicycles comme les Hindous, calculoient leur équation d'une manière plus géométrique.

Bailly a imprimé plusieurs tables d'équations lunaires et solaires : celles qu'on voit *pages 336 et 337* de son Astronomie indienne, ne diffèrent guère de celles qu'on voit ici; seulement elles paroissent plus correctes. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les différences entre les termes consécutifs. Ainsi à 15^d on peut soupçonner que l'équation doit être $1^d\ 3'\ 34''$. En effet, Bailly donne $1^d\ 8'\ 35''$; à 21^d, on doit lire $1^d\ 49'\ 7''$, comme Bailly; à 23^d, $1^d\ 58'\ 57''$ au lieu de $1^d\ 58'\ 3''$; à 43^d, il y a une erreur de $22''$ en excès, à 75^d il y en a une de $20''$. Il est possible que ce soient autant de fautes d'impression.

Les équations que le même auteur donne, *pag. 414 et suiv.* paroissent supposer une autre valeur aux coefficiens *a* et *b*.

Ainsi le terme de 30^d est $1^d\ 5'\ 57'' - 0'',2$ dont le quadruple	4^d	$23'$	$47''\ 2$.
Le terme de 90 2 10 34 − 1,9	2	10	32, 1.
d'où $a =$	2	13	15, 1.
et $b =$		2	43, 0.
Et pour la lune, le terme 30^d est $2^d\ 31'\ 37'' -$ 3, le quadruple	10	6	16.
Le terme de 90 5 2 26 23,4	5	2	2, 6.
$a =$	5	4	13, 4.
$b =$		2	10, 8.

(DEL.)

[a] L'auteur veut dire que la diminution est proportionnelle au sinus de l'anomalie, et que l'équation diminue en proportion de ce que ce sinus augmente. (DEL.)

véritable. On aura donc $\frac{13^d\ 59'\ 40'' \times 60'}{360^d} = 2'\ 19''\ 56'''\ 40''''$. Ce sinus, dans la table des Hindous, est égal à son arc. Telle est, en conséquence, l'équation qui servira à convertir en anomalie vraie l'anomalie moyenne. 1.° Cette équation se retranche dans les six premiers signes de l'anomalie moyenne; elle s'ajoute dans les six derniers.

Pour l'équation du lieu moyen au lieu vrai, dans $5^d\ 14'$ d'anomalie; le sinus de $5^d\ 14'$ est $313'\ 36''\ 8'''$, et $\frac{313'\ 36''\ 8''' \times 20 = 6272'\ 2''\ 40'''}{3438}$ $= 1'\ 49''$ qu'il faut soustraire des degrés paridhi en sama; $14^d - 1'\ 49'' = 13^d\ 58'\ 11''$, et $\frac{313'\ 36''\ 8''' \times 13^d\ 58'\ 11''' = 4379'\ 59''\ 37'''}{360^d} = 12'\ 9''\ 59'''$, sinus de l'angle d'équation, qui est égal à son arc.

Pour le même, dans 14^d d'anomalie; le sinus de 14^d est $831'\ 36''$; — $\frac{831'\ 36'' \times 20}{3458} = 41'\ 50''$, et $\frac{14^d - 4'\ 50'' \times 831'\ 38''}{360^d} = 32'\ 9''$, sinus de l'angle d'équation.

Pour le même, dans deux signes d'anomalie; le sinus de 60^d est $2978'$; $\frac{2978' \times 20}{3438} = 17'\ 19''$; et $\frac{14^d - 17'\ 19'' \times 2978'}{360^d} = 113'\ 25''\ 20'''$, sinus d'équation égal à son arc.

Pour l'équation du lieu moyen au lieu vrai de la lune dans 1^d d'anomalie; les degrés paridhi de la lune en sama sont 32^d, en vichama $31^d\ 40'$, la différence $20'$; le sinus de 1^d est $60'$ et $\frac{60' \times 20}{3438'} = 21''$ à déduire des degrés paridhi en sama, $32^d - 21'' = 31^d\ 59'\ 39''$, $\frac{31^d\ 59'\ 39'' \times 60}{360^d} = 5'\ 20''$; c'est l'équation demandée.

Pour la même, dans dix degrés d'anomalie; le sinus de 10^d est $597'$; $\frac{597' \times 20'}{3438'} = 3'\ 28''$, et $\frac{32^d - 3'\ 28'' \times 597}{360^d} = 52'\ 58''$, est l'équation demandée.

Pour la même, dans trois signes d'anomalie; le sinus de 90^d est le rayon ou $3438'$; et $\frac{3438' \times 20'}{3438'} = 20'$, $\frac{32^d - 20' \times 3438}{360^d} = 302'\ 25''$,

le sinus du plus grand angle d'équation, égal au rayon de l'épicycle dans ce point d'anomalie, dont l'arc correspondant est $302' \, 48''$, l'équation demandée.

Pour l'équation du mouvement moyen au mouvement vrai dans ces divers points d'anomalie, dites : Le rayon 3438 est au moyen mouvement comme le cosinus *c b* de l'angle anomalistique *g a c* dans l'épicycle est à la différence entre le mouvement moyen et le mouvement apparent. Ce quatrième terme est l'équation demandée, qui doit être soustraite du mouvement moyen dans les trois premiers signes d'anomalie, ajoutée dans les six suivans, et soustraite dans les trois derniers.

Exemple [a] : Pour le soleil, dans $5^d \, 14'$ d'anomalie. Le cosinus de $5^d \, 14'$ dans le canon hindou est $3422' \, 17'' \, 52'''$. Le cercle paridhi, dans ce point, trouvé ci-dessus, est $13^d \, 58' \, 11''$, et $\frac{3422, 17' 52'' \times 13^d 58' 11''}{360^d}$ $= 132' \, 48''$, est le cosinus *c b* dans l'épicycle. A présent dites : Le rayon $3438'$ est au mouvement moyen du soleil $59' \, 8''$ par jour, ou $59'' \, 8'''$ par danda, comme le cosinus de *c b* qui est $132' \, 48''$ est à l'équation demandée qui sera $2' \, 17''$ par jour, ou $2'' \, 17'''$ par danda. Le mouvement de l'apside du soleil est si lent, qu'on le néglige dans ces calculs; mais on a égard à celui de la lune, afin de connoître son mouvement moyen par rapport à l'apogée qui est de $783' \, 54''$.

On peut déterminer de cette manière l'équation de l'anomalie et du mouvement moyen à l'anomalie et au mouvement vrai pour chaque degré du quart de cercle; et ils se trouveront d'accord avec les tables de Macaranda. Les tables suivantes sont traduites de ce livre.

[a] Cette règle n'est pas fort exacte, sur-tout pour la lune, puisqu'elle revient à prendre la différentielle de l'équation a sin. $z - b$ sin. $^2 z$ ou a cos. $z \, dz - b$ sin. $2 z \, dz$; ce qui, pour le soleil, donne $2' \, 18''$ cos. $z - 1'' \, 64$ sin. $2 z$, et pour la lune, $69' \, 38''$ cos. $z - 21'' \, 75$ sin. $2 z$. La table du mouvement de la lune paroît assez mal calculée, sur-tout vers $41'$, 42 et 43^d. Bailly fait la même remarque sur les tables de même genre qu'il a imprimées. La règle sur laquelle ces tables ont été formées est pourtant curieuse, en ce qu'elle nous montre que les Hindous savoient que la variation du sinus est proportionnelle au cosinus. (DEL.)

ÉQUATIONS SOLAIRES, RAVI P'HALA.

Anomalie.	Équation du lieu moyen au lieu vrai.	Équation du mouvement moyen au mouvement vrai	Anomalie.	Équation du lieu moyen au lieu vrai.	Équation du mouvement moyen au mouvement vrai.	Anomalie.	Équation du lieu moyen au lieu vrai.	Équation du mouvement moyen au mouvement vrai.
1d	d 2' 20"	2 18d	31d	1d 8' —"	1' 55	61d	1d 54' 30"	1' 4"
2	4 40	2 18	32	1 9 57	1 53	62	1 55 34	1
3	7 —	2 18	33	1 11 57	1 53	63	1 56 35	58
4	9 19	2 17	34	1 13 47	1 51	64	1 57 34	57
5	11 37	2 17	35	1 15 40	1 51	65	1 58 34	55
6	13 56	2 17	36	1 17 32	1 49	66	1 59 30	55
7	16 15	2 16	37	1 19 23	1 47	67	2 — 23	52
8	18 33	2 16	38	1 21 11	1 45	68	2 1 14	49
9	20 51	2 15	39	1 22 57	1 43	69	2 2 4	46
10	23 7	2 14	40	1 24 42	1 42	70	2 2 51	43
11	25 23	2 14	41	1 26 26	1 40	71	2 3 36	41
12	27 39	2 13	42	1 28 7	1 38	72	2 4 17	39
13	29 55	2 13	43	1 29 46	1 36	73	2 4 57	37
14	32 10	2 12	44	1 31 23	1 34	74	2 5 35	35
15	34 24	2 11	45	1 32 58	1 32	75	2 6 12	32
16	36 37	2 11	46	1 34 32	1 30	76	2 6 45	31
17	38 49	2 10	47	1 36 4	1 29	77	2 7 17	28
18	41 1	2 9	48	1 37 35	1 28	78	2 7 45	25
19	43 12	2 8	49	1 39 6	1 28	79	2 8 12	23
20	45 22	2 7	50	1 40 36	1 26	80	2 8 35	22
21	47 31	2 6	51	1 42 3	1 23	81	2 8 58	20
22	49 39	2 6	52	1 43 26	1 19	82	2 9 18	18
23	51 47	2 5	53	1 44 45	1 16	83	2 9 36	15
24	53 53	2 3	54	1 46 2	1 14	84	2 9 51	12
25	55 57	2 2	55	1 47 17	1 13	85	2 10 3	10
26	58 1	2 1	56	1 48 33	1 13	86	2 10 13	8
27	1 — 2	2 —	57	1 49 47	1 12	87	2 10 20	6
28	1 2 3	1 58	58	1 51 —	1 11	88	2 10 27	4
29	1 4 3	1 57	59	1 52 12	1 11	89	2 10 31	1
30	1 6 2	1 56	60	1 53 25	1 8	90	2 10 32	

ÉQUATIONS LUNAIRES, TCHANDRA P'HALA.

Anomalie.	Équation du lieu moyen au lieu vrai.	Équation du mouvement moyen au mouvement vrai.	Anomalie.	Équation du lieu moyen au lieu vrai.	Équation du mouvement moyen au mouvement vrai.	Anomalie.	Équation du lieu moyen au lieu vrai.	Équation du mouvement moyen au mouvement vrai.
1^d	^{d} 5' 20'	69' 39'	31^d	2^d 36' 37"	59' 20"	61^d	4^d 25' 6"	33' 41"
2	10 40	69 38	32	2 41 11	58 41	62	4 27 36	32 39
3	16 —	69 33	33	2 45 36	58	63	4 29 59	31 35
4	21 19	69 28	34	2 49 58	57 19	64	4 32 19	30 29
5	26 36	69 21	35	2 54 20	56 37	65	4 34 37	29 22
6	31 54	69 13	36	2 58 39	55 56	66	4 36 47	28 13
7	37 12	69 4	37	3 2 54	55 14	67	4 38 54	27 7
8	42 29	68 54	38	3 7 5	54 30	68	4 40 54	26 1
9	47 44	68 43	39	3 11 12	53 44	69	4 42 50	24 55
10	52 58	68 28	40	3 15 16	52 58	70	4 44 40	23 49
11	58 11	68 11	41	3 19 18	51 26	71	4 46 24	22 42
12	1 3 23	67 52	42	3 23 14	50 57	72	4 48 5	21 34
13	1 8 40	67 35	43	3 27 4	50 48	73	4 49 38	20 24
14	1 13 45	67 17	44	3 30 54	49 46	74	4 51 9	19 14
15	1 18 53	66 55	45	3 34 39	48 54	75	4 52 53	18 3
16	1 24 —	66 38	46	3 38 21	48	76	4 53 54	16 51
17	1 29 5	66 18	47	3 41 58	47 5	77	4 55 6	15 38
18	1 34 9	65 57	48	3 45 32	46 9	78	4 56 15	14 25
19	1 39 10	65 36	49	3 48 59	45 13	79	4 57 17	13 14
20	1 44 9	65 14	50	3 52 24	44 19	80	4 58 13	13 3
21	1 49 7	64 50	51	3 55 46	43 27	81	4 59 6	10 53
22	1 54 3	64 24	52	3 59 2	42 32	82	4 59 53	9 41
23	1 58 56	63 56	53	4 2 13	41 37	83	5 — 27	8 34
24	2 3 47	63 24	54	4 5 18	40 41	84	5 1 8	7 14
25	2 8 35	62 53	55	4 8 18	39 44	85	5 1 40	6 2
26	2 13 22	62 22	56	4 11 16	38 47	86	5 2 3	4 51
27	2 18 6	61 48	57	4 14 11	37 50	87	5 2 20	3 40
28	2 22 47	61 13	58	4 17 —	36 51	88	5 2 36	2 37
29	2 27 25	60 35	59	4 19 46	35 48	89	5 2 44	1 44
30	2 32 2	59 56	60	4 22 29	34 48	90	5 2 48	— —

Ayant la longitude vraie du soleil et de la lune, et le lieu du nœud, déterminés par les méthodes dont j'ai donné l'explication, il est aisé de juger, d'après la position du dernier, s'il y aura une éclipse solaire ou lunaire à la première conjonction ou opposition. Dans ce cas, il faut compter de ce point le tithi, ou date du mois synodique de la lune, pour déterminer le temps calculé de minuit de la pleine lune ou d'une nouvelle lune. Sa distance au soleil, en longitude, étant divisée par 720′, nombre des minutes contenues dans un tithi, ou la 30.ᵉ partie de 360^{d}, le quotient montre le tithi qu'elle a passé, et la fraction, s'il y en a, la portion écoulée du suivant; si c'est le 15.ᵉ, la différence entre cette fraction et 720′ est la distance qu'elle a à parcourir jusqu'à son opposition, qui sera dans un temps proportionné à son mouvement réel; et ce temps étant déterminé, sa longitude, la longitude du soleil, et le lieu du nœud, peuvent être connus pour l'instant de la pleine lune, ou le milieu de l'éclipse lunaire. La méthode dont les Hindous se servent pour ces calculs paroîtra si évidente dans l'exemple qui va suivre, qu'il seroit superflu de lui donner ici plus de développement. On peut dire la même chose par rapport à la déclinaison du soleil et à la latitude de la lune.

Il est évident, d'après les explications précédentes, que les Pandits, versés dans le Djyòtèche Sâstra, ont des notions plus exactes de la forme de la terre et de l'économie de l'univers qu'on n'en attribue aux Hindous en général, et qu'ils doivent rejeter la croyance ridicule du vulgaire des Brahmanes; savoir, que les éclipses sont occasionnées par l'intervention du monstre Râhou, avec beaucoup d'autres détails également entachés d'absurdité et d'ignorance : mais comme cette croyance est fondée sur des déclarations claires et positives contenues dans les Védas et les Pourânas, ouvrages dont aucun Hindou pieux ne sauroit disputer l'autorité divine, quelques astronomes ont expliqué avec précaution les passages de ces livres qui ne s'accordent point avec les principes de leur science. Lorsqu'il étoit impossible de les concilier, ils ont justifié de leur mieux des propositions que l'usage avoit rendues indispensables, en observant que certaines choses

indiquées dans les Sâstras « pouvoient avoir été ainsi autrefois, et » peuvent encore être ainsi ; mais que pour des vues astronomiques, il » faut suivre des règles astronomiques. » D'autres, plus hardis, ont attaqué et réfuté les opinions que la philosophie réprouve. Bhâscara soutient qu'il est plus raisonnable de supposer la terre se balançant dans l'espace infini, que soutenue par une suite d'animaux, sans qu'on puisse dire sur quoi porte le dernier; et Narasinha, dans son commentaire, montre qu'on n'a pu entendre autre chose par Râhou et Cétou, la tête et la queue du monstre, dans leur acception commune, que la position des nœuds de la lune, et la quantité de sa latitude, d'où dépendent certainement les éclipses : mais il ne nie pas pour cela la réalité de Râhou et de Cétou ; au contraire, il dit que l'on doit ajouter foi à leur existence, et à leur présence dans les éclipses, et qu'on peut les soutenir comme un article de foi, sans préjudice pour l'astronomie. Le Slocâ suivant, auquel est jointe une traduction littérale, fut évidemment composé par un Djyòtèche, et il est bien connu des Pandits en général.

Vip'halânyanyasâstrâni, vivâdestéchou cêvalam :
Sap'halam djyòtecham sâstram tchandrârcaou yatra sâkchinaou.

« Les autres *Sâstras sont tous* stériles ; *il n'y* a dans eux que de » l'effort. La fécondité *est* le partage du Djyòtèche sâstra, où le soleil » *et* la lune *sont* deux témoins. »

Je pourrois rapporter ici le raisonnement de Varâha Atchârya concernant le monstre Râhou ; mais comme ce Mémoire est déjà assez long, je passe à la manière dont les Pandits versés dans l'astronomie déterminent la distance et le diamètre de la lune, et les autres conditions nécessaires pour prédire une éclipse de lune.

Ils regardent la terre comme sphérique, et conçoivent son diamètre divisé en 1600 parties égales ou yôdjanas. Une ancienne méthode de trouver la circonférence d'un cercle étoit de multiplier le diamètre par 3 ; mais cela n'étant pas tout-à-fait assez, les mounis prescrivirent de le multiplier par la racine carrée de 10. Ceci donne en nombres ronds, pour la circonférence équatoriale de la terre, 5059 yôdjanas,

ainsi qu'elle est déterminée dans le Souryâ Siddhântâ. Néanmoins, dans la table de sinus trouvée dans le même livre, le rayon étant évalué à 3438 parties égales, ou minutes, dont le quart de cercle contient 5400, suppose la connoissance d'un rapport beaucoup plus exact du diamètre à la circonférence; car, par le premier, il est comme 1 à 3.1627, &c.; par le dernier, comme 1 à 3.14136; et les travaux les plus estimés des Européens le déterminent comme 1 à 3.14159, &c. Dans les Pourânas, la circonférence de la terre est annoncée comme étant de 500000000 yôdjanas; et pour rendre raison de cette différence étonnante, le commentateur déjà cité pensa « que l'yôdjan fixé dans le Souryâ Siddhântâ contenoit 100000 de » ceux dont parlent les Pourânas, ou que peut-être, suivant l'opinion » de quelques-uns, la terre étoit réellement de cette grandeur dans » quelque ancien calpa. De plus, d'autres disent que, de l'équateur vers » le sud, la terre augmente en grandeur ; cependant, pour les opé- » rations astronomiques, il faut adopter les dimensions données par » Souryâ. » La circonférence équatoriale étant assignée, la circonférence d'un cercle de longitude, dans quelque latitude que ce soit, est déterminée. Le rayon 3438 est au lambadjya ou sinus de la distance au pôle ou cosinus de latitude, comme la circonférence de l'équateur 5059 est à la circonférence demandée.

Parmi plusieurs méthodes pour trouver la latitude d'un lieu, il y en a une qui consiste à observer le palabhâ, ou ombre projetée d'un gnomon perpendiculaire, quand le soleil est à l'équateur. Le sankou, ou gnomon, a 12 angoulas ou doigts de longueur, chacun divisé en 60 vingoulas; et l'ombre observée à Benarès est $\overset{A}{5},\overset{V}{45}$. Donc, par la proportion d'un triangle rectangle, $\sqrt{12.^2 + 5,45^2} = \overset{A}{13}\ \overset{V}{18}$ l'akchacarna [hypoténuse], ou distance du sommet du gnomon à l'extrémité de l'ombre. Prenez-la comme rayon, et l'ombre projetée sera le sinus de la distance zénith, égale en ce cas à la latitude du lieu. Ainsi $\frac{3438 \times \overset{A}{5}\ \overset{V}{45}}{13^A\ 18^V}$ $= 1487'$; l'arc qui, dans la table, correspond à ce sinus, est $25^d\ 26'$, et

et c'est la latitude de Benarès. Le sinus du complément de la latitude est 3101′ 57″, et par la trigonométrie, $\frac{3101' 57 \times 505938}{3438} = 4565$, 4 yôdjans, circonférence d'un cercle de longitude à la latitude de Benarès [a].

La règle pour trouver la longitude, est d'observer les éclipses lunaires calculées pour le premier méridien, que le Souryâ Siddhântâ fait passer sur Lancâ, Rôhîtaca, Avanti et Sannihita-Saras. Le commentateur dit qu'Avanti s'appelle aujourd'hui *Oudjdjayini* ou *Ougeïn*, lieu bien connu des Anglois dans le pays des Mahrattes. Benarès passe pour être à 64 yôdjans est de ce méridien; et le même rapport qui existe entre 4565 yôdjans, cercle de longitude à Benarès, et 60 dandas, jour naturel, existe entre 64 yôdjans et 0 danda 50 palas [b], différence de longitude en temps qui marque le temps après minuit, lorsque, strictement parlant, le jour astronomique commence à Benarès [c]. On a remarqué qu'une éclipse lunaire totale avoit eu lieu à Benarès, 51 palas plus tard qu'un calcul ne la donnoit pour Lancâ, et $\frac{51 \times 4565\ 4}{3600} = 64$ yôdjans, différence de longitude sur la surface de la terre.

Suivant la carte de Rennell, où se trouve Ougeïn, et conformément

[a] En employant les tangentes, le calcul sera plus court. La longueur de l'ombre divisée par la hauteur du gnomon, sera la tangente de la latitude. Ainsi $\frac{5^{A}.\ 45^{v}}{12^{A}} = \frac{5.\ 75}{12} =$ tang. $25^{d}\ 36'\ 8''$. C'est la latitude de Benarès. Après quoi, $5059.\ 83 \times \cos.\ 25^{d}\ 36'\ 8'' = 4562\ 52$ yôdjans. L'auteur donne seulement 25^{d} 26′ pour la latitude : c'est sans doute une faute d'impression; car cette latitude donneroit 4569 18 yôdjans pour la circonférence du cercle de longitude. (DEL.)

[b] Un calcul plus exact donne 0 danda 46 palas. (DEL.)

[c] « On compte ce jour (jour astronomique) comme commençant à minuit » sous le réc'hâ [méridien] de Lancâ, » et dans tous les lieux situés à l'est ou à » l'ouest de ce méridien, plutôt ou plus » tard, à proportion de leur desantara » [longitude] exprimé en temps, selon » le Soùryâ Siddhântâ, le Brâhmah Sid» dhântâ, le Vasichtha Siddhântâ, le » Soma Siddhântâ, le Parasera Siddhântâ » et l'Aryabhatta. Selon Brâhmagoupta et » autres, il commence au lever du soleil; » suivant le Romacâ et autres, il com» mence à midi; et suivant l'Archa Sid» dhântâ, au coucher du soleil. »

(TICA sur le Souryâ Siddhântâ.)

à la longitude assignée à Benarès, le point équinoxial Lancâ tombe dans l'Océan oriental, au sud de Ceylan et des îles Maldives. La fable représente Lancâ comme une des quatre villes bâties par Dévatâs, à égale distance les unes des autres, ainsi que de Soumerou et Bâdaouânal, les pôles septentrional et méridional, dont les murailles sont d'or, &c. A l'égard de Meyâ s'acquittant de ses fameuses dévotions, en récompense desquelles il reçut du soleil les révélations astronomiques consignées dans le Souryâ Siddhântâ, le commentateur observe « qu'il accomplit ces dévotions à Sâlmala, pays un peu à » l'est de Lancâ. Les dimensions de Lancâ sont égales à un douzième » de la circonférence équatoriale de la terre, &c. » Ce passage pourroit conduire à rechercher si par Sâlmala on n'entendoit pas Ceylan. Dans l'histoire de la guerre de Râma contre Râvaṇ, tyran de Lancâ, il est dit que ce dernier épousa la fille d'un Asoura nommé Meyâ; mais ces recherches sont étrangères à mon objet.

Pour les dimensions du cakchâ [orbite] de la lune, la règle est plus détaillée dans le texte sanskrit qu'on n'a besoin de l'expliquer aux personnes instruites des méthodes usitées par les astronomes européens pour déterminer la parallaxe horizontale de la lune. En termes généraux, c'est d'observer la hauteur de la lune, et, après avoir rempli d'autres conditions, de comparer le temps de son ascension du kchitdjya, ou horizon sensible, et sa distance du soleil lorsqu'elle est sur l'horizon rationnel, afin de trouver le temps de son passage d'un point à l'autre, ou, en d'autres termes, « trouver la différence » de temps entre le méridien auquel l'œil l'a rapportée à son lever, » et le méridien où elle étoit réellement. » Pendant cette différence de temps, elle aura traversé un espace égal au demi-diamètre de la terre, ou 800 yôdjans. On fera donc cette analogie : Cette différence de temps est à son mois périodique comme 800 yôdjans sont à la circonférence du cakchâ, qui se trouve par-là de 324000 yôdjans. Cette méthode est sujette aux erreurs provenant de la réfraction, et de ce que les Hindous prennent le mouvement de la lune le long du sinus au lieu de son arc; mais ils paroissent n'avoir euaucune

idée de la première [a], et ils regardoient peut-être la seconde comme trop peu considérable pour qu'on y eût égard. Cela prouve qu'ils évaluoient la parallaxe horizontale à 51′ 20″ ; et sa distance du centre de la terre, à 51570 yôdjans ; car $\frac{180^d \times 1600}{324000} = 53' 20''$, et 90^d ou 5400′ sont au rayon 3438′ comme 81000 yôdjans, quart de son orbite, sont à 51570 ; après quoi $\frac{51570 \times 21600}{5059} = 220184$. C'est la même distance en milles géographiques. Les astronomes européens estiment la distance moyenne de la lune environ 240000 ; ce qui est un peu plus d'un 15.e en sus de ce que les Hindous trouvèrent à une époque aussi reculée que celle de Meyâ, auteur du Souryâ Siddhântâ.

Le système des Hindous suppose que les planètes se meuvent, dans leurs orbites respectives, avec la même vîtesse. Ainsi les dimensions de l'orbite de la lune étant connues, celles des autres planètes sont déterminées, par proportion, d'après leurs révolutions périodiques. Le rapport qui existe entre les révolutions du soleil dans un mahâ-youg, ou 4320000, et les révolutions de la lune dans le même cycle, 57753336, existe aussi entre l'orbite de la lune, 324000 yôdjans, et l'orbite du soleil, 4331500 yôdjans; et il en est de même pour les cakchâs ou orbites des autres planètes. Toute distance et grandeur vraie qui peut se dériver de la parallaxe, est ici hors de la question ; mais on reconnoîtra que l'hypothèse des Hindous remplit leur objet, en déterminant la durée des éclipses, &c.

La règle pour trouver les diamètres du soleil et de la lune, est d'observer le temps qui s'écoule entre l'apparition du bord sur l'horizon et l'instant du lever total du disque, quand leur mouvement apparent est égal à leur mouvement moyen, ou lorsqu'il est dans trois signes d'anomalie : alors, par proportion, le rapport qui existe entre ce temps et un jour naturel, existe aussi entre leurs orbites et

[a] Mais ils ne sont pas tout-à-fait ignorans dans l'optique ; ils savent que les angles d'incidence et de réflexion sont égaux, et calculent le lieu d'une étoile ou d'une planète comme on la verroit réfléchie par l'eau ou par un miroir.

leurs diamètres respectifs ; savoir, 6300 yôdjans pour le soleil, 480 yôdjans pour la lune. On augmente ou on diminue ces dimensions, suivant qu'ils approchent de l'apside inférieure ou supérieure, à proportion que leur mouvement apparent est au-delà ou en-deçà de leur mouvement moyen, en vue de calculer le diamètre de l'ombre de la terre sur la lune, sur des principes qu'une figure rendra plus intelligibles.

Soit *l m* = *g h* = *c d* le diamètre de la terre ; la distance entre la lune et la terre *A B*, et le diamètre de la lune *C D*. Dans ce système, où toutes les planètes sont supposées se mouvoir avec une même vîtesse réelle, les dimensions de l'orbite du soleil excéderont celles de l'orbite de la lune dans la même proportion que sa période de temps excédera la sienne ; soit *A E* la distance du soleil, et *G E F* une partie de son orbite. Ainsi, suivant le calcul précédent, le diamètre apparent du soleil, *f i*, à cette distance de la terre, est de 6500 yôdjans, ou plutôt l'angle que formeroit son diamètre, vu dans trois signes d'anomalie, seroit de 6500 parties de la circonférence d'un cercle composé de 4331500, et décrit autour de la terre, comme autour d'un centre, avec un rayon égal à sa distance moyenne, qui est proprement tout ce qu'on entend par le vichcambha, et qui, par cette raison, est augmentée ou diminuée selon son mouvement vrai. Celui-ci, dans trois signes d'anomalie, équivaut à 32′ 24″ ; car 6500 est à 32′ 24″ comme 4331500 est à 360^{d}. Les Européens le déterminent à 32′ 22″. On trouve de la même manière le vichcambha du soleil dans le cakchâ moyen de la lune, ou la portion de son orbite en yôdjans, comprise dans cet angle (6500 est à 486 yôdjans, ou *n o*, comme 4331500 est à 324000) usité dans les éclipses de soleil ; mais celle que je tâche d'expliquer est une éclipse de lune. Il est évident que le diamètre de l'ombre de la terre sur la lune sera *c d* — *c a* — *b d* ou *a b* quand sa distance est *A e*, et que *c a* et *b d* seront trouvés par la proportion suivante : *A e* est à *c a* + *b d*, comme *A K* est à *f i* — *g h* = *f g* + *h i*. Mais on a observé que *A K* et *f i* sont proportionnés, par les Hindous, suivant la distance de la lune *A e*, mouvement apparent du soleil et

de la lune, et les angles formés par leurs diamètres. En conséquence, la règle des Hindous établit que le rapport qui existe entre le vichcambha du soleil ou son diamètre et celui de la lune, existe aussi entre la différence des diamètres du soleil et de la terre en yôdjans, et un 4.e nombre égal à $ca + bd$ à soustraire du soûchi, ou $lm = cd$ pour trouver ab; qu'ainsi le nombre d'yôdjans, déterminé de cette manière, comme les diamètres de la lune et de l'ombre, peut être réduit en minutes d'un grand cercle par un diviseur de quinze; car une minute est à 15 yôdjans comme les minutes contenues dans $360^d = 21600$ sont à 324000, orbite de la lune en yôdjans.

Le diamètre du disque de la lune, de l'ombre de la terre, et le lieu du nœud, étant trouvés pour l'instant de l'opposition, ou pleine lune, le surplus de l'opération ne diffère en rien, que je sache, de la méthode employée par les astronomes d'Europe pour calculer une éclipse de lune. Voici la traduction de la formule indiquée dans le Souryâ Siddhântâ : « L'ombre de la terre est toujours distante de six » signes de souryâ, et tchandra est éclipsée toutes les fois que le pata » s'y trouve au pournimâ; comme souryâ l'est aussi, toutes les fois » qu'à la fin de l'amâvâsyâ le pata se trouve à la place de souryâ, ou, » dans les deux cas, lorsque le pata est presque dans cette situation. » A la fin de l'amâvâsiâ tithi, les signes, degrés et minutes de souryâ » et de tchandra sont égaux; et à la fin du pournimâ tithi, la diffé» rence est exactement de six signes : prenez donc le temps non » écoulé de l'un ou de l'autre de ces tithis, et ajoutez le mouvement » pour ce temps au madhyama; et les degrés et minutes de souryâ » et de tchandra seront égaux. Pour les mêmes instans, calculez le » lieu du pata dans son mouvement rétrograde; et, s'il étoit en » conjonction avec souryâ et tchandra, alors, comme par l'inter» vention d'un nuage, il y auroit éclipse de souryâ ou de tchandra. » Tchandra, venant de l'ouest, s'approche de l'ombre de la terre, » et, en y entrant, elle est obscurcie. Pour avoir l'instant du pour» nimâ, il faut soustraire le vikchépa de la moitié du tchandra» mâna et du tamôleptamâna; le reste est le tchetchanna. Si le

» tchetchanna[a] est plus grand que le grahyamâna, l'éclipse sera totale; » s'il est moindre, l'éclipse sera proportionnellement moins considé- » rable. Prenez la somme et la différence du grahya et du grahaca, » élevez-les séparément au carré; soustrayez le carré du vikchépa » de chacun de ces carrés, et multipliez par 60 la racine carrée de » chaque reste; divisez chaque produit par la différence du gati de » souryâ et de tchandra; le premier quotient sera la moitié de la » durée de l'éclipse en dandas et palas; et le second quotient sera la » moitié vimardârdha en dandas et palas, &c. » Le tchetchanna, ou portion du disque éclipsée, est trouvé ici en degrés et minutes d'un grand cercle; on peut aussi l'estimer en doigts : mais les dimensions des angoulas, ou doigts hindous, varient d'un livre à l'autre.

Le commencement, le milieu et la fin de l'éclipse peuvent être maintenant supposés trouvés, pour le temps, en heures hindoues, lorsque ces phases auront lieu après minuit : mais pour l'heure correspondante du jour civil, qui commence au lever du soleil, il est encore nécessaire de supputer la longueur du jour et de la nuit artificiels; et, pour cela, il faut connoître l'ayanânsa, ou la distance entre l'équateur du printemps et le premier point de méchâ, aussi-bien que l'ascension droite et la déclinaison du soleil, dont nous traiterons en leur lieu.

A l'égard de la précession des équinoxes et du lieu du colure, ce qui suit est la traduction de tout ce que je trouve sur ce sujet dans le Souryâ Siddhântâ et dans son commentaire.

Texte. « L'ayanânsa se meut vers l'est trente fois 20 dans chaque » mahâ-youg; multipliez par ce nombre (600) l'ahargana [nombre » de jours solaires moyens pour lesquels le calcul est fait], et divisez » le produit par les jours sâvan que contient un youg, et prenez le » bhoudja du quotient; multipliez-le par 3, et divisez le produit » par 10; le quotient est l'ayanânsa; rectifiez avec l'ayanânsa le » graha, crânti, le tchehâya, tcharadala, et autres données re- » quises, pour trouver le pouchti et les deux vichouvas. Quand le » carna est moindre que le souryâ tchehâya, le prâktchacra se meut

[a] Ou, quand le tchetchanna et le grahyamâna sont égaux, l'éclipse est totale.

» vers l'est, et il faut ajouter l'ayanânsa; et lorsqu'il est plus grand, » il se meut vers l'ouest, et il faut soustraire l'ayanânsa. »

COMMENTAIRE. « Il est entendu dans le texte que l'ayana bhâgana » est composé de 600 bhâganas [périodes] compris dans un mahâ- » youg. Mais, suivant quelques personnes, il ne faut entendre que » 30 bhâganas, et il y a conséquemment 30000 bhâganas. Bhâs- » car Atchârya observe aussi que, suivant ce qui a été enseigné par » Souryâ, il y a 30000 bhâganas de l'ayanânsa dans un calpa. Cette » opinion est erronée; car elle ne s'accorde point avec les Sâstras » des Richis. Le Sacalya Sanhitâ établit que les bhâganas du crânti » pata dans un mahâ-youg, sont 600 vers l'est. La même chose est » observée dans le Vasichtha Siddhântâ; et voici la règle pour » déterminer l'ayanânsa : Divisez par 600 les années écoulées; » prenez le bhoudja du quotient; multipliez-le par 3, et divisez le » produit par 10. L'idée du Bhâscar Atchârya n'étoit pas que » Souryâ eût donné 30000, comme le nombre des bhâganas de » l'ayanânsa dans un calpa, puisque le nom dont il s'est servi est » *saura* et non *souryâ*, et qu'il a trait à quelque autre livre. On » connoît le crântyansa par le natânsa et par le crântidjya, le » bhoudjadjya, dont l'arc est le bhoudjânsa de souryâ, comprenant » l'ayanânsa. Cela est pour les trois premiers mois; après quoi, pour » les trois mois suivans, il faut déduire de six signes le lieu de » souryâ, trouvé par ce mode de calcul. Pour les trois mois sui- » vans, il faut ajouter à six signes le lieu de souryâ; et pour les » trois derniers mois, il faut retrancher de douze signes le lieu de » souryâ. Ainsi l'ombre peut servir à calculer le lieu vrai de souryâ. » Pour le même instant de temps, calculez son lieu par l'ahargana, qui » montrera s'il faut ajouter ou soustraire l'ayanânsa; si le lieu trouvé » par l'ahargana est moins avancé que le lieu trouvé par l'ombre, » l'ayanânsa doit être ajouté. A l'époque actuelle, on ajoute l'ayanânsa; » suivant l'auteur du Varasanhitâ, on le retranchoit autrefois [a], et

[a] « Il passoit pour avoir été anciennement » rina. » Dans l'arithmétique spécieuse, ou algèbre des Hindous, *dhana* signifie *affirmation* ou *addition*, et *rina* signifie *négation*

» l'ayanânsa austral étoit dans la première moitié du nakchatra » asléchâ [a], et l'ayana septentrional dans le commencement de dha- » nichtâ. Cet auteur dit encore que, de son temps, l'ayana méridional » étoit dans le commencement de carcata, ou de l'écrevisse, et le » septentrional, dans le commencement de macara ou du capricorne.

» Les bhâganas de l'ayanânsa dans un mahâ-youg sont au nombre » de 600 ; les années saura comprises dans la même période, au » nombre de 4320000 : un bhâgana de l'ayanânsa renferme donc » 7200 ans. Un bhâgana se forme de quatre padas. Premier pada: » quand il n'y avoit point d'ayanânsa; mais l'ayanânsa commençant » de cette époque et s'accroissant, il étoit additif : il continua de » s'accroître pendant 1800 ans; il parvint alors au ***maximum***, ou » à 27 degrés. Second pada : il diminua ensuite ; mais le montant » étoit encore additif jusqu'à ce qu'il fût réduit à rien, à la fin des » 1800 années suivantes. Troisième pada : il fut soustractif pendant » les 1800 années suivantes, et à la fin de ces années il montoit » à 27 degrés. Quatrième pada : la quantité soustractive commença » à diminuer, et, au bout de 1800 ans, elle étoit réduite à zéro; il » n'y avoit alors rien à ajouter ni à soustraire. Les mounis ayant ob- » servé ces circonstances, donnèrent des règles en conséquence: s'il y » a 600 bhâganas dans les jours sâvan d'un mahâ-youg, que trou- » vera-t-on dans l'ahargana proposé ? Cette analogie vous donnera » des bhâganas, des signes, &c. Rejetez les bhâganas, et prenez le » bhoudja du restant; multipliez-le par 3, et divisez-le par 10, parce qu'il » y a quatre padas dans le bhâgana; car, si dans 90^d il y a un certain

ou *soustraction*. Le signe du dernier est un point placé sur la figure, ou la quantité marquée. Ainsi, 4 ajouté à 7 est égal à 3. *Voyez* le Bidja ganita, où le mode de calcul est expliqué de la manière suivante : Quand un homme a 4 pièces de monnoie et en doit 7 de la même valeur, ses circonstances réduites en forme d'équation, ou ses livres balancés, offrent un déficit de 3 pièces.

[a] Ceci regarde la position du colure solsticial; et, suivant cette explication de l'ayanânsa, le colure équinoxial devoit être alors au 10.e degré du nakchatra bharanî, et à 3^d 20' de visâc'ha. La circonstance, telle qu'elle est mentionnée dans le Varasanhitâ, est curieuse, et mérite d'être observée. Je me contenterai de remarquer ici que, quoiqu'elle ne soit pas en contradiction avec le système actuel des

» nombre

» nombre trouvé, comme le bhoudja, quand les degrés de bhoudja » sont au nombre de 27, que trouvera-t-on ? et les nombres 27 et » 90, dont on se sert dans le calcul, étant comme 3 à 10, on em» ploie le dernier pour moins d'embarras.

» Il y a une autre méthode de calculer l'ayanânsa. On prend le » crânti pata-gati à une minute par an; et, suivant cette règle, l'aya» nânsa s'accroît jusqu'à 24 degrés. Le temps nécessaire pour cet » accroissement qui forme un pada, est 1440 ans : c'est le gati » des nakchatras du crânti mandala.

» Le nakchatra rêvati commence à l'intersection du nâri mandala et » du kchitidjya[a]; mais on a observé qu'il varioit de 27 degrés nord et » sud. On remarque la même variation dans les autres nakchatras : » ainsi l'on parle exactement, en disant que le tchacra se meut vers l'est. » Le tchacra signifie la totalité des nakchatras. Les planètes se trouvent » toujours dans les nakchatras; et c'est à eux, non aux planètes, » qu'on doit le crânti pata-gati : de-là cette observation du texte, que » le pata tire tchandra à une distance égale aux degrés crânti. »

Ici, autant que je puis le comprendre, au lieu d'une révolution des

Hindous, par rapport au mouvement des points équinoxiaux, le commentateur du Varasanhitâ suppose qu'il doit avoir été l'effet d'une cause surnaturelle. Le lieu du colure décrit dans ce passage est, en comparant les sphères des Hindous et des Européens, à environ 30ᵈ 40' de la position que Newton, sur l'autorité d'Eudoxe, suppose qu'il a eue dans la sphère primitive, au temps de l'expédition des Argonautes. *Voy.* le Voyage de le Gentil, *tom. I.er, p. 258 et suiv.* (DEL.)

[a] Ceci ne peut arriver que lorsqu'il n'y a point d'ayanânsa. Le nâri mandala est l'équateur. L'étoile yôga du rêvati est dans le dernier point de mîna [les poissons], ou, ce qui revient au même, dans le premier point de mécha [le belier], et n'a point de latitude dans les tables hindoues. D'après cela, on peut connoître les étoiles zodiacales des Hindous par l'ayanânsa et le temps où commence leur année. *Rêvati* est le nom de la 27.e maison lunaire, qui comprend les derniers 13ᵈ 20' de mîna. Quand l'ayanânsa étoit 0, comme lors de la création, au commencement du kali-youg, &c. le colure traversoit l'étoile yôga de rêvati. Il est clair que, dans ce passage, rêvati s'applique soit en particulier à l'étoile yôga de ce nom, soit à la dernière ou 27.e maison lunaire où elle est située. *Voyez* une des notes précédentes. Dans chaque nakchatra, ou maison planétaire, il y a une étoile appelée l'*yôga*, dont les Hindous ont déterminé et inséré dans leurs tables astronomiques la latitude, la longitude et l'ascension droite.

équinoxes à travers tous les signes, dans le cours de l'année platonique, qui porteroit dans toutes les saisons la première étoile de vaisakh, il s'agit clairement d'un balancement de ces points du 3.e degré des poissons au 27.e du belier, et du 3.e de la vierge au 27.e de la balance, *et vice versâ*, en 7200 ans. Mais comme il doit sembler extraordinaire aux Européens que cette observation soit consignée dans un traité aussi ancien que le Souryâ Siddhântâ, et que les astronomes hindous y aient ajouté foi jusqu'à présent, j'espère que les citations précédentes fixeront l'attention de ceux qui ont les connoissances requises pour en faire l'examen critique, et qu'ils les compareront avec ce qui se trouve sur le même sujet dans les autres Sâstras. Quel que soit le résultat de cet examen, on ne peut se méprendre sur la règle pour déterminer l'ayanânsa, qui, au commencement de la présente année, étoit de $19^d\ 21'$, et conséquemment, l'équinoxe du printemps dans les poissons, $10^d\ 39'$ de la sphère hindoue; ou, en d'autres termes, le soleil est entré dans mécha, ou le belier, et l'année des Hindous a commencé lorsqu'il étoit avancé de $19^d\ 21'$ dans les signes septentrionaux, suivant l'expression européenne.

L'ayanânsa ajouté à la longitude du soleil dans la sphère hindoue, donne sa distance de l'équinoxe du printemps. Prenez sur tout le total le bhoudja : c'est-à-dire, si elle passe trois signes, soustrayez-le de six signes; si elle passe six signes, soustrayez-en six; et si elle passe neuf signes, soustrayez-le de douze. La quantité trouvée de cette manière sera la distance du soleil au point équinoxial le plus prochain; et cette distance fera trouver la déclinaison par cette analogie. Le rayon est au paramâpacramadjya, c'est-à-dire, au sinus de la plus grande déclinaison, 24^d, comme le sinus de la distance du soleil au point équinoxial le plus prochain est au sinus de la déclinaison cherchée; ce qui s'accordera avec la table de déclinaison maintenant en usage, qui se trouve dans les Tables de Macaranda, et qui est calculée pour les divers degrés du quart de cercle. La déclinaison ainsi déterminée pour un signe, deux signes et trois signes, est de $11^d\ 43'$, $30^d\ 38'$, et la plus grande déclinaison, ou l'angle d'inclinaison de l'écliptique et de l'équateur, 24^d; ses cosinus, dans le Canon hindou, sont $3366'$,

3217′ et 3141′; et le sinus de 30′ est au sinus de l'ascension droite pour un point de l'écliptique, à cette distance de l'un ou de l'autre des deux vichouvas, ou points équinoxiaux, comme le cosinus de la déclinaison pour un signe est au cosinus de la plus grande déclinaison [a]. On trouve de cette manière l'ascension droite pour les douze signes de l'écliptique comptés de l'équinoxe du printemps; et aussi, en faisant le même usage des triangles, la différence ascensionelle et l'ascension oblique, pour quelque latitude que ce soit. Ces détails sont insérés dans les livres hindous, comme dans la table suivante [b],

[a] Aujourd'hui, par le moyen des tangentes, nous calculons l'ascension droite d'une manière plus commode, par l'équation suivante, dont on déduit facilement la règle des Hindous : tang. asc. dr. = cos. obliquité, tang. longitude; d'où $\frac{\text{sinus ascen. droite}}{\text{cosinus ascen. droite}} = \frac{\text{cosinus obliq. sinus longitude}}{\text{cos. longit.}}$ ou sinus ascension droite $= \frac{\text{cos. obliq. sin. longit. cos. asc. dr.}}{\text{cos. longit.}} = \frac{\text{cos. obliquité. sin. longit.}}{\text{cos. déclinaison.}}$ (DEL.)

[b] Cette table est rapportée par le Gentil, *pag. 253* de son Voyage : il avoue ne pas savoir sur quel principe elle est fondée. Ces principes sont indiqués dans le Mémoire; cependant nous allons expliquer plus en détail la construction de sa table. Elle est calculée pour Bâglepoùr, où l'ombre équinoxiale du gnomon est $\frac{5.30}{12}\,\frac{\text{A V}}{\text{A}} = \frac{5,5}{12} = \text{tang. } 24^{d}\ 37'\ 25''$ = tang. longitude. Elle suppose d'ailleurs 24^{d} pour la plus grande déclinaison du soleil. Cela posé, on trouvera pour la déclinaison et l'ascension droite du soleil, à la fin de chaque signe, les quantités qu'on voit dans la table que je joins ici; on observera seulement que l'ascension droite est exprimée en minutes. Prenez les différences de ces ascensions droites, vous aurez en minutes la partie de l'équateur correspondante à chaque signe, ou le temps que ce signe emploie à s'élever dans la sphère droite, ou à traverser le méridien : c'est ce que les Hindous appellent *lagna de Lancâ.* Ces lagnas sont exprimés en *respirations* ou minutes de l'équateur. Divisez-les par 6, vous les aurez en palas, ou minutes d'un jour nakchatra, composé de 60 heures ou 3600 minutes.

Cette colonne en palas est précisément celle que le Gentil a imprimée sans l'entendre; il l'a crue singulièrement inexacte. Cependant mes calculs confirment pleinement ceux de l'astronome indien.

La différence ascensionelle qu'on voit dans la colonne suivante, est calculée sur la formule connue, sin. différ. = tang. déclin. tang. latitude.

Prenez les différences entre chacun des termes voisins de cette colonne, vous en formerez la colonne suivante, sous le titre de *tchara de Bâglepoùr;* elle indique le nombre de respirations pour le demi-jour, croît ou décroît pendant le mois qui répond à un signe donné sur le parallèle de Bâglepoùr : divisez tout par 6, et vous aurez, dans la colonne suivante, ces mêmes temps exprimés en palas.

qui est calculée pour Bâglepoùr, dans l'hypothèse que le palabhâ, ou ombre équinoxiale, est $\overset{\wedge}{5}\ \overset{\vee}{3}0$. Par lagna de Lancâ, madhyama, ou lagna moyen, les Hindous entendent ces points de

De l'ascension droite ôtez la différence ascensionelle, vous aurez les quantités contenues dans la colonne intitulée *point orient de l'équateur*, c'est-à-dire, le point de l'équateur qui se lève avec la fin de chaque signe.

Prenez les différences entre tous les termes de cette colonne, et vous aurez les oullagnas en respirations ou minutes de l'équateur; divisez-les par 6, et vous les aurez en palas.

Les oullagnas pouvoient s'obtenir directement, en retranchant des lagnas de Lancâ les tcharas de Bâglepoùr : ainsi 1668,5 — 326,3 = 1342,2, et — 104,8 retranchés de 1937,5 donnent + 2042,3, en faisant attention au signe algébrique.

On auroit, par une opération semblable, les oullagnas en palas : mais, sous l'autre forme, on voit mieux que les oullagnas sont le temps employé par chaque signe à s'élever tout entier à une latitude donnée ; comme le lagna de Lancâ est le temps employé par ce même signe à traverser le méridien, ou, ce qui revient au même, à s'élever tout entier dans la sphère droite.

Les tcharas ne sont donc pas précisément les différences ascensionelles, mais bien les variations qu'éprouvent ces quantités d'un signe au signe suivant. Les tcharas sont les différences entre le temps qu'un signe emploie à se lever sur un horizon donné et le temps qu'il y emploie dans la sphère droite.

Signes.	Déclinaison.	Ascension droite.	Différences ou Lagna de Lancâ.	Les mêmes en Palas.	Différence ascensionelle.	Tchara de Bâglepoùr.	Les mêmes en Palas.	Point orient de l'Équateur.	Oullagnas en respirations.	Les mêmes en Palas.
	B				+ ′	+ ′		′		′
Mécha....	11 44 2	1668 5	1668 5	278 1	326 3	326 3	54 4	1342 2	1342 2	223 7
Bricha....	20 37 27	3462 5	1794 0	299 0	587 2	260 9	43 5	2875.3	1533 1	255 5
Mithouna.	24 0 0	5400 0	1937 5	322 9	692 0	104 8	17 5	4708 0	1832 7	305 4
						~				
Carcata...	20 37 27	7337 5	1937 5	322 9	587 2	104 8	17 5	6750 3	2042 3	340 4
Sinha....	11 44 2	9131 5	1794 0	299 0	326 3	260 9	43 5	8805 2	2054 9	342 5
Canyâ....	0 0 0	10800 0	1668 5	278 1	000 0	326 3	54 4	10800 0	1994 8	332 5
	A				~					
Toulâ....	11 44 2	12468 5	1668 5	278 1	326 3	326 3	54 4	12794 8	1994 8	332 5
Vrischica.	20 37 27	14262 5	1794 0	299 0	587 2	260 9	43 5	14849 7	2054 9	342 5
Dhanous..	24 0 0	16200 0	1937 5	322 9	692 0	104 8	17 5	16892 0	2042 3	340 4
						+				
Macara...	20 37 27	18137 5	1937 5	322 9	587 2	104 8	17 5	18724 7	1832 7	305 4
Coumbha.	11 44 2	19931 5	1794 0	299 0	326 3	260 9	43 5	20257 8	1533 1	255 5
Mîna....	0 0 0	21600 0	1668 5	278 1	000 0	326 3	54 4	21600 0	1342 2	223 7

(DEL.)

l'équateur qui se lèvent respectivement avec chaque 30.e degré de l'écliptique, compté du belier dans une sphère droite, répondant à l'ascension droite, neuf par latitude [a]; par le lagna d'un lieu particulier, ils entendent l'ascension oblique, ou les divisions de l'équateur qui se lèvent successivement avec chaque signe dans une sphère oblique; et par le tchara, la différence ascensionelle.

SIGNES.	LAGNA DE LANCÂ.		TCHARA DE BÂGLEPOÛR.		OULLAGNA.	
Noms hindous.	En respirations répondant aux minutes de l'Équateur.	En palas ou minutes de temps, 3600 pour un jour nakchatra.	En respirations répondant aux minutes de l'Équateur.	En palas ou minutes de temps, 3600 pour un jour nakchatra.	En respirations répondant aux minutes de l'Équateur.	En palas ou minutes de temps, 3600 pour un jour nakchatra.
Mécha.....	1670	278	327	55	1343	224
Vricha.....	1795	299	268	45	1527	255
Mithouna...	1935	323	110	18	1825	304
Carcata....	1935	323	110	18	2045	341
Sinha......	1795	299	268	45	2063	343
Canyâ.....	1670	278	327	55	1997	333
Toulâ.....	1670	278	327	55	1997	333
Vristchica ..	1795	299	268	45	2063	343
Dhanous...	1935	323	110	18	2045	341
Macara....	1935	323	110	18	1825	304
Coumbha...	1795	299	268	45	1527	255
Mîna......	1670	278	327	55	1343	224
	21600	3600			21600	3600

[a] Ces mots, *neuf par latitude*, ne présentent aucun sens raisonnable : ils sont fidèlement traduits de l'édition de Londres. L'édition de Calcutta porte ces mots, *answering to the right ascnsion nine ay latitude;* et ce passage est manifestement altéré : il manque un *e* au mot *ascension;* cette lettre déplacée aura contribué à former le mot *nine.* Je soupçonne qu'il faut lire *any* au lieu de dire *ay;* la lettre *n* qui manque aura aussi contribué à former *nine.* Après avoir repris ces deux lettres, il ne reste plus que *ni*, et ces deux dernières sont transposées; il faudroit peut-être *in*, et on liroit : Right ascension *in any latitude;* et ces trois mots feroient opposition avec *in a right sphere* qu'on lit dans la même ligne, et le sens seroit :

CALCUL DE L'ÉCLIPSE.

La position du soleil, de la lune et des nœuds, calculée pour le 1.er de vaisakh [a] prochain, sera telle qu'elle est ici représentée, à la manière des Hindous, excepté les caractères des signes.

Par l'inspection de la figure, et en considérant le mouvement du soleil, de la lune et des nœuds, il paroît que, quand le soleil parvient au signe toulâ, la balance, qui correspond au mois de cârtic, le nœud descendant aura reculé au belier, et que, par conséquent, on peut s'attendre à une éclipse lunaire à la fin du pournimâ tithi, ou temps de la pleine lune, dans ce mois.

PREMIÈRE OPÉRATION.

Trouver le nombre des jours solaires moyens depuis la création jusqu'à quelque partie du pournimâ tithi dans le mois de cârtic de la 4891.e année du kali-youg.

Années du calpa écoulées à la fin du satya-youg....	1970784000.
Déduisez le temps où Brâhmah fut occupé à la création....................................	17064000.
Depuis la création, quand les mouvemens des planètes commencèrent, jusqu'à la fin du satya-youg.........	1953720000.
Ajoutez { le trétâ-youg......................	1296000.
Ajoutez { le douapar-youg....................	864000.
Ajoutez { la présente année du kali-youg.........	4890.

« Par lagna moyen, les Hindous entendent les points de l'écliptique qui, dans une sphère droite, se leveroient avec chaque trentième degré de l'écliptique, en comptant du premier point du belier, mais qui, à une latitude quelconque, sont les ascensions droites de ces mêmes points, ou marquent les ascensions droites, &c. »

Mais sans insister sur cette conjecture, qui n'est pas à l'abri de toute objection, au lieu de ces mots, *répondant à l'ascension droite neuf par latitude*, mettez simplement, *et qui marquent ce que nous appelons l'ascension droite de ces mêmes degrés*, le sens sera exact et complet. (DEL.)

[a] *Vaisakh* est le nom du huitième mois. *Voyez*, ci-après, le Mémoire sur l'antiquité du zodiaque indien.

Cârtic est aussi le huitième mois de l'année, comme on le voit par le calcul suivant, où l'on compte sept mois entièrement écoulés. *Voyez* d'ailleurs le Gentil, *p. 232*. (DEL.)

Depuis la création jusqu'à la prochaine année bengale	1955884890.
ou mois solaires (× 12)	23470618680.
Ajoutez sept mois	7 [a].
	23470618687.

Le même rapport qui existe entre les mois solaires d'un youg, 51840000, et les mois lunaires intercalaires de ce cycle, 1593336, se trouve entre les mois solaires, 23470618687, et les mois lunaires intercalaires qui leur correspondent, 721384677 : additionnés ensemble, ces deux derniers nombres donnent 24192003364 lunaisons. Ce nombre multiplié par 30 produit 725760100920 tithis, ou jours lunaires, depuis la création jusqu'à la nouvelle lune de cârtic, à quoi il faut ajouter 14 tithis pour le même mois [b], et l'on aura 725760100934. A présent, faites cette proportion : 1603000080, nombre de tithis compris dans un youg, est à 25082252, excès de tithis sur le nombre de jours solaires moyens compris dans ce cycle (cet excès se nomme *kchaya tithis*), comme 725760100934 tithis sont à l'excès correspondant sur les jours solaires. Ce quatrième terme sera 11356017987; et, retranché du troisième, il donnera pour reste 714404082947, nombre des jours solaires moyens écoulés depuis la création, ou depuis que les mouvemens planétaires ont commencé, jusqu'au point de temps qui sera minuit sous le premier méridien de Lancâ, et proche le temps de la pleine lune de cârtic [c]. Le premier jour après la création étant ravi-vâr, ou dimanche, divisez le nombre des jours par 7, pour le jour de la semaine; la division faite, le reste étant 2, indique le jour sôma-vâr, ou lundi.

[a] Il y avoit ici une faute dans l'anglois, et même dans l'édition de Calcutta. (DEL.)

[b] Ces mots exactement traduits de l'anglois, ne forment aucun sens; je conjecture qu'il faut lire *from the same*, au lieu de *for the same;* alors le sens sera juste et clair, et l'on mettra : « à quoi il faut ajouter » quatorze tithis pour l'espace entre la » nouvelle lune et le pournimâ tithi de ce » mois, et l'on aura, &c. » (DEL.)

[c] Dans l'année du kali-youg 4891, correspondant à 1196, style du Bengale, et aux mois d'octobre et de novembre (qui seront déterminés ci-après; *voyez* la fin du calcul) de l'an de J. C. 1789.

SECONDE OPÉRATION.

Pour trouver la longitude moyenne du soleil, de la lune et du nœud ascendant, dites : Le nombre des jours solaires moyens d'un mahâ-youg est aux révolutions d'une planète quelconque pendant la durée de ce cycle, comme le nombre de jours écoulés depuis la création est au nombre correspondant de révolutions complètes, que vous rejetterez, et la fraction, s'il y en a une, convertie en signes, degrés, &c. sera la longitude moyenne demandée.

1.re Du Soleil.

$$\frac{714404082947 \times 4320000}{1577917828} = (\ \overset{\text{révolutions.}}{1955884890}\ )\ \overset{\text{signes.}}{6}\ 21^{d}\ 44'\ 2''\ 12'''.$$

2.e De la Lune.

$$\frac{714404082947 \times 57753336}{1577917828} = (\ 26147888255\ )\ 0\ \ 21\ \ 21\ \ 58\ \ 56.$$

3.e De l'Apogée de la Lune.

$$\frac{714404082947 \times 488203}{1577917828} = (\ 221034460\ )\ 11\ \ 5\ \ 31\ \ 13\ \ 35.$$

Correction du Bija. Addition.

$$\frac{714404082947 \times 4}{1577917828} = (\ \ldots\ldots\ldots\ )\ 0\ \ 1\ \ 37\ \ 52\ \ 28.$$

$$11\ \ 7\ \ 9\ \ 6\ \ 3.$$

4.e Du Nœud ascendant de la Lune.

$$\frac{714404082947 \times 233228}{1577917828} = (\ 105147017\ )\ 4\ \ 27\ \ 49\ \ 48\ \ —$$

Correction du Bija. Addition.

$$\frac{714404082947 \times 4}{1577917828} = (\ \ldots\ldots\ldots\ )\ 0\ \ 1\ \ 37\ \ 52\ \ 28.$$

$$4\ \ 29\ \ 27\ \ 40\ \ 28.$$

5.e De l'Apogée du Soleil.

$$\frac{714404082947 \times 387}{1577917828} = (\ 175\ldots\ldots\ )\ 2\ \ 17\ \ 17\ \ 15\ \ —$$

Du

	Longitude moyenne pour minuit, sous le méridien de Lancà.	Déduction pour la longitude de Bâglepoùr, comme étant 8ᵈ 5′ de l'Équateur, Est.	Longitude moyenne pour minuit, à Bâglepoùr.
	s d ′ ″ ‴	′ ″	s d ′ ″ ‴
Du soleil	6 21 44 2 12	1 27	6 21 42 35 12
De la lune	— 21 21 58 56	19 34	— 21 2 25 —
Du nœud	4 29 27 40 28	— 4	4 29 27 36 —
De l'apogée du soleil	2 17 17 15 —	Insensible.	2 17 17 16 —
De l'apogée de la lune	11 7 9 6 3	— 9	11 7 8 57 —

TROISIÈME OPÉRATION.

Pour la longitude égalée du soleil et de la lune, &c.

1.re Du Soleil.

La longitude moyenne du soleil est $6^s\ 21^d\ 42'\ 35''\ 12'''$; celle de l'apogée, $2^s\ 17^d\ 17'\ 15''$; la différence ou anomalie moyenne, $4^s\ 4^d\ 25'\ 20''$; son complément à six signes en distance du périgée, $1^s\ 25^d\ 34'\ 40''$, dont l'équation est demandée : on peut la prendre soit dans la table précédente, traduite de Macaranda, ou la calculer comme il suit :

Le sinus de $1^s\ 25^d\ 34'\ 40''$ est $2835'\ 31''$ et $\frac{2835'\ 31'' \times 20'}{3438} =$ $14'\ 30''$ à soustraire des degrés paridhi en sama; $14^d - 14'\ 30'' =$ $13^d\ 45'\ 30''$, circonférence de l'épicycle dans ce point d'anomalie, et $\frac{13^d\ 45'\ 30'' \times 2835'\ 31''}{360^d} = 108'\ 6''$, sinus de l'angle d'équation, considéré comme égal à son arc, ou $1^d\ 48'\ 6''$, à déduire de la longitude moyenne, pour avoir la vraie; $6^s\ 21^d\ 42'\ 35'' - 1^d\ 48'\ 6'' =$ $6^s\ 19^d\ 54'\ 29''$ pour minuit temps moyen; mais comme, dans ce point d'anomalie, le minuit vrai ou apparent précède minuit moyen, pour lequel le calcul a été fait, il faut retrancher du lieu du soleil une quantité qu'on trouve ainsi : le nombre de minutes contenues dans l'écliptique, c'est-à-dire, 21600, est au mouvement moyen du soleil en un jour, ou $59'\ 8''$, comme l'équation du lieu moyen,

ou 108′ 6″, est à l'équation du temps demandée : $\frac{59' 8'' \times 108' 6''}{21600}$ = 18″, et 6^s 19^d 54′ 29″ — 18″ = 6^s 19^d 54′ 11″, longitude vraie du soleil pour le minuit apparent.

Pour le mouvement vrai du soleil. Le cosinus de la distance du soleil au périgée est 1941′ 0″ 1‴; $\frac{1941' 0'' 1''' \times 13' 45'' 30'''}{360^d}$ = 74′, cosinus de l'épicycle, et $\frac{59' 8'' \times 74}{3438}$ = 1′ 16″, équation à ajouter au mouvement moyen pour avoir le mouvement vrai, 59′ 8″ + 1′ 16″ = 60′ 24″ par jour, ou 60″ 24‴ par danda.

2.e De la Lune.

La longitude moyenne de la lune pour le minuit moyen est 0^s 21^d 2′ 25″, ce qui excède sa longitude moyenne pour le minuit vrai ; mais $\frac{108 \times 790' 35''}{21600}$ = 3′ 57″ est le mouvement dans la différence de temps entre le minuit moyen et le minuit vrai, et 0^s 21^d 2′ 25″ — 3′ 57″ = 0^s 20^d 58′ 28″, longitude moyenne, pour laquelle il faut trouver l'équation anomalistique. Le lieu de l'apogée est 11^s 7^d 8′ 57″, et la distance de la lune à l'apogée, 1^s 13^d 49′ 31″; le sinus de la dernière, 2379′ 39″. Par la règle expliquée ci-dessus $\frac{2379' 39'' \times 20'}{3438}$ = 13′ 51″, et $\frac{32^d - 13' 51'' \times 2379' 39''}{360}$ = 210′, sinus de l'angle d'équation égal à son arc, ou 3^d 30′ à soustraire, 0^s 20^d 58′ 28″ — 3^d 30′ = 0^s 17^d 28′ 28″, lieu vrai de la lune, pour minuit vrai ou apparent.

Pour le mouvement vrai de la lune. Cosinus de sa distance de l'apogée, 2479′ 13″; circonférence de l'épicycle, 31^d 46′ 9″, et $\frac{31^d 46' 9'' \times 2479' 13''}{360^d}$ = 218′ 47″, cosinus dans l'épicycle. Le mouvement moyen de la lune, relativement à son apogée, est 790′ 35″ — 6′ 41″ = 783′ 54″, et $\frac{783' 54'' \times 218' 47''}{3438}$ = 49′ 53″, équation de son mouvement moyen à son mouvement vrai, à soustraire; 790′ 35″ — 49′ 53″ = 740′ 42″, mouvement moyen de la lune par jour, ou 740″ 42‴ par danda.

Pour le lieu de l'apogée de la lune, réduit à son minuit apparent. Le mouvement de l'apogée est 6′ 41″ par jour $\frac{108' 6'' \times 6' 41''}{21600} = 2''$, $11^s 7^d 8' 57'' - 2'' = 11^s 7^d 8' 55''$, lieu de l'apogée.

Pour le lieu du nœud. Son mouvement par jour est 3′ 11″, et $\frac{108' 6'' \times 3' 11''}{21600'} = 1''$, et $4^s 29^d 27' 36'' - 1'' = 4^s 29^d 27' 35''$, lieu du nœud.

Ainsi la vraie longitude et le mouvement vrai, pour le temps apparent de minuit à Bâglepoùr, 714404082947 jours solaires après la création ou après le commencement des mouvemens planétaires, seront :

		Longitude.	Mouvement par jour.
		s d ′ ″	′ ″
Pour	le soleil............	6 19 54 11	60 .24
	la lune............	0 17 28 28	740 42
	l'apogée du soleil.....	2 17 17 15	Insensible.
	l'apogée de la lune....	11 7 8 55	6 41
	le nœud de la lune....	4 29 27 35	3 11

QUATRIÈME OPÉRATION.

Ayant la longitude et le mouvement comme ci-dessus, déterminer le tithi et le temps qui reste non écoulé jusqu'à l'instant de l'opposition, ou pleine lune.

La longitude de la lune soustraite de celle du soleil, laisse $5^s 27^d 34' 17''$, ou 10654′ 17″, qui, divisées par 720′, minutes comprises dans un tithi moyen, donnent quatorze tithis écoulés; et la fraction ou reste 574′ 17″ est la portion écoulée du 15.ᵉ ou pournimâ tithi, qui, soustraite de 720′, laisse 145′ 43‴ qui restent non écoulées de ce tithi, lequel reste, divisé par le mouvement relatif de la lune au soleil pour un danda, donnera le temps qui reste non écoulé

depuis minuit jusqu'à l'instant de la pleine lune, avec toute la précision qu'exige l'astronomie des Hindous. Retranchez le mouvement du soleil 60'' 24''' par danda, de celui de la lune 740'' 42''', le reste 680'' 8''' est le mouvement de la lune par rapport au soleil. Divisez par ce reste la portion non écoulée du pournimâ tithi 145' 43'',

$$\frac{145' 43'' = 524580''}{680'' 8''' = 40818'''} = \overset{\text{D}}{12}\ \overset{\text{P}}{51}.$$

Ainsi 12 dandas 51 palas après minuit, seront la fin du pournimâ tithi, ou de l'instant d'opposition du soleil ou de la lune.

CINQUIÈME OPÉRATION.

Ayant l'instant d'opposition comme ci-dessus, trouver la vraie longitude et le mouvement vrai du soleil et de la lune, la latitude de la lune, et le lieu du nœud.

Ajoutez le mouvement moyen de chacun pour $\overset{\text{D}}{12}\ \overset{\text{P}}{51}$ au lieu moyen, trouvé ci-devant pour le minuit vrai; et pour les lieux moyens trouvés ainsi, calculez encore les équations anomalistiques. Ceci n'étant qu'une répétition d'opération, il n'est pas nécessaire de détailler la troisième. Ces diverses particularités sont comme il suit:

	Longitude moyenne pour minuit.	Longitude moyenne à la pleine lune.	Équation.	Longitude vraie à la pleine lune.
	s d ' ''	s d ' ''	d ' ''	s d ' ''
Du soleil..............	6 21 42 35	6 21 55 17	1 47 50	6 20 7 27
De la lune.............	0 20 58 28	0 23 47 47	3 40 20	0 20 7 27
De l'apogée de la lune.....	11 7 8 55	11 7 10 21	— — —	— — — —
Du nœud de la lune......	4 29 27 35	4 29 28 16	— — —	— — — —

	Mouvement moyen.	Équation.	Mouvement vrai à la pleine lune.
	' ''	' ''	' ''
Du soleil........	59 8	1 16	64 24
De la lune.......	790 35	— 47 28	743 7

On voit par-là qu'à l'opposition la lune sera près de son nœud descendant; car $4^s\ 29^d\ 28'\ 16'' + 6^s = 10^s\ 29^d\ 28'\ 16''$, lieu du nœud descendant *in antecedentia*, et $12^s - 10^s\ 29^d\ 28'\ 16'' = 1^s\ 0^d\ 31'\ 44''$, sa longitude suivant l'ordre des signes, et $1^s\ 0^d\ 31'\ 44'' - 20^d\ 7'\ 27'' = 10^d\ 24'\ 17''$, distance de la lune à son nœud descendant; ce qui, étant dans la limite écliptique lunaire, montre que la lune sera pour lors éclipsée. Pour sa latitude à cette époque, dites : Le rapport qui existe entre le rayon et l'inclinaison de son orbite sur l'écliptique $4^d\ 30'$, ou $270'$, existe aussi entre le sinus de sa distance du nœud $620'\ 57''$, et sa latitude $48'\ 45''$ $\left(= \frac{279'' \times 620'\ 57''}{3438}\right)$.

SIXIÈME OPÉRATION.

D'après les élémens ci-dessus, calculer les diamètres de la lune et de l'ombre, et la durée de l'éclipse.

		Yôdjans.
Le diamètre moyen....	du soleil est de	6500.
	de la lune	480.
	de la terre..................	1600.
Mouvement moyen....	du soleil..........	59' 8".
	de la lune.........	790 35.
Mouvement vrai......	du soleil	60 24.
	de la lune	743 7.
Latitude de la lune		48 45.

Le mouvement moyen de la lune est à son mouvement vrai comme le diamètre moyen est au diamètre vrai; ce qui donne $\frac{743'\ 7'' \times 480 \text{ yôdjans.}}{790'\ 35''} = 451,11$ yôdjans, qui, divisés par 15, donnent $30'\ 5''$ d'un grand cercle.

On dira de même : Le mouvement moyen du soleil est au mouvement vrai comme le diamètre moyen est au diamètre vrai; d'où $\frac{60'\ 24'' \times 6500 \text{ yôdjans}}{59'\ 8''} = 6639,14$ yôdjans.

Le mouvement moyen de la lune est au diamètre de la terre comme

le mouvement égalé de la lune est au soûchì ou quatrième terme, qu'il faut prendre pour le diamètre de la terre, afin de proportionner son ombre à la distance de la lune et à son diamètre apparent : ainsi le soûchì sera $\frac{1600 \times 743' 7''}{790' 35''} = 1503{,}56$ yôdjans.

Diamètre égalé	du soleil..........................	6639	14.
	de la terre..........................	1503	56.
	Différence............	5039	14.*

Le diamètre moyen du soleil est au diamètre moyen de la lune comme la différence ci-dessus 5039,14 est au quatrième terme, qui, retranché du soûchì ou diamètre égalé de la terre, donne pour reste le diamètre de l'ombre de la terre dans la région de la lune : ainsi $\frac{480 \times 5039{,}14}{6500} = 372{,}7$, et $1503{,}56 - 372{,}7 = 1131{,}49$ yôdjans, qui, divisés par 15, donnent 75′ 27″ d'un grand cercle pour ce diamètre.

Retranchez la latitude moyenne de la lune 48′ 45″ de la moitié des diamètres de la lune et de l'ombre $\frac{75' 27'' + 30' 5''}{2} = 52' 46''$, le reste est le tchetchanna, ou portion du diamètre de la lune éclipsée, 4′ 1″ d'un grand cercle ; et par la nature du triangle rectangle, la racine carrée de la différence des carrés de la latitude de la lune, et la moitié des diamètres de l'ombre et de la lune, seront la route du centre de la lune, depuis le commencement jusqu'au milieu de l'éclipse.

* Il y a ici une faute de soustraction ; le reste, ou la différence, doit être 5135′ 18″ ou 5135,3″ ; après quoi, dans le calcul suivant, $\frac{480 \times 5135{,}3}{6500} = 379' 13''$, qui, retranchées de 1503,56, donnent le reste 1124′ 43″ ; enfin $\frac{1124' 43''}{15} = 74' 59''$; c'est le diamètre de l'ombre en parties de grand cercle. Ainsi la somme des diamètres sera $1^d\,45' 4''$, dont la moitié est 52′ 32″ ; ajoutez-y la latitude 48′ 45″, la somme sera 10′ 17″ ; retranchez-la, le reste sera 3′ 47″. Après quoi, 3′ 47″ × 101′ 17″ ½ = 19′ 34″, qui, divisées par le mouvement relatif, donnent $\overset{D}{1}\ \overset{P}{43}\ \overset{V}{19}$ pour la demi-durée, ou $\overset{D}{3}\ \overset{P}{26}\ \overset{V}{38}$ pour la durée entière, au lieu de $\overset{D}{3}\ \overset{P}{32}\ \overset{V}{50}$ que donne notre auteur. L'erreur est de $\overset{P}{6}\ \overset{V}{12}$, c'est-à-dire, environ 2′ ½, suivant notre manière de compter. (DEL.)

Le diamètre de l'ombre est..............................	75	27.
Celui de la lune..............................	30	5.
Total..................	105	32.
Moitié..................	52	46.
La latitude moyenne de la lune est..................	48	45.

$\sqrt{52.46^2 - 48.45^2} = 20'\ 11''$, qui, divisées par le mouvement de la lune relativement au soleil, donnent la demi-durée de l'éclipse en dandas et palas, ou heures solaires moyennes des Hindous *, $\frac{20'\ 11'' = 1211''}{682''\ 43'''}$ $\overset{D}{1}\ \overset{P}{46}\ \overset{V}{25}$, laquelle étant doublée, est $\overset{D}{3}\ \overset{P}{32}\ \overset{V}{50}$, durée totale de l'éclipse, qui sera partielle, la latitude de la lune étant plus grande que la différence qui se trouve entre les semi-diamètres du disque de la lune et de l'ombre de la terre.

SEPTIÈME OPÉRATION.

Trouver la position des colures équinoxiaux, et par-là la déclinaison du soleil, la longueur du jour et de la nuit, et le temps compté depuis le lever du soleil, ou l'heure du jour civil à laquelle l'éclipse doit avoir lieu.

1.re Pour avoir l'ayanânsa ou la distance de l'équinoxe du printemps au premier point de mécha. $\frac{714404082947 \times 600}{1577917828} = (\overset{\text{Premier.}}{271650})$ $8^s\ 4^d\ 31'\ 30''\ 52'''$; n'en prenez que le bhoudja $8^s\ 4^d\ 31'\ 30''\ 52''' - 6^s = 2^s\ 4^d\ 31'\ 30''\ 52'''$, multipliez-le par 3, et divisez-le par 10, $\frac{64^d\ 31'\ 30''\ 52''' \times 3}{10} = 19^d\ 21'\ 27''$, vous aurez l'ayanânsa, qui, dans l'âge actuel, s'ajoute à la longitude du soleil pour trouver sa distance à l'équinoxe du printemps. La longitude égalée du soleil est $6^s\ 19^d\ 54'\ 11''$, et $6^s\ 19^d\ 54'\ 11'' + 19^d\ 21'\ 27'' = 7^s\ 9^d\ 15'\ 38''$; telle est sa distance à l'équinoxe du printemps.

* On voit que les Hindous négligent l'inclinaison de l'orbite relative, et la différence qui en résulte entre la plus courte distance et la latitude en opposition, aussi-bien que celle qui existe entre le temps de l'opposition et le milieu de l'éclipse. (DEL.)

2.ᵉ Pour avoir la déclinaison, l'ascension droite et la différence ascensionelle. Le lieu du soleil est $7^s\ 9^d\ 15'\ 38''$, et $1^s\ 9^d\ 15'\ 38''$ sa distance de l'équinoxe d'automne, dont le sinus est $2174'\ 41''$: or le rayon est à $1397'$, sinus de la plus grande déclinaison, 224^d, ou au paramâpacramadjya, comme $2174'\ 41''$ au sinus $883'\ 40''$ de la déclinaison qui, suivant la table des sinus, sera de $14^d\ 53'$ [a]. L'ombre équinoxiale à Bâglepoùr est $\hat{5}\ \check{30}$; et le rapport qui existe entre le gnomon de douze angalas et l'ombre équinoxiale, existe aussi entre le sinus de la déclinaison 883,40, et le kchitidjya, $\frac{\hat{5}\ \check{30} \times 883'\ 40''}{3438} = 405'\ 1''$; et le rapport qui existe entre le cosinus de la déclinaison et le rayon, existe aussi entre le kchitidjya et le sinus du tchara, ou différence ascensionelle $\frac{405\ 1 \times 3438}{3322.36} = 419'\ 4''$, dont l'arc $419'\ 56''$ est la différence ascensionelle.

3.ᵉ Pour la longueur du jour et de la nuit.

Les Hindous modernes font leurs calculs en temps solaire moyen. Le Souryâ Siddhântâ prescrit de les faire en temps sidéral. Un jour sidéral contient 60 dandas; chaque danda, 60 vicoulas; et chaque vicoula, 60 respirations : en tout 21600 respirations, qui répondent aux minutes de l'équateur. Un jour sâvan ou solaire est plus long qu'un jour nakchatra, à raison du mouvement propre du soleil dans l'écliptique. Le second mesure le temps également; mais la longueur du premier varie, à cause de l'inégalité du mouvement du soleil et de l'obliquité de l'écliptique. Le mouvement égalé du soleil pour le milieu de l'éclipse a été trouvé de $60'\ 24''$; et l'ascension oblique pour le huitième signe, de l'équinoxe du printemps, où il se trouvera à cette époque, et prise dans la table précédente, est de 343 palas ou 2058 respirations [b]. Le rapport qui existe entre le nombre des minutes contenues dans un signe, 1800, et le nombre

[a] Nos tables de sinus donnent $14^d\ 54'\ 57''$ au lieu de $14^d\ 53'$ pour la déclinaison, et $417'\ 38''$ pour la différence ascensionelle, au lieu de $419'\ 56''$. (DEL.)

[b] Le signe où se trouve le soleil a pour ascension oblique 2058 respirations, c'est-à-dire qu'il emploie ce temps à se lever tout entier. On dira donc : Les 1800

des

des respirations, ou l'arc de l'équateur en minutes répondant à l'ascension oblique du signe où est le soleil, 2058, comme ci-dessus, existe aussi entre le mouvement égalé 60′ 24″ et l'excédant en respirations du sâvan ou jour solaire sur le nakchatra, ou jour sidéral, $\frac{2058' \times 60' 24''}{1800} = 69' 3''$; ce qui, ajouté à 21600′, donne pour la longueur du jour solaire civil, compté d'un lever du soleil au lever du jour suivant, 21669,3 respirations en temps sidéral. Du quart de ce nombre retranchez la différence ascensionelle, parce que la déclinaison du soleil est australe, et vous aurez l'arc semi-diurne. A ce même quart ajoutez la différence ascensionelle, et vous aurez l'arc semi-nocturne. Le premier est 4997′ 19″, et le dernier 5837′ 11″, qu'on peut réduire en dandas ou heures hindoues, en les divisant par 360. Il résulte de là que la moitié du jour est $\overset{D}{13}\ \overset{P}{52}\ \overset{V}{53}$, et la moitié de la nuit $\overset{D}{16}\ \overset{P}{12}\ \overset{V}{52}$. Le jour entier, ajouté à la moitié de la nuit, montre l'heure comptée du précédent lever du soleil jusqu'à minuit.

	D	P	V
Ainsi la moitié du jour étant	13	52	53,
Le jour entier sera	27	45	46.
La moitié de la nuit d'ailleurs est de	16	12	52.
Et le temps sidéral à minuit sera	43	58	38.

A quoi ajoutez la portion non encore écoulée du pournimâ tithi, pour avoir l'heure du jour civil qui correspond au milieu de l'éclipse. L'heure, depuis minuit jusqu'à la fin du pournimâ tithi, est déjà trouvée, $\overset{D}{12}\ \overset{P}{51}$ en temps solaire; et pour la réduire au temps sidéral, dites : 21600′ sont à 21600 + 59′ 8″ comme $\overset{D}{12}\ \overset{P}{51}$ sont à $\overset{D}{12}\ \overset{P}{53}$.

minutes du signe sont à 2058 respirations qu'elles emploient à se lever, comme les 60′ 24″ de mouvement vrai du soleil sont à l'excès du jour solaire vrai sur le jour sidéral. (DEL.)

	D	P	V
Du précédent lever du soleil jusqu'à minuit, il y a.....	43	59	—*
A minuit, il restera du pournimâ tithi..............	12	53	—
Heure du jour civil au milieu de l'éclipse............	56	52	—
Déduisez la demi-durée..........................	1	46	25.
Commencement de l'éclipse.......................	55	5	35.
Ajoutez la durée totale..........................	3	32	50.
Fin de l'éclipse................................	58	38	25.

Et le jour et la nuit contenant ensemble 60^D 11^P 30^V, l'éclipse finiroit 1^D 33^P 5^V avant le lever du soleil, suivant ce calcul.

Le premier jour après la création, suivant les Hindous, fut ravi-vâr ou dimanche. Le nombre des jours pour lesquels le calcul ci-dessus a été fait, est 714404082947, qui, divisé par 7, nombre des jours de la semaine, forme 102057726135 semaines et deux jours. Le jour astronomique de soma-vâr ou lundi finira donc à minuit, avant l'éclipse : mais le soma-vâr du calcul civil durera jusqu'au lever du soleil suivant; et ce soma-vâr, en calculant le nombre des jours écoulés depuis l'instant que le soleil est entré dans le signe toulâ, jusqu'à ce qu'il ait été avancé de $19^d\ 54'$ dans ce signe, sera trouvé tomber au 19 du mois de cârtic, qui répond au 3 novembre.

Le temps de la pleine lune et la durée de l'éclipse, trouvés par ce calcul, diffèrent considérablement du *Nautical Almanack*. Le Siddhântâ Rahasyâ et le Grahalâghava, ouvrages comparativement modernes, approchent davantage de la vérité; cependant ils sont loin d'être corrects. Les Hindous, en déterminant ces sortes de phénomènes, se contentent d'être à quelques minutes du temps vrai.

* On a trouvé ci-dessus 43^D 58^P 38^V; mais l'auteur néglige ici les vicoulas. (DEL.)

Comparaison de cette Éclipse, telle qu'elle est prédite dans le Nautical Almanack, *et de la même Éclipse calculée d'après différens livres hindous.*

NOMS.	Longitude égalée pour minuit à Bâglepoûr, supposé à 8d 50′ E. de Lancâ, et à 88d E. de Greenwich.		
	Le Soleil.	La Lune.	Le Nœud.
	s d ′ ″	s d ′ ″	s d ′ ″
Souryâ Siddhântâ	6 19 55 11	0 17 28 28	1 0 31 44
Tables de Macaranda	6 19 54 9	0 17 30 9	1 0 32 7
* Grahalâghava			
Siddhântâ Rahasyâ	6 19 54 2	0 17 16 25	1 0 27 35

Ajoutez à chacun l'ayanânsa 19d 21′ 27″ pour la longitude comptée, suivant les astronomes européens, du colure équinoxial.

NOMS.	Le Soleil.	La Lune.	Le Nœud.
	s d ′ ″	s d ′ ″	s d ′ ″
Souryâ Siddhântâ	7 9 15 38	1 6 49 55	1 19 53 11
Tables de Macaranda	7 9 16 36	1 6 51 36	1 19 53 54
* Grahalâghava			
Siddhântâ Rahasyâ	7 9 15 56	1 6 37 52	1 19 49 2
Nautical Almanack	7 10 47 8	1 7 50 58	1 19 45 30

NOMS.	Depuis minuit jusqu'au milieu de l'Éclipse.		Durée de l'Éclipse.	
	Temps hindou.	Temps anglois.	Temps hindou.	Temps anglois.
	D. P. V.	H. M. S.	D. P. V.	H. M. S.
Souryâ Siddhântâ	12 53 —	5 9 12	3 12 50	1 17 8
Tables de Macaranda			4 50 —	1 46 20
* Grahalâghava	* 14 50 —	5 56 —	5 18 —	1 56 36
Siddhântâ Rahasyâ	13 53 —	5 33 —	4 58 —	1 49 16
* Grahana Malâ, catal. d'éclipses	16 6 —	6 26 24	5 26 —	2 10 24
Nautical Almanack	16 37	6 24 15	5 22 2½	2 9 —

Les articles marqués d'un astérisque se rapportent à différens méridiens ; je crois que les autres se rapportent au méridien de Tirhoût.

XVI.

SUR L'ANTIQUITÉ DU ZODIAQUE INDIEN,

Par le Président.

Je prends l'engagement de soutenir une opinion que l'ingénieux et savant Montucla semble traiter avec le dernier mépris. Je prouverai que la division indienne du zodiaque ne fut point empruntée des Grecs ou des Arabes; mais que, connue dans l'Inde depuis un temps immémorial, et étant en partie la même que celle qui est en usage parmi les autres nations de race hindoue, elle eut probablement pour inventeurs les premiers ancêtres de cette race, avant leur dispersion. « Les Indiens, dit Montucla[a], ont deux divisions du zodiaque: » l'une semblable à celle des Arabes, et relative à la lune; elle est » en vingt-sept parties égales, dont ils se servent pour connoître » à-peu-près les heures de la nuit : l'autre est relative au soleil, » et est, comme la nôtre, en douze signes, auxquels ils donnent » des noms qui répondent à ceux que nous tenons des Grecs. » Tout cela est vrai; mais il ajoute : « Il est fort probable qu'ils les » ont reçues autrefois par l'entremise des Arabes; car je ne pense » pas que qui que ce soit se persuade que c'est l'ancienne division » du zodiaque, faite, suivant quelques auteurs, par les premiers » pères du genre humain, qui s'est ainsi conservée parmi eux. » Or j'entreprends de prouver que le zodiaque indien ne fut emprunté ni médiatement ni directement des Arabes ou des Grecs; et puisque sa division solaire est en substance la même dans l'Inde que celle dont les Grecs faisoient usage, nous sommes fondés à conclure que

[a] Histoire des mathématiques, *t. I.er, p. 402*, 1.re édition. (L-s.)

les Grecs et les Hindous l'ont reçue d'une nation plus ancienne, qui, la première, imposa des noms aux astres, et qui fut la souche commune des Grecs et des Hindous, ainsi que le démontre la parité de leur langue et de leur religion.

Le même auteur dit ensuite[a] que le temps où l'astronomie indienne atteignit son plus haut degré de perfection (d'où il la croit entièrement déchue), « est probablement celui où les Arabes établis dans » la Perse, la Transoxane, &c. avoient un grand commerce avec » les Indiens; ou bien celui où les successeurs de Djenguyz Khân » les réunirent les uns et les autres sous la même domination. » Il n'entre pas dans mon sujet de rectifier les erreurs historiques que renferme ce passage, ni de justifier les astronomes de l'Inde de l'imputation d'une ignorance grossière, quant à la figure de la terre et aux distances des corps célestes; imputation que leur fait très-hardiment Montucla, sur la foi, je pense, du P. Souciet[b]. J'observerai seulement que, dans nos conversations avec les Pandits, nous ne devons jamais confondre le système des Djyautichicas, ou astronomes mathématiciens, avec celui des Pourânicas, ou fabulistes poétiques : c'est uniquement à cette confusion qu'il faut imputer les erreurs nombreuses des Européens, au sujet des sciences indiennes. Un vénérable mathématicien de cette province, nommé *Râmatchandra,* maintenant dans sa quatre-vingtième année, me fit dernièrement une visite à Crichnanagar; et une partie des discours qu'il me tint étoient si applicables aux recherches dont je m'occupois alors, que je m'empressai de les écrire dès qu'il m'eut quitté. « Les partisans des Pourânas, » me dit-il, vous soutiendront que notre terre est une figure plane, » garnie de huit montagnes, et entourée de sept mers de lait, de » nectar et d'autres fluides; que la partie que nous habitons est du » nombre de sept îles, auxquelles sont subordonnées onze îles plus » petites; que chacune des huit régions est gardée par un dieu, » monté sur un grand éléphant, et qu'à leur centre s'élève et

[a] Histoire des mathématiques, *t. I.er*, *p. 404*, 1.re édition. (L-s.)

[b] Observations astronomiques, mathématiques, &c.

» resplendit une montagne d'or : mais nous croyons que la terre a » la forme d'un fruit de cadamba, ou d'un sphéroïde. Nous n'ad- » mettons que quatre océans d'eau salée ; nous leur donnons les » noms des points cardinaux, et nous y plaçons plusieurs grandes » péninsules, avec des îles innombrables. Ils vous diront qu'une tête » de dragon avale la lune, et occasionne ainsi les éclipses ; mais » nous savons que la prétendue tête et la prétendue queue du dra- » gon ne signifient que les nœuds ou points formés par les inter- » sections de l'écliptique et de l'orbite de la lune. En un mot, ils » ont imaginé un système qui n'existe que dans leur imagination ; » mais nous ne regardons comme vrai que ce dont on ne peut » révoquer en doute l'évidence. » Je ne compris pas parfaitement le vieux gymnosophiste, quand il me dit que le râsitchacra, ou cercle de signes (car il appeloit ainsi le zodiaque), étoit comme une fleur de dhoustoûra, voulant dire le *datoura* (mot où la prononciation sanskrite est adoucie), dont la fleur est conique, ou en forme d'entonnoir. Je crus d'abord qu'il faisoit allusion à une projection de l'hémisphère sur le plan du colure, et à l'angle formé par l'écliptique et l'équateur; mais un astronome plus jeune, nommé *Vinâyaça*, qui vint me voir ensuite, m'assura qu'ils entendoient seulement la bouche circulaire de l'entonnoir, ou la base du cône, et qu'il étoit d'usage, parmi leurs anciens écrivains, d'emprunter des fruits et des fleurs les dénominations de plusieurs figures planes et solides.

Ces deux Brahmanes m'apprirent les détails curieux qu'on va lire; et vous pouvez compter sur l'exactitude avec laquelle je vous les répète, puisque je les écrivis en présence du jeune, et que je corrigeai mes notes jusqu'à ce qu'il eut déclaré qu'elles étoient fidèles. Ils partagent, comme nous, un grand cercle en 360 degrés, qu'ils nomment *ansas*, ou portions ; et ils assignent trente de ces portions à chacun des douze signes, dans l'ordre suivant :

Méchâ, le belier.	*Mithouna*, le couple.	*Sinha*, le lion.
Vricha, le taureau.	4. *Carcata*, l'écrevisse.	*Canyâ*, la vierge.

Toulâ, la balance. *Dhanous*, l'arc. *Coumbha*, le verseau.
8. *Vrichtchica*, le scorpion. *Macara*, le monstre marin. 12. *Mîna*, le poisson.

Les figures des douze constellations, ainsi nommées par rapport au soleil, sont décrites en vers sanskrits par Srîpeti, auteur du Retnamâlâ. Je les cite en original, comme mes garans, avec une traduction littérale.

Méchâdeyò nâma samânaroûpil,
Vînâgadâdhyam mithounam nriyougmam,
Pradîpasasyê.dadhaatî carâbhyâm
Nâvi sthitâ vârini canyacaiva.
Toulâ toulâbhrit pretimânapânir
Dhanour dhanouchmân hayaouat parângah,
Mrigânanah syân macarô'tha coumbhah
Scandhê nerò rictaghâtam dadhânah,
Anyanyapoutchtch'hâbhimoukhô hi mînah
Matsyadaouayam saouasthalatchârinômi.

« Le belier, le taureau, l'écrevisse, le lion et le scorpion, ont » respectivement la figure de ces cinq animaux. Le couple est formé » d'une fille qui joue du vînâ, et d'un jeune homme qui brandit une » massue. La vierge est sur l'eau, dans une nacelle, tenant d'une » main une lampe, et de l'autre un épi de riz. La balance est tenue » par un peseur qui a un poids à la main; l'arc, par un archer, dont les » parties postérieures sont semblables à celles d'un cheval. Le monstre » marin a la figure d'une gazelle. Le verseau est une cruche portée » sur les épaules d'un homme qui la vide. Les poissons sont au nombre » de deux, ayant la tête tournée du côté de la queue; et tous ces êtres » sont supposés se trouver en des lieux analogues à leur nature respec- » tive. »

Ils assignent à chacune des vingt-sept stations lunaires, qu'ils appellent *nakchatras*, trente ansas et un tiers, ou 13 degrés 20 minutes; et leurs noms paroissent dans l'ordre des signes, mais sans égard pour leur configuration.

Asouinî.	*Maghâ.*	Moûla.
Bharanî.	Poûrva p'halgounî.	Poûrv*âchâdhâ.*
Criticâ.	Outtara *p'halgounî.*	Outtarâchâdhâ.
Rôhinî.	Hasta.	*Sravanâ.*
Mrigasiras.	*Tchitrâ.*	Dhanichtâ.
Ardrâ.	Souâtî.	Satabhichâ.
Pounarvasou.	*Vîsâkhâ.*	Poûrva *bhadrapadâ.*
Pouchya.	Anourâdhâ.	Outtarabhadrapadâ.
9. Aslêchâ.	18. *Djyechthâ.*	27. Révatî.

Entre la 21.e et la 22.e constellation, la planche nous offre trois étoiles, nommées *abhidjit;* mais elles sont le dernier quart de la constellation qui précède immédiatement, ou son dernier *achâr,* suivant la prononciation ordinaire de ce mot. Une révolution complète de la lune, relativement aux étoiles, ayant lieu en vingt-sept jours et plus ou moins d'heures, de minutes et de secondes, et les Hindous n'atteignant ou n'exigeant pas une exactitude parfaite, ils s'arrêtèrent au nombre 27, et insérèrent abhidjit dans leurs cérémonies nuptiales, pour quelque intention astrologique. Le dessin d'après lequel la planche a été gravée, semble destiné à représenter les figures des vingt-sept constellations, avec abhidjit, comme l'auteur du Retnamâlâ les a décrites en trois stances.

Touragamoukhasadrikcham yôniroûpam kchourâbham,
Sacatasamam athâinasyôttamanguêna toulyam,
Menigrikasara tchacrâbhâni sâlôpamam bham,
Sayanasadrisamanyatchtchâtra paryancaroupam.
2. *Hastâcârayoutam tcha maoucticasamam*
Tchânyat pravâlôpamam,
Drichyam tôrana sannibham balinibham,
Satkoundalabham param;
Croudhyatcêsarivicramena sadrisam,
Sayyasamânam param,
Anyad dentivilâsavat sthitamatah
Sringatacavyacti bham.
3. *Trivicramâbham tcha mridangaroûpam,*
Vrittâm tatonyadyamalabhouayâbham,
Paryancaroûpam mouradjânoucâram,
Ityêvam asouâdibhatchacraroûpam.

« Une

« Une tête de cheval ; yônì, ou bhaga ; un rasoir ; une voiture à » roues ; la tête d'une gazelle ; une pierre précieuse ; une maison ; » une flèche ; une roue ; une autre maison ; un bois de lit ; un autre » bois de lit ; une main ; une perle ; un morceau de corail ; un fes- » ton de feuilles ; une offrande aux dieux ; un riche pendant d'oreille ; » la queue d'un lion en fureur ; une couchette ; la dent d'un éléphant » sauvage, près de laquelle est le noyau de la noix sringâtaca ; les trois » empreintes du pied de Vichnou ; un tambour ; un joyau circulaire ; » une image à deux faces ; une autre couchette, et un tambour plus » petit : telles sont les figures d'Asouinî, et le reste dans le cercle des » constellations lunaires. »

Le dessinateur hindou a fort mal représenté plusieurs des figures, et il a transposé les deux achâras, aussi-bien que les deux bhadrapads ; mais sa figure d'abhidjit, qui ressemble à notre as de cœur, a de l'analogie avec l'amande du trapa, plante aquatique curieuse, décrite dans un essai séparé. Les figures des mêmes constellations sont variées de la manière suivante, dans un autre ouvrage sanskrit :

Une tête de cheval.
Yônì, ou *bhaga*.
Une flamme.
Un chariot.
Une patte de chat.
Une étoile brillante.
Un arc.
Un pinceau d'enfant.
9. Une queue de chien.
Une queue étroite.
Deux étoiles du S. au N.
Deux *id.* du N. au S.
Une main.
Une perle.
Du safran rouge.
Un feston.
Un serpent.
18. Une tête d'ours.
Un lit.
Un éventail.
Un autre.
Une flèche.
Un tambour.
Un cercle d'étoiles.
Une canne.
Le fléau d'une balance.
27. Un poisson.

C'est de douze de ces constellations que sont dérivés les noms des douze mois indiens, dans la forme accoutumée de noms patronymiques ; car les partisans des Pourânas, qui soumettent toute la nature à un système de mythologie emblématique, supposent qu'une nymphe céleste préside à chacune des constellations, et feignent que le dieu Sôma ou Lunus, ayant épousé douze d'entre elles, donna le jour à douze génies ou mois, qui portent les noms de leurs mères : mais les Djyautichicas assurent que lorsque leur année lunaire fut arrangée par les anciens

astronomes, la lune étoit dans son plein dans chaque mois, le même jour qu'elle entroit dans le nakchatra d'où ce mois prend son nom. La manière dont les dérivés sont formés, deviendra plus sensible par la comparaison des mois avec leurs constellations.

Âsouina.	Mâgha.	Djyaichtha.
Cârtica.	P'hâlgouna.	Achâra.
Mârgasîrcha.	Tchaitra.	Srâvana.
4. Paucha.	8. Vaisâkha.	12. Bhâdra.

Le troisième mois est aussi appelé *âgrahâyana* (d'où s'est formé, par corruption, le mot vulgaire *agran*), d'un autre nom de mrigasiras.

Rien de plus ingénieux que les vers mémoratifs où les Hindous ont coutume de lier ensemble une multitude d'idées qui n'ont d'ailleurs aucune espèce de connexion, et d'enchaîner, pour ainsi dire, la mémoire au moyen d'une mesure régulière. C'est ainsi qu'en exprimant trente-deux par *dents*, onze par *roudra*, six par *saison*, cinq par *arc* ou *élément*, quatre par *océan*, *véda* ou *siècle*, trois par *râma*, *feu* ou *qualité*, deux par *œil* ou *coumâra*, et un par *terre* ou *lune*, ils ont composé quatre vers qui indiquent le nombre des étoiles dans chacune des vingt-sept constellations.

Vahni tri ritouichou gounîndou critâgnibhoûta,
Bânâsouinetra sara bhoûcou yougabdhi râmâh,
Roudrâbdhirâmagounavédasatâ douiyougma
Dentâ boudhairabhihitâh cramasô bhatârâh.

C'est-à-dire, « trois, trois, six; cinq, trois, un; quatre, trois, » cinq; cinq, deux, deux; cinq, un, un; quatre, quatre, trois; » onze, quatre et trois; trois, quatre, cent; deux, deux, trente- » deux. Les sages ont aussi dénombré les étoiles des constellations » lunaires, dans l'ordre où elles paroissent. »

Si cette stance m'a été récitée d'une manière correcte, on regarde les deux achâras comme une seule constellation, et abhidjit comme trois étoiles séparées; mais je soupçonne une erreur dans le troisième vers, parce que *douibâna*, ou deux et cinq, conviendroit aussi bien à la

mesure que *bdhirâma*, et parce qu'il n'y avoit que trois védas dans le temps reculé où il est probable que l'on fit le dénombrement des étoiles et que ces vers techniques furent composés.

Nous voyons que deux stations [ou maisons] lunaires et un quartier ont la même étendue qu'un signe, et que neuf stations répondent à quatre signes. Ainsi, en comptant 13 degrés 20 minutes depuis la première étoile de la tête du belier inclusivement, nous trouvons l'étendue totale d'asouinî ; et nous serons en état de déterminer les autres étoiles avec assez d'exactitude : mais commençons par donner un tableau comparatif des deux zodiaques, en indiquant les maisons, comme dans l'Almanach de Vârânes, par les premières lettres ou syllabes de leurs noms :

MOIS.	CONSTELLATIONS SOLAIRES.	MAISONS.
Âsouin.	Méch.	$A + bh + \frac{c}{4}$
Cârtic	Vrich.	$\frac{3c}{4} + r\dot{o} + \frac{M}{2}$
Âgrahâyan	Mithoun.	$\frac{M}{2} + \hat{a} + \frac{3P}{4}$
Pauch	Carcat... 4	$\frac{P}{4} + p + sl.$ 9.
Mâgh.	Sinh.	$m + POU + \frac{ou}{4}$
P'hâlgoun.	Canyâ	$\frac{3OU}{4} + h + \frac{tch}{2}$
Tchaitr.	Toulâ.	$\frac{tch}{2} + s + \frac{3v}{4}$
Vaisâkh	Vristchic. 8	$\frac{v}{4} + a + j.$ 18.
Djaichth.	Dhan.	$mo\acute{u} + po\hat{u} + \frac{u}{4}$
Achâr.	Macar.	$\frac{3u}{4} + S + \frac{dh}{2}$
Srâvan	Coumbh.	$\frac{dh}{2} + {}'s + \frac{3p\hat{u}}{4}$
Bhâdr.	Mîn... 12	$\frac{p\hat{u}}{4} + u + I.$ 27.

D'après cela, il nous est facile de connoître les étoiles de chaque maison, dans l'ordre où elles se suivent ; savoir :

depuis la première étoile de la constellation du belier, que nous voyons maintenant près du commencement du taureau, comme elle étoit placée dans l'ancienne sphère.

N.	D.	M.	N.	D.	M.	N.	D.	M.
I.	13	20.	X.	133	20.	XIX.	253	20.
II.	26	40.	XI.	146	40.	XX.	266	40.
III.	40	0.	XII.	160	0.	XXI.	280	0.
IV.	53	20.	XIII.	173	20.	XXII.	293	20.
V.	66	40.	XIV.	186	40.	XXIII.	306	40.
VI.	80	0.	XV.	200	0.	XXIV.	320	0.
VII.	93	20.	XVI.	213	20.	XXV.	333	20.
VIII.	106	40.	XVII.	226	40.	XXVI.	346	40.
IX.	120	0.	XVIII.	240	0.	XXVII.	360	0.

Les constellations de la première colonne sont dans le taureau, les gémeaux, le cancer, le lion; celles de la seconde, dans la vierge, la balance, le scorpion, le sagittaire; et celles de la troisième, dans le capricorne, le verseau, les poissons, le belier. Nous ne pouvons donc errer de beaucoup dans quelque série que ce soit de trois constellations; car, en comptant 13ᵈ 20′ en avant et en arrière, nous trouvons les espaces occupés par les deux extrémités, et l'espace intermédiaire appartient conséquemment au milieu. Je ne prétends pas dire que la division du zodiaque hindou en espaces de ce genre soit parfaitement exacte, ou que chaque étoile de chaque constellation se trouve nécessairement dans l'espace auquel elle appartient: mais le calcul sera assez exact pour notre objet; et aucune maison lunaire ne sauroit être fort éloignée du chemin de la lune. J'ai de la peine à concevoir comment le P. Souciet put imaginer que visâkhâ étoit dans la couronne septentrionale; mais il est tout-à-fait inconcevable que M. Bailly ait copié ce rêve, et donné des raisons à l'appui, sur-tout lorsque quatre étoiles, arrangées à-peu-près comme celles de la figure indienne, la présentent évidemment près de la balance ou du scorpion. Je n'ai point la hardiesse d'offrir les étoiles spéciales dans chaque maison, distinguées par des lettres grecques, selon la méthode de Bayer. En effet, je suis presque certain que les cinq étoiles d'aslêchâ, en forme de roue, sont η, γ, ζ, υ, ϵ,

du lion; et celles de moûla, γ, ε, δ, ζ, φ, τ, σ, ν, ο, ξ, π, du sagittaire. Plusieurs des autres me paroissent ne pas présenter plus d'obscurité : cependant, lorsque le nombre des étoiles d'une maison est au-dessous de trois, ou même de quatre, il n'est pas aisé de les déterminer avec certitude; et je suis forcé d'attendre que quelque jeune astronome hindou, pourvu d'une bonne mémoire et de bons yeux, puisse me tenir compagnie dans les belles nuits où je serai de loisir, dans les saisons convenables, pour m'indiquer, dans le ciel même, les diverses étoiles de toutes les constellations qui ont des noms dans la langue sanskrite. Excepté celles du zodiaque, les seules étoiles qu'on m'ait nommées distinctement jusqu'à ce jour, sont le septarchi, dhrouva, aroundhatî, vichnoupad, mâtrimandel; et dans l'hémisphère méridional, agastya, ou canope. A la vérité, les vingt-sept étoiles yôga ont des noms particuliers, dans l'ordre des nakchatras auxquels elles appartiennent; et puisque nous apprenons [a] que les Hindous ont déterminé la latitude, la longitude et l'ascension droite de chacune, il seroit utile d'en donner la liste : mais, pour le moment, je ne puis que donner les noms de vingt-sept yôgas, ou divisions de l'écliptique.

Vichcambha.	Ganda.	Parigha.
Prîti.	Vriddhi.	Siva.
Âyouchmat.	Dhrouva.	Siddha.
Saubhâguya.	Vyâghâta.	Sâdhya.
Sôbhana.	Herchana.	Soubha.
Atiganda.	Vadjra.	Soucra.
Soucarman.	Asridje.	Brahman.
Dhriti.	Vyatipâta.	Indra.
Soûla.	Varîyas.	Vaidhriti.

Maintenant que j'ai fait voir de quelle manière les Hindous arrangent les étoiles du zodiaque par rapport au soleil et à la lune, passons à notre objet principal, l'antiquité de ce double arrangement. En premier lieu, les Brahmanes eurent toujours trop d'orgueil pour emprunter leur savoir des Grecs, des Arabes, des Moghols, ou de

[a] Voyez ci-dessus, *p. 314.*

toute autre nation de Mlétchtch'has, comme ils appellent ceux à qui les védas sont inconnus, et qui n'ont point étudié le langage des dieux. Ils m'ont souvent répété un fragment d'ancien poëme, dont ils se servent maintenant en guise de proverbe, *Na nîtchò Yavanât-parah,* « Aucune créature vile ne peut l'être plus qu'un Yavan; » nom par lequel ils désignoient anciennement un Ionien ou un Grec, et par lequel ils entendent aujourd'hui un Moghol, ou, en général, un Musulman. Lorsque je parlai de l'opinion de Montucla à différens Pandits, à diverses époques et en divers endroits, ils ne purent gagner sur eux d'y répondre sérieusement : les uns éclatoient de rire; d'autres, en souriant avec malignité, dirent que c'étoit une plaisante idée; et tous parurent la regarder comme une notion qui touchoit à la démence. Dans le fait, quoique les figures des douze signes indiens ressemblent étonnamment à celles des signes grecs, elles s'en éloignent trop pour n'être qu'une simple copie, et la nature de leur différence prouve qu'elles sont originales. D'ailleurs, cette ressemblance n'est pas plus extraordinaire que celle qu'on a remarquée entre nos dénominations gothiques des jours de la semaine et celles qu'emploient les Hindous, dont les jours sont consacrés aux mêmes corps célestes, et, chose encore plus singulière, se suivent dans le même ordre : *ravi,* le soleil; *sôma,* la lune; *mangala,* tuisco; *bouddha,* woden; *vrihaspati,* thor; *soucra,* freya; *sani,* sater. Cependant personne n'a jamais imaginé que les Indiens eussent emprunté des Goths ou des Germains un arrangement aussi remarquable [a]. A l'égard des planètes, j'observerai seulement que soucra, le gouverneur de vénus, est, comme toutes les autres, une divinité mâle, qui se nomme aussi *Ousanas*, et que l'on croit être un sage doué d'un savoir infini; mais Zohrah [b],

[a] Je ne me permettrai point de décider cette importante question; mais j'observerai au moins qu'il y a peut-être encore plus de conformité entre la langue des Hindous, des Persans et des Allemands, qu'entre leurs systèmes astronomiques. Voyez *De antiquitate et affinitate linguæ zendicæ, samscrdamicæ et germanicæ dissertatio*, par le P. Paulin de Saint-Barthélemi. (L-s.)

[b] زهره en arabe, et ناهيد ou ناهيك en persan. (L-s.)

la Nâhyd des Persans, est une déesse comme la Freya de nos ancêtres Saxons. Le dessin des planètes que M. Johnson a apporté au Bengale, se rapporte donc au système persan, et représente les génies qu'on suppose y présider, exactement comme ils sont décrits par le poëte Hâtéfy[a] : « Il parsema le firmament d'étoiles, et ennoblit » notre terre avec la race des hommes; il fit tourner doucement » la propice nouvelle lune des fêtes, comme un brillant joyau, » autour de l'axe du ciel; il plaça le saturne hindou sur le » siége de cet éléphant rétif, la sphère tournante, et mit l'arc- » en-ciel dans sa main, comme une bride pour contenir cet ani- » mal enivré. Il fit, pour le luth de vénus, des cordes de soie avec » des rayons du soleil, et fit présent à jupiter, qui vit la félicité de » la vraie religion, d'un rosaire des pléiades groupées. L'arc du » ciel devint celui de mars, quand il fut honoré du comman- » dement de l'armée céleste; car Dieu conféra la souveraineté au » soleil, et des escadrons d'étoiles composèrent son armée. »

Les noms et les formes des constellations lunaires, principalement de bharanî et d'abhidjit, indiquent une simplicité de mœurs particulière à un ancien peuple; et ils diffèrent absolument de ceux du système arabe, où la première constellation même est au duel, parce qu'elle n'est formée que de deux étoiles. *Menzil*[b],

[a] A'bdoûllah Hâtéfy, عبد الله هاتفي célèbre poëte persan, auteur de quatre romans; savoir : les Amours de Khosroû et de Chyryn, خسرو وشيرين les Amours de Medjenoûn et de Léïlah, مجنون وليلة le troisième, intitulé *Heft manzar* هفت منظر [les sept perspectives]; il contient les Amours de Behrâm VI, roi de la dynastie des Saçânydes. « Les histoires » en sont amusantes, dit Hhâdjy Khalfah, » et toutes tirées de son fonds » حكاياته لطيفه موضوعه رضيه من عنك Le quatrième contient l'Histoire de Tamerlan, et est intitulé *Tymoûr Nâméh* تيمور نامه Nous possédons ces quatre ouvrages à la Bibliothèque nationale, sous le n.° 357 des Mss. persans : cet exemplaire est un de nos plus beaux Mss. Hâtéfy étoit neveu du célèbre A'bdoûlrahhman Djâmy; il mourut, suivant Hhâdjy Khalfah, en 927 de l'hégire [1520—1521 de l'ère vulgaire]. Il est fâcheux que M. Jones n'ait pas indiqué celui des ouvrages de Hâtéfy d'où il a tiré la description qu'il cite. (L-s.)

[b] منزل le lieu où l'on descend, de la racine arabe نَزَلَ *descendit.* (L-s.)

ou

où le lieu de repos, signifie proprement une station ou une hôtellerie : de là vient qu'on s'en sert pour exprimer un voyage d'un jour ordinaire; et cette idée semble mieux appliquée que celle de maison à une voyageuse qui s'arrête aussi peu que la lune. Les *menâzil ûl-qamar* [a], ou stations lunaires des Arabes, ont vingt-huit noms, dans l'ordre suivant, la particule *al* étant sous-entendue devant chaque mot.

Charathân.	Natsrah.	Ghafar.	Sa'd êl-dzâbihh.
Bathyn.	Tharaf.	Zoubânéyah.	Sa'd bél'i.
Tsouréyâ.	Djabehah.	Ekélyl.	Sa'd êl-sa'oùd.
Debarân.	Zoubrah.	Qalb êl-a'qrab.	Sa'd êl-akhbyét.
Haq'ah.	Ssorfah.	Chaùlah.	Fargh âl-déloù.
Han'ah.	A'oùâ.	Na'âïm.	Fargh êl-moùkher.
7. Dzirâa.	14. Simâk.	21. Beldah.	28. Richâ.

Or, si l'on peut s'en rapporter aux lexicographes arabes, le nombre des étoiles, dans leurs différens *menzils*, s'accorde rarement avec ceux des Indiens; et deux nations pareilles doivent naturellement avoir observé et peuvent aussi naturellement avoir nommé les principales étoiles près desquelles passe la lune dans le cours de chaque jour, sans avoir eu de communications à cet égard. Au fond, rien ne prouve qu'il y ait eu des communications entre les Hindous et les Arabes sur un point quelconque de littérature ou de science. Nous avons bien sujet de croire qu'il exista des relations commerciales, à des époques très-reculées, entre l'Yémen

[a] منازل القمر On les nomme encore نجوم الاخذ *noudjoùm êl-âkhds* [étoiles de l'avancement ou de la marche]. Voici les noms arabes de ces mansions, donnés par Mohhammed ben Kotséïr, vulgairement connu sous le nom d'*al-Fraganus*, dans ses Élémens d'astronomie, publiés en arabe et en latin par Golius, *p. 77* du texte arabe. الشرطان البطين الثريا الدبران الهقعة الهنعة الذراع النثرة الطرف الجبهة الزبرة الصرفة العوا السماك الغفر الزبانية الاكليل قلب العقرب الشولة النعايم البلدة سعد الذابح سعد بلع سعد السعود سعد الاخبية فرغ الدلو فرغ المؤخر الحوت Cette dernière mansion, dont le nom حوت signifie *poisson*, est appelée رشا *richâ* [corde] dans les Commentaires de Hyde sur les tables des étoiles fixes d'Oulough beyg, *p. 10*, édition de Sharpe. C'est cette dénomination que M. Jones a adoptée. (L-s.)

et la côte occidentale de l'Inde : mais les Brahmanes, qui ont seuls la permission de lire les six Védângas, dont l'un est le *Sastra* astronomique, n'étoient point alors adonnés au commerce; et, très-probablement, ils n'avoient ni le pouvoir ni la volonté de converser avec des marchands arabes. Les irruptions hostiles des Arabes dans l'Hindoustân, au huitième siècle, et celle des Moghols sous Djenguyz Khân, au treizième, n'étoient pas de nature à changer le système astronomique des Hindous : mais il ne s'agit pas des conséquences supposées des révolutions modernes; car s'il y a quelque vérité dans les documens historiques, nous savons avec une certitude aussi positive, qu'Amarsinh et Câlidâs composèrent leurs ouvrages avant la naissance de Jésus-Christ, que nous savons que Ménandre et Térence écrivirent avant cette importante époque. Or il est fait mention des douze signes et des vingt-sept maisons sous les différens noms que j'ai rapportés, dans un vocabulaire sanskrit du premier de ces auteurs indiens; et le second fait souvent des allusions nominatives à Rôhinì et aux autres, dans sa *Bague fatale*, ses *Enfans du Soleil*, et sa *Naissance de Coumâra.* Je vais citer deux vers de ce dernier poëme, afin de montrer que mes preuves ne sont pas uniquement orales.

Maitrê mouhoûrté sasalantch'hanêneâ
Yôgam gatâsôuttarap'halghanìchou.

« Quand les étoiles outtarap'halgoun eurent joint, dans une » heure fortunée, la lune tachetée comme un faon. »

Ce témoignage étant décisif contre la conjecture de M. Montucla, je n'ai pas besoin de faire valoir la grande antiquité des Instituts de Menou, dans lesquels les vingt-sept constellations sont appelées *les filles de Dakcha* et *les compagnes de Soma*, ou la Lune; je n'ai pas besoin non plus de m'étayer du témoignage des Brahmanes, qui m'assurent, d'une voix unanime, que les noms des étoiles zodiacales se trouvent dans les Védas, à l'égard desquels je crois fermement, sur des preuves tirées d'eux-mêmes et d'ailleurs, que trois d'entre eux

ont plus de trois mille ans d'antiquité. Ayant donc prouvé ce que je m'étois engagé à prouver, je terminerai cet essai par une observation générale. Le résultat des recherches de Newton sur l'histoire de la sphère primitive, fut « que l'usage d'observer les étoiles » commença en Égypte du temps d'Ammon, et se propagea, au » moyen des conquêtes, sous le règne de son fils Sisac, dans » l'Afrique, l'Europe et l'Asie; et que, depuis, Atlas forma la » sphère des Libyens, Chiron celle des Grecs, et les Chaldéens » une sphère de leur propre invention. » Or j'espère, dans une autre occasion, convaincre le public, comme je m'en suis convaincu moi-même, que l'usage d'observer les étoiles commença, avec les élémens de la société civile, dans le pays du peuple que nous nommons *Chaldéen*, d'où il se propagea dans l'Égypte, l'Inde, la Grèce, l'Italie et la Scandinavie, avant le règne de Sisac ou Sâcya, dont les conquêtes répandirent un nouveau système de religion et de philosophie depuis le Nil jusqu'au Gange, environ mille ans avant J. C.; mais que Chiron et Atlas furent des personnages allégoriques ou mythologiques, et ne doivent point trouver place dans l'histoire du genre humain, lorsqu'on l'écrit sérieusement.

XVII.

DESCRIPTION DU ROYAUME DE NÉPÂL[a],

PAR LE P. GIUSEPPE, PRÉFET DE LA MISSION ROMAINE[b];

Communiquée par JOHN SHORE.

LE royaume de Népâl est situé au nord-est de Patnah, à la distance de dix ou onze journées de cette ville. La grande route qui y conduit traverse le royaume de Makoùânpoùr; mais les missionnaires et d'autres voyageurs y entrent par le canton de Bettyâ. En approchant du Népâl, on a quatre journées de beaux chemins dans les plaines de l'Hindoustân; mais ils sont étroits, mauvais et dangereux dans les montagnes. La contrée qui s'étend au pied des montagnes se nomme *Teryâny*. L'air des montagnes est très-malsain depuis le milieu de mars jusqu'au milieu de novembre; et les voyageurs y gagnent une maladie appelée *âoùl* en langage du pays : c'est une fièvre putride, dont on meurt généralement en peu de jours. On ne court point ce danger dans les plaines. Quoique la

[a] *Nypâl*, نيپال suivant l'orthographe des écrivains persans de l'Inde. Voyez *Narrative of the transactions in Bengal, &c. translated from the persian*, p. 71 de l'édition de Calcutta. (L-s.)

[b] La même notice se trouvoit manuscrite dans les papiers du P. Constantin d'Asculo, missionnaire au Népâl : elle faisoit partie des manuscrits de la Propagande, et étoit intitulée *Notizie laconiche &c.* [Notices abrégées de quelques usages, sacrifices et idoles du royaume de Népâl, recueillies en l'année 1747]. Il existe une très-belle copie de cet intéressant ouvrage parmi les manuscrits de M. le cardinal Borgia, prélat non moins recommandable par ses vertus personnelles que par son amour pour la littérature savante, et dont la magnifique collection de monumens orientaux est célèbre dans toute l'Europe. Le P. Paulin de Saint-Barthélemi, dont l'*India Christiana*, p. 163 et 164, nous fournit la partie bibliographique de cette note, reproche aux Anglois *si vantés* de brocanter en Europe, comme pièces nouvelles, de vieux centons indiens, &c. *Veteres itaque centones Indicos ut novos*

route soit fort étroite et fort incommode pendant trois ou quatre journées, à raison des défilés des montagnes, où l'on est obligé de traverser la rivière plus de cinquante fois, lorsqu'on parvient à la montagne intérieure avant de descendre, on jouit de l'agréable perspective de la vaste plaine de Népâl, qui ressemble à un amphithéâtre couvert de villes et de villages populeux. Sa circonférence est d'environ deux cents milles; elle est un peu irrégulière, et des montagnes l'environnent de tous côtés, en sorte qu'il est impossible d'y entrer ou d'en sortir sans traverser ces montagnes.

Il y a dans la plaine trois villes principales, dont chacune a été la capitale d'un royaume indépendant. La plus importante des trois est située au nord de la plaine, et se nomme *Cat'hmândoù ;* elle renferme environ dix-huit mille maisons. Du sud au nord, ce royaume s'étend, à une distance de douze ou treize journées, jusqu'aux frontières du Tibet; et il est presque aussi étendu de l'est à l'ouest. Le roi de Cat'hmândoù a toujours à son service environ cinquante mille soldats. La seconde ville, au sud-ouest de Cat'hmândoù, s'appelle *Lélit Pattan :* j'y ai fait un séjour d'environ quatre ans; elle contient près de vingt-quatre mille maisons. La limite méridionale de ce royaume est à quatre journées de distance, et touche au royaume de Makoùânpoùr. La troisième capitale est à l'est de Lélit Pattan; elle se nomme *B'hâtgân*, et renferme à-peu-près douze mille familles. Son territoire s'étend vers l'est à la distance de cinq

Europæis venditant hi laudati Angli. Monumenta Indica ferè nulla afferunt, &c. Ce reproche ne me paroît pas très-fondé. Nous avons beaucoup d'obligation aux Anglois de publier de foibles extraits des ouvrages que les Italiens possèdent en entier, et dont ils laissent les manuscrits ensevelis dans la poussière de leurs bibliothèques. — On trouve encore des renseignemens sur le Népâl, que quelques voyageurs écrivent *Nekpâl*, dans une lettre allemande de Rose sur ce royaume [*Rose's Briefe über das Kœnigreich Nepal*, t. III des *Beiträge zur volker-und länderkunde* de MM. Forster et Sprengel; dans le *View of Hindoostan* de M. Pennant, *p. 334 et suivantes ;* dans l'*Alphabetum Tibetanum* du P. Georgi, *p. 108 et 156 ;* dans l'*India orientalis Christiana* du P. Paulin, citée précédemment; dans le *Memoir for a map of Hindoostan* de M. Rennell, *p. 224 et 232, édition de 1788 ;* dans *Staunton's Embassy to China, &c.* t. II, p. 58-66; et *Turner's Embassy to Tibet*, p. 437-442, et t. II, p. 214 et 215 de la traduction du C.en Castéra. (L-s.)

ou six journées ; il est limitrophe d'une autre nation, également indépendante, qu'on appelle *Cirâtas*, et qui ne professe aucune religion. Outre ces trois principales villes, il y a plusieurs grandes villes et forteresses moins considérables, telles que Timi et Cipolî, dont chacune renferme environ huit mille maisons, et est également très-peuplée. Toutes ces villes, grandes ou petites, sont bien bâties, avec des maisons en brique, qui ont trois ou quatre étages ; les appartemens, qui ne sont pas élevés, ont des portes et des fenêtres très-régulièrement disposées, et faites de bois travaillé avec art ; toutes les rues sont pavées de brique ou de pierre, et vont en pente, afin de laisser écouler les eaux. On voit aussi, dans presque toutes les rues des capitales, de bons puits construits en pierre, d'où l'eau se répand, pour la commodité publique, dans plusieurs canaux aussi de pierre. Chaque ville a de grands péristiles [a] carrés, pour la commodité des voyageurs et du public : on les nomme *pali ;* et il s'en trouve aussi plusieurs dans la campagne, ainsi que des puits, à l'usage du public. Il y a encore, au dehors des grandes villes, de petits réservoirs carrés, ayant des façades de brique, avec un bon trottoir, et de larges degrés pour ceux qui veulent prendre le bain. Une pièce d'eau de ce genre, qui se trouvoit en dehors de Cat'hmândoù, avoit au moins deux cents pieds de longueur sur chaque côté du carré, et paroissoit bien exécutée dans toutes ses parties.

La religion du Népâl est de deux sortes : la plus ancienne est professée par beaucoup d'habitans, qui se nomment *Baryesou.* Ils arrachent tous les cheveux de leur tête ; leur habillement est d'une étoffe grossière de laine rouge ; et ils portent un bonnet du même drap. On les regarde comme appartenant à l'ordre religieux : leurs dogmes leur interdisent le mariage, ainsi que ceux des lamas du

[a] Le mot original est *varanda.* Ce mot, fréquemment employé par les Anglois dans l'Inde, est d'origine portugaise, et désigne un balcon, une construction en fer, en bois ou en pierre, devant la fenêtre d'une maison, soit pour prendre l'air, soit pour découvrir au loin. Voyez *Vieyra's Dictionary of the portuguese and english languages.* (L-s.)

Tibet, d'où leur religion est originaire; mais, dans le Népâl, ils n'observent ce précepte que lorsque cela leur plaît. Ils ont de grands monastères, où chacun a un logement séparé. Ils célèbrent aussi des fêtes particulières, dont la principale se nomme *Yâtrâ* dans leur langue, et dure un mois ou davantage, suivant qu'il plaît au roi. La cérémonie consiste à promener une idole, appelée *Baghero* [a] à Lélit Pattan, dans un grand char richement orné, et couvert de cuivre doré. Le roi et les principaux Baryesous se tiennent debout autour de l'idole; et de cette manière, la voiture est promenée presque tous les jours dans quelque rue de la ville par les habitans, qui courent alentour, en faisant retentir tous les instrumens connus dans le pays; ce qui forme un tintamarre inconcevable.

L'autre religion, la plus généralement répandue, est celle des Brahmanes, et la même qu'on suit dans l'Hindoustân, avec cette différence, que dans l'Hindoustân, les Hindous étant mêlés avec les Mahométans, leur religion fourmille aussi de préjugés, et n'est pas observée rigoureusement, tandis que dans le Népâl, où il n'y a point de Musulmans, excepté un marchand kachmyryen, la religion hindoue est pratiquée dans sa plus grande pureté. Ces peuples classent chaque jour du mois sous un nom particulier : on est tenu d'y faire certains sacrifices, et d'y adresser certaines prières dans les temples. Les lieux destinés au culte sont, je crois, plus nombreux dans leurs villes que dans les villes de la Chrétienté les plus populeuses et les plus florissantes : plusieurs sont magnifiques, d'après les idées qu'ils se forment de l'architecture, et construits à grands frais. On y compte souvent trois ou quatre coupoles carrées; et dans quelques temples, deux ou trois des dernières coupoles sont ornées de cuivre doré, aussi-bien que les portes et les fenêtres.

A Lélit Pattan, le temple de Baghero touchoit à ma demeure : l'or, l'argent et les joyaux qu'il contenoit, le rendoient plus somptueux qu'une maison royale. Indépendamment des grands temples,

[a] C'est, à ce que je suppose, un nom de Bhagavat ou de Crichna; mais Bhârga est Mahadéva, et Badjri ou Vadjri signifie *le Tonnant*.

il y en a plusieurs petits, qui ont des degrés, au moyen desquels on peut y monter, et en faire ainsi le tour par dehors. Les uns ont quatre faces, d'autres six, avec de petits piliers de pierre ou de marbre d'un beau poli, deux ou trois étages pyramidaux, et tous les ornemens dorés et travaillés avec soin, suivant le goût de ces peuples. Et je pense que, si les Européens alloient jamais dans le Népâl, ils pourroient prendre modèle sur ces petits temples, principalement sur deux qui sont dans la grande cour de Lélit Pattan, devant le palais du roi. Il y a aussi, en dehors de quelques temples, de grands piliers carrés d'une seule pierre, de vingt à trente pieds de hauteur, sur lesquels on place des idoles magnifiquement dorées. La plupart des temples ont un bon escalier de pierre au milieu des quatre carrés, avec une rampe de pierre des deux côtés. Il y a aussi autour des temples, des cloches qu'on sonne dans de certaines occasions, et lorsque les habitans sont en prière. Plusieurs coupoles sont tout-à-fait remplies de petites cloches, auxquelles pendent des cordes, et qui sont placées à environ un pied les unes des autres; elles font beaucoup de bruit du côté où le vent porte le son. On ne trouve pas seulement des temples superbes dans les villes; les châteaux en renferment aussi.

A l'est de Cat'hmândoù, à la distance d'environ deux ou trois milles, il y a un endroit nommé *Tolou*, baigné par une petite rivière dont la superstition a consacré les eaux. On y porte les gens d'une condition élevée, lorsqu'on les croit en danger de mourir. Ce lieu renferme un temple qui ne le cède en rien aux plus riches de ceux que l'on voit dans les capitales. La tradition rapporte qu'en deux ou trois endroits du royaume de Népâl, des trésors précieux sont enfouis dans la terre; les habitans sont persuadés que Tolou est de ce nombre : mais, à l'exception du roi, il n'est permis à personne de faire usage de ces trésors; et le roi lui-même ne peut s'en servir que dans une nécessité urgente. Voici la manière dont on dit qu'ils ont été accumulés : Lorsque les offrandes avoient enrichi un temple, on le détruisoit, et on creusoit sous terre des caveaux profonds, les

les uns au-dessous des autres, où l'on déposoit l'or, l'argent, le cuivre doré, les joyaux et tous les objets précieux. Pendant mon séjour dans le royaume de Népâl, Gainpréjas, roi de Cat'hmândoù, ayant le plus pressant besoin d'argent pour payer ses troupes, afin de résister à Prit'hwînârâyan, ordonna de chercher les trésors de Tolou. Après avoir creusé à une grande profondeur, on parvint à la première voûte, d'où l'on tira la valeur d'un lak de roupies en cuivre doré. Gainpréjas solda ses troupes avec cette somme. On trouva aussi quantité de petites figures en or ou en cuivre doré, que les ouvriers chargés de l'excavation emportèrent secrètement : j'ai la certitude positive de ce fait. Un soir que je me promenois seul dans la campagne, un pauvre que je rencontrai m'offrit la figure d'une idole en or ou en cuivre doré, qui pouvoit peser cinq ou six roupies sikkahs, et qu'il tenoit sous son bras avec précaution; mais je la refusai. Les agens de Gainpréjas n'avoient pas encore tout-à-fait vidé le premier caveau, quand l'armée de Prit'hwînârâyan arriva à Tolou, s'empara du lieu où le trésor étoit déposé, et ferma la porte du caveau, après avoir remis en place tout le cuivre qu'on avoit enlevé à l'extérieur.

On trouve à l'ouest de Lélit Pattan, à la distance de trois milles, un château appelé *Banga*, qui renferme un temple magnifique. Aucun missionnaire n'est jamais entré dans ce château : ceux qui en prennent soin ont pour le temple une vénération si scrupuleuse, qu'il n'est permis à personne d'y entrer avec ses souliers; et les missionnaires n'ont pas voulu donner cette marque de respect aux fausses divinités qu'on y adore. Mais pendant mon séjour à Népâl, ce château se trouvant dans la possession des habitans de Gôrc'hâ, le commandant du château et des deux forts qui bordent le chemin, ami des missionnaires, me fit prier de passer chez lui, parce qu'il avoit besoin de quelques médicamens pour lui-même et pour sa famille. J'entrai plusieurs fois dans le château, en vertu de sa protection; et les gardes n'osèrent pas me contraindre d'ôter mes souliers. Un jour que j'étois chez le commandant, il eut occasion

d'aller au varanda, situé au fond de la grande cour qui est en face du temple; tous les chefs qui dépendoient de lui étoient réunis en ce lieu : on y avoit aussi rassemblé les richesses du temple. Desirant me parler avant mon départ, il m'appela dans le varanda. Je dus à cet incident l'avantage de voir le temple; je traversai ensuite la grande cour qui étoit en face : elle est entièrement pavée d'un marbre presque bleu, mais entremêlé de grandes fleurs de bronze artistement disposées. La magnificence de ce pavé m'étonna; et je ne crois pas qu'il ait son égal en Europe.

Outre ces superbes temples, le pays renferme beaucoup d'autres raretés. On voit à Cat'hmândoù, sur un côté des jardins du prince, une grande fontaine, où est placée une des idoles du pays, appelée *Nârâyan*. Cette idole est de pierre bleue; elle a une couronne sur la tête, et repose sur un oreiller de la même pierre : l'idole et l'oreiller ont l'air de flotter sur l'eau. Cette composition est très-grande; je la crois longue de dix-huit à vingt pieds, et d'une largeur proportionnée : du reste, elle est bien travaillée et en bon état.

Dans un mur du palais du roi de Cat'hmândoù, qui ferme la cour, il y a une grande pierre d'une seule pièce, d'environ quinze pieds de longueur, et quatre ou cinq d'épaisseur. On voit à son sommet quatre trous carrés, placés à égale distance les uns des autres : on verse de l'eau dans ces trous; et comme chacun d'eux répond à un canal qui aboutit dans la cour, chacun peut tirer de l'eau pour apaiser sa soif. Au bas de la pierre est une grande échelle par où l'on monte pour boire. Mais la curiosité de cette pierre consiste en ce qu'elle est toute couverte de caractères gravés en différentes langues. Quelques lignes offrent les caractères usités dans la langue du pays, d'autres ceux du Tibet, d'autres des lettres persanes ou grecques, sans parler de plusieurs autres qui appartiennent à l'alphabet de diverses nations. Au milieu se trouve la ligne suivante, en lettres romaines :

AVTOMNE WINTER LHIVERT.

Aucun des habitans ne sait qui a placé là cette ligne ; ils ignorent également s'il étoit venu des Européens à Népâl avant les missionnaires, qui n'y ont pénétré qu'au commencement de ce siècle. Cette ligne présente évidemment deux noms françois de saisons, séparés par un mot anglois.

Il y a aussi au nord de Cat'hmândoù une colline appelée *Simbi*, où se voient quelques tombeaux de lamas du Tibet, et d'autres personnages distingués de ce pays. La structure de ces monumens est variée : deux ou trois sont en forme de pyramides très-élevées, et décorés avec soin ; en sorte qu'ils plaisent à l'œil, et qu'on les aperçoit à une grande distance : ils sont entourés de pierres remarquables, couvertes de caractères qui sont probablement les épitaphes des Tibétains inhumés en ce lieu. Non-seulement les habitans de Népâl regardent cette colline comme sacrée, mais ils la croient protégée par leurs idoles ; et ce préjugé est cause qu'ils n'ont jamais songé à y placer des troupes pour la défendre, quoique ce soit un poste très-important, et qui n'est qu'à un mille de la capitale : mais durant les hostilités, un détachement des troupes de Prit'hwînârâyan étant poursuivi par celles de Gainpréjas, se réfugia sur cette colline, et, sans redouter la vengeance des idoles qui la protégent, s'en rendit maître, et la fortifia à la manière du pays. En creusant les fossés qui avoisinent les tombeaux, les soldats trouvèrent de grands morceaux d'or, les grands du Tibet ayant l'usage de se faire enterrer avec une grande quantité de ce métal ; et quand la guerre fut finie, j'allai moi-même voir ces monumens sur la colline.

Je crois le royaume de Népâl très-ancien, parce qu'il a toujours conservé sa langue particulière et son indépendance ; mais la cause de sa ruine est la mésintelligence qui subsiste entre les trois souverains. Après la mort de leur roi, les nobles de Lélit Pattan élurent Gainpréjas, qui jouissoit d'une grande influence dans le Népâl ; mais, au bout de quelques années, ils l'éloignèrent du gouvernement, et mirent à sa place le roi de B'hatgân. Celui-ci fut également déposé peu de temps après ; et après avoir fait mourir le successeur qu'ils

lui donnèrent, ils offrirent le trône à Prit'hwînârâyan, qui avoit déjà commencé la guerre. Prit'hwînârâyan chargea un de ses frères, nommé *Delmerden Sâh*, de gouverner le royaume de Lélit Pattan; et c'étoit lui qui gouvernoit lorsque j'arrivai dans le Népâl. Les nobles, s'apercevant que son frère troubloit encore la tranquillité du royaume, renoncèrent à sa domination, et reconnurent pour leur souverain Delmerden Sâh, qui continua la guerre contre Prit'hwînârâyan. Mais, au bout de quelques années, ils déposèrent Delmerden Sâh lui-même, et élurent à sa place un pauvre homme de Lélit Pattan, qui descendoit de la famille royale.

Le roi de B'hatgân, pour faire la guerre aux autres rois du Népâl, avoit demandé des secours à Prit'hwînârâyan; mais voyant qu'il prenoit possession du pays pour lui-même, il fut obligé de se désister de ses prétentions, et de prendre des mesures pour défendre ses propres états. Le roi de Gôrc'hâ, autrefois sujet de Gainpréjas, mettant à profit les dissensions des autres rois du Népâl, attira dans son parti plusieurs chefs montagnards, leur promettant de leur conserver leurs possessions, et d'augmenter ainsi leur importance et leur autorité. Lorsque quelques-uns d'entre eux manquoient à leurs engagemens, il s'emparoit de leurs domaines, comme il s'étoit emparé de ceux des rois de Marecadjis, quoiqu'il fût leur parent.

Le roi de Gôrc'hâ s'étant déjà rendu maître de toutes les montagnes qui entourent la plaine de Népâl, descendit dans le plat pays, croyant qu'il pourroit suivre ses opérations avec autant de facilité et de succès que sur les hauteurs. Il conduisit son armée devant une ville d'environ huit mille maisons, située sur une colline appelée *Cîrtipoùr*, à une lieue environ de Cat'hmândoù; et il fit les plus grands efforts pour s'en emparer. Les habitans de Cîrtipoùr ne recevant aucun secours du roi de Lélit Pattan, dont ils étoient sujets, s'adressèrent à Gainpréjas, qui se mit aussitôt en marche avec toutes ses troupes, livra bataille à l'armée du roi de Gôrc'hâ, et remporta une victoire complète. Un frère du roi de Gôrc'hâ fut

tué sur le champ de bataille; et le roi lui-même eut beaucoup de peine à s'échapper vivant, et à se réfugier dans les montagnes, grâces à de bons porteurs. Après l'action, les habitans de Cïrtipoùr demandèrent que Gainpréjas régnât sur eux; et les grands de la ville s'avancèrent pour en conférer avec lui : mais tandis qu'ils étoient assemblés dans le même appartement, les soldats de Gainpréjas les surprirent, et se rendirent maîtres de leurs personnes. Gainpréjas en fit mourir quelques-uns secrètement, peut-être pour se venger de ce que leur ordre avoit refusé de concourir à son élection. Un noble, appelé *Danouvanta,* fut promené dans la ville en habits de femme, avec plusieurs autres, vêtus d'une manière ridicule et bizarre, aux dépens des nobles de Lélit Pattan; ils furent ensuite tenus dans une longue captivité; enfin la liberté leur fut rendue, à certaines conditions, et parce qu'ils intéressèrent en leur faveur tous les principaux personnages de la contrée.

Le roi de Gôrc'hâ, désespérant de conquérir par la force la plaine de Népâl, se flatta de réussir au moyen de la famine. Dans cette vue, il posta des troupes à tous les défilés des montagnes, pour intercepter toutes les communications du dehors : ses ordres furent exécutés à la rigueur. Quiconque étoit trouvé dans le chemin avec un peu de sel ou de coton, étoit pendu à un arbre. Il fit mettre à mort, de la manière la plus cruelle, tous les habitans d'un village, coupables d'avoir fourni un peu de coton aux habitans du Népâl; les femmes même et les enfans ne furent pas épargnés; et lorsque j'arrivai dans ce pays, au commencement de 1769, on ne pouvoit voir sans horreur tant d'hommes pendus aux arbres sur le chemin. Cependant le roi de Gôrc'hâ, trompé dans l'espérance d'atteindre son but par l'exécution de ce projet, fomenta des dissensions parmi les nobles des trois royaumes du Népâl, et mit dans ses intérêts plusieurs des principaux d'entre eux, en leur faisant des promesses séduisantes : il avoit à cet effet environ deux mille Brahmanes à son service. Lorsqu'il crut son parti assez fort, il s'approcha une seconde fois de Cïrtipoùr avec son armée, et l'assiégea

du côté du nord-ouest, ne voulant pas exposer ses troupes entre les deux villes de Cat'hmândoù et de Lélit Pattan. Après un siége de plusieurs mois, il demanda le gouvernement de Cîrtipoùr; mais le commandant de la ville, secondé par l'approbation des habitans, lui transmit, au bout d'une flèche, une réponse injurieuse et insolente. Il en fut si courroucé, qu'il ordonna sur-le-champ ún assaut général; mais les habitans se défendirent avec courage, et tous les efforts de ses soldats n'aboutirent à rien. Lorsqu'il vit que ses troupes avoient échoué dans l'attaque de l'escarpement, et que son frère, nommé *Souroùparatna,* étoit blessé d'un coup de flèche, il fut obligé de lever le siége une seconde fois, et de s'éloigner de Cîrtipoùr avec son armée. Son frère fut ensuite guéri de sa blessure par l'un de nous, le P. Michaele Angelo, qui est maintenant à Bettyâ.

Après l'action, le roi de Gôrc'hâ envoya son armée contre le roi de Lamdji (l'un des vingt-quatre rois qui ont des possessions à l'ouest du Népâl), limitrophe de Gôrc'hâ. Il se livra plusieurs batailles sanglantes, à la suite desquelles un accommodement fut conclu; et le roi de Gôrc'hâ, rassemblant toutes ses forces, les envoya, pour la troisième fois, assiéger Cîrtipoùr. Dans cette expédition, elles furent commandées par son frère Souroùparatna. Les habitans de Cîrtipoùr se défendirent avec leur bravoure accoutumée; et après quelques mois de siége, les trois rois du Népâl s'assemblèrent à Cat'hmândoù, pour marcher, à la tête d'une armée, au secours de Cîrtipoùr. Un jour, dans l'après-midi, ils attaquèrent quelques tanahs [ou redoutes] des Gôrc'hiens; mais ils ne purent les forcer, parce que les troupes du roi de Gôrc'hâ avoient été renforcées par plusieurs nobles, disposés à sacrifier leurs jours pour la ruine de Gainpréjas. Les habitans de Cîrtipoùr ayant déjà soutenu six ou sept mois de siége, un noble de Lélit Pattan, nommé *Danouvanta*, se jeta dans le parti du roi de Gôrc'hâ, et fit entrer son armée dans la ville par trahison. Les habitans pouvoient encore se défendre; ils avoient pour retraite plusieurs forteresses dans la ville haute : mais les Gôrc'hiens ayant publié une amnistie générale, le peuple,

épuisé par les fatigues d'un long siége, se rendit prisonnier sur la foi de cette promesse. Les Gôrc'hiens s'emparèrent des postes et des forts. Deux jours après, Prit'hwînârâyan, qui étoit à Navacoûta, distant d'une longue journée, donna ordre à Souroùparatna, son frère, de mettre à mort quelques-uns des principaux habitans, et de faire couper le nez et les lèvres à tous, même aux enfans qui n'étoient plus à la mamelle. L'ordre portoit aussi de garder les nez et les lèvres qui seroient coupés, pour constater le nombre des habitans, et de changer le nom de la ville en celui de *Naskatâpoùr,* qui signifie la *ville des nez coupés.* Cet ordre fut exécuté avec la plus horrible barbarie; on n'épargna que les individus qui savoient jouer des instrumens à vent. Cela eut lieu malgré l'entremise du P. Michaele Angelo, qui, ignorant ces horreurs, étoit allé dans la maison de Souroùparatna, et avoit intercédé vivement en faveur des pauvres habitans. Plusieurs se tuèrent de désespoir; d'autres vinrent en foule nous demander des remèdes; et c'étoit une chose horrible à voir, que tant d'hommes vivans dont les visages ressembloient à des têtes de mort.

Aussitôt après la reddition de Cîrtipoùr, Prit'hwînârâyan fit mettre le siége devant l'importante ville de Lélit Pattan. Les Gôrc'hiens cernèrent, avec leurs tanahs, la moitié de la ville, du côté de l'ouest; et ma maison étant située près de la porte de ce quartier, je fus obligé de me retirer à Cat'hmândoù, pour n'être point exposé au feu des assiégeans. Après plusieurs batailles entre les habitans et les Gôrc'hiens, où il y eut des deux côtés beaucoup de sang répandu, les premiers inclinèrent pour se rendre, de peur d'avoir le nez coupé, comme les habitans de Cîrtipoùr; ils craignoient aussi de perdre leurs mains droites. Les Gôrc'hiens les avoient menacés de ce surcroît de barbarie, s'ils ne se rendoient pas dans l'espace de cinq jours. Un soir tous les Gôrc'hiens quittèrent le siége de Lélit Pattan, afin de poursuivre l'armée angloise, qui, sous le commandement du capitaine Kinloch, s'étoit déjà emparée de Sidoûli, fort important situé au pied des montagnes du Népâl, limitrophes du royaume de Tirhoût. Mais le capitaine Kinloch n'étant pas en état de pénétrer dans les

montagnes, soit du côté de Sidoûli, soit par le défilé d'Hareapoùr, dans le royaume de Macoùanpoùr, l'armée de Gôrc'hâ retourna dans le Népâl, afin d'assiéger Cat'hmândoù, où se trouvoit Gainpréjas, qui avoit demandé du secours aux Anglois. Pendant le siége de Cat'hmândoù, les Brahmanes de Gôrc'hâ alloient presque toutes les nuits dans la ville, afin de gagner à leur roi les principaux habitans. Pour mieux en imposer au pauvre Gainpréjas, plusieurs des principaux Brahmanes se rendirent chez lui, et lui dirent de tenir ferme, que les chefs de l'armée de Gôrc'hâ lui étoient dévoués, et qu'eux-mêmes lui livreroient leur roi Prit'hwînârâyan. Ces artifices leur ayant procuré les moyens de détacher de son parti ses principaux sujets, à l'aide des promesses dont ils étoient prodigues, suivant leur coutume, les Gôrc'hiens entrèrent un soir dans la ville, sans rencontrer d'obstacle; et le malheureux Gainpréjas se voyant trahi, eut à peine le temps de s'échapper vers Lélit Pattan, avec trois cents hommes de ses troupes hindoustanes, les plus braves et les plus fidèles : il y arriva dans la nuit.

Le roi de Gôrc'hâ s'étant rendu maître de Cat'hmândoù en 1768, persista dans le projet de s'emparer aussi de Lélit Pattan; il promit à tous les nobles de leur laisser leurs propriétés, et même de les accroître; et comme ceux-ci ne se fioient point à ses promesses, il leur fit protester, par l'organe de son prêtre, que s'il leur manquoit de parole, il attireroit les malédictions du ciel sur lui-même et sur sa famille, jusques et par-delà la cinquième génération. Le malheureux Gainpréjas et le roi de Lélit Pattan, voyant que la noblesse étoit disposée à se soumettre au roi de Gôrc'hâ, se retirèrent avec leurs troupes auprès du roi de B'hatgân. Lorsque Lélit Pattan eut cédé au roi de Gôrc'hâ, il continua quelque temps de traiter la noblesse avec beaucoup d'égards, et lui proposa de choisir dans son sein un vice-roi pour gouverner la ville. Deux ou trois mois après, ayant fixé un jour pour faire son entrée en cérémonie, il employa des stratagèmes innombrables pour avoir les nobles en sa possession; et il en vint à bout. Il leur avoit persuadé de permettre

à

à leurs fils de résider à la cour, en qualité de compagnons de son fils. Il avoit envoyé un noble de chaque famille à Navacoùt, ou le Fort-Neuf, sous prétexte que la crainte qu'ils lui inspiroient l'avoit empêché de faire son entrée publique dans la ville; et les nobles qui étoient restés, furent arrêtés hors des murs, près de la rivière, où ils étoient allés le trouver, en conséquence d'un arrangement antérieur. Il entra ensuite dans la ville, visita le temple de Baghero, qui touchoit à notre habitation, traversa les rues en triomphe, au milieu d'une immense multitude de soldats qui formoient son cortége, et se rendit au palais, qui avoit été préparé pour le recevoir. Pendant ce temps-là, des détachemens de ses soldats ouvrirent, par force, les maisons des nobles, s'emparèrent de tous leurs effets, et plongèrent les habitans dans la consternation la plus profonde. Après avoir fait mourir tous les nobles qui étoient en son pouvoir, ou plutôt après avoir fait mutiler leurs corps de la manière la plus horrible, il partit, avec le projet d'assiéger B'hatgân; et nous obtînmes, par l'entremise de son fils, la permission de nous retirer, avec tous les Chrétiens, dans les possessions britanniques.

Au commencement de l'année 1769, le roi de Gôrc'hâ se rendit maître de la ville de B'hatgân par les mêmes expédiens auxquels il étoit redevable de ses premiers succès. Lorsqu'il y entra avec ses troupes, Gainpréjas, voyant qu'il ne lui restoit aucun moyen de salut, courut vaillamment à sa rencontre, avec ses gens, et, à une petite distance de son palanquin, reçut au pied une blessure, dont il mourut quelques jours après. Le roi de Lélit Pattan fut chargé de fers et emprisonné jusqu'à sa mort; et celui de B'hatgân, étant d'un âge très-avancé, obtint la permission d'aller finir ses jours à Benarès. Au bout de quelque temps, la même faveur fut accordée à la mère de Gainpréjas, presque aveugle de vieillesse : mais, avant son départ, on lui prit un collier de pierreries, à ce qu'elle me dit elle-même, lorsqu'elle arriva à Patnah, avec la veuve de son petit-fils; et je ne pus retenir mes larmes, en voyant la misère et la douleur de cette reine infortunée.

Le roi de Gôrc'hâ ayant ainsi achevé, dans l'espace de quatre ans, la conquête du Népâl, s'empara aussi du pays des Cirâtas, situé à l'est de ce royaume, et des autres royaumes, jusqu'aux bords du Koùtch-Bahâr[a]. Après sa mort, Pratâp Sinh, son fils aîné, gouverna tout le pays : mais, au bout de deux ans tout au plus, Pratâp Sinh étant venu à mourir, un de ses frères, nommé *Bahâdér Sâh*, qui résidoit alors à Bettyâ avec son oncle Delmerden Sâh, fut invité à prendre les rênes de l'administration; et le commencement de son règne fut marqué par plusieurs massacres. La famille royale est dans la plus grande confusion, parce que la reine prétend au gouvernement, sous le nom de son fils, qu'elle a eu de Pratâp Sinh; et peut-être le serment que Prit'hwînârâyan ne craignit pas de violer, aura son effet avec le temps. Tels ont été les successeurs des anciens rois du Népâl, dont Prit'hwînârâyan s'étoit rendu maître, comme je l'ai rapporté.

[a] Le Koùtche-Bahâr, كوچ بهار est la portion du Bahâr la plus voisine du Bhoùttant, بهوتنت que nous nommons vulgairement *Boutan*. Le pays a le plus misérable aspect, et ses habitans traînent l'existence la plus malheureuse. Ils vendent leurs enfans à quiconque veut en faire ses esclaves, &c. *Voyez* de plus amples détails dans *Turner's Embassy to the teshoo lama in Tibet*, p. 11 et 12; et dans *a Narrative of the transact. in Bengal, translated from the persian by Gladwin*, p. 55, édition de Calcutta. (L-s.)

XVIII.

SUR LE TRAITEMENT

DES

PERSONNES MORDUES PAR DES SERPENS,

Par JOHN WILLIAMS, Écuyer.

LES faits suivans, relatifs à la guérison des personnes mordues par des serpens, et que j'ai choisis dans une multitude de faits venus à ma connoissance, n'ont pas besoin d'introduction, puisqu'ils présentent les moyens d'obtenir la plus grande jouissance que l'ame humaine soit capable d'éprouver, celle de conserver les jours de nos semblables, et de les arracher à la mort par une méthode qui est à la portée de tout le monde. Suivant ce qu'on me mande de différens endroits, l'eau de Luce est aussi salutaire que l'esprit d'alcali caustique pur; et quoique les huiles essentielles qu'elle renferme puissent l'empêcher d'avoir la même efficacité, comme il faut la donner avec de l'eau, il suffit d'augmenter proportionnellement la dose : elle a assez de vertu, tant qu'elle conserve sa couleur blanche et laiteuse.

L'effet d'une ligature apposée entre la partie mordue et le cœur prouve évidemment que le venin se répand dans le corps, au moyen du sang que les veines reportent au cœur; il détruit l'irritabilité, et paralyse le système. Il est donc probable que l'alcali caustique volatil, en s'opposant à l'effet du venin, agit moins comme spécifique propre à le neutraliser, qu'il ne sert à en empêcher l'effet sur le système physique, en stimulant les fibres, et en conservant l'irritabilité que le venin tend à détruire.

Premier Fait.

Au mois d'août 1780, un de mes domestiques fut mordu au talon par un serpent; il fut à l'agonie en peu de minutes, avec des convulsions vers le gosier et la mâchoire, et un grincement de dents continuel. Desirant éprouver l'effet de l'alcali volatil en pareil cas, je lui donnai environ quarante gouttes d'eau de Luce dans de l'eau, et j'en mis un peu sur la partie mordue; je répétai la dose toutes les huit ou dix minutes, jusqu'à ce que j'eusse vidé une petite fiole. Il s'écoula près de deux heures, avant qu'on pût dire qu'il étoit hors de danger. Une sorte d'engourdissement et de picotemens s'étendoit jusqu'au genou, où j'avois appliqué une ligature assez serrée pour empêcher le retour du sang corrompu, et qui arrêta visiblement les progrès du venin. Le pied et la jambe, jusqu'à l'endroit où j'avois fait la ligature, demeurèrent engourdis et douloureux pendant quelques jours; et, ce qui me parut très-singulier, ils étoient couverts d'une écaille semblable à du son. Tel fut le premier cas où j'essayai les effets de l'alcali volatil. Craignant que les huiles essentielles qui entrent dans la composition de l'eau de Luce, quoique faites avec de fort esprit caustique volatil, n'en diminuassent considérablement l'efficacité, je me décidai, à la première occasion qui s'offrit, à essayer les effets de l'esprit d'alcali caustique volatil pur : en conséquence, j'en préparai un peu avec de la chaux vive et le sel ammoniac de ce pays.

Second Fait.

Au mois de juillet 1782, une femme de la caste des Brahmanes, qui demeuroit à Tchénâr, dans le voisinage de mon habitation, fut mordue par un cobra de Capello, entre le pouce et l'index de la main droite. Les Brahmanes firent autour d'elle des prières et des enchantemens superstitieux; enfin elle perdit la parole, et fut attaquée de convulsions. Ses mâchoires étoient fermées, et une salive abondante découloit de sa bouche. Instruit de cet accident, j'envoyai

sur-le-champ un domestique avec une bouteille d'esprit d'alcali caustique volatil; il en versa dans son gosier environ une cuiller à thé, mêlé avec de l'eau, et en mit un peu sur la partie mordue. La dose ayant été renouvelée au bout de quelques minutes, l'état de la femme s'améliora sensiblement; et dans l'espace d'une demi-heure, elle fut parfaitement guérie.

Cet accident arriva dans une petite hutte, où je vis le serpent : c'étoit un cobra de Capello, de moyenne taille. Les Brahmanes ne voulurent pas souffrir qu'on le tuât. Aucun autre moyen que celui dont j'ai fait mention, ne fut employé pour la guérison de la malade.

Troisième Fait.

Une domestique d'un particulier de Benarès fut mordue au pied par un cobra de Capello. Son maître me fit demander sur-le-champ un peu d'alcali caustique volatil, dont je m'étois heureusement pourvu. J'en donnai à la malade environ soixante gouttes dans de l'eau, et j'en mis un peu sur la partie mordue. Elle fut parfaitement guérie au bout de sept ou huit minutes. Je ne fus pas témoin de l'effet délétère du venin; mais je vis le serpent après qu'on l'eut tué.

Quatrième Fait.

Au mois de juillet 1784, la femme d'un de mes domestiques fut mordue par un cobra de Capello au petit orteil du pied droit. Au bout de quelques minutes, elle eut des convulsions, principalement à la région des mâchoires et du gosier, et un grincement de dents continuel. Elle se plaignit d'abord d'un engourdissement qui s'étendoit en remontant de la blessure; mais je ne lui appliquai point de ligature. Je lui fis prendre, dans de l'eau, environ soixante gouttes d'esprit caustique volatil, en ouvrant par force sa bouche, qui éprouvoit des convulsions violentes. La dose fut renouvelée au bout d'environ sept minutes; et les convulsions cessèrent. Trois minutes après, la connoissance lui revint, et elle parla aux personnes qui la soignoient. J'avois aussi appliqué à la blessure quelques

gouttes d'esprit volatil. Le serpent fut tué : on me l'apporta ; et je le reconnus pour un cobra de Capello.

Cinquième Fait.

Comme on est généralement persuadé que le venin des serpens est plus dangereux pendant les chaleurs qu'en toute autre saison, le fait suivant mérite d'être remarqué, en ce qu'il eut lieu au mois de juillet 1788, par une chaleur excessive, et lorsqu'il n'étoit presque pas tombé de pluie depuis plusieurs mois.

Un domestique appartenant à un officier de Djihânpoùr fut mordu à la jambe par un serpent, à deux pouces environ de la cheville extérieure. Comme l'accident arriva le soir, il ne put pas distinguer de quelle espèce étoit le serpent. Il serra aussitôt une ligature au-dessus de la partie mordue ; mais, dans l'espace de quelques minutes, il éprouva des douleurs si violentes, qui s'étendoient dans tout son corps et jusqu'à sa tête, qu'il eut des vertiges et perdit connoissance. Informé de l'accident, j'envoyai mon domestique avec une fiole d'alcali caustique volatil. Il le trouva dans un état de torpeur absolu : la salive couloit de sa bouche ; et ses mâchoires étoient tellement fermées, qu'il fallut employer un instrument pour les ouvrir et lui administrer le remède. On lui donna dans de l'eau, et l'on mit sur sa blessure, environ quarante gouttes d'esprit caustique volatil ; et la dose fut renouvelée au bout de quelques minutes. Il fut parfaitement guéri dans l'espace d'environ une demi-heure. En examinant la partie mordue, je distinguai les marques de trois morsures, deux d'un côté, et une de l'autre ; et leur distance me fit juger qu'elles étoient l'ouvrage d'un grand serpent. Il ne paroissoit pas s'être écoulé plus de dix minutes entre la morsure et l'application du remède. Les plaies guérirent sur-le-champ ; et le lendemain, le malade fut en état de vaquer à ses fonctions. Quoique l'espèce du serpent n'eût pas été constatée, je présume, d'après l'éjection de la salive, les spasmes convulsifs des mâchoires et du gosier, et les marques des trois dents, que c'étoit un cobra de Capello.

J'ai trouvé à des serpens de cette espèce cinq ou six dents de différentes dimensions; mais ce cas est le seul où j'aie vu des traces de morsures de plus de deux dents.

Sixième Fait.

Au mois de septembre 1786, un domestique appartenant au capitaine S.... qui étoit alors à Benarès, fut mordu à la jambe par un grand cobra de Capello. Il vit le serpent venir à lui, le cou déployé d'une manière effrayante, et il tâcha de l'éviter; mais avant qu'il pût s'écarter de sa route, le serpent le saisit à la jambe, et s'y cramponna, comme s'il n'avoit pu en retirer ses dents. On demanda aussitôt un remède au maître : il m'envoya consulter; mais, avant que je fusse arrivé, il fit prendre au malade une grande quantité d'huile. Dès que je le vis, je lui fis donner la dose ordinaire d'alcali caustique volatil. Heureusement cette potion chassa l'huile de l'estomac; autrement, il est probable que l'effet stimulant de l'esprit volatil auroit été émoussé par l'huile, au point de ne produire aucun résultat. J'administrai sur-le-champ une seconde dose, et, quelque temps après, une troisième. Le malade se rétablit dans l'espace de quelques heures. Comme on administre souvent l'huile en guise de remède dans les morsures des serpens, je crois nécessaire d'avertir qu'il ne faut pas en faire usage avec l'alcali volatil, parce qu'elle émousse la qualité stimulante de l'alcali et détruit son efficacité.

Des nombreuses espèces de serpens que j'ai rencontrées, il n'y en a pas plus de six qui soient armées de dents venimeuses. J'en ai examiné plusieurs, que les gens du pays regardoient comme dangereuses, sans y rien découvrir de nuisible.

Le fait suivant est un exemple de l'effet délétère de la morsure d'un serpent que les Indiens appellent *krait*, espèce de boa que j'ai souvent rencontré dans ces cantons.

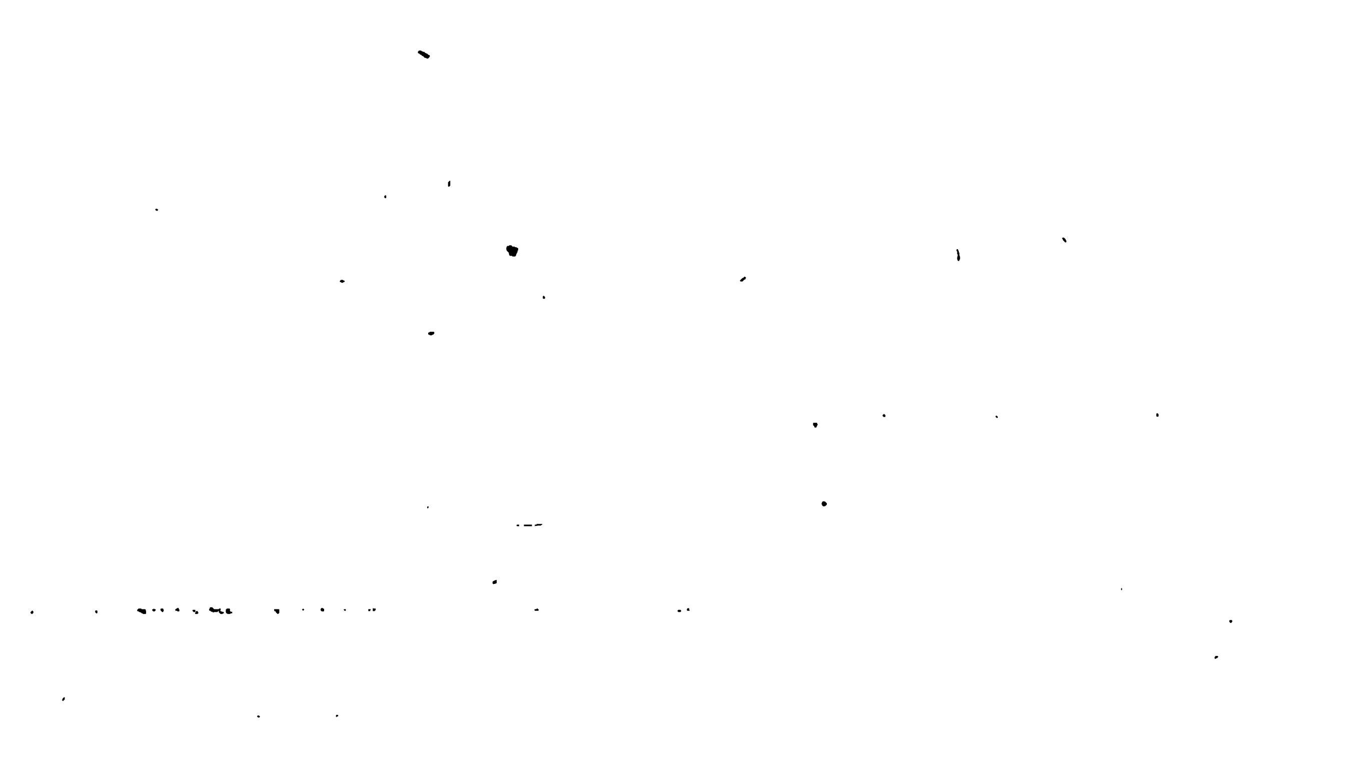
Septième Fait.

Le 16 septembre 1788, on m'amena un homme qui avoit été mordu par un serpent : les marques de deux dents étoient imprimées

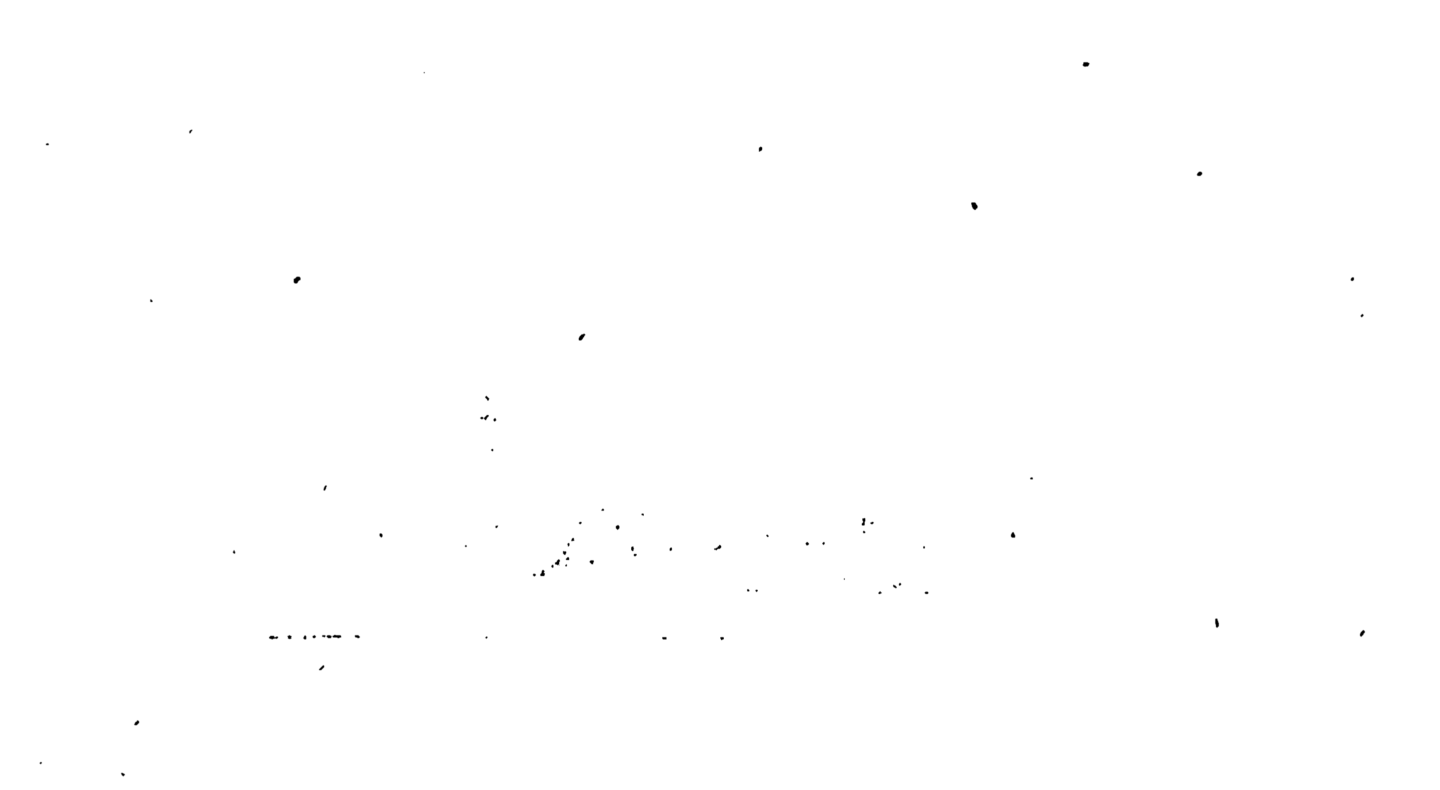
sur deux de ses orteils. On me dit qu'il y avoit plus d'une heure qu'il avoit été mordu. Il avoit toute sa connoissance; mais il se plaignoit d'une douleur violente dans les parties mordues, et d'une langueur générale. Je lui donnai sur-le-champ, dans de l'eau, trente gouttes d'esprit d'alcali caustique volatil, et j'en mis un peu sur les blessures. Au bout de quelques minutes, il se trouva plus à son aise; et, une demi-heure après, il fut emporté par ses amis, avec la pleine certitude de sa guérison, sans prendre une seconde dose du remède. A la vérité, cette précaution ne paroissoit pas nécessaire; mais soit par l'effet de la morsure, ou par suite du mouvement du douly [ou brancard] sur lequel on le portoit, il eut mal à l'estomac, vomit le remède, et mourut dans l'espace d'un quart-d'heure. Il disoit que le serpent étoit venu à lui pendant qu'il étoit assis sur la terre, et qu'il l'avoit écarté une fois avec sa main; mais qu'il avoit tourné autour de lui, et l'avoit mordu au pied. On m'apporta le serpent; je l'examinai : il avoit environ deux pieds et demi de longueur; son dos étoit brun-clair; il avoit le ventre blanc et des anneaux d'une extrémité à l'autre, avec deux cent huit écailles abdominales, et quarante-six à la queue. J'en ai rencontré plusieurs qui avoient de treize pouces à trois pieds de longueur. Celui-ci avoit deux dents venimeuses à la mâchoire supérieure; elles étoient entièrement dépouillées, et leur pointe sortoit hors de la lèvre supérieure. Les serpens de cette espèce ne déploient pas leur cou, à l'instar du cobra de Capello, quand ils sont en fureur; mais ils ont beaucoup d'agilité dans leurs mouvemens.

J'ai vu des personnes mordues par des serpens, qui étoient demeurées si long-temps sans secours, que lorsqu'on me les amenoit, il leur étoit impossible d'avaler, à cause des convulsions qu'elles éprouvoient à la région du gosier : c'est là un symptôme infaillible de la morsure du cobra de Capello. On m'a même amené des gens qui avoient été quelque temps morts en apparence; mais je n'ai jamais eu d'exemple que l'alcali caustique volatil ait manqué son effet, lorsque le malade a pu l'avaler.

XIX.







*EXTRAIT d'une Lettre d'*Alexandre Davidson, *Écuyer, datée de Madras, le 12 juillet 1787.*

UN paysan des environs de Nelloùr, à cent milles environ au nord-ouest de Madras, étant à labourer sur la pente d'une colline pierreuse, sentit sa charrue arrêtée par une maçonnerie en brique. Il creusa la terre en cet endroit, et découvrit les restes d'un petit temple hindou, parmi lesquels il trouva un petit vase rempli de monnoies et de médailles romaines, du deuxième siècle de notre ère.

Il les vendit comme de vieil or; et sans doute plusieurs ont été fondues : mais le nâbâb émyr âl-ômrâ [a] en a retrouvé plus de trente. Cette découverte eut lieu pendant que j'étois gouverneur; et deux de ces pièces me furent données à choisir : je me décidai pour un Adrien et une Faustine.

Quelques-uns des Trajans étoient bien conservés. Il paroissoit évident que la plupart des pièces de monnoie n'avoient pas été mises dans la circulation : toutes étoient de l'or le plus pur, et plusieurs aussi fraîches et aussi belles que si on les eût frappées la veille. Il y en avoit d'usées et de percées : il est probable qu'elles avoient été portées en guise d'ornemens, soit en bracelet, soit en collier.

Je vous envoie le dessin de mes deux médailles, et je ne m'oppose point à ce que vous en rendiez compte dans les Transactions de la Société asiatique. Ce que j'en sais m'a été communiqué par le jeune nâbâb. Si mon nom est nécessaire pour garantir l'authenticité des faits, je vous permets d'en faire usage [b].

[a] Nizâm Mohhammed A'ly Khân, fils de Nizâm âl-moulk nâbâb du Karnâtik. نظام محمد علي خان بن نظام الملك نواب كرناتك Le titre d'*émyr âl-ômrâ*, qui signifie *prince des princes*, désigne le généralissime des forces du Grand-Moghol. Ce titre n'est plus qu'une simple formule. (L-s.)

[b] Le P. Pavone, de la mission du Maïssoùr, a trouvé dans la rivière de Cavéri une médaille de l'empereur Claude. C'est un fait qu'il a attesté, de la manière la plus positive, à son ami le savant P. Paulin de Saint-Barthélemi. Voyez le *Systema Brahmanicum*, p. 128. (L-s.)

XX.

SUR DEUX FÊTES DES HINDOUS, ET SUR LE SPHINX INDIEN;

Par feu le Colonel PEARSE (12 mai 1785).

LA Société me permettra de lui faire savoir que l'avant-dernier dimanche étoit le jour de la fête de Bhavânî [a], célébrée tous les ans par les Gôpas et par les autres Hindous qui nourrissent des bestiaux pour le commerce ou pour leur usage. Ce jour-là, ils parcourent les jardins, dressent une perche dans les champs, et l'ornent

[a] *Bhavânî*, l'Isis des Indiens, la même que la Lune, est la fille et l'épouse de Chivâ [Bacchus, ou le Soleil], et revêtue, comme lui, de la double puissance de créer et de détruire. Elle a quatorze noms ou épithètes : 1.° *ouma*, maîtresse; 2.° *kartyayanî*, travailleuse, créatrice; 3.° *gaouri*, habitante des bords du Gange; 4.° *roudrâni*, qui fait pleurer; 5.° *chivâ*, bonne; 6.° *pàrvadî*, maîtresse des montagnes; 7.° *bhavânî*, génératrice, qui donne l'existence; 8.° *sarvamangala*, volupté, félicité universelle; 9.° *ichvari*, maîtresse; 10.° *mâhechvari*, grande maîtresse; 11.° *hâymavadî*, maîtresse ou habitante du mont Meroù ou Himala; 12.° *chakti*, vigueur énergique; 13.° *kâli*, noire, obscure, jaunâtre; 14.° *bhagavadî*, sainte, heureuse. Ces différentes épithètes justifient les attributs que nous avons donnés à cette déesse au commencement de cette note. On peut la regarder comme la Lune, puisqu'elle est l'épouse de Chivâ ou le Soleil : c'est aussi Cybèle, ou la Nature, puisqu'elle procrée avec lui tout ce qui existe sur la terre. Cette procréation s'opère, de la part du Soleil, avec le *lingam* ou parties génitales de Chivâ; de la part de la Lune, avec l'*yoni* ou matrice de Bhavânî. Les titres de *roudrâni*, qui fait pleurer, et de *kâli*, noire et vengeresse, caractérisent assez l'épouse de Chivâ ou Roudren dans sa qualité destructive : c'est pour cela qu'elle est représentée, dans plusieurs temples, avec des yeux hagards et terribles, un visage noir, des dents d'une énorme longueur, des cheveux hérissés et entrelacés de serpens, &c. On peut voir dans le savant ouvrage du P. Paulin de Saint-Barthélemi, intitulé *Systema Brahmanicum, &c.* des détails fort curieux sur cette divinité indienne, et des rapprochemens très-piquans entre elle et Proserpine, la Lune, Hécate, &c. (L-s.)

de festons et de guirlandes. L'avant-dernier dimanche étoit notre premier mai, jour où les personnes de la même classe, en Angleterre, pratiquent les mêmes cérémonies. On sait parmi nous que c'est un reste de nos antiques superstitions : il sembleroit donc qu'il y a beaucoup d'affinité entre la religion de l'Orient et l'ancienne religion de la Grande-Bretagne. Bhavânî a une autre fête ; mais celle-ci n'est point, comme la première, observée par une classe spéciale d'Hindous. La première se célèbre constamment le neuvième jour de béïçâkh [a], qui ne correspond pas toujours à notre premier mai, comme il a fait cette année. Les membres de la Société qui connoissent les réglemens des fêtes, pourront donner sur ce point des renseignemens plus exacts : mon intention est seulement d'indiquer la ressemblance des rites hindous et de ceux des Anglois; mais si l'on juge que la chose en vaille la peine, je dois laisser à de plus habiles le soin de faire des recherches ultérieures. On m'assure que la fête dont il s'agit, est l'une des plus anciennes qui existent chez les Hindous.

II. Pendant le hoùlî [b], temps où la joie et les plaisirs règnent parmi les Hindous de toutes les classes, l'un des amusemens consiste à envoyer les gens faire des messages illusoires, dont l'issue fait rire à leurs dépens. Le hoùlî tombe toujours en mars ; et le dernier jour est le plus solennel. Tous les Hindous qui se trouvent alors à Djagannâth [c], ont droit à certaines distinctions, si importantes à leurs

[a] بيساكه *béïçâkh*, est le second mois de l'année des Hindous, suivant leur calendrier vulgaire. Quelques savans prétendent que c'est le premier, et placent *tchéït* چيت à la fin de l'année, et *béïçâkh* au commencement : mais il s'en faut beaucoup que cette opinion particulière ait prévalu. Le premier jour du mois tchéït, que Walther écrit *sitterei*, et Sonnerat *tchittéré*, répond communément au 10 d'avril : ce mois a trente et un jours. Béïçâkh, que Walther écrit *weiasi*, et Sonnerat *vayassi*, commence le 10 mai, et a trente et un jours. *Voyez* Gilchrist's *Grammar of the hindoostanee language*, Calcutta, 1796, *p. 314-315*; Sonnerat, *Voyage aux Indes et à la Chine*, t. I.er, p. 302, édition *in-4.°*; et Waltheri *Doctrina temporum Indica, ad calcem Historiæ regni Græcorum Bactriani*, p. 199. (L-s.)

[b] هولی Fête lunaire célèbre parmi les Hindous. (L-s.)

[c] جگناته Cette pagode est trop fameuse dans les relations des voyageurs, pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici la description. (L-s.)

yeux, que je jugeai convenable de rester dans cette ville jusqu'à l'expiration de la fête; et je suis persuadé, comme tous les officiers, que, par ce délai, j'ai sauvé la vie à plus de cinq cents personnes. L'origine du hoùlî se perd dans l'antiquité, et je n'ai pas rencontré les moindres explications qui y fussent relatives.

Si les rites du premier mai établissent de l'analogie entre l'ancienne religion de la Grande-Bretagne et la religion actuelle des Hindous, l'usage de donner des poissons d'avril le premier jour de ce mois n'offre-t-il pas quelques traces du hoùlî? Je ne connois point d'ouvrage où l'on explique la coutume des Anglois : mais elle est incontestablement très-ancienne; et on l'observe encore dans de grandes villes, moins toutefois que dans les campagnes. Elle est restreinte parmi nous à la classe inférieure : mais, dans l'Inde, les grands et les petits y prennent part; et j'ai ouï dire que feu Choudjâ'a êd-Daùlah [a] aimoit beaucoup à donner des poissons d'avril, quoique ce fût un Musulman de la condition la plus relevée. Ce goût est porté si loin, qu'on envoie des lettres de rendez-vous de la part de gens que l'on sait devoir être absens de chez eux à l'époque assignée; et la risée est toujours proportionnée à la peine inutile qu'on a fait prendre.

III. J'ai trouvé à Djagannâth le sphinx des Égyptiens, et j'en adresse un dessin à la Société. Mourâri Pandit, qui étoit commissaire ou *faùdjedâr* [b] de Balasòr, fit une visite à mon détachement, de la part

[a] *Djellâl êddyn Hhaïder*, surnommé *Choudjâ'a êd-Daùlah*, جلال الدين حيدر ملقب بشجاع الدوله, nâbâb نواب ou lieutenant de l'empire moghol, et ssoùbahdâr صوبه دار ou gouverneur de la province d'Aoude, naquit à Dehly en 1729, et joua un très-grand rôle dans les affaires de l'Inde. Il témoigna une haine profonde et constante aux Anglois; tous ses efforts ne tendoient qu'à les chasser de ses domaines. Il favorisoit les Français, et il accueillit plusieurs officiers de nos compatriotes, fugitifs dans l'Inde après la destruction de nos établissemens. Choudjâ'a mourut le 26 janvier 1775. *Voyez* mes notes sur le Voyage de Forster, *t. III, p. 180-276.* (L-s.)

[b] فوجدار principal magistrat d'un grand district, sous les ordres immédiats du nâzim ناظم ou nâbâb نواب [vice-roi]. Dans l'ordre militaire, le mot *faùdjedâr* désigne une espèce de quartier-maître ou d'adjudant. (L-s.)

des Mahrattes : c'est un des principaux *faùdjedâr*, et un homme bien élevé, savant et spirituel. Je sus de lui que le sphinx, à qui on donne ici le nom de *singh* [a], doit apparoître à la fin du monde, et qu'aussitôt après sa naissance il dévorera un éléphant. En conséquence, on le représente saisissant un éléphant dans ses griffes; et l'éléphant est de petite stature, pour montrer que le *singh*, même en ne faisant que de naître, sera très-grand, en comparaison de lui.

Lorsque je dis à Mourâri que les Égyptiens adoroient un bœuf, et que le bœuf qu'ils choisissoient pour l'objet de leur culte, devoit avoir une marque noire sur la langue, il s'écria aussitôt que leur religion étoit la même que celle des Hindous. « En effet, ajouta-t-il, » nos taureaux sacrés sont choisis d'après les mêmes marques. Nous » honorons le *hansa*, le *garoùra*, et d'autres oiseaux; nous respec- » tons le *pippal* et le *vata*, parmi les arbres; et le *toulasî*, parmi » les arbustes. Quant aux oignons (dont je lui avois parlé), le peuple » s'en nourrit; et ils sont plus propres à être mangés qu'adorés. »

OBSERVATION DU PRÉSIDENT.

SANS prétendre révoquer en doute l'autorité de Mourâri Pandit, tout ce que je puis dire, c'est que plusieurs Brahmanes, maintenant au Bengale, ont vu la figure dont il s'agit, à Djagannâth, dont une porte s'appelle *Sinhadoùâr*, et qu'ils m'assurent l'avoir toujours regardée comme une simple représentation d'un lion saisissant un jeune éléphant. Ils disent aussi que le mot *sinha* ne signifie autre chose qu'un *lion* [b], pareil à ceux que M. Hastings nourrissoit près de son jardin. Le hoùlî, nommé *hôlâcà* dans les Védas, et *p'halgoûtsava*

[a] سنگه Ce mot indien signifie *lion*. Voyez la note suivante. (L-s.)

[b] سنگه *Singh*, en langue hindoue. C'est le surnom que portent en général les râdjepoùts et les guerriers dans l'Inde. Ce mot se joint avec d'autres, pour former un nom propre, comme *Djéy Singh*, جي سنگه lion de la victoire; بلونت سنگه *Belwent Singh*, le lion vigoureux; رام سنگه *Râm Singh*, le lion de Dieu. [*Açad ûllah* اسد الله en arabe.] Voyez Gilchrist's *Dictionary english and hindoostanee*, &c. part. II, p. 510. (L-s.)

dans les livres sanskrits ordinaires, est la fête du printemps, ou le *naùroùz* [a] des Persans.

[a] نوروز Ce mot signifie *nouveau jour*, et désigne le premier jour de la nouvelle année en usage parmi les Persans avant l'islamisme : cette année étoit solaire, et commençoit à l'équinoxe du printemps. Voyez *Commentarius in Ruzname naurus &c. ex bibliothecâ G. H. Velschii.* (L-s.)

XXI.

COURTE DESCRIPTION DE CARNICOBAR,

PAR M. G. HAMILTON;

Communiquée par M. ZOFFANY.

L'ÎLE dont je me propose de donner une notice succincte, est la plus septentrionale du groupe d'îles semées dans la baie du Bengale, et qu'on appelle *les Nicobars*. Elle est basse; sa forme est circulaire; elle a environ quarante milles de circonférence; et, de loin, elle paroît entièrement couverte d'arbres : on y trouve cependant plusieurs sites découverts et très-agréables. Le sol est marécageux, et formé d'une espèce d'argile noire : il produit, en abondance, et sans beaucoup de culture, la plupart des fruits qui viennent sous les tropiques, tels que l'ananas, le plantain, le papaye, la noix de cacao [a], et la noix d'arec : on y recueille aussi d'excellens ignames, et une racine appelée *cackou*. Les seuls quadrupèdes qui se voient dans l'île, sont des porcs, des chiens, de gros rats, et un animal de l'espèce du lézard, mais plus grand, que les habitans nomment *tolonqui :* ce dernier dépeuple souvent les basses-cours. Il n'y a d'autre volaille que des poules; encore ne sont-elles pas en grande quantité. L'île nourrit une multitude de serpens de toute espèce; et leurs morsures causent souvent la mort de plusieurs habitans. Le bois de construction est de plusieurs espèces, et en grande abondance; il y en a d'une grosseur remarquable, qui fourniroit d'excellens matériaux pour la marine.

Les habitans sont de petite stature, mais bien faits, d'une activité et d'une force surprenantes; leur teint est couleur de cuivre, et leurs physionomies

[a] Je crois, d'après l'autorité de Dampier, qu'il faut lire *coco-nut* [noix de coco], au lieu de *cocoa-nut* [noix de cacao] que porte notre texte anglois. (L-s.)

physionomies ont quelque chose de semblable à celles des Malais, c'est-à-dire qu'elles sont absolument l'opposé de l'élégance. Les femmes, en particulier, sont d'une laideur repoussante. Les hommes portent les cheveux courts; et les femmes ont la tête absolument rasée. Elles n'ont d'autre vêtement qu'un petit jupon, fait d'une espèce de jonc ou d'herbe sèche, qui descend jusqu'à mi-jambe : cette herbe n'est point entrelacée; elle pend autour du corps, à-peu-près comme la couverture d'une chaumière. Les femmes à qui on fait présent de jupons d'étoffe dans les vaisseaux, se les attachent d'ordinaire immédiatement au-dessous des bras. Les hommes ne portent qu'une étroite bande d'étoffe autour de leur ceinture; et ils y enveloppent si bien leurs parties naturelles, qu'on en distingue à peine l'apparence. Les individus des deux sexes ont les oreilles percées dans leur enfance; ils font entrer dans l'ouverture de gros morceaux de bois, ou y suspendent de lourds coquillages, qui l'élargissent et la rendent désagréable à voir. Ils passent pour être gais et de bonne humeur. Ils aiment beaucoup à se trouver à table avec des Européens, ne refusent rien de ce qu'on leur sert, et mangent énormément. Ils ne se soucient pas beaucoup de vin; mais ils boivent du rack par rasades, jusqu'à ce que leur vue ne distingue plus rien. Ils passent une grande partie de leur temps à danser et à se régaler. Lorsqu'il y a une fête dans un village, chacun est libre de s'y rendre sans être invité; car la cérémonie leur est tout-à-fait étrangère. Ils consomment dans ces fêtes une immense quantité de porc, qui est leur mets favori. Leurs cochons sont très-gras, parce qu'ils les nourrissent de noix de cocotier et d'eau de mer. Au surplus, tous leurs animaux domestiques, leurs volailles, leurs chiens, &c. sont nourris de même. Ils ont aussi en abondance de petits poissons de mer, qu'ils atteignent fort adroitement avec des lances, en enfonçant dans l'eau jusqu'au genou. Ils sont sûrs de tuer un très-petit poisson à dix ou douze verges de distance. Ils mangent le cochon presque cru, et le font seulement griller à la hâte sur un feu vif. Pour faire rôtir une pièce de volaille, ils l'embrochent avec un morceau de

bois, et la tiennent sur la flamme jusqu'à ce que les plumes soient brûlées; elle est alors bonne à manger, suivant eux. Ils ne boivent jamais d'eau; leur unique boisson consiste dans le lait de la noix de cocotier, et dans une liqueur appelée *soura*, qui suinte du cocotier, lorsqu'on coupe ses jeunes bourgeons ou ses fleurs. Ils laissent fermenter cette liqueur avant de s'en servir; elle produit alors l'ivresse. Ils ajoutent beaucoup à sa propriété enivrante par leur manière de la boire; car ils la hument à l'aide d'une paille. Après les repas, les jeunes gens et les femmes, grotesquement ornés de feuilles, se mettent à danser; les vieillards les environnent, en fumant du tabac et en buvant du soura. Les danseurs chantent quelques airs du pays, qui sont loin de manquer d'harmonie, et dont ils suivent exactement la mesure. Ils n'ont qu'une sorte d'instrument de musique; il est de la plus grande simplicité : c'est un bambou creux, d'environ deux pieds et demi de longueur, et de trois pouces de diamètre, le long duquel s'étend, d'une extrémité à l'autre, une seule corde, faite avec les fibres d'un roseau; il y a sous la corde une petite rainure, afin d'empêcher le contact. On joue de cet instrument comme on joue de la guitare. Il ne peut former qu'un petit nombre de notes : cependant le musicien en tire des sons mélodieux; et, en général, il l'accompagne de sa voix.

Les notions médicales des habitans sont simples et bornées. J'eus occasion de voir une opération de chirurgie, pratiquée sur l'orteil d'une jeune fille qui avoit été piquée par un scorpion, ou *centipi.* La plaie étoit accompagnée d'une enflure considérable, et la malade souffroit beaucoup. Un habitant apporta la mâchoire inférieure d'un petit poisson; elle étoit longue, et garnie de deux rangées de dents aussi pointues que des aiguilles. Il la prit d'une main; et tenant dans l'autre un petit bâton en guise de marteau, il fit entrer les dents dans l'enflure, en frappant dessus à deux ou trois reprises, et la laissa saigner librement. On enveloppa ensuite l'orteil avec certaines feuilles; et le lendemain la jeune fille, parfaitement guérie, fut en état de courir.

Les maisons sont généralement bâties sur la côte : chaque village en renferme quinze ou vingt; et chaque maison, une famille de vingt personnes et plus. Ces habitations sont élevées sur des piliers de bois, à environ dix pieds du sol; elles sont rondes; et comme elles n'ont point de fenêtres, elles ressemblent à des ruches d'abeilles, couvertes de chaume. On y entre par-dessous, au moyen d'une trappe; la famille y monte par une échelle, qu'on retire le soir. Cette manière de bâtir a pour objet d'empêcher que les maisons ne soient infestées par les serpens et les rats. Dans cette vue, les piliers sont entourés d'une espèce de feuille lisse, qui ne permet pas à ces animaux d'y grimper : de plus, chaque pilier a, vers son extrémité supérieure, un large morceau de bois rond et plat, dont la projection les empêche d'aller plus avant, supposé qu'ils aient franchi les feuilles. Le plancher est formé de planches minces de bambou, placées à des intervalles suffisans pour donner passage à l'air et à la lumière; l'intérieur est proprement poli, et décoré de lances pour la pêche, de filets, &c.

Les habitans de cette île ignorent absolument l'art de faire des étoffes : ce qu'ils possèdent en ce genre, leur vient des navires qui trafiquent avec eux de noix de cocotier. Ils n'acceptent qu'un petit nombre d'articles, en échange de leurs noix, qui passent pour être les plus belles de l'Inde. Ils aiment sur-tout le drap de différentes couleurs, les petites haches, et les lames de coutelas, dont ils se servent pour couper les noix. Ils sont passionnés pour le tabac et le rack; mais ils veulent qu'on leur en fasse présent. Ils n'ont point de monnoie nationale, et n'attachent d'autre mérite aux monnoies étrangères, que celui d'entrer dans leur parure. Les jeunes femmes portent quelquefois des colliers de dollars. Ils n'en sont pas moins bons juges de l'or et de l'argent; et il n'est pas aisé de les tromper, en leur donnant à la place des métaux de moindre aloi.

Ils achètent beaucoup plus de drap qu'il ne s'en consomme dans leur île : ce surplus est destiné au marché de Tchoury. Tchoury est une petite île, située au sud de la leur, où se rend, chaque année,

une flotte nombreuse de leurs bateaux, vers le mois de novembre, afin d'échanger du drap pour des canots, qu'ils ne savent pas construire. Ils font ce voyage à l'aide du soleil et des étoiles; car la boussole leur est inconnue.

Leur caractère offre deux qualités remarquables : la première est l'absence de tout compliment et de tout cérémonial; la seconde, une aversion prononcée contre le défaut de probité. Un habitant de Carnicobar, qui va dans un village éloigné pour ses affaires ou son amusement, traversera plusieurs villes sans parler à qui que ce soit. S'il a faim, ou s'il est fatigué, il entre dans la première maison, et s'assied, jusqu'à ce qu'il soit reposé, sans faire la moindre attention aux maîtres du logis, à moins qu'il n'ait à leur communiquer des affaires ou des nouvelles. Le vol est si rare parmi eux, qu'un homme, en sortant de chez lui, n'ôte jamais son échelle, ni ne ferme sa porte; il laisse sa maison ouverte pour quiconque aura envie d'y entrer, sans craindre qu'on lui dérobe la moindre chose.

Ils ont des relations si fréquentes avec les étrangers, qu'ils savent généralement le jargon portugais, si répandu dans l'Inde. Leur langue a un son qui diffère absolument de celui des autres langues, attendu que leur prononciation est accompagnée, à chaque syllabe, d'une sorte de hoquet guttural. Les mots suivans montreront aux personnes familiarisées avec les autres langues indiennes, si elle a quelque ressemblance avec elles.

Homme,	*Kegonia.*	Ananas,	*Frung.*
Femme,	*Kecanna.*	Maison,	*Albanom.*
Enfant,	*Tchou.*	Volaille,	*Hayâm.*
Rire,	*Ayelaur.*	Porc,	*Haoun.*
Canot,	*App.*	Poisson,	*Ka.*
Manger,	*Gnia.*	Dormir,	*Loum loum.*
Boire,	*Okk.*	Chien,	*T'amam.*
Ignames,	*T'aoula.*	Feu,	*T'amia.*
Pleurer,	*Poing.*	Pluie,	*Koumra.*

Ils n'ont aucune idée de Dieu; mais ils croient fermement au

Diable, et lui rendent un culte fondé sur la crainte. Il y a dans chaque village une grande perche, d'où pendent de longues cordes de *ground-rattans* (espèce de roseau), qui, suivant eux, possèdent la vertu de le tenir éloigné. Lorsqu'ils voient des signes d'orage, ils imaginent que le Diable a dessein de leur faire une visite; et ils se livrent à plusieurs pratiques superstitieuses. Les habitans de chaque village font le tour de leurs limites, enfoncent, de distance en distance, de petites baguettes fendues par le haut, et mettent dans ces fentes un morceau de noix de cocotier, une poignée de tabac, et la feuille d'une certaine plante. Rien n'indique si c'est une offrande pour calmer le Diable, ou un épouvantail pour le chasser.

A la mort d'un habitant, tous les animaux qui lui appartiennent, son drap, ses haches, ses lances de pêche, en un mot tous ses effets mobiliers, sont enterrés avec lui; et sa mort est pleurée de tout le village. Sous un certain point de vue, cette coutume est excellente; elle prévient toute dispute entre les parens, pour l'héritage du défunt. Sa femme est tenue de condescendre à l'usage, en se faisant couper une jointure des doigts; si elle s'y refuse, elle doit se soumettre à avoir une large entaille faite à un des piliers de sa maison.

J'assistai un jour aux obsèques d'une vieille femme. Lorsque nous entrâmes dans sa maison, nous la trouvâmes remplie de ses parentes: les unes étoient occupées à envelopper le corps dans du drap et des feuilles; d'autres mettoient en pièces tout le drap qui lui avoit appartenu. Dans une maison voisine, les hommes du village, avec beaucoup d'autres venus des environs, étoient assis à fumer et à boire du soura. Deux jeunes gens robustes creusoient une fosse dans le sable, près de la maison. Quand les femmes eurent arrangé le corps, elles poussèrent des hurlemens effroyables. Aussitôt le peuple s'assembla autour de la fosse; et quatre hommes vinrent prendre la défunte. Ils éprouvèrent beaucoup d'opposition de la part d'un jeune homme, son fils, qui s'efforça de les en empêcher. Voyant l'inutilité de ses efforts, il embrassa fortement le cadavre, et fut emporté avec lui. Arrivé à la fosse, après une lutte violente, il en fut détaché et

reconduit à la maison. Dès que le corps eut été mis dans le tombeau, et qu'on eut coupé les courroies qui lioient les bras et les jambes, tous les animaux qui avoient appartenu à la défunte, au nombre d'une demi-douzaine de porcs et de poules, furent tués et jetés sur elle. Ensuite un homme s'avança, tenant un paquet de feuilles, attaché au bout d'une perche, qu'il passa doucement sur le cadavre; après quoi on combla la fosse. Pendant la cérémonie, les femmes continuèrent le plus horrible vacarme que l'on puisse imaginer; les hommes gardoient le silence. A quelques jours de là, on érigea sur la fosse une espèce de monument, surmonté d'une perche à laquelle pendoient de longues bandes d'étoffe de différentes couleurs.

La polygamie est inconnue dans cette île; et la punition des adultères y est aussi rigoureuse qu'efficace. On retranche au coupable un morceau du prépuce, proportionné à la fréquence ou à l'énormité du crime.

Une parfaite égalité semble régner parmi les habitans. On témoigne un peu plus de respect aux vieillards; mais personne ne paroît avoir d'autorité sur les autres. Le lien social paroît formé d'une réciprocité d'obligations : c'est le plus simple et le meilleur de tous.

Les habitans des Andamans passent pour être anthropophages. Il existe, parmi ceux de Carnicobar, une tradition, suivant laquelle plusieurs canots vinrent d'Andaman il y a plusieurs années; tous les équipages étoient armés, commirent de grands ravages, et tuèrent plusieurs Nicobariens. Au premier coup-d'œil, il paroît surprenant que des mœurs si différentes aient existé parmi les habitans d'îles aussi voisines, et que les Andamans soient de féroces cannibales, tandis que les habitans de Carnicobar sont le peuple le plus doux et le plus pacifique : mais cela s'explique par l'anecdote suivante, dont on m'a garanti l'authenticité. Peu de temps après que les Portugais eurent découvert le passage de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, un de leurs vaisseaux, qui avoit à bord plusieurs nègres de Mozambique, échoua sur les îles d'Andaman, qui étoient alors

inhabitées. Les noirs y demeurèrent et s'y établirent; les Européens construisirent une petite chaloupe, avec laquelle ils se rendirent au Pégou. Les îles de Nicobar furent, au contraire, peuplées par des hommes venus de l'autre côté de l'Océan, et des parages du Pégou. Ce qui le prouve, disent ceux qui connoissent la langue du Pégou, c'est qu'elle a beaucoup d'analogie avec celle de Nicobar [a].

[a] *Carnicobar* est une île plate, située à cent milles sud de la petite Andaman; elle a près de cinq milles de large; elle fournit au Pégou des noix de coco en abondance, dont le transport est confié aux vaisseaux anglois, français et portugais.

Les îles de Nicobar ne sont pas très-éloignées les unes des autres, et s'étendent vers le sud avec une petite inclinaison est. Le groupe du milieu consiste en une belle terre cultivable : on l'appelle *Sombrera*, à cause de sa ressemblance avec un parasol, nommé *sombreiro* en portugais.

Carnicobar gît au 9^{d} $10'$ de latitude. La pointe méridionale de la plus grande Nicobar, la plus méridionale de cette île, gît au 6^{d} $51'$ de latitude : cette île et les voisines sont hérissées de montagnes. Ptolémée désigne ce groupe sous le nom de *insulæ Sindæ*; et celle de *Sombrera*, sous le nom de *Barussæ*. Le célèbre voyageur Dampier nous représente les habitans comme des hommes honnêtes et doux, n'ayant qu'une femme, dont ils ne se séparent qu'à la mort. Ils vont nus, et ne portent qu'une ceinture autour des reins, &c. Les femmes ont une espèce de jupon, qui ne descend pas plus bas que leur genou.

Ce peuple n'a aucune apparence de gouvernement ni de religion; il mène une vie patriarcale; chaque chef de famille est souverain chez lui. Leurs propriétés consistent en plantations de cocotiers, situées sur les côtes; ils ramassent aussi de l'ambre gris, qu'ils vendent aux étrangers, et savent aussi très-bien en faire de faux, qu'ils vendent pour du véritable. L'intérieur du pays n'a point été percé, et n'offre aucun accès. Outre le coco, ils possèdent un autre arbre très-utile, qu'ils nomment *mélory*, et qui croît spontanément. Dampier, qui étoit un excellent observateur, dit n'avoir point vu cet arbre autre part, et ajoute qu'il parvient à la grosseur de nos plus forts pommiers. Son fruit est gros comme un fort pain d'un sou; il a la forme d'une poire, et l'écorce polie et verdâtre : sa pulpe ressemble à celle de la pomme; mais il est plein de filamens semblables à un gros fil. C'est la principale nourriture des habitans; ils le mangent bouilli, ou bien en font des gâteaux; ils le gardent six à sept jours, et il a un très-bon goût. Ils ont des porcs et de la volaille.

On trouve dans les îles de Nicobar un pigeon très-beau, et fort remarquable : les plumes de sa tête sont pourpre; celles de son cou sont longues, étroites et pointues, comme les éperons d'un coq; elles réfléchissent différentes teintes, pourpre, rouge, dorée, bleue et cuivrée; le dos est d'un vert changeant, le ventre d'un beau bleu, la queue est blanche, &c. *Voyez* Dampier's *Voyage round the world*, t. I, p. 476-481, 6.[e] édition; t. II, p. 183-188 de la traduction françoise, édition de Rouen; Pennant's *View of India extra Gangem*, t. III, p. 20-22. (L-s.)

XXII.

IDÉE D'UN OUVRAGE SUR LES PLANTES DE L'INDE,

Par le Président.

Le plus grand obstacle, si ce n'est pas le seul, qui s'oppose aux progrès des sciences dans ces provinces, abstraction faite des branches de savoir qui se rapportent directement à nos diverses professions, est l'impossibilité où nous sommes de consacrer des momens de loisir aux recherches générales. Archimède, assez heureux pour disposer de son temps à son gré, manquoit de l'espace nécessaire pour mouvoir le poids le plus considérable avec la moindre force; de même nous, qui avons un grand espace ouvert à nos études, nous manquons réellement du temps nécessaire pour nous y livrer. « Donnez-» moi un lieu où je puisse me placer, disoit ce grand mathémati-» cien, et je remuerai la terre. » Donnez-nous, pouvons-nous *dire*, le temps qu'exigent nos travaux, et nous transmettrons à l'Europe les sciences, les arts et la littérature de l'Asie. Quoi qu'il en soit, on fit une sorte de mérite au général romain de n'avoir pas désespéré, même après avoir été vaincu; et comme j'ai lieu de me flatter que d'autres jouiront de temps en temps d'un loisir auquel il ne me sera jamais permis d'aspirer, au moins en ce pays, je prends la liberté de proposer le plan d'un ouvrage d'où il peut résulter des renseignemens très-curieux, et probablement des avantages très-solides.

Des centaines de plantes, absolument inconnues aux botanistes européens, et dont ils ignorent entièrement les propriétés, croissent, sans culture, dans les plaines et dans les forêts de l'Inde. Un chapitre de l'*Amarcocha*, excellent vocabulaire de la langue sanskrite, offre les noms d'environ trois cents végétaux propres à la médecine. Le

Le *Médinî* en comprend peut-être encore beaucoup d'autres ; et le *Dravyâbhidhâna*, ou Dictionnaire des productions naturelles, en renferme, à ce que je crois, infiniment plus, dont les propriétés sont exactement décrites dans des ouvrages de médecine d'un mérite reconnu. Or, la première chose à faire, en composant un traité sur les plantes de l'Inde, seroit d'écrire leurs vrais noms en lettres romaines, suivant l'orthographe la plus correcte, et en langue sanskrite, préférablement à tout autre dialecte vulgaire, parce qu'une langue savante est fixée dans les livres, tandis que les idiomes populaires sont dans une fluctuation continuelle, et ne seront peut-être pas entendus dans un siècle par les habitans de cette partie de l'Inde, que les botanistes futurs pourront consulter sur les dénominations triviales des arbres et des plantes. Il faudroit rejeter absolument les dénominations puériles données aux plantes par ceux qui les ont décrites les premiers. En effet, *tchampaca* et *hhenné* me paroissent désigner, non-seulement avec plus d'élégance, mais encore d'une manière infiniment plus convenable, une plante de l'Inde et une plante de l'Arabie, que *michelia* et *lawsonia* ; et je ne puis voir sans regret, que le grand botaniste suédois ait regardé comme la plus noble et la seule récompense du travail dans cette branche de l'histoire naturelle, l'avantage de perpétuer un nom en l'attachant à une fleur ; qu'il ait avancé que « ce mode d'encourager » et d'embellir la botanique méritoit d'être continué avec une sainte » vénération », en ajoutant néanmoins « qu'un aussi grand honneur » devoit être conféré avec une sage réserve, et que, sans même » excepter les saints, il ne falloit pas le prostituer, en vue de se » concilier la bienveillance ou d'éterniser la mémoire de qui que ce » fût, hormis des botanistes les plus distingués. » Sa liste de cent cinquante noms choisis prouve clairement que ses excellens écrits sont la vraie base de sa juste célébrité, qu'auroit foiblement soutenue la tige de la *linnæa*[a]. J'ignore d'après quel nom propre le plantain est

[a] La *linnæa borealis* est une plante très-petite et foible, et qui s'élève peu de terre. (LAMARK.)

appelé *musa* [a]; mais il paroît que c'est la manière dont les Hollandois prononcent le nom arabe de ce végétal : ainsi il n'auroit pas dû être porté sur cette liste, quoiqu'à mon avis ce soit la seule dénomination raisonnable qu'elle présente. Quant au système de Linné, c'est celui de la nature, subordonné, il est vrai, au bel arrangement des ordres naturels, dont il a donné une simple ébauche, et qui seront peut-être complétés par la suite. Mais la distribution des végétaux en classes, suivant le nombre, la longueur et la position des étamines et des pistils, et de ces classes en genres et en espèces, d'après certaines marques distinctives, sera toujours, de toutes les méthodes, celle qui offrira le plus de clarté et de commodité : il faudroit par conséquent l'observer avec soin dans l'ouvrage que j'indique. On me pardonnera cependant, si je propose de rejeter les dénominations linnéennes des vingt-quatre classes; elles ont l'air d'être grecques; et si elles l'étoient réellement, cela seul pourroit être regardé comme une objection suffisante : mais, dans le fait, elles ne sont ni grecques, ni même formées suivant l'analogie de cette langue. *Polygamos*, *monandros*, et les autres noms ainsi formés, sont masculins et féminins. On ne trouve jamais *polyandria* abstractivement; et *polyandrion* signifie *un cimetière public*. *Diœcia* et *diœcus* ne se rencontrent dans aucun livre qui fasse autorité : et si cela étoit, ils seroient dérivés, non de *dis*, mais de *dia;* ce qui comprendroit les *triœcia.* J'ajouterai que la douzième classe et la treizième sont mal distinguées par leurs désignations, indépendamment des autres rapports sous lesquels elles prêtent à la censure : leur véritable différence consiste moins dans le nombre de leurs étamines, que dans le lieu où elles sont insérées. La quatorzième et la quinzième ne sont pas distinguées avec plus de précision par deux mots formés en dépit de toute analogie grammaticale, puisqu'il n'y a que deux facultés ou deux variétés de longueur dans chacune de ces classes. Le mot *calycopolyandros* désigneroit peut-être assez exactement une fleur de la douzième classe : mais un pareil composé sentiroit encore le barbarisme et la

[a] موز *Moûz* en arabe. Ce même arbre se nomme aussi طلح *thelehh.* (L-s.)

pédanterie ; et le meilleur moyen de rectifier une pareille nomenclature est de l'effacer, et d'y en substituer une plus simple, qu'il ne sera pas difficile d'imaginer. On peut faire usage des chiffres pour les onze premières classes, en appliquant toujours le premier aux étamines, et le second aux pistils. Des phrases courtes, telles que, *sur le calice, dans le réceptacle, deux longues, quatre longues, d'une base, de deux ou plusieurs bases, avec des anthères unies sur les pistils, en deux fleurs, en deux plantes distinctes, mêlées, cachées, &c.* établiroient beaucoup mieux toutes les distinctions ; mais je ne les donne point comme devant remplacer parfaitement les mots que je condamne. Il faudroit, ce me semble, écarter absolument l'allégorie des sexes et des mariages, en la supposant même complète, comme s'accordant mal avec la gravité d'une classe d'hommes qui, en cherchant la vérité, n'ont que faire d'enflammer leur imagination, et qui n'ont rien à démêler avec les métaphores, lorsqu'ils s'annoncent pour donner des descriptions. L'*Aloïsia,* le livre le plus obscène qui soit sorti de la main des hommes, offre peu de passages plus indécens que le n.° 146 de la Philosophie botanique, et que l'ample commentaire de son grave auteur, qui, à l'instar d'Octave dans son épigramme, ose parler avec la simplicité romaine. La description que Linné fait de l'*arum* et de plusieurs autres plantes, ne sauroit non plus se lire en anglois, sans éveiller des idées étrangères à la circonstance. Il résulte de là que l'on ne peut conseiller à une femme bien née et bien élevée de chercher un amusement dans l'étude de la botanique, telle qu'on l'explique aujourd'hui, quoiqu'il soit impossible de recommander une étude plus noble et plus agréable, ou plus propre à faire ressortir avec avantage les autres charmes du beau sexe.

Après avoir écrit correctement, dans un grand livre de papier blanc, les noms sanskrits des plantes indiennes, en assignant une page à chacune d'elles, il faudra classer et décrire, d'une manière concise, mais exacte, les plantes mêmes, cueillies dans leurs saisons respectives. On rassemblera ensuite leurs usages médicinaux, alimentaires, ou industriels, d'après les ouvrages de médecine sanskrits,

avec le secours des médecins hindous; et, autant qu'on pourra le faire avec exactitude, on réprouvera ou l'on établira, par des expériences réitérées, la vérité de leurs rapports.

Je joins ici, par forme d'exemple, la description de cinq plantes indiennes; mais je suis hors d'état, en ce moment, de les soumettre à un nouvel examen, et je désespère d'avoir jamais assez de loisir pour en donner d'autres, dont j'ai recueilli les noms, et dont j'ai vu la plupart en fleur.

I. Moutchoukenda.

Vingt, d'une base.

Cal. Divisé en cinq, épais; folioles oblongues.
Cor. Cinq pétales, oblongs.
Étam. De douze à quinze; un peu longues, fécondes; cinq plus courtes, stériles; dans quelques fleurs, les étamines stériles plus longues.
Pist. Style cylindrique.
Péric. Une capsule, avec cinq cellules, renfermant plusieurs graines.
Graines rondes, comprimées, ailées.
Feuilles de différentes formes.
Usage. Rafraîchissant.

Une fleur de cette plante, infusée pendant une nuit dans un verre d'eau, forme un mucilage rafraîchissant, dont on se sert dans les gonorrhées virulentes. Le moutchoukenda, auquel on donne aussi le nom de *pitchouca*, exhale un parfum exquis. Son calice est couvert d'une poussière odoriférante; et, suivant un livre sanskrit, ses fleurs sèches, réduites en poudre fine, et prises en forme de tabac, guérissent presque sur-le-champ les migraines nerveuses.

Note. Cette plante diffère un peu du *pentapetes* de Linné.

II. Bilva, ou Mâloùra.

Plusieurs sur le réceptacle, et un.

Cal. Quatre ou cinq, divisé à la base.
Cor. Quatre ou cinq pétales, le plus souvent recourbés.
Étam. De quarante à quarante-huit filamens; anthères le plus souvent droites.

Pist. Germe rond ; style uni, court ; stigmate en massue.

Péric. Fruit sphéroïde, très-grand, renfermant plusieurs graines.

Graines, vers la surface, ovales, dans un mucus transparent.

Feuilles ternées ; pétiole commun, long ; folioles subœuvées, entaillées d'une manière obtuse, avec de courts pétioles ; quelques-unes presque en forme de lance.

Tige armée d'épines aiguës.

Usages. Le fruit nourrissant, chaud, relâchant, délicieux au goût, d'un parfum exquis. L'expérience a constamment prouvé sa vertu apéritive et détersive, et son efficacité contre la constipation habituelle. Le mucus de la graine est, dans certains cas, un très-bon ciment.

NOTE. On donne à ce fruit le nom de *srîp'hala*, parce que, disent les poëtes indiens, il fut produit par le lait de Srî, déesse de l'abondance, qui le donna aux hommes, à la demande d'Isouara; ce qui est cause que, seul de tous les dieux, il porte une guirlande de fleurs de bilva. C'est à lui seul que les Hindous en font hommage ; et lorsqu'ils en voient tomber quelques-unes, ils les ramassent avec respect, et les portent dans son temple. La première fleur de cette plante que j'examinai, me fit croire qu'elle appartenoit à la même classe que le *durio*, parce que les filamens paroissoient distribués en cinq rangées; mais ils sont parfaitement distincts dans toutes celles que j'ai examinées depuis.

III. SRINGÂTACA.

Quatre et un.

Cal. Divisé en quatre, avec un long pédoncule au-dessus.

Cor. Quatre pétales.

Étam. Anthères réniformes.

Pist. Germe rond ; style long, comme les filamens ; stigmate en massue.

Graine. Noix, à quatre angles opposés (dont deux se terminent en pointes aiguës), formés par le calice.

Feuilles. Celles qui surnagent à l'eau sont rhomboïdales. Les deux côtés supérieurs entaillés inégalement ; les deux inférieurs, à côtes droites. Leurs pétioles soutenus par des substances spongieuses fusiformes, non par des vésicules.

Racine noueuse, comme le corail.

Usages. L'amande fraîche égale celle de l'aveline en douceur et en délicatesse. Un mucus, dont la sécrétion s'opère au moyen de petites glandes, couvre les feuilles humides, qui passent pour être rafraîchissantes.

NOTE. Cette plante paroît être le *trapa natans* de Linné.

IV. Poùti Karadja.

Dix et un.

Cal. Divisé en cinq.
Cor. Cinq pétales égaux.
Péric. Légumes épineux ; deux graines.
Feuilles ovales, pinnées.
Tige armée.
Usages. Les graines sont très-amères, et peut-être toniques, puisqu'une d'elles, pilée et donnée en deux fois, guérit la fièvre intermittente, à ce qu'assurent les Hindous.

V. Madhoùka. (*Voyez* t. I, n.° XIV.)

Plusieurs non sur le réceptacle, et un.

Cal. Périanthe à quatre ou cinq feuilles.
Cor. Monopétale ; tube renflé, charnu ; limbe divisé en neuf ou dix.
Étam. Anthères de douze à vingt-huit, élevées, aiguës, un peu velues.
Pist. Germe rond ; style long, en forme d'alêne.
Péric. Drupe, avec deux ou trois noix.
Feuilles ovales, un peu pointues.
Usages. Les tubes bons à manger, nourrissans, donnant, par la distillation, un esprit ardent, qui pourroit servir à des emplois utiles, si la loi en réprimoit la vente. On extrait une bonne huile de la graine.

Note. Cette plante ressemble à la *bassia* de Kœnig.

Telle seroit la méthode à suivre dans l'ouvrage que je recommande : mais l'échantillon même que je publie auroit été plus exact entre des mains habiles. On peut y joindre la gravure des plantes ; mais j'ai éprouvé plus d'une fois que les meilleures planches d'anatomie et de botanique donnent une idée très-insuffisante, et quelquefois très-fausse, des objets qu'elles sont destinées à représenter. De même qu'on apprend une langue en y lisant de bons ouvrages à l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire, ainsi nous ne pouvons étudier avec fruit l'histoire naturelle des végétaux, qu'en analysant les plantes mêmes, au moyen du *Philosophia botanica*, et du

Genera et species plantarum, ouvrages dont l'un est la grammaire, et l'autre peut être regardé comme le dictionnaire de cette belle langue dont la nature s'est servie pour nous enseigner quelles plantes il faut éviter comme nuisibles, ou cultiver comme salutaires; car une multitude d'exemples prouveroit sans réplique que, jusqu'à un certain point, les propriétés des plantes sont liées avec leurs genres et leurs classes naturelles.

XXIII.

SUR LA DISSECTION

DU PANGOLIN;

Extrait d'une Lettre adressée au Général CARNAC par ADAM BURT, Écuyer, et communiquée par ce Général.

MONSIEUR,

JE m'empresse, pour satisfaire à votre demande, de vous présenter mes observations et mes réflexions sur la dissection d'un de ces animaux dont nous avons une gravure et une description très-abrégée dans le premier volume des Transactions de la Société asiatique. L'animal dont on a pris la ressemblance, fut envoyé de Tchitra, par M. Leslie, au président M. W. Jones. On le distingue, dans les Transactions, par un nom que je ne me rappelle pas en ce moment; mais il est probable que l'animal est du même genre que le *manis*, tel qu'il est décrit dans la première édition de l'Encyclopédie britannique, ou peut-être n'est-il pas différent du *pangolin* de Buffon.

La figure que l'on trouve de cet animal dans les Mémoires de la Société asiatique, me dispense de faire une description générale de sa figure extérieure et de son aspect. Chaque pied est garni de cinq griffes, dont l'externe et l'interne sont courtes, comparées aux trois autres. Il n'y a point d'orteils distincts; mais chaque ongle se meut par une articulation à sa racine. Cet animal n'est pas malfaisant; il n'a point de dents; et il ne peut rien saisir avec ses pieds. Il sembleroit par-là que la nature l'ayant muni d'une cotte de mailles pour

pour sa défense, lui a refusé, avec quelque justice, la faculté d'agir d'une manière hostile contre les autres animaux. Ses ongles sont fort propres à creuser la terre; et il est si adroit à éviter ses ennemis, en se cachant dans des trous et parmi les rochers, qu'on parvient très-difficilement à se procurer un individu de son espèce.

La gencive supérieure est recouverte d'un rebord transversal et cartilagineux, lequel, quoiqu'il ne paroisse nullement approprié à l'œuvre de la mastication, peut, en augmentant la surface du palais, étendre le sens du goût. L'œsophage admettoit facilement mon doigt indicateur. La langue, au fond de la bouche, est à-peu-près de la grosseur du petit doigt, et elle se termine en pointe. L'animal tire à volonté cette partie, d'une grande étendue, hors de la bouche. La langue part du cartilage ensiforme et des muscles contigus du ventre, et passe, sous la forme d'un muscle rond et distinct, de l'estomac dans la poitrine, immédiatement sur le sternum, et en-deçà de la trachée-artère, dans la gorge. Lorsque la langue est disséquée, on peut facilement l'alonger, de manière à excéder l'étendue du corps de l'animal, la queue exceptée. On voit un amas de glandes salivaires placées autour de la langue, de manière à fournir au besoin une sécrétion considérable de salive.

L'estomac est cartilagineux, et analogue à celui de la famille des gallinacées; il étoit rempli de gravier et de petites pierres qui, dans ce canton, sont presque généralement calcaires. La surface interne de l'estomac étoit rude au toucher, et formée de replis, dont les interstices étoient pleins d'une sécrétion écumeuse. Les intestins étoient garnis d'une pulpe sablonneuse, dans laquelle étoient mêlées cependant quelques petites pierres distinctes. On ne put découvrir dans les premières voies aucun débris de nourriture animale ou végétale. La vésicule du fiel étoit distendue par un fluide ressemblant, en couleur et en consistance, à de la lie de bière.

Le sujet étoit une femelle; elle avoit deux mamelles placées à la poitrine. L'utérus et les organes de la génération étoient évidemment ceux d'un animal vivipare.

Extrêmement frappée des phénomènes que ce quadrupède présentoit, mon imagination dépassa d'abord les bornes dont la science cherche à circonscrire les productions et les voies de la nature ; et pensant, avec Buffon, *que tout ce qui peut être, est*, je n'hésitai point à conjecturer que cet animal pouvoit se nourrir de substances minérales : je hasardai en conséquence cette idée dans une lettre au colonel Kyd. L'esprit de recherche, naturel à ce savant, dut être peu satisfait d'idées qui paroissoient mises en avant au hasard ; et il s'adressa bientôt à moi, pour avoir une explication de mon opinion et de ses fondemens.

Quoique nous n'ayons peut-être aucune idée exacte de la manière dont les végétaux tirent leur nourriture de la terre, cependant le fait ayant lieu, il n'est pas déraisonnable de supposer que quelque animal puisse aussi tirer sa nourriture par un procédé à-peu-près semblable. Il me paroît que les faits présentés par Spallanzani infirment directement les expériences d'où il a conclu que les coqs-d'inde n'avalent des pierres que par stupidité, et que des substances pareilles sont absolument inutiles à ces animaux. Il élevoit des coqs-d'inde, sans leur laisser jamais avaler de sable ou de pierres ; mais il posoit aussi en fait que les animaux carnivores pouvoient devenir frugivores, et que les herbivores pouvoient vivre de chair. Il engraissa un pigeon-ramier avec une nourriture putride. L'expérience sur les coqs-d'inde ne fait que fortifier la preuve qu'il est en notre pouvoir d'altérer par l'habitude la constitution naturelle des animaux. Ce savant scrutateur de la vérité trouva encore que les coqs-d'inde périssoient, lorsqu'ils n'étoient nourris que de cailloux ; mais il n'est sûrement pas difficile de prouver que de pareilles substances ne s'accordent point avec les desseins primitifs de la nature, dans l'opération de la digestion chez ces animaux. Si l'on a découvert d'autres substances dans l'estomac de cet animal, ma conjecture, d'après ce que j'ai vu, doit nécessairement s'évanouir : mais si, tel que les autres animaux qui ont des estomacs musculaires et cartilagineux, ce singulier quadrupède consomme du grain, il doit paroître

surprenant que l'on n'ait trouvé aucun vestige de cette nourriture dans tout le canal alimentaire, puisque, dans ce pays peu habité, les animaux sauvages peuvent librement se nourrir sans l'intermédiaire de l'homme ; et l'on ne peut pas inférer de la structure de l'estomac, que cet animal se nourrisse de fourmis ou d'insectes. Des animaux pris comme nourriture, quoique d'une taille et d'une solidité considérables, avec une petite étendue proportionnelle de surface qui éprouve l'action du suc gastrique et celle de l'estomac, sont facilement dissous et digérés par des animaux qui n'ont point d'estomac cartilagineux, mais seulement membraneux ; par exemple, une grenouille dans l'estomac d'un serpent.

Plusieurs minéraux sont solubles dans l'estomac ; et c'est ce que nous pouvons avaler de plus actif. Les substances calcaires en éprouvent vivement l'action. Le docteur Priestley a demandé « si la » matière phlogistique n'étoit pas la partie la plus essentielle de la » nourriture, et le soutien des corps tant végétaux qu'animaux. » J'avoue que le motif qui a suggéré cette question au docteur Priestley, me porte à croire que l'affirmative peut être vraie. La terre semble être la base de toute matière animale. L'accroissement des os doit être accompagné d'une addition constante ; et il existe dans l'espèce humaine un écoulement copieux de matière calcaire par les reins et les glandes salivaires. Le quadrupède dont il est ici question, ne peut-il pas tirer le phlogistique de la terre, et le sel, des substances minérales ? Et comme il n'est point privé de la faculté de boire de l'eau, quelle chose peut encore être nécessaire à la subsistance de sa machine corporelle ?

En considérant la couverture écailleuse de cet animal, nous concevons qu'il peut être au moins nécessaire pour son existence, sous ce rapport, de prendre une plus grande quantité de terre que n'en exigent d'autres animaux. Il faut considérer que les oiseaux sont couverts de plumes, qui, par leurs principes constitutifs, se rapprochent de la corne et de l'os. Parmi ces animaux, les gallinacées avalent des pierres, et les carnivores mangent les os et les plumes de leur

proie. On sait que ce dernier objet se dissout dans les estomacs membraneux, et qu'il fournit ainsi une quantité copieuse de principes terreux. Enfin je ne connois rien qui, étant soluble dans l'estomac des animaux, ne puisse de là être absorbé dans leur système de circulation; et rien ne peut être absorbé sans affecter toute la constitution.

Telles sont les raisons que j'exposai au colonel: mais, depuis, mon opinion a été fortement étayée par l'examen du récit des expériences de M. Bruquatelli de Pavie, sur l'autorité de M. Crell; expériences qui nous apprennent que quelques oiseaux ont une si grande faculté dissolvante dans le suc gastrique, qu'ils dissolvent dans leurs estomacs le verre, le cristal de roche, les pierres calcaires, et les écailles.

Il me reste seulement à observer que si quelques traits de la description du pangolin par Buffon n'ont pas paru entièrement applicables à cet animal, cela peut être dû à ce que sa description a été faite d'après une préparation desséchée, dans laquelle les organes de la génération étoient oblitérés, et les mamelles ridées, au point d'être imperceptibles; autrement ce célèbre naturaliste n'auroit pas avancé que tous les animaux quadrupèdes qui sont couverts d'écailles, étoient ovipares.

Excusez ma prolixité, qui résulte de mon peu de connoissance de ces objets. J'espère, au reste, ne le céder en bonne foi à personne, et je me félicite de pouvoir me dire votre très-humble serviteur.

ADAM BURT.

Guyâ, 14 septembre 1789.

deux taches blanches. Ces insectes, lorsqu'ils sont isolés, courent avec assez de vîtesse; mais ils sont d'ordinaire si nombreux, qu'ils se trouvent entassés les uns sur les autres. Le corps est oblong, s'amincissant particulièrement vers la queue ; il est uni en-dessous, convexe en-dessus, avec un rebord double ou épais; latéralement à la partie inférieure du thorax, sont deux petits tubercules qui peuvent être les yeux; le corps, au-dessous du thorax, est traversé par douze anneaux; six pattes; les antennes, de la moitié de la longueur du corps, articulées, velues, se terminant chacune en deux poils aussi longs que les antennes; à l'extrémité inférieure du corps, un point blanc entre deux poils terminaux, qui sont aussi longs que le corps de l'animal : je n'ai pas pu voir la bouche. En ouvrant les cellules, on ne peut mieux décrire la substance dont elles sont formées, quant à l'apparence, qu'en disant qu'elles ressemblent à l'ambre transparent dont on fait les colliers. La couverture extérieure des cellules peut avoir une demi-ligne d'épaisseur; elle est singulièrement forte, et capable de résister aux coups : les divisions sont beaucoup plus minces. Les cellules sont en général des carrés irréguliers, des pentagones d'environ un huitième de pouce de diamètre, et d'un quart de profondeur; elles n'ont point de communication entre elles. Toutes celles que j'ai ouvertes, tandis que les insectes en sortoient, contenoient, dans leur moitié, une petite poche remplie d'une liqueur épaisse, rouge, semblable à une gelée, et pleine de ce que j'ai pris pour être des œufs : ces poches, ou utricules, adhèrent au fond des cellules, et ont chacune deux étranglemens qui passent, à travers les trous, dans l'enveloppe extérieure des cellules formant les excroissances dont il a été question, et se terminant par quelques poils très-fins. L'autre moitié des cellules a une ouverture distincte, et contient une substance blanche, pareille à quelques filamens de coton roulés ensemble, et même un grand nombre d'insectes prêts à sortir. J'ai observé que plusieurs de ces insectes replioient leurs pattes, et étoient couchés à plat; ils ne se remuoient point, lorsqu'on les touchoit, et ils ne donnoient aucun signe de vie, malgré la plus vive irritation.

5 Décembre. Les mêmes petits hexapodes continuent à sortir en grand nombre de leurs cellules; ils sont plus vifs, d'une couleur rouge-foncée, et on en voit moins d'immobiles. J'ai aperçu leur bouche aujourd'hui; c'est une pointe aplatie vers le milieu du thorax, et que le petit animal lance en avant, lorsqu'on le comprime.

6 Décembre. J'ai découvert aujourd'hui les insectes mâles; quelques-uns courent sans cesse, et avec beaucoup d'activité, parmi les femelles : cependant, comme j'en ai assez peu vu, j'imagine qu'il s'en trouve un pour cinq mille femelles, dont ils ont deux fois la grosseur. La tête est obtuse; les yeux sont noirs, très-grands; les antennes en forme de massue, plumeuses d'environ les deux tiers de la longueur du corps; au-dessous du milieu, une articulation pareille à celles des pattes; entre les deux yeux, une couleur verte fort éclatante; le cou très-court; le corps ovale, brun; l'abdomen oblong, de la longueur de la tête et du corselet; six pattes; quatre ailes membraneuses, plus longues que le corps, fixées aux côtés du thorax, étroites à leur insertion, devenant plus larges des deux tiers de leur longueur, et s'arrondissant à leur extrémité. La paire antérieure a deux fois la grandeur de la postérieure; une fibre forte s'étend tout le long de leur bord antérieur : ces ailes sont placées à plat, comme celles des mouches ordinaires, lorsque l'insecte marche ou se repose. Point de poils à l'extrémité inférieure du corps. Lorsqu'on le touche, cet animal saute avec beaucoup d'activité, et à une distance considérable. La bouche est à la partie inférieure de la tête; les mâchoires sont transversales. Aujourd'hui les insectes femelles continuent à paroître en grand nombre, et s'agitent à-peu-près comme le 4.

7 Décembre. Les petits insectes rouges, encore plus nombreux, se meuvent à-peu-près comme les jours précédens. Les insectes ailés, toujours en petit nombre, sont fort actifs; ils ont avec eux, dans une bouteille à ouverture large, des feuilles nouvelles et des morceaux de branches de *mimosa cinerea* et *corinda;* ils se promènent dessus indifféremment et sans témoigner aucune préférence, ni aucune inclination à travailler ou à s'accoupler. J'ai ouvert une cellule, d'où

je soupçonnois que les mouches ailées étoient sorties, et j'y en ai trouvé plusieurs, huit, dix ou plus, s'agitant pour se faire jour; elles étoient dans un de ces utricules dont il a été question le 4, et qui se terminent en deux bouches, fermées par des poils blancs et fins : mais l'une d'elles étoit ouverte pour la sortie des mouches; et il en auroit sans doute été de même de l'autre, dans le temps convenable. Je trouvai cet utricule parfaitement sec, et divisé en cellules par des cloisons très-minces. J'imagine qu'avant qu'aucune mouche en fût sortie, il pouvoit en contenir environ vingt. Dans ces petites cellules, avec les mouches vivantes, ou lorsqu'elles étoient sorties, se trouvoient de petits grains comprimés, et d'une couleur foncée, qui peuvent être les excrémens desséchés des mouches.

NOTE DU PRÉSIDENT.

Les Hindous donnent à la laque six noms différens; mais ils la nomment généralement *làkchâ,* de la multitude de petits insectes qui, ainsi qu'ils le croient, dégorgent cette substance de leurs estomacs, et détruisent à la longue l'arbre sur lequel ils ont formé leur colonie. Un beau *pippala,* près de Crichnanagar, est aujourd'hui presque entièrement détruit par eux.

XXV.

XXV.

VII.e DISCOURS ANNIVERSAIRE,

Prononcé le 25 Février 1790, par le Président.

SUR LES CHINOIS.

MESSIEURS,

NOUS sommes beaucoup plus près des frontières de la Chine que de la limite la plus reculée des possessions britanniques dans l'Hindoustân. Nos premiers pas dans le voyage philosophique auquel je vous invite aujourd'hui, nous conduiront cependant à l'extrémité de la terre habitable connue des meilleurs géographes de l'ancienne Grèce et de l'Égypte. Au-delà du point où se terminoient leurs connoissances, nous distinguerons, du sommet des montagnes septentrionales, un empire dont la surface est de près de quinze degrés carrés. Je ne prétends pas assigner ses limites précises; mais, pour l'objet de cette dissertation, nous pouvons le considérer comme touchant de deux côtés à l'Inde et à la Tatârie, tandis que, sur les autres faces, l'Océan le sépare de différentes îles de l'Asie, qui sont d'une grande importance dans le système commercial de l'Europe. Une dépendance de cette vaste étendue de territoire est la péninsule de Corée, qu'un vaste bassin ovale sépare du Nifon ou Japon, île célèbre, siége d'un empire qui réunit les avantages de la situation à la gloire des arts et de la force militaire, mais qui ne goûte point les douceurs d'une administration bienfaisante. C'est le seul point dans lequel il n'a pas, parmi les royaumes de l'Orient, une prééminence analogue à celle de la Grande-Bretagne parmi les nations de l'Occident. Cette aire prodigieuse embrasse tant de climats divers, que la capitale

de la Chine jouit de la température de Samarqand, tandis que son principal entrepôt est presque situé sous le tropique. Telle est aussi la diversité du sol de ses quinze provinces, que les unes sont extrêmement fertiles, bien cultivées et très-populeuses, et que d'autres, nues, hérissées de rochers, arides et infécondes, renfermant des plaines aussi sauvages et des montagnes aussi hideuses que celles de la Scythie, sont ou entièrement désertes, ou peuplées de hordes sauvages, encore indépendantes, ou du moins subjuguées depuis fort peu de temps par la trahison plutôt que par la bravoure d'un monarque qui a immortalisé lui-même son manque de foi dans un poëme chinois, dont j'ai vu la traduction [a].

Le mot *Chine,* sur lequel je ferai quelques observations, est bien connu du peuple que nous appelons *Chinois;* mais il ne l'emploie jamais (je parle des hommes instruits) pour se désigner lui-même, ou pour désigner son pays. Suivant le P. Visdelou, il se donne le titre de *peuple de Han,* ou le nom de quelque famille illustre, dont sa vanité nationale est flattée de se rappeler les actions. Il appelle son pays *Tchoùn Koüé,* ou le royaume du milieu; et, dans ses caractères symboliques, il le représente par un parallélogramme exactement divisé en deux : quelquefois aussi il le distingue par la dénomination de *Tien-hia* [ce qui est sous le ciel], mot qui signifie *tout ce qu'il y a de précieux sur la terre.* Puisque les Chinois ne parlent jamais d'eux-mêmes

[a] J'ignore pourquoi M. Jones n'a pas jugé à propos de déclarer que la traduction dont il parle est en langue françoise. J'ajouterai encore que nous la devons aux soins d'un savant aussi modeste qu'infatigable, le vénérable missionnaire Amyot. Cette traduction est intitulée, *Explication d'un monument gravé sur la pierre, en vers chinois, composés par l'empereur, pour constater à la postérité la conquête du royaume des Éleuths, faite par les Tartares-Mantchoux, sous le règne de Kien-long, vers l'an 1757,* et se trouve dans le premier volume des Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts des Chinois, par les missionnaires de Pékin, *p. 325-400.* Le monument sur lequel ont été gravés les vers de l'empereur, fut élevé dans le pays même des Éleuths; et le même missionnaire en a envoyé une copie fidèle du texte original à la Bibliothèque nationale. — Les Éleuths, ou Éluths, dont le véritable nom tatâr est *Oloth,* formoient un grand royaume au nord-ouest de la Chine, dont ils se reconnoissoient

avec modération, ils n'auroient pas le droit de se plaindre, s'ils savoient que les écrivains européens ont toujours parlé d'eux en portant à l'excès l'admiration ou le blâme. Quelques-uns les ont vantés comme la plus ancienne et la plus sage, comme la plus savante et la plus ingénieuse des nations; d'autres ont tourné en ridicule leurs prétentions en antiquité, condamné leur gouvernement comme abominable, et accusé leurs mœurs de barbarie, sans leur accorder la plus légère teinture des sciences, ou un seul art dont ils n'aient pas eu l'obligation à quelque race plus ancienne et plus civilisée. Ici, comme par-tout, la vérité gît peut-être entre les deux extrêmes; mais mon dessein n'est pas de défendre, de déprimer ou d'exalter les Chinois. Je me bornerai à discuter une question qui a rapport à mes premiers Discours, et dont la solution présente beaucoup plus de difficulté que celles qui en font le sujet : « D'où étoit venu le peuple singulier qui » gouverna long-temps la Chine, avant qu'elle fût conquise par les » Tatârs ? » Il existe quatre opinions différentes à l'égard de ce problème, dont la solution, étrangère sans doute à nos intérêts politiques ou commerciaux, touche de très-près, si je ne me trompe, des intérêts d'une nature plus relevée; et toutes ont été affirmées d'un ton péremptoire, plutôt qu'étayées du raisonnement et de l'évidence. Un petit nombre d'écrivains a soutenu que les Chinois étoient une race autocthone, qui habitoit depuis plusieurs siècles, sinon de

tributaires. La fondation de ce royaume ne remonte pas au-delà du 17.e siècle, puisque le premier souverain éleuth qui vint rendre hommage à la cour de Pékin, fut présenté à Chun-tché; il se nommoit *Kousi-han* [empereur Kousi]. L'empereur chinois le traita en roi, lui donna un sceau particulier, et le décora du titre de *souré*, c'est-à-dire, *éclairé;* il lui accorda toutes les prérogatives dont jouissoient déjà les autres feudataires, et il le fit inscrire sur les registres de l'État, sous le titre de *souré Kousi-hân* [l'empereur éclairé Kousi]. Ses descendans ayant choisi, pour y fixer leur séjour, le pays situé à l'ouest du Loang-ho, furent désignés sous le nom de *Mongoux Oloth, &c.* Le reste de cette notice, écrite par l'empereur Kam-hi lui-même, et insérée dans les Mémoires concernant l'histoire, les sciences, &c. des Chinois, *t. I, p. 331 et 332*, prouve que les Éleuths étoient véritablement tributaires de la Chine; et M. Jones traite un peu trop sévèrement l'expédition de Kien-long contre ces nomades rebelles. (L-s.)

toute éternité, la région qu'ils possèdent aujourd'hui; d'autres, et surtout les missionnaires, les prétendent issus de la même souche que les Hébreux et les Arabes. Une troisième assertion est celle des Arabes eux-mêmes, et de M. de Pauw, à qui il paroît hors de doute que c'étoient originairement des Tatârs, descendus en hordes sauvages du mont Immaüs. La quatrième enfin, prononcée pour le moins aussi dogmatiquement qu'aucune des précédentes, est celle des Brahmanes, qui décident, sans permettre d'appeler de leur décision, que les Tchînas (car c'est ainsi que les Chinois se nomment en sanskrit) sont des Hindous de la classe kchatriya ou militaire, qui, renonçant aux priviléges de leur tribu, errèrent par bandes au nord-est du Bengale, et, oubliant peu à peu les rites et la religion de leurs ancêtres, établirent des principautés séparées, qui s'unirent ensuite dans les plaines et dans les vallées qu'ils possèdent maintenant. Si l'une de ces trois dernières opinions est fondée, il faut nécessairement abandonner la première : mais, de ces trois, la première est impossible à soutenir; elle n'a pas de fondement plus solide que l'observation extravagante, fût-elle vraie, d'où il résulte que, dans la langue chinoise, *sem* veut dire *vie* ou *génération*, et que l'arbre à thé ne diffère pas plus d'un palmier qu'un Chinois ne diffère d'un Arabe. Sans doute ce sont des hommes, comme l'arbre à thé et le palmier sont des végétaux; mais il me semble que toute la sagacité humaine ne sauroit découvrir entre eux d'autre ressemblance. A la vérité, un Arabe, dont Renaudot a traduit le voyage dans l'Inde et à la Chine[a], a pensé,

[a] « Les habitans de la Chine sont plus beaux que les habitans de l'Inde, et ressemblent aux Arabes pour le vêtement, les manières, les formes et la tournure. Ils portent des robes ouvertes en devant, et des ceintures. Les habitans de l'Inde ont des caleçons (d'une étoffe rayée, fabriquée dans le Sind); parmi eux les hommes et les femmes se parent avec des bracelets d'or et de diamans. » واهل الصين اجمل من اهل الهند و اشبه بالعرب في اللباس والدواب وهم في مبتهم في مواكبهم شبيه بالعرب يلبسون الاقبية والمناطق واهل الهند يلبسون فوطتين ويتحلون باسورة الذهب والجوهر الرجال والنساء Voyez l'ouvrage anonyme intitulé سلسلة التواريخ والبلاد والبحور وانوع الاسماك وفيه علم

non-seulement que les Chinois étoient plus beaux que les Hindous, suivant les idées qu'il se formoit de la beauté, mais encore qu'ils ressembloient davantage à ses compatriotes pour la physionomie, les vêtemens, la contenance, les mœurs et les cérémonies; et cela peut être vrai, sans prouver d'autre ressemblance réelle entre les Chinois et les Arabes, que celle de l'habillement et du teint. La troisième opinion a plus d'affinité avec celle des Brahmanes, que M. de Pauw ne l'imaginoit probablement. En effet, il nous dit, en termes exprès, que par les Scythes il entend les Turks ou les Tatârs : cependant le dragon figuré sur leur étendard, et d'autres particularités, d'où

الفلك [Chaînes des histoires et des contrées, des mers et des différentes espèces de poissons, avec un traité de la sphère], *p. 45* du manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, n.° 597, et *p. 47* de la traduction d'une partie de ce manuscrit, publiée par le docte abbé Renaudot, sous le titre d'*Anciennes Relations des Indes, de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le 9.ᵉ siècle, traduites de l'arabe, &c.* L'abbé Renaudot n'ayant donné, ni dans sa préface, ni dans ses nombreuses et savantes notes, aucun détail sur le manuscrit dont il s'étoit servi pour faire cette traduction, on a douté de son authenticité, jusqu'à ce que le laborieux et célèbre de Guignes eut découvert ce manuscrit parmi ceux de la Bibliothèque nationale : il en a fait l'objet d'un petit article, dans le I.ᵉʳ volume des Notices et Extraits des Manuscrits &c. Après avoir pris la peine de conférer sur le texte la traduction, ou une partie de la traduction, il n'hésite pas à en garantir la fidélité. Je suis assez généralement de son avis : cependant les personnes qui prendront la peine de comparer le très-court passage que j'ai traduit ici, avec la traduction de l'abbé Renaudot, y trouveront quelques différences; elles s'apercevront sur-tout que j'ai substitué le mot *manières* (ils ressemblent aux Arabes pour le vêtement, les manières) au mot *montures* (dans leurs habillemens, leurs montures. *Traduct. de Renaudot,* p. 47, ligne 23). Je crois que l'abbé Renaudot s'est mépris sur le mot دواب dont en effet la signification la plus commune est *bête de somme,* tout ce qui marche sur la terre : ce mot dérive de la racine دَبَّ *processit, &c.* mais ici je crois devoir le faire venir du singulier دَأْب *mos, consuetudo;* racine دَأَبَ *diligentiâ usus fuit, &c.* Quoique cette forme, comme celle d'une infinité d'autres pluriels, ne se trouve pas dans les dictionnaires, il me suffit qu'elle soit conforme aux règles de la formation des innombrables pluriels arabes. C'est au lecteur maintenant à prononcer entre le sens adopté par Renaudot et celui que je propose. La haute et juste estime dont ce savant jouit parmi les orientalistes, doit me faire pardonner les détails fastidieux dans lesquels je suis entré pour soutenir une opinion différente de la sienne. (L-s.)

il infère une parenté manifeste entre les anciens Tatârs et les Chinois, appartenoient incontestablement aux Scythes connus pour avoir été les Goths; et les Goths avoient manifestement la même origine que les Hindous, si, comme tout le monde en convient, son propre raisonnement sur la ressemblance des langues, dans la préface de ses *Recherches*, est à l'abri de toute objection. Je ne puis rien alléguer, pour le moment, contre l'opinion qui fait descendre les Chinois des Tatârs, si ce n'est la différence absolue des deux races, quant aux usages et aux arts, sur-tout les arts de l'imagination, que, de leur propre aveu, les Tatârs n'ont jamais cultivés. Mais si nous présentons de puissans motifs de croire que les premiers Chinois furent de race indienne, il s'ensuivra que M. de Pauw et les Arabes sont dans l'erreur. C'est à la discussion de ce nouveau point de vue, très-intéressant à mes yeux, que je consacrerai le surplus de ce Discours.

Nous trouvons ce passage curieux dans les Instituts sanskrits[a] des obligations civiles et religieuses, ouvrage que les Hindous croient avoir été révélé par Menou, fils de Brâhmah : « Plusieurs familles » de la classe militaire, ayant abandonné peu à peu les préceptes » des védas et la société des Brahmanes, vécurent dans un état de » dégradation, tels que les habitans de Pondraca et d'Odra, ceux » de Dravira et de Cambôja, les Yavanas[b] et les Sacas, les Pâradas » et les Pahlavas, les Tchînas[c], et quelques autres nations. » Un

[a] M. Jones veut désigner ici un ouvrage extrêmement curieux, traduit par lui de la langue sanskrite, et intitulé *Institutes of Hindus laws, &c.* [Institutes de lois hindoues, ou ordonnances de Menou, suivant la glose de Kalloûka, comprenant le système indien des devoirs religieux et civils], traduit littéralement de l'original sanskrit, avec une préface, par sir W. Jones; publié à Londres en un volume *in-8.°*, et réimprimé dans le *t. III, p. 51-466*, du recueil complet des Œuvres de cet immortel savant. (L-s.)

[b] Le mot sanskrit *Yavana* désigne incontestablement les anciens Grecs; *Saca*, ces Scythes connus par les anciens sous le nom de *Saci*; *Pâradas*, les Parthes; *Pahlava*, les anciens Persans, dont la langue se nomme encore *pehlvy*, پلوي (L-s.)

[c] Ce mot est le même que le چين *tchyn* des Persans, que les Arabes, qui n'ont pas de چ *tcha*, prononcent جين *djyn*, et صين *ssyn*; en hébreu סין *syn*, et צין *tsyn*; ܣܝܢܘܣܬܢ *sinostan* en syriaque. Le

long commentaire sur ce texte seroit superflu ; mais le témoignage de l'auteur indien, qui, sans être un personnage divin, fut certainement un très-ancien législateur, historien et moraliste, est direct, positif, désintéressé, et à l'abri de tout soupçon. Il seroit donc décisif

même nom se reconnoît dans le Σινῶν (génitif de Σινοι) d'Arrien, *Maris Erythræi Periplus*, p. 177, *ex edit. Blancardi.* Mais le savant auteur de la Géographie des Grecs analysée croit que la Chine a été inconnue aux anciens, et que par le mot *Sinæ* ils désignoient les habitans de la côte occidentale du royaume de Siam. Je n'ai pas la prétention de contredire un critique à-la-fois aussi profond et aussi judicieux ; je me contenterai donc de rappeler ici, d'après le même ouvrage, *p. 132*, que d'Anville, qui a fait la recherche de la métropole de la Sérique, nommée *Sera*, croit l'avoir retrouvée dans la position de Kan-tcheou, ville du Tangoût, comprise maintenant dans la province chinoise de Chên-si. M. Gossellin pense qu'il faut chercher cette ville un peu moins à l'orient. Au reste, sans entrer dans des détails géographiques aussi minutieux, surtout lorsqu'il s'agit de temps très-reculés, nous pouvons croire que sous le nom de *Sérique* [Σηρικὴ et *Serica*], habitée par les Sères [Σῆρες, *Seres*], les anciens désignoient quelque contrée voisine, et probablement une portion plus ou moins grande de la Chine. C'est certainement dans cette acception que le Juif Péritsol a employé le mot סיריקאה *Syryqah*, p. 33 de l'*Itinera mundi apud Hyde Syntagm. dissertat.* Ce nom, comme on sait, désigne le pays de la soie, nommée *sericum* en latin ; mot qui, suivant l'excellente observation du docteur Hyde, *loco citato*, est dérivé du persan سره *séréh*, dont les Arabes, qui ont coutume de changer le *he* persan en ق *qâf*, ont fait سرق *séreq*, et سرقة *séréqah*. Le mot persan signifie, entre autres choses, un objet quelconque, beau, bon et utile ; et le mot arabe سرقة *séréqah*, pluriel سرق *séreq*, une étoffe ou un morceau d'étoffe de soie blanche. Ajoutons aux témoignages de Golius et de Meninski, celui d'Ekter qarâ hhissâr, dans son Dictionnaire turk-arabe. السرقه حريرك غايت ايوسنه درلر وعند البعض اق حريره درلر ورايت عليه السرقة اي ثوبا من حرير « *Al séréqah* est une excellente soie. Suivant quelques-uns, ce mot désigne de la *soie blanche.* On dit aussi : J'ai vu sur lui le *séréqah*, c'est-à-dire, un habit de soie. »

Mais pour en revenir au mot principal qui fait l'objet de cette note, nous observerons que l'écrivain persan A'bdallah âl-Béïdhaoùy est de l'avis de M. Jones, touchant l'origine indienne du mot *Tchyn*, ou *Djyn*. « Ils (les Chinois) nomment, dit-il, ce pays (la Chine), dans leur langue, *Khân, Joù-Tchoù, Khoun qouy*. Les Moghols le nomment *Djâoù qoùt ;* les Indiens, *Tchyn ;* et nous l'appelons *Khatâï.* »

وَآن وِلَايَت رَا بِزُبَانِ اِيشَان خَانْ زُچُو خُون قُوي مِيكُويَنْد ، وَمُغُلَان آنرا جَاوْقُوت ، وَهِنْدُوَان چِين ، وَمَا خَتَاي مَشْهُور اَسْت

Voyez le تاريخ ختاي de A'bdallah âl-Béïdhaoùy, publié en persan et en latin, par A. Müller, sous le titre d'*Historia Cathaïca*, dans ses *Opuscula orientalia*, p. 9 du texte persan, et 12 de la traduction latine. (L-s.)

dans la question qui nous occupe, si nous étions certains que le mot *Tchîna* signifiât *Chinois*, comme l'assurent, d'une voix unanime, tous les Pandits que j'ai consultés séparément. Ils m'affirment que les *Tchînas* de Menou s'établirent dans un beau pays, situé au nord-est de Gaoùr, et à l'est du Kâmaroùp[a] et du Népâl[b]; qu'ils ont été long-temps et sont encore renommés pour leur industrie : eux-mêmes disent avoir vu d'anciennes idoles chinoises qui avoient des rapports manifestes avec la religion primitive de l'Inde, avant que Bouddha y parût. Un Pandit bien informé m'a fait voir un livre sanskrit en lettres kachmyryennes, qui, disoit-il, fut révélé par Sîva en personne, et qui est intitulé *Sactisangama*. Il m'a lu tout un chapitre de ce livre, concernant les opinions hétérodoxes des Tchînas, qui, suivant l'auteur, étoient divisés en près de deux cents tribus. Je lui ai montré une carte de l'Asie; et lorsque j'ai mis le doigt sur Kachmyr, son pays natal, il a aussitôt mis le sien sur les provinces nord-ouest de la Chine, où, m'a-t-il dit, les Chinois firent leur premier établissement : mais il a ajouté que le Mahâtchîna[c], dont il étoit aussi parlé dans son livre, s'étendoit jusqu'aux mers du levant et du sud.

[a] كامروپ ou كامرو *Kâmroù*, ou كامته *Kâmtah*, et non pas تامروپ *Tâmroùp*, ni نامروپ *Nâmroùp*, comme on lit dans le texte de la description d'Âchâm اشام dont ce pays est une dépendance. *Voyez* ci-dessus la description d'Âchâm, *p. 218 et 230*. (L-s.)

[b] نيپال *Voyez* la description de ce royaume, ci-dessus, *p. 348*. (L-s.)

[c] Dont les autres Orientaux ont fait ماچين *Mâtchyn*, mot qu'ils placent ordinairement à la suite de چين *Tchyn*. Voici la distinction établie par âl-Béïdhaoùy, que nous avons déjà cité dans une note précédente, au sujet de la Chine. « A l'orient (de la Chine) est une contrée qui se prolonge vers le midi, et que les Chinois appellent *Manzy*; les Moghols, *Nykyâs*; les Indiens, *Mahâtchyn*, c'est-à-dire, *Grande-Chine*; et d'autres, *Mâtchyn*. Au reste, le pays de Tchyn n'est qu'un dixième du Mahâtchyn. » وَوِلَايَتْ دِيكَرْ هَسْتْ دَرْ شَرْقِ وِلَايَتْ مَذْكُورْ مَايِلْ بِجُنُوبْ كِهْ اِيشَانْ آنْرَا مَنْزِي مِيكُوِيَنْدْ، وَمُغُلَانْ نِيكِيَاسْ وَهِنْدُوَانْ مَهَاچِينْ يَعْنَى چِينْ بُزُرْكْ، وَسَايِرْ مَرْدُمْ مَاچِينْ وَوِلَايَتْ چِينْ رَا بِنِسْبَتْ مَاچِينْ اَزْدِهْ يَكِي يَمَا (*lisez* يَكَانَهْ) دِهْ اَنْدْ *Voyez* le تاريخ ختاي *[Historia Cathaica, ou Sinica]*, publié en persan et en latin, par Müller, *p. 9* du texte persan, et *12* de la traduction latine. (L-s.)

Je

Je crois néanmoins que l'empire chinois, comme nous l'appelons maintenant, n'étoit pas encore formé, lorsque les lois de Menou furent recueillies; et je dois présenter les motifs d'une opinion aussi contraire au sentiment général. Si l'on a fixé avec exactitude les époques de l'histoire et de la chronologie indiennes depuis deux mille ans (et il faudroit pousser bien loin le scepticisme pour en douter), les poëmes de Kâlidâs[a] furent composés avant le commencement de notre ère. Or tout prouve clairement que le Râmâyan[b] et le Mahâbhârat[c] sont beaucoup plus anciens que les ouvrages de ce poëte; et il paroît, par le style et la mesure du *Dherma Sâstra*, révélé par Menou, qu'il fut écrit long-temps avant le siècle de Vâlmik ou celui de Vyâsa, dont le second le nomme avec éloge. On ne nous taxera donc pas d'extravagance, si nous plaçons le compilateur de ces lois mille ou quinze cents ans avant J. C., sur-tout d'après le silence qu'elles gardent sur Bouddha, dont l'époque est assez bien constatée; mais, au douzième siècle avant notre ère, l'empire de la Chine étoit pour le

[a] Ce poëte indien florissoit dans le cours du premier siècle avant l'ère chrétienne: c'étoit un des *nava-retnâny* [ou neuf pierres précieuses], c'est-à-dire, des neuf savans ainsi qualifiés, qui vivoient à la cour du célèbre monarque Vicramaditya, plus connu sous le nom de *Becker-madjit*, prince qui fonda une ère qui porte son nom, et qui commença cinquante-six ans avant la nôtre. *Voyez* la préface placée par M. Jones à la tête de sa traduction du drame de *Sacontala, or the fatal Ring* [la Bague fatale], et l'introduction de M. Wilkins, placée au commencement de sa traduction d'un épisode du *Mahâbhârat*, intitulé *the Story of Dooshwantâ and Sakoontalâ* [Histoire de Douchouantâ et de Sakountalâ], dans le *t. II, p. 415-452*, de l'*Oriental Repertory* de M. Dalrymple. *Voyez* en outre ma note ci-dessus, *p. 184*. (L-s.)

[b] « Ce poëme, divisé en sept livres, contient les aventures de Râma, roi de Ceylan. Il y a plusieurs poëmes intitulés *Râmâyana*; mais le plus estimé a été écrit par Vâlmik. Le sujet de tous les Râmâyanas est le même; ils contiennent l'histoire populaire de Râma, surnommé *Dêsarathi*, que l'on suppose être une incarnation du dieu Vichnou, et ses exploits admirables pour arracher sa bien-aimée Sitâ des mains du géant Râvana, tyran de Lancâ. » — Note tirée du Catalogue des manuscrits sanskrits présentés à la Société royale de Londres par sir William et lady Jones, rédigé par M. Charles Wilkins, et inséré dans les *Works of sir W. Jones*, t. VI, p. 444. *Voyez* de plus amples renseignemens sur les Râmâyanas, dans la dissertation de M. Jones sur les dieux de l'Italie, de la Grèce et de l'Inde, *t. I.er, n.o VIII*, des Recherches asiatiques. (L-s.)

[c] Quoique j'aie déjà donné ci-dessus, *p. 185*, une notice de cet ouvrage, on

moins au berceau. Il est nécessaire de prouver ce fait; mon premier garant est Confucius lui-même. Je sais à quelle violente satire je m'expose en citant ce philosophe, après les sarcasmes amers de M. de Pauw contre lui et contre les traducteurs de ses ouvrages, mutilés il est vrai, mais qui n'en sont pas moins précieux. Malgré cela, je cite sans scrupule l'ouvrage intitulé *Lùn-yù*, que je possède en original, avec une traduction littérale [a], et dont l'authenticité suffit pour mon objet.

ne me blâmera pas sans doute d'ajouter ici quelques détails, tirés du Catalogue des manuscrits sanskrits, cité dans la note précédente.

« Le *Mahâbhârata* est distribué en dix-huit livres, sans compter la partie appelée *Raghou-vansa :* la totalité en est attribuée à Krichna Douaipâyana Vyâsa; de nombreuses notes ont été ajoutées par Nila-Canta. Cet ouvrage, vraiment étonnant, contient, quand il est complet, plus de cent mille vers métriques. L'auteur a pris pour sujet principal l'histoire de la race de Bhârata, ancien roi de l'Inde, laquelle lui doit le nom de *Bhârata-Varcha.* Il traite plus particulièrement encore l'histoire des deux branches collatérales de cette race, distinguées par les noms patronymiques des *Kouravas* et des *Pouravas*, à cause de deux de leurs ancêtres, nommés l'un *Kourou*, et l'autre *Pourou.* Il décrit les luttes sanglantes qui eurent lieu pour la souveraineté de Bhârata-Varcha, le seul nom général sous lequel les aborigènes connoissent l'étendue de pays nommée هند *Hind* et هندوستان *Hindoustân* par les Arabes et les Persans, et *Inde* par les Européens. Mais outre le sujet principal, on trouve dans le même ouvrage une grande variété d'autres objets traités épisodiquement, ou pour servir d'introduction. La partie intitulée *Raghou-vansa* renferme une histoire particulière de la race de Krichna.

» Le *Mahâbhârata* est si répandu dans l'Orient, qu'il en existe des traductions dans la plupart des idiomes asiatiques : il y en a un abrégé en persan. Plusieurs copies de cet abrégé se trouvent dans nos bibliothèques publiques d'Europe (il en existe une très-belle à la Bibliothèque nationale). Le *Guita* qui a paru, traduit en anglois, fait partie de ce poëme : mais comme il renferme des points de doctrine regardés comme trop sublimes pour le vulgaire, on le supprime dans beaucoup de copies du texte, comme il est arrivé dans le premier des deux exemplaires que l'on présente aujourd'hui à la Société royale; il doit se trouver dans le VI.e livre, intitulé *Bhichma Parva.* Cet exemplaire est écrit dans le caractère que l'on nomme, par prééminence, *divanagary ;* l'autre, sans notes, est écrit dans le caractère particulier à la province du Bengale, et que les Brahmanes de cette province emploient pour la transcription de tous leurs livres sanskrits. — La plupart des alphabets de l'Inde, quoique différant beaucoup du sanskrit pour la forme de leurs lettres, s'accordent avec lui pour leur nombre, leur valeur et leur ordre; de manière qu'ils peuvent exprimer les mots sanskrits aussi exactement que ceux de la langue à laquelle ces mots appartiennent spécialement. » (L-s.)

[a] *Confucius ait : De priscis familiis* Hia *(fuit hæc inter imperiales et monarchicas Sinarum familias omnium prima), moribus,*

Con-fou-tsou déclare, dans la seconde partie de ce livre, « qu'il pourroit, ainsi que d'autres, rapporter, comme de simples leçons de morale, l'histoire de la première et de la seconde dynastie; mais que, faute de preuves, il ne sauroit en parler avec certitude. » Or, si les Chinois eux-mêmes ne croient pas qu'il existât, du temps de Confucius, des monumens historiques antérieurs à leur troisième dynastie, environ onze cents ans avant l'ère chrétienne, nous avons droit d'en conclure que Vùvam régna dans l'enfance de leur empire, qui parvint à peine à sa maturité quelques siècles après la mort de ce prince; et de très-savans Européens ont assuré qu'on ne sauroit produire aujourd'hui de mémoires non suspects de la troisième dynastie, qu'il passe pour avoir fondée. Ce n'est qu'au huitième siècle avant la naissance de Jésus-Christ, qu'un petit royaume fut érigé dans la province de Chen-si, dont la capitale étoit à-peu-près au 35.e degré de latitude septentrionale, et à environ cinq degrés à l'ouest de Si-gan. Le pays et sa capitale étoient appelés *Tchîn;* et la domination de ses souverains s'étendit, par degrés, à l'est et à l'ouest. Un roi de Tchyn, qui figure, dans le Châh-Nâmeh[a], parmi les alliés d'Afrâcyâb, étoit, à ce que je présume, le souverain du pays en question; et la rivière de Tchyn, que le poëte nomme souvent comme la limite de sa géographie orientale, semble avoir été le fleuve Jaune, dont parlent les Chinois au commencement de leurs

institutis, ritibus et litteris ego possem utique loqui, et summam illorum posteritati tradere : sed enim prorsus regnum Ki, quod à posteris familiæ Hia *nunc obtinetur, non est sufficiens ad testificandum et confirmandum ea quæ daturus essem, &c.* Scientiæ Sinicæ liber tertius, LÙN-YÙ *[Raticcinantium sermones]*, versio litteralis unà cum explanatione, pars secunda, *p. 5*. Je n'ai transcrit ici la version latine des Jésuites, publiée par le P. Couplet en 1687, que pour démontrer que c'étoit bien là la *version littérale* dont M. Jones avoit fait usage. Je me suis aperçu déjà plus d'une fois que ce savant profitoit des travaux des Français, sans leur rendre la justice convenable. Ma haute estime pour ses rares talens, je dirai même l'admiration que m'inspirent le nombre, la variété et la profonde érudition de ses ouvrages, ne m'empêchera jamais de communiquer au lecteur les observations qui me paroîtront justes et décentes. *Voyez*, sur le *Lùn-yù*, ma note précédente, *p. 245*. (L-s.)

[a] شاه نامه Histoire des rois de Perse, par Ferdoùcy. J'ai eu souvent occasion d'en parler dans le cours de mes notes. *Voyez* ci-dessus, *p. 32, &c.* (L-s.)

annales. Je serois tenté de m'étendre sur un sujet aussi curieux : mais celui que je traite n'admet rien de superflu, et me permet seulement d'ajoûter que Mangoù-khân mourut au milieu du treizième siècle, devant la ville de Tchyn, qui fut ensuite prise par Qoùblaï; et que les poëtes d'Irân font sans cesse allusion aux cantons adjacens, qu'ils vantent, ainsi que le Khedjel et le Khoten, pour la multitude de civettes qui erroient sur leurs montagnes. Le territoire de Tchyn, ainsi appelé par les anciens Hindous, les Persans et les Chinois, et que les Grecs et les Arabes, à cause de leur prononciation défectueuse, étoient obligés d'appeler improprement *Sin* [a], donna son nom à une dynastie d'empereurs, dont la tyrannie rendit leur mémoire si odieuse, que les Chinois modernes ont horreur de ce mot, et parlent d'eux-mêmes comme des sujets d'une dynastie plus douce et plus vertueuse : mais il est très-probable que la nation entière étoit issue des Tchînas de Menou, et que, s'étant mêlée avec les Tatârs qui habitoient, en petit nombre, les plaines d'Honan et les provinces plus méridionales, elle forma, par degrés, la race d'hommes que nous voyons en possession du plus bel empire de l'Asie.

Je devrois, à l'appui d'une opinion que je présente comme le résultat de recherches longues et pénibles, passer à l'examen de la langue, des caractères, de la religion et de la philosophie des Chinois actuels, et faire quelques observations sur leurs anciens monumens, sur leurs sciences et sur leurs arts tant libéraux que mécaniques : mais leur langue parlée n'ayant pas été conservée à l'aide des symboles ordinaires des sons articulés, doit avoir été, durant plusieurs siècles, dans une fluctuation continuelle; leurs lettres, si l'on peut leur donner ce nom, sont purement les symboles des idées; leur religion vulgaire fut importée de l'Inde dans un siècle comparativement moderne; et leur philosophie paroît être dans un état si grossier, qu'elle en mérite à peine le nom. Ils n'ont point d'anciens

[a] Σίναι, Ptolem. Geogr. *lib. VII, p. 3.* Θίναι, Strab. Geogr. *lib. II, p. 46.* J'ai déjà observé ci-dessus, *p. 406, note* [c], qu'il y avoit tout lieu de croire que ces mots ne désignoient qu'une portion de la Chine proprement dite, &c. (L-s.)

monumens d'où l'on puisse déduire leur origine par des conjectures plausibles; et leurs arts mécaniques n'ont rien qui annonce une famille particulière, rien que toute autre race établie dans une région aussi favorisée de la nature n'eût été capable de découvrir et d'inventer. A la vérité, ils ont une musique et une poésie nationales, toutes deux éminemment pathétiques; mais, à l'instar des autres Asiatiques, ils paroissent n'avoir aucune idée de la peinture, de la sculpture, ou de l'architecture, envisagées comme arts d'imagination. Ainsi, au lieu de m'étendre séparément sur chacun de ces articles, j'examinerai, en peu de mots, jusqu'à quel point la littérature et les pratiques religieuses de la Chine confirment ou contredisent la proposition que j'ai mise en avant.

L'opinion arrêtée de M. de Guignes sur ce sujet a beaucoup de rapport avec celle des Brahmanes. Il soutient que les Chinois furent des émigrans de l'Égypte [a] : or les Égyptiens ou Éthiopiens (car ces deux peuples sont évidemment le même) [b] avoient incontestablement la même origine que les anciens naturels de l'Inde [c],

[a] *Voyez*, sur cette importante question, les trois ouvrages suivans : Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne, &c. par M. de Guignes. Paris, 1759, 78 pages *in-12*. — Doutes sur la dissertation de M. de Guignes qui a pour titre, *Mémoire dans lequel on prouve &c.* par M. le Roux des Hautesrayes. Paris, 1759, 89 pages *in-12*. — Réponse de M. de Guignes aux doutes proposés par M. des Hautesrayes, sur la dissertation qui a pour titre, *Mémoire &c.* Paris, 1759, 40 pages *in-12*. (L-s.)

[b] Je ne répéterai point ici les faits et autorités que j'ai rassemblés, pour démontrer l'origine éthiopienne des Égyptiens, et l'identité de ces deux nations avec les Indiens. J'ai consigné le résultat de mes recherches dans le troisième volume de la nouvelle édition du Voyage de Norden, contenant mes notes et éclaircissemens, principalement tirés des auteurs arabes, *p. 348-351*. (L-s.)

[c] Il est sans doute fort peu intéressant pour le lecteur d'apprendre qu'à une époque où le second volume des Mémoires de la Société asiatique ne m'étoit pas encore parvenu, j'ai énoncé, sur l'origine commune des Égyptiens, des Indiens et des Chinois, et sur le système de M. de Guignes, une opinion parfaitement identique avec celle de M. Jones; je crois même l'avoir appuyée de rapprochemens et de preuves qui peuvent avoir quelque poids et quelque intérêt aux yeux des philosophes. *Voyez* le discours préliminaire sur la religion, les mœurs, usages &c. des Hindous, placé à la tête de mes Fables et Contes indiens, publiés en 1791. (L-s.)

comme le prouve assez l'affinité de leur langue et de leurs institutions tant religieuses que politiques. Mais prétendre que la Chine fut peuplée, un petit nombre de siècles avant notre ère, par une colonie venue des bords du Nil, quoique ni les Persans, ni les Arabes, ni les Tatârs, ni les Hindous, n'aient ouï parler de cette migration, c'est avancer un paradoxe, que la seule autorité même d'un aussi savant homme n'est pas en état de soutenir; et puisque la raison, fondée sur les faits, peut seule décider une question semblable, nous avons droit d'exiger une évidence plus frappante et des raisonnemens plus forts que ceux dont il a fait usage. A la vérité, les hiéroglyphes égyptiens ressemblent beaucoup aux sculptures et aux peintures mythologiques de l'Inde; mais ils semblent différer absolument du système symbolique des Chinois : ce système a pu très-aisément être inventé par un individu, ainsi qu'ils le prétendent; et il a pu très-naturellement être imaginé par les premiers Tchînas, ou Hindous proscrits, qui ne connurent jamais ou qui avoient oublié les caractères alphabétiques de leurs sages ancêtres. Quant à la table et au buste d'Isis, il paroît qu'on les abandonne comme des impostures modernes : mais, en leur supposant une authenticité incontestable, ils ne seroient ici d'aucun poids; car les lettres gravées sur le buste paroissent avoir été destinées pour des signes alphabétiques; et celui qui les a fabriquées (si réellement elles ont été fabriquées en Europe) a été singulièrement heureux, puisque deux ou trois de ces lettres sont exactement les mêmes qui se voient sur un pilier de métal encore subsistant dans le nord de l'Inde. S'il est permis de s'en rapporter au témoignage des Grecs, qui n'étudioient d'autre langue que la leur, il y avoit deux séries de caractères alphabétiques : les uns populaires, comme les diverses lettres usitées dans nos provinces de l'Inde; les autres sacerdotaux, comme les lettres divanagary [a], sur-tout celles de la forme employée dans le Véda. Il y avoit en outre deux sortes de sculpture sacrée : l'une simple, comme les

[a] J'ai déjà observé, dans mes notes sur l'orthographe des mots orientaux, dans le premier volume, que le caractère *divanagari* ou *divanagara* n'étoit pas le véritable

figures de Bouddha et des trois Râmas ; l'autre allégorique, comme les images de Ganesa, ou la sagesse divine, et d'Isânî, ou la nature, avec tous leurs accessoires emblématiques. Mais le véritable caractère des Chinois paroît tout-à-fait distinct des écritures égyptiennes, mystérieuse ou populaire. Quant à l'hypothèse de M. de Guignes, savoir que les symboles compliqués des Chinois n'étoient ordinairement que des monogrammes phéniciens, espérons qu'il a renoncé à une idée aussi étrange; probablement il ne l'a mise au jour qu'afin de déployer son esprit et son érudition.

Nous avons une preuve oculaire que le petit nombre des caractères radicaux des Chinois furent, dans l'origine, comme nos symboles astronomiques et chimiques, la peinture ou le contour d'objets visibles, ou des signes figurés pour des idées simples, qu'ils ont multipliés à l'aide des combinaisons les plus ingénieuses et des métaphores les plus animées. Mais comme, à ce qu'il me semble, ce système est particulier à eux et aux Japonois, ce seroit une vaine ostentation que de nous en occuper pour le moment; d'ailleurs, par les raisons que j'ai déjà exposées, il ne fortifie ni n'atténue l'opinion que je tâche de soutenir. On peut dire la même chose de la langue parlée des Chinois; car, indépendamment de sa fluctuation constante durant plusieurs siècles, elle a cela de particulier, qu'elle exclut quatre ou cinq sons que les autres nations prononcent, et qu'elle est coupée par monosyllabes, lors même que les idées qu'ils expriment et leurs symboles écrits sont extrêmement compliqués. Ceci a pris sa source, à ce que je présume, dans les habitudes singulières de ce peuple. Sa langue vulgaire est accentuée d'une manière si musicale, qu'elle forme une espèce de récitatif; mais il lui manque ces accens grammaticaux sans lesquels toutes les langues paroissent monosyllabiques. C'est ainsi qu'*Amita*, avec un accent sur la première syllabe, signifie,

caractère sanskrit, mais celui dont les magiciens hindous ont la permission de se servir pour écrire leurs enchantemens, &c. *Voyez* aussi *An historical &c.* [Journal historique et chronologique de la vie de Térouvercadou Moutiah], dans le t. II, p. 561, de l'*Oriental Repertory* de M. Dalrymple. (L-s.)

en sanskrit, *incommensurable.* Les habitans du Bengale le prononcent *Omito* [a]; mais quand la religion de Bouddha, fils de Mâyâ, fut portée du Bengale à la Chine, les Chinois, ne pouvant prononcer le nom de leur nouveau dieu, l'appelèrent *Fo-hi,* fils de Mo-ye, et divisèrent en trois syllabes son épithète *Amita,* O-mi-to se rapportant à quelques-unes de leurs idées, et les exprimant par écrit en trois symboles distincts. Cet exemple nous fera juger si la comparaison de leur langue parlée avec les dialectes des autres nations, peut conduire à des notions certaines concernant leur origine. Ce même exemple néanmoins me fournit un raisonnement fondé sur l'analogie, que j'expose comme une simple conjecture, mais dont la *plausibilité* s'augmente à mes yeux à mesure que je l'examine davantage. Le Bouddha des Hindous est incontestablement le Fo-hi des Chinois : or le premier ancêtre de ce peuple s'appelle aussi *Fo-hi,* mot où le second monosyllabe paroît signifier *victime.* D'un autre côté, l'ancêtre de cette tribu militaire, que les Hindous appellent *Tchandravansa,* ou enfant de la Lune, fut, suivant leurs Pourânas ou légendes, Bouddha, ou le génie de la planète de Mercure, de qui descendoit, au cinquième degré, un prince nommé *Drouhya,* que son père Yayâti envoya en exil à l'est de l'Hindoustân, en prononçant contre lui cette imprécation : « Puissent tes descendans ne » pas connoître le Véda ! » Les Chinois modernes n'ont pu prononcer le nom de ce prince; et quoique je n'ose pas conjecturer que sa dernière syllabe ait été changée en *Yao,* je crois pouvoir observer qu'Yao fut le cinquième descendant de Fo-hi, ou du moins le cinquième mortel de la dynastie impériale; que les Chinois eux-mêmes

[a] C'est l'*Amida* des Japonois, le même que l'*Anubis* des Égyptiens. Il a chez ces deux peuples une tête de chien. Les Japonois lui mettent dans les mains un cercle d'or, qu'il mord. Ce cercle ressemble à celui qui représentoit le Temps chez les Égyptiens. En outre, le cheval sur lequel il est monté, et dont les sept têtes indiquent sept mille siècles, tout cela prouve incontestablement qu'on le regarde comme l'emblème de l'éternité : la signification de son nom, en sanskrit, justifie encore cette opinion. *Voyez* Georgi *Alphabetum Tibetanum,* p. 130 et 131; Voyage de M. Thunberg au Japon, &c. *t. II, p. 167,* de ma traduction françoise, édition in-4.° (L-s.)

regardent

regardent toute la partie antérieure de leur histoire comme poétique ou fabuleuse; que Ti-co père d'Yao, ainsi que le roi indien Yayâti, fut le premier prince qui épousa plusieurs femmes, et que Fo-hi, chef de leur race, apparut, à ce que disent les Chinois, dans une province de l'ouest, et tint sa cour dans le territoire de Tchîn, où l'on suppose que s'établirent les fugitifs dont parle le législateur indien. Une autre circonstance mérite d'être remarquée dans ce parallèle. Selon le P. de Prémare, dans son Traité sur la mythologie des Chinois, la mère de Fo-hi étoit la fille du Ciel, surnommée *aimant les fleurs.* Un jour qu'elle se promenoit seule au bord d'une rivière qui portoit le même nom, elle fut tout-à-coup environnée d'un arc-en-ciel. Bientôt après elle devint enceinte; et, au bout de douze ans, elle mit au monde un soleil aussi radieux qu'elle-même, qui, entre autres titres, avoit celui de *Soùi*, ou d'*Étoile de l'année.* Or, dans le système mythologique des Hindous, la nymphe Rôhinî, qui préside à la quatrième maison lunaire, étoit la maîtresse favorite de Soma, ou la Lune, qui compte parmi ses nombreuses épithètes, celle de *Koumoudanâyaca*, ou *passionnée pour une* espèce de *fleur aquatique* qui fleurit le soir; et de ce couple naquit Bouddha, gouverneur d'une planète, et aussi appelé des noms de ses parens, *Rauhinêya*, ou *Saumya.* Il est vrai que le savant missionnaire explique le mot *Soùi* par Jupiter : mais on ne pouvoit pas s'attendre à une parfaite ressemblance entre deux fables de ce genre; et il suffit pour mon objet qu'elles paroissent avoir un air de famille. « Le dieu Bouddha, disent les Indiens, épousa Ilâ, dont le père fut » préservé d'un déluge universel dans une arche miraculeuse. » Je ne puis affirmer que l'arc-en-ciel de la fable chinoise soit une allusion au déluge, tel qu'il est raconté par Moïse; je ne puis pas davantage fonder un raisonnement solide sur Niou-va, personnage divin, au sujet duquel les historiens chinois s'expriment avec beaucoup d'ambiguité, quant à son caractère, et même quant à son sexe : je puis néanmoins vous assurer, après un mûr examen, que les Chinois, comme les Hindous, croient que la terre a été entièrement

couverte d'eau[a]; et ils décrivent cette eau, dans des ouvrages dont on n'a jamais disputé l'authenticité, comme coulant abondamment, puis s'étant arrêtée, et séparant le premier âge de la race humaine du second. Je puis vous assurer que la division du temps où commence leur histoire poétique, précéda immédiatement l'apparition de Fo-hi sur les montagnes de Tchyn; mais que la grande inondation arrivée sous le règne d'Yao, ou se borna au plat-pays de son royaume, si toute sa description n'est pas une fable, ou a été déplacée par l'ignorance des annalistes chinois, si elle renferme une allusion au déluge de Noé.

L'importation d'une nouvelle religion à la Chine, dans le premier siècle de notre ère, doit nous conduire à supposer que l'ancien culte, quel qu'il fût, avoit été reconnu insuffisant pour détourner la masse du peuple de ces délits contre la conscience et la vertu, que l'autorité civile ne pourroit atteindre; et il est presque impossible qu'un gouvernement eût subsisté long-temps avec quelque bonheur sans

[a] Il est aisé de s'apercevoir qu'ici, comme dans beaucoup d'autres endroits de ses ouvrages, M. Jones voudroit trouver chez les Indiens et chez les Chinois des preuves en faveur du déluge universel; mais je ne crains pas d'affirmer qu'il n'en est pas fait mention dans les ouvrages chinois d'une authenticité reconnue, tels que le Chou-king, la grande Histoire de la Chine, les fragmens cités dans le neuvième volume des Mémoires concernant les Chinois, &c. Je ne me permettrai pas la même assertion à l'égard des Indiens. Cependant, de quel droit un peuple rigoureusement consigné dans ses limites, à qui les émigrations et même les voyages sont défendus, sous les peines spirituelles et temporelles les plus rigoureuses, cet ancien peuple enfin, dont tous les monumens littéraires attestent la profonde ignorance sur les pays les plus voisins du sien, ose-t-il affirmer que la terre a été entièrement couverte d'eau! Mais, sans lui reprocher ici une ignorance involontaire et une présomption ridicule, n'est-ce pas à nos préventions et à nos connoissances imparfaites de son antique idiome, qu'il faut attribuer *les* assertions hasardées que nous lui prêtons! et lorsque les Hindous, les Juifs, ou d'autres nations asiatiques, nous parlent de l'universalité du déluge, cette universalité ne doit-elle pas s'entendre seulement de l'étendue des pays occupés par ce *peuple*, et non pas de la surface du globe, sur la forme et les dimensions duquel *toutes* les anciennes nations n'avoient que des idées fausses, et même extravagantes! Quant à ces déluges partiels, ou plutôt à ces inondations locales, le témoignage des annales asiatiques se trouve pleinement justifié par les grands mouvemens de la nature, tels que la formation de la Méditerranée, celle de la mer Rouge, du golfe Persique, &c. (L-s.)

des préceptes de ce genre. En effet, nul gouvernement ne sauroit être de longue durée sans une justice égale, et la justice ne sauroit être administrée sans l'autorité de la religion. Les fragmens des ouvrages de Confucius et de ses successeurs, traduits par le P. Couplet, peuvent donner une notion générale de leurs opinions religieuses. Ils croyoient fermement au Dieu suprême, et démontroient son existence et sa providence par la beauté et la perfection exquises des corps célestes et l'ordre admirable de la nature dans toute la composition du monde visible. Ils inféroient de cette croyance un système de morale, que le philosophe résume, en peu de mots, à la fin du *Lùn-yù :* « Celui, dit Confucius, qui sera bien persuadé que le Sei-
» gneur du ciel gouverne l'univers, celui qui usera de modération en
» toutes choses, qui connoîtra parfaitement son espèce, et agira au
» milieu de ses semblables de manière que sa vie et ses mœurs
» soient conformes à la connoissance qu'il a de Dieu et des hommes,
» celui-là peut passer, avec vérité, pour remplir tous les devoirs d'un
» sage, et pour être très-supérieur au troupeau vulgaire de la race
» humaine. » Mais une semblable religion et une semblable morale ne pouvoient jamais être universelles; et nous voyons que les Chinois avoient un ancien système de cérémonies et de superstitions, que le gouvernement et les philosophes paroissent avoir encouragé, et qui a une affinité visible avec quelques branches du plus ancien culte indien. Ils croyoient à l'intervention des génies, ou esprits tutélaires, qui présidoient aux étoiles et aux nuages, aux lacs et aux rivières, aux montagnes, aux vallées et aux forêts, à certaines régions et à certaines villes, à tous les élémens, qu'ils comptoient au nombre de cinq, à l'instar des Hindous, et particulièrement au feu, le plus brillant de tous. Ils sacrifioient des victimes à ces divinités sur les hauteurs; et le passage suivant du *Chi-king*[a] [ou Livre d'odes] est assez dans le style des Brahmanes : « Ceux même qui font un
» sacrifice avec le respect convenable, ne peuvent être parfaitement
» sûrs que les esprits divins acceptent leurs offrandes; et à plus forte

[a] *Voyez*, sur ce livre, mes notes ci-dessus, *p. 243 et suivantes.* (L-s.)

» raison ceux qui adorent les dieux d'une manière languissante et » peu stable, ne distinguent pas clairement leurs émanations sacrées.» Sans doute ce sont là des traces imparfaites, mais ce sont des traces d'une affinité entre la religion de Menou et celle des Tchînas, qu'il nomme parmi ses apostats. M. le Gentil dit avoir observé une forte ressemblance entre les rites funèbres des Chinois et le Srâddha des Hindous; et M. Bailly, après de savantes recherches, conclut que « même les histoires puériles et absurdes des fabulistes chinois con» tiennent des restes de l'ancienne histoire de l'Inde, avec une foible » esquisse des premiers siècles hindous. » Comme les Bouddhistes étoient Hindous, il est naturel de croire qu'ils portèrent à la Chine plusieurs cérémonies pratiquées dans leur pays; mais ils défendoient positivement d'immoler des bestiaux. Nous savons cependant que les Chinois sacrifioient anciennement divers animaux, même des taureaux et des hommes. Outre cela, nous découvrons plusieurs rapports singuliers entre eux et les anciens Hindous : par exemple, dans la période remarquable de 432000 ans, et dans le cycle de 60 ans; dans la prédilection pour le nombre mystique 9; dans plusieurs jeûnes et grandes fêtes semblables, sur-tout aux époques des solstices et des équinoxes; dans les honneurs funéraires dont je viens de parler, et qui consistent en riz et en fruits offerts aux mânes de leurs ancêtres; dans la crainte de mourir sans enfans, de peur que ces offrandes ne soient interrompues; et peut-être dans leur commune antipathie pour la couleur rouge, antipathie si forte chez les Indiens, que Menou lui-même, lorsqu'il permet aux Brahmanes de commercer, s'ils ne peuvent subsister autrement, leur défend absolument « de trafiquer d'aucune espèce d'étoffes rouges, de lin » ou de laine, ou d'écorce tissue. » Toutes les particularités dont j'ai fait mention dans les deux paragraphes de la littérature et de la religion, semblent prouver collectivement (autant qu'une pareille question est susceptible de preuve) que les Chinois et les Hindous sont originairement le même peuple; mais qu'ayant vécu séparés pendant environ quatre mille ans, ils ont conservé peu d'indices remarquables

de leur ancienne consanguinité, sur-tout les Hindous, qui ont encore leur ancienne langue et leur ancien rituel, tandis que les Chinois oublièrent bientôt l'une et l'autre : d'ailleurs les Hindous ont constamment pris des femmes dans leur propre nation, tandis que les Chinois, par un mélange de sang tatâr, à compter depuis leur premier établissement, ont enfin formé une race distincte, en apparence, des Indiens et des Tatârs.

Des causes semblables ont donné lieu, à ce que je présume, à une semblable différence entre les Chinois et les Japonois. Nous possédons maintenant, ou nous posséderons bientôt sur ces derniers, des renseignemens aussi exacts et aussi complets qu'on peut se flatter d'en obtenir sans une connoissance parfaite des caractères chinois. Kæmpfer a enlevé à M. Titsing[a] l'honneur d'être le premier Européen, et M. Titsing lui a enlevé celui d'être le seul qui, par un long séjour au Japon et des relations familières avec ses principaux habitans, ait été à portée de rassembler des matériaux authentiques pour l'histoire naturelle et civile d'un pays *séparé du reste du monde*, comme les Romains le disoient de notre île[b]. Les ouvrages de ces illustres voyageurs se confirmeront et s'éclairciront mutuellement; et lorsque M. Titsing aura appris le chinois, étude à laquelle il compte dévouer une partie de son loisir dans l'île de Java, sa précieuse collection d'ouvrages composés dans cette langue, sur les lois et les révolutions, les productions naturelles, les arts, les manufactures et les sciences du Japon, sera entre ses mains une mine inépuisable de renseignemens neufs et importans. Lui et son devancier assurent avec confiance, et je ne doute pas de la vérité de leur assertion, que les Japonois se croiroient violemment insultés, si on leur donnoit

[a] Ce savant et estimable Hollandois, qui a été en ambassade auprès du *koubo* ou empereur civil du Japon, puis auprès de l'empereur de la Chine; qui a en outre résidé au Bengale, à Java, au cap de Bonne-Espérance, &c. et qui a rapporté de ces longs voyages des notions de la plus haute importance, et des collections nombreuses, vient de fixer son séjour à Paris; et nous avons tout lieu d'espérer qu'il s'occupera de recueillir le fruit de ses travaux, en les faisant connoître au public par la voie de l'impression. (L-s.)

[b] ..... *Divisos orbe Britannos.* (L-s.)

seulement à entendre qu'ils descendent des Chinois, auxquels ils sont supérieurs dans plusieurs arts mécaniques, et, ce qui est d'une plus grande conséquence, dans l'esprit militaire : mais, à ce qu'il me semble, ils ne prétendent pas nier qu'ils soient une branche de l'ancienne souche d'où les Chinois sont issus ; et s'ils mettoient de la chaleur à contester ce fait, il seroit prouvé par un raisonnement invincible, supposé que j'aie raisonné juste dans la partie de ce Discours qui traite de l'origine des Chinois. En premier lieu, il paroît inconcevable que les Japonois, qui semblent n'avoir jamais été ni conquérans ni conquis, eussent adopté tout le système des lettres chinoises avec toutes ses complications et tous ses inconvéniens, si, de temps immémorial, il n'avoit pas subsisté des relations entre les deux peuples, ou, en d'autres termes, si la race hardie et spirituelle qui peupla le Japon au milieu du treizième siècle avant J. C. et fonda sa monarchie environ six cents ans plus tard, n'avoit pas porté avec elle les lettres et le savoir qu'elle avoit possédés en commun avec les Chinois ; mais j'insiste principalement sur ce que l'idolâtrie égyptienne ou hindoue a régné au Japon depuis les temps les plus reculés [a], et sur ce que, parmi les idoles honorées en ce pays, suivant Kæmpfer, avant les innovations de Sâcya ou Bouddha, que les Japonois nomment aussi *Amida*, nous trouvons plusieurs de celles qui frappent tous les jours nos regards dans les temples du Bengale, en particulier la déesse à plusieurs bras, représentant les forces de la nature, qui s'appeloit *Isis* [b] en Égypte, et qui se nomme au Bengale *Isânî*, ou *Isî* ; son image, telle que la donne le voyageur allemand, a été reconnue sur-le-champ, avec un mélange de plaisir et d'enthousiasme, par tous les Brahmanes à qui je l'ai montrée. Il est très-vrai que les Chinois diffèrent beaucoup des habitans du Japon

[a] On peut voir des rapprochemens fort curieux à l'appui de cette assertion, dans l'*Alphabetum Tibetanum* du P. Georgi. J'en ai aussi indiqué quelques-uns qui étoient inconnus à ce savant, dans mes notes sur le voyage de M. Thunberg au Japon, &c. *t. II de l'édition in-4.°* (L-s.)

[b] Plutôt *I-si*, abondance (satiété) ambulante, suivant Jablonski, *Pantheon Ægyptiorum*, t. II, p. 31. (L-s.)

dans leurs dialectes provinciaux, dans leurs manières extérieures, et peut-être dans la vigueur de leurs facultés intellectuelles : mais on observe une aussi grande différence parmi toutes les nations de la famille gothique ; et nous pourrions même rendre raison d'une disparité plus grande, en considérant le nombre de siècles pendant lesquels les divers essaims ont été séparés de la grande ruche indienne, à laquelle ils appartenoient dans l'origine. Les Japonois modernes donnèrent à Kæmpfer l'idée de Tatârs civilisés ; et il est raisonnable de croire que les Japonois, qui furent originairement des Hindous de la classe militaire, et qui s'avançoient plus à l'est que les Tchînas, ont, comme eux, insensiblement changé de traits et de caractère par leurs mariages avec diverses tribus tatâres, qu'ils trouvèrent dispersées dans leurs îles, ou qui s'y fixèrent par la suite.

J'ai montré, dans cinq Discours, que les Arabes et les Tatârs furent originairement des races distinctes, tandis que les Hindous, les Chinois et les Japonois sortirent d'une autre souche ancienne, et que ces trois souches peuvent être assignées à l'Irân comme à un centre commun, d'où il est très-probable qu'elles s'étendirent, en suivant différentes directions, il y a environ quatre mille ans. Il sembleroit donc que j'ai exécuté mon dessein, qui étoit de rechercher l'origine des nations asiatiques : mais les questions que j'ai entrepris de discuter ne sont pas encore mûres pour une analyse rigoureuse ; et il sera d'abord nécessaire d'examiner avec une scrupuleuse attention toutes les races isolées qui habitent les frontières de l'Inde, de l'Arabie, de la Tatârie, de la Perse et de la Chine, ou qui sont parsemées dans les parties montagneuses et incultes de ces vastes régions. A notre prochaine assemblée, je consacrerai un discours entier à cet examen ; et si, après toutes nos recherches, il ne se trouve que trois races primitives, il s'agira ensuite d'examiner si ces trois races ont une souche commune, et, en ce cas, par quels moyens cette souche fut conservée au milieu du choc violent que paroît avoir éprouvé notre globe.

XXVI.

TRADUCTION D'UNE INSCRIPTION EN LANGUE MÂGAH[a]

Gravée sur une plaque d'argent trouvée dans un caveau près d'Islâm-âbâd[b]*;*

Communiquée par JOHN SHORE, Écuyer.

LE 14 mâgah[c] 904, Tchândi Lâh[d] Râdjah, par le conseil de Baouangari Raauli[e], qui dirigeoit ses études et ses dévotions, et

[a] Langue des naturels d'Arakan, qui se nomment مكه *Magh;* ils mènent une vie sauvage, habitent sur les bords de la rivière de Tipperah, et paroissent être les habitans autocthones d'Arakan [ارخنك ou رخنكه]; ils ont la même religion que les Péguans, les Siamois et les Tibétains, c'est-à-dire qu'ils sont Bouddhistes. *Voyez* de plus amples détails sur ce peuple bien peu connu, dans le *Narrative of the transactions in Bengal, &c.* p. 84 et suivantes de l'édition de Calcutta; l'*Account of Aracan written at Islam Abad* [Tchittagong] *in June 1777, &c.* t. I, p. 316-326 de l'*Asiatick miscellany*, Calcutta, 1785; Symes's *Embassy to Ava*, p. 103 et 104 de l'édition angloise, et t. I, p. 197, 198, 207, de la traduction françoise; *Ayin Akbéry*, t. III, p. 6 et suivantes, de l'édition de Calcutta. (L-s.)

[b] اسلام اباد ou چاتكانو *Tchâtgong*, vulgairement *Tchittagong.* « C'est une grande ville située au milieu des arbres sur le bord de la mer, et un grand comptoir où se rendent les marchands chrétiens et autres...... Au midi du Bengale est un beau royaume nommé *Arakan :* le port de Tchâtgong en dépend. . . . . . »
جاتكانو بزرك شهريست بر ساحل شور
دريا وكرد او درخت زار ازكزين بنادر بر
شمرند نصاري وديكر بازركان فراهم آيد....
وجنوب بنكاله فراخ ملكي است ارخنك
نام بندر چاتكانو از وهست Voyez l'*Ayin Akbéry* ايين اكبري ou Commentaire du Grand-Moghol Akbar, article du ssoûbah du Bengale صوبه بنكاله *p. 150 et 151 verso* de mon manuscrit; *t. II, p. 6 et 13*, de la traduction de M. Gladwin, édition de Calcutta.

Suivant M. Pennant, *View of Hindoostan*, t. II, p. 363, Tchittagong est le dernier district du Bengale, et forme un détroit qui longe la baie du Bengale dans l'étendue d'environ cent milles; il est borné à l'est par une file de montagnes. Le major Rennell place la ville même à 22[d] 20' de latitude.

conformément

conformément à l'opinion de vingt-huit autres Raaulis, forma le projet d'établir un lieu d'adoration religieuse. En conséquence, un caveau fut creusé et pavé de briques, ayant trois coudées de profondeur et trois coudées de diamètre, où l'on déposa cent vingt images en cuivre, de petites dimensions, appelées *tahmoûdas ;* en outre vingt images en cuivre, plus grandes que les premières, appelées *lângoûda.* Il y avoit aussi une grande statue de pierre, appelée *lângoûdagâri*, avec un vase de cuivre, où étoient déposés deux des ossemens de Thâcour. Sur une plaque d'argent étoient inscrits les *Hauca*, ou commandemens de la divinité, avec celui qui est nommé *Taumah tchocksaouna tahma*, à l'étude duquel vingt-huit Raaulis dévouent leur temps et leur attention. Ceux-ci, après avoir célébré cet acte de dévotion par des fêtes et des réjouissances, érigèrent sur le caveau un lieu d'adoration religieuse pour les Magâs, en l'honneur de la divinité.

Dieu envoya dans le monde Bouddha âvatâr [a], pour instruire et diriger les pas des anges et des hommes. Voici une relation de sa naissance et de son origine : Quand Bouddha âvatâr descendit de la région des ames, au mois de mâgah, et entra dans le corps de Mahâmâyâ, épouse de Soutah Dannah, râdjah de Cailâs [b], le sein

Le nom de cette ville est sanskrit, et signifie *les sept villages.* Il fut changé en celui de اسلام آباد *Islâm-âbâd* [ville du salut, de l'islamisme] par les Musulmans, depuis qu'ils sont maîtres de l'Hindoustân. Il ne faut pas confondre cette ville maritime avec une autre du même nom, située dans le nord de l'Inde, et dépendante du Kachmyr, sur les bords du Djâlem, et dont M. Forster a donné une description dans la relation de son voyage par terre du Bengale à Saint-Pétersbourg, *t. II, p. 276,* de ma traduction. (L-s.)

[c] پهاگن C'est le onzième mois de l'année bengale. L'an 904 de cette ère répond à l'an 1497 de l'ère vulgaire. (L-s.)

[d] Peut-être *Sândilyah.*

[e] *Raauli* est un mot de la langue d'Arakan, qui désigne un personnage sacré, un prêtre de la religion de Bouddha, les mêmes que l'on appelle *Talapoins* au Pégou, *Lamas* au Tibet, &c. (L-s.)

[a] بوده اوتار L'incarnation de la divinité, sous la forme de Bouddha. (L-s.)

[b] Voici l'histoire de cet âvatâr ou incarnation, tirée de l'*Ayïn Akbéry :*

« L'incarnation de Bouddha eut lieu » dans le kali-youg, au mois de béïçâkh » de cheglbedjétéh tit'h setyhmyn, dans » la ville de Moktâ, et dans le palais du » râdjah Sedhoùdhen Nazâderâ; il naquit » du sein de Mâyâ Yzâd. On dit que » comme il y avoit beaucoup de djaguen, » et que l'on immoloit un grand nombre

de Mahâmâyâ offrit tout-à-coup l'apparence d'un cristal diaphane, où l'on voyoit Bouddha, beau comme une fleur, à genoux et appuyé sur ses mains. Lorsque dix mois et dix jours de sa grossesse furent écoulés, Mahâmâyâ demanda au râdjah la permission de faire une visite à son père. En conséquence, il fut donné ordre de réparer et de nettoyer les chemins pour son voyage. On planta des arbres à fruit; on plaça sur les côtés du chemin des vases d'eau, et on prépara de grandes illuminations. Mahâmâyâ se mit ensuite en route, et arriva dans un jardin contigu au chemin, où son penchant l'engagea à se promener et à cueillir des fleurs. En ce moment, assaillie tout-à-coup des douleurs de l'enfantement, elle s'appuya contre les arbres pour se soutenir; ils baissèrent aussitôt leurs branches, afin de la cacher pendant qu'elle mettoit l'enfant au monde. Brâhmah lui-même fut présent, tenant à la main un vase d'or. Il plaça l'enfant sur ce vase, et le remit à Indra [a], qui en chargea une femme de sa suite. L'enfant, descendant de ses bras, fit sept pas, après quoi Mahâmâyâ le prit et le porta chez elle. Le lendemain matin, le bruit se répandit qu'il étoit né un enfant dans la famille du râdjah. Tapaswi Mouni [b], qui, demeurant dans les bois, consacroit tout son temps à l'adoration de la divinité, apprit par inspiration que Bouddha étoit venu

» d'animaux, Bechen résolut de prendre » une forme humaine, pour blâmer ces » institutions et ces djaguen. C'est pourquoi il apparut dans cette même année, » et vécut cent ans, comme on le voit par » quelques détails relatifs à lui, qui ont » déjà été donnés (à l'article de la doctrine » de Bouddha, que j'ai donné en entier » dans mon extrait du Rituel des Mantchoux, *t. VII* des Notices et Extraits » des Manuscrits) ». بوده ٢٢ اوتار
در کلجك ماه ١٢ بيساکه شکل بجته
تته ستهمين در شهر مکتا خانه راجه
سدهودهن نزاد را محجند از شکم مايا بزاد کويند
جون جکنها بسيار شد وفراوان جانور
بکشش رفت بشن خواست که باتي
بهکر در شك ابين ببدما وجکنهارا نکومش
نمايد ازين رو دران سال به بر فراز
بيدايي برآمد وصد سال زندکاني کرد
جنانجه لمخي حال او کذارده آمد *Ayin Akbéry*, p. 335 de mon manuscrit, et *t. III, p. 241*, de la traduction de M. Gladwin, édition de Calcutta. (L-s.)

[a] Dieu du ciel, des nuages, &c. (L-s.)

[b] Espèce de docteur et de cénobite parmi les anciens Hindous. (L-s.)

au jour dans le palais du râdjah; il s'y rendit à travers les airs, et là, s'asseyant sur un trône, il dit : « Je suis venu pour visiter l'en- » fant. » On apporta aussitôt Bouddha en sa présence. Le Mouni remarqua deux pieds fixés sur sa tête; et devinant quelque chose de bon et de mauvais augure, il commença à pleurer et à rire alternativement. Le râdjah le questionna sur ce qui se passoit en lui. « Je » ne dois pas, répondit-il, résider au même lieu que Bouddha, » lorsqu'il parviendra au rang d'âvatâr; c'est là le sujet de mon » affliction : mais je suis maintenant affecté de joie par sa présence, » attendu qu'elle m'absout de toutes mes fautes. » Le Mouni se retira pour lors; et cinq jours s'étant écoulés, il assembla quatre Pandits, pour calculer la destinée de l'enfant. Trois d'entre eux prédirent que, comme il avoit sur les mains des marques qui ressembloient à une roue, il finiroit par devenir râdjah tchakraverti [a]; un autre prédit qu'il parviendroit à la dignité d'âvatâr [b].

L'enfant fut alors nommé *Sâcya;* il avoit atteint l'âge de seize ans. Il arriva, à cette époque, que le râdjah Tchouhidân avoit une fille, qu'il s'étoit engagé à ne marier à personne, jusqu'à ce qu'il se trouvât un aspirant qui pût bander un arc dont il étoit possesseur; chose que plusieurs râdjahs avoient tentée inutilement. Sâcya en vint à bout, et il obtint en mariage la fille du râdjah, avec qui il retourna au lieu de sa résidence.

Un jour que certains mystères lui furent révélés, il conçut le dessein de quitter son royaume. Il lui naquit pour lors un fils, appelé *Raghou.* Sâcya quitta son palais, n'ayant avec lui qu'un domestique et un cheval. Il traversa le fleuve Ganga [c], et arriva à Baloûcâlî, où il posa son armure, après avoir ordonné à son serviteur de le quitter et d'emmener son cheval.

[a] *Tchakraverti*, monarque universel; littéralement, portant le *tchakra*. Le tchakra est un instrument guerrier de forme circulaire, qu'on voit dans les mains de plusieurs dieux de l'Inde : c'est aussi le symbole de la terre; et c'est sous cette acception emblématique que ce mot est employé ici. (L-s.)

[b] اوتار mot sanskrit qui signifie *descente*. (L-s.)

[c] كنكه nom du *Gange* dans les langues sanskrite et persane. (L-s.)

Quand le monde fut créé, il parut six fleurs, que Brâhmah déposa dans un lieu sûr. Trois d'entre elles furent ensuite données aux trois Thâcours, et une fut donnée à Sâcya : il découvrit qu'elle renfermoit des pièces d'habillement, dont il se revêtit, adoptant les mœurs et la vie d'un mendiant. Un jour, un voyageur passa près de lui, avec huit paquets d'herbe sur ses épaules, et lui adressa la parole en ces termes : « Un long temps s'est écoulé depuis que j'ai vu le Thâcour; » mais, puisque j'ai le bonheur de le rencontrer, je demande la per- » mission de lui présenter une offrande composée de ces paquets » d'herbe. » Sâcya accepta l'herbe, et s'y reposa. Tout-à-coup parut en ce lieu un temple d'or, contenant une chaise d'or ouvragé; la hauteur du temple étoit de trente coudées : Brâhmah y descendit, et tint un dais sur la tête de Sâcya. Indra descendit en même temps, chargée d'un grand éventail, ainsi que Nâga, le râdjah des serpens, tenant des souliers à la main, avec les quatre déités tutélaires des quatre coins de l'univers. Tous étoient présens, afin de servir et d'honorer Sâcya. A cette même époque, le chef des Asours [a] arriva avec ses troupes, monté sur un éléphant, pour lui livrer bataille. Aussitôt Brâhmah, Indra et les autres divinités l'abandonnèrent, et disparurent. Sâcya, se voyant seul, invoqua le secours de la terre, qui, se rendant à ses instances, couvrit tout le sol d'une inondation; en sorte que l'Asour et son armée furent vaincus, et obligés de se retirer.

En ce temps-là, cinq écritures sacrées descendirent d'en-haut, et Sâcya fut honoré du titre de Bouddha âvatâr. Ces écritures confèrent les dons de science et de mémoire, la faculté d'exécuter les impulsions du cœur et d'effectuer les paroles de la bouche. Sâcya résida en ce lieu, sans rompre son jeûne, pendant vingt-un jours; il retourna ensuite dans son pays, où il présida les râdjahs, les gouvernant avec soin et équité.

Quiconque lira le Kârik[b], sera purifié dans son corps, dans ses

[a] Les démons, les mauvais génies. Ce mot sanskrit désigne les mêmes êtres imaginaires que les Persans nomment ديو *dyou*. (L-s.)

[b] *Kârik* est le titre du livre sacré des Arakanyens, lequel contient les principes de la religion de Bouddha. (L-s.)

vêtemens et dans le lieu de ses dévotions; il sera, par cet acte, délivré des mauvaises machinations des démons et de ses ennemis; et les voies de la rédemption lui seront ouvertes. Bouddha âvatâr instruisit un certain Raauli[a], nommé *Angouli Mâlà,* dans les écrits du Kârik, disant : « La transmigration n'aura pas lieu pour quiconque les lira et » les étudiera. » De là vint que les écritures furent appelées *Angouli Mâlà.* Il y eut aussi cinq autres livres du Kârik, appelés *Vatchanam,* qui exempteront ceux qui les liront, de la pauvreté et des machinations de leurs ennemis. Ils seront aussi élevés aux dignités et aux honneurs, et leurs jours seront prolongés. L'étude du Kârik guérit les afflictions et les douleurs du corps; et quiconque aura foi à ce livre, obtiendra pour récompense le ciel et le bonheur.

[b] *Voyez,* sur ce mot, ma note précédente, *p. 425.* (L-s.)

XXVII.

SUPPLÉMENT À L'ESSAI
SUR LA CHRONOLOGIE INDIENNE,

Par le Président.

NOTRE savant collègue, M. Samuel Davis, qui, j'espère, ne tardera pas à convaincre M. Bailly qu'il est très-possible à un Européen de traduire et d'expliquer le Souryâ Siddhântâ, m'a remis, en dernier lieu, une transcription, faite par son Pandit, du passage original dont il est parlé dans son Mémoire sur les calculs astronomiques des Hindous, concernant la position des colures au temps de Varâha, comparée avec leur position dans le siècle d'un certain Mouni, ou ancien philosophe indien; et ce passage semble fournir la preuve de deux observations, qui fixeront la chronologie des Hindous, sinon par une démonstration rigoureuse, au moins à très-peu de chose près.

La copie du Vârâhîsañhitâ, dont on a transcrit les trois pages que j'ai reçues, est malheureusement si incorrecte (supposé que la copie elle-même n'ait pas été faite à la hâte), que chaque ligne y est défigurée par une erreur grossière; et mon Pandit, qui a soigneusement examiné le passage, l'a abandonné comme inexplicable. Si je n'avois pas étudié le système de la prosodie sanskrite, j'y aurois également renoncé, en désespérant de l'entendre; mais, quoiqu'il fût écrit comme de la prose, sans aucune espèce de distinction ou de ponctuation, en le lisant à haute voix j'ai reconnu dans quelques phrases la cadence des vers, et d'un mètre particulier appelé *ârya*, qui est réglé, non par le nombre des syllabes, comme les autres mesures indiennes, mais par la proportion des temps, ou momens syllabiques, des quatre divisions dont chaque stance est composée. En comptant ces momens et en fixant leur proportion, je me

suis trouvé en état de rétablir le texte de Varâha, avec le plein assentiment du docte Brahmane qui me seconde. J'ai pareillement corrigé, avec son secours, le commentaire composé par Bhattôtpala, fils de l'auteur, suivant toute apparence, ainsi que trois passages curieux qui y sont cités. Un autre Pandit m'a depuis apporté une copie de tout l'ouvrage original, qui a confirmé les corrections que j'avois hasardées par conjecture, excepté dans deux syllabes de peu d'importance, et relativement au premier des six distiques du texte qui est cité dans le commentaire d'après un autre ouvrage, intitulé *Pantchasiddhânticà.* Cinq de ces distiques sont de Varâha lui-même, et ils commencent le troisième chapitre de son traité.

Avant de rapporter les vers originaux, il sera utile de vous donner une idée de la mesure âryà. Vous la reconnoîtrez plus distinctement en latin que dans toute autre langue moderne de l'Europe :

Tigridas, apros, thoas, tyrannos, pessima monstra, venemur :
Dic hinnulus, dic lepus malè quid egerint graminivori.

Ce distique pourroit être disposé de manière à commencer et à finir avec la cadence d'un hexamètre et d'un pentamètre, six momens étant interposés au milieu du long hémistiche, et sept au milieu du court :

Thoas, apros, tigridas nos venemur, *pejoresque tyrannos :*
Dic tibi cerva, lepus tibi dic malè quid *egerit herbivorus.*

Cependant, comme la mesure âryà peut être variée presque à l'infini, le distique auroit complétement la forme romaine, si la proportion des instans syllabiques, dans les grands vers et dans les petits, étoit de vingt-quatre à vingt, au lieu d'être de trente à vingt-sept :

Venor apros tigridasque, et, pessima monstra, tyrannos :
Cerva mali quid agunt herbivorusque lepus !

Je vais citer les cinq stances de Varâha en caractères européens; j'y joins les deux premières, qui sont les plus importantes, gravées en caractères divanagary [a] :

[a] *Voyez* la planche n.° 10. (L-s.)

Aslêchârdhâddakchinamouttaramayanañ raverdhanichthâdyañ
Noûnañ cadâtchidâsîdeyenoctañ poûrva sastrechou.
Sâmpratamayanañ savitouh carcaiacadyañ mrîgâditastchanyat
Ouctâbhâvè vicrïtih pratyakchapérîkchanaïr vyactih.
Doûrasthatchihnavédyâdoudayé 'stamayé 'pivâ sahasrâñsôh
Tch'hâyâpravêsanirgamatchihnairvâ mañdâlé mahati.
Aprâpya macaramarcô vinivrïtto hañti sâpârañ yâmyâñ
Carcatacamasañprâptò vinivrïttastchâttarâñ saiñdriñ.
Outtaramayanamatîtya vyâvrïttah kchemasasya vrîddhicarah
Pracritisthastchâpyévañ vicrïtigatir bhayacridouchnâñsouh.

Voici une traduction scrupuleusement littérale de ces cinq distiques :

« Certainement le solstice méridional étoit autrefois au milieu » d'aslêchâ, le solstice septentrional dans le premier degré de dhanichthâ, d'après ce qui est rapporté dans les anciens Sâstras. A » présent, l'un des solstices est dans le premier degré de carcata, et » l'autre dans le premier de macara : ce qui est rapporté ne paroissant pas, il faut qu'il soit arrivé un changement; et des démonstrations oculaires en fournissent la preuve. Il suffit d'observer l'objet » éloigné et ses marques, au lever ou au coucher du soleil, ou d'observer, dans un cercle gradué, les marques de l'entrée et de la » sortie de l'ombre. Le soleil détruit le sud et l'ouest, en rétrogradant, » sans avoir atteint macara; il detruit le nord et l'est, en rétrogradant, sans avoir atteint carcata. En retournant sur ses pas, aussitôt » après avoir passé le point du solstice d'hiver, il assure la richesse » et rend le grain abondant, puisque sa marche est alors conforme » à la nature; mais il excite la terreur en suivant une marche contraire à la nature. »

Or les astronomes hindous conviennent que le 1.er janvier 1790 étoit dans l'année 4891 du kali-youga, ou de leur quatrième période, au commencement duquel, disent-ils, les points équinoxiaux étoient dans les premiers degrés de méchâ et de toulâ ; mais ils croient aussi que l'équinoxe du printemps oscille du 3.e degré de mîna au 27.e de méchâ, et *vice versâ*, dans l'espace de 7200 ans. Ils divisent cette période

période en quatre padas, et imaginent conséquemment qu'il varie dans les deux padas intermédiaires, du 1.er au 27.e degré de méchâ, et *vice versâ,* en 3600 ans, le colure coupant leur écliptique dans le premier degré de méchâ, qui coïncide avec le premier d'asouinî, au commencement de chacune de ces périodes oscillatoires. Varâha, surnommé *Mihira,* ou le Soleil, à raison de ses connoissances astronomiques, et qu'on distingue ordinairement par le titre d'*Atchârya,* ou d'homme qui enseigne le Véda, vivoit, de l'aveu des Indiens, lorsque le kali-youga étoit fort avancé; et puisque des observations réelles lui firent trouver les points solsticiaux dans les premiers degrés de carcata et macara, les points équinoxiaux étoient alors dans les premiers degrés de méchâ et de toulâ. Il vivoit donc dans l'année 3600 de la 4.e période indienne, ou 1291 ans avant le 1.er janvier 1790, c'est-à-dire, environ l'an 499 de notre ère. Cette date répond à l'ayanânsa, ou précession, calculée suivant la règle du Souryâ Siddhântâ : car $19^d\ 21'\ 54''$ seroient la précession de l'équinoxe en 1291 ans, selon le calcul hindou de $54''$ par an, qui nous donne à-peu-près le commencement du zodiaque indien; mais, d'après les démonstrations de Newton, qui s'accordent avec les phénomènes, autant que le permet la densité inégale de la terre, l'équinoxe recule tous les ans d'environ $50''$, et a reculé de $17^d\ 55'\ 50''$ depuis Varâha, qui nous donne plus approximativement dans notre sphère le premier degré de méchâ de celle des Hindous. D'après l'observation rapportée dans des Sâstras plus anciens, l'équinoxe avoit rétrogradé de $23^d\ 20'$, ou il s'étoit écoulé environ 1680 ans entre le siècle du Mouni et celui de l'astronome moderne. Ainsi l'ancienne observation doit avoir été faite environ 2971 ans avant le 1.er janvier 1790, c'est-à-dire, 1181 ans avant J. C.

Je passe au commentaire, qui offre des renseignemens de la plus haute importance. « On entend par anciens Sâstras, dit Bhattôt- » pala, les livres de Parâsara et autres Mounis »; et il cite le passage suivant du *Parâsari Sañhità,* qui est en prose mesurée, et dans un style qui ressemble beaucoup à celui des Védas :

Sravichtâdyât pâchnârdhântañ tcharah s'isirò vasantah pachnârdhât rôhinyâñtâñ : Saumyâdyâdaslêchârdhântañ grîchmah ; prâvri 'daslêchârdhât hastâñtañ, tchitrâdyât Djïécht'hârdhântañ sarat : hêmantò djïécht'hârdhât vaichnavañtañ.

« La saison de sisira est depuis le premier de dhanichthâ jusqu'au
» milieu de rêvatî ; celle de vasanta, depuis le milieu de rêvatî jus-
» qu'à la fin de rôhinî; celle de grîchma, depuis le commencement
» de mrigasiras jusqu'au milieu d'aslêchâ ; celle de verchâ, depuis le
» milieu d'aslêchâ jusqu'à la fin de hasta ; celle de sarad, depuis le
» premier de tchitrâ jusqu'au milieu de djyêchthâ; celle de hêmanta,
» depuis le milieu de djyêchthâ jusqu'à la fin de sravanâ. »

Cette notice des six saisons indiennes, dont chacune a l'étendue de deux signes, ou de quatre stations lunaires et demie, place les points solsticiaux, comme Varâha l'a assuré, dans le premier degré de dhanichthâ, et dans le milieu ou à 6^d $40'$ d'aslêchâ, tandis que les points équinoxiaux étoient dans le dixième degré de bharanî, et à 3^d $20'$ de visâkhâ ; mais, du temps de Varâha, le colure solsticial passoit par le 10.e degré de pounarvasou, et à 3^d $20'$ d'outtarâchârâ, tandis que le colure équinoxial coupoit l'écliptique hindou dans le 1.er d'asouinî, et à 6^d $40'$ de tchitrâ, ou l'yôga et seule étoile de cette maison, qui, pour le dire en passant, est indubitablement l'épi de la Vierge, de la longitude connue, de laquelle on peut compter tous les autres points du zodiaque indien. On observera que, dans ce passage, Parâsara ne fait point usage des mots *à présent*, qui se trouvent dans le texte de Varâha ; en sorte qu'il se pourroit que la position des colures eût été déterminée avant lui, et qu'il fût arrivé un changement considérable dans leur vraie position, sans aucun changement dans les phrases qui distinguoient les saisons, de même que notre langage populaire d'astronomie n'éprouve point d'altération, quoique les constellations du zodiaque soient maintenant éloignées d'un signe entier des lieux où elles ont laissé leurs noms. Il est clair néanmoins que Parâsara doit avoir écrit douze siècles avant le commencement de notre ère ; et ce seul fait, comme

nous allons le prouver, conduit à des résultats importans concernant le système de l'histoire et de la littérature indiennes.

Je dirai fort peu de chose de la comparaison qu'il seroit aisé de faire entre les colures de Parâsara et ceux qu'Eudoxe attribue à Chiron, l'aide et l'instituteur supposé des Argonautes : toute l'histoire des Argonautes, qui, suivant Hérodote, n'étoit point originaire de la Grèce, et qui véritablement ne pouvoit l'être, paroît extrêmement sujette à discussion, même lorsqu'elle est dépouillée de ses ornemens poétiques et fabuleux ; et, soit qu'elle fût fondée sur une ligue des princes et des états helladiens, coalisés en vue de réprimer, à la première occasion favorable, la puissance excessive de l'Égypte, ou pour s'assurer l'entrée du Pont-Euxin et s'approprier le commerce de la Colchide ; soit, comme je penche à le croire, que ce fût une émigration d'Afrique en Asie de cette race aventureuse qui s'étoit d'abord établie dans la Chaldée ; en un mot, quelque événement qui ait donné naissance à cette fable, que les anciens poëtes ont si richement ornée, et que les anciens historiens ont adoptée si légèrement, il me semble de toute évidence, même d'après les principes de Newton, et en m'appuyant des mêmes autorités auxquelles il se réfère, que le voyage des Argonautes doit avoir été antérieur à l'année où ses calculs l'engagèrent à le placer. « Battus, » dit notre grand philosophe, fonda Cyrène sur l'emplacement » d'Irasa, ville d'Antée, 633 ans avant J. C. » Cependant, bientôt après, il donne le titre de roi de Cyrène à Eurypyle, avec qui les Argonautes eurent une conférence ; et dans l'un et l'autre passage, il cite Pindare, le plus savant, je l'avoue, comme le plus sublime des poëtes. Or, si j'entends Pindare (ce que je n'assure point ; de plus je ne possède ni ne me rappelle en ce moment les scolies que j'ai anciennement parcourues), la quatrième ode pythique s'ouvre par un court panégyrique d'Arcésilas de Cyrène [a], « où, dit le

[a] *Pindari Pythica, Arcesilao Cyrenæo, curru*, pag. 141 et 39 de l'édition de M. Heyne, 1773. La traduction de M. Jones ne me paroissant pas très-exacte, on me permettra d'en donner ici, en note, une autre, que je dois à la complaisance de

» poëte, la prêtresse, assise près des aigles d'or de Jupiter, prophétisa
» jadis, lorsqu'Apollon n'étoit pas absent de sa demeure, que
» Battus, dont les colonies peupleroient la féconde Libye, aussitôt
» après avoir quitté l'île sacrée [Théra], construiroit une ville re-
» nommée dans la course des chars, sur le sein brillant de la terre;
» et qu'ainsi s'accompliroit, à la dix-septième génération, la pré-
» diction théréenne de Médée, que cette princesse de Colchos, cette
» impétueuse fille d'Æetès, exhala de sa bouche immortelle, et fit
» entendre aux demi-dieux qui accompagnoient le belliqueux Jason. »
Cette introduction du plus noble et du plus animé des poëmes argonautiques semble prouver qu'il y avoit eu quinze générations complètes entre le voyage de Jason et l'émigration de Battus : ainsi, en supposant que trois générations équivalent à cent ou cent vingt ans, calcul admis par Newton, comme ayant été celui des Grecs, il faut placer ce voyage cinq ou six cents ans pour le moins avant l'époque fixée par Newton lui-même pour la fondation de Cyrène, suivant son propre calcul, c'est-à-dire, onze ou douze cent trente-trois ans avant J. C.; date qui offre à-peu-près une moyenne proportionnelle avec celle de Parâsara [a]. Si le poëte veut ensuite indiquer, comme je l'entends, qu'Arcésilas, son contemporain, étoit le huitième descendant de Battus, nous en tirerons à-peu-près la même conséquence, sans avoir recours au calcul peu naturel de trente-trois ou quarante ans pour

mon savant ami et confrère le C.en Dansse de Villoison : « C'est à Delphes qu'autre-» fois la Pythie, assise près des aigles d'or » de Jupiter, en présence d'Apollon qui » l'inspiroit, prescrivit à Battus de quit-» ter sur-le-champ le séjour de l'île sacrée » de Théra, d'aller dans la féconde Libye, » et d'y jeter sur une colline fertile les » fondemens d'une ville destinée à se dis-» tinguer dans la course des chevaux, et » qu'ainsi il accompliroit la prédiction » théréenne de Médée à la dix-septième » génération, &c. » On voit qu'il ne s'agit pas ici de Cyrène, mais de Delphes, où l'on voyoit près du trépied deux aigles d'or auxquels Pindare fait allusion. Ces aigles avoient été placés afin de rappeler l'expérience de Jupiter pour connoître le centre de la terre : ce dieu fit partir du levant et du couchant deux aigles égaux en vîtesse; ces oiseaux se rencontrèrent à Delphes. (L-s.)

[a] *Date qui, par un milieu, approche assez de l'âge de Parâsara*, c'est-à-dire que le milieu entre 1100 et 1233, ou 1167, diffère peu de l'âge de Parâsara, qui est d'environ douze siècles avant notre ère. (Del.)

une génération. En effet, Pindare étoit âgé de quarante ans, lorsque les Persans, ayant traversé l'Hellespont, éprouvèrent une noble résistance aux Thermopyles, et furent glorieusement défaits à Salamine. Il étoit donc né vers la LXVe olympiade, ou 520 ans avant notre ère : ainsi, en accordant, par un calcul plus naturel, six ou sept cents ans pour vingt-trois générations, nous placerons, d'après un terme moyen, le voyage de Jason environ 1170 ans avant J. C. ou environ 45 ans avant le commencement de la chronologie newtonienne.

La description des anciens colures par Eudoxe, si nous nous en rapportons implicitement à son témoignage et à celui d'Hipparque, qui fut incontestablement un grand astronome pour le siècle où il vécut, fournit, j'en conviens, une preuve suffisante de quelques observations grossières faites environ 937 ans avant J. C.; et si les points cardinaux s'étoient éloignés de ces colures de $36^d\ 29'\ 10''$ au commencement de l'année 1690, et de $37^d\ 52'\ 30''$ le 1.er janvier de cette année, ils doivent avoir rétrogradé de $3^d\ 23'\ 20''$ entre l'observation que fait présumer Parâsara et celle qui est rapportée par Eudoxe; ou, en d'autres termes, il doit s'être écoulé 244 ans entre ces deux observations : mais comme cette discussion a peu de rapport à notre sujet principal, je passe aux derniers distiques de notre astronome indien Varâha Mihira, qui donneront lieu à des remarques assez importantes, quoiqu'ils soient purement astrologiques, et conséquemment absurdes. On y voit que, quand les solstices ne sont pas dans les premiers degrés de carcata et macara, le mouvement du soleil est contraire à la nature, et qu'étant occasionné, ainsi que le commentateur le donne à entendre, par un outpata, ou influence surnaturelle, il doit nécessairement engendrer des malheurs; et cette folle idée semble indiquer une connoissance très-superficielle du système que Varâha entreprenoit d'expliquer : mais il se peut qu'il l'eût adoptée uniquement comme un dogme religieux, sur la foi de Garga, prêtre d'une sainteté éminente, qui exprime la même notion dans le distique suivant :

Yadâ nivertatè, prâptah sravichtâmouttarâyanè
Aslêchâñ dakchinê' prâptastadâvideyânmahadbhayañ.

« Quand le soleil rétrograde sans avoir atteint dhanichthâ dans » le solstice septentrional, ou aslêchâ dans le solstice méridional, il » faut craindre de grands dangers. »

Parâsara lui-même étoit également persuadé qu'une irrégularité quelconque dans les solstices présageoit une calamité prochaine. *Yadâprâptò vaichnavântam*, dit-il, *oudanmârgué prepadëiatè, dakchinê aslêchâm vä mahâbhayâya;* c'est-à-dire : « Lorsqu'ayant atteint » l'extrémité de sravanâ dans le sentier septentrional, ou la moitié » d'aslêchâ dans le sentier méridional, le soleil avance encore, cela » donne lieu à de grandes appréhensions. » Peut-être cette notion prit naissance avant qu'on eût observé la précession régulière des points cardinaux. Mais nous remarquerons aussi qu'on regardoit comme de mauvais augure quelques-unes des maisons lunaires, et d'autres comme heureuses. C'est ainsi que Menou, le premier législateur des Indiens, ordonne que certains rites soient pratiqués sous l'influence d'un nakchatra heureux; et dans un passage où il défend de prendre un nom féminin d'une constellation, le savant commentateur cite *ârdrâ* et *rêvatî* pour exemples de noms de mauvais augure, et paroît en avoir omis, à dessein, d'autres qui auroient dû s'offrir les premiers à sa mémoire. J'ignore si dhanichthâ et aslêchâ étoient de bon ou de mauvais augure; mais, quelle que soit la raison de la règle astrologique de Varâha, nous apprenons, par son astronomie, qui étoit fondée sur l'observation, que le solstice avoit reculé au moins de $23^{d}\ 20'$ entre son temps et celui de Parâsara. En effet, quoiqu'il rapporte sa position aux signes, au lieu de la rapporter aux maisons lunaires, tous les Paṇdits avec qui je me suis entretenu sur ce sujet, assurent, à l'unanimité, que les premiers degrés de méchâ et d'asouinî coïncident entre eux. Puisque les deux anciens sages ne nomment que les constellations lunaires, il est probable que la division solaire du zodiaque en douze signes n'étoit pas généralement usitée de leur temps; et nous savons, par le commentaire du Souryâ

Siddhântâ, que le mois lunaire, qui règle encore toutes les cérémonies religieuses, étoit en usage avant le mois solaire. M. Bailly demande « pourquoi les Hindous établirent le commencement de la » précession, suivant l'idée qu'ils en avoient, en l'an de J. C. 499, » résultat où l'avoient également conduit ses calculs; nous répondons : Parce que, cette année-là, l'équinoxe du printemps fut trouvé, par l'observation, dans l'origine de leur écliptique; et puisqu'ils croyoient que sa position avoit dû être la même dans la première année du kali-youga, leur fausse théorie les engagea à fixer le commencement de leur quatrième période 3600 ans avant le siècle de Varâha, et à rendre raison de l'observation de Parâsara, en supposant un outpata, ou prodige.

A quel propos, dira-t-on, avoir fixé le siècle des Mounis? Qui étoient Parâsara et Garga? de qui étoient-ils contemporains, ou à l'époque de quel personnage célèbre peut-on comparer la leur? Quelle lumière ces recherches répandront-elles sur l'histoire de l'Inde ou sur celle du genre humain? Je me félicite de pouvoir répondre à ces questions d'une manière sûre et précise.

Tous les Brahmanes s'accordent à dire qu'un seul Parâsara est nommé dans leurs livres sacrés; qu'il composa le livre d'astronomie cité plus haut, et un traité de jurisprudence, que j'ai en ma possession; qu'il étoit petit-fils de Vasichtha, autre astronome et législateur, dont les ouvrages sont encore existans, et qui fut le précepteur de Râma, roi d'Ayodhyâ [a]; qu'il fut père de Vyâsa, qui arrangea les Védas dans leur forme actuelle, et que Krichna lui-même nomme, avec un éloge emphatique, dans le Guîtâ [b]. Ainsi, de l'aveu même des Pandits, nous ne trouvons que trois générations entre deux des Râmas, qu'ils regardent comme des incarnations de la divinité; et Parâsara auroit vécu jusqu'au commencement du kali-youga, que la

[a] Aujourd'hui Aoudh اوده ssoùbah ou gouvernement de l'Hindoustân. (L-s.)

[b] Le *Bhaguat-Guita,* ou Dialogues d'Ardjoun et de Krichna, épisode du Mahâbhârat, traduit du sanskrit en anglois par M. Wilkins, et de l'anglois en français par M. Parraud. (L-s.)

doctrine erronée d'une oscillation dans les points cardinaux a obligé les Hindous de placer 1920 ans trop tôt. Cette erreur, ajoutée à leur arrangement imaginaire des quatre âges, a été la source de plusieurs absurdités. Ils soutiennent, par exemple, que Vâlmic, qu'ils ne peuvent s'empêcher de reconnoître pour contemporain de Râmatchandra, vivoit du temps de Vyâsa, qui le consulta sur la composition du Mahâbhârat, et qui étoit personnellement connu de Balarâma, frère de Krichna. Un très-docte Brahmane venoit de me répéter l'agréable histoire d'une conversation entre Vâlmic et Vyâsa; je lui témoignai ma surprise d'entendre parler d'une entrevue de deux poëtes qui avoient vécu à 864000 ans l'un de l'autre : mais il se tira bientôt d'un anachronisme aussi monstrueux, en observant que la longévité des Mounis étoit surnaturelle, et qu'on ne pouvoit imposer des limites à la puissance divine. Il auroit eu pareillement recours aux miracles ou au don de prophétie, pour répondre à une autre objection également fatale à son système chronologique. Tout le monde convient que le légiste Yâguyaoualcya vivoit à la cour de Djanaka, dont la fille Sitâ fut l'épouse constante, mais infortunée, du grand Râma, héros du poëme de Vâlmic; mais ce légiste lui-même, dès le début de son ouvrage, que j'ai actuellement sous les yeux, nomme Parâsara et Vyâsa parmi vingt auteurs dont les ouvrages forment le corps de la jurisprudence indienne originaire. Pour le dire en passant, comme Vasichthâ est nommé plus d'une fois dans le *Mânavîsañhitâ*, nous pouvons être sûrs que les lois attribuées à Menou, dans quelque siècle qu'elles aient été promulguées pour la première fois, ne peuvent avoir reçu leur forme actuelle il y a plus de 3000 ans. Le siècle et les fonctions de Garga conduisent à des inductions encore plus intéressantes. On avoue qu'il étoit le *pourôhita* ou prêtre officiant de Krichna lui-même, qui, n'étant que valet de berger à Mat'hourâ, révéla son divin caractère à Garga, en courant à lui avec une bienveillance plus qu'humaine dans sa physionomie, quand le prêtre eut invoqué Nârâyan. Sa fille fut éminente pour sa piété et son savoir; et les Brahmanes conviennent, sans en

prévoir

prévoir les conséquences, que la parole lui est adressée en ces termes dans le Véda même : *Yata oûrdhaouañ nò và samôpi, Gârgui, écha âditëiò dëiâmoûrdhânañ tapati, dëiâ vâ bhoûmiñ tapati, bhoûmëiâ sobhrañ tapati, lôkân tapati, antarañ tapatëianantarañ tapati.* « Ce soleil, ô » fille de Garga, qui surpasse tout en élévation, à qui rien n'est » égal, éclaire le sommet du ciel; avec le ciel, il éclaire la terre; » avec la terre, il éclaire les mondes inférieurs; il éclaire les mondes » supérieurs; il éclaire d'autres mondes; il éclaire le cœur, et tout » ce qui est hors du cœur. »

De ces faits que les Brahmanes ne sauroient nier, et de ces aveux qu'ils font unanimement, nous pouvons raisonnablement conclure que si Vyâsa ne fut pas l'auteur des Védas, il ajouta au moins quelque chose aux fragmens épars d'un ouvrage plus ancien, ou peut-être aux traditions décousues qu'il avoit rassemblées : mais, quelle que soit l'antiquité comparative des Écritures hindoues, nous pouvons conclure, en toute sûreté, que la chronologie de Moïse et celle des Indiens sont parfaitement d'accord; que Menou, fils de Brâhmah, fut l'*Âdima*, ou le premier créé des mortels, et par conséquent notre Adam; que Menou, fils du Soleil, fut sauvé d'un déluge universel avec sept autres, dans un *bahitra*, ou arche spacieuse, et qu'ainsi ce doit être notre Noé; que Hiranyacacipou, le géant à la hache d'or, et Vali ou Bali, furent des monarques impies et présomptueux, et très-probablement notre Nemrod et notre Belus; que les trois Râmas, dont deux étoient des guerriers invincibles, et dont le troisième, également distingué par sa vaillance, fut en outre le protecteur de l'agriculture et du vin, auquel on donne une épithète tirée de son nom; que ces trois Râmas, dit-il, furent divers emblèmes du Bacchus des Grecs, et soit le Râma de l'Écriture, ou sa colonie personnifiée, soit le soleil, premier objet du culte de sa famille idolâtre; qu'une émigration considérable de la Chaldée dans la Grèce, l'Italie et l'Inde, eut lieu environ douze siècles avant la naissance de Jésus-Christ; que Sâcya ou Sîsak, environ deux siècles avant Vyâsa, importa dans l'Inde, en personne, ou au moyen d'une colonie

égyptienne, la douce hérésie des anciens Bouddhistes, et que l'aurore de la véritable histoire indienne ne paroît que trois ou quatre siècles avant l'ère chrétienne, les siècles antérieurs étant obscurcis par l'allégorie ou la fable.

Pour donner un échantillon de cet esprit fabuleux et allégorique qui a toujours porté les Brahmanes à déguiser tout leur système d'histoire, de philosophie et de religion, je vais citer un passage du Bhagavat [a], qui, malgré ce qu'il offre d'étrange et de ridicule, est très-curieux en lui-même, et se lie de très-près avec le sujet de ce Mémoire. Il est tiré de la cinquième *scandha*, ou section, qui est écrite en prose mesurée. « Il y a des personnes, dit l'auteur indien, » qui, en vue de méditer profondément sur l'auguste fils de Vasou- » dêva, se figurent que la sphère céleste représente la forme de » l'animal aquatique que nous appelons *siśoumâra*. Comme sa tête » est tournée par en-bas, et son corps roulé en cercle, ils imaginent » que *dhrouva*, ou l'étoile polaire, est fixée sur la pointe de sa queue. » Sur le milieu de sa queue, ils voient quatre étoiles, predjâpati, » agni, indra, dherma; et sur sa base, deux autres, dhâtrï et vi- » dhâtrï. Sur son fondement sont les *septarchis*, ou les sept étoiles » du *sacata* ou chariot; sur son dos, la route du soleil, nommée » *adjavìthî*, ou la suite des chevreaux; sur son ventre, le gangâ du » ciel. Pounarvasou et pouchya brillent respectivement sur sa hanche » droite et sur sa hanche gauche; ârdrâ et aslêchâ, sur son pied » droit et sur son pied gauche, ou sur ses nageoires; abhidjit et » outtarâchâd'hâ, dans ses narines droite et gauche; sravanâ et pour- » vâçhâd'hâ, dans ses deux yeux; dhanichthâ et moûla, sur ses oreilles. » On peut imaginer dans ses côtes gauches huit constellations appar- » tenant au solstice d'été, maghâ, poûrvap'halgounî, outtarap'hal- » gounî, hasta, tchitrâ, souâti, visâkhâ et anourâdhâ; et sur ses

[a] Ouvrage nommé *Bhagavadam* sur la côte de Coromandel, et dont M. d'Obsonville a publié une traduction française, faite par un Brahmane. *Voyez*, sur cet ouvrage, ma note précédente, *p. 171*. Le passage cité ici par M. Jones se trouve, avec quelques variantes, *p. 59* de la traduction française. (L-s.)

» côtes droites, dans un ordre inverse, autant de constellations relatives au solstice d'hiver, mrigaśiras, rôhinî, critticâ, bharanî, » asouinî, rêvatî, outtarabhadrapadâ et poûrvabhadrapadâ : satabhichâ et djyechthâ seront placées sur ses épaules : agastya occupe » sa mâchoire supérieure; yama, l'inférieure : dans sa bouche est » la planète mangala; dans sa partie génitale, sanaiśtchara; vrihaspati, sur sa bosse; le soleil, dans sa poitrine; nârâyan, dans son » cœur; la lune, sur son front; ouśanas, dans son nombril; les » deux asouinas, sur ses deux mamelles; bouddha, dans son haleine montante et descendante; râhou, sur son gosier; cêtous, ou » les comètes, dans tous ses membres; et la multitude des étoiles, » dans ses poils ou soies. »

Il est nécessaire de remarquer que *soùsmâr*[a], qui semble dérivé du sanskrit, signifie en persan *un grand lézard*. Quoique le śiśoumâra soit généralement décrit comme le cochon de mer ou marsouin, que nous avons vu souvent folâtrer dans le Gange, néanmoins ce passage peut se rapporter à un animal du genre des cétacées, et peut-être au dauphin des anciens. Avant de quitter la sphère des Hindous, je ne puis m'empêcher de parler d'un fait singulier. Dans la langue sanskrite, *rĭkcha* signifie *une constellation* et *un ours ;* en sorte que *maharkcha* peut désigner *un grand ours* ou *une grande constellation.* Les étymologistes feront peut-être dériver le *megas arctos* des Grecs, d'un composé indien mal entendu ; mais je me contenterai d'observer, avec le sauvage Américain, qu'un ours à queue très-longue n'a jamais pu s'offrir à l'imagination de quiconque a vu un animal de cette espèce. On me permettra d'ajouter, au sujet du zodiaque indien, que si j'ai erré dans mon premier Essai, où la longitude des maisons lunaires est calculée à partir de la première étoile de notre

[a] سوسمار lézard, ou espèce d'animal vert de la grandeur d'un lézard, avec une tête de serpent. Cette tête lui sert à se creuser des trous dans la terre pour s'y réfugier. Ce mot désigne aussi un petit crocodile terrestre, que mangent les Indiens et les Chinois. Ce mot me paroît composé de سوس *soùs*, mot persan qui désigne un lézard en général, et de مار *mâr*, autre mot persan qui signifie un serpent. (L-s.)

constellation du belier, j'ai été induit en erreur par le savant et spirituel M. Bailly, qui, à ce que je présume, s'étayoit de l'autorité de M. le Gentil. L'origine du zodiaque hindou, selon le Souryâ Siddhântâ, doit être à-peu-près à $19^{d}\ 21'\ 54''$ du belier de notre sphère; et la longitude de tchitrâ ou l'épi doit être conséquemment à $199^{d}\ 21'\ 54''$ de l'équinoxe du printemps : mais comme il est difficile, d'après ce calcul, d'arranger les vingt-sept maisons et leurs diverses étoiles de la manière dont elles sont décrites et énumérées dans le Retnamâlâ, je dois, pour le moment, supposer, avec M. Bailly, que le zodiaque des Hindous avoit une double origine, l'une constante et l'autre variable, et réserver pour un temps de retraite et de loisir, des recherches ultérieures sur ce sujet.

XXVIII.

SUR LE NARD DES ANCIENS,

Par le Président [a].

Il est pénible de rencontrer sans cesse des mots qui n'offrent point d'idées distinctes; et souvent le desir bien naturel d'éviter ce désagrément nous conduit à faire des recherches, dont le résultat ne sauroit avoir d'autre utilité que de nous donner des perceptions claires. L'ignorance est à l'esprit ce qu'une obscurité profonde est aux nerfs: toutes deux occasionnent une sensation de mal-aise; et nous aimons naturellement la science comme nous aimons la lumière, lors même que nous n'avons pas dessein d'appliquer l'une ou l'autre à un but essentiellement utile.

Ces réflexions tendent à justifier les peines que j'ai prises afin de déterminer ce qu'il faut entendre par le nard indien; question sans utilité apparente, mais dont la solution ne doit pas être difficile dans l'Inde. Tout le monde convient que le nard est une plante odoriférante, dont la meilleure espèce, suivant Ptolémée, croissoit aux environs de Rengamrîtica ou Rangamâti [b], et sur les frontières du pays

[a] *Voyez* deux notices explicatives de celle-ci, insérées dans le t. IV de cette collection : l'une sous le n.° V, et intitulée *Remarques additionnelles sur le nard des anciens*, par le Président; l'autre, n.° XXXIII, *Observations botaniques sur le nard des anciens, &c.* par sir William Roxburgh. (L-s.)

[b] « Rangamati est une province que traverse le Brahma-poutren, avant de » pénétrer dans le Bengale, dont cette » province dépendoit même sous le mo- » ghol Aureng-Zeb, sur la frontière du » royaume d'Achâm; et on y trouve une » ville du même nom, &c. » *Antiquités de l'Inde*, par d'Anville, *p. 81*. Ce savant géographe pense que ce canton septentrional de l'Inde est le même que Ptolémée désigne sous le nom de *Rhandamarcotta;* et il a même assez de confiance dans la position convenable à Rhandamar comme appartenant au Rangamâti, pour penser qu'on pourroit se permettre d'écrire sur la carte de Ptolémée, *Rhangamar*, quoiqu'on lise *Rhandamar*. Le mot *cotta*, ajouté au même mot, s'emploie dans l'Inde pour désigner un lieu fortifié. Le même géographe grec nous apprend que Khandamarcotta étoit fameux par le spic-nard qu'on en tiroit. (L-s.)

dont le nom actuel est *Boutan.* Dioscoride, dont je n'ai point l'ouvrage, parle de cette plante : mais il faut que la description qu'il en donne soit très-imparfaite, puisque ni Linné, ni aucun de ses disciples, ne se flattent de la classer avec certitude ; elle est même désignée comme une plante inconnue, dans le dernier ouvrage de botanique que nous avons reçu d'Europe. Avant de connoître personnellement Kœnig, je ne doutois pas qu'il n'eût constaté la nature de ce végétal ; mais il m'a assuré qu'il ignoroit ce que les auteurs grecs entendoient par le nard indien. A la vérité, il a découvert et décrit une sixième espèce de *nardus*, qui est appelé *indien* dans le Supplément de Linné; mais le *nardus* est un gramen que, malgré l'épi dont il est armé, personne n'a jamais confondu avec le vrai nard. L'illustre philosophe botaniste penchoit à regarder celui-ci comme une espèce d'*andropogon ;* et, dans sa Matière médicale, il le place, avec une expression de doute, parmi ses plantes polygames. Depuis la mort de Kœnig, j'ai consulté tous les botanistes et médecins de ma connoissance, sur l'objet en question ; mais tous m'ont avoué sans réserve, et quelques-uns avec regret, qu'ils n'en savoient pas plus que moi à cet égard.

Afin de se procurer des renseignemens de la part des naturels instruits, il étoit nécessaire de connoître le nom que porte cette plante dans quelqu'une des langues de l'Asie. Le mot *nard* se trouve dans le Cantique des cantiques [a]; mais le nom et la chose étoient étrangers l'un et l'autre chez les Juifs. Les lexicographes hébreux les croient indiens ; mais, dans le fait, le mot est persan, et se rencontre dans le distique suivant d'un ancien poëte :

An tchoù bykhest, în tchoù nardest ân tchoù châkhest în tchoù bâr
An tchoù bykhi pâïdâr êst, în tchoù nardi pâïdâr.

Il n'est pas aisé de déterminer dans ce distique, si *nard* veut dire *la tige*, ou *la moelle*, comme Andjoù [b] l'explique : mais c'est évidemment une partie d'un végétal ; et cette partie n'est ni la

[a] נֵרְדְּ pluriel נְרָדִים *nardym.* Cantic. cantic. *cap. IV, v. 13 et 14.* (L-s.)

[b] Ebn Fakhr êd-dyn Hhaçan Djemâl êd-dyn Hhocéïn Andjoù ابن فخر الدين

racine, ni le fruit, ni la branche, qui sont nommés séparément [a]. Les Arabes ont adopté le mot *nard* [b]; mais, ainsi que nous l'apprenons du Qâmoûs [c], ils l'ont adopté dans le sens d'*onguent médicinal composé.* Quelle que fût sa signification dans l'ancien persan, on lui a long-temps substitué le mot arabe *sombul,* qui, de même que

حسن جمال الدين حسين انجو auteur du dictionnaire persan intitulé *Ferhang Djihânguyry* فرهنك جهانكيري dont j'ai donné une notice ci-dessus, *p. 86-88,* note [b]. Voici l'article entier de ce dictionnaire, dont M. Jones a tiré les deux vers dont il ne donne ici que la transcription. J'ai eu soin de les faire imprimer en italique, pour que les personnes qui ne sont pas versées dans la langue persane puissent en reconnoître la traduction : نرد باول مفتوح بثاني زده دو معني دارد اول بازي باشد معروف دوم تنه درخت را كويند حكيم سوزني كفته،

نو بنو از شجر جود تو بايد هر روز،
در ودينار ودرم وميوه ونرد وورقه

مختاري راست،

اي خداوندي كه فضل وفخر وجاه وعز تو
آن چو بيخست اين چو نردست ان چو شاخست اين چو بار
آن چو بيخ پايدارست اين چو نرد پايدار
آن چو شاخ باردارست اين چو بار مايه دار

« *Nard,* avec la première lettre marquée d'un fatahh [a], formant une seule syllabe avec la lettre suivante, a deux significations : la première est un jeu connu (le trictrac); l'autre, un tronc d'arbre. Hhakym Soùzény a dit : « Chaque jour, autant » qu'il est nécessaire, et par une succession » toujours renaissante, l'arbre (de sa bonté) » offre des perles, de l'or, de l'argent, des » fruits, un tronc ou des feuilles. » Voici un passage de Mokhtâry : « O Dieu tout- » puissant, dont l'excellence et la gloire, » la grandeur et la magnificence sont *l'un » comme la racine, l'autre comme le tronc; » celle-là comme la branche, celle-ci comme » le fruit; l'un ressemble à la racine solide, » l'autre au tronc robuste;* celle-là est » comme la branche chargée de fruits, » celle-ci comme le fruit qui renferme la » semence, &c. » (L-s.)

[a] Il me semble que les mots تنه درخت *tige, tronc d'arbre,* employés par Andjoù dans l'extrait ci-dessus, ne laissent aucun doute sur la signification de *nard.* (L-s.)

[b] نرد et نارد que l'on écrit aussi ناردين Ce mot, suivant l'auteur du *Ferhang Djihânguyry,* désigne le *sombul* de Grèce. ناردين سنبل رومي باشد (L-s.)

[c] « *Nerd,* singulier, mot arabisé, employé par Ardchyr, fils de Babegân; c'est pourquoi on l'appelle *âl-nerdchyr.* C'est aussi un sac large par le bas, rond et étroit par le haut; il est tissu avec des feuilles de palmier, et cousu et garni de cordes faites avec les fibres du même arbre, de manière qu'il se tienne debout : on s'en sert pour transporter des dattes fraîches dans le temps de la récolte. C'est aussi une espèce d'onguent composé, dont on fait usage dans la médecine, &c. » النرد م معرب وضعه اردشير بن بابك ولهذا يقال النردشير وجوالق واسع الاسفل مخروط الاعلي ينسف من خوص النخل ثم يخيط ويضرب بشرط

sombalah [a], signifie *épi* ou *pique ;* et il n'est pas douteux que par le *sombul* de l'Inde les Musulmans n'entendent une plante qui est la même que le nard de Ptolémée, et le *nardostachys,* ou nard de Galien : ce dernier, pour le dire en passant, fut induit en erreur par des échantillons desséchés, et les prit pour des racines.

Une description singulière du sombul, donnée par Aboùl-fâzel [b], qui en fait souvent mention comme d'un ingrédient employé dans les parfums indiens, m'avoit presque convaincu, pendant un certain temps, que le véritable nard étoit le *cetaca,* ou *pandanus* de nos botanistes. Voici ses expressions : *Symbal pendje berky derâzy her yék dih ângucht où pehnâ seh* [c]*;* c'est-à-dire, « Le *symbal* [sombul] a cinq pétales,

من الليف حتى يمتن فيتور قايما ينقل فيه الرطب ايام الخراف وطلاء مركب يتداوي به *Voyez* le Dictionnaire universel de la langue arabe, intitulé قاموس المحيط *Qâmoùs âl-mohhyth,* l'Océan qui environne (l'univers). (L-s.)

[a] سنبل Cette plante n'auroit-elle pas quelque ressemblance avec celle que Forskâl désigne sous le nom de *simbuleta,* que les Arabes nomment *simbulet êl-nécem* سنبلة النسر et *soùçal* سوسل ! *Voyez* Forskâl, *Flora Ægyptiaco-Arabica,* p. 115. (L-s.)

[b] Vezyr du grand moghol Djelâl êd-dyn Akbar, et rédacteur de l'*Ayīn Akbery* ايين اكبري espèce d'encyclopédie de l'Inde, composée par ordre de cet immortel monarque, et souvent citée dans mes notes d'après le manuscrit original tiré de la bibliothèque impériale de Dehly, et dont je suis possesseur. (L-s.)

[c] Je vais donner ici le texte d'Aboùl-fâzel en caractères originaux, ainsi qu'un autre article de son même ouvrage relatif au sombul, dont M. Jones ne fait pas mention : سنبل پنج برکی درازاي هريك انكشت وپهنا سه ». Le même auteur avoit déjà donné plus haut la petite notice suivante, dans le chapitre *de la Parfumerie,* ايين خوشبوخانه section intitulée تتمنه خوش رنك *Table des belles couleurs,* et rédigée sous la forme suivante :

Saison de la Floraison.	COULEUR.	ORTHOGRAPHE (en lettres arabes).	NOM.
Le Printemps.	Rouge foncé.	Le *syn* [s] avec un *kesr* [i] mangé, l'*yâ* [y] quiescent, le *noùn* [n] muet, le *bâ* [b] avec un *fatahh* [a], et le *lâm* [l] muet.	Synbal.
موسوم بهار	رنك سرخ تيره	بكسر مجهول سين وسكون باي تحتاني ونون خفي وفتح با وسكون لام	نام سنبل

» longs

» longs de dix doigts, et larges de trois. » Je savois parfaitement que le ministre d'Akbar n'étoit pas un botaniste, et qu'il pouvoit aisément avoir pris un thyrse pour une fleur isolée. Je n'avois vu ni fleur, ni assemblage de fleurs, de pareilles dimensions, excepté le cétaca mâle; et quoique l'auteur persan décrive le cétaca femelle comme une plante différente, vulgairement appelée *cyora*, il étoit naturel de s'attendre à une semblable méprise dans un ouvrage de ce genre. Ce qui fortifia singulièrement mon opinion, ce fut l'odeur exquise de la fleur du cétaca, qui, suivant moi, surpassoit de beaucoup les meilleurs parfums de l'Europe et de l'Asie. Il me restoit à peine l'ombre d'un doute, lorsque je rencontrai une description du cétaca par Forskål, dont les expressions rentrent si bien dans l'idée que nous pouvons nous former du nard, que je vais vous en offrir la traduction littérale : « Le *pandanus* est une plante incomparable; » on la cultive à cause de son odeur, qu'elle exhale avec tant de » profusion, qu'un ou deux de ses épis, dans une température » humide, suffiroient pour embaumer long-temps l'air d'un appar- » tement spacieux. De là vient que les naturels en général s'in- » quiètent peu d'avoir la plante en état de végétation, mais qu'ils » en achètent les épis à grands frais. » J'ai su également qu'on exprimoit des fleurs une huile essentielle odorante; et je m'en suis procuré à Benarès une grande fiole, qui étoit mêlée de sandal : mais cette mixtion même m'a prouvé que l'essence, dans sa pureté, devoit être précieuse, vu le grand nombre de thyrses dont on a besoin pour en préparer une petite quantité. Ainsi je m'étois presque persuadé que le vrai nard se trouvoit sur les bords du Gange, où les femmes hindoues roulent ses fleurs dans leurs longs cheveux noirs, après s'être baignées dans le fleuve sacré; et j'imaginois que la précieuse boîte d'albâtre dont il est fait mention dans l'Écriture, et le petit onyx en échange duquel le poëte offre de régaler son ami d'un tonneau de vin vieux, renfermoient une essence du même genre,

Voyez l'*Ayin Akbery* ایین اکبری t. I, p. 111 et 115 de la traduction de M. Gladwin, édition de Calcutta, et p. 34 et 37 *verso* du manuscrit original. (L-s.)

quoique différente, quant à son degré de pureté, du nard que je m'étois procuré : mais un Arabe de la Mekke, qui vit dans mon cabinet des fleurs de cétaca, m'apprit que cette plante étoit très-commune en Arabie, où elle s'appeloit *qadhy ;* et plusieurs Mahométans distingués par leur rang et leur savoir m'ont depuis assuré que le vrai nom du sombul indien n'étoit point *cétaca*, mais *djatâmâñsì :* c'étoit là un renseignement important. Certain que le *pandanus* n'étoit point particulier à l'Hindoustân, et considérant que le sombul d'Aboùlfâzel en différoit, quant au nombre précis des feuilles du thyrse, quant à la couleur et quant à l'époque de la floraison, quoique la longueur et la largeur eussent beaucoup de parité, j'abandonnai ma première opinion, et je commençai à m'enquérir avec ardeur du djatâmâñsì : on me dit qu'il croissoit dans le jardin d'un de mes amis, aussi savant que spirituel; et heureusement il étoit alors en fleur. On m'apporta bientôt une de ces plantes. Je trouvai, en l'examinant, que c'étoit un très-beau souchet [*cyperus*] avec un épi poli à trois côtés, une ombelle avec trois ou quatre folioles ensiformes à fer mince, des pédoncules nus et prolifères, des épis pressés, des dards étendus. Sa racine branchue avoit un goût piquant et une foible odeur aromatique : mais aucune de ses parties n'offroit la moindre ressemblance avec la drogue connue en Europe sous le nom de *nard ;* et un médecin musùlman de Dehly m'assura positivement que cette plante n'étoit pas le djatâmâñsì, mais le soùd [a], comme on l'appelle en arabe, que l'auteur du *Tohhfet ûl-Moùmenèïn* [b] distingue expressément du sombul indien. Il me donna le lendemain un extrait du Dictionnaire d'histoire naturelle, auquel il s'en étoit référé; et voici la traduction de ce que j'y ai trouvé d'important :

« 1.° Le soùd a une racine presque ronde, en forme d'olive, noire » à l'extérieur, mais blanche en dedans, et si odorante, qu'elle a

[a] سود (L-s.)

[b] تحفة المومنين Bijoux des Musulmans. Ce dictionnaire ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale, et n'est pas mentionné dans la Bibliothèque de Hhâdjy Khalfah, ni dans celle de d'Herbelot. (L-s.)

» obtenu dans la Perse le nom de *musc souterrain.* Sa feuille a quel-
» que ressemblance avec celle du poireau ; mais elle est plus longue
» et plus étroite, forte, un peu rude aux extrémités, et se terminant
» en pointe. 2.° *Sombul* signifie *pointe* ou *épi;* les Grecs l'appeloient
» *nard.* Il y a trois sortes de *sombul* ou *nardyn :* mais lorsque ce mot
» est seul, il signifie le *sombul de l'Inde,* qui est une herbe dénuée
» de fleur et de fruit (l'auteur ne parle que de la drogue), sem-
» blable à la queue d'une hermine ou d'une petite belette, mais
» pas tout-à-fait aussi grosse, et longue d'environ un doigt; elle est
» noirâtre, tirant sur le jaune, et très-odorante. On l'apporte de
» l'Hindoustân, et sa vertu médicinale dure trois ans. » Il fut aisé de se procurer le djatâmâñsì séché, qui répondoit parfaitement à la description du sombul. Un naturel Musulman m'a donné depuis un mémoire de sa composition, où il représente le sombul de l'Inde, le sombul doux et le djatâmâñsì, comme trois plantes différentes : mais l'autorité du *Tohhfet ûl-Moùmeneîn* prouve, d'une manière décisive, que *sombul doux* est une autre dénomination du nard; et le médecin qui allégua cette autorité, m'apporta, comme un échantillon de sombul, la même drogue que mon Pandit, qui est aussi médecin, avoit apportée comme un échantillon de djatâmâñsì. Un Brahmane très-distingué par son savoir me donna un morceau de la même espèce, et me dit qu'on en faisoit usage dans leurs sacrifices; que, dans sa nouveauté, ce parfum étoit d'une douceur exquise, et qu'il ajoutoit beaucoup à l'odeur des essences précieuses, dont il étoit l'un des principaux ingrédiens; que les marchands l'apportoient de la contrée montagneuse située au nord-est du Bengale; que c'étoit la plante entière, et non une de ses parties; et que ses noms sanskrits lui venoient de sa ressemblance avec des boucles de cheveux, de même qu'on l'appelle en anglois *spikenard,* à ce que je suppose, parce qu'il ressemble à un épi quand il est séché, et non de la configuration de ses fleurs, qui probablement ne furent point examinées par les Grecs. L'auteur persan dit que la plante, dans son intégrité, ressemble à la queue d'une hermine; et le djatâmâñsì, qui

est évidemment le nard de nos droguistes, a précisément cette forme, étant composé de queues et de côtes de feuilles fanées, qui se réunissent en un paquet de fibres capillaires brunes et jaunâtres, et formant un épi d'environ la grosseur du petit doigt. Tout considéré, nous pouvons être sûrs que le nard de Ptolémée, le sombul indien des Persans et des Arabes, le djatâmâñsì des Hindous, et le nard de nos pharmacies, sont une seule et même plante [a]. L'inspection des fleurs encore fraîches peut seule déterminer à quelle classe et à quel genre elle appartient dans le système de Linné. Le docteur Patrick Russel [b], qui communique toujours avec une obligeante facilité ses connoissances, dont l'exactitude égale l'étendue, m'a mandé « que le nard est transporté à travers le désert (de l'Inde, à ce que

[a] Il n'auroit peut-être pas été inutile, je crois, que M. Jones discutât l'opinion de l'auteur du *Ferhang Djihânguyry*, qui nous apprend que le sombul se nomme *djehr* en langue indienne, comme on va le voir dans l'article même tiré de ce dictionnaire : سنبل با اول مضموم بثاني زده و باي مضموم بيخ گياهيست دواي كه شبيه باشد بزلف وخوشبوي بود و در عطريات بكار برند وانرا بتازي سنبل الطيب وبهندي جهر گويند حكيم سنائي فرمايد ، آهو چو خورد سنبل دشت بويش ازكوه قاف طور گذشت ، « *Sombul*, avec la pre- » mière lettre marquée d'un dhammah [o], » prononcé avec la deuxième lettre en une » seule syllabe, le *bâ* marqué d'un dhammah » [o] : c'est une plante herbacée médici- » nale, qui a de la ressemblance avec des » boucles de cheveux, et qui a une odeur » agréable; on l'emploie dans la parfume- » rie. On le nomme en arabe le sombul » odorant *[sombul êl-théïb]*; en langue » indienne, *djehr*. Hhakym Sénâï a dit, » au sujet de cette plante : *Quand la gazelle* » *musquée mange le sombul du désert*, » *l'odeur* (de sa vésicule) *se fait sentir au-* » *delà du Caucase et du Sinaï.* » (L-s.)

[b] Savant médecin et naturaliste, qui a publié une excellente et magnifique seconde édition de l'Histoire naturelle d'Alep par le docteur Alex. Russel son frère, en 2 vol. *in-4.°*, Londres, 1794 : la première ne formoit qu'un volume. Un pareil ouvrage manque réellement à notre littérature, et mériteroit bien les honneurs de la traduction : mais il est douteux qu'un libraire se charge jamais de cette entreprise, tout utile qu'elle seroit pour les sciences; il y a même tout lieu de craindre qu'on ne dénature et qu'on ne déshonore cet ouvrage pour en faire un objet de spéculation, en se bornant à un simple extrait et en supprimant les observations savantes, les discussions approfondies, les planches d'histoire naturelle et les citations arabes. Ce sont ces misérables opérations qui nous priveront à jamais d'une traduction complète des excellens Voyages de Lepechin, Gmelin, Georgi, Strahlenberg, des missionnaires danois, de Pococke, &c. &c. (L-s.)

» je présume) à Alep, où on l'emploie en substance, mêlé avec » d'autres parfums, et contenu dans de petits sacs, ou en forme » d'essence, et gardé dans de petites boîtes ou fioles, comme » l'a'thar de rose. » Il est persuadé, et je le suis également, que le nard indien des anciens et celui de nos droguistes sont le même végétal.

Il a été fait, à ma demande, des recherches assidues sur les frontières du Bengale et du Behâr; mais on n'a trouvé le djatâmâñsì en pleine croissance dans aucune partie des possessions britanniques. M. Saunders [a], qui l'a rencontré dans le Boutan, où on lui a dit qu'il étoit très-commun, et d'où il est transporté sec à Rangpoùr, ne balance point à y voir une espèce du *baccharis ;* et comme il est impossible qu'il se soit mépris sur l'ordre naturel et sur le caractère essentiel de la plante, qu'il a examinée, je n'ai point douté que le djatâmâñsì ne fût composé et corymbifère avec des étamines liées par les anthères, et avec de petites fleurs femelles prolifiques, entremêlées d'hermaphrodites. Les anciens n'employoient pas le mot *épi* avec une précision botanique : le *stachys* lui-même est verticillé; et sur ses quinze espèces, deux seulement justifient son nom générique. J'ai donc conclu que le vrai nard étoit un *baccharis*, et que, pendant que le philosophe l'avoit cherché sans succès, « le pâtre » stupide le fouloit tous les jours aux pieds avec ses souliers ferrés. » En effet, à ce qu'il semble, nos jardiniers appellent le baccharis, aussi-bien que le conyza, *nard des laboureurs.* J'ai pourtant soupçonné que la plante décrite par M. Saunders n'étoit pas le djatâmâñsì, parce que je savois que ce mot étoit inconnu dans le Boutan, et que les habitans de ce royaume lui donnoient différens noms dans différentes parties de leur contrée montueuse. Je savois aussi que les Boutaniens, qui attachent à cette drogue une valeur beaucoup plus grande

[a] M. Saunders, chirurgien attaché à l'ambassade angloise auprès du tichou lama du Tibet, et auteur de la partie botanique de la relation de cette ambassade. *Voyez* Turner's *Account of an embassy to the court of the teshoo lama in Tibet*, part. IV; *Some account of the vegetable and mineral productions of Boutan and Tibet*, p. 387-416; t. II, p. 225-269 de la traduction française du C. Castera. (L-s.)

qu'un parfum ne semble le mériter, ne donnoient des renseignemens à son égard qu'avec une extrême réserve, et que l'étroit génie du monopole pouvoit les engager à tromper un curieux sur la véritable plante. Le zèle amical de M. Purling me la procurera vraisemblablement dans l'état de végétation; car lorsqu'il eut la bonté, à ma prière, de s'en informer auprès des marchands du Boutan, ils l'assurèrent qu'on ne pouvoit obtenir les plantes dans cet état sans un ordre de leur souverain le dêvarâdjah, à qui il expédia sur-le-champ un messager, en le priant avec instance de lui en envoyer huit ou dix à Rangpoùr. Si le dêvarâdjah accorde cette demande, et que la plante fleurisse dans la plaine du Bengale, nous aurons une preuve oculaire de sa classe, de son ordre, de son genre et de son espèce; et si l'on trouve qu'elle soit la même que le djatâmâñsì du Népâl [a], que je vais vous faire connoître, nous aurons une réponse satisfaisante à la question par laquelle j'ai commencé ce Mémoire [b].

Ayant suivi le nard indien, sous le nom de *djatâmâñsì*, jusqu'aux montagnes du Népâl, je priai mon ami M. Law, qui résidoit alors à Gaya, de me procurer quelques-unes des plantes récentes, par l'entremise des pélerins du Népâl; qui, étant des Hindous orthodoxes, et possédant plusieurs livres rares en langue sanskrite, devoient connoître mieux que les Boutaniens le vrai djatâmâñsì, nom qu'ils lui donnent généralement. Il fut en conséquence envoyé plusieurs jeunes plantes à Gaya, avec une lettre persane, où elles étoient spécifiées nominativement, et qui étoit évidemment écrite par un homme instruit et distingué; en sorte qu'on ne peut soupçonner avec justice la moindre erreur ou la moindre fraude. Par une méprise du jardinier, ces plantes furent toutes mises en terre à Gaya, où elles ont donné des fleurs, et semblé prospérer dans les commencemens. Ainsi je suis forcé de décrire le djatâmâñsì d'après le rapport de M. Burt; qui m'en a transmis un dessin, et à l'exactitude duquel je puis avoir

[a] *Voyez*, sur ce royaume, la notice ci-dessus, n.° XVII, *p. 348*. (L-s.)

[b] Ces problèmes se trouvent résolus dans les deux notices du t. IV de ces Recherches, n.os V et XXXIII. (L-s.)

toute confiance. Mais avant de donner la description, je dois combattre un préjugé concernant l'ordre naturel du nard; préjugé auquel renonceront difficilement les disciples de Linné, qui ont fait vœu de jurer sur la parole de leur maître, et que j'ai moi-même abandonné avec une certaine répugnance, moi qui aime mieux la vérité que je n'aime Linné. On a généralement supposé que le nard étoit un gramen; et le mot *stachys*, ou *épi*, qui s'accorde avec l'habitude de cet ordre naturel, est peut-être ce qui a donné naissance à cette supposition. Il existe à Java une plante que la plupart des voyageurs et quelques médecins appellent *nard;* et une lettre du gouverneur de Tchinsorâ [a], qui s'efforce obligeamment de me la procurer dans un état où je puisse l'examiner, m'apprend « qu'un auteur hollan-» dois le définit un gramen semblable au souchet *[cyperus];* mais » il soutient, ajoute le gouverneur, que ce que nous nommons l'*épi* » est la partie fibreuse au-dessus de la racine, longue comme le petit » doigt d'un homme, de couleur brunâtre, tirant sur le rouge ou » le jaune, assez odorante, et exhalant un parfum piquant, mais » aromatique. » Cette description est trop négligée pour être l'ouvrage d'un botaniste. Je crois cependant que sa dernière partie est assez correcte; et j'imaginerois que la plante est la même que notre djatâmâñsî, si on n'assuroit pas généralement que le nard de Java étoit employé en guise d'assaisonnement, et si un homme bien informé qui l'avoit vu dans cette île, ne m'eût assuré que c'étoit une sorte de piment, et par conséquent une espèce de myrte, de l'ordre qu'on nomme maintenant *hespérien*. La ressemblance ci-dessus mentionnée entre le sombul indien et le soùd d'Arabie, ou le souchet, m'avoit fait soupçonner que le vrai nard étoit un gramen ou un roseau; et comme ce pays abonde en gramens odoriférans, je me mis à en rassembler de toutes parts. Le colonel Kyd eut la bonté de m'envoyer deux plantes à racines parfumées; et comme elles étoient connues des Pandits, je trouvai bientôt leurs noms dans un dictionnaire sanskrit.

[a] Comptoir voisin de Calcutta, et qui appartenoit aux Hollandois avant la guerre de 1791. (L-s.)

L'une s'appelle *gandhaśathì*, et les Hindous s'en servent pour embaumer la poudre rouge de Sapan, ou de bois de Bakkam, qu'ils répandent à la fête du printemps : l'autre a plusieurs noms, entre autres ceux de *nâgaramastac* et de *gônarda*, dont le second signifie *qui fait du bruit dans l'eau ;* car tous les Pandits soutiennent que le mot *nard* n'est jamais employé nominativement en sanskrit, et qu'il signifie, comme étant la racine d'un verbe, *résonner* ou *faire du bruit*. Peu de temps après, M. Burrow m'apporta des bords du Gange, près d'Héridaouar, une herbe très-odorante, qui, dans certains endroits, couvre des arpens entiers, et répand une odeur si forte, lorsqu'elle est broyée, qu'on la sentiroit aisément de dessus le dos d'un éléphant, comme on rapporte qu'Alexandre sentit le nard de Gédrosie. Ses fleurs ne furent point conservées : ainsi je ne saurois la décrire. J'ai reçu de M. Blanc de Luknau une plante fraîche, qui n'a point fleuri à Calcutta ; mais je m'en repose implicitement sur son autorité, et je ne doute pas que ce ne soit une espèce d'*andropogon :* elle a une forte odeur aromatique ; et la propriété qu'on lui attribue de guérir les fièvres intermittentes, lui a fait donner, en sanskrit, le nom de *djaouarâncouśa*, qui signifie littéralement *crochet de la fièvre*, par allusion au crochet de fer avec lequel on gouverne les éléphans. Enfin le docteur Anderson de Madras, qui se plaît à faire des recherches utiles et à seconder celles d'autrui, m'a donné un échantillon complet du *nardus andropogon*, l'une des herbes les plus communes sur la côte, et qui fleurit très-abondamment sur les montagnes : le bétail n'y touche jamais ; mais il est très-agréable aux abeilles, et il contient une huile essentielle, que, suivant ce qu'il a appris, on en extrait dans plusieurs parties de l'Hindoustân, et qu'on emploie en guise d'a'thar ou de parfum. Il ajoute une observation philologique très-curieuse : c'est que, dans le dictionnaire tamoul, la plupart des mots qui commencent par la syllabe *nâr*, ont rapport aux parfums : tels sont, *nâroukéradou* [donner de l'odeur], *nârtoum-pillou* [herbe de limon], *nârtei* [citron], *nârta manoum* [l'oranger sauvage], *nâroum panei* [le jasmin de l'Inde], *nâroum alleri* [une fleur qui exhale une odeur forte],

forte], et *nârtou*, par lequel on a traduit le mot *nard* dans la version tamoule de l'Écriture sainte; en sorte que non-seulement le nard des Hébreux et des Grecs, mais encore le *copia narium* d'Horace, peuvent être dérivés d'une racine indienne. Tout ce que je puis objecter à cela, c'est que je n'ai point encore rencontré de racine semblable en sanskrit, la plus ancienne langue cultivée de l'Orient, et que, dans la langue persane, qui a une affinité évidente avec le sanskrit [a], *nâr* signifie *grenade*, et *nârdjyl* [b] (mot d'origine sanskrite), *noix de coco*, deux fruits qui n'ont point une odeur remarquable.

Telles sont les preuves qui viennent à l'appui de l'opinion du grand naturaliste suédois, que le vrai nard est une plante graminée et une espèce d'*andropogon;* mais comme je n'ai vu aucun gramen qui ressemblât le moins du monde au djatâmâñsì, qui est, suivant moi, le *nardus* des anciens, je demande la permission d'être d'un autre sentiment que Linné, et de le dire avec un peu de confiance comme philologue, mais avec une humble défiance comme étudiant en botanique. A la vérité, je ne pense pas que le *nardum* des Romains ne fût que l'huile essentielle de la plante qui lui donnoit son nom : mais je suis très-porté à croire que c'étoit un mot générique, signifiant ce que nous appelons aujourd'hui *a'thar* [c]; soit l'a'thar de rose de Kachmyr et de Perse; soit celui de cétaca ou de *pandanus*, qui vient de la côte occidentale de l'Inde; soit celui d'agurou ou de bois d'aloès, qui vient d'Âchâm ou de la Cochinchine, dont Aboùl-fâzel décrit la préparation; soit le parfum mélangé, nommé *âbyr* [d], dont les principaux ingrédiens étoient du sandal jaune, des violettes, de la fleur d'orange, du bois d'aloès, de l'eau rose, du musc et du

[a] *Voyez* mes notes précédentes, *p. 89, 215 et 343*, et l'ouvrage du P. Paulin de Saint-Barthélemi, intitulé *De antiquitate et affinitate linguæ zendicæ, samscrdamicæ et germanicæ dissertatio*, 1798, in-4.° (L-s.)

[b] نار et نارجيل (L-s.)

[c] Corruption du mot arabe عطر *a'thr*, odeur, parfum. Le mot *a'thar* désigne généralement, dans l'Inde, l'*essence de rose.* Voyez, dans le t. I.er de cette collection, n.° XVI, une notice très-curieuse de M. Polier, sur la manière d'extraire l'a'thar, ou huile essentielle de rose. (L-s.)

[d] ابير Il y a plusieurs sortes d'*âbyr.* Voyez l'*Ayîn Akbery*, à l'article cité plus haut. (L-s.)

vrai nard. Toutes ces essences, toutes ces compositions, étoient d'un grand prix; et comme la plupart étoient vendues par les Indiens aux Persans et aux Arabes, de qui les Syriens et les Romains les recevoient du temps d'Auguste, elles doivent avoir été d'une cherté excessive à Jérusalem et à Rome. Il se peut aussi qu'il y ait eu une huile pure de nard, comme l'appelle Athénée; mais *nardum* signifioit probablement (et c'étoit aussi l'opinion de Kœnig) une essence indienne en général, tirant son nom de cet ingrédient, qui avoit ou qui passoit pour avoir l'odeur la plus exquise. Mais je me suis laissé entraîner, par un sujet agréable, plus loin que je ne m'y attendois; et je passe à la description que j'ai promise du vrai nard, ou djatâmâñsì, qui, pour le dire en passant, a d'autres noms dans l'Amarcoch, dont les plus doux sont *djatilâ* et *lômasà*, dérivés l'un et l'autre de mots qui signifient *cheveu*. M. Burr, après s'être excusé avec modestie de n'avoir qu'une connoissance imparfaite de la langue des botanistes, m'a remis une notice de cette plante; je m'en rapporte parfaitement à son exactitude, et j'en extrais les caractères suivans :

AGGRÉGAT.

CAL. A peine s'il y en a. *Bord* se distingue à peine.
COR. Monopétale. *Tube* un peu gibbeux. *Limbe* fendu en cinq.
ÉTAM. Trois *anthères*.
PIST. *Germe* au-dessous. Un *style* droit.
SEMENCE solitaire, couronnée d'une *aigrette*.
RACINE fibreuse.
FEUILLES cordiformes, quaternées; feuilles radicales pétiolées.

Il paroît donc que c'est la valériane, plante protée, sœur du nard de montagne et du nard celtique, et d'une espèce que je décrirois ainsi en style Linnéen : *Valeriana* jatamansi *floribus triandris, foliis cordatis quaternis, radicalibus petiolatis.* Les feuilles radicales, sortant de terre, et enveloppant la jeune tige, sont arrachées avec une partie de la racine, et, séchées au soleil ou par une chaleur artificielle, se vendent comme une drogue, que son apparence a fait appeler *nard,*

mais qui, comme l'observe l'auteur persan, seroit mieux comparée à la queue d'une hermine : lorsqu'il ne reste que les fibres sèches des feuilles, qui conservent leur forme primitive, elles ressemblent un peu à une boucle de cheveux ; ce qui paroît être l'origine de son nom sanskrit. Deux agens du dêvarâdjah, pour le commerce du Boutan, furent examinés, à ma prière, par M. Harington. Il apprit d'eux que la drogue que les Bengalais nomment *djatâmâñsì*, croissoit au-dessus de la superficie du sol ; qu'elle ressembloit par sa couleur à un épi de froment vert ; que, dans sa nouveauté, elle avoit une foible odeur, qui augmentoit beaucoup par la simple dessiccation ; qu'on la trouvoit en abondance sur les montagnes et même dans les plaines du Boutan, où elle étoit cueillie et préparée pour des usages médicinaux. L'expérience seule peut déterminer en quoi consistent ses propriétés : mais, autant que l'analogie botanique peut justifier une conjecture, nous avons lieu de lui supposer une vertu antispasmodique ; et il est probable que la plante prospérera dans nos provinces, sur-tout dans le Béhâr ; en sorte que nous nous la procurerons toujours dans un état convenable pour les expériences. Je dois observer, au sujet de la description du nard indien, comparée avec le dessin de cette plante, que quoique toutes les feuilles ne paroissent pas de la même forme dans le dessin, toutes ne sont pas entièrement développées. M. Burt m'assure que les quatre feuilles radicales sont cordiformes et pétiolées ; et il est très-probable que les feuilles caulinaires et bractées auroient une forme semblable dans leur état d'expansion parfaite : mais malheureusement les plantes qui sont à Gaya sont maintenant ridées ; et les personnes qui desirent des renseignemens ultérieurs doivent attendre avec patience qu'il sorte des racines de nouvelles tiges et de nouvelles feuilles, ou que d'autres plantes soient apportées du Népâl et du Boutan. Quant aux recherches que je me suis proposées sur les vertus de cette plante célèbre, on me permettra de dire que, quoique plusieurs botanistes aient perdu leur temps à énumérer les qualités des végétaux, sans les avoir constatées par des expériences réitérées et satisfaisantes, et quoique la simple

botanique n'aille pas au-delà de l'arrangement et de la description techniques, il paroît hors de doute que le but principal d'un philosophe botaniste est de découvrir et d'éprouver les divers usages du système végétal, et de prendre l'expérience seule pour base de son savoir, tout en admettant, avec Hippocrate, que l'expérience est sujette à nous tromper.

APPENDICE

APPENDICE.

JOURNAL
MÉTÉOROLOGIQUE,
TENU À CALCUTTA

PAR HENRI TRAIL,

Depuis le 1.er Février 1784 jusqu'au 31 Décembre 1785.

JOURNAL

MÉTÉOROLOGIQUE,

Tenu à Calcutta par Henri TRAIL, *depuis le 1.er Février 1784 jusqu'au 31 Décembre 1785.*

OBSERVATIONS.

DANS ce Journal météorologique, commencé le 1.er février 1784, j'ai noté avec la plus grande précision toutes les variations de l'atmosphère, trois fois par jour, et presque toujours aux mêmes heures; savoir, au lever du soleil, à trois heures ou trois heures et demie de l'après-midi, et à onze heures du soir.

Tant que le vent étoit au sud, le thermomètre demeuroit placé dans un varanda ouvert du côté de l'esplanade, où l'air circuloit librement en tout temps; et lorsqu'il tournoit au nord, on reportoit le thermomètre de l'autre côté du bâtiment, et on l'exposoit comme dans la saison précédente.

On a toujours laissé le baromètre à la même place.

L'hygromètre dont on a fait usage étoit un morceau d'éponge fine, suspendu dans un des bassins d'une balance, à l'extrémité d'une verge d'acier. Pour qu'il s'imbibât plus aisément de l'humidité, on l'avoit trempé dans une dissolution de sel de tartre; après quoi on l'avoit bien fait sécher, et on l'avoit mis en équilibre au moyen d'un poids placé dans le bassin opposé, dans un moment où l'humidité de l'atmosphère paroissoit être à son moindre degré.

a 2

Un plateau semi-circulaire, placé au haut de la balance, divisé de chaque côté depuis o jusqu'à 90 degrés, indiquoit, à l'aide de la pointe de la verge, la quantité d'humidité que l'atmosphère gagnoit ou pèrdoit chaque jour ; mais on a rarement indiqué les degrés d'humidité dans le Journal suivant.

On a tenu compte de toutes les pluies, et noté leur quantité journalière en pouces cubes.

On a également observé les vents ; et les chiffres 0, 1, 2, 3, 4, en désignent l'intensité.

Nous remarquerons ici qu'il est rare que le vent souffle au lever du soleil, ou même que cela n'arrive jamais : mais l'air n'est pas plutôt un peu raréfié par ses rayons, qu'une légère brise commence à s'élever ; elle s'accroît généralement jusque vers midi, s'affoiblit alors, et cesse de souffler par la même cause.

Afin de constater l'influence de la lune sur l'atmosphère, on a marqué exactement la température moyenne, ainsi que la pesanteur de l'atmosphère à chaque quartier, en inscrivant les trois jours qui ont précédé et les trois jours qui ont suivi le changement de phase, avec le jour intermédiaire. Ces jours donnent la densité, d'après la règle suivante, dont on est redevable au docteur Bradley.

Soit *a* la hauteur du baromètre; *b*, la hauteur du thermomètre; *d*, la densité :

$$\frac{A}{B \times 350} = D \text{ — ou la densité.}$$

N. B. On n'a tenu compte que de la densité moyenne de l'atmosphère, prise le matin; mais on peut trouver, par la même règle, sa densité moyenne pendant toute la journée.

1.er janvier 1785. D'après l'examen des observations d'une année sur l'influence de la lune sur le mercure du baromètre, il ne paroît pas qu'il y ait de règle certaine à établir concernant cette influence. On peut néanmoins assurer que la direction des vents a plus d'effet que la lune sur le mercure du baromètre ; car nous le voyons constamment au plus haut degré d'élévation quand le vent souffle du nord-ouest, à un degré plus bas lorsqu'il souffle du nord, et au degré le plus bas lorsqu'il souffle du sud.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Février 1784.

	Ma.	Mi.	S.	
Plus grande hauteur du thermomètre...	75^{d}	86	76	74, température moyenne.
Moindre *ditto*....................	66	70	68	
Moyenne *ditto*....................	72	79	73	

Serein............	3 jours.
Nébuleux.........	26 *id.*
Jours où il a plu.....	8 *id.*
Quantité de pluie...	4.2 pouces.

Dans ce mois, le vent a été très-variable; l'atmosphère le plus souvent nébuleuse; plusieurs jours de suite sans que le soleil ait paru; l'air humide et froid; des tonnerres fréquens; et le 8, dans l'après-midi, de la grêle, accompagnée de tonnerre.

Les matinées généralement brumeuses.

CALCUTTA, Février 1784.

JOURS.	THERM. M.	THERM. M.	THERM. S.	Densité moyenne le matin, à chaque quartier de la Lune.	POUCES de pluie.	VENT. Point.	VENT. Force.	APPARENCE de l'air.	OBSERVATIONS.
1	68	75	72			O.	0	Nébul.	*Dimanche*, temps lourd, avec
2	68	78	72			N.	0	*Ditto.*	une grande apparence de pluie.
3	67	74	69			N. E.	0	*Ditto.*	
4	68	77	68			S.	0	*Ditto.*	*Ditto.*
5	71	79	72			S. O.	1	*Ditto.*	Un brouillard épais toute la
6	72	80	74	P. L. 70 3/7		N. O.	1	*Ditto.*	journée.
7	71	82	75			S.	2	Clair.	
8	70	80	74		1.		1	Nébul.	Un peu de grêle dans l'après-midi,
9	74	80	75				2	*Ditto.*	avec du tonnerre.
10	75	80	74				2	*Ditto.*	Grande apparence de pluie ;
11	71	77	75				1	*Ditto.*	temps fort sombre.
12	73	79	76		.2	N. O.	1	*Ditto.*	*Id.* quelques gouttes de pluie.
13	73	80	74		.1	S.	3	*Ditto.*	
14	74	80	75	D.er Q. 71 6/7	.1	N. O.	2	*Ditto.*	
15	70	82	72				1	*Ditto.*	Beaucoup de tonnerre ce matin,
16	72	78	74		0.5	S.	2	*Ditto.*	et une grosse pluie.
17	70	81	72				0	Clair.	
18	69	76	72			Var.	1	Brum.	
19	69	79	74			S.	0	*Ditto.*	Quelques gouttes de pluie.
20	70	77	75			O.	2	*Ditto.*	
21	73	77	74	N. L. 70 3/7			1	Nébul.	Temps fort sombre, et grande
22	70	75	73			N.	0	Brum.	apparence de pluie ; point de
23	70	83	75			O.	0	*Ditto.*	soleil de toute la journée.
24	72	84	74				0	Nébul.	*Ditto.*
25	71	76	73		0.5		1	*Ditto.*	Temps clair par intervalles.
26	68	70	68		.2		0	*Ditto.*	*Ditto.*
27	67	74	69			N. O.	0	*Ditto.*	Très-épais.
28	67	79	71	P.er Q. 67 2/7	.1	O.	1	*Ditto.*	Tonnerre; temps fort humide.
29	66	78	71			N. O.	2	Clair.	Très-froid.
Terme moyen.	72	79	73		4.2	Var.	2	Nébul.	État moyen de l'atmosphère..

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Mars.

	Ma.	Mi.	S.	
Plus grande hauteur du thermomètre...	84	89	85	79 ⅓, temp. moyenne.
Moindre *ditto*......................	66	75	71	
Moyenne *ditto*......................	75	84	79	

Clair.......	16 jours.
Nébuleux...	15 —
Pluie.......	3 —
Quantité d'*id.*	1.8 pouce.

Le vent a presque toujours été au sud, et il a soufflé avec violence vers la fin du mois; le temps généralement clair et serein; de fortes rosées pendant la nuit, ce qui doit avoir lieu toutes les fois que les nuits sont précédées par des journées chaudes.

Lorsqu'il fait du vent, il y a rarement des rosées, parce que le vent dissipe l'humidité à mesure qu'elle tombe.

La chaleur de la terre dans le cours de ce mois, à midi, a été d'environ 120[d].

CALCUTTA,

Calcutta, Mars 1784.

JOURS.	THERM. M.	THERM. M.	THERM. S.	Chaleur moyenne le matin, à chaque quartier de la Lune.	POUCES de pluie.	VENT. Point.	VENT. Force.	APPARENCE de l'air.	OBSERVATIONS.
1	66	80	71			S. O.	1	Clair.	*Lundi.*
2	67	80	71			O.	1	*Ditto.*	Humide.
3	70	82	76			S.	2	*Ditto.*	Tonnerre, mais point de pluie.
4	72	85	76		1.	O.	4	Nébul.	Tonnerre, le matin de bonne heure.
5	73	84	74			S. E.	0	Brum.	
6	71	83	74				2	Nébul.	
7	70	78	74	P. L. 70 $\frac{5}{7}$			1	*Ditto.*	Grande apparence de pluie.
8	69	75	74			S.	1	Clair.	
9	70	80	74				1	*Ditto.*	Temps très-beau et sec.
10	70	82	75				0	*Ditto.*	*Ditto.*
11	70	83	75			Var.	2	*Ditto.*	*Ditto.*
12	69	85	75				1	*Ditto.*	*Ditto.*
13	70	88	79			S.	3	*Ditto.*	*Ditto.*
14	75	86	81	D.[er] Q. 71 $\frac{6}{7}$			1	*Ditto.*	Brouillard le matin.
15	76	86	80				0	Nébul.	Temps serein et chaud.
16	79	86	81				0	Clair.	*Ditto.*
17	78	86	81				0	*Ditto.*	*Ditto.*
18	79	87	83			Var.	0	Brum.	*Ditto.*
19	80	88	83				3	Clair.	Grand vent.
20	80	86	82		0.3		3	Nébul.	*Ditto*, tonnerre.
21	77	85	83	N. L. 70 $\frac{3}{7}$		O.	3	*Ditto.*	*Ditto.*
22	80	86	83			S.	2	Clair.	
23	80	88	84				0	Nébul.	Humide.
24	80	89	83				1	*Ditto.*	*Ditto.*
25	81	88	85				1	*Ditto.*	Fort dense.
26	83	89	84			Var.	1	*Ditto.*	Grande apparence de pluie.
27	84	86	80		0.5	S.	4	*Ditto.*	Vent impétueux.
28	77	82	81	P.[er] Q. 80 $\frac{2}{7}$			3	*Ditto.*	*Ditto.*
29	78	81	81				2	*Ditto.*	*Ditto.*
30	79	86	83				1	Clair.	
31	80	84	81				1	*Ditto.*	
Moyen.	75	84	79		1.8	S.	3	Clair.	État moyen de l'atmosphère.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois d'Avril 1784.

	Ma.	Mi.	S.	
Plus grande hauteur du thermomètre...	86	97	87	86 ½, tempér. moyenne.
Moindre *ditto*...	71	87	79	
Moyenne *ditto*..................	83	91	85	

Clair.......	14 jours.
Nébuleux....	16 —
Pluie.......	6 —
Quantité d'*id.*	3.1 pouces.

Le vent du sud a diminué comme dans les mois précédens; moyenne chaleur de la terre à midi, 126^d; temps lourd et venteux en général, et des tonnerres fréquens vers la fin, quoique plusieurs nuits aient été serrées et brûlantes.

Les orages, qui sont généralement fréquens dans cette saison, ont toujours lieu dans l'après-midi ou le soir, viennent du nord, et sont accompagnés de tonnerres violens et de fortes pluies. Avant qu'ils commencent, les nuages deviennent très-sombres et s'abaissent beaucoup; et comme les vents se trouvent ainsi comprimés entre les nuages et la terre, ils doivent par conséquent acquérir un surcroît de force considérable.

Calcutta, Avril 1784.

JOURS.	THERM. M.	THERM. M.	THERM. S.	Chaleur moyenne le matin, à chaque quartier de la Lune.	POUCES de pluie.	VENT. Point.	VENT. Force.	APPARENCE de l'air.	OBSERVATIONS.
1	79	89	85			S.	1	Clair.	*Mardi.*
2	81	87	83				0	*Ditto.*	
3	81	91	85				4	Nébul.	Temps venteux désagréable.
4	83	89	85				3	*Ditto.*	*Ditto.*
5	83	89	86				3	*Ditto.*	*Ditto.*
6	83	88	85	P. L. 82 6/7			4	Nébul.	*Ditto.*
7	83	91	86				3	Brum.	*Ditto.*
8	83	91	85				2	Clair.	
9	84	92	86				1	*Ditto.*	
10	84	94	87				0	*Ditto.*	
11	85	97	87				0	*Ditto.*	
12	80	95	87				0	*Ditto.*	Très-serré pendant la nuit.
13	85	93	85	D.er Q. 14 3/7			0	*Ditto.*	*Ditto.*
14	86	92	83			S. E.	3	*Ditto.*	Vent impétueux; beaucoup de
15	83	91	85			S.	3	Nébul.	poussière.
16	83	90	86		0.4		3	*Ditto.*	*Ditto.*
17	84	89	80		1.5		4	*Ditto.*	Grand orage dans la soirée.
18	80	88	79		0.5	S. O.	2	*Ditto.*	
19	74	87	85			N. O.	3	*Ditto.*	Grand vent.
20	83	90	85	N. L. 81 3/7		S.	0	Clair.	Très-serré.
21	83	91	86				3	*Ditto.*	Grand vent.
22	83	92	85				3	*Ditto.*	*Ditto.*
23	83	93	87				0	Brum.	Serré et chaud.
24	83	92	86				3	Clair.	
25	84	90	86				3	*Ditto.*	
26	84	89	84		0.4		4	Nébul.	Pluie et tonnerre.
27	80	88	85	P.er Q. 83 2/7	0.2		4	*Ditto.*	*Ditto* du N. O.
28	83	90	66				2	*Ditto.*	*Ditto* *ditto.*
29	85	88	85		0.1		0	*Ditto.*	*Ditto.*
30	84	89	85				3	*Ditto.*	Grand vent.
Moyen.	83	91	85		3.1	S.	4	Nébul.	État moyen de l'atmosphère.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Mai 1784.

	Ma.	Mi.	S.	
Plus grande hauteur du thermomètre...	85	93	88	
Moindre *ditto*..................	75	82	74	$84\frac{2}{5}$, tempér. moyenne.
Moyenne *ditto*..................	81	89	84	

Clair........	7 jours.
Nébuleux.....	24 —
Pluie........	14 —
Quantité *d'id.*.	9.6 pouces.

Vent du sud, avec quelques orages violens du nord-ouest au commencement du mois. La fin a été serrée, triste et chaude : mais, en général, tout le mois a été extrêmement nébuleux ; et c'est beaucoup si l'on a joui, pendant tout un jour, de la vue du soleil.

Les pluies ont commencé le 22, et ont duré jusqu'à la fin du mois. Les nuits étoient très-serrées et très-brûlantes, et l'air très-humide.

CALCUTTA, Mai 1784.

JOURS.	THERM. M.	THERM. M.	THERM. S.	Chaleur moyenne le matin, à chaque quartier de la Lune.	POUCES de pluie.	VENT. Point.	VENT. Force.	APPARENCE de l'air.	OBSERVATIONS.
1	82	86	82		2.	S.	3	Nébul.	*Samedi*, violent orage.
2	77	88	74		1.		3	*Ditto.*	Très-lourd. *Ditto*, point de sol.
3	75	82	79		0.6		4	*Ditto.*	*Ditto.*
4	78	87	84				1	Brum.	Serré.
5	82	89	84	P. L. 79 ½			1	*Ditto.*	Point de sol. de toute la journée.
6	81	90	85		0.5		2	*Ditto.*	Orage et tonnerre dans la soirée.
7	84	90	85				3	*Ditto.*	Grand vent par intervalles.
8	82	90	86				3	Clair.	*Ditto.*
9	83	90	77				2	Brum.	
10	84	90	87		0.4		3	Nébul.	Très-dense et obscur.
11	85	89	78			S. E.	2	*Ditto.*	
12	75	88	84	D.er Q. 79 ½	0.8	E.	2	*Ditto.*	Orage et tonnerre dans la soirée.
13	77	85	80		2.	S.	1	*Ditto.*	
14	75	85	83			Var.	0	*Ditto.*	Point de vent.
15	80	88	84			S.	0	Clair.	
16	80	90	83				1	*Ditto.*	Tonnerre dans la soirée.
17	78	91	86		0.2		0	*Ditto.*	Temps serré et calme.
18	83	91	87				0	*Ditto.*	*Ditto.*
19	84	90	87	N. L. 82 ½			1	*Ditto.*	*Ditto.*
20	85	92	87				1	Nébul.	Par intervalles.
21	85	93	88				0	Clair.	Très-calme.
22	85	91	85		0.6		2	Nébul.	Tonnerre dans la soirée.
23	84	90	83		0.4		2	*Ditto.*	*Ditto.*
24	82	89	85				2	*Ditto.*	*Ditto.*
25	83	92	86		0.2		1	*Ditto.*	*Ditto.*
26	84	86	84	P.er Q. 81 ½	0.1		2	*Ditto.*	*Ditto.*
27	81	82	83		0.2	S. E.	2	*Ditto.*	*Ditto.*
28	80	86	83			N. O.	3	*Ditto.*	Grande apparence de pluie.
29	81	89	84		0.4	N. O.	2	*Ditto.*	Les nuits très-chaudes.
30	82	89	85			N. O.	3	*Ditto.*	*Ditto.*
31	82	92	86		0.2	S.	2	*Ditto.*	Tonnerre *ditto.*
Moyen.	81	89	84		9.6	S.	2	Nébul.	État moyen de l'atmosphère.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Juin 1784.

	Ma.	Mi.	S.	
Plus grande hauteur du thermomètre...	84	90	86	83, température moyenne.
Moindre *ditto*....................	77	80	78	
Moyenne *ditto*..................	81	85	83	

Clair........ 1 jour.
Nébuleux..... 29 —
Pluie........ 14 —
Quantité d'*id.*. 17.4 pouces.

Dans le courant de ce mois, le vent a tourné quelquefois au sud-est; l'atmosphère a été extrêmement humide, et il est tombé beaucoup de pluie du 10 au 17; le ciel a été généralement nébuleux, et la température de l'air a éprouvé fort peu de variation.

CALCUTTA, Juin 1784.

JOURS.	THERM. M.	THERM. M.	THERM. S.	Chaleur moyenne le matin, à chaque quartier de la Lune.	POUCES de pluie.	VENT. Point.	VENT. Force.	APPARENCE de l'air.	OBSERVATIONS.
1	82	82	82		0.7	S.	1	Nébul.	*Jeudi*, tonnerre.
2	80	86	84		1.2		1	*Ditto.*	
3	82	84	83	P. L. 81 3/7			1	*Ditto.*	
4	82	85	82		0.2		1	*Ditto.*	Pluie douce.
5	81	87	85			Var.	0	*Ditto.*	Serré.
6	82	90	85				0	*Ditto.*	
7	83	85	84		0.5		1	*Ditto.*	
8	81	84	82		1.6	N.E.	1	*Ditto.*	Pluies.
9	80	84	83				0	*Ditto.*	
10	81	83	82	D.er Q. 80 1/7	1.1		0	*Ditto.*	Point de sol. de toute la journée.
11	79	80	80		1.6	S.	1	*Ditto.*	Pluie continuelle.
12	78	78	78		4.6		3	*Ditto.*	*Ditto.*
13	77	80	80		0.1		1	*Ditto.*	
14	80	85	80		0.4		2	*Ditto.*	Tonnerre dans la soirée.
15	81	85	82		0.1	O.	2	Brum.	Point de sol. de toute la journée.
16	80	82	79		2.5	Var.	1	Nébul.	*Ditto.*
17	80	83	83		0.8	S.	0	*Ditto.*	*Ditto.*
18	81	89	85	N. L. 81 1/7			1	Brum.	*Ditto.*
19	81	88	85				1	*Ditto.*	Soleil très-pâle.
20	82	88	86				1	*Ditto.*	Très-dense, et point de soleil.
21	84	90	85			S. E.	1	*Ditto.*	Les nuits très-serrées.
22	84	88	85			S. E.	1	*Ditto.*	*Ditto.*
23	82	88	85				1	*Ditto.*	*Ditto.*
24	82	90	84				1	*Ditto.*	*Ditto.*
25	83	90	86			Var.	0	*Ditto.*	*Ditto.*
26	83	89	84	P.er Q. 82.		S. E.	0	Nébul.	*Ditto.*
27	82	87	84			S.	0	Brum.	*Ditto.*
28	83	87	83				0	Nébul.	
29	81	81	81		2.1	Var.	1	*Ditto.*	Tonnerre.
30	81	88	83			S.	3	Clair.	Grand vent.
Moyen.	81	85	83		17.4	S. et S.E.	1	Nébul.	État moyen de l'atmosphère.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Juillet 1784.

	Ma.	Mi.	S.	
Plus grande hauteur du thermomètre...	84	90	85	83, tempér. moyenne.
Moindre *ditto*..................	77	77	78	
Moyenne *ditto*..................	81	85	83	

Clair........ 1 jour.
Nébuleux..... 30 —
Pluie........ 20 —
Quantité d'*id*.. 15 pouces.

Le vent qui a dominé est celui de sud-est; l'atmosphère, comme dans les mois précédens, très-épaisse et très-humide, et peu de soleil; la température moyenne exactement semblable à celle du mois dernier, et fort peu de variation entre la chaleur de midi et celle du matin et du soir.

Pendant les pluies, le vent est communément variable; mais d'ordinaire il passe à l'est, et il pleut alors beaucoup.

CALCUTTA,

CALCUTTA, Juillet 1784.

JOURS.	THERM. M.	M.	S.	Chaleur moyenne le matin, à chaque quartier de la Lune.	POUCES de pluie.	VENT. Point.	Force.	APPARENCE de l'air.	OBSERVATIONS.
1	81	89	84	*Mardi.*		S.	3	Clair.	Le vent fort dans la matinée,
2	83	88	84				2	Nébul.	mais les nuits très-serrées et
3	83	83	83	P. L. 82.		S. E.	2	*Ditto.*	calmes.
4	80	86	84				3	*Ditto.*	
5	84	89	84				2	Brum.	
6	84	88	84		0.4		1	Nébul.	La nuit très-brillante.
7	83	85	84				0	*Ditto.*	*Ditto*, tonnerre.
8	82	85	84		0.3		0	*Ditto.*	*Ditto.*
9	82	86	84	D.er Q. 82 $\frac{2}{7}$	0.1		1	*Ditto.*	*Ditto.*
10	82	90	85		0.1		1	*Ditto.*	Éclairs dans la soirée.
11	83	86	83		1.1	Var.	1	*Ditto.*	
12	82	86	84		0.9		1	*Ditto.*	Petites pluies.
13	83	86	84		0.3		2	*Ditto.*	
14	81	84	82		0.2		1	*Ditto.*	
15	79	83	82		2.6		1	*Ditto.*	Pluie toute la journée.
16	82	83	82			S. E.	0	*Ditto.*	
17	78	83	82	N. L. 79 $\frac{1}{7}$	0.9		1	*Ditto.*	Petite pluie; temps fort sombre.
18	79	85	82		0.1		2	*Ditto.*	Depuis le 7 il n'y avoit pas eu de
19	79	84	82		0.1		1	*Ditto.*	pluie à Tchénâr; beaucoup de
20	80	85	79			S.	3	*Ditto.*	malades, sur-tout parmi les
21	77	83	80		0.1	S. E.	1	*Ditto.*	naturels du pays.
22	79	84	82		0.3		1	*Ditto.*	
23	80	85	79		1.7		0	*Ditto.*	Beaucoup de tonnerre et d'é-
24	79	83	80				1	*Ditto.*	clairs.
25	79	83	81	P.er Q. 79 $\frac{6}{7}$	0.1	E.	1	*Ditto.*	
26	80	86	82		0.1	S. E.	1	*Ditto.*	Tonnerre.
27	81	86	83		0.2		1	*Ditto.*	
28	81	86	84			S. O.	1	*Ditto.*	
29	83	86	83			S.	3	*Ditto.*	Grands vents.
30	81	82	79		1.8	S. O.	9	*Ditto.*	Tonnerre.
31	78	77	78		3.6		1	*Ditto.*	Pluie toute la journée.
Moyen.	81	85	83		15.	S. et S.E.	1	Nébul.	État moyen de l'atmosphère.

État général du Temps pendant le mois d'Août 1784.

		Ma.	Mi.	S.	
Thermomètre.	Sa plus grande hauteur.........	83^d	89^d	84^d	82^d $\frac{2}{3}$, température moyenne.
	Moindre *ditto*..............	77	80	80	
	Moyenne *ditto*.............	81	85	82	
Baromètre.	Plus grande hauteur...........	29.75	29.75	29.76	État moyen de l'atm. — 29.57.
	Moindre *ditto*..............	29.57	29.56	29.61	
	Moyenne *ditto*..............	29.67	29.66	29.70	
	Plus grande variation..........	.18	.19	.15	
	Densité moyenne.............	.688	.682	.688	
Hygromètre.	Plus grande humidité..........	50	45	45	.686, densité.
	Ditto, sécheresse............	15	10	10	
	Humid. et sécheresse moyennes.	3^d 28′	1^d 18′	1^d 15′	

Clair....... 5 jours.
Nébuleux.... 26 —
Pluie....... 23 —
Quantité *d'id.* 16.9 pouces.

L'air toujours fort humide, et fort peu de soleil, quoiqu'en général les nuits aient été belles et brillantes; des tonnerres fréquens; et le 22, un tonnerre très-fort, seulement dans la matinée. Il est tombé une quantité considérable de pluie dans le courant de ce mois, et tout s'est ressenti de l'humidité dans une proportion extraordinaire.

Le baromètre est presque invariablement plus élevé le soir que le matin, et toujours au degré le plus bas à midi. L'air ayant été très-chargé d'humidité dans le courant de ce mois, la variation du mercure a été presque insensible; la même cause a rendu le thermomètre à-peu-près stationnaire.

CALCUTTA, Août 1784.

JOURS.	THERMOM. M.	M.	S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	Mi.	S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	m.	Mi. d.	m.	S. d.	m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	77	83	80	P. L.	29.64	29.64	29.73	10	15	10				1.2	S.	0	1	0	Nébul.
2	80	86	82	*Dim.*	.69	.69	.73		15	5				0.4		0	1	0	*Ditto.*
3	81	86	83		.70	.63	.70	15	20		20					1	1	1	*Ditto.*
4	82	88	83		.66	.64	.66	15	25		20			0.4	S. E.	0	1	0	Clair.
5	82	86	83		.64	.63	.71	15	30		15			0.3	E.	1	1	0	Nébul.
6	81	86	83		.70	.70	.75	12	30	0	0			0.1	S. E.	1	1	1	*Ditto.*
7	82	86	83	D. Q. 687	.75	.70	.74	10	40		5			0.2		0	1	0	*Ditto.*
8	81	89	84		.74	.72	.72	10	35		10				S.	1	2	1	Clair.
9	82	87	83		.70	.70	.73	15	35		30					0	1	0	*Ditto.*
10	82	87	83		.73	.73	.75	40	40		30		30			1	0	1	*Ditto.*
11	83	82	83		.72	.72	.73		40		40		40	0.4		1	2	0	Nébul.
12	82	83	81		.70	.72	.74		45	2			8	0.7	S. E.	1	2	0	*Ditto.*
13	81	87	83		.72	.72	.76		15	10			10			0	1	1	*Ditto.*
14	81	83	81		.73	.73	.77		20		20	10		0.8		1	1	0	*Ditto.*
15	81	83	81		.74	.72	.74		10		35		25	0.7	S.	0	0	0	*Ditto.*
16	79	84	82	N. L. 689	.70	.60	.64		40		35		25	1.5	S. E.	1	0	0	*Ditto.*
17	81	83	80		.60	.56	.61		25		40		30	2.5		1	1	0	*Ditto.*
18	79	83	80		.58	.56	.64		45		30		40	2.8		0	2	1	*Ditto.*
19	77	80	80		.65	.69	.74		45		45		30	0.8		1	1	1	*Ditto.*
20	78	84	81		.74	.75	.72		40		35		45	0.5		1	2	2	*Ditto.*
21	79	87	83		.72	.63	.69		50		15		35		S. O.	0	1	0	Clair.
22	80	86	83		.65	.64	.69		45		25		12	1.9		2	0	0	Brum.
23	82	87	83	P. Q. 689	.67	.61	.67		30	0	0		20	0.2	S.	0	0	0	Nébul.
24	82	87	84		.64	.59	.66		30	0	0		5		S. E.	0	1	0	*Ditto.*
25	83	86	84		.64	.64	.64		19	8			5	0.2	E.	0	1	1	*Ditto.*
26	81	85	81		.60	.56	.63		10		5	10		0.3	S. E.	2	2	1	*Ditto.*
27	80	84	81		.60	.59	.62		8		5		6	0.1		2	3	2	*Ditto.*
28	80	85	83		.59	.64	.65		10		15		20	0.2		2	3	2	*Ditto.*
29	81	87	83	P. L. 688	.64	.68	.68		33	0	0		5	0.6	S. O.	3	3	3	*Ditto.*
30	81	85	83		.66	.66	.69		20		15		10		S. O.	2	2	2	*Ditto.*
31	80	84	83		.66	.69	.74		25		25		35	0.1	S.	2	2	1	*Ditto.*
Moyen	81	85	82		29.67	29.66	29.70	3	28	1	18	1	15	16.9	S. et S.E.	1	1 2/3	2/3	Nébul.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Septembre 1784.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	84^{d}	90^{d}	85^{d}	$82\frac{1}{2}$, température moyenne.
	Moindre *ditto*...............	76	77	78	
	Moyenne *ditto*...............	80	85	$81\frac{1}{2}$	
BAROMÈTRE.	Plus grande hauteur...........	29.95	29.90	29.97	État moyen de l'atm. 29.81.
	Moindre *ditto*...............	29.72	29.68	29.75	
	Moyenne *ditto*...............	29.81	29.80	29.83	
	Plus grande variation..........	0.23	0.22	0.22	
	Densité moyenne............	.693	.685	.692	.690, densité.
HYGROMÈTRE.	Plus grande humidité.........	60	60	60	
	Ditto, sécheresse.............	10	40	25	
	Sécher. et humidité moyennes.	$\frac{1}{2}^{d}$ 24'	10^{d} 14'	5^{d} 15'	

Clair.........	10 jours.
Nébuleux......	20 —
Pluie.........	12 —
Quantité d'*id.*.	11.3 pouces.

Le vent généralement sud et sud-est; beaucoup d'éclairs les soirs, mais sans pluie et sans tonnerre; l'air toujours humide et nébuleux, quoique le baromètre fût beaucoup plus élevé que dans le mois précédent.

Il est à remarquer que vers la fin des pluies, elles tombent par gouttes plus larges que dans tout autre temps; cela peut venir de la hauteur d'où elles tombent : pour en avoir la preuve, il suffiroit de consulter les hauteurs opposées du baromètre; on verroit que le poids de l'atmosphère s'est accru de beaucoup vers la fin des pluies.

Calcutta, *Septembre 1784.*

JOURS.	THERMOM. M.	M.	S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	Mi.	S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	Ma. m.	Mi. d.	Mi. m.	S. d.	S. m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	81	86	83	*Mercr.*	29.72	29.72	29.79		40		5		20		S.	0	1	1	Nébul.
2	81	89	84		.79	.82	.84		25	5			5		S. E.	0	1	0	Clair.
3	83	83	82		.84	.81	.84		25		20		25	2.0	S. O.	0	1	0	Nébul.
4	81	87	83		.82	.78	.76		35		20		15			1	1	1	Brum.
5	81	88	83		.74	.78	.75		30		20		20			1	1	0	*Ditto.*
6	82	89	83	D. Q.	.75	.77	.75		20		20		5			0	1	1	Nébul.
7	81	89	83	691	.77	.82	.81		25	15	0		20		S.	1	1	1	Clair.
8	81	88	83		.80	.83	.80		15	12		10			S.	0	1	1	*Ditto.*
9	82	89	84		.79	.72	.78		5	30		5			S. O.	0	2	0	*Ditto.*
10	82	90	83		.76	.72	.78		5	35		20			S. E.	0	1	2	*Ditto.*
11	84	90	85		.78	.78	.81	10		40		25			N. E.	0	2	1	*Ditto.*
12	84	87	84		.81	.80	.99		0	20		20		0.5		0	1	0	Nébul.
13	81	87	83		.77	.75	.76		25	10		20			N.	1	1	0	Lourd.
14	82	84	82	N. L.	.72	.68	.78		15	10		10			N. E.	1	1	1	*Ditto.*
15	77	82	80	691	.77	.80	.80		15	0	0	0		0.7	S. E.	1	1	1	*Ditto.*
16	79	81	81		.78	.80	.76		20		5		15	0.3		1	1	1	*Ditto.*
17	79	80	79		.93	.70	.78		18		15		30	1.5		1	2	1	*Ditto.*
18	77	81	78		.79	.77	.84		35		38		38	0.9		0	1	1	*Ditto.*
19	76	77	78		.84	.89	.87		50		53		55	1.2		1	1	1	*Ditto.*
20	78	80	79		.88	.89	.92		60		60		55	1.1		1	0	1	*Ditto.*
21	78	80	78		.92	.89	.95		60		55		60	0.3	S. E.	1	1	1	*Ditto.*
22	79	80	80	P. Q.	.95	.90	.97		60		45		45	1.1	E.	1	0	0	*Ditto.*
23	78	83	80	698	.94	.88	.92		45		30		35	0.1	S. E.	0	1	0	*Ditto.*
24	79	84	80		.92	.84	.88		40		20		30		S.	0	1	0	*Ditto.*
25	79	85	80		.88	.84	.86		35		0		5		S. E.	0	1	0	*Ditto.*
26	78	86	82		.87	.84	.86		20	20		5			S. E.	0	1	1	Clair.
27	80	83	79		.80	.84	.80		5		0	5		1.6	Var.	0	2	1	Nébul.
28	79	85	82	P. L.	.80	.77	.83		15	20		5			S.	0	2	1	Clair.
29	80	88	84	694	.84	.81	.89		10	35		20			S. E.	0	1	1	*Ditto.*
30	83	89	83		.80	.87	.93	5		35		15				0	1	0	*Ditto.*
Moyen.	80	85	81 ½		29.81	29.80	29.83	1/2	24	10	14	5	15	11.3	S.E. et S.	1/2	1	2/3	Nébul.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois d'Octobre 1784.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Plus grande hauteur..........	83	90	85	$82\frac{1}{2}$, température moyenne.
	Moindre *ditto*...............	74	77	76	
	Moyenne *ditto*..............	79	$86\frac{1}{2}$	$82\frac{1}{2}$	
BAROMÈTRE.	Plus grande hauteur.........	30.04	30.00	30.02	État moyen de l'atmosph. — 29.91.
	Moindre *ditto*...............	29.74	29.77	29.76	
	Moyenne *ditto*..............	29.92	29.91	29.92	
	Plus grande variation.........	0.30	0.23	0.26	
	Densité moyenne............	.697	.686	.693	.692, densité.
HYGROMÈTRE.	Plus grande humidité.........	48	25	30	
	Ditto......................	30	50	45	
	Humid. et sécheresse moyennes.	$5^d\ 7'$	$30^d\ 1'$	$22^d\ 2'$	

Clair........ 19 jours.
Nébuleux..... 12 —
Pluie........ 3 —
Quantité d'*id.* 0.8 pouce.

L'air très-serein et très-élastique; de fortes rosées le soir; le baromètre très-haut, et le vent nord et nord-est.

Vers le milieu du mois, les matinées sont devenues un peu brumeuses; ce qui indique l'approche ou le commencement de la froide saison. L'atmosphère légère et sèche, débarrassée de ses vapeurs; conséquemment le mercure monté dans le baromètre.

Comme la différence commence à devenir plus considérable entre la chaleur du jour et celle de la nuit que dans les mois précédens, c'est ce qui forme les brouillards que nous avons dans cette saison.

CALCUTTA, Octobre 1784.

JOURS.	THERM. M.	THERM. M.	THERM. S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	BAROMÈTRE. Mi.	BAROMÈTRE. S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	HYGROMÈTRE. Ma. m.	HYGROMÈTRE. Mi. d.	HYGROMÈTRE. Mi. m.	HYGROMÈTRE. S. d.	HYGROMÈTRE. S. m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	VENT ET FORCE. M.	VENT ET FORCE. M.	VENT ET FORCE. S.	
1	87	89	82	*Vendr.*	29.91	29.93	29.93	3		35		10		0.6	S. E.	0	3	1	Nébul.
2	81	82	80		.94	.90	.92		10	15		0		0.1	S.	1	3	1	*Ditto.*
3	80	85	83		.90	.83	.87		15	15		5			S. E.	0	1	1	*Ditto.*
4	80	88	84		.83	.77	.86		15	25		15			S.	0	2	0	*Ditto.*
5	82	88	84	D. Q.	.78	.78	.78		5	25		15			N. E.	0	3	0	*Ditto.*
6	81	90	83	692	.76	.78	.76		0	20		15		0.1	Var.	0	1	1	Clair.
7	82	87	82		.74	.77	.77	5		20		15				0	1	1	*Ditto.*
8	82	88	83		.77	.77	.83	5		40		35			O.	0	1	0	Nébul.
9	80	89	82		.83	.87	.86	10		40		35			O.	1	1	0	Clair.
10	79	89	82		.88	.87	.86	15		40		35				0	1	0	*Ditto.*
11	99	90	83		30.03	.96	30.	15		40		30				0	1	1	*Ditto.*
12	81	88	85		29.98	.94	29.97		25	25		15				0	2	0	*Ditto.*
13	81	89	85	N. L.	.99	.92	.94		10	25		15				0	1	1	*Ditto.*
14	80	89	84	696	.93	.89	.92			30		15				0	1	0	*Ditto.*
15	80	87	82		.92	.92	.91		10	40		20				1	1	0	*Ditto.*
16	79	89	83		.91	.93	.93		10	35		30			S. O.	0	1	0	*Ditto.*
17	78	88	85		.94	30.	.94		10	35		30			S. O.	0	1	0	*Ditto.*
18	80	87	83		.94	29.97	.96		0	35		30			O.	0	1	0	*Ditto.*
19	80	89	83		30.02	.98	30.01		0	40		25			N. O.	0	1	0	*Ditto.*
20	77	88	82	P. Q.	.04	.98	29.98	10		45		30				0	1	0	*Ditto.*
21	78	88	82	702	29.98	.96	.99	20		50		45				0	1	0	*Ditto.*
22	78	87	83		30.	.99	.98	30		50		40				0	1	0	Nébul.
23	77	80	76		29.95	.94	.93	10		0			30	0.05		1	2	1	*Ditto.*
24	75	77	76		.88	.89	.92		40		25		25		N.	3	3	0	*Ditto.*
25	74	84	79		.92	.88	.93		35	5			5		N. O.	1	1	0	*Ditto.*
26	76	83	80		.93	.90	.92		20	15		10				1	1	0	*Ditto.*
27	76	86	80	P. L.	.92	.89	.94		5	30		20				1	1	1	*Ditto.*
28	75	86	80	705	.94	.94	.99		0	40		35				1	1	0	Clair.
29	76	83	80		.99	30.	.99	10		35		30				0	1	0	*Ditto.*
30	75	85	80		.98	29.95	30.	10		40		40				0	2	0	*Ditto.*
31	75	85	80		30.	30.	30.02	20		45		40				0	1	0	*Ditto.*
Moyen.	79	86 ½	82 ½		29.29	29.91	29.92	5	7	30	1	22	2	0.8	O. N. O.	⅓	1 ⅓	⅓	Clair.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Novembre 1784.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	78	86	80	76, température moyenne.
	Moindre *ditto*	66	76	71	
	Moyenne *ditto*..............	$71\frac{1}{2}$	$80\frac{2}{3}$	$75\frac{1}{2}$	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	30.12	30.05	30.08	30.00 état moyen de l'atmosphère.
	Moindre *ditto*	29.60	29.88	29.92	
	Moyenne *ditto*..............	30.00	29.99	30.02	
	Sa plus grande variation.......	00.52	00.17	00.16	
	Densité moyenne............	.712	.696	.706	.702, densité.
HYGROMÈTRE.	Plus grande humidité.........	40	15	15	
	Ditto, sécheresse............	45	55	50	
	Humid. et sécheresse moyennes.	$10^d\ 8'$	$35^d\ \frac{1}{2}'$	$28^d\ 1'$	

Clair........ 23 jours.
Nébuleux.... 7 —
Pluie....... 1 —
Quantité d'*id.* 0.9 pouce.

Les vents de nord-ouest ont dominé pendant ce mois; mais les changemens de l'atmosphère n'ont rien présenté de remarquable, quoiqu'on y ait été souvent menacé de pluie: l'air plus élastique que dans aucun des mois précédens; il a été aussi plus serein et plus sec. Les matinées continuent d'être brumeuses.

Dans les temps clairs et secs, le baromètre éprouve toujours un changement très-sensible, deux ou trois heures après le lever du soleil; il est souvent plus élevé d'un dixième de pouce à neuf heures qu'à six, ou au lever du soleil. Cet effet ne proviendroit-il pas de la masse de vapeurs condensées et maintenues près de la surface de la terre par le froid de la nuit, qui, à mesure qu'elle est raréfiée par la chaleur du soleil, doit augmenter la pesanteur et l'élasticité de l'atmosphère, et produire cette variation? De là vient que le baromètre est toujours plus élevé dans la soirée, avant la chute de ces particules humides, que le matin, où l'air en est rempli.

CALCUTTA,

Calcutta, Novembre 1784.

JOURS.	THERMOM.			Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE.			HYGROMÈTRE.						PLUIE.	VENT ET FORCE.				
	M.	M.	S.		Ma.	Mi.	S.	Ma. d.	Ma. m.	Mi. d.	Mi. m.	S. d	S. m.		Point.	M.	M.	S.	
1	74	85	80	*Lundi.*	30.02	29.99	30.03	20	1	45		35			N. O.	0	1	0	Clair.
2	77	85	80	D. Q. 705.	.05	.96	.00	15		40		30				0	1	0	Nébul.
3	77	86	80		.00	.98	.02	10		40		30				0	1	0	Clair.
4	76	85	80		.02	30.00	.03	0		35		35				0	2	0	Nébul.
5	78	85	79		.00	29.97	.02	5		40		35				0	1	0	Clair.
6	76	84	80		.00	30.00	.02	0		40		35				1	2	0	*Ditto.*
7	76	86	79		.02	.02	.02	20		45		45				0	2	1	*Ditto.*
8	73	82	78		.02	.02	.00	35		50		50				0	1	0	*Ditto.*
9	72	83	76	N. L. 707	.02	.02	.06	45		55		50				1	1	0	*Ditto.*
10	72	81	78		.10	.08	.08	35		50		45			N.	1	1	0	Nébul.
11	74	76	76		.12	.05	.07	15		0		35		0.9	N. E.	0	2	0	*Ditto.*
12	75	79	76		.07	.04	.05		40		15		15		N.	0	1	0	Clair.
13	71	81	77		.05	29.98	.02		40	50			15			0	1	0	*Ditto.*
14	77	79	75		29.60	.89	29.92		10	25		20			N. E.	1	1	0	*Ditto.*
15	74	80	75		.94	.95	30.90		20	25		15				0	1	0	*Ditto.*
16	73	81	73		30.01	30.05	.07		20	40		15			N.	0	1	0	*Ditto.*
17	66	80	72	P. Q. 718	.07	.03	.06		0	50		35			N. E.	1	2	1	*Ditto.*
18	67	78	74		.04	.02	.04	15		45		40			N. O.	0	1	1	*Ditto.*
19	68	78	72		.03	29.99	.04	10		45		40			N.	1	1	0	*Ditto.*
20	69	78	75		.03	30.02	.05	15		40		35			N. O.	0	1	0	*Ditto.*
21	69	79	74		.02	29.97	.02	5		40		35				0	1	0	*Ditto.*
22	68	78	73		29.98	.93	29.97	0		40		30				0	0	0	Brum.
23	69	78	72		.97	.92	.94	0	5	35		15			N.	1	1	0	Clair.
24	70	78	73	P. L. 717	.90	.88	.95		35	5					N. O.	1	1	0	Nébul.
25	68	78	71		.92	.96	30.02		35		5		5			0	2	0	*Ditto.*
26	67	79	73		30.03	30.03	.04		40	20		20				0	1	0	Clair.
27	67	79	73		.00	.00	.03	20		35		30				1	1	0	*Ditto.*
28	69	80	75		.00	.00	.03	10		35		30				0	1	0	*Ditto.*
29	67	80	73		.02	29.99	.04	15		45		20			N.	0	1	1	*Ditto.*
30	67	80	73		.05	.04	.08	20		50		30			N. O.	1	2	1	*Ditto.*
Moyen.	71 $\frac{1}{2}$	80 $\frac{1}{3}$	75 $\frac{1}{2}$		30.00	29.99	30.02	10	8	35	$\frac{1}{2}$	28	1	90	N. O.	$\frac{1}{3}$	1 $\frac{1}{3}$	$\frac{1}{6}$	Clair.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Décembre 1784.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur......	69	79	73	68 $\frac{2}{3}$. Chaleur moyenne.
	Moindre *ditto*............	58	68	65	
	Moyenne *ditto*............	63 $\frac{1}{2}$	74	68 $\frac{1}{2}$	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur.....	30.17	30.14	30.17	État moyen de l'atmosphère, 30^{d} 0'8.
	Moindre *ditto*............	30.02	30.09	30.02	
	Moyenne *ditto*............	30.09	30.07	30.09	
	Sa plus grande variation.....	00.15	00.14	00.15	.717, densité moyenne.
	Densité moyenne..........	.727	.709	.721	
HYGROMÈTRE.	Humid. et sécheresse moyennes.	24^{d}	48^{d}	38^{d}	

Clair........ 26 jours.
Nébuleux.... 5 —
Pluie........ 1 —
Quantité d'*id.* 0.05 pouce.

Les vents ont été constamment nord-ouest, excepté durant un petit nombre de jours, où ils ont un peu tourné à l'est; ce qui produit toujours un temps épais et nébuleux. Tout le mois a été d'une sécheresse remarquable, et l'atmosphère d'une densité beaucoup plus considérable que dans le mois précédent. A cette époque de l'année, il règne généralement, le soir et le matin, un brouillard désagréable; mais, au contraire, dans le cours de ce mois, le temps a été clair et serein, et les brouillards extrêmement rares.

Calcutta, Décembre 1784.

JOURS.	THERMOM. M.	M.	S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	Mi.	S	HYGROMÈTRE. Ma. d.	m.	Mi. d.	m.	S. d.	m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	65	79	72		30.07	30.10	30.10	20		45		30		0.05	N. E.	1	1	1	Nébul.
2	68	76	72		.07	.04	.07	40		30		30				1	1	2	*Ditto.*
3	69	78	72	D. Q.	.03	.01	.06	20		40		20				0	1	0	*Ditto.*
4	67	78	73	721	.06	.05	.09	15		30		15			N. O.	1	2	1	*Ditto.*
5	65	79	72		.10	.08	.09	0		45		25				1	2	0	Clair.
6	65	75	70		.08	.05	.10	30		50		45				2	3	0	*Ditto.*
7	63	75	68		.08	.03	.05	45		55		45				1	2	1	*Ditto.*
8	61	74	68		.07	.04	.09	40		55		45				2	1	0	*Ditto.*
9	61	75	69		.07	.06	.07	30		55		45				2	1	0	*Ditto.*
10	62	75	68		.08	.06	.07	30		55		40				1	1	0	*Ditto.*
11	61	75	68	N. L.	.07	.04	.08	30		55		45				1	1	0	*Ditto.*
12	62	73	68	728	.09	.03	.08	20		40		35				1	0	0	*Ditto.*
13	62	74	69		.08	.04	.05	10		40		40				0	1	0	*Ditto.*
14	64	71	69		.05	.01	.04	20		35		25			N.	0	0	0	Nébul.
15	56	73	68		.04	.07	.08	20		40		35			N. N. E.	1	1	0	*Ditto.*
16	64	75	70		.09	.06	.08	30		45		40			N. O.	0	1	0	Clair.
17	67	75	70		.07	.01	.02	30		40		30				0	1	0	*Ditto.*
18	66	76	72	P. Q.	.02	.00	.07	10		40		25			N. E.	0	2	0	*Ditto.*
19	67	75	71	725	.06	.06	.07	0		50		25			O.	0	1	0	*Ditto.*
20	66	75	66		.06	.05	.08	25		55		40			N. O.	0	1	0	*Ditto.*
21	65	74	67		.11	.10	.13	35		60		50				0	1	0	*Ditto.*
22	61	71	65		.17	.13	.17	45		50		50				0	2	0	*Ditto.*
23	58	71	65		.17	.12	.14	35		45		40				1	1	0	*Ditto.*
24	60	72	66		.14	.13	.14	10		50		40				1	1	0	*Ditto.*
25	60	72	68	P. L.	.15	.14	.16	15		45		45				0	1	0	*Ditto.*
26	61	73	68	732	.17	.14	.14	5		45		35				1	2	0	*Ditto.*
27	61	73	68		.15	.13	.14	15		50		40				1	2	0	*Ditto.*
28	60	72	67		.14	.10	.13	20		55		40				1	1	0	*Ditto.*
29	60	70	65		.10	.10	.10	30		55		45			N.	0	1	0	*Ditto.*
30	60	69	65		.10	.06	.07	40		55		45			N. O.	0	1	0	*Ditto.*
31	60	68	65		.08	.05	.06	40		55		45				0	1	0	*Ditto.*
Moyen	$63\frac{1}{2}$	74	$68\frac{1}{2}$		30.09	30.07	30.09	24		48		38		0.05		$\frac{1}{3}$	$1\frac{1}{2}$	$\frac{1}{10}$	

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Janvier 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	70	78	74	Chaleur moyenne, 66.
	Moindre *ditto*..............	57	69	64	
	Moyenne *ditto*..............	61	72	66 $\frac{2}{3}$	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	30.17	30.14	30.17	État moyen de l'atm. 30.08.
	Moindre *ditto*..............	29.98	29.97	30.03	
	Moyenne *ditto*..............	30.08	30.07	30.09	
	Sa plus grande variation.......	00.19	00.17	00.14	
	Densité moyenne............	.732	.712	.723	.722, densité moyenne.
HYGROMÈTRE.	Humidité et sécheresse moyennes.	30[d]	50[d]	40[d]	

Clair....... 29 jours.
Nébuleux... 2 *id.*

L'atmosphère très-sèche et élastique.

Les vents variables; mais depuis le milieu du mois ils ont été presque continuellement du sud-ouest au sud, et souvent assez forts.

Le mercure du baromètre s'est tenu très-haut jusque vers la fin du mois, qu'un changement très-sensible a eu lieu, quant à la chaleur et à la sérénité du temps; rosées fortes et fréquentes vers la même époque.

Les matinées toujours brumeuses.

La chaleur moyenne du soleil à midi (l'instrument étant exposé pendant cinq minutes) a été de 90[d].

CALCUTTA, Janvier 1785.

JOURS.	THERMOM. M.	M.	S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	Mi.	S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	m.	Mi. d.	m.	S. d.	m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	60	69	64		30.09	30.09	30.09	30		50		45			N. O.	0	1	0	Clair.
2	57	69	64		.09	.09	.11	60		40		45			N. O.	0	1	0	*Ditto.*
3	60	71	65		.11	.11	.07	25		45		40				0	1	0	*Ditto.*
4	59	69	65	D. Q. 732	.04	.04	.09	30		50		40			O. N. O.	0	1	0	*Ditto.*
5	63	70	66		.10	.08	.08	35		50		40				0	2	0	*Ditto.*
6	64	70	66		.07	.08	.12	30		50		40			O.	0	2	0	*Ditto.*
7	63	72	67		.13	.13	.17	35		55		50			N. O.	0	2	0	*Ditto.*
8	59	72	67		.14	.13	.10	35		60		50			N.	1	2	0	*Ditto.*
9	58	73	65		.10	.09	.09	35		60		45			N. O.	1	2	0	*Ditto.*
10	60	70	65	N. L. 736	.10	.10	.14	40		60		50				0	1	0	*Ditto.*
11	58	72	65		.13	.10	.12	35		60		50				1	2	1	*Ditto.*
12	59	72	65		.11	.11	.11	25		50		45			N.	1	2	0	*Ditto.*
13	60	72	66		.11	.11	.12	30		50		45			N. O.	2	1	0	*Ditto.*
14	60	73	67		.12	.11	.13	40		45		45				0	1	0	*Ditto.*
15	58	71	65		.14	.14	.14	35		50		50				1	2	0	*Ditto.*
16	60	70	65		.15	.15	.17	40		55		50				0	2	0	*Ditto.*
17	60	69	65	P. Q. 736	.17	.13	.10	46		55		50			N.	1	1	0	*Ditto.*
18	59	70	95		.10	.10	.06	40		55		50			N. O.	1	2	0	*Ditto.*
19	60	70	65		.08	.05	.05	40		60		50				0	2	0	*Ditto.*
20	58	71	65		.05	.05	.05	30		55		50				0	1	0	*Ditto.*
21	64	74	67		.02	.00	.07	0		40		30			S. O.	0	1	0	*Ditto.*
22	60	71	65		.08	.05	.08	40		55		50			O.	1	2	0	*Ditto.*
23	59	70	65		.04	.04	.05	40		60		55			S. O.	1	2	0	*Ditto.*
24	62	70	66	P. L. 728	.06	.04	.05	40		55		50			O.	0	2	0	*Ditto.*
25	62	75	68		.08	.06	.07	40		55		45				0	1	0	*Ditto.*
26	63	74	69		.07	.01	.03	30		45		30			S. O.	0	2	0	*Ditto.*
27	68	74	70		29.98	29.97	.03		15	40		30			S.	0	2	0	*Ditto.*
28	67	76	69		30.01	.98	.04	10		55			10		S. O.	1	2	0	*Ditto.*
29	65	77	74		.02	30.01	.05	40		60		50			S.	0	3	0	*Ditto.*
30	66	76	71		.00	.01	.03	10		40			10			0	3	1	Nébul.
31	70	78	74		.02	.03	.05		40	0			10			0	3	2	*Ditto.*
Moyen.	61 $\frac{1}{3}$	72	66 $\frac{2}{3}$		30.08	30.07	30.09	30	1 $\frac{1}{4}$	50		40	1		Var.	$\frac{1}{3}$	2	$\frac{1}{8}$	Clair.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Février 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	74	86	76	75, température moyenne.
	Moindre *ditto*..............	68	75	69	
	Moyenne *ditto*.............	71	79 ½	74	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	30.14	30.17	30.15	30.02, état moyen de l'atmosph.
	Moindre *ditto*..............	29.89	29.89	29.96	
	Moyenne *ditto*.............	30.01	30.01	30.04	
	Sa plus grande variation.......	0.25	0.28	0.19	
	Densité moyenne............	.713	.698	.708	.706.
HYGROMÈTRE.	Humidité et sécheresse moyennes.	0d	28d	22d	

Clair........ 17 jours.
Nébuleux..... 11 —
Pluie........ 4 —
Quantité d'*id*.. 2.9 pouces.

Il a tonné cinq fois. Chaleur moyenne du soleil à midi, le thermomètre étant exposé durant cinq minutes, 96d.

Au commencement de ce mois, l'air a été très-humide; ce qui a lieu généralement lorsque le vent souffle du sud et du sud-est.

Au contraire, les vents du nord qui ont pris le dessus, le rendent très-sec et très-élastique, et font toujours monter beaucoup le mercure dans le baromètre. Pendant tout le cours de ce mois, les matinées ont été extrêmement denses et brumeuses. Les 1.er, 8 et 12, foibles orages du nord-ouest.

CALCUTTA, Février 1785.

JOURS.	THERMOM. M.	THERMOM. M.	THERMOM. S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	BAROMÈTRE. Mi.	BAROMÈTRE. S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	HYGROMÈTRE. Ma. m.	HYGROMÈTRE. Mi. d.	HYGROMÈTRE. Mi. m.	HYGROMÈTRE. S. d.	HYGROMÈTRE. S. m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	VENT ET FORCE. M.	VENT ET FORCE. M.	VENT ET FORCE. S.	
1	71	77	74		30.00	29.90	25.95		50	0	0		40	0.5	S.	1	4	1	Nébul.
2	73	76	71	D. Q.	29.89	.89	.96		40		15		20		S. E.	1	2	1	*Ditto.*
3	69	77	73	714	.96	.96	30.03		30	25		20				0	1	0	Clair.
4	72	78	74		30.08	30.07	.12		30		5		30		S.	0	1	0	Nébul.
5	72	79	75		.08	.04	.04		4	15			25			0	1	1	Clair.
6	74	80	76		29.98	.03	.05		50	30			20			3	2	1	Nébul.
7	72	80	72		.98	29.99	.04		45	35		0	0		S. E.	1	1	1	Clair.
8	75	80	73	N. L.	30.05	30.04	.11		30		15		5	0.8	E.	0	1	0	*Ditto.*
9	68	78	74	711	.07	.03	.03		35		15		5		O.	1	1	0	Nébul.
10	72	80	75		29.97	29.95	29.98		15	40		30			N.	2	1	0	Clair.
11	70	80	74		.98	.99	30.03	10		68		55				1	1	0	*Ditto.*
12	73	82	69		30.03	30.03	.12	30		50		40		1.1	N. O.	0	0	3	Nébul.
13	69	79	72		.05	.00	.06	25		45		40				1	0	2	*Ditto.*
14	69	81	74		.01	.00	.04	35		55		50			S. O.	1	1	0	Clair.
15	70	81	74	P. Q.	.04	.01	.04	30		45		45				0	1	0	*Ditto.*
16	70	75	73	717	.07	.06	.08	35		55		50			N. O.	3	3	0	Nébul.
17	69	80	73		.06	.02	.05	40		60		55			S. O.	0	1	1	Clair.
18	70	73	69		.02	.02	.04	35		30			5	0.7		0	2	1	Nébul.
19	67	75	71		.03	.04	.03		15			15				0	2	1	*Ditto.*
20	69	79	72		.03	.03	.03		10	25		20			N. O.	0	2	0	Clair.
21	69	77	73		.04	.04	.04	0		20		25			O.	0	2	1	*Ditto.*
22	70	82	75		29.98	29.97	29.97		10			15				0	1	1	*Ditto.*
23	74	84	76	P. L.	.99	.96	30.00		20	25		45				1	2	1	*Ditto.*
24	72	82	75	710	30.00	.98	29.98	35		55		45				0	1	0	*Ditto.*
25	72	86	76		29.96	.96	.97	30		60		55			N. O.	0	1	0	Nébul.
26	73	81	76		.96	.96	30.00	50		60		55			N. O.	1	1	0	Clair.
27	73	83	74		30.03	30.03	.10	50		60		55				0	1	0	*Ditto.*
28	70	81	73		.14	.17	.15	50		60		55				0	1	0	*Ditto.*
Moyen.	71	79 ½	74		30.02	30.01	30.04	51	15	30	2	28	6	2.9		½	1 ½	½	

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Mars 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	80d	90d	83d	79d
	Moindre *ditto*...............	68	80	73	
	Moyenne *ditto*..............	75	85	78	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	30.12	30.10	30.13	29.95
	Moindre *ditto*...............	29.85	29.84	29.86	
	Moyenne *ditto*..............	29.95	29.92	29.97	
	Sa plus grande variation.......	.27	.26	.27	
	Densité moyenne............	.075	.688	.700	.698.
HYGROMÈTRE.	Humidité et sécheresse........	0.0	36d	18d	

Clair........ 20 jours.
Nébuleux..... 11 —
Pluie........ 3 —
Quantité d'*id.*. 0.5 pouce.

Il a tonné cinq fois. Chaleur moyenne du soleil, 100d.

Il y a eu dans ce mois deux ou trois orages accompagnés de tonnerre, mais modérés, et avec peu de pluie. Plusieurs matinées du commencement ont été très-brumeuses et très-humides ; elles ont continué de même, mais à un degré moins fort, pendant tout le mois. Fortes rosées depuis le 15.

Le baromètre a continué d'être bas ; ce qui peut venir des grands vents qui ont régné, aussi-bien que de l'extrême raréfaction de l'atmosphère à cette époque de l'année. Nous avons eu fréquemment des apparences de pluie, comme cela doit toujours arriver lorsque le vent souffle du sud, et amène avec lui une grande quantité de vapeurs.

CALCUTTA,

CALCUTTA, Mars 1785.

JOURS.	THERMOM. M.	M.	S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	Mi.	S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	m.	Mi. d.	m.	S. d.	m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	68	84	73		30.12	30.10	30.13	55		60		60			N. O.	1	2	0	Clair.
2	68	84	73		.10	.07	.08	50		60		55				0	1	0	*Ditto.*
3	69	80	74		.05	.04	.07	50		55		50			S. O.	0	2	0	*Ditto.*
4	72	82	75	D. Q.	.04	.03	.06			50		50				1	2	2	*Ditto.*
5	73	83	75	.713	.05	.04	.04		5	35		25			S. E.	0	3	1	*Ditto.*
6	73	81	76		.03	29.98	.00		5	50		35				0	4	1	*Ditto.*
7	73	82	77		29.97	.99	.04		0	56		40			S.	0	4	1	*Ditto.*
8	73	82	77		30.02	30.03	.07	20		45		40			S. E.	0	3	2	Nébul.
9	73	87	77		.06	.04	.07	40		55		40			S. O.	1	2	0	Clair.
10	74	84	74		.05	.02	.05	25		50		45		0.1	S. O.	0	3	1	Nébul.
11	71	83	76	N. L.	.02	29.98	.02	40		50		40			S. E.	0	2	1	Clair.
12	74	85	77	.709	29.98	.90	29.93	10		40		15				0	2	1	Nébul.
13	75	84	75		.90	.84	.89			20		40		0.3		1	3	2	Clair.
14	71	84	74		.90	.88	.93	35		30		15		Un peu		0	3	1	Nébul.
15	75	84	74		.90	.85	.93			40		20		de grêle.		1	4	3	*Ditto.*
16	73	83	77		.87	.87	.97	10	20	20		0				1	4	4	*Ditto.*
17	77	85	80	P. Q.	.90	.89	.97		10	25		0			S.	1	1	1	*Ditto.*
18	77	86	80	.702	.96	.88	.93		20	21			10		S. O.	0	2	1	Clair.
19	77	89	82		.92	.87	.92		25	50		10			S. E.	1	2	1	*Ditto.*
20	78	90	83		.89	.85	.88		35	40		10			S. O.	0	2	2	*Ditto.*
21	78	87	81		.86	.84	.87		20	20			10		S. E.	1	3	1	Nébul.
22	79	86	81		.87	.87	.89		30	10			10		S.	1	4	2	*Ditto.*
23	79	85	81		.85	.84	.89		30	10				0.1		1	3	4	Clair.
24	77	85	80		.87	.85	.89		10	20						1	2	3	*Ditto.*
25	78	87	81		.89	.92	.98		30	35						0	3	2	*Ditto.*
26	79	86	81	P. L.	.96	.91	.91		30	20			10			0	3	3	Nébul.
27	79	88	82	.696	.89	.93	.86		20	20						2	3	1	Clair.
28	79	88	82		.85	.87	.92		35	15			5			1	2	3	*Ditto.*
29	79	88	83		.90	.87	.92		25	20			5			1	2	2	*Ditto.*
30	80	84	82		.95	.87	.90		30	20			20			0	0	0	Nébul.
31	79	88	82		.90	.85	.90	25		60		40				0	1	0	Clair.
Moyen.	75	85	78		29.95	29.92	29.97	13	13	36		20	2	0.1	S.	½	3	2	Clair.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois d'Avril 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	83^d^	91^d^	85^d^	82 ½.
	Moindre *ditto*...............	69	75	74	
	Moyenne *ditto*..............	97	86½	82	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	29.97	29.92	29.97	69.83
	Moindre *ditto*...............	29.70	29.68	29.74	
	Moyenne *ditto*..............	29.83	29.81	29.86	
	Sa plus grande variation.......	.27	.24	.23	
	Densité moyenne............	.695	.684	.691	.690
HYGROMÈTRE.	Humidité et sécheresse moyennes.	20^f^	20^d^	4^d^	

Clair....... 17 jours.
Nébuleux.... 13 —
Pluie....... 6 —
Quantité d'*id.* 8 pouces.

La quantité de pluie qui est tombée le 16 et le 17, a été très-considérable, ainsi que la variation du mercure avant et après les orages accompagnés de tonnerre. Celle-ci a quelquefois été de 00'.30 dans l'espace de quelques minutes.

Il a tonné six fois. Chaleur moyenne du soleil, de 108 à 110^{d}.

La température de l'air, dans le cours de ce mois, a été moins chaude et moins étouffante qu'elle ne l'est d'ordinaire dans cette saison; les orages venus du nord-ouest ont aussi été moins nombreux; l'air plus humide qu'autrement; peu ou point de variation dans les vents, qui ont toujours été directement sud et sud-est.

CALCUTTA, Avril 1785.

JOURS.	THERMOM. M.	M.	S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	Mi.	S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	Ma. m.	Mi. d.	Mi. m.	S. d.	S. m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	79	84	80		29.90	29.86	29.90	50		55		50			S.	0	2	2	Clair.
2	75	90	80		.89	.82	.85	25		60		30				0	1	2	*Ditto.*
3	77	90	83	D. Q.	.82	.77	.81		20	60		30				1	3	2	*Ditto.*
4	77	90	82	.697	.82	.80	.84		10	46		20				0	1	3	*Ditto.*
5	79	88	83		.83	.8[illegible]	.83			45		30				0	3	1	*Ditto.*
6	79	90	83		.81	.82	.83			35		25				0	3	3	*Ditto.*
7	78	88	82		.86	.85	.88			20		20				1	4	3	*Ditto.*
8	80	88	81	N. L.	.88	.83	.84		15	30						0	4	4	Nébul.
9	80	87	84	.694	.82	.81	.84		30	20		10				2	3	2	Clair.
10	80	87	84		.78	.77	.85		30	40			10			1	4	1	Nébul.
11	81	88	85		.83	.82	.86		25	50		15				1	2	3	*Ditto.*
12	81	88	85		.82	.80	.87		30		10	35				1	0	1	*Ditto.*
13	81	85	84		.82	.86	.89		25	30		36				1	0	0	*Ditto.*
14	83	84	82		.87	.87	.89		10	40		40				1	4	0	*Ditto.*
15	81	84	83		.90	.92	.97	20		30					N. O.	1	0	1	*Ditto.*
16	78	81	74	P. Q.	.97	.92	.96	45			40		0	2.4		3	2	4	*Ditto.*
17	69	75	75	.698	.86	.79	.83		30		20		50	3.6	N. E.	3	3	2	*Ditto.*
18	77	82	80		.82	.88	.94		60	15			20	0.5	S.	0	0	0	Clair.
19	79	84	82		.92	.84	.90		40							0	4	0	Nébul.
20	78	85	81		.85	.79	.93		20							1	2	2	Clair.
21	75	84	80		.85	.83	.90		10							1	3	2	Nébul.
22	74	82	80		.85	.84	.87		20		10	10	10	0.9		1	2	0	Clair.
23	79	85	83		.83	.80	.83		40		10		20		S. E.	1	2	1	Nébul.
24	81	88	85	P. L.	.80	.75	.78		40	10			20			1	3	1	Clair.
25	82	89	85	.694	.77	.76	.84		40	20			10			1	2	1	*Ditto.*
26	83	89	81		.76	.77	.87		30		10		10	0.3	S.	1	4	4	Nébul.
27	82	89	82		.72	.68	.83		40		20		20	0.3		3	4	4	*Ditto.*
28	79	87	83		.70	.75	.74		40	20			30			1	3	3	*Ditto.*
29	82	90	85		.76	.79	.84		50	10			15			0	3	1	*Ditto.*
30	82	91	85		.82	.83	.84		40	10			15			1	3	1	*Ditto.*
Moyen.	79	86½	82		29.83	19.81	29.86	4	24	24	4	12	8	8.0	S.	1	3	2	Nébul.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Mai 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur.......	87^{d}	94^{d}	89^{d}	
	Moindre *ditto*...............	79	87	80	86
	Moyenne *ditto*..............	83	89⅔	85	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	29.96	29.92	30.03	
	Moindre *ditto*...............	29.60	29.53	29.63	29.77
	Moyenne *ditto*..............	29.77	29.74	29.82	
	Sa plus grande variation.......	.36	.39	.30	
	Densité moyenne............	.685	.676	.685	.682
HYGROMÈTRE.	Humidité et sécheresse moyennes.	1′	30^{d}	20^{d}	

Clair....... 16 jours.
Nébuleux... 13 —
Pluie....... 10 fois.
Quantité d'*id.* 6 pouces.

Il a tonné quatorze fois. Chaleur moyenne du soleil, de 110 à 111^{d}.

Dans ce mois, l'air a été plus sec que dans le mois précédent; mais les vents ayant soufflé principalement du sud-ouest, c'est ce qui a causé le peu d'élévation du mercure. Vers le milieu du mois, temps fort serré et fort chaud; la variation du baromètre beaucoup plus grande que de coutume.

Calcutta, Mai 1785.

JOURS.	THERMOM. M.	M.	S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	Mi.	S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	m.	Mi. d.	m.	S. d.	m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	82	92	86		29.82	29.80	29.81		40	10			10		S.	1	2	1	Clair.
2	83	91	85		.77	.74	.75		30	10			10			2	2	2	*Ditto.*
3	83	91	87	D. Q.	.75	.68	.75		30	20		20				1	1	2	*Ditto.*
4	87	91	86	.688	.76	.78	.83	15		40		20				6	3	1	*Ditto.*
5	85	89	86		.78	.83	.87	0		30		20				1	4	4	Nébul.
6	83	90	83		.96	.86	30.03	15		30		20		0.5		2	3	2	Clair.
7	81	87	84		.78	.78	29.94	10		35		30			E.	1	2	1	Nébul.
8	82	90	87	N. L.	.95	.92	.97		10	50		30			S.	0	2	0	Clair.
9	83	90	85	.690	.94	.89	.95		10	50		25				0	2	1	*Ditto.*
10	83	89	85		.94	.85	.89	10		45		20		0.3	S. E.	0	2	0	*Ditto.*
11	84	90	83		.86	.79	.83	10		50		30				0	2	2	*Ditto.*
12	83	90	83		.80	.77	.85			50		15		0.1		1	2	2	*Ditto.*
13	84	89	85		.80	.78	.83		10	45		35				3	3	0	*Ditto.*
14	84	91	85		.83	.77	.82	25		50		30				0	1	0	Nébul.
15	84	92	86		.84	.77	.80		10	60		55				0	1	0	Clair.
16	86	93	84	P. Q.	.81	.76	.86	40		60		55			S. O.	0	0	0	*Ditto.*
17	82	92	85	.688	.83	.81	.90	20		56		30				0	1	0	Nébul.
18	80	88	84		.77	.86	93		10	40		20		1.4	S.	0	1	0	*Ditto.*
19	81	88	86		.89	.81	.83	10		50		40			S. O.	1	0	0	Clair.
20	83	89	86		.80	.72	.79	10		50		40			S.	0	0	0	Nébul.
21	84	91	83		.75	.67	.79	10		55		40				0	1	1	Clair.
22	82	90	87		.74	.65	.75	30		40		40				0	1	0	Nébul.
23	83	91	89		.69	.58	.66	10		40		35			S. E.	0	1	0	Clair.
24	87	94	89	P. L.	.63	.53	.66	30		20		20		0.2	S.	0	0	4	Nébul.
25	84	92	82	.685	.60	.59	.63		10	60		10		1.3		1	0	0	*Ditto.*
26	79	88	85		.65	.64	.70		10	50		20			S. E.	1	0	0	*Ditto.*
27	84	90	80		.65	.64	.76		20	40			01	0.5		0	3	1	*Ditto.*
28	82	88	85		.70	.70	.78		20	40			10			0	1	3	Clair.
29	81	88	82		.73	.70	.75	10		40		10		0.4	S.	3	3	1	Nébul.
30	84	90	85		.74	.66	.72		20	0				0.1	S. O.	3	3	2	Clair.
31	83	87	85		.61	.68	.72		40		20		40	1.2		2	1	1	Nébul.
Moyen.	83	$89\frac{2}{3}$	85		29.77	29.74	29.82	8	9	40	1	23	3	6.0		4	2	1	Clair.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Juin 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	84^d	90^d	85^d	} $82\frac{1}{2}$
	Moindre *ditto*..............	79	80	79	
	Moyenne *ditto*..............	$81\frac{1}{2}$	$84\frac{1}{2}$	82	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	29.70	29.68	29.72	} 29.58
	Moindre *ditto*..............	29.44	29.40	29.47	
	Moyenne *ditto*..............	29.59	29.56	29.61	
	Sa plus grande variation......	.26	.28	.25	
	Densité moyenne...........	.687	.681	.685	} .684
HYGROMÈTRE.	Humidité moyenne...........	50′	30′	40′	

Clair........... 4 jours.
Nébuleux........ 26 —
Pluie........... 24 fois.
Tonnerre....... 16 —
Quantité de pluie 24.4 pouces.

Chaleur moyenne du soleil, 106^d.

La quantité de pluie a été extraordinaire pendant ce mois; il s'est à peine écoulé un jour sans qu'il en soit tombé, plus ou moins : d'où il suit que le temps a été désagréable et mal-sain.

Le mercure a été très-bas dans le baromètre; ce qui arrive rarement lorsque les vents soufflent du sud-ouest et de l'est.

CALCUTTA, Juin 1785.

JOURS.	THERMOM. M.	THERMOM. M.	THERMOM. S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	BAROMÈTRE. Mi.	BAROMÈTRE. S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	HYGROMÈTRE. Ma. m.	HYGROMÈTRE. Mi. d.	HYGROMÈTRE. Mi. m.	HYGROMÈTRE. S. d.	HYGROMÈTRE. S. m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	VENT ET FORCE. M.	VENT ET FORCE. M.	VENT ET FORCE. S.	
1	84	90	83		29.61	29.54	29.65		40		10		20	0.2	S.			1	Nébul.
2	83	85	82		.63	.61	.68		40		20		40		S. E.	1	1		*Ditto.*
3	81	90	83		.68	.67	.70		45		0		20				1	1	Clair.
4	81	85	82		.70	.66	.72		40		40		50	0.7		1			Nébul.
5	81	86	83		.70	.62	.64		40		30		40		N. E.	1		1	*Ditto.*
6	81	85	83		.62	.55	.61		60		30		40	0.1	E.	1	1	1	*Ditto.*
7	82	85	82	N. L.	.59	.61	.69		50		50		50	0.1		1	1		*Ditto.*
8	82	84	80	.687	.64	.60	.68		60		60		60	0.5	S. E.	1			*Ditto.*
9	80	80	82		.68	.65	.70		60		60		60	2.7			1	1	*Ditto.*
10	80	84	84		.57	.64	.68		60		40		60	1.5	S.		1		Clair.
11	82	84	84		.67	.64	.70		60		20		50	0.1				1	Nébul.
12	82	87	84		.70	.68	.70		50		10		30				1		Clair.
13	84	87	95		.62	.68	.58		30		30		30				1		*Ditto.*
14	83	87	81		.56	.46	.50		50		30		30	0.2			1		Nébul.
15	84	84	82	P. Q.	.44	.40	.47		50		50		40	2.9	S. E.			2	*Ditto.*
16	81	84	80	.681	.48	.49	.57		60		50		50	1.7			1		*Ditto.*
17	82	83	80		.54	.58	.65		60		60		50	1.4	E.		1		*Ditto.*
18	79	82	79		.63	.62	.66		60		60		60	2.9	S. E.	1	1		*Ditto.*
19	80	82	80		.58	.56	.60		60		40		60	1.3		2	2	1	*Ditto.*
20	80	82	81		.57	.54	.62		60		40		50	0.2			1	1	*Ditto.*
21	79	83	82		.57	.54	.60		50		40		40	0.3			1		*Ditto.*
22	81	84	82	P. L.	.57	.55	.57		40		40		50	N.			1	1	*Ditto.*
23	81	82	80	.687	.55	.55	.59		50		30		60	5.9					*Ditto.*
24	80	84	82		.56	.52	.58		50		30		40	0.1		1	1		*Ditto.*
25	82	84	83		.53	.52	.57		50		30		40	N.		1	1	2	*Ditto.*
26	82	85	83		.52	.52	.55		50		30		40	0.1		1			*Ditto.*
27	83	85	84		.47	.48	.54		50		30		40	0.1				1	*Ditto.*
28	82	84	83	D. Q.	.35	.45	.50		50		30		40	0.6		1			*Ditto.*
29	82	85	84	.681	.48	.44	.48		50		30		40				2		*Ditto.*
30	82	85	84		.46	.45	.49		50		30		40	0.8	N. E.		1		*Ditto.*
Moyen.	81 ½	84 ½	82		29.59	29.56	29.61		50		30		40	24.4		½	¾	½	Nébul.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Juillet 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur.......	84^d	89^d	87^d	$82\frac{4}{5}$.
	Moindre *ditto*...............	79	80	80	
	Moyenne *ditto*...............	$81\frac{1}{2}$	$84\frac{2}{5}$	$82\frac{1}{3}$	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur.......	29.73	29.67	29.73	29.59
	Moindre *ditto*...............	29.44	29.45	29.47	
	Moyenne *ditto*...............	29.59	29.56	29.62	
	Sa plus grande variation.......	.29	.22	.26	
	Densité moyenne............	.686	.681	.686	.684
HYGROMÈTRE.	Humidité moyenne...........	50′	35′	45′	

Clair......... 4 jours.
Nébuleux..... 27 —
Pluie......... 24 fois.
Quantité d'*id.*.. 12.8 pouces.
Tonnerre..... 11 fois.

Chaleur moyenne de l'air exposé au soleil, 100^d.

Dans ce mois, comme dans le précédent, le temps a été très-relâchant et désagréable, quoiqu'il n'ait tombé qu'environ moitié autant de pluie; le peu d'élévation du mercure a sans doute été causé par les vents d'est, qui n'ont pas moins affecté les esprits animaux.

CALCUTTA,

Calcutta, Juillet 1785.

Jours.	Thermom. M.	Thermom. M.	Thermom. S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	Baromètre. Ma.	Baromètre. Mi.	Baromètre. S.	Hygromètre. Ma. d.	Hygromètre. Ma. m.	Hygromètre. Mi. d.	Hygromètre. Mi. m.	Hygromètre. S. d.	Hygromètre. S. m.	Pluie.	Vent et force. Point.	Vent et force. M	Vent et force. M.	Vent et force. S.	
1	82	86	85		29.47	29.46	29.62		40		20		40	0.1	S. E.	0	0	0	Nébul.
2	80	80	83		.51	.50	.58		40		30		40	0.3	N. E.	1	1	2	*Ditto.*
3	79	83	81		.52	.53	.57		50		30		50	0.2		1	0	3	*Ditto.*
4	80	84	81		.56	.54	.60		60		40		0	2.6	S.	0	1	0	*Ditto.*
5	82	82	81		.58	.54	.59		60		50		60	0.3	S.	0	0	0	*Ditto.*
6	81	80	80	N. L. .684	.54	.46	.47		60		50		60	2.6	S. E.	0	0	3	*Ditto.*
7	79	83	81		.44	.47	.57		60		60		60	0.1	S. O.	0	2	2	*Ditto.*
8	80	82	80		.54	.57	.63		60		60		60	0.4	S. E.	0	1	1	*Ditto.*
9	80	84	81		.60	.59	.66		60		60		60		S.	1	1	1	*Ditto.*
10	80	85	83		.66	.63	.70		60		20		40			0	1	1	*Ditto.*
11	82	84	82		.68	.66	.70		60		30		40	R.		0	0	1	*Ditto.*
12	81	85	83		.66	.57	.58		50		30		40	1.3	S. E.	0	1	2	*Ditto.*
13	83	83	82		.55	.48	.54		50		40		50	1.7		0	1	0	*Ditto.*
14	81	83	81	P. Q. .686	.52	.51	.62		50		40		50	0.1	S. E.	1	1	3	*Ditto.*
15	80	84	83		.63	.63	.68		50		20		30		S. O.	2	2	2	*Ditto.*
16	82	85	83		.67	.60	.64		50		30		40	0.3	S.	2	1	2	*Ditto.*
17	82	86	84		.62	.57	.57		50		20		30	0.2	S.	1	1	4	Clair.
18	82	83	81		.52	.49	.50		50		30		40	0.5	S. O.	1	2	3	Nébul.
19	80	84	80		.47	.50	.57		50		20		40	0.6	S. E.	1	1	0	*Ditto.*
20	80	83	82		.55	.54	.60		50		30		40	0.6	S. O.	0	0	1	*Ditto.*
21	81	84	82		.57	.55	.63		50		30		40		S.	0	1	1	*Ditto.*
22	81	83	81	P. L. .687	.60	.62	.66		50		40		40	0.1	S. E.	0	0	0	*Ditto.*
23	80	84	81		.66	.64	.72		50		40		30	0.1		1	1	0	*Ditto.*
24	80	86	83		.72	.67	.73		50		40		20	R.		1	2	0	*Ditto.*
25	83	87	85		.73	.67	.69		25		30		10		S.	1	1	0	Clair.
26	84	87	84		.72	.67	.72		30		30		10	0.1	S. E.	0	0	1	*Ditto.*
27	84	86	84		.70	.63	.67		10		10		20		S.	0	0	0	Nébul.
28	84	85	84	D. Q. .688	.67	.60	.64		30		0		0	0.3	S. E.	0	2	1	*Ditto.*
29	84	89	87		.64	.58	.66		40		0		20			0	1	0	Clair.
30	84	87	85		.60	.56	.60		40		20		20	0.1		0	1	0	Nébul.
31	82	86	84		.57	.46	.65		40		40		20	0.1		1	0	1	*Ditto.*
Moyen.	81 1/3	84 1/3	82 1/3		29.59	29.56	29.62		50		35		45			1/4	1	1	Nébul.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois d'Août 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	84^d	89^d	86^d	
	Moindre *ditto*...............	79	80	80	$82\frac{2}{3}$
	Moyenne *ditto*..............	$81\frac{1}{2}$	$84\frac{1}{2}$	$82\frac{1}{2}$	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur.......	29.78	29.72	29.78	
	Moindre *ditto*...............	29.50	29.49	29.57	29.62
	Moyenne *ditto*..............	29.62	29.59	29.64	
	Sa plus grande variation.......	.28	.23	.21	
	Densité moyenne............	.687	.682	.686	.685
HYGROMÈTRE.	Humidité moyenne...........	50′	30′	40′	

Clair......... 3 jours.
Nébuleux...... 28 —
Tonnerre...... 16 fois.
Pluie......... 20 —
Quantité d'*id*... 9.3 pouces.

Chaleur du soleil à midi, 100^d.

Temps fort nébuleux, mais rarement de fortes pluies; en tout la quantité de pluie a été peu considérable : la rivière a été très-grosse, et l'on a mandé des campagnes qu'il y avoit eu de fortes ondées.

Le baromètre a été très-bas pendant tout le mois; ce qui prouve qu'il y a encore beaucoup d'eau dans les nuages.

Calcutta, Août 1785.

JOURS.	THERMOM. M.	THERMOM. M.	THERMOM. S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	BAROMÈTRE. Mi.	BAROMÈTRE. S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	HYGROMÈTRE. Ma. m.	HYGROMÈTRE. Mi. d.	HYGROMÈTRE. Mi. m.	HYGROMÈTRE. S. d.	HYGROMÈTRE. S. m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	VENT ET FORCE. M.	VENT ET FORCE. M.	VENT ET FORCE. S.	
1	80	84	82		22.53	29.50	29.58		50		40		40	0.3	S. E.	0	1	1	Nébul.
2	81	86	83		.56	.53	.60		50		30		20			0	1	0	Clair.
3	83	84	83		.59	.56	.63		50		20		30			0	1	0	Nébul.
4	83	87	85	N. L. .683	.60	.55	.60		40		20		20	0.1		1	1	0	*Ditto.*
5	81	83	81		.59	.58	.61		40		40		40	1.3		1	1	0	*Ditto.*
6	80	83	81		.56	.54	.60		50		40		50	0.9		1	1	1	*Ditto.*
7	81	84	81		.58	.56	.65		60		40		50	0.2		0	1	0	*Ditto.*
8	80	82	81		.63	.62	.74		60		50		50	1.2		0	1	1	*Ditto.*
9	80	80	80		.74	.74	.76		60		60		50	0.1		0	0	1	*Ditto.*
10	79	84	82		.74	.68	.70		60		50		50			0	1	1	*Ditto.*
11	82	87	85		.65	.59	.62		60		30		50			0	0	1	Clair.
12	82	85	83	P. Q. .686	.60	.61	.64		50		30		40			0	1	1	Nébul.
13	81	83	82		.63	.60	.64		50		40		30			0	0	0	*Ditto.*
14	81	85	84		.58	.50	.57		50		30		40	0.3		0	1	1	*Ditto.*
15	83	86	84		.53	.49	.57		50		40		30	0.4		0	1	0	*Ditto.*
16	82	83	82		.54	.53	.57		50		30		20	0.5	N. E.	1	1	2	*Ditto.*
17	82	84	82		.40	.54	.62		50		20		30	0.2	S. E.	1	1	1	*Ditto.*
18	83	84	83		.62	.58	.64		50		30		40	1.3		0	1	1	*Ditto.*
19	84	87	85		.60	.58	.63		50		20		30			0	1	2	*Ditto.*
20	80	89	86	P. L. .687	.58	.60	.66		40		0		0		N. E.	0	1	1	Clair.
21	84	85	85		.62	.60	.67		20		20		20		S. E.	0	1	0	Nébul.
22	83	87	84		.62	.57	.64		30		10		20	0.2		1	1	1	*Ditto.*
23	83	85	83		.61	.60	.66		40		30		30	0.1		1	1	1	*Ditto.*
24	81	85	82		.63	.63	.70		40		30		30	0.3	N. E.	1	1	1	*Ditto.*
25	82	85	84		.68	.67	.72		40		30		40			1	1	0	*Ditto.*
26	82	84	81		.70	.66	.71		40		30		40	0.3		0	0	2	*Ditto.*
27	80	84	81	D. Q. .690	.73	.70	.78		40		30		30	0.1		0	0	1	*Ditto.*
28	81	85	83		.78	.72	.78		40		20		30	0.1		0	0	1	*Ditto.*
29	81	85	83		.74	.67	.76		50		20		30		S. E.	0	0	1	*Ditto.*
30	82	84	85		.70	.67	.73		40		20		30	0.1		0	0	0	*Ditto.*
31	82	83	82		.67	.62	.69		30		30		30	1.4		1	1	1	*Ditto.*
Moyen.	81 1/2	84 1/2	82 1/2		29.62	29.59	29.64		50		30		40	9.3	S. E.	1/2	1	1	Nébul.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Septembre 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	84^d	89^d	85^d	$82\frac{2}{3}$
	Moindre *ditto*..............	80	81	80	
	Moyenne *ditto*..............	81	85	$82\frac{1}{2}$	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	29.83	29.82	29.87	29.71
	Moindre *ditto*..............	29.62	29.59	29.66	
	Moyenne *ditto*..............	29.71	29.68	29.75	
	Sa plus grande variation.......	.21	.23	.21	
HYGROMÈTRE.	Humidité....................	.45′	.20′	.25′	.686
	Densité.....................	.687	.682	.688	

Clair......... 8 jours.
Nébuleux...... 22 —
Tonnerre...... 13 fois.
Pluie......... 16 —
Quantité d'*id*... 11.7 pouces.

Chaleur moyenne du soleil à midi, 110^d.

Le baromètre a été plus haut que le mois précédent; vers le milieu et la fin, grande quantité de pluie. On mande de Berhampoùr que les pluies y ont été considérables, ainsi que dans beaucoup d'endroits situés au-dessus; tout le pays étoit submergé, et la rivière grossissoit prodigieusement. Ce mois a été très-mal-sain, et la mortalité considérable.

CALCUTTA; Septembre 1785.

JOURS.	THERMOM.			Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE.			HYGROMÈTRE.						PLUIE.	VENT ET FORCE.				
	M.	M.	S.		Ma.	Mi.	S.	Ma.		Mi.		S.			Point.	M.	M.	S.	
								d.	m.	d.	m.	d.	m.						
1	80	84	82		29.65	29.64	29.74		40		20		20		N. E.	2	2	2	Nébul.
2	80	83	81		.70	.69	.77		30		20		30	0.2		1	1	1	*Ditto.*
3	80	85	83	N. L. .692	.75	.74	.82		50		20		20			1	1	1	Clair.
4	81	87	85		.77	.73	.80		40		10		20		S. E.	0	1	0	*Ditto.*
5	82	88	85		.78	.76	.84		30	10		10				0	1	0	*Ditto.*
6	83	89	85		.80	.74	.80		30	20		0	0			0	1	0	*Ditto.*
7	84	88	85		.76	.73	.77		20	20		10				1	0	0	*Ditto.*
8	82	89	85		.77	.73	.80		30	10		10				1	1	0	*Ditto.*
9	84	87	85		.80	.76	.85		20	10		0	0			0	1	0	Nébul.
10	83	85	83		.83	.82	.87		20		10	0	0			0	1	0	*Ditto.*
11	83	84	82	P. Q. .688	.82	.77	.80		40		20		30	0.5	E.	0	1	0	*Ditto.*
12	82	86	83		.97	.68	.73		40		20		20	0.3		1	0	1	*Ditto.*
13	82	88	83		.68	.63	.70		40		20		20	0.6		0	0	1	*Ditto.*
14	82	84	82		.66	.62	.69		40		30		20		N. E.	0	1	0	Clair.
15	81	87	83		.64	.60	.68		40		30		20			0	1	0	Nébul.
16	81	85	83		.66	.64	.72		40		40		20	0.4	E.	2	1	0	Clair.
17	81	84	81		.67	.66	.73		50		40		40	0.8	N. E.	2	1	1	Nébul.
18	80	83	82	P. L. .688	.68	.64	.70		50		40		50	0.3		2	1	2	*Ditto.*
19	81	84	81		.62	.59	.66		50		40		50	0.3	S. E.	2	1	1	*Ditto.*
20	80	84	80		.62	.60	.70		50		40		50	1.4		1	0	1	*Ditto.*
21	80	82	81		.68	.72	.78		50		30		0	0.5		1	2	2	*Ditto.*
22	80	83	81		.78	.77	.80		50		40		20	0.1		3	2	2	*Ditto.*
23	81	87	85		.78	.72	.74		40		10		10		E.	1	1	0	*Ditto.*
24	84	87	86		.72	.66	.70		20		20		10			0	0	0	Clair.
25	83	86	82	D. Q. .686	.66	.62	.70		20		20		10			0	0	0	Nébul.
26	81	83	80		.66	.64	.72		20		20		20	1.3	S. E.	1	2	2	*Ditto.*
27	80	83	81		.66	.63	.68		30		50		30	1.7		1	1	2	*Ditto.*
28	80	84	80		.62	.60	.67		50		50		30	0.6		1	2	2	*Ditto.*
29	80	84	81		.66	.66	.72		50		50		50	3.5		2	2	3	*Ditto.*
30	80	85	83		.70	.73	.78		50		20		20	0.2		0	1	1	*Ditto.*
Moyen.	81	85	82½		29.71	29.68	29.75		45	2	20		52	11.7	S. E.	1	1	1	

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois d'Octobre 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	84^d	88^d	85^d	83
	Moindre *ditto*...............	77	82	79	
	Moyenne *ditto*...............	81	85 $\frac{1}{2}$	82 $\frac{2}{3}$	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	29.98	29.96	29.98	29.91
	Moindre *ditto*...............	22.83	29.81	29.85	
	Moyenne *ditto*...............	29.92	29.87	29.96	
	Sa plus grande variation.......	.15	.15	.13	
HYGROMÈTRE.	....	5^d	24^d	7^d	.691.
	Densité moyenne	.694	.684	.692	

Clair......... 21 jours.
Nébuleux...... 10 —
Tonnerre...... 4 fois.
Pluie......... 7 —
Quantité d'*id*.. 1.4 pouce.

Chaleur moyenne du soleil à midi, 110^d.
Vers le 12 et le 13, le vent a commencé à souffler du nord-ouest.

CALCUTTA, Octobre 1785.

JOURS.	THERMOM. M.	M.	S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	Mi.	S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	m.	Mi. d.	m.	S. d.	m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	83	85	84		29.84	29.80	29.85		30	20		10			N. E.	0	0	0	Clair.
2	81	85	83		.83	.82	.85		10	40		30				0	0	0	*Ditto.*
3	83	87	85	N. L.	.83	.81	.86	10		30		10				0	0	0	*Ditto.*
4	82	87	84	.691	.85	.80	.90	10		40		10				0	0	1	*Ditto.*
5	82	87	84		.88	.86	.93		0	30		0				0	0	0	*Ditto.*
6	84	88	85		.95	.85	.92		10	10		0				0	0	0	*Ditto.*
7	83	87	85		.90	.82	.90		0	10		0				0	0	1	*Ditto.*
8	82	85	81		.88	.82	.90		0	10		0		0.1		1	1	1	Nébul.
9	81	82	80		.88	.85	.91		10	0			10	0.6		1	2	2	*Ditto.*
10	78	84	81	P. Q.	.91	.88	.96		10	30			10			1	1	1	*Ditto.*
11	81	85	83	.695	.96	.90	.94		10	20		10		0.1		0	1	0	Clair.
12	83	87	82		.94	.90	.96		0	30		10			N. O.	0	1	1	*Ditto.*
13	82	87	85		.95	.90	.96		0	40		20				0	1	0	*Ditto.*
14	83	88	85		.95	.89	.93	10		40		10				0	1	1	*Ditto.*
15	84	88	84		.93	.91	.98		0	40		20				0	1	0	*Ditto.*
16	83	85	85	P. L.	.98	.93	.96		0	10		0				0	1	1	*Ditto.*
17	83	87	84	.693	.97	.92	.93		10	40		10				1	1	0	*Ditto.*
18	81	88	85		.93	.89	.93		0	30		20				1	1	0	*Ditto.*
19	82	88	83		.32	.96	.94		0	30		20				0	1	1	*Ditto.*
20	81	85	83		.90	.84	.96	10		50		30				1	1	1	*Ditto.*
21	81	86	83		.90	.88	.91	20		50		30				0	1	1	*Ditto.*
22	79	87	82		.92	.84	.89	10		50		20				0	1	1	*Ditto.*
23	79	86	82		.91	.87	.93	10		50		30				0	1	0	*Ditto.*
24	80	85	83	D. Q.	.92	.90	.95	20		40		20				1	0	0	*Ditto.*
25	79	86	84	.698	.94	.90	.94		0	30		20				0	1	0	*Ditto.*
26	79	83	79		.90	.88	.90		0	20			10	0.2	S. O.	0	2	2	Nébul.
27	79	82	80		.86	.82	.88		30		10		20	R.	N. E.	0	2	1	*Ditto.*
28	78	82	79		.87	.84	.88		30		0		20			0	2	1	*Ditto.*
29	77	82	79		.85	.82	.92		30		10		10			0	2	2	*Ditto.*
30	78	82	79		.90	.86	.92		30		10		10	0.3	N. O.	0	1	0	*Ditto.*
31	87	82	80		.92	.90	.95		30				10	0.1	N. E.	0	0	0	*Ditto.*
Moyen.	81	85 $\frac{1}{2}$	82 $\frac{2}{3}$		29.90	29.87	29.96	3	8	25	1	10	3	1.4	N. O.	$\frac{1}{3}$	1	$\frac{2}{3}$	Clair.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Novembre 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	80d	85d	82d	75
	Moindre *ditto*...............	67	74	71	
	Moyenne *ditto*...............	73	78 ½	75	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	30.10	30.08	30.12	29.98
	Moindre *ditto*...............	29.90	29.82	29.80	
	Moyenne *ditto*...............	29.99	29.98	30.80	
	Sa plus grande variation.......	.20	.26	.32	
HYGROMÈTRE.	....	15d	25d	20d	.705
	Densité moyenne............	.709	.700	.706	

Clair......... 26 jours.
Nébuleux...... 4 —
Pluie......... 4 fois.
Quantité d'*id*.. 0.5 pouce.

Chaleur moyenne du soleil à midi, 100d.

CALCUTTA,

Calcutta, Novembre 1785.

JOURS.	THERM. M.	THERM. M.	THERM. S.	Densité moyenne de la Lune, à chaque quartier.	BAROMÈTRE. Ma.	BAROMÈTRE. Mi.	BAROMÈTRE. S.	HYGROMÈTRE. Ma. d.	Ma. m.	Mi. d.	Mi. m.	S. d.	S. m.	PLUIE.	VENT ET FORCE. Point.	M.	M.	S.	
1	79	85	82		29.93	29.90	29.96		20	10			10		N. O.	0	2	0	Clair.
2	80	85	82	N. L.	.95	.93	30.00		20	10			10		N. E.	0	2	0	*Ditto.*
3	80	84	80	.696	.93	.97	29.96		20	20				P.	N. E.	0	2	0	*Ditto.*
4	79	81	79		.94	.87	.92		20				10			1	1	2	*Ditto.*
5	77	81	79		.90	.82	.87		20				20	P.		2	2	1	*Ditto.*
6	79	82	79		.88	.85	.80		30				10			0	2	0	*Ditto.*
7	78	81	80		.93	.90	.97		30		30			0.4		0	1	1	Nébul.
8	77	77	75	P. Q.	.93	.90	.93		30		30		30			1	2	3	*Ditto.*
9	73	76	74	.706	.90	.92	.97		10		10		30		N. O.	1	1	0	Clair.
10	73	79	77		.94	.94	0.03		30	20		10				0	1	0	*Ditto.*
11	73	80	77		30.04	30.00	.10			30		20				0	1	0	*Ditto.*
12	75	80	76		.10	.04	.07			0		20				0	1	0	*Ditto.*
13	74	79	75		.08	.08	.12	10		40		30				0	1	1	*Ditto.*
14	72	77	75		.08	.03	.09	20		40		30				0	1	0	*Ditto.*
15	72	77	75	P. L.	.00	29.96	29.98	30		50		30				0	1	0	*Ditto.*
16	72	77	75	.710	29.90	.93	.95	40		50		30				0	1	0	*Ditto.*
17	73	79	76		.96	.96	30.00	40		50		40				0	1	0	*Ditto.*
18	74	79	76		30.02	30.02	.06	30		40		30				0	1	0	*Ditto.*
19	73	78	74		.06	.03	.07	30		40		30				2	0	1	*Ditto.*
20	71	77	75		.10	.04	.11	30		40		30				1	1	1	*Ditto.*
21	71	77	73		.07	.04	.10	10		20		10		0.1		1	2	1	Nébul.
22	69	79	74	D. Q.	.05	.02	.04	10		20		10				2	2	0	Clair.
23	71	77	76	.712	.01	29.94	29.97	10		20		10				0	1	1	*Ditto.*
24	73	77	74		29.98	.93	.94	20		40		30				1	1	1	*Ditto.*
25	71	77	74		.93	.90	.96	40		50		40				2	1	1	*Ditto.*
26	71	77	72		.94	.92	.98	40		50		50				1	1	1	*Ditto.*
27	70	75	72		30.02	30.02	30.06	40		50		40				1	1	1	*Ditto.*
28	68	74	71		.05	.00	.05	40		50		40				1	1	1	*Ditto.*
29	67	74	71		.05	29.97	.02	40		50		40				0	2	1	*Ditto.*
30	67	74	72		.02	.94	.00	40		50		40				0	1	0	*Ditto.*
Moyen.	73	78 ½	75		29.99	29.98	30.00	20	7	25	1	20	3	0.5	O. O.	½	1 ½	½	Clair.

ÉTAT GÉNÉRAL du Temps pendant le mois de Décembre 1785.

		Ma.	Mi.	S.	
THERMOMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	70	76	73	69
	Moindre *ditto*..............	63	71	66	
	Moyenne *ditto*..............	$65\frac{1}{4}$	$73\frac{1}{3}$	69	
BAROMÈTRE.	Sa plus grande hauteur........	30.09	30.06	30.10	30.01
	Moindre *ditto*..............	29.97	29.90	29.99	
	Moyenne *ditto*..............	30.02	29.98	30.03	
	Sa plus grande variation.......	.12	.16	.11	
HYGROMÈTRE.	....	30d	50d	40d	.716
	Densité moyenne............	.721	.709	.719	

Clair........ 31 jours.

Pendant ce mois, le temps a été très-serein et très-agréable, et beaucoup plus tempéré qu'il n'a coutume de l'être dans cette saison.

Chaleur moyenne du soleil à midi, environ 96^{d}.

D'APRÈS ce Journal météorologique, on remarquera, par rapport à la variation des baromètres, que, durant la saison des froids, depuis novembre jusqu'à mars, le mercure est à sa plus grande hauteur, et qu'il est à sa moindre hauteur pendant les mois pluvieux, mai, juin, juillet, août et septembre. La variation du thermomètre, ou la différence entre la température de midi et celle du matin et du soir, est fort peu de chose ; elle excède rarement trois ou quatre degrés pendant les pluies, tandis que, dans la saison des froids, elle est de huit à dix degrés.

II.

TABLEAU

Des différens cas qui peuvent se présenter lorsqu'on déduit la longitude d'un lieu de celle d'un autre lieu, au moyen des chronomètres d'Arnold, ou qu'on veut déterminer la marche du chronomètre par la différence donnée de longitude.

Par M. Reuben Burrow.

On étoit anciennement dans l'usage de donner des règles de calcul sans en approfondir les principes; mais on a tellement adopté depuis peu la méthode contraire, que les personnes qui ne connoissent pas la théorie d'un sujet, sont rarement capables de calculer, et que celles qui la connoissent sont forcées de perdre leur temps à y recourir sans cesse, ou exposées à commettre souvent des méprises. A parler vrai, l'usage des règles pratiques est si aisé, que Newton les a souvent données en omettant leurs démonstrations; et Bacon a regardé le manque de pareilles règles comme une imperfection de la science. Les Hindous apportoient à cet article une attention si particulière, qu'ils donnoient ordinairement deux règles pour la même opération : l'une exprimée le plus briévement possible, et souvent en vers, pour aider la mémoire; l'autre, plus longue, en guise d'explication. Il est donc bien à souhaiter que les auteurs se rapprochent assez de l'ancienne habitude, pour donner quelque attention à la manière de réduire leur science en pratique, afin que les lecteurs ne soient pas obligés d'étudier les règles au moment où ils ont besoin de s'en servir.

En voici une, choisie entre plusieurs, que j'ai formée pour mon usage, en déterminant la situation de divers lieux dans l'Inde; et je

l'insère ici à raison de son utilité et de la facilité avec laquelle on peut en faire l'application :

Soit E = l'erreur de la montre du temps moyen au premier lieu ;

e = l'erreur du temps moyen au second lieu ;

T = le temps donné par la montre dans le second lieu, quand l'erreur étoit e ;

D = la différence de longitude entre les lieux ;

n = l'intervalle du temps moyen entre les observations faites aux deux endroits (trouvé en prenant l'intervalle donné par la montre, et en le corrigeant suivant la marche estimée), &c. ;

r = la marche de la montre, ou ce qu'elle gagne ou perd en un jour de temps moyen.

(a) Si la montre				est le temps moyen au premier endroit, quand la montre étoit T au second, ou quand le temps moyen au second endroit étoit		Alors si le second lieu est du premier à l'		est la marche de la montre, et	est la différence de longitude.
Est en avance sur le temps moyen dans les deux endroits, et que son mouvement soit trop........	Vite,	alors	$T-E-nr$		$T-e$		E.	$(D-E+e):n$	$E-e+nr$
							O	$(e-E-D):n$	$e-E-nr$
	Lent,	alors	$T-E+nr$		$T-e$		E.	$(E-D-e):n$	$E-e-nr$
							O.	$(D+E-e):n$	$e-E+nr$
Est en retard sur le temps moyen dans les deux endroits, et que son mouvement soit trop........	Vite,	alors	$T+E-nr$		$T+e$		E.	$(D+E-e):n$	$e-E+nr$
							O.	$(E-D-e):n$	$E-e-nr$
	Lent,	alors	$T+E+nr$		$T+e$		E.	$(e-E-D):n$	$e-E-nr$
							O.	$(D-E+e):n$	$E-e+nr$
Est en retard sur le temps moyen au premier endroit, en avance au second, et que son mouvement soit trop........	Vite,	alors	$T+E-nr$		$T-e$		E.	$(D+E+e):n$	$nr-e-E$
							O.	$(E-D+e):n$	$E+e-nr$
	Lent,	alors	$T+E+nr$		$T-e$		E.	Impossible.	
							O.	$(D-E-e):n$	$E+e+nr$
Est en avance sur le temps moyen au premier endroit, en retard au second, et que son mouvement soit trop........	Vite,	alors	$T-E-nr$		$T+e$		E.	$(D-E-e):n$	$E+e+nr$
							O.	Impossible.	
	Lent,	alors	$T-E+nr$		$T+e$		E.	$(E-D+e):n$	$E+e-nr$
							O.	$(D+E+e):n$	$nr-E-e$

(a) La première ligne de ce tableau suffiroit, et l'on a généralement $r = \frac{D-E+e}{n}$; et $D = E - e + nr$. Sur la première de ces deux formules, il suffit d'observer que D deviendroit négatif, si le second lieu étoit à l'ouest du premier ; que E changeroit de signe et deviendroit positif, si, dans le premier lieu, la montre étoit en retard, au lieu d'être en avance ; que e changeroit de signe et deviendroit négatif, si, dans le second lieu, la montre étoit en retard ;

enfin que r seroit négatif, c'est-à-dire, que la montre iroit en retardant, si le second membre étoit négatif. Ces règles dispensent même de savoir quel est le signe de r; elles le font connoître : avantage que n'a pas le tableau de M. Reuben Burrow, puisqu'il n'y est fait aucune mention du cas où le numérateur de la fraction seroit une quantité négative.

Sur la seconde formule, nous remarquerons que E devient négatif si la montre est en retard au premier endroit, et que e devient positif si elle est en retard au second; que r est négatif si la montre va retardant; et enfin que D est vers l'ouest si le second membre donne un résultat négatif. Le tableau suppose qu'on sache si l'on a été à l'est ou à l'ouest, et on ne le sait pas toujours. Dans ce cas, il faut, même en se servant du tableau, recourir à la règle que nous donnons, pour savoir si la différence de longitude est à l'est ou à l'ouest. La simple formule est donc d'un usage plus étendu et plus sûr que tout ce tableau : la formule peut se retenir et s'employer de mémoire; ce qu'on ne dira sûrement pas du tableau.

(DEL.)

III.

NOTES

SUR un ancien Bâtiment situé dans le district de Hhâdjipoùr, près de la rivière de Gandok, &c.

Par M. REUBEN BURROW.

LES pyramides d'Égypte, aussi-bien que celles qui ont été découvertes depuis peu en Irlande, et probablement aussi la tour de Babel, semblent n'avoir eu d'autre destination que d'offrir l'image de Mahadeo [a].

Deux des pyramides de Ssakharah, décrites par Norden [b], ressemblent à plusieurs des petites pyramides, ordinairement formées de limon, qui se voient dans les villages du Bengale. L'une des pyramides de Dahchoùr [c], dont Pococke a donné le dessin, est presque semblable à

[a] « Le grand dieu, en langue sanskrite; c'est le même que Sîva, que l'on nomme aussi *Sib, Chiva* et *Chiven*, la seconde personne de la trinité indienne, la divinité dans sa qualité productrice ou formatrice, mais non pas créatrice. On l'adore sous la forme du *lingam*, le même que le *phallus* des Égyptiens, emblème de la fécondité du soleil, auquel les obélisques et les pyramides étoient consacrés. » Notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden, *tome III, page 323*, de l'édition in-4.° de ce Voyage. (L-s.)

[b] Tome I, pag. 21 et 133; tome III, page 264, de la nouvelle édition in-4.° de ce Voyage. (L-s.)

[c] *Observations on Egypt*, page 49 et suiv. Voyez aussi le Voyage de Norden, *tome I, page 132*, et mes notes et éclaircissemens, *tome III, pag. 250, 253, 260 et 261.* J'ai indiqué, dans ces éclaircissemens, de nombreux rapprochemens entre les pyramides d'Égypte et celles qui se trouvent dispersées dans l'Inde, au Pégou, au Tibet, &c. J'ai essayé de démontrer que les unes et les autres devoient être originairement des monumens héliaques. Des monarques orgueilleux ou dévots ont pu y choisir leur sépulture; ils ont pu même en faire construire pour cet objet. Une pareille licence, pour ne pas dire profanation, ne nuit en rien à la probabilité de la conjecture, à l'appui de laquelle je crois avoir rassemblé un assez bon nombre d'autorités. (L-s.)

à celle dont je vais parler, si ce n'est que l'angle est moins aigu dans l'une que dans l'autre. Plusieurs des pagodes du Karnâtik sont des pyramides complètes ou tronquées; et un ancien bâtiment de pierre, sans aucune cavité, que j'ai vu à Yambeah, proche la rivière de Katabeda, sur la côte d'Arakan, différoit si peu d'une pyramide, qu'avant de l'apprendre des Indiens, je n'eus pas le moindre soupçon que ce fût une représentation de Sîva.

Le plus grand bâtiment de ce genre que j'aie vu dans l'Inde, est à environ deux journées en remontant la rivière de Gandok, près d'un lieu appelé *Kessereah.* On le nomme *Deoury*[a] *de Bheym sain;* mais il semble évidemment destiné à présenter l'image bien connue de Mahâdeo, puisque c'étoit originairement un cylindre placé sur un fragment de cône, pour être aperçu de loin. Il est aujourd'hui très-dégradé, et l'on auroit peine à décider si la partie supérieure du cylindre a été ronde ou conique. Une portion considérable de la face extérieure est tombée; mais on le distingue encore d'assez loin en remontant et en descendant la rivière.

Le jour que j'allai le visiter, il faisoit une chaleur si excessive, que la fatigue et la fièvre m'obligèrent de m'en rapporter aux mesures d'un domestique. A défaut d'un meilleur instrument, il prit la circonférence de la partie cylindrique en longueurs de lance. Ce fut d'après cette échelle et un croquis du bâtiment, dessiné de loin, que je fixai les dimensions suivantes. Je ne saurois dire jusqu'à quel point on doit se fier à ces mesures; mais il est probable qu'il n'y a pas beaucoup d'erreur.

Diamètre de la partie cylindrique........................	64 pieds.
Hauteur du cylindre..	65
Hauteur du cône tronqué sur lequel est placé le cylindre.......	93
Diamètre du cône à la base..................................	363

Le cône et le cylindre étoient tous deux de brique. Les briques du cylindre étoient de diverses grandeurs : plusieurs avoient deux palmes

[a] Le mot indien دیوری désigne une portion de terre dont le revenu est réservé pour l'entretien du râdjah et de sa famille. (L-s.)

de long et un de large ; d'autres étoient de la grandeur ordinaire, mais plus minces que de coutume. Elles n'étoient pas cuites, quoique couchées dans un mortier qui ne valoit guère mieux que du limon. Rien n'indiquoit que le cylindre fût creux. La partie conique étoit couverte de roseaux ; mais je pénétrai au travers de ces roseaux en plusieurs endroits, et je trouvai par-tout de la brique.

Je ne me rappelle pas bien si ce bâtiment s'aperçoit ou non du territoire de l'ancienne ville où est le fameux pilier de Singheah ; mais j'en ai quelque idée. Il n'est peut-être pas aisé de dire à quelle intention ces colonnes extraordinaires ont été érigées : il sembleroit, au premier coup-d'œil, que leur objet fût de recevoir des inscriptions, parce qu'il y en a sur celles de Bettiah, de Dehly [a] et d'Allahâbâd, quoique dans

[a] Le pilier de Dehly, nommé ordinairement لات فیروزشاه, *lât de Féyroùzchâh,* mots qu'on pourroit traduire par *idole de Féyroùz châh.* Les Anglois le nomment *staff of Ferrozshah* [canne de Féyroùzchâh]. Ce pilier est placé au-dessus d'un édifice à trois étages, situé près de Dehly, et nommé شکارگاه فیروزشاه, *chekârgây Féyroùz châh* [repos de chasse de Féyroùzchâh]. Il n'y a point de doute que ce monument ne soit en partie antérieur à Féyroùzchâh, qui régna à Dehly de 1351 à 1388 de l'ère vulgaire. M. Harington suppose, avec beaucoup de probabilité, que ce prince, par fanatisme, aura fait construire une demeure pour des bêtes fauves et pour des oiseaux, autour d'un vénérable reste d'antiquité indienne, dont il est impossible de déterminer l'époque. On remarque sur ce monument trois sortes d'inscriptions : l'une en langue et en caractères hindous ; l'autre en langue sanskrite et en caractères divanagary ; la troisième, qui est la plus considérable, en langue et en caractères inconnus. Ces inscriptions ont été publiées dans le *tome VII* de ces Recherches, édit. de Calcutta, *pag. 175-182.* Voyez aussi le *tome I.er* de ce même recueil, *n.° XX.* Voyez, sur le pilier d'Agrah, le Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, &c. par J. Forster, *tome I.er, page 181*, de la traduction française. Le pilier de *Singheah* ou du lion, sans doute parce qu'il est surmonté d'une statue qui représente cet animal, se trouve auprès d'un village du Béhâr, nommé aussi *Singheah,* et dont la fondation paroît devoir être postérieure à l'érection de la colonne, sur laquelle on ne trouve aucun renseignement, soit dans la tradition du peuple, soit dans les plus anciennes légendes. M. Collinson, cité par M. Dalrymple, et qui dit l'avoir examiné avec le plus grand soin, même à plusieurs pieds au-dessous de la surface du sol, assure n'y avoir trouvé aucune inscription. Tout le fût est d'un seul morceau de marbre ou de pierre grise ; le lion est de la même matière. Ce fût a 44 pieds anglois, sur 4 pieds 1 pouce de diamètre en bas, et 3 pieds 8 pouces en haut. Le lion, quoique couché, a 5 pieds 4 pouces des pattes aux oreilles. Ce qu'il y a de plus remarquable,

un caractère qui n'a pas encore été déchiffré ; mais le pilier de Singheah semble n'en avoir aucune. Les Brahmanes me dirent qu'ils avoient été présens lorsqu'un particulier de Patnah, qui espéroit y trouver des trésors, l'avoit fait creuser jusqu'aux fondemens, à près de vingt pieds sous terre, et qu'il n'y avoit aucune trace d'inscription. Suivant toute apparence, ces piliers, l'aiguille de Cléopatre, et les flèches du diable à Borrowbridge [a], ont la même origine religieuse.

c'est qu'on ne trouve pas de pierres de l'espèce employée à ce monument, à plus de 150 milles de l'endroit où il est situé, et que dans toute l'étendue des domaines des Anglois dans le Bengale on ne rencontre pas un lion. Cet animal doit être conséquemment peu connu des naturels. Les ornemens sculptés sur cette colonne n'ont aucune ressemblance avec les ouvrages modernes des artistes hindous ou musulmans. Dalrymple's *Oriental Repertory*, tome II, pag. 4. (L-s.)

[a] « Tout près du pont (de Borrowbridge), dans trois petits champs situés » vers l'ouest, j'ai vu quatre grandes » pierres (il n'y en a plus que trois) de » forme pyramidale, absolument brutes, » et placées sur une ligne droite. Les » deux pierres du milieu, dont une a » été déplacée dernièrement, parce qu'on » a supposé qu'elle cachoit un trésor, » étoient presque contiguës ; les autres » étoient à peu de distance, et à des » intervalles égaux. Tout ce que je puis » dire par rapport à leur objet et à leur » signification, c'est qu'à l'instar de quelques personnes, je les regarde comme » un trophée érigé par les Romains, près » de la grande route qui passe en cet » endroit. On fait à leur sujet un conte » bizarre ; on prétend que ce sont des » flèches que le diable lança contre quelques villes des environs, et qui les » détruisirent : mais cette absurdité ne » mérite pas qu'on en fasse mention. Au » reste, plusieurs savans regardent ces » pierres comme un composé artificiel de » sable fin, de chaux, de vitriol (ils » imaginent qu'on y trouve quelques » grains de cette dernière substance), et » d'une matière grasse et huileuse. Elles » ressemblent beaucoup à ces citernes de » Rome que Pline nous dit avoir été faites » de sable et de chaux, et dont la matière » étoit si compacte et si dure, qu'on » l'auroit prise pour de véritable pierre. » Cette opinion semble confirmée par » l'existence de pierres de même nature » qui se voient dans l'Oxfordshire : on les » appelle *devil's coits* [palets du diable] ; » et le docteur Plot (Histoire d'Oxford, *page 343*) assure qu'elles ont » été faites de petites pierres très-communes dans les environs, qu'on a jointes » ensemble avec du ciment. D'autres » sont persuadés (*Philosophical Collection*, n.° 4, pag. 90) que ces pierres » sont naturelles, et non factices ; qu'elles » appartiennent à la classe la plus commune des pierres, et sont composées » d'un fort gravier de pierres molaires. Ils » se fondent sur ce que les restes des portes » d'York, une tête romaine et deux » autels romains qui existent dans l'Yorkshire, sont évidemment de cette espèce » de pierre, et de la même nature que

Les rapports de temps et de lieu me feront peut-être pardonner de changer de sujet. Pendant que j'étois assis à l'ombre d'un grand arbre près de la pyramide, afin de me soustraire à la chaleur, des habitans du village voisin vinrent jouer en ce lieu, avec des cauris, sur un diagramme tracé de la manière suivante. Ils rangèrent cinq points dans un ordre circulaire, et les joignirent ensemble au moyen d'une ligne qui en faisoit une sorte de pentagone. Ceci me rappela une ancienne plaque d'argent qu'on avoit déterrée en Angleterre, et qui offroit une figure semblable.

Son usage étoit absolument inconnu, aussi-bien que sa date; et l'on me pria de déterminer ses propriétés géométriques. L'une d'elles étoit telle, que si on plaçoit un nombre quelconque de points dans un ordre circulaire, et si on les joignoit deux par deux, la somme de tous les angles saillans de la figure seroit égale à deux angles droits quand le nombre des points seroit impair, et égale à quatre angles droits lorsqu'il seroit pair. Les propriétés des angles du triangle et du trapèze, données par Euclide, sont des combinaisons particulières de ces

» celles dont il s'agit. Ils allèguent aussi » contre la prétendue impossibilité de » transporter des pierres de cette grosseur, d'une distance considérable, le » vaste monument de Stone-henge, » qu'on suppose avoir été transporté de » Rockley, situé à vingt milles de là. Il » existe en effet à Ilkley, station romaine » à seize milles de Borrowbridge, une » carrière épaisse qui fourniroit des obélisques de trente pieds de longueur.

» Il y a moins de probabilité en faveur » de la conjecture que j'ai mise en avant, » savoir, que ces pierres furent érigées » par les Romains, en guise de trophée. » Un antiquaire (Histoire de Stafford, » *page 398*) paroît disposé à croire que » ce monument est l'ouvrage des Anglois. » Il suppose qu'il a pu être érigé en mémoire de quelque bataille livrée en ce » lieu; mais il se persuade plutôt que ce » sont des divinités britanniques. En » cela, son avis est conforme à celui du » savant docteur Stillingfleet. Il cite à » l'appui la coutume des Phéniciens et » des Grecs, qui connoissoient indubitablement la Grande-Bretagne avant l'arrivée des Romains, et qui érigeoient » des pierres brutes, au lieu d'images, en » l'honneur de leurs dieux. Un autre, encore plus récent (Gale, *Itinerar.* p. 17), » pense que ce sont les Mercures décrits » par les anciens, et qui étoient ordinairement placés à la rencontre de quatre » chemins (comme à Borrowbridge); » et il croit que le temps peut avoir usé la » tête de ces figures au sommet des pierres, » ainsi que les inscriptions ». Camden, *Britannia*, tome II. (L-B.)

points. Voilà ce que j'avois trouvé ; mais jusqu'à ce moment la destination de cette figure avoit été une énigme pour moi. Quoi qu'il en soit, elle semble concourir à prouver l'identité des Druides et des Brahmanes, ainsi qu'un autre diagramme bien connu, appelé *les murs de Troie,* dont on se servoit originairement dans l'astrologie des Hindous. Mais ces figures paroissent venir d'une source beaucoup plus relevée, et tenir à une opération que Leibnitz a entrevue dans son *Analyse de situation,* Euclide dans ses *Porismes,* et peut-être Girard dans le Mémoire où il a restitué cet ouvrage. Dans le fait, comme les algébristes modernes ont l'avantage de transporter de leur tête à leurs mains une grande partie de leur travail, il y a lieu de croire que les Hindous avoient des méthodes mécaniques de raisonner géométriquement, beaucoup plus étendues que les méthodes élémentaires dont on fait maintenant usage, et que peut-être leurs jeux en étoient tirés, et avoient pour but d'en donner des exemples. Mais ceci mérite d'être traité ailleurs avec plus d'étendue.

Le motif de cette première digression servira d'excuse à une seconde. On a supposé que les eaux du Nil et celles du Gange étoient des neiges fondues ; cette idée paroît chimérique. C'est sur-tout à la pluie qu'il faut attribuer, ce me semble, l'origine de ces eaux. En effet, les hautes montagnes situées au-delà du Herdoüâr ont l'air de conserver leurs neiges pendant toute l'année ; ainsi la quantité qui se fond ne sauroit produire la crue énorme des eaux du Gange[a] : de plus, le produit d'une fonte de neige semble différer de celui qui résulteroit de la seule variation de chaleur, et pourroit par conséquent avoir lieu en partie en hiver et dans la saison sèche[b]. Le fait suivant dispense de

[a] Voici la traduction d'une note manuscrite qui se trouve dans mon exemplaire des *Asiatick Researches,* édition de Calcutta. « Je n'ai jamais entendu attribuer » toute la crue du Gange uniquement à » la fonte des neiges qui coulent des » montagnes. A la vérité, elles sont cause » de la première crue. Voici les preuves » de cette assertion. Cette crue a lieu » avant le commencement des pluies, et » avant que le soleil approche de ces montagnes ; en outre, l'eau de la rivière est » extrêmement froide, même à une distance considérable de l'endroit d'où elle » sort de ces mêmes montagnes. » (L-s.)

[b] Cela signifie que si la crue étoit due à la fonte des neiges, elle pourroit arriver en partie en hiver, lorsque les pluies

recourir à l'hypothèse des neiges fondues, et prouve que les pluies suffisent. Un peu avant d'observer la pyramide dont il s'agit dans ce Mémoire, j'avois remonté le Gandok à une distance considérable. La rivière étoit basse pour la saison : il faisoit beau sur les montagnes qui bordent le Népâl ; elles ne paroissoient pas éloignées de plus de quinze koss. Bientôt il y tomba une forte pluie, qui dura quelques heures, et, peu de temps après, la rivière fut remplie jusqu'aux bords. Elle demeura dans cet état pendant plusieurs jours. De grands arbres furent déracinés, et le torrent les entraînoit avec tant de force, que mon bateau fut souvent en danger. Or il n'y avoit absolument point de neige sur ces montagnes; et puisque la crue étoit visiblement occasionnée par les pluies, il est permis d'en conclure que la même cause produit ailleurs le même effet.

abondantes peuvent fondre la neige, ou en été, dans la saison sèche, lorsque le soleil peut aussi fondre les neiges. Pour lever le doute, il faudroit savoir l'époque du débordement, et les saisons de cette partie de l'Inde. A Pondichéri, la saison pluvieuse est dans le mois de novembre.

(DEL.)

IV.

OBSERVATIONS
DE
QUELQUES ÉCLIPSES DES SATELLITES DE JUPITER,

Par M. Reuben Burrow.

Observations faites près du Gange et de la rivière de Brâhmpoùtre.

Temps apparent. 1787. j h ′ ″	Satellites.	Temps.	Immersion ou Émers.	Lieux des observations.
Sept. 23. 11. 41. 9	2	Passable.	Immersion.	Grenier de Bankipoùr.
24. 15. 41. 22	3	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
Oct. 11. 12. 45. 14	1	*Ditto.*	Imm.	Kolgong, Bengalo[a] de Cleveland.
23. 10. 26. 20	3	*Ditto.*	Émer.	Embouchure de Djellinguy.
25. 11. 47. 39	2	*Ditto.*	Imm.	Bord du Gange, sud de Patnah.
25. 16. 42. 40	1	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
27. 11. 13. 59	1	*Ditto.*	Imm.	Kossondah, Nollah.
30. 14. 35. 16	3	*Ditto.*	Émer.	Dakkah, maison du nâbâb.
Nov. 19. 8. 56. 32	2	*Ditto.*	Imm.	Telcopy, Brâhmpoùtre.
26. 11. 35. 45	2	*Ditto.*	Imm.	Bakkamar Tchorr.
26. 13. 13. 57	1	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
28. 7. 42. 52	1	*Ditto.*	Imm.	Qâzycottah.
Déc. 3. 14. 10. 54	2	Brumeux.	Imm.	Goalparah.
3. 15. 8. 1	1	Passable.	Imm.	*Ditto.*
5. 7. 51. 59	3	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
5. 9. 35. 26	1	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
10. 16. 41. 54	2	Très-brumeux.	Imm.	Boudjrapoùr.
10. 16. 56. 17	1	Passable.	Imm.	*Ditto.*
12. 11. 26. 9::	1	Brumeux.	Imm.	Tingartchor.
12. 11. 48. 40:	3	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
19. 15. 28. 59	1	*Ditto.*	Émer.	Lakipoùr.

[a] بنگلو, ferme, magasin, maison couverte d'un toit, avec une muraille de boue ou de natte. (L-s.)

OBSERVATIONS faites sur la côte d'Arakan.

TEMPS APPARENT. 1788.	SATELLITES.	TEMPS.	IMMERSION ou ÉMERS.	LIEUX DES OBSERVATIONS.
j h ′ ″				
Févr. 5. 10. 18. 12.	1	Passable.	Émersion.	Tchedoubah, Flagstaff - point [pointe du pavillon].
12. 12. 13. 54	1	Un peu brum.	Émer.	*Ditto*, fort de Maykawoudy.
21. 8. 39. 29	1	Passable.	Émer.	Fort d'Yambeah Ty.
23. 10. 57. 53	2	*Ditto.*	Émer.	*Ditto*, Kayaonemo.
28. 10. 35. 13	1	*Ditto.*	Émer.	Tchedoubah, Cedar-point [pointe des cèdres].

OBSERVATIONS faites au chantier du colonel Watson, à Kidderpoùr, près l'embouchure du Nollah.

TEMPS APPARENT. 1788.	SATELLITES.	TEMPS.	IMMERSION ou ÉMERS.	LIEUX DES OBSERVATIONS.
j h ′ ″				
Mars. 15. 8. 36. 36	1	Passable.	Émersion.	
19. 7. 54. 2	2	*Ditto.*	Émer.	
22. 10. 34. 41	1	*Ditto.*	Émer.	
31. 7. 1. 24	1	*Ditto.*	Émer.	

OBSERVATIONS faites près du Gange et dans le Ròhylkend, &c.

TEMPS APPARENT. 1788.	SATELLITES.	TEMPS.	IMMERSION ou ÉMERS.	LIEUX DES OBSERVATIONS.
j h ′ ″				
Oct. 8. 14. 35. 30	3	Passable.	Émersion.	Bankipoùr.
29. 14. 3. 4	1	*Ditto.*	Imm.	Observatoire de Benarès.
Nov. 1. 15. 42. 36	4	*Ditto.*	Imm.	Camp de Tchenâr.
12. 17. 44. 23	1	Brumeux.	Imm.	Fort d'Alahâbâd
14. 12. 11. 29	1	*Ditto.*	Imm.	Korreahcottah.
20. 10. 48. 28	3	Passable.	Imm.	Sur le Gange, 3 m. au-dessous de Nedjef-Gor.

TEMPS

TEMPS APPARENT. 1788.	SATELLITES.	TEMPS.	IMMERSION ou ÉMERS.	LIEUX DES OBSERVATIONS.
j h ′ ″				
Nov. 20. 14. 9. 52::	3	Passable.	Émersion.	
21. 13. 58. 32	1	*Ditto.*	Imm.	Djaudjémaou.
27. 14. 44. 29	3	*Ditto.*	Imm.	Khânpoùr, Magazine gât,
28. 15. 49. 22	1	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
30. 10. 17. 2	1	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
Déc. 3. 15. 2. 23	2	*Ditto.*	Imm.	Djougnagpoùr gât.
7. 12. 6. 5	1	*Ditto.*	Imm.	Est de Qanoùdje, 0ᵈ 2′ 29″.
14. 13. 54. 57	1	*Ditto.*	Imm.	Magasin de Foutihhgor.
21. 9. 20. 53	2	*Ditto.*	Imm.	*Ditto*, gât du docteur Cook.
21. 15. 44. 51	1	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
23. 10. 12. 34	1	*Ditto.*	Imm.	*Ditto.*
28. 17. 35. 22::	1	Brumeux.	Imm.	Kotterah.
30. 12. 2. 48	1	Passable.	Imm.	Ferydpoùr.
1789.				
Janv. 4. 14. 26. 28	2	*Ditto.*	Imm.	Nâbâbgoundje.
6. 13. 53. 41	1	*Ditto.*	Imm.	Pillibet, Yd gah.
8. 8. 20. 16:	1	*Ditto.*	Imm.	Chaïrgor.
9. 14. 10. 39	3	*Ditto.*	Imm.	Baouerkah.
22. 14. 15. 50	1	*Ditto,*	Émer.	Byrah.
24. 8. 44. 1	1	*Ditto.*	Émer.	Takourdaouar.
29. 14. 15. 36	2	*Ditto.*	Émer.	Nedjybâbâd.
29. 16. 7. 14	1	Brumeux.	Émer.	*Ditto.*
Févr. 14. 13. 22. 49	3	Passable.	Émer.	Amrouah.
14. 14. 23. 40	1	*Ditto.*	Émer.	*Ditto.*
16. 8. 48. 8	2	*Ditto.*	Émer.	Hhocenpoùr.
16. 8. 51. 53	1	Brumeux.	Émer.	*Ditto.*
17. 6. 53. 11:	4	*Ditto.*	Imm.	Syrsah.
17. 11. 6. 44:	4	*Ditto.*	Émer.	*Ditto.*
23. 10. 50. 1	1	*Ditto.*	Émer.	Tchandaousy.
Mars. 2. 12. 48. 13	1	Passable.	Émer.	Foutihhgor, gât du docteur Cook.
2. 14. 11. 10	2	*Ditto.*	Émer.	*Ditto.*
11. 9. 22. 21	1	Passable.	Émer.	Mobârekpoùr gât.
18. 11. 23. 56	1	*Ditto.*	Émer.	Fort de Tchenâr.
20. 9. 4. 40	2	*Ditto.*	Émer.	Observatoire de Benarès.

TEMPS APPARENT. 1789.	SATELLITES.	TEMPS.	IMMERSION ou ÉMERS.	LIEUX DES OBSERVATIONS.
j h ′ ″				
Mars. 27. 7. 59. 16	1	Passable.	Émersion.	Grenier de Bankipoùr.
27. 11. 53. 1	2	*Ditto.*	Émer.	*Ditto.*
29. 10. 31. 10	3	*Ditto.*	Immer.	*Ditto.*
Avril. 3. 9. 56. 45:	1	*Ditto.*	Émer.	Patnah , Tchehelsutoùn.
10. 11. 59. 48:	1	Très-brumeux.	Émer.	Monguyr [pointe de rocher].
19. 8. 30. 56	1	Brumeux.	Émer.	Râdjah-mahhal.
26. 10. 31. 22	1	Passable.	Émer.	Tically Doumdomma.

OBSERVATIONS faites à Rossahpogly, près de Calcutta.

TEMPS APPARENT. 1789.	SATELLITES.	TEMPS.	IMMERSION ou ÉMERS.	LIEUX DES OBSERVATIONS.
j h ′ ″				
Mai. 12. 8. 48. 50	1	Passable.	Émersion.	
Déc. 19. 11. 59. 15	1	Brumeux.	Imm.	
19. 14. 5. 33	3	*Ditto.*	Imm.	
22. 11. 23. 4	2	Passable.	Imm.	
26. 13. 49. 38	1	*Ditto.*	Imm.	
1790.				
Janv. 2. 15. 39. 32	1	*Ditto.*	Imm.	
18. 13. 49. 51	1	Vent et brouil.	Imm.	
23. 10. 44. 48	2	*Ditto.*	Imm.	
24. 9. 40. 57	3	Brumeux.	Imm.	
27. 10. 8. 19	1	Passable.	Imm.	
31. 13. 36. 35	3	Très-brumeux.	Imm.	
Févr. 1. 17. 32. 48	1	Brumeux.	Imm.	
3. 12. 1. 30	1	Passable.	Imm.	
17. 10. 38. 18	2	*Ditto.*	Émer.	
19. 12. 33. 56	1	*Ditto.*	Émer.	
26. 14. 28. 38	1	Brumeux.	Émer.	
28. 8. 57. 22	1	Passable.	Émer.	
Mars. 1. 9 0. 52.	3	*Ditto.*	Émer.	
5. 16. 24. 13	1	Brumeux.	Émer.	
16. 7. 18. 14	1	Passable.	Émer.	
23. 9. 14. 25	1	*Ditto.*	Émer.	
26. 7. 36. 11	4	*Ditto.*	Imm.	

OBSERVATIONS faites à Djaougatta, près Krichnagor.

TEMPS APPARENT. 1790.	SATELLITES.	TEMPS.	IMMERSION ou ÉMERS.	LIEUX DES OBSERVATIONS.
j h ′ ″				
Avril. 22. 10. 27. 30	2	Passable.	Émersion.	
22. 11. 31. 10	1	*Ditto.*	Émer.	

De ces éclipses, celles qui vont jusqu'au 31 mars 1788, furent observées à l'aide d'une lunette faite par Watkins, qui grossissoit environ 110 fois : celles qui sont comprises entre cette date et le 12 mai 1790, furent observées avec une lunette de Ramsden, du genre de celles qu'il a faites en dernier lieu pour la marine ; les autres, avec une lunette faite par Dollond, qui grossit environ 80 fois.

Je terminerai ces observations par une remarque qui importe beaucoup à ceux qui font des lunettes et à ceux qui les achètent ; c'est que les parties qui composent le verre objectif d'une lunette acromatique, sont généralement assemblées de manière à ne pouvoir être séparées, et que la partie de cuivre où elles sont placées, lance quantité de ramifications chimiques entre les verres, au point que, dans l'espace d'un an, une lunette est presque hors d'état de servir. L'artiste peut facilement obvier à ce défaut, en rendant le verre objectif susceptible d'être désassemblé, ou en employant quelque autre substance qui ne soit pas sujette au même inconvénient.

V.

PREUVE

D'où il résulte que les Hindous ont connu le Théorème binomial[a].

Par M. REUBEN BURROW.

PLUSIEURS îles de la baie du Bengale sont couvertes, à une grande hauteur, de coquillages et de productions marines, et il existe des couches de grands cailloux roulés près du Herdoùâr, à quelques centaines de pieds au-dessus du niveau actuel du Gange. La mer s'est donc retirée peu à peu : conséquemment la position de l'équateur étoit jadis plus au nord qu'elle n'est à présent dans cette partie du globe; et si l'on faisoit en d'autres pays des observations semblables, il est évident qu'on pourroit déterminer l'ancienne situation du pôle sur la surface de la terre, avec assez de précision pour expliquer plusieurs des difficultés et des paradoxes que présentent les antiquités géographiques. Il seroit également à propos, dans les mêmes vues, de tracer des lignes méridiennes permanentes dans les hautes latitudes septentrionales, pour fournir aux siècles suivans des objets de comparaison. Il conviendroit aussi d'avoir des marques gravées sur des rochers en pleine mer, pour montrer le niveau véritable de l'eau.

Dans la position de l'équateur que je viens d'indiquer, les sables de la Tatârie étoient habitables, et le climat de la Sibérie tempéré; les déserts de la petite Bukharie faisoient alors partie de l'emplacement du paradis de Moïse, et les quatre fleuves sacrés d'Éden traversoient respectivement l'Inde, la Chine, la Sibérie et la mer Caspienne : c'est ce que prouve une mappemonde brahmane, en langue sanskrite, que

[a] Nous ne ferons aucune remarque sur la partie systématique de ce Mémoire. (DEL.)

je rencontrai, il y a environ deux ans, dans les provinces supérieures de l'Inde, ainsi qu'un traité précieux de géographie d'après le système de Bouddha. Je fis part de ces deux curiosités, et des idées qu'elles avoient fait naître dans mon esprit, à M. Wilford, du corps des ingénieurs du Bengale; et le public peut être sûr qu'il lui offrira dans peu le premier tableau fidèle qui ait encore paru de la géographie de l'Écriture et de celle des Hindous.

Il est probable que la religion hindoue se répandit de la petite Bukharie dans tout le reste de la terre : il en existe des indices dans tous les pays septentrionaux, et dans presque tous les systèmes de culte. En Angleterre, il est évident que Stone-henge est un des temples de Bouddha; et l'on retrouve les vestiges les plus frappans de la même origine dans l'arithmétique, l'astronomie, l'astrologie, les fêtes, les jeux des différentes nations, dans les noms qu'elles donnent aux étoiles, dans la manière dont elles figurent les constellations, dans leurs anciens monumens, dans leurs lois, et même dans leurs langues. L'adoration du soleil et du feu, les sacrifices d'hommes et d'animaux, &c. ont jadis été universels, suivant toute apparence. Les cérémonies religieuses des Papistes semblent être, à beaucoup d'égards, la copie servile de celles des *Gosséïns* et des *Fakyrs*; les ascétiques chrétiens différoient bien peu des Byraguys, leurs sales originaux, &c. L'enfer même des peuples du Nord ne ressemble nullement à celui de l'Écriture, excepté dans un petit nombre de particularités; mais il a une ressemblance si frappante avec celui des Hindous, que je ne serois point du tout surpris que l'histoire racontée par Mathieu Pâris, du soldat qui vit l'enfer dans le purgatoire de Saint Patrice, fût une traduction du sanskrit, où il n'y a de changé que les noms. Les dogmes du catholicisme et du déisme ont beaucoup d'analogie avec ceux de Brâhmah et de Bouddha; et de même que les Brahmanes furent les auteurs du système de Ptolémée, les Bouddhistes paroissent avoir été les inventeurs de l'ancien système de Philolaüs ou de Copernic, aussi-bien que de la doctrine de l'attraction; et il est vraisemblable que la religion des Grecs et les mystères d'Éleusis ne furent que des variétés de ces deux

sectes. Il est hors de doute que les Druides de la Grande-Bretagne étoient des Brahmanes; mais il n'est nullement probable qu'ils aient tous été assassinés, et que leurs connoissances aient péri avec eux : il est beaucoup plus vraisemblable qu'ils devinrent maîtres d'école, francs-maçons et diseurs de bonne aventure; et de cette manière, une grande partie de leur savoir a pu être transmise à leur postérité, comme cela est prouvé par le fait. Un ancien écrit, trouvé, dit-on, par Locke, offre une preuve assez forte de sa propre vétusté et de cette hypothèse; et celle-ci facilite l'explication de plusieurs points difficiles, que d'autres suppositions n'expliqueroient pas aussi bien : telle est en particulier la grande analogie qui se trouve entre les sciences hindoues et les nôtres. Pour écarter toute dispute, il suffit de comparer nos anciens auteurs scientifiques et les écrivains hindous qui ont traité des sciences : heureusement les ouvrages de Bède nous font remonter à douze siècles; ce qui se rapproche assez du temps des Druides pour nous donner l'espérance de rencontrer quelques-uns de leurs vestiges. J'aurois fait moi-même cette comparaison; mais Bède n'est pas un auteur que l'on trouve dans ce pays. Quoi qu'il en soit, j'ai comparé avec la description de Chaucer [a], un astrolabe, en caractère nagary, apporté de Djaïnagor par le docteur Mackinnon, et j'ai vu qu'ils s'accordoient jusque dans les moindres détails; l'aiguille même du centre, que Chancer appelle *le cheval*, porte dans l'instrument une tête de cheval : par conséquent, si la description de Chaucer étoit une traduction de Bède, ce seroit une forte preuve à l'appui de mon hypothèse; car alors nous ne serions redevables de rien aux Arabes. Il importera aussi de rechercher ce que peuvent contenir Bungey et Swisset; et pour faciliter la comparaison à ceux qui peuvent se procurer les ouvrages, je me propose de publier incessamment des traductions du *lylavatty* et du *bidjeganeta*, ou de l'arithmétique et de l'algèbre des Hindous.

Il est cependant très à craindre que la plupart des meilleurs traités

[a] Dans son Traité de l'astrolabe, composé en 1391, pour l'instruction de son fils Louis. Il ne subsiste que les deux premiers livres de cet ouvrage, qui devoit en avoir cinq. (L. B.)

des Hindous ne soient perdus, et que plusieurs de ceux qui subsistent ne soient imparfaits. J'ai, avec le secours d'un Pandit, traduit, il y a près de six ans, une partie du bidjeganeta. J'étois peut-être alors le seul Européen qui soupçonnât que les Hindous eussent une algèbre ; mais m'apercevant que ma copie étoit imparfaite, je différai de compléter ma traduction, dans l'espérance de me procurer ce qui me manquoit du texte. Depuis, j'en ai encore trouvé un petit fragment, et j'en ai vu plusieurs copies : mais, à en juger sur le plan de l'ouvrage, méthode que je crois la plus sûre, elles paroissent toutes imparfaites, malgré le soin que prennent les copistes d'annoncer à la fin qu'elles sont entières. Je pense de même à l'égard du lylavatty ; et, par la même raison, il est manifeste qu'il doit avoir existé des ouvrages où l'algèbre étoit poussée beaucoup plus loin, attendu que plusieurs règles astronomiques des Hindous sont des approximations déduites de séries infinies, ou qu'au moins elles en ont toute l'apparence : telle est, par exemple, la règle pour trouver le sinus au moyen de l'arc, et *vice versâ ;* celle pour trouver les angles d'un triangle rectangle au moyen de l'hypoténuse et des côtés, indépendamment de la table des sinus ; et plusieurs autres de même nature, beaucoup plus compliquées. Je tiens d'un Pandit qu'il existoit naguère d'autres traités d'algèbre, outre celui dont je viens de faire mention, et beaucoup plus difficiles, quoiqu'il ne les eût pas vus. Or, comme ils peuvent exister encore, et courir le dangerd'une destruction imminente, il est bien à souhaiter qu'on rassemble le plus qu'on pourra d'ouvrages scientifiques (la poésie ne court point de danger), et sur-tout ceux qui renferment la doctrine de Bouddha, qu'on rencontreroit peut-être du côté du Tibet. Tout prouve que la plupart des meilleurs livres hindous sont altérés ou perdus ; on ne rencontre pas un seul ouvrage élémentaire de géométrie : cependant les Hindous avoient, il n'y a pas long-temps, des élémens de cette science, qui semblent avoir été plus étendus que ceux d'Euclide ; c'est ce que prouvent quantité de leurs ouvrages qui ne sont pas d'une grande antiquité. Les mêmes observations

peuvent s'appliquer à leurs fragmens cosmographiques, dont quelques-uns présentent des indices d'une astronomie supérieure à celle du Soûrya Siddhântâ, et autres traités populaires du même genre.

Ainsi, jusqu'à ce que nous parvenions à trouver ceux de leurs ouvrages qui attestent des progrès ultérieurs, c'est sur la forme et la construction de leurs tables et de leurs règles astronomiques, sur les propriétés impliquées dans leurs solutions accidentelles des problèmes, &c. plutôt que sur toute autre donnée, qu'il faut juger de leurs anciennes connoissances. J'établirai, par plusieurs raisons, qu'ils possédoient une méthode différentielle semblable à celle de Newton, dans une dissertation sur les principes de l'astronomie des Hindous, que j'ai commencée il y a plus de trois ans, mais que je n'ai pu terminer, dans l'agitation d'un emploi difficile, qui ne m'a laissé aucun loisir pendant deux ans. J'espère avoir dans peu la facilité de la compléter. Il m'a fallu depuis consacrer le peu de temps dont j'ai pu disposer, à écrire un commentaire sur les œuvres de Newton, et à les expliquer à un Indien de beaucoup d'esprit, qui les traduit en arabe. Je me bornerai, pour le moment, à donner l'extrait d'un mémoire où je développe la construction de quelques tables qui me firent soupçonner les premières que les Hindous avoient une méthode différentielle: il fait partie de plusieurs mémoires composés sur la fin de 1783 et au commencement de 1784, dont plusieurs personnes ont pris des copies; quelques-unes de ces copies ont été envoyées en Angleterre. Cet extrait avoit pour objet d'examiner les règles rapportées *pag. 253, 254 et 255* du Voyage de M. le Gentil, et au sujet desquelles il s'exprime en ces termes : « Je n'ai pu savoir sur quels principes cette table » est fondée, &c. ». Le voici :

« Or, en procédant de la manière expliquée ci-dessus, afin de » calculer l'ascension droite et la différence ascensionelle pour Tir- » valour; prenant ensuite les différences algébriquement, et les rédui- » sant à la pulsation d'un ghary dans la table suivante, les principes » de la méthode sont évidens. »

S.

S.	ASCENSION OBLIQUE. A. D.		Diff. ascens.		PREMIÈRE DIFFÉRENCE de l'ascension oblique.				*Ditto* réduite à la pulsation d'un ghary.	*Ditto* encore plus réduite.
	d	'	d	'	d	'	d	'		
0	0	0	—0	0						
1	27	54	—2	19	27	54	—2	19	279—23	256
2	57	49	—4	13	29	55	—1	54	299—19	280
3	90	0	—4	59	32	11	—0	46	322— 8	314
4	122	11	—4	13	32	11	+0	46	322+ 8	330
5	152	6	—2	19	29	55	+1	54	299+19	318
6	180	0	+0	0	27	54	+2	19	279+23	302
7	207	54	+2	19	27	54	+2	19	279+23	302
8	237	49	+4	13	29	55	+1	54	299+19	318
9	270	0	+4	59	32	11	+0	46	322+ 8	330
10	302	11	+4	13	32	11	—0	46	322— 8	314
11	332	6	+2	19	29	55	—1	54	299—19	280
12	360	0	+0	0	27	54	—2	19	279—23	256

« La cinquième et la sixième colonnes expliquent suffisamment les
» tables des pages 253 et 254 de M. le Gentil ; mais il reste une ques-
» tion plus difficile à résoudre, savoir, pourquoi, en calculant le
» bâdja, ou les doubles des premières différences de la différence
» ascensionelle, on prend $\frac{20}{60}$ de la longueur de l'ombre pour le
» premier, $\frac{4}{5}$ du premier terme pour le second, et $\frac{1}{3}$ du premier terme
» pour le troisième. La raison primitive pour laquelle on prend ici
» des différences, semble être que les cordes peuvent être à-peu-près
» égales aux arcs, et que, par l'addition de la différence, on peut
» trouver à-peu-près les arcs. L'examen suivant prouvera cette idée.
» — Soit *N* l'ombre équatoriale des Brahmanes en *bingles ;* 720,
» longueur du gnomon, ou 12 *ongles*, sera à *N*, l'ombre, comme
» le rayon à la tangente de la latitude ; et le rayon à la tangente de la
» latitude, comme la tangente de la déclinaison au sinus de la

» différence ascensionelle : conséquemment 720 est à N comme » la tangente de déclinaison au sinus de la différence ascensionelle. » Or, si on substitue, dans cette proportion, les déclinaisons pour un, » deux et trois signes, nous avons les sinus des trois différences ascen- » sionelles en termes de N et en quantités connues ; et si on substitue » ces valeurs, à la manière de Newton, pour trouver l'arc à l'aide du » sinus, nous avons les arcs en parties du rayon ; et si on multiplie » chacune d'elles par 3600, les divisant ensuite par 6,28318, les » valeurs se trouvent en pulsations d'un ghary si N est en bingles, » et en portions de ghary si N est en ongles; et en prenant les doubles, » nous avons les valeurs à-peu-près comme il suit :

Valeurs.	Différences.	
0,00000 N		les valeurs usitées par les Brahmanes.
0,33056 N	0,33056 $N = \frac{1}{3} N$ à-peu-près	
0,59928 N	0,26872 $N = \frac{4}{5}$ de $\frac{1}{3}$ de N à-peu-près	
0,70860 N	0,10932 $N = \frac{1}{3}$ de $\frac{1}{3}$ N à-peu-près,	

« Or [a], attendu que les valeurs contenues dans la première colonne

[a] Ce raisonnement paroît peu concluant. Pour démontrer que les Hindous connoissoient la formule de Newton, il ne suffit pas de prouver que la règle de Newton peut servir à trouver des quantités calculées par les Hindous ; il faudroit encore prouver qu'ils n'ont pu les calculer autrement. Or on a vu dans le Mémoire sur l'astronomie des Hindous, la méthode trigonométrique qui leur servoit à construire ces tables. Après en avoir ainsi formé plusieurs pour différentes latitudes, ils ont pu voir que le rapport des tcharas à l'ombre équinoxiale étoit le même dans toutes. Ainsi, après avoir construit la table rapportée par M. Davis, pour une ombre de $\frac{5^d\ 30'}{120} = \frac{330'}{720'}$, ils ont pu remarquer que le premier tchara de leur table, ou 327', différoit très-peu de l'ombre 330'; que le second tchara différoit peu d'être $\frac{4}{5} = \frac{8}{10}$ du premier; et qu'enfin le troisième tchara étoit juste le tiers de l'ombre.

Cette explication est fort simple; mais en voici encore une autre, qui me paroît préférable. Le premier tchara est égal à la différence ascensionelle, dont le sinus = tang. déclinaison, tang. latitude. Ce tchara étant exprimé simplement en minutes, ou même en dixièmes de degré, on peut très-bien confondre le sinus avec l'arc, et faire tchara = tang. décl. tang. latit., ou C = tang. D tang. L, ou bien, en prenant le rayon des tables hindoues, $C = 3438'$ tang. D, tang. L =

$$\frac{3438' \text{ tang. } D, \text{ longueur de l'ombre}}{\text{longueur du gnomon}} = \frac{3438' \text{ tang. } 11^d\,44'\,2''\,N}{\text{longueur du gnomon,}} = \frac{714'\,N}{\text{long. gnomon}}.$$

» sont doubles des différences ascensionelles pour un, deux et
» trois signes, leurs moitiés sont les différences ascensionelles en
» portions de ghary, supposé que N soit en ongles; et si on multiplie
» chacune de ces moitiés par 60, les produits, savoir, $9{,}9168\,N$,
» $17{,}9784\,N$, et $21{,}2580\,N$, seront les mêmes en pulsations de
» ghary; et si, pour avoir chacun d'eux à-peu-près en nombres
» ronds, on multiplie le tout par 3, et qu'on le divise ensuite par 3, les

Donc, en prenant un gnomon de 714 parties, on auroit eu $C=N$, valeur singulièrement commode; mais 714 diffèrent peu de $720=60\times 12$. Soit donc 720 = longueur du gnomon, on aura $C=\left(\frac{714}{720}\right)N=\left(\frac{720-6}{720}\right)N=N-\frac{6}{720}N=N-\frac{1}{120}N$, valeur encore fort commode, dans laquelle ils se seront souvent permis de négliger le petit terme $\frac{1}{120}N=\frac{\frac{1}{2}N}{60}$. Ces formules donnent C en minutes ou respirations. Pour l'avoir en palas ou dixièmes de degré, il faut diviser N par 6.

Ainsi, dans l'exemple rapporté d'après le Gentil, $\frac{N}{720}=\frac{2^d\,24'}{12^d}=\frac{144'}{720'}$. Donc $N=144'$; donc $C=144-\frac{144}{120}=143'$, ou, divisant par 6, $C=24$ palas.

Cette explication montre non-seulement l'origine de la règle des Hindous; elle fait voir de plus par quelle raison ils ont partagé le gnomon en $720'$ ou 12^d.

Il n'est donc aucun besoin de la série de Newton pour calculer la table des Hindous; il suffit de négliger la différence entre l'arc et le sinus, et l'on a sans calcul le premier terme de la table. Quant aux suivans, il n'y a guère plus de difficulté.

Soit D' la déclinaison pour 60^d ou 2^s, le second tchara sera $3438'$ $(\text{tang. } D'-\text{tang. } D)=\frac{3438'\,\text{sin.}\,(D'-D)}{\text{cos. } D\,\text{cos. } D'}$, et le rapport du second au premier sera $\frac{\text{sin.}\,(D'-D)}{\text{cos. } D\,\text{cos. } D'\,\text{tang. } D}=\frac{\text{sin.}\,(D'-D)}{\text{sin. } D\,\text{cos. } D'}=0{,}81$, ou $C'=0{,}81\,C$. Soit enfin $D''=24^d$, le rapport du troisième tchara au premier sera $\frac{\text{sinus}\,(D''-D')}{\text{cos. } D'\,\text{cos. } D''\,\text{tang. } D}=0{,}31$. Ainsi $C''=0{,}31\,C$.

Les Hindous, qui ne connoissoient que les sinus, et non les tangentes, n'auroient pas fait l'opération d'une manière si abrégée; mais avec leurs tables, ils ont pu faire l'équivalent de tout ce que je viens d'indiquer. Les tcharas trouvés par ces formules seront exprimés en minutes. Si vous les voulez en palas, il suffira de diviser N par 6.

Ainsi, dans l'exemple cité d'après le Gentil, $\frac{N}{720}=\frac{2^d\,24'}{12^d}=\frac{144'}{720}$. Donc $N=144$. Divisez par 6, vous aurez $C=24$; $C'=0{,}81\,C=19\frac{1}{2}$; $C''=0{,}31\,C=7\frac{1}{2}$. Soit $\frac{N}{720}=\frac{5^d\,30'}{1^d}=\frac{330'}{720}$. Donc $N=330'$; donc $C=330-\frac{330}{120}=327$; $C'=265$, et $C''=102$, ou en palas, $C=54$; $C'=44$; $C''=17$. (DEL.)

» trois produits seront 29,75 *N*, 53,94 *N*, et 63,77 *N*, qui sont presque
» égaux à 30 *N*, 54 *N* et 64 *N*; d'où on voit clairement sur quoi est
» fondée la règle des Brahmanes qui prescrit de multiplier l'ombre équa-
» toriale par 30, 54 et 64 respectivement, et de diviser les produits
» par 3, pour avoir le chorardo en pulsations; et ces parties corres-
» pondent à un, deux et trois signes de longitude de l'équinoxe vrai.
» Ainsi, pour trouver par proportion le chorardo intermédiaire, il
» faut ajouter l'yanough ou précession de l'équinoxe des Brahmanes.»

La coïncidence de cette opération avec les résultats des Brahmanes ne prouve pas que les Hindous possèdent la méthode différentielle ou l'algèbre [a] : mais elle me donna lieu de le soupçonner fortement; et néanmoins, faute de savoir le nom de l'algèbre en sanskrit, je fus près de deux ans avant de trouver un ouvrage qui traitât de cette science; et même à cette époque je n'aurois su que demander, s'il ne m'étoit venu à l'esprit de m'informer comment les Hindous analysoient leurs règles. Je n'ai point encore rencontré de traité régulier de la méthode différentielle; mais les raisons ci-dessus ne me laissent aucun doute sur leur existence, et j'espère que d'autres seront plus heureux que moi dans leurs recherches.

Quant au théorème binomial, son application aux exposans fractionnels demeurera peut-être pour toujours la propriété exclusive de Newton; mais le problème suivant et sa solution prouvent évidemment que les Hindous le comprenoient en nombres entiers, aussi-bien que Briggs, et beaucoup mieux que Pascal. Le docteur Hutton, dans une excellente édition des tables de Sherwin, a récemment rendu justice à Briggs; mais M. Whitchell, qui indiqua, il y a quelques années, Briggs comme l'inventeur incontestable de la méthode différentielle, dit qu'il a trouvé des indices du théorème binomial chez des auteurs beaucoup plus anciens. Quoi qu'il en soit, la méthode dont ce grand homme fit usage pour rechercher les puissances,

[a] Nous avons remarqué, à l'occasion de la formule dont ils se servent pour calculer le mouvement diurne vrai de la lune et du soleil, qu'ils paroissoient savoir que la différentielle du sinus est égale à celle de l'arc, multipliée par le cosinus. (DEL.)

indépendamment les unes des autres, est exactement la même que celle qui est exposée dans le morceau suivant, traduit du sanskrit[a].

« Le palais d'un râdjah avoit huit portes; ces portes pouvoient s'ou-
» vrir une à une, deux à deux, trois à trois en même temps,
» et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin toutes s'ouvrissent ensemble.
» On demande combien de fois cela peut s'exécuter.

» Écrivez le nombre des portes, et procédez graduellement, d'a-
» bord de 8 à 1, et ensuite de 1 à 8.

8 7 6 5 4 3 2 1
1 2 3 4 5 6 7 8

» Divisez le premier nombre 8 par l'unité placée au-dessous; le
» quotient 8 montre le nombre de fois que deux différentes portes
» peuvent s'ouvrir une à une en même temps. Multipliez ce dernier
» 8 par le terme prochain 7, et divisez le produit par 2, qui est au-
» dessous; le résultat 28 est le nombre de fois que deux différentes
» portes peuvent s'ouvrir. Multipliez ce nombre 28 par le chiffre sui-
» vant 6, et divisez le produit par 3, qui est au-dessous; le quotient
» 56 montre combien de fois trois différentes portes peuvent s'ouvrir.
» 56 multiplié par 5, et divisé par 4, donne 70, nombre de fois
» que quatre différentes portes peuvent s'ouvrir. De même 56 est le
» nombre de fois que cinq différentes portes peuvent s'ouvrir; 28, le
» nombre de fois que six différentes portes peuvent s'ouvrir; 8, le
» nombre de fois que 7 peuvent s'ouvrir; et enfin 1, le nombre de
» fois que toutes les portes peuvent s'ouvrir ensemble; et la somme
» de toutes les fois est 255. »

La démonstration est évidente pour les mathématiciens[b]; car, comme le coefficient du second terme, dans une équation générale, montre la somme des racines, ainsi dans l'n, puissance de $1 + 1$,

[a] Ceci prouve bien que les Indiens connoissoient la règle pour calculer le nombre de combinaisons dont un nombre donné de choses est susceptible; mais on n'en peut en aucune manière conclure qu'ils eussent la moindre idée du binome. (DEL.)

[b] Mais où voit-on chez les Hindous cette connoissance de ce qui compose les coefficiens des différens termes du binome! (DEL.)

où chaque racine est une unité, le coefficient montre les différens 1 qui peuvent être pris dans *n* choses : donc, attendu que le coefficient du troisième terme est la somme des produits de tous les différens 2 des racines, quand chaque racine est l'unité, le produit de chaque deux racines sera l'unité, et conséquemment le nombre des unités, ou le coefficient lui-même, montre le nombre des 2 qui peuvent être pris dans *n* choses ; et comme le quatrième terme est la somme des produits des différens 3 qui peuvent être pris parmi les racines, quand chaque racine est l'unité, le produit de chaque 3 sera l'unité, et conséquemment chaque unité du quatrième montrera un produit de trois différentes racines, et conséquemment le coefficient lui-même montre tous les différens 3 qui peuvent être pris dans *n* choses, et ainsi de suite. Je n'aurois pas ajouté ceci si j'avois su à quel ouvrage renvoyer pour cette explication [a].

P. S. Il y a une observation qui est peut-être digne de remarque, concernant le changement des pôles ; c'est que les petites huîtres de rocher sont en général mortes à environ un pied au-dessus de la marque des hautes eaux. Or il se peut que les naturalistes soient en état de deviner à-peu-près l'âge de ces coquillages d'après leur extérieur ; et si cela est, on peut évaluer avec assez de justesse le changement du niveau de la mer, dans les endroits où elles se trouvent : car j'ai fait des observations astronomiques sur un rocher voisin d'une île située à environ sept milles au sud de l'île de Tchedoubah, sur la côte d'Arakan, dont le sommet étoit à dix-huit pieds au-dessus de la marque des hautes eaux; et ce rocher étoit tout couvert de ces coquillages, qui en faisoient, pour ainsi dire, partie : mais tous étoient morts, à l'exception de ceux qui se trouvoient à un pied au-dessus de la marque des hautes eaux de ce jour, qui étoit le 2 février 1788. Les coquillages avoient évidemment subi quelque altération, à proportion de leur élévation au-dessus de l'eau, mais point assez pour donner lieu

[a] Apparemment l'auteur n'avoit, pour le moment, sous la main aucun traité d'algèbre. (DEL.)

XII. *Sur les mœurs, la religion et les lois des Kùcys, ou montagnards de Tipra; Mémoire communiqué en Persan par John Rawlins* . . . . 234.
XIII. *Sur le second livre classique des Chinois, par le Président* . . . . 240.
Lettre d'un jeune Chinois au Président . . . . 251.
XIV. *Introduction des mots arabes dans la langue persane* . . . . 252.
XV. *Sur les calculs astronomiques des Hindous, par S. Davis* . . . 268.
XVI. *Sur l'antiquité du zodiaque indien, par le Président* . . . . . 332.
XVII. *Description du royaume de Népâl, par le P. Giuseppe, préfet de la mission romaine; communiquée par John Shore.* 348.
XVIII. *Sur le traitement des personnes mordues par des serpens; par John Williams, écuyer* . . . . 363.
XIX. *Sur des médailles romaines trouvées à Nelloùr* . . . . 369.
Lettre de S. Davis au Président . . . . ibid.
Extrait d'une lettre d'Alexandre Davidson, écuyer . . . . . . 370.
XX. *Sur deux fêtes des Hindous, et sur le sphinx indien; par feu le colonel Pearse* . . . . 371.
Observation du Président . . . . 374.
XXI. *Courte description de Carnicobar, par M. G. Hamilton; communiquée par M. Zoffany* . . . . 376.
XXII. *Idée d'un ouvrage sur les plantes de l'Inde, par le Président* . . . . 384.
XXIII. *Sur la dissection du pangolin; extrait d'une lettre adressée au général Carnac par Adam Burt, écuyer* . . . . 392.
XXIV. *Lettre du docteur Anderson à M. W. Jones* . . . . 397.
Sur le lakchâ, ou l'insecte laque . . . . ibid.
Note du Président . . . . 400.
XXV. *Septième Discours anniversaire, prononcé le 25 Février 1790, par le Président;* SUR LES CHINOIS . . . . 401.
XXVI. *Traduction d'une inscription en langue mâgah, gravée sur une plaque d'argent trouvée dans un caveau près d'Islâmâbâd; communiquée par John Shore* . . . . 424.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

À LA FIN DE L'ANNÉE 1790.

PROTECTEURS.

Le très-honorable Charles comte CORNWALLIS, chevalier de l'ordre de la Jarretière, Gouverneur général, &c. &c.

L'honorable Charles STUART.........
Pierre SPEKE, écuyer...............
William COWPER, éc................ } membres du Conseil suprême.

Sir William JONES, chevalier, *Président.*
John Herbert HARINGTON, écuyer, *Secrétaire.*

A.

David ANDERSON, écuyer.
Le lieutenant James ANDERSON.

B.

Le lieutenant Limington BAILLIE.
Francis BALFOUR, D. M.
George-Hil. BARLOW, éc.
John BEBB, éc.
Le révérend docteur J. BELL.
Robert BLAKE, éc.
Sir Charles BLUNT, baronet.
R. H. BODDAM, éc.
Charles BODDAM, éc.
John BRISTOW, éc.
Ralph BROOME, éc.
William BURROUGHS, éc.
Reuben BURROW, éc.
Adam BURT, éc.

C.

Le général John CARNAC.
Sir Robert CHAMBERS, chev.
William CHAMBERS, éc.
Joseph CHAMPION, éc.
Charles CHAPMAN, éc.
Le major Charles CHATFIELD.
George F. CHERRY, écuyer.
L'hon. John COCHRANE.
Le lieut. Robert COLEBROOKE.
Burrish CRISP, éc.
John CRISP, éc.

D.

Thomas DANIELL, éc.
Samuel DAVIS, éc.
William DEVIS, éc.
Jonathan DUNCAN, éc.

E.

John ELIOT, éc.

F.

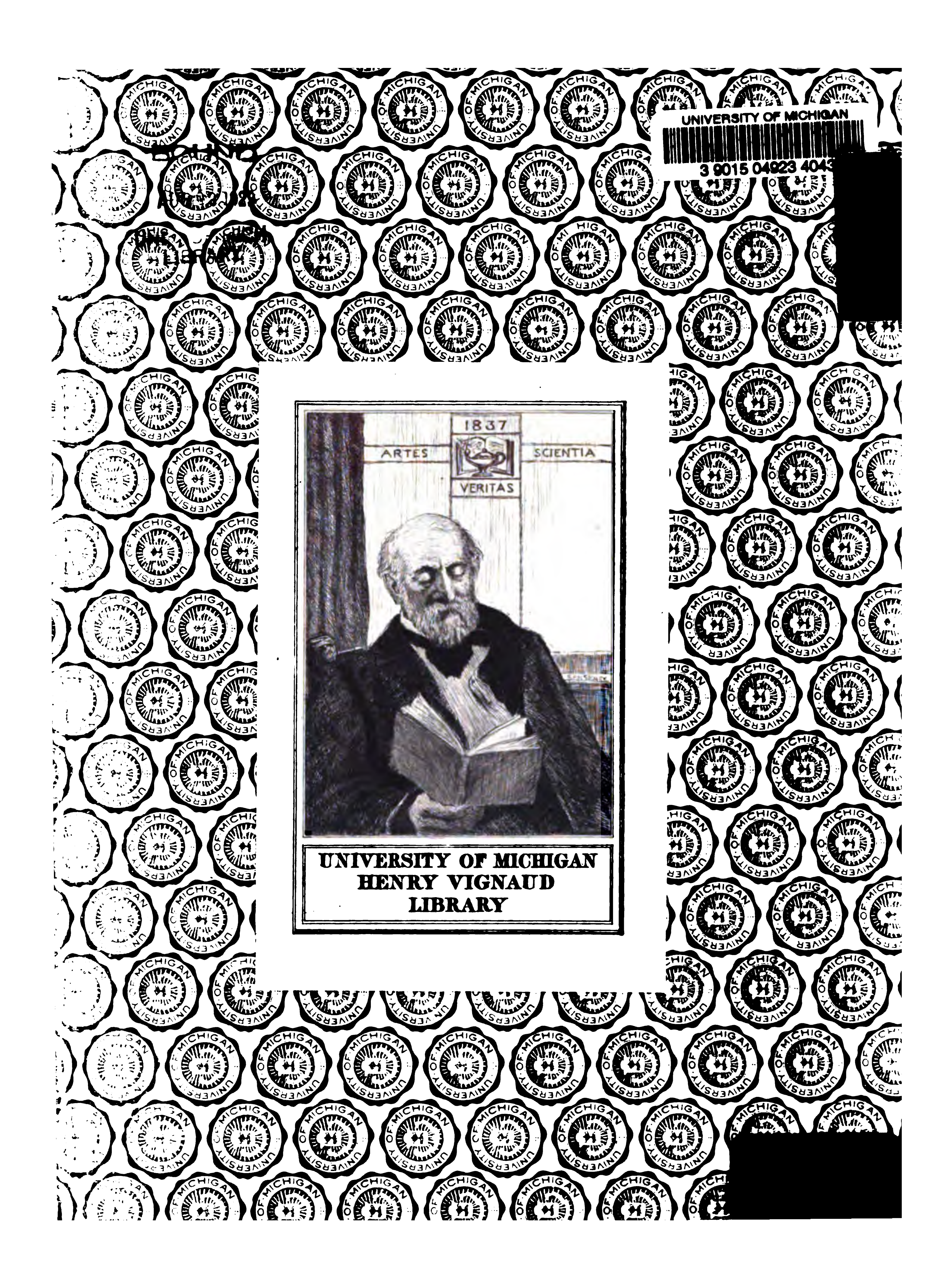
John FARQUAR, éc.
John FLEMING, éc.
Le capitaine Thomas FORREST.
Francis FOWKE, éc.
Le lieutenant W. FRANCKLIN.
Le lieutenant Charles FRASER.
Le colonel James FULLARTON.

G.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

AVERTISSEMENT........................... Page 1.
I. *Quatrième Discours anniversaire, prononcé le 15 Février 1787, par le Président;* SUR LES ARABES.............. 3.
II. *Cinquième Discours anniversaire, prononcé le 21 Février 1788, par le Président;* SUR LES TARTARES............ 35.
III. *Sixième Discours anniversaire, prononcé le 19 Février 1789, par le Président;* SUR LES PERSANS.............. 70.
IV. *Lettre de feu Henri Vansittart, écuyer, au Président.*..... 113.
Sur l'origine hébraïque des Afghâns................ 115.
Specimen *de la langue puchto*..................... 121.
Note du Président.......................... 123.
Additions du Rédacteur........................ 124.
V. *Remarques sur l'île d'Hinzoüân ou Jôhanna, par le Président.* 130.
VI. *Sur le bayâ ou gros-bec indien, par A'thâr A'ly Khân, de Dehly*................................ 161.
VII. *Sur la chronologie des Hindous, par le Président*...... 164.
VIII. *Sur le traitement de l'éléphantiasis, par A'thâr A'ly Khân, de Dehly*............................. 198.
Note servant d'Introduction..................... ibid.
Sur la cure de l'éléphantiasis et autres maladies du sang.... 200.
Addition relative au gundjâ..................... 206.
IX. *Sur le jeu d'échecs des Indiens, par le Président*........ 207.
X. *Deux inscriptions trouvées sur les monts Vindhya, traduites du sanskrit par C. Wilkins*.................... 215.
XI. *Description d'Achâm, par Mohhammed Kâzim; traduite du Persan par H. Vansittart*.................. 217.


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY